BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, B. HAVRÁNEK, J. KURZ, M. PAULOVÁ,
A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

ANTONÍN DOSTÁL

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XXI

PRAGUE 1960

R. GUILLAND / PARIS

A PROPOS D'UN TEXTE DE MICHEL PSELLOS

I

Les fiançailles[1]

Comme l'apprend Psellos, dont le témoignage est loin d'être isolé,[2] l'antique usage des fiançailles s'était généralisé dans le Bas Empire romain. Après de longues discussions d'école, la loi romaine avait fini par fixer l'âge de la puberté à 12 ans révolus pour les filles et à 14 ans révolus pour les garçons, en autorisant le mariage dès l'âge de la puberté. Justinien confirma ces dispositions:[3] l'âge légal du mariage fut dès lors irrévocablement maintenu à 12 et 14 ans, selon les sexes. Mais, dans leur désir d'assurer l'avenir de leur famille, parfois aussi pour des motifs moins louables, intérêt, vanité, ambition, les parents, par des conventions privées, appelées fiançailles, avaient coutume de préparer à leurs enfants les voies du mariage, bien avant l'âge légal.

Conditions pour la validité des fiançailles. Les fiançailles étaient permises dès l'âge de 7 ans révolus.[4] L'Eglise avait, elle aussi, fixé à 7 ans l'âge légitime des fiançailles. Cet âge n'avait pas été, du reste, choisi au hasard. Pour les fiançailles, le consentement des parties était nécessaire, comme pour le mariage lui-même.[5] Or, le consentement suppose le discernement.

Au-dessous de 7 ans, l'enfant est censé n'avoir ni discernement ni volonté; sa capacité est nulle en principe; par contre, au-dessus de 7 ans, l'impubère peut, d'une façon générale, accomplir les actes avantageux pour lui car on l'estime doué d'assez de raison pour pouvoir consentir. Son consentement est limité, il est vrai, à certains actes très simples, mais il est néanmoins considéré comme suffisant pour produire des effets juridiques. C'est en application de ces règles que les impubères au sortir de l'enfance, furent autorisés à contracter des fiançailles. Ainsi, Théophane de Sigriane né vers 760, filleul de Léon IV le Chazare, fut fiancé à 10 ans à Mégalo qu'il épousa à 18 ans.[6]

Puisque les enfants étaient appelés à donner leur consentement, ils ne

---

[1] Cf. Byzantinoslavica XX (1959) 205—230.

[2] Alexis Comnène, *Novelle XXIV Juillet 1084.* Zach. v. Lingenthal, Jus Græco-romanum. Lipsiæ, 1857, 359—364. Cf. Fr. Dölger, *Regesten,* № 1116.

[3] *Digeste* III. 2. 1. de his qui notantur infamia. Est noté d'infamie celui qui contracte deux fiançailles dans le même temps; Id. III. 2. 13 § 3: est noté d'infamie celui qui, étant fiancé, épouse une autre personne; Id. III. 2. 13 § 4: celui qui se fiance avec une femme qu'il ne peut épouser; Id. I. 9: sponsi nullus luctus est.

[4] Digeste XXIII. I. 14. de sponsalibus.

[5] *Dig.* XXIII. I. 7. 6. II. 4. de sponsalibus.

[6] L. Bréhier, *Les populations rurales au IXe s., d'après l'hagiographie byzantine.* Byzantion I (1924) 179. Théophane fut alors créé strator; il entra ensuite au couvent.

pouvaient donc être fiancés contre leur gré. La loi le dit expressément pour le fils de famille et, pour la fille, son opposition à la volonté paternelle doit reposer sur des motifs sérieux.[7] Le consentement pouvait, d'ailleurs, être donné sous une forme quelconque, ce qui rendait possible les fiançailles entre absents, pratique fort en usage, paraît-il.[8] Au consentement des enfants devait se joindre celui des parents; mais, comme en fait c'était presque toujours eux qui prenaient l'initiative des fiançailles, leur consentement était le plus souvent sous-entendu.[9]

Les fiançailles préparant les voies du mariage, tout empêchement permanent au mariage devenait nécessairement un obstacle absolu aux fiançailles.[10] Il n'en était pas de même des empêchements temporaires, comme l'impuberté ou l'exercice de certaines fonctions publiques.[11]

Formalités. Primitivement, la seule formalité exigée pour la validité des fiançailles consistait en une stipulation verbale.[12] Plus tard, les parties prirent l'habitude de rédiger un contrat écrit, *tabulæ sponsales*[13] en présence de témoins. La rédaction de ce contrat était parfois confiée à un notaire.[14]

De bonne heure, l'usage s'établit de remettre des arrhes au moment des fiançailles. Cet usage, que la loi tolérait, finit par devenir si général que le contrat de fiançailles fut souvent appelé contrat arrhal, ἀρραβωνικὸν συμβόλαιον[15] Alexis I Comnène, dans sa Novelle, que nous étudierons plus loin, semble même faire de la remise des arrhes l'une des principales formalités des fiançailles parfaites.

Comme gage de leurs promesses les fiancés échangeaient entre eux un baiser, qui ne semble pas avoir été une simple salutation.[16] Cette gracieuse formalité fut réservée par Alexis I Comnène aux seules fiançailles parfaites.[17]

---

[7] *Dig.* XXIII. I. II. 12. 13. de sponsal.

[8] *Dig.* XXIII. I. 4. 18. de sponsal.

[9] *Dig.* XXIII. I. 7. de sponsal.

[10] A Byzance, on accordait rarement des dispenses, lorsque l'obstacle résultait de la parenté. Cf. Pachym. II. 201.

[11] *Dig.* XXIII. 1. de sponsal., passim.; *Dig.* XXIII. 2. 10. 60 § 5, de ritu nupt. C. J. V. 2. 1. si rector prov. Léon VI, *Novelle* XXIII. (P. Noailles—A. Dain, *Les novelles de Léon VI le Sage.* Paris, 1944. 90.)

[12] Plaute, *Aulul.* 225: Spondesne? Spondeo.

[13] Juvenal VI. 200. Cf. Anne Comnène I. 367. (Leib I. 114): ἔγγραφος συμφωνία.

[14] Alexis I Comnène. Nov. XXIV. p. 363.

[15] Alexis I Comnène. Nov. XXIV. 363. Cf. C. J. V. 8. 1: Si nupt. ex rescripto petantur « Sponsalia, hoc est arrharum data nomine ». — C. J. V. 2. 1: Si recta prov. matrimonium arrhis obligatum. Cf. Theoph. Cont. 727, à propos des fiançailles de Constantin VII Porphyrogénète avec Hélène Lécapène: δίδοται ἀρραβὼν γαμικοῦ συναλλάγματος πρὸς Κωνσταντίνου βασίλεως Ἑλένη.... καὶ στεφανοῦται. Ces fiançailles eurent lieu bien avant le mariage. Cf. Anne Comn. I. 367. προβεβλήσθω... ἔγγραφος... συμφωνία. (Leib I. 114); Nic. Grégor. I. 47—48: συμφωνίαι οἷαι δὴ καταγεγόνασι.

[16] Cf. toutefois Byzantion VI (1931) 744: S. P. Kyriakidis, *Le folklore en Grèce de 1919 à 1930*: τὸ φίλημα τῶν μνηστήρων.

[17] Alexis I Comn. XXIV, 363. Cf. C. J. V. 3. 16: de donat. ante nupt. Dans l'ancien droit français, la donation qui accompagnait le baiser portait le nom d'*oscle* (*osculum*).

En général, le fiancé offrait à sa fiancée un anneau ou une bague; très souvent aussi, les fiancés, le jour des fiançailles, se faisaient mutuellement des cadeaux et en recevaient de leurs parents et amis.[18] Des réjouissances intimes à l'époque romaine, accompagnaient les fiançailles, considérées comme une fête de famille, mais aucune cérémonie religieuse n'intervenait alors. Très souvent, d'ailleurs, les parents, en convenant des fiançailles de leurs enfants, s'engageaient à les marier, sous la foi de serments prêtés sur des objets sacrés.[19] Plus tard, sous les empereurs byzantins chrétiens, le prêtre, à la demande des parents, fut appelé à bénir les engagements pris par les fiancés, mais, à la suite du grave conflit qui s'éleva alors entre l'Eglise et l'Etat, Alexis I Comnène n'admit la présence du prêtre que pour les fiançailles parfaites.

Evolution historique de l'institution des fiançailles. Les parents — l'exemple du vestarque Michel le démontre une fois de plus — ont de tout temps cherché à marier leurs enfants selon leurs vues. Les fiançailles précoces leur en offraient le moyen et ils ne se firent pas faute d'y recourir. Tous leurs efforts tendirent à resserrer le lien des fiançailles, toujours trop fragile à leur gré. D'autre part, en toute équité, on ne pouvait obliger les enfants à tenir une promesse, dont le plus souvent ils n'avaient pas compris la gravité. Les fiançailles ne devaient pas conduire au mariage forcé. Dans ces conditions, pour pouvoir se développer utilement, l'institution des fiançailles avait à tenir la balance égale entre des intérêts opposés, bien qu'également respectables.

Les anciens jurisconsultes avaient proclamé le grand principe de la liberté absolue du mariage.[20] En estimant immorales toute entrave ou toute restriction à cette liberté, dans leur logique rigoureuse, ils ne pouvaient permettre aux fiançailles de peser sur le mariage. Le droit romain considérait donc les fiançailles comme une simple promesse de mariage sous forme de stipulation, à laquelle il refusait toute force exécutoire.[21] Dès lors, la simple manifestation de volonté de l'une des parties, conçue en des termes d'une rudesse toute juridique: *conditione tua non utor*,[22] suffisait pour rompre le lien fragile des fiançailles, sans autre recours ou indemnité.[23]

Cependant, sous la pression de l'opinion, le législateur reconnut comme licite la remise d'arrhes au moment de la stipulation et assimila aux arrhes ordinaires les *arrha sponsalitia*. En conséquence, celui des fiancés qui se dérobait au mariage perdait les arrhes données ou devait restituer au double

[18] Marquardt, *La vie privée des Romains*, I. Paris, 1892, p. 50.

[19] J. Cantac. II. 108 et Notes III. 516. Cf. aussi G. Pachym. I. 553, notes: Pontau, dans ses Notes à Cantacuzène (III. 516) confond les ἐγκόλπια avec les arrhes ou présents de fiançailles.

[20] C. J. V. 4. 12 et 14, de nuptiis. Cf. C. J. V. I. 5, de sponsal.: in contrahendis nuptiis libera potestas esse debit.

[21] C. J. V. I. 1. de sponsal. Cf. C. J. V. 17. 2. de repudiis.

[22] *Dig.* XXIV. 2. 2 § 2. de divortiis et repudiis.

[23] L'action *ex sponsu* de l'ancien droit latin ne semble pas avoir été maintenue dans le droit romain. Cf. Aulu-Gelle IV. 4.

les arrhes reçues.[24] Une constitution d'Honorius et Théodose,[25] abrogée par Léon et Anthème en 469,[26] prescrivait même la restitution au quadruple; d'ailleurs, en matière d'arrhes, la convention fait la loi des parties.

Les règles générales fléchissent toutefois devant des motifs d'équité. La restitution au simple est ainsi accordée aux parents de la fiancée, mineure de 25 ans, lorsque l'autre partie rompt les fiançailles pour des causes légitimes, par ex. en cas de mort de l'un des fiancés ou encore lorsqu'un obstacle légal rend le mariage impossible.[27] En fait, les *arrha sponsalitia* constituaient une restriction au principe de la liberté du mariage, bien que cette restriction fût légère. Le législateur refusa, du reste, d'aller plus loin dans cette voie et d'autoriser l'insertion d'une clause pénale dans le pacte des fiançailles.[28] La partie, qui réclamerait le paiement de la clause pénale illégalement stipulée, se heurterait à une exception de dol. La loi devait finir cependant par céder. Léon VI reconnut, en effet, la légalité de la clause pénale,[29] après avoir constaté, d'une part, l'impuissance des arrhes, et de l'autre l'efficacité de cette clause à garantir la stabilité du pacte de fiançailles.[30]

C'était la faillite du vieux principe formulé par le jurisconsulte Paul: *Inhonestum visum est vinculo pœnæ matrimonia obstringi futura.* Les parents triomphaient, car désormais les fiançailles, leur œuvre, étaient solidement protégées contre l'inconstance et le caprice des fiancés eux-mêmes.[31] Le lien autrefois si fragile était devenu très fort et ne pouvait plus être rompu sans dommage. Cependant, les droits des enfants n'étaient pas sacrifiés. En effet,

---

[24] Lorsque les fiançailles étaient rompues par l'entrée au couvent de l'un des fiancés, les arrhes étaient rendues simplement. Nov. de Justinien 123 ch. 29. Cf. C. J. de episcopis I. 56. Il n'y avait pas de restitution au double; il en était de même en cas de mariage (Nov. 22 ch. 5 et Nov. 117 ch. 12).

[25] C. Theod. III. 10. 1. si nuptiæ ex rescripto petantur.

[26] C. J. V. I. 5. de sponsal. et arrhis spons.

[27] C. J. V. I. 3 et 5. de sponsal. Cf. Novelle 93 de Léon VI. (P. Noailles—A. Dain op. cit. 306—308.) Si, après remise d'arrhes, la fiancée rompait les fiançailles pour cause de divergences religieuses, si celles-ci étaient connues auparavant, il n'y avait pas restitutions d'arrhes, si elles étaient connues après, les arrhes étaient simplement restituées (C. J. I. 4. 16. de episcopis audiendis).

[28] *Dig.* XLV. I. 134: de verborum oblig. Inhonestum visum est vinculo pœnæ matrimonia obstringi futura. Cf. C. J. V. I. 5; de sponsal.: si cautio pœnam stiupulationis continens fuerit interposita, ex utraque parte nullas vires habebit. (Novelle de Léon et Anthème, anno 469.)

[29] *Novelle XVIII*: que l'on exige la peine convenue pour la rupture des fiançailles. P. Noailles—A. Dain, *op. cit.*, 68—73.

[30] Il ressort de la *Novelle* de Léon VI que les parties, malgré l'interdiction de la loi, continuaient à insérer une clause pénale dans les contrats de mariage. Le fait n'est pas surprenant, car, à Byzance, la coutume créait le droit, *mos legem facit.* C'est, du reste, ce que constate Léon VI, lorsqu'il dit: « C'est pourquoi nous élevons au rang de loi cette coutume qui veut que des peines soient convenues pour le cas de rupture de fiançailles contre ceux qui auraient le dessein de rompre. » (P. Noailles—A. Dain, *op. cit.*, 70.)

[31] Léon VI signale la fréquence des ruptures de fiançailles: « Je vois que l'abandon des arrhes facilite la rupture des fiançailles ». (Nov. XVIII, op. cit., p. 70).

lorsque les fiançailles étaient dissoutes pour des raisons légitimes, la clause pénale ne jouait pas, comme le prouve le procès du vestarque Michel.

La clause pénale ne faisait pas, d'ailleurs, double emploi avec les arrhes. Les *arrha sponsalitia* ont, en règle générale, un caractère pénitentiel plutôt que résolutoire. Ce caractère pénal ressort très nettement de la constitution d'Honorius et Théodose, prescrivant la restitution au quadruple des arrhes reçues, en cas de refus de mariage. Les *arrha sponsalitia* ont, d'ailleurs, si peu en principe, le caractère de dédit[32] qu'Alexis I Comnène les maintint dans les fiançailles parfaites, lesquelles étaient indissolubles comme le mariage lui-même. Au contraire, la clause pénale dans le pacte des fiançailles a toujours le caractère d'un simple dédit; aussi, Alexis I Comnène en proscrit-il l'emploi dans les fiançailles parfaites, en termes très nets.[33] Le procès du vestarque démontre, de plus, le véritable sens de la clause pénale.

Il importe de noter encore une différence importante entre les arrhes et la clause pénale. Les arrhes doivent être immédiatement versées; la promesse d'arrhes ne saurait, en effet, créer un lien civil, car le pacte arrhal en tant que contrat réel, ne se forme que par la remise effective de ce qui en fait l'objet. Au contraire, la clause pénale est simplement promise; elle joue le rôle d'indemnité, de dommages-intérêts fixés d'avance forfaitairement par les parties.

De ce qui précède, il résulte que la clause pénale promise était en pratique beaucoup plus élevée que les arrhes versées. C'est ce que constate Léon VI dans sa novelle XVIII: « la peine stipulée par la convention est plus élevée et plus lourde que les arrhes. » C'est aussi ce que confirme le procès du vestarque.

Ayant ainsi donné satisfaction aux parents, en rendant très fort le lien des fiançailles, le législateur devait songer à donner satisfaction aux enfants, en s'occupant de leur avenir matériel dès le jour des fiançailles. Après avoir consolidé le lien, il importait de le dorer.

En matière de constitution de dot, les anciens jurisconsultes disaient: *dos datur aut promittitur.* La tradition des objets compris dans la dot se fait selon les modes ordinaires du transfert de la propriété. Quant à la promesse de dot, depuis Théodose II, elle peut être consentie sous une forme quelconque. D'autre part, la dot suppose le mariage et c'est par le mariage seulement que ce qui est donné acquiert le caractère de dot.[34] Si le mariage ne suit pas, la constitution de dot demeure sans cause et sans effet et le constituant, en cas

[32] Cependant, les parties pouvaient spécialement convenir que les arrhes vaudraient dédit. Dans ce cas, les arrhes auraient ce caractère tout en conservant leur caractère pénal. Tant que la clause pénale fut interdite dans les contrats de fiançailles, il est probable que les arrhes eurent un double caractère de peine et de dédit, comme semble l'indiquer la Novelle XVIII de Léon VI. (P. Noailles—A. Dain, *op. cit.*, 70.)

[33] *Novelle d'Alexis I Comnène*: J. G. R. III, nov. XXXI, p. 380 ὅτε μὲν γὰρ προστίμοις μόνοις ἐνεκρατύνοντο, ταῦτα τε ἐνεγράφοντο καὶ τῇ δόσει τούτων ἐξησθένουν καὶ διελύοντο.

[34] *Dig.* XXIII. 3 3. de jure dotium: neque enim dos sine matrimonio esse potest.

de transfert anticipé, a la *conditio causa data, causa non secuta,* pour obtenir la répétition. Ordinairement, la dot est donnée au moment même du mariage, ou pendant le mariage, et fort rarement avant.

Lorsque la coutume des fiançailles se généralisa, on trouva tout naturel d'insérer dans le contrat une promesse de dot; mais, à une époque où les fortunes étaient particulièrement instables, comme le constate mélancoliquement Psellos, une simple promesse, dont la réalisation était éloignée et souvent aléatoire, ne suffisait pas pour maintenir dans les liens des fiançailles des jeunes gens désireux de se procurer sans retard des ressources afin de se créer une situation. D'autre part, les parents hésitaient à se dessaisir; ils auraient facilement consenti à promettre la dot, en s'engageant à la livrer avant le mariage, après s'être assuré de la moralité du fiancé, mais une pareille convention était entièrement illégale. En tenant compte des intérêts en jeu, l'empereur Léon VI déclara licite en matière de dot seulement la clause prépostère.[35] L'apparente absurdité d'une clause semblable par laquelle on s'engageait à exécuter une obligation conditionnelle, avant l'accomplissement même de la condition, l'avait fait frapper d'inanité par les anciens jurisconsultes, ainsi que le contrat qui la contenait.

En relevant de sa nullité la clause prépostère, l'empereur Léon VI encourageait d'une façon évidente les fiançailles. La certitude ou tout au moins l'espérance d'être mis dans un avenir très prochain en possession de la dot, décidait les jeunes gens, alors même qu'ils avaient dépassé de beaucoup l'âge légal, à contracter des fiançailles avec des jeunes filles encore impubères. Le cas d'Elpidius et de la fille du vestarque Michel n'était certainement pas exceptionnel à Byzance. D'ailleurs, même dans l'hypothèse de tradition anticipée de la dot, les fiancés n'aliénaient nullement leur liberté, la condition du mariage restant toujours protestative, mais ils avaient désormais un intérêt indéniable à respecter leurs engagements pour ne pas perdre les avantages, dont ils étaient à même d'apprécier l'importance. L'immense majorité n'allait très vraisemblablement pas de gaieté de cœur, comme Elpidius, au devant de la ruine et parfois même du déshonneur, qu'entraînait avec elle la rupture des fiançailles.

Le procès du vestarque Michel fournit, du reste, un exemple très intéressant de convention prépostère. Le vestarque, en effet, après avoir tout d'abord promis la dot, ὑποσχόμενος, en opère la tradition effective, après célébration des fiançailles seulement, mais bien avant le temps légal du mariage. Le fiancé est donc mis en possession de la dot; il en obtient non pas simplement la jouissance, mais la pleine propriété, au même titre qu'un mari.[36] Le fiancé est propriétaire de la dot. Cette affirmation peut paraître paradoxale, à première réflexion, mais il suffit de se reporter au Compte-rendu de Psellos pour en

[35] Justinien, Institut. III. 19. 14, de inutil. stipul. Léon VI, nov. XXI, op. cit., 82—84.

[36] La théorie, d'après laquelle le mari est propriétaire de la dot, s'appuie sur un texte bien connu de Paul: dotis causa perpetua est. Dig. XXIII. 3.

trouver la justification. Le vestarque Michel a promis une dot de 50 livres d'or; en conséquence, pour se libérer de son engagement, il verse 10 livres d'or en espèces, 20 livres d'or en nature (objets divers non spécifiés, mais certainement estimés); un titre de protospathaire, coté 20 livres d'or forme l'appoint.

Pour les espèces monnayées, κεχαραγμένος χρύσιος, choses fongibles par excellence, aucun doute n'est possible; Elpidius en devient tout de suite propriétaire, car il peut les consommer librement. Quant au titre nobiliaire, Elpidius en est si bien propriétaire que lorsqu'il veut le rendre, il se heurte à une fin de non recevoir. En ce qui concerne les objets en nature, il faut distinguer. S'il s'agit de meubles, la règle: estimation vaut vente, doit s'appliquer.[37] S'il s'agit d'immeubles, il en va autrement, car Justinien avait frappé d'inaliénabilité le fonds dotal.[38] Cependant, le fonds dotal estimé *venditionis causa* demeure inaliénable, conformément aux principes généraux.[39] Justinien étendit, au surplus, le principe d'inaliénabilité aux immeubles donnés à cause des fiançailles.[40]

En résumé, on peut dire que le fiancé avait sur la dot les mêmes droits et les mêmes avantages que le mari.

Donations pour fiançailles, propter nuptias

Très souvent, les fiancés, au moment de leurs fiançailles et en vue du mariage à venir, recevaient de leurs parents et de leurs amis des présents ou des libéralités. Or, d'après l'ancienne loi, de pareilles donations ne différaient en rien des donations ordinaires, en ce sens qu'elles restaient valides, même si le mariage projeté n'avait pas lieu. D'autre part, les donations faites aux fiancés, sous condition expresse de mariage, ou avec rétention de propriété des choses données jusqu'au mariage, demeuraient sans effet.[41] Une application trop stricte des principes conduisait ainsi à une situation évidemment anormale. Constantin le Grand fut donc bien inspiré en modifiant profondément sur ce point la législation existante et en considérant les donations faites aux fiancés comme de véritables donations, sous condition de mariage, dont la répétition était autorisée au moins dans certains cas.[42]

---

[37] Il y a lieu, toutefois, de rappeler que Justinien a accordé à la femme un droit d'option, lorsque les choses estimées se retrouvent en nature dans le patrimoine du mari, lors de la dissolution du mariage. C. J. V. 12. 30. de jure dotium. Il est probable que cette faveur avait été étendue à la fiancée, après dissolution des fiançailles.

[38] C. J. V. 13. 1 § 15, de rei uxoriæ actione.

[39] C. J. ibid.

[40] Nov. 61: quod semel sponsalitiæ largitatis obligatum est, non erit conveniens alienari ...

[41] C. J. V. 3. 4. de donat. ante nupt. Cf. Dig. XXXIX, 5. 1. de donat.

[42] C. J. V. 3. 15 et 16: de donat. ante nupt. Cf. Dig. XXXIX. 5. 1. de donat.

Les règles édictées peuvent se résumer ainsi:

1. La donation faite par le fiancé à sa fiancée, *interveniente osculo*,[43] est en cas de décès, partagée entre le survivant et les héritiers du défunt.
2. La donation faite par le fiancé à sa fiancée, *non interveniente osculo*, est, en cas de décès, considérée comme nulle et non avenue et revient au donateur ou à ses héritiers.
3. La donation faite par la fiancée à son fiancé (fait assez rare), *interveniente vel non interveniente osculo*, est, en cas de décès, considérée comme nulle et non avenue et revient à la donatrice ou à ses héritiers.
4. Celui qui se dérobe au mariage, ou qui par sa faute rend le mariage impossible, perd tout droit à la répétition des choses données.

Ces dispositions étaient très favorables à la stabilité des fiançailles,[44] en frappant dans leurs intérêts pécuniaires les fiancés inconstants. Justinien, acceptant la théorie de Constantin le Grand, considère les donations à cause de noces comme un contrat spécial, auquel il attache certaines prérogatives et qu'il dispense des formalités de l'insinuation.[45] On peut supposer qu'avant le mariage les donations allaient le plus souvent aux fiancés unis par le lien désormais solide des fiançailles et qu'on réservait aux simples fiancés, c'est-à-dire aux futurs époux qui n'avaient pas contracté de fiançailles, ces promesses de donations que Justinien, par une innovation hardie, avait déclarées valables.[46]

Grâce à la sollicitude des empereurs chrétiens et à l'extrême bienveillance des lois, l'institution des fiançailles avait évolué dans le progrès et finalement atteint son but social. Non seulement elle préparait les voies du mariage, mais elle les rendait encore aisées et sûres, quelle que fût la distance à parcourir. Les parents avaient obtenu des garanties suffisantes, la liberté des enfants restait entière et leurs intérêts matériels étaient pleinement protégés.

Dispense d'âge. L'âge des fiançailles, on l'a vu, avait été fixé à 7 ans révolus. Mais, pour des motifs graves, les parents pouvaient désirer parfois voir cette limite abaissée. Ils n'avaient alors qu'à s'adresser directement à l'empereur, qui leur accordait presque toujours, avec une complaisance peut-être excessive, la dispense d'âge demandée, *venia ætatis*.[47] L'empereur,

[43] Le terme de fiancé, *sponsus*, prête à équivoque. On désigne, en effet, indifféremment sous ce nom celui qui s'est engagé au mariage par fiançailles et celui qui s'est engagé au mariage, sans avoir passé par la formalité des fiançailles. Ces deux stipulations distinctes sont caractérisées par les expressions: *interveniente vel non interveniente osculo*. Il était naturel que la loi assurât certains avantages à celui qui s'était engagé dans le lien solennel des fiançailles.

[44] Nov. 119: sponsalitiam largitatem contractum specialem esse ... Cf. Dig. XXXIX. 5. 1 § 1.

[45] C. J. V. 12 . 31: de jure dotium; cf. C. Theod. III. 5. 8. de sponsalibus.

[46] Justinien, Instit. II. 7. 2. Cf. C. J. VIII. 54. 35. § 5.

[47] Léon VI, Nov. CIX. (P. Noailles—A. Dain, *op. cit.*, 354—356.) Cf. Alexis I Comnène, Nov. XXXI, p. 381: ἔξεστι τοίνυν τοῦτο τοῖς βασιλεῦσι πρὸς τὸ ἔλαττον συνάγειν καὶ συστέλλειν κατ' οἰκονομίαν ὅτε καὶ βούλοιντο καὶ τήν τε μνηστείαν ἑκατέραν.

en effet, qui faisait les lois, pouvait, selon son bon plaisir, faire appliquer les lois ou dispenser de leur application.[48]

Une pareille dispense avait, du reste, quelque chose de choquant, car l'enfant, au-dessous de 7 ans, n'était pas censé pouvoir donner son consentement valable. Quoi qu'il en soit, les fiançailles conclues avec dispense produisaient les mêmes effets légaux que les fiançailles normales. Dans une Novelle, qui sera analysée plus loin, Alexis I Comnène prévient qu'il accordera volontiers des dispenses d'âge pour les fiançailles dites parfaites, autrement dit, indissolubles, qui, d'après la loi, ne pouvaient avoir lieu qu'à l'âge du mariage. Allant encore plus loin, Alexis I Comnène déclare que les empereurs ont toujours le droit, par dispense spéciale, d'autoriser le mariage lui-même avant le temps légal, par conséquent avant le temps de la puberté.[49] Cependant, Alexis I Comnène reconnait implicitement que l'omnipotence impériale a des limites et ne saurait aller au-delà des lois naturelles. Aussi, interdit-il aux époux impubères l'exercice du devoir conjugal, sous la responsabilité des parents, exposés, en cas de complaisance coupable ou même de simple défaut de surveillance, aux châtiments les plus sévères.

En somme, avec la permission impériale, des enfants mineurs de sept ans pouvaient se voir engagés à leur insu dans les liens des fiançailles et les impubères se trouver régulièrement unis par des fiançailles indissolubles ou par un mariage parfaitement valable, dont la consommation était simplement ajournée. Dans ces conditions, les parents auraient dû se montrer satisfaits : ils ne le furent pas, cependant, car ils supportaient avec peine la moindre restriction à leur autorité. Un très haut personnage, le curopalate Jean de Thrace, drongaire de la Veille, écrivant à Alexis I Comnène pour le supplier d'interpréter sa récente Novelle sur les fiançailles, expose en termes nets la situation: « Dans leur affection inquiète, les parents, désireux de pourvoir le plus tôt possible à l'avenir de leurs enfants, en assurant leur sécurité, en arrivent, gênés par les limites établies, à dissimuler par de fausses déclarations l'âge réel desdits enfants. »[50]

Cette course au mariage, cette constante préoccupation de le préparer longtemps d'avance sur des bases inébranlables, ce désir un peu excessif d'en voir arriver ou parfois même d'en devancer le terme, ce sont là des traits de mœurs caractérisant la société byzantine d'alors. L'insécurité des situations et des fortunes semble être la véritable cause des fiançailles et des mariages

[48] Alexis I Comnène, Nov. XXXI. 380: ἔξεστι γὰρ τοῖς ἐκ Θεοῦ τὴν οἰκονομίαν τῶν κοσμικῶν ἐγκεχειρισμένοις πραγμάτων ὑπερτέρως ἢ κατὰ νόμους οἰκονομεῖν.... et p. 382: ἐκ γὰρ νόμων τοῖς βασιλεῦσιν, ὡς πολλάκις εἴρηται, τὸ νομοθετεῖν καὶ οἰκονομεῖν συγκεχώρηται. Cf. Nov. CIX de Léon VI (P. Noailles—A. Dain, *Les Novelles de Léon VI le Sage*. Paris, 1944, 354—357).

[49] Simone, la fille d'Andronic II Paléologue, âgée de six ans, fut mariée au kral de Serbie (Pachym. II. 275). Le mariage fut bénit par l'archevêque de Thessalonique Macaire (Pachym. II. 285). Le patriarche Jean XII s'était vivement opposé à cette union. (Pachym. II. 279—280.)

[50] Nov. XXXI. Zachar. v. Lingenthal, J. G. R. III. 378.

précoces. C'est à cette même cause qu'il faut aussi attribuer le courant d'opinion qui faisait dévier les fiançailles de leur voie naturelle, en essayant de les transformer en une sorte de mariage anticipé.

Dispenses diverses. En vertu de leur souveraineté, les empereurs pouvaient incontestablement lever tous les empêchements légaux temporaires ou permanents au mariage[51] et par conséquent aux fiançailles. En fait, ils n'accordaient jamais de dispenses lorsqu'il s'agissait d'un empêchement d'honnêteté publique. Si leur bonne foi avait été surprise, la dispense accordée était considérée comme nulle et non avenue et celui qui l'avait obtenue frauduleusement s'exposait à de très lourds châtiments.[52]

Conflit entre l'Eglise et l'Etat. Constitution de Léon VI

Tout en accordant aux fiançailles des privilèges exceptionnels, le législateur avait toujours refusé de leur reconnaître le caractère d'indissolubilité. Déçus dans leurs exigences, les parents se tournèrent du côté de l'Eglise. A toute époque, l'Eglise a accepté d'intervenir dans les actes importants de la vie humaine, pour les placer sous la protection de Dieu, considéré comme témoin et caution des engagements pris.

Pour le mariage, Justinien I avait déjà exigé une déclaration à l'Eglise.[53] Allant plus loin, Léon VI (886—912) décréta qu'il ne saurait y avoir mariage sans bénédiction religieuse.[54] Il est vrai que depuis longtemps les mariages étaient en fait presque toujours bénits par le prêtre. Dans une pensée pieuse, les parents prirent l'habitude de faire également bénir par le prêtre les fiançailles de leurs enfants, avec l'espoir que les promesses échangées devant Dieu seraient mieux tenues et plus respectées que celles échangées devant de simples témoins. Leurs prévisions se réalisèrent au-delà même de leurs désirs. L'Eglise grecque, très sévère pour tout ce qui touchait au mariage, proclama dans le 98e canon du VIe concile[55] l'indissolubilité des fiançailles, considérant comme irrévocables les engagements pris par les fiancés en présence du prêtre[56] et frappant des peines de l'adultère la fiancée qui, après la rupture de ses fiançailles, contracterait mariage du vivant de son ancien fiancé. Entre l'Eglise et l'Etat le conflit se dressait menaçant.

---

[51] *Dig.* XXIII. 2. 31. de ritu nupt. Cf. C. J. V. 6. 7. de interdicto matrimonio.

[52] C. J. V. 8. 1 et 2: si nuptiæ ex rescripto petantur.

[53] Novelle 74. 4 et 5.; Nov. 117. 4.

[54] Novelle 89 (ed. P. Noailles—A. Dain 294). Cf. Nov. 74 et 98 (ed. P. Noailles — A. Dain 262—264 et 320—326).

[55] Le VIe concile œcuménique (680—681) fut tenu au Grand Palais dans l'Oaton ou tricline de la Coupole. Cf. Constantin VII, *De adm. imp.*, 215; Nic. Greg. I. 407; Mansi, Sacr. concil. coll. XI, col. 601—604.

[56] L'Eglise latine n'a pas suivi l'Eglise grecque dans cette voie et elle n'a pas admis l'indissolubilité des fiançailles « par paroles de futur ». Ces fiançailles sont, d'ailleurs, tombées en désuétude. Le 38e canon du VIe concile interdit, entre autres, d'épouser la fiancée d'un autre, tant que ce dernier est en vie.

Des enfants de sept ans, engagés parfois à la légère dans le lien des fiançailles, allaient se trouver unis pour la vie contre leurs sentiments et leur cœur. Bien des parents pouvaient s'être mis dans ce cas et leurs justes doléances allaient se heurter à une impossibilité absolue de modifier la situation existante. Une pareille situation ne pouvait se prolonger sans dangers. Léon VI, qui n'en était pas à un conflit près avec l'autorité ecclésiastique, s'ingénia à découvrir un terrain d'entente. Après avoir constaté, en termes mesurés, le désaccord entre la loi religieuse et la loi civile, il proposa dans sa 74e novelle[57] la solution suivante: Interdiction de bénir les fiançailles avant l'âge de la puberté, c'est-à-dire, l'âge légal du mariage; les fiançailles, contractées à l'âge légal, avec bénédiction, sont et demeurent indissolubles, conformément à la décision du VIe concile, mais doivent être immédiatement suivies du mariage.

Novelle d'Alexis Ier Comnène

La novelle de Léon VI fut vraisemblablement mal interprétée et mal observée, car le conflit subsista, si bien que, près de deux siècles plus tard, Alexis I Comnène jugea nécessaire de rappeler dans une très longue Novelle les principes établis.[58]

La Novelle d'Alexis I Comnène est le plus important document relatif aux fiançailles. Alexis I Comnène se défend, d'ailleurs, de rien innover et prétend seulement exposer la doctrine de Léon VI, après avoir démontré qu'elle se conciliait admirablement avec la doctrine de l'Eglise. A travers une phraséologie laborieuse, la pensée impériale apparaît fuyante; les dispositions capitales de la Novelle se dégagent mal au milieu d'explications embarrassées, de justifications inutiles et de redites incessantes. On a l'impression que l'empereur semble rechercher l'imprécision et qu'il ne tient pas à être compris de tout le monde. Cette impression semble être fondée, car huit ans plus tard, le curopalate Jean de Thrace, drongaire de la Veille[58a] exposait à son souverain dans une longue lettre les incertitudes des gens et l'hésitation des juges de l'Hippodrome, le suppliant humblement de préciser ses intentions et d'interpréter ses dernières décisions, non sans risquer quelques timides critiques.

---

[57] Novelle 74. Cf. Nov. 109 et 89 (ed. P. Noailles — A. Dain, *op. cit.*, 294—296; 354—356) et la *Novelle d'Alexis I Comnène*. C'était le chartophylax de Ste-Sophie qui était chargé d'examiner toutes les questions touchant au mariage et aux fiançailles. C'était lui qui, après examen, autorisait ou défendait la bénédiction du mariage ou des fiançailles. Cf. Ps.-Cod. de off. 4 et Notes p. 129. Cf. aussi Pachym. I. 225—226 et Notes p. 565.

[58] *Novelle* XXIV. Zach. v. Lingenthal. J. G. R. III. 359—364.

[58a] C'est le drongaire de la Veille qui transmettait à l'empereur les doléances des juges de l'Hippodrome. L'intervention de ce personnage, d'ordre militaire, s'explique par le fait que le drongaire de la Veille avait la police de l'Hippodrome couvert du Grand Palais, où siégeaient les juges de l'Hippodrome. Cf. Zachar. v. Lingenthal J. G. R. III. 376—378.

Alexis I Comnène se prêta de fort bonne grâce à la consultation demandée, mais sa réponse ne brille ni par la concision ni par la clarté.[58]

Alexis I Comnène oppose d'abord l'ancienne législation à la nouvelle, reposant sur la Novelle 74 de Léon VI et sur le 98e canon du VIe concile. Puis, après avoir rappelé que l'âge légal du mariage restait fixé comme jadis, à 12 et à 14 ans, suivant les sexes, il distingue deux sortes de fiançailles. I. Les fiançailles, selon l'ancienne loi, et qui peuvent être contractées dès l'âge de 7 ans, par conséquent bien avant l'âge légal; II. Les fiançailles suivant la loi nouvelle et selon laquelle elles ne peuvent être contractées qu'à l'âge de la puberté ou âge légal.[59]

Les premières sont considérées comme un simple projet que les intéressés revêtent des formes de la stipulation pour lui donner plus de consistence. Elles ne diffèrent en rien des conventions ordinaires et peuvent par conséquent être dissoutes, conformément au droit commun, sauf aux parties à en garantir l'exécution par tous moyens licites, comme la clause pénale. Aucune cérémonie religieuse ne doit évidemment accompagner de telles conventions, réglant des intérêts purement humains, dont l'Eglise n'a pas à s'occuper. Cependant, ces fiançailles, qui ne sont pas, à proprement parler, des fiançailles et qu'il est interdit de désigner sous ce nom, produisent les mêmes effets que les fiançailles de l'ancienne loi. En dépit de toutes les subtilités, il existe comme par le passé entre les pseudo-fiancés un véritable lien; ce lien s'étend aux familles et la mort de l'un des pseudo-fiancés en desserre seulement, mais n'en rompt pas l'étreinte. Pour expliquer cette situation singulière, Alexis I Comnène déclare que la convention en question contient au fond un projet de fiançailles destiné à préparer les bases d'un futur mariage et qu'il convient de tenir compte de cette circonstance.

Dans sa seconde Novelle, Alexis I Comnène se décide enfin à appeler fiançailles imparfaites celles de l'ancienne législation, et réserve le nom de fiançailles parfaites à celles de la nouvelle législation. Ces deuxièmes fiançailles sont assimilées au mariage lui-même, dont elles apparaissent comme une formalité préliminaire. Elles doivent être célébrées à l'âge légal et accompagnées d'une cérémonie religieuse spéciale. Ces fiançailles, dites parfaites, sont indissolubles; leur indissolubilité prononcée par le 98e canon du VIe concile et reconnue par la novelle 74 de Léon VI, est formellement proclamée par Alexis I Comnène.

D'après la novelle 74 de Léon VI, les fiançailles parfaites devaient être immédiatement suivies par le mariage.[60] Alexis I Comnène accorda un certain

---

[58b] Zachar. v. Lingenthal. J. G. R. III. 378—383.

[59] Un synode, tenu à Constantinople, sous le patriarche Théodose Boradiotes, en 1179, déclara que les fiançailles d'enfants mineurs pouvaient être un lien suffisant et ne constituaient aucun empêchement au mariage. Cf. V. Grumel, Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople. Fasc. III. Paris, 1947, № 1152, p. 170.

[60] Cer. I. 41. 212. D'après ce chapitre, qui est peut-être le compte-rendu officiel du mariage d'Irène (17 décembre 768), remanié sans doute postérieurement (cf. J. Eber-

délai qui, d'ailleurs, ne semble pas avoir pu excéder quelques jours. Alexis I Comnène transporta aux fiançailles parfaites les formalités des fiançailles de l'ancienne loi, c'est-à-dire, la remise d'arrhes et l'échange du baiser.[61] Les *arrha sponsalitia*, réservées aux fiançailles parfaites, paraissent même avoir été interdites pour les fiançailles imparfaites. Par contre, la clause pénale, autorisée à titre de garantie dans la stipulation des fiançailles imparfaites, est défendue dans le contrat de fiançailles parfaites, dont Dieu garantissait l'indissolubilité.[62]

En résumé, les fiançailles imparfaites, permises avant l'âge légal de la puberté et du mariage, et contractées par simple stipulation, sans garantie d'une clause pénale, sont des fiançailles purement civiles et dissolubles au gré des parties. Les fiançailles parfaites, contractées entre personnes habiles au mariage par la remise d'arrhes et l'échange du baiser, sont des fiançailles religieuses, indissolubles comme le mariage, qu'elles précèdent de peu.

En somme, la Novelle d'Alexis I Comnène aboutit à deux propositions: I. Les anciennes fiançailles sont maintenues, à leur nom près. — II. Les nouvelles fiançailles constituent l'une des cérémonies du mariage. Est-ce pour arriver à ces conclusions que fut rédigé cet interminable exposé? Au moment où l'empereur écrivait, le conflit que Léon VI avait cru résoudre était loin d'être apaisé, car les injonctions impériales, dépourvues de sanction, s'étaient heurtées à des résistances tenaces. L'Eglise refusait de renoncer à son droit de bénir les fiançailles, qu'elles fussent célébrées avant ou après l'âge légal.

Un pareil conflit, on l'a vu, était lourd de conséquences; il fallait aviser. Arrivé au trône en des temps troublés, enclin par tempérament comme par nécessité à tourner les difficultés, plutôt qu'à les affronter, Alexis I Comnène,

---

solt, *Le Livre des Cérémonies et le Grand Palais de Constantinople*. Paris, 1910, p. 200), les fiançailles τὸ μνῆστρον précédèrent immédiatement le mariage τὸ στεφάνωμα; les deux cérémonies furent concomittantes; mais, d'après Théophane (I. 687. B., 444. 15—16, de Boor), les fiançailles d'Irène furent célébrées au Phare, en présence du patriarche, le 3 novembre 768 et son couronnement à l'Augusteus, ainsi que son mariage à St-Etienne de Daphnè, n'eurent lieu que le 17 décembre 768. Le chapitre 41 se réfère peut-être au mariage de Michel III et d'Eudocie (Theoph. Cont. 816), la cérémonie ayant eu lieu aussi à St-Etienne de Daphnè. En général, fiançailles et mariage étaient séparés par un laps de temps plus ou moins long. Constantin VII Porphyrogénète fut fiancé à Hélène Lécapène, la semaine de la Passion et le mariage ne fut célébré que le mardi de Pâques 27 avril 919 (Theoph. Cont. 727. 887; Leo Gramm. 300). De même, le mariage d'Alexis I Comnène, avec Irène Doukas, ne fut célébré qu'assez longtemps après les fiançailles, la cérémonie ayant été retardée pour des raisons politiques (Nic. Bryenne 108). Enfin, le despote Jean, fils d'Andronic II Paléologue et d'Irène-Yolande de Montferrat, épousa la fille du Garde des Sceaux, Nicéphore Choumnos. Les jeunes gens avaient été fiancés longtemps auparavant et les fiançailles bénites par le prêtre, mais le mariage fut retardé par la résistance de l'impératrice, mécontente de cette mésalliance. (Pachym. II. 287—290, 379).

[61] Alexis I Comnène, *Nov. XXXI*, p. 377: τοῦ ἀρραβῶνος καὶ τοῦ φιλήματος. Cf. C. J. V. 3. 16, de donat. ante nuptias.

[62] Alexis I Comnène, *Nov. XXXI*. passim. L'empereur prend soin d'ajouter que les fiançailles parfaites peuvent être dissoutes dans les mêmes conditions que le mariage.

esprit souple et délié, parvint toujours à se tirer de situations embarrassantes, sinon à son honneur, du moins à son avantage. Sa duplicité, à tort ou à raison, est restée légendaire. Pour bien saisir le véritable sens de la Novelle d'Alexis I Comnène, il convient, semble-t-il, de rechercher la pensée secrète de son auteur. Cette pensée est, du reste, assez facile à découvrir: résoudre un conflit délicat, en ménageant d'une part l'ombrageuse susceptibilité de l'Eglise, tout en sauvegardant de l'autre des intérêts privés et sociaux également respectables.

L'Eglise prétendait bien bénir les fiançailles et leur conférer ainsi l'indissolubilité. Alexis I Comnène reconnaît et proclame hautement ce droit, mais il se hâte d'ajouter qu'il s'agit de préciser ce qu'on entend par fiançailles. Ce ne sont certainement pas ces conventions que les parents font entre eux au nom de leurs enfants encore impubères, conventions que l'on a le plus grand tort d'appeler fiançailles. L'Eglise n'a rien à voir dans de pareilles conventions, qui règlent des intérêts purement matériels et qui ne diffèrent en rien des conventions ordinaires, comme la vente ou l'hypothèque.[63] L'Eglise doit ignorer ces vagues projets qui, à peine ébauchés, sont souvent rompus. Les vraies fiançailles, les seules sur lesquelles le prêtre doit appeler les bénédictions du Ciel et dont lui-même se porte garant, sont celles qui sont célébrées à l'âge légal avec les formalités traditionnelles de l'échange du baiser et de la remise d'arrhes. Ce sont ces fiançailles que le VI[e] concile a eu en vue et auxquelles il a conféré le principe d'indissolubilité.

Alexis I Comnène dénigre systématiquement les fiançailles dites imparfaites; il voudrait leur retirer le nom compromettant de fiançailles. Cependant, à mots couverts, presque furtivement, il les maintient telles qu'elles existaient autrefois, à quelques formalités près. L'antique institution survit et la Novelle d'Alexis I Comnène, en ayant l'air de la désapprouver, la consacre en réalité.

Alexis I Comnène, par contre, exalte les fiançailles dites parfaites dont il fait remonter l'origine à la constitution de Léon VI. Il glorifie le VI[e] concile d'avoir rapproché les fiançailles du mariage, au point de confondre presque ces deux institutions en une seule. L'observation était juste. Les fiançailles parfaites, on l'a vu, n'étaient en réalité qu'une cérémonie préliminaire du mariage; elles pouvaient donc, sans inconvénients, participer à son indissolubilité. Elles n'avaient, d'un autre côté, aucune existence propre, aucune utilité sociale; on pourrait même être tenté de les considérer comme l'illusoire rançon proposée à l'Eglise pour la libération des fiançailles imparfaites. L'Eglise fut-elle dupe? Accepta-t-elle de bonne grâce la substitution habilement présentée par Alexis I Comnène? Il serait téméraire de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, les fiançailles selon l'ancienne loi restèrent en vigueur de Byzance.[64] Cette institution originale et gracieuse, sorte de libre noviciat

[63] Cf. note 59.

[64] L'anecdote citée par Pachymère (I. 33) se rapporte certainement à des fiançailles selon l'ancienne loi, sans intervention religieuse. Il y a eu convention συνάλλαγμα, consentement des parties πρὸς τὸν γάμον τὰ μέρη ἦσαν συγκάταινα; Pachymère se sert de termes

du mariage, ne pouvait d'ailleurs se maintenir qu'en défendant jalousement la charte de franchise que lui avait octroyée le législateur. L'indissolubilité qu'on lui offrait aurait été pour elle un présent mortel. Alexis I Comnène le refusa délicatement en son nom, en s'efforçant d'imprimer une autre direction à la redoutable générosité du donateur.

Alexis I Comnène édicte des sanctions sévères contre quiconque oserait, en violation de sa Novelle, favoriser la célébration de fiançailles parfaites avant le temps légal. Ces sanctions vont jusqu'à la destitution du notaire rédacteur du contrat arrhal et à la confiscation au profit du Trésor des sommes stipulées à titre de garantie dans le contrat (arrhes, clause pénale). Il menace, en outre, de la colère du Ciel les contrevenants. Cette dernière sanction paraît viser plus particulièrement le prêtre qui, au mépris de la loi civile, aurait accepté de bénir des fiançailles d'impubères, leur conférant ainsi l'indissolubilité aux yeux de l'Eglise. De telles fiançailles, contractées en fraude de la loi, sont, d'ailleurs, nulles et de nul effet. Alexis I Comnène termine sa Novelle en signalant aux parents les dangers que présentent les fiançailles imparfaites, qui ne créent entre les pseudo-fiancés aucun lien de droit obligatoire; il les met en garde contre les inconvénients qu'il y a à laisser à de très jeunes gens une trop grande liberté, pouvant dégénérer en licence. Il ajoute qu'il maintient intégralement toutes les dispositions de l'ancienne législation, interdisant à la fiancée la fréquentation de certaines personnes, ces fréquentations étant jugées périlleuses dans ses conséquences. Les conseils d'Alexis I Comnène sont fort sensés et ils laissent supposer que les parents trop confiants n'exerçaient plus une surveillance bien sévère sur les fiancés, qu'ils étaient habitués à considérer comme des époux à terme.

Effets des fiançailles; leurs avantages et leurs inconvénients

Les fiançailles parfaites, qui ne diffèrent pas essentiellement du mariage, comme le note lui-même Alexis I Comnène dans sa Novelle,[65] ne donnent lieu à aucune remarque. Il n'en est pas de même des fiançailles selon l'ancienne loi, qui sont intéressantes à plus d'un titre. Ces fiançailles créent entre les

---

précis pour désigner le lien créé entre les jeunes gens, κατεγγύησις, μνηστεία. Il déclare que le fiancé est reçu librement chez sa fiancée et traité comme un gendre par les parents de celle-ci. Lorsque l'empereur impose à la jeune fiancée un autre mari, elle proteste et ses parents regardent comme déshonorant de reprendre leur parole; ils durent, toutefois, s'incliner. Seules des fiançailles, selon l'ancienne loi, pouvaient être ainsi rompues. D'ailleurs, les prescriptions de la Novelle d'Alexis I Comnène avaient été respectées: pas d'arrhes, un simple arrangement de famille, rendu cependant plus solennel par l'intervention de l'empereur. Les deux fiancés semblent, au surplus, avoir été majeurs, ce qui prouverait que les fiançailles selon l'ancienne mode, étaient en usage à tout âge. Le mariage, célébré en dépit des premières fiançailles, fut vraisemblablement annulé, car la jeune fille finit par épouser son premier fiancé.

[65] Alexis I Comnène, *Nov. XXXI*, p. 379: ἐκεῖνος εἶναι κυρίως μνηστείας καὶ ἀτεγγῶς ἰσοδυναμούσας γάμῳ.

fiancés un véritable lien. Sans doute, ce lien est fragile, mais tant qu'il n'est pas officiellement rompu, les fiancés ne peuvent contracter d'autres fiançailles, sous peine d'infamie.[66]

L'infidélité de la fiancée était punie par Justinien des peines de l'adultère.[67] Cette sanction rigoureuse ne fut peut-être pas maintenue, car Léon VI semble ne considérer la grossesse coupable de la fiancée que comme une simple cause légitime de dissolution des fiançailles.[68]

Le législateur donne au fiancé l'action d'injures pour poursuivre la réparation de l'injure faite à sa fiancée.[69] D'un autre côté, si les fiançailles créent un lien entre les fiancés, elles créent en même temps une sorte d'alliance entre eux et leurs familles respectives : le fiancé est assimilé au gendre et le père de la fiancée au beau-père.[70] Il en résulte que les fiancés, qui ne peuvent porter témoignage l'un contre l'autre, ne peuvent non plus figurer comme témoins contre leurs parents respectifs.[71]

Le lien créé par les fiançailles n'est, d'ailleurs, pas entièrement brisé par leur dissolution. La fiancée ne peut, en effet, épouser le père ou le fils de son ancien fiancé.[72] Il s'agit là de l'un des empêchements dits d'honnêteté publique. Le législateur étendit même ces prohibitions. Allant plus loin, il défendit à la fiancée de recevoir dans l'intimité certaines personnes avec lesquelles il lui serait interdit de contracter mariage, après rupture de ses fiançailles.[73] La loi byzantine s'efforçait ainsi de soustraire la jeune fiancée à des influences dangereuses et à garantir sa chasteté contre les entraînements irréfléchis de la passion. Il est, du reste, évident que le fiancé était toujours admis à faire sa cour à celle qui devait un jour devenir sa femme, cour innocente vraisemblablement, mais que les parents devaient cependant surveiller. On pourrait même induire de certains textes que parfois la fiancée était introduite dans la maison de son fiancé, sous la responsabilité des parents de ce dernier.

En effet, un texte du Digeste décide que la fiancée mineure de 12 ans est présumée épouse légitime, dès qu'elle atteint l'âge de 12 ans *apud virum*.[74]

---

[66] *Dig. III*, 2. 1 et 13, de his qui notantur infamia. Même observation s'il s'agit d'un mariage.

[67] *Dig. XLVIII*, 5. 13 § 3 et 8 : ad legem Juliam de adult.

[68] *Nov.* 93 (ed. P. Noailles — A. Dain, 306—308).

[69] *Dig. XLVII*. 10. 15 § 24, de injuriis.

[70] *Dig. XXXVIII*. 10. 8, de gradibus et affinibus. Cf. Dig. LXVIII. 9. 4. de lege Pompeia de parricidio.

[71] *Dig. XXII*. 5. 5. de testibus.

[72] *Dig. XXIII*. 2. 12. § 1 et 2 : de ritu nupt. Cependant, Marie, fille naturelle de Michel VIII Paléologue, fiancée à un roi barbare, épousa le fils de son fiancé, le roi, en question, étant mort avant l'arrivée de la jeune fille. (Pachym. I. 174.) Il est, du reste, probable qu'il n'y avait pas eu de véritables fiançailles, mais un simple accord diplomatique en vue d'un mariage.

[73] *Novelle XXIV*, 361 d'Alexis I Comnène; Zach. v. Lingenthal JGR. III.

[74] *Dig. XXIII*, 2. 4. de ritu nupt.

Un autre fait allusion à une fiancée mineure de 12 ans *in domum deducta.*[75] La novelle 93 de Léon VI parle d'un fiancé qui s'apprête à recevoir sa fiancée en son domicile.[76] Enfin, on l'a vu, Alexis I Comnène s'élève avec force dans sa Novelle contre l'extrême liberté laissée aux jeunes fiancés, dans le choix de leurs relations et il met en garde les parents contre le danger d'entrevues trop fréquentes et peut-être aussi trop intimes entre les fiancés eux-mêmes, ce qui semblerait indiquer une communauté de vie, que la communauté même des intérêts rendait parfois nécessaire.[77]

Psellos ne le dit pas expressément, mais il est fort possible que le vestarque Michel, avant de se retirer au couvent, ait confié sa fille à son ami le protospathaire Jean Kenkhré, père d'Elpidius. Les deux jeunes gens ont dû très vraisemblablement vivre alors côte à côte, du moins, sous le même toit. Avant sa retraite, il semble au contraire que ce soit le vestarque qui ait reçu chez lui son futur gendre pour surveiller son éducation. Quoi qu'il en soit, les fiancés se voyaient très souvent; la jeune fille est parfaitement au courant de l'inconduite de son fiancé et en souffre au point de désirer une rupture. D'autre part, le fiancé, ayant reçu la dot et en touchant les revenus de celle-ci, devait équitablement supporter certaines charges, ce qui exclut l'hypothèse d'une existence séparée et indépendante.

C'était, d'ailleurs, une tradition à la cour byzantine de recevoir ou d'élever au Grand Palais les jeunes princesses barbares fiancées à des princes de la maison impériale: témoin Agnès de France, que Louis VII envoya à Constantinople dès l'âge de 8 ans pour y être fiancée au jeune Alexis II Comnène. L'infortunée devait épouser deux ans plus tard Andronic I Comnène, âgé de 60 ans. « Le crépuscule embrassait l'aurore », selon l'expression de Nicétas.[78]

[75] *Dig. XLVIII*, 5. 13 § 8, ad legem Juliam de adult.

[76] ed. P. Noailles — A. Dain, 309. 16—17.

[77] *Novelle d'Alexis I Comnène, XXIV*, 362. ἀδεῶς ἐπὶ τὰς μνηστευομένας εἰσήρχοντο ἕκαστοι τῇ συνεχεῖ συνηθείᾳ καὶ τῷ ἐλευθέρῳ τῆς ὁμιλίας τὸ τοῦ ἔρωτος φλεγμαῖνον προσαναπαίοντες et 363: εἰς θέαν ἀλλήλοις ἐφήσει τὰ συναλλάττοντα συνέρχεσθαι, πρόσωπα καὶ ἀδιαφορίαν ἔχειν ἐν ἑαυτοῖς. Il est certain que les fiançailles amenaient une grande intimité entre les jeunes gens et que le fiancé, considéré déjà comme un gendre, avait libre accès dans la maison de ses futurs parents. Cf. Pachym. I. 34: ὡς γαμβρὸς ἀνέδην τὴν τῆς κόρης οἰκίαν εἰσήρχετο.

[78] Nicétas, 357. La fille du roi Hugues, Berthe, fiancée et mariée à Romain II, mourut cinq ans après son arrivée à Constantinople, vierge encore, d'après Cédrène (II. 329). Il s'agit là d'un mariage avant l'âge légal. Berthe fut amenée à Constantinople vers 944; les noces, ou les fiançailles, furent célébrées en septembre. Romain II n'avait pas encore atteint l'âge de cinq ans. (Constantin VII, de adm. imp. Notes 33; G. Schlumberger, *Un empereur byzantin à la fin du X^e siècle. Nicéphore Phocas.* Paris, 1890, p. 5, lui donne 14 ans.) — La fille de Robert Guiscard, fiancée à Constantin, fils de Michel VII, fut envoyée à Constantinople encore tout enfant; elle fut élevée au gynécée, sous le nom d'Hélène, en 1075—1076. Constantin, né vraisemblablement vers 1074, avait alors un ou deux ans. Nicéphore III Botaniate relégua la jeune fille dans un couvent. Le mariage projeté n'eut pas lieu, puisque Constantin fut fiancé, à l'âge de 10 ou 11 ans, à Anne Comnène, à peine âgée de quelques années, car elle naquit le 1 ou 2 décembre 1083. Selon l'usage, Anne Comnène fut élevée par sa future belle-mère, Marie d'Alanie, veuve de

Inversement, les princesses byzantines, fiancées à des princes barbares par les nécessités de la politique quittaient le gynécée pour quelque cour lointaine, comme Simone, fille d'Andronic II Paléologue et de Yolande de Montferrat, qui, à l'âge de 6 ans, fut livrée au kral de Serbie, déjà quadragénaire et peu disposé à faire une différence entre les fiançailles et le mariage. L'exemple venait de haut et les particuliers n'avaient aucune raison de se montrer plus réservés que les empereurs.[79]

Sous le rapport des biens, les fiançailles, on l'a vu, avaient un régime exceptionnel: la délivrance de la dot pouvait être faite immédiatement ou simplement différée quelque temps sans cause prépostère. Les donations bénéficiaient également de règles spéciales essentiellement favorables.

Tout concourait donc à faire des fiançailles une institution originale et s'adaptant parfaitement aux mœurs d'une société et aux exigences d'une époque. Il ne faudrait pas croire, du reste, que les fiançailles précoces fussent seules en usage. Divers textes font allusion aux fiançailles tardives et divers cas peuvent être envisagés: 1° Les fiançailles sont célébrées avant l'âge légal, les deux fiancés ou l'un d'eux seulement étant impubères; 2° les fiançailles sont célébrées après l'âge légal. Pour de nombreuses raisons, des personnes habiles au mariage peuvent, en effet, désirer ajourner la célébration d'un mariage décidé en principe; 3° Les fiançailles, enfin, sont célébrées avant l'âge légal, mais les fiancés parvenus à l'âge légal conviennent de retarder quelque temps encore la célébration du mariage.

Michel VII et de Nicéphore III Botaniate et ne revint chez ses parents qu'après la disgrâce de Marie d'Alanie; elle avait alors 8 ans et elle resta fiancée à Constantin, probablement jusqu'à la mort de ce dernier, survenue avant 1096. Elle épousa alors Nicéphore Bryenne. (D'après Anne Comn., I, 135, Leib I, 104) Constantin Doukas n'avait pas dépassé l'âge de 7 ans, à l'avènement d'Alexis I Comnène (1081) et elle-même n'avait pas dépassé 8 ans et se trouvait toujours auprès de Marie d'Alanie (I, 136). (F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*. Paris, 1900, VII et 62.) Les fiançailles de la fille de Robert Guiscard eurent-elles lieu avec le frère ou le fils de Michel VII? La question, d'après Chalandon (op. cit. 62) est délicate. Cependant, les deux lettres de Michel VII à Robert Guiscard (Psellos, V, 386—390) sont très nettes. Il s'agit du frère de Michel VII, qui s'appelait Constantin Doukas Porphyrogénète comme son neveu, le fils de Michel VII. La similitude des noms a induit en erreur les historiens byzantins (Anne Comn. I, 49, 57, Leib I, 37. 43., Cedr. II, 720, 724, Zonaras III, 714) et les chroniqueurs latins. Ce Constantin Doukas Porphyrogénète, frère de Michel VII, fut tué dans un combat; il était question, paraît-il, d'un mariage entre lui et la sœur de Nicéphore Synadènos (Anne Comn. I, 212, Leib I, 161) ou de Nicéphore Synadènos avec la sœur de Constantin Doukas. — Andronic II Paléologue envoie des ambassadeurs en Arménie, qui lui ramènent deux jeunes princesses pour être fiancées à des princes du sang. (Pachym. II, 205.) D'un autre côté, la fille du sébastocrator Jean, sous Andronic II Paléologue, fut renvoyée, encore impubère, ἔτι ἐν ἀνηβότητι, à la cour de Bulgarie, comme fiancée, μνηστήν du fils du roi. Elle fut, d'ailleurs, dans la suite renvoyée à Constantinople. (Pachym. II, 73.)

[79] Les cas de fiançailles rompues de princesses avec des princes étrangers sont assez fréquents à Byzance. L'intervention impériale détruisait aussi plus d'une fois toute union projetée. Il y avait, cependant, des mariages d'amour. La fille du tsar de Bulgarie, Samuel, épousa Asotès, fils du Taronite, qu'elle aimait passionnément, menaçant de se tuer, si on ne le lui donnait pas pour mari. (Cédr. II, 451.)

Il ne semble pas que la Novelle d'Alexis I Comnène impose obligatoirement la conversion des fiançailles imparfaites en fiançailles parfaites, dès l'âge légal survenu. Quant aux fiançailles célébrées avec dispense avant l'âge légitime, c'est-à-dire, avant 7 ans, elles ne diffèrent en rien des autres; la dispense supplée au temps.[80]

Dans tous les cas qui précèdent, les fiançailles produisent d'une façon générale les mêmes effets; toutefois, comme le montrera l'étude des causes de dissolution des fiançailles, certaines différences les distinguent.

Les avantages des fiançailles seraient faciles à mettre en lumière; on peut les résumer, en disant que ce sont les mêmes que ceux du mariage, car dans l'immense majorité des cas, les fiançailles ne sont en réalité qu'un mariage anticipé, quoique non consommé. Grâce aux fiançailles, l'avenir de la race et la dévolution des biens sont définitivement réglés d'avance par la prévision des parents. L'aventure du vestarque peut, en effet, passer pour un incident isolé, partant négligeable. Les inconvénients des fiançailles sont eux aussi aisés à découvrir. Elles sont l'œuvre des parents et le plus souvent les principaux intéressés ne sont pas consultés ou ne le sont que pour la forme. La rupture des fiançailles entraîne au moins pour la fiancée un dommage moral que les arrhes et la clause pénale ne suffisent pas toujours à réparer.

Dissolution des fiançailles

D'après l'ancienne législation, la dissolution des fiançailles avait lieu par la simple manifestation de volonté de l'une des parties contractantes, sous la sanction des arrhes et de la clause pénale. La dissolution pouvait aussi être demandée pour des causes légitimes; dans ce cas, la pénalité arrhale tombait d'elle-même et la clause pénale ne jouait pas. Les causes légitimes étaient: l'indignité, la prodigalité, la divergence d'opinions religieuses, l'impuissance, la folie, l'adultère, la grossesse coupable[81] et, d'une manière générale, les diverses causes entraînant la dissolution du mariage. L'absence prolongée, le retard injustifié du mariage promis sont également des motifs suffisants

[80] Novelle d'Alexis I Comnène. — Zach. v. Lingenthal, J. G. R. III.

[81] *Cod.* J. V. I, 3 et 5 de sponsal.; Léon VI, Constitution 93. Il est évident que les intéressés ne pouvaient demander la dissolution, s'ils étaient au courant de la situation, lors de la célébration des fiançailles. Pachymère rapporte le fait suivant (II, 180 et 379). Andronic II Paléologue avait fiancé son frère Théodore à la fille du protovestiaire et grand logothète Muzalon, κήδους συνάλλαγμα ποιησόμενος, lorsqu'on s'aperçut que la fiancée était enceinte. On consulta aussitôt les autorités ecclésiastiques, pour savoir si le contrat devait être maintenu; les avis furent, d'ailleurs, partagés. Andronic II Paléologue rompit, cependant, le mariage projeté. Mais quelque temps après, il fiança, κατεγγυᾶτα, à son propre fils celle qu'il n'avait pas osé laisser épouser à son frère. Le mariage fut, d'ailleurs, ajourné. Pachymère n'entre pas dans les détails de ce scandale de cour; il se peut, du reste, qu'Andronic II Paléologue n'ait rien ignoré, au moment du contrat de fiançailles.

de rupture.[82] Ces motifs ne peuvent, du reste, être invoqués que par des fiancés déjà habiles au mariage. La loi ne voyait pas, en effet, d'un œil favorable la prolongation anormale des fiançailles, car cette prolongation pouvait dissimuler une situation équivoque. En proclamant hautement qu'il n'existe pas d'état intermédiaire entre le célibat et le mariage, désormais purement religieux, Léon VI[83] cherchait peut-être à atteindre indirectement ceux qui, sous le couvert de fiançailles, persistaient à vivre maritalement.

Quant aux fiançailles parfaites, elles participent à l'indissolubilité du mariage, en ce sens qu'elles ne peuvent être dissoutes que pour les mêmes causes et dans les mêmes conditions que lui. Comme elles précédaient de fort peu le mariage, la question n'offre pas grand intérêt. Cependant, comme l'empereur pouvait abaisser la limite d'âge pour les fiançailles parfaites, ou encore autoriser les fiancés à retarder la célébration du mariage, on peut concevoir des cas où la dissolution des fiançailles parfaites était spécialement demandée.

Les ruptures des fiançailles étaient fréquentes à la cour de Byzance. Nicéphore I réunit de jeunes et jolies filles pour choisir une épouse pour Staurakios. Il le fiança à une parente d'Irène, Théophano, qui était déjà fiancée, μεμνηστευμένην, à un homme avec lequel elle avait eu déjà souvent des relations. Elle rompit avec ce dernier, contrairement à toutes les lois, par amour pour Staurakios.[84]

La fille de Manuel I Comnène, Marie, avait été fiancée à Béla, roi de Hongrie, avec promesse de succession au trône et le titre de despote.[85] Lorsque Manuel I eut un fils, il rompit ces fiançailles et fit épouser à Béla la sœur de l'impératrice et lui conféra le titre de césar.[86]

Grégoire Gabras, fils de Théodore Gabras, fiancé à une fille du sébastocrator Isaac, frère d'Alexis I Comnène, était, comme celle-ci, impubère ἀνήβων. Il n'y eut donc que de simples engagements γαμήλια μόνα σύμφωνα. Le jeune fiancé fut remis au sébastocrator, afin de célébrer le mariage, μνηστεία, lorsqu'il eut l'âge requis. Mais Théodore Gabras contracta un second mariage avec une cousine germaine de la femme du sébastocrator. Il y avait dès lors empêchement civil et empêchement canonique au mariage des enfants, ἀπὸ τῶν νόμων ἀπό τε τῶν κανόνων; les fiançailles furent rompues, διεσπάσθη τὸ συνάλλαγμα. Alexis I Comnène songea alors à fiancer sa fille Marie à Théodore Gabras. Le mariage se fit, puis fut annulé et Marie épousa Nicéphore, fils de Phorbenos Katakalon.[87]

---

[82] C. J. V, 17, 2, de repudiis; cf. C. J. V, I. I de sponsal. Il faut, du reste, ajouter à ces motifs le bon plaisir du prince, rompant contre la volonté des intéressés les fiançailles qu'ils avaient parfois eux-mêmes imposées. Cf. note 64.

[83] Léon VI. Novelle 89, ed. P. Noailles — A. Dain, 297, 6—7.

[84] Theoph., 750, de Boor, 483, 15—23.

[85] Cinnam., 215.

[86] Cinnam., 287. Cf. Nicétas 220—221, qui appelle Béla *fiancé* μνήστωρ. Zonar. III, 739.

[87] Anne Comn. I, 417, 418, Leib II, 151, 152.

Théodora, fille du sébastocrator Isaac, gendre d'Alexis III Ange, avait été fiancée à Ivankos, prince bulgare.[88] Alexis III Ange ne jugea pas Ivankos indigne de cette alliance, mais il différa le mariage, car la jeune fiancée était trop jeune. Ivankos préférait, du reste, la mère de sa fiancée, Anne, car, disait-il, il avait besoin d'une brebis et non d'une agnelle.[89] La jeune fiancée épousa plus tard un noble Bulgare, Khrysos.[90]

Jean III Vatatzès fiança son fils, le futur Théodore II Lascaris avec Hélène, fille du tsar de Bulgarie, Asen; le fiancé avait onze ans, la fiancée neuf ans. Les fiançailles furent solennellement célébrées et bénies par le patriarche et les deux fiancés, étant encore impubères, furent mis sous la garde de l'impératrice Irène, qui se chargea de garder leur pureté. Mais Asen rompit les fiançailles et voulut reprendre sa fille. Jean III Vatatzès protesta au nom de Dieu et des serments échangés devant Dieu, pris comme témoin.[91]

Théodore II Lascaris avait fiancé sa fille avec Nicéphore Ange Comnène, fils du despote d'Epire et de Théodora Pétraliphos. Les fiançailles furent rompues. Mais, à la suite d'une expédition, Michel Asen fut obligé de livrer son fils Nicéphore, fiancé. Le mariage fut finalement célébré un peu plus tard.[92]

De même, le projet de fiançailles entre Jean V Paléologue et la fille de Cantacuzène, bien que conclues après serment sur de saintes reliques, ἐγκόλπια furent rompues.[93] De même enfin, le projet de fiançailles entre la fille de Liberios et Manuel, fils de Jean VI Cantacuzène, provoqua des explications assez embarrassées de Cantacuzène. Son fils, Manuel, en effet, avait déjà été fiancé à la fille de Syrgiannès, mais les fiançailles avaient été dissoutes avec la guerre civile. Cantacuzène déclare que ce n'est pas lui qui rompit le premier les fiançailles, mais bien Syrgiannès; aussi considérait-il son fils comme libre, d'autant plus que la date du mariage n'avait jamais été fixée. S'il avait donné sa parole, il ne l'aurait pas reprise. Les nouvelles fiançailles furent simplement stipulées en parole, sans serment et sans engagement en vue du mariage.[94]

Alexis I Comnène avait sauvé les fiançailles d'un grand péril, mais au prix de sacrifices, sans doute plus apparents que réels, mais toutefois appréciables. De la crise qui avait failli l'emporter, l'institution sortait sinon amoindrie, du moins humiliée. D'autre part, Byzance, oubliant ses origines latines, évoluait du côté de l'Orient. Sous certains points le gynécée tendait à se rapprocher du harem musulman et la femme byzantine, moins libre devenait plus passive, acceptant sans trop de révolte une destinée obscure. L'institution

[88] Nicétas, 620.
[89] Nicétas, 623. La jeune fiancée aurait eu quatre ans.
[90] Nicétas, 709.
[91] G. Acropol., 52, 54, 56, 57.
[92] G. Acropol., 95—96; 99, 141—142.
[93] Cantac. II, 104 et 193. Sur les fiançailles célébrées avec ἐγκόλπια cf. Cinnam. 234, Pachym. II Notes 533, Cantac. II, 108, Notes III, 516.
[94] Cantac. II, 290—291.

des fiançailles devait nécessairement ressentir le contre-coup de la lente évolution des mœurs.

La Novelle d'Alexis I Comnène réflète les préoccupations complexes de son auteur. L'empereur désire vivement conserver les fiançailles à la mode ancienne, dont il reconnaît l'utilité, mais il voudrait, en même temps, restreindre la trop grande intimité qu'elles favorisaient entre les fiancés. Dans sa pensée, les fiançailles ne devraient être que de simples arrangements de famille, en vue d'un mariage possible et souhaité, sans créer pour autant un lien trop étroit et des rapports trop directs entre des personnes que les circonstances pouvaient souvent séparer. L'ancien législateur avait cru servir la cause du mariage en rapprochant les fiancés dans leurs intérêts et dans leur vie; Alexis I Comnène ne semble pas l'approuver complètement. Du reste, pour apaiser le conflit soulevé par l'Eglise, Alexis I Comnène se voyait dans l'obligation de présenter les fiançailles comme un simple projet de contrat de mariage plutôt que comme une véritable promesse de mariage créant des rapports personnels entre ceux qui l'ont échangée. Quoi qu'il en soit, la Novelle d'Alexis I Comnène, tout en laissant dans le fond les choses en état, semble imprimer une orientation nouvelle à l'institution des fiançailles.

II

L'âge des fiancés

Psellos a omis de donner l'âge exact des fiancés, mais les indications qu'il fournit sont suffisantes pour réparer cette omission.

La fille du vestarque a dépassé l'âge légitime des fiançailles, autrement dit, sept ans, mais elle n'a pas atteint l'âge légal du mariage, douze ans. Elle est encore très jeune, ἐν ἀτελεῖ τῇ ἡλικίᾳ; l'heure de la nubilité n'a pas sonné pour elle, μὴ τὸν τῆς ἐφηβείας ἀναμείνας χρόνον; elle n'est plus, cependant, une toute petite fille, car son père s'occupe déjà de son éducation et se montre fier de son intelligence et de ses progrès. Or, à Byzance comme à Rome, l'éducation des enfants ne commençait guère avant six ou sept ans. On peut supposer, sans crainte de se tromper beaucoup, que la fille du vestarque se trouvait dans sa 9e année, lorsqu'elle fut fiancée à Elpidius, hypothèse, on le verra plus loin, assez facile à justifier.

Entre la célébration des fiançailles et leur dissolution par jugement, il s'écoula évidemment un temps assez long, si l'on se reporte au compte-rendu de Psellos. La célébration est bien postérieure à l'année 1050. En effet, dans sa narration, Psellos ne fait aucune allusion à la porphyrogénète Zoè, morte dans le courant de cette année-là et déclare expressément que la porphyrogénète Théodora fut l'unique dispensatrice des faveurs dont bénéficia le jeune Elpidius. D'autre part, la requête en dissolution, portée directement devant Théodora, est forcément postérieure à la mort de Constantin IX Monomaque,

survenue le 11 janvier 1055.[1] Le jugement est daté d'août 1056; le 31 du même mois, Théodora mourait. C'est elle qui avait dirigé toute la procédure, vraisemblablement assez longue, car la justice n'était pas très expéditive à Byzance.[2] La requête du vestarque fut, sans doute, déposée dès 1055.

La nomination d'Elpidius au patriarcat, signée de Constantin IX Monomaque, doit se placer au cours de l'année 1054, à la fin même peut-être de cette même année, car dès lors les évènements se précipitent. Rappelé du couvent où il s'était réfugié à la suite de la conduite scandaleuse de son futur gendre, le vestarque se décida enfin à agir énergiquement. L'insistance avec laquelle le vestarque sollicite pour Elpidius le titre élevé de patrice prouve, d'un autre côté, qu'à ce moment, il était bien loin d'avoir renoncé à ses projets de mariage. Il est même possible qu'à la veille de quitter le siècle, il aurait été heureux de faire célébrer le mariage de sa fille, si la jeune fiancée avait eu l'âge légal.

L'intervalle, qui sépare la célébration des fiançailles de la nomination d'Elpidius au patriarcat apparaît assez long, à travers le compte-rendu circonstancié de Psellos: χρόνος οὔ τι βραχὺς παρεληλύθει, dit-il lui-même. Ce temps peut, semble-t-il, représenter environ deux ans, ce qui reporterait les fiançailles au début de l'année 1053. D'après ces calculs, les jeunes fiancés seraient restés engagés dans les liens des fiançailles environ trois ans et demi. Psellos déclare qu'Elpidius, lors des fiançailles, avait à peine dépassé la période de l'adolescence, ἄρτι που τὸν ἔφηβον παραλάττοντα χρόνον[3] quoique deux fois plus âgé que sa fiancée; si les calculs présentés sont exacts, Elpidius venait d'entrer dans sa 18e année. Quelques explications sont nécessaires.

Les anciens jurisconsultes divisaient la vie humaine en cinq périodes, en général,[3a] chaque période provoquant des modifications plus ou moins importan es dans le statut des personnes.

La première période était l'*infantia* ou bas-âge. Les jurisconsultes fixent

---

[1] Cedr. II, 610. Cf. Zonar. IV, 180 (ed. Büttner-Wobst). Michel Attal. 51, Psellos, *Chronogr.* II, 70—71 (ed. Renauld).

[2] Cf. Psellos, affaire du domaine de Bibarion, Sathas Μεσ. Βιβλ. V, 197—203.

[3] Andronic II Paléologue éleva au panhypersévastat son neveu Jean, fils de Constantin Porphyrogénète, au sortir de l'adolescence, ἄρτι τὸν ἔφηβον παραλάττοντα (Nic. Gregoras I, 271). Or, d'après Pachymère (II, 517) ce jeune prince n'avait pas encore terminé sa 17e année, οὔπω τελέως τὸν ἑπτακαιδεκάτου ἐπιβάντα ἔτους.

[3a] C. Th. II, 17, 1 § 3, de his qui veniam ætatem (an. 321): « Cui ætati quoniam inter plenam perfectamque adolescentiam et rohustissimam juventutem media est, firmatæ ætatis appellationem imponimus, ut prima ætas pueritiæ sit, sequens adolescentiæ, firmata hæc tertia, quarta legitima, quinta senectus habeatur. » Cf. C. J. II, 45, 2, de his qui veniam ætatis... (an. 321).

D'après Servius (ad *Æneid.* V, V, 295), Varron aurait divisé la vie en cinq périodes: infantia, pueritia, adolescentia, juventus, senectus. D'après Censorinus (de die natali XIV), Varron partageait l'existence humaine en cinq fractions égales de 15 années: l'enfance, de 1 à 15 ans, l'adolescence de 15 à 30 ans, la jeunesse de 30 à 45 ans, l'âge mûr de 45 à 60 ans, la vieillesse de 60 à 75 ans?

à 7 ans révolus le terme de cette période.[4] L'enfant, *puer, infans* était en principe incapable.

La deuxième période était la *pueritia*, ἀτελὴς ἡλικία, la prime adolescence. Cette période allait de 7 ans jusqu'à la puberté, 12 ou 14 ans selon les sexes. Les jurisconsultes latins désignent les garçons de 7 à 14 ans sous les noms d'*impuberes, infantia majores, infantiæ* ou *pubertati proximi*,[5] les Grecs sous les noms de παῖς, μελλέφηβος, ἔφηβος, ἐξέφηβος ou encore ἀφῆλιξ.[6] Les mineurs de 14 ans avaient une capacité restreinte et une responsabilité limitée.

La troisième période était l'adolescence, *pubertas*, ἐφηβεία, l'adolescence. Tous les jurisconsultes sont d'accord pour faire commencer cette période avec la puberté légale, 12 ou 14 ans révolus, selon les sexes,[7] et pour prolonger la période de l'adolescence ou de la puberté jusqu'à 17 ans.[8] Psellos désigne nettement l'étape de la vie qui s'étend de 14 à 17 ans sous le nom de *temps de la puberté*, ὁ τῆς ἐφηβείας χρόνος, ὁ ἔφηβος χρόνος. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'Ulpien[9] décide que la pension alimentaire léguée *usque ad pubertatem* sera servie jusqu'à la 18e année, autrement dit, jusqu'au terme même de la période dite de la puberté. En principe, les pubères, mineurs de 17 ans, avaient la capacité civile, sous certaines restrictions.

La quatrième période était la *juventus* ἡλικία, jeunesse. La jeunesse commençait à 17 ans; son terme n'est pas fixé d'une manière précise. Toutefois, comme la loi protégeait encore les mineurs de 25 ans contre les conséquences de certains de leurs actes, il est possible, qu'au point de vue juridique, la jeunesse ne dépassât pas 25 ans.[9a] D'après le témoignage, à peu près unanime des auteurs, l'âge de 17 ans est l'âge de la majorité civile, civique et politique. Le jeune homme était aussitôt inscrit sur les listes des citoyens et astreint au service militaire; la carrière des honneurs s'ouvrait devant lui.

A Rome, l'entrée du jeune homme dans la vie publique était fêtée par une cérémonie semi-officielle, la prise de la toge virile. Il n'y avait, du reste, aucun rapport entre la prise de la toge et la puberté; le port de la toge indiquait seulement que la majorité était acquise et celle-ci, pour des motifs politiques ou autres, pouvait être avancée ou retardée. C'est ce qui explique

---

[4] C. J. VI, 30, 18, de jure deliber.; cf. *Dig. XXVI*, 7, 1 § 2, de dam. et peric. tutorum et aussi *Dig. XXIII*, 1, 14 de spons., Léon VI, *Constitution*, 109.

[5] Censorinus, de die natali XIV.

[6] Jean IV Lascaris est qualifié ainsi à 8 ans; on lui donne un tuteur jusqu'à ce qu'il soit parvenu εἰς τελείαν τὴν ἡλικίαν (G. Acropol. 165).

[7] Marquardt, *La vie privée des Romains*. Paris, I, 149 et les références.

[8] Aucune limite n'est indiquée pour les filles, la question offrant peu d'intérêt dans la pratique. Cf. cependant, *Dig. XXXIV*, 1, 14 § 1, *de alimentis*.

[9] *Dig. XXXIV*, 1, 14 § 1, *de alimentis*. Ulpien prend soin, d'ailleurs, d'ajouter: etsi generaliter pubertas non sic definiatur.

[9a] C. Th. III, 32, 1, *de prædiis minor* (an. 322). Cf. C. J. II, 45, 2, P 4 (an. 530): « Si quis ... legitimæ ætatis fecerit mentionem vel perfectæ ætatis, illam tantummodo ætatem intellectam esse videri volumus, quæ et vigintiquinque annorum curiculis completur. »

la très grande variabilité dans l'âge de la vêture. Toutefois on peut regarder comme exceptionnels les cas cités par les auteurs et admettre qu'en règle générale la cérémonie de la vêture n'avait lieu qu'à 17 ans.[10] A Byzance, cette cérémonie paraît être tombée en désuétude de bonne heure, la toge ayant été remplacée par le pallium, mais l'âge de 17 ans fut maintenu en principe pour la majorité civile, civique et politique, sauf dispenses et exceptions.[10a]

L'expression *plena pubertas*, employé par Justinien[11] pour désigner l'âge de 17 ans, semble tout d'abord être assez ambiguë, car c'est précisément Justinien qui fixa à 14 ans l'âge de la puberté. Mais le mot *pubertas* ne semble pas désigner ici la puberté proprement dite, mais plutôt la période de la puberté et l'adjectif *plena* indique que cette période est arrivée à son terme. Le *plenus pubes* correspond à ἐξέφηβος. Elpidius qui, au dire de Psellos, a dépassé le temps de la puberté, est donc entré dans cette période de la vie, désignée par Justinien sous l'expression *plena pubertas*. Elpidius est un ἐξέφηβος, autrement dit, un majeur de 17 ans. Mais, si les jurisconsultes s'entendent pour circonscrire les premières étapes de la vie dans des limites assez précises, il n'en est pas de même des écrivains, qui se tiennent dans le vague le plus déconcertant et emploie ces différents mots comme au hasard et sans le moindre souci de leur signification propre. Quoi qu'il en soit, jurisconsultes et écrivains sont à peu près d'accord pour placer l'adolescence entre l'enfance et la jeunesse et pour faire commencer la jeunesse dès la 18e année;[12] tous, au surplus, attribuent à l'âge de 17 ans une importance capitale.[13]

Quant à la cinquième période de la vie, c'est la *senectus*, la vieillesse, fixée, en général, de 60 à 75 ans.[14]

Ainsi, l'âge assigné à Elpidius semble être justifié et ce que Psellos dit de lui paraît le confirmer. La vie, menée par Elpidius, son caractère, ses goûts, ses vices mêmes décèlent le jeune homme plutôt que l'éphèbe; de même, les titres et offices, dont il fut investi, ne sont pas de ceux que l'on accorde généralement à de simples adolescents Nul ne pouvait exercer de fonctions judiciaires avant la 18e année.[15] Sans doute, l'histoire de Byzance offre quelques exemples de très jeunes enfants promus à de hautes charges,[16] mais il s'agit

[10] Cette opinion pourrait s'appuyer sur le passage de Tite-Live, XXII, 57, 9: juvenes ab annis septendecim et quosdam prætextatos scribunt.

[10a] Censorinus, de die natali VII, 4. *Digeste*, III, 4, 2. Cf. *Dig. XXXIV*, 1, 14 § 1, de alimentis.

[11] Just. Instit. I, II, 4. Cf. Dig. I, 7, 40 § 1, de adopt.

[12] Quintilien, Inst. or. I, 1, 19; Censorinus, de die natali XIV; Tite-Live XXII, 57, 9. Cf. Daremberg-Saglio, *Dict. des antiq.* III, 1, Paris, 1900, s/v. juventus, p. 782.

[13] Cf. Marquardt, *La vie privée des Romains*, I, 155—156; Bouché-Leclercq, Manuel des institutions romaines, 47 et 355; Daremberg-Saglio, Dict. s. v. matrimonium, 1658.

[14] Cf. plus haut note 3a.

[15] *Dig. XLII*, 1, 57 de re judic.

[16] Ignace, petit-fils de Nicéphore I, fut créé domestique des Ikanates à 10 ans (A. Vogt, Basile I et la civilisation byzantine à la fin du Xe siècle. Paris, 1908, 64; cf. 352); Antigone, fils de Bardas César, âgé de 9 à 10 ans, était chef des tagmata

de cas exceptionnels, qui s'expliquent par la situation sociale des personnages en cause. En général, l'âge de 20 ans était requis pour recevoir une dignité ou un office, ainsi que le décida Alexis I Comnène,[17] qui ne faisait, du reste, que reprendre, en partie, une disposition du Code Théodose, reproduite dans le Code Justinien.[18]

Le *cursus honorum* d'Elpidius pourrait être reconstitué ainsi: titré spathaire et protospathaire, nommé notaire de la Chambre des Consignations et juge de l'Hippodrome, au cours de sa 18e année. Nommé juge du Velum, secrétaire à la rédaction des lois et secrétaire à la correspondance privée, au cours de sa 19e année. Nommé percepteur, au cours de sa 20e année; titré patrice, au cours de sa 21e année. Fiancé à 17 ans passés, Elpidius devait avoir près de 21 ans, lors de la dissolution de ses fiançailles. Sans doute, l'avancement d'Elpidius, présenté ainsi, apparaît rapide et même quelque peu scandaleux; il n'était pas, toutefois, absolument contraire à la loi et encore moins aux coutumes reçues. La Novelle de 1082 d'Alexis I Comnène montre, du reste, jusqu'où l'on était allé dans la course aux abus. Bien des personnes avaient pris l'habitude de solliciter à raison de services rendus ou à rendre et plus simplement d'acheter des titres et offices, dans l'intention de substituer de très jeunes gens en leur lieu et place. Alexis I Comnène s'élève vivement contre de pareilles pratiques et il exige que tout bénéficiaire d'un titre ou d'un office soit majeur de 20 ans, sauf si par mesure spéciale, il en était décidé autrement, les souverains byzantins ne fermant jamais complètement la porte à l'arbitraire.

En somme, Alexis I Comnène blâme en quelque sorte rétrospectivement dans sa Novelle les agissements du vestarque et de ses émules. Sous son règne, la carrière d'Elpidius aurait été vraisemblablement singulièrement entravée.

III

La vénalité des titres et offices

A Byzance, le favoritisme et la vénalité ont peut-être sévi plus qu'ailleurs. Places, titres, faveurs, tout se vendait à l'encan. Le trafic des titres et

---

et domestique des scholes, mais il délégua son commandement à son oncle Petronas (Theoph. Cont. 180, 183); Théophylacte, le plus jeune fils de Romain I Lécapène fut créé tout jeune syncelle du patriarche Nicolas I le mystique (Theoph. Cont. 428).

[17] Alexis I Comnène, *Novelle de 1092* ou de 1107. Cf. Fr. Dölger, *Regesten*, № 1165.

[18] C. Th. II, 17, 1 § 1, de his qui veniam ætat. (an. 321): « Cum vicesimi anni clausa ætas adolescentiæ patefacere sibi januam coeperit and firmissimæ juventutis ingressum ... — § 1: Feminas quoque, quarum ætas biennio viros non sera pubertate præcedit, servato etiam in hoc temporis intervallo, decem et octo annos egressas jus ætatis legitimæ mereri posse sancimus. » C. J. II, 45, 2 de his qui veniam ætatis (an. 321): « Omnes adulescentes ... ætatis veniam impetrare audeant, cum vicesimi anni metas impleverint ... § 1: feminas quoque ... cum octavum et decimum annum egressæ fuerint, veniam ætatis impetrare sancimus. »

des offices était, sinon permis, tout au moins toléré. Tout essai de réaction contre cet état de choses était voué d'avance à l'insuccès. L'affaire du vestarque prouve assez clairement que l'édit réformateur de l'impératrice Zoè ne semble pas avoir été pris au sérieux.[1]

Si la vénalité des fonctions publiques constituait un danger, la vénalité des titres n'offrait pas de graves inconvénients. Aussi, les empereurs usèrent-ils et abusèrent-ils du droit de faire de nouveaux nobles. En dépit, en effet, de la définition donnée par Philotée des dignités impériales,[1a] faveurs du Ciel et conférées en quelque sorte avec l'approbation divine, en des jours solennels, à ceux qui en sont jugés dignes par les empereurs représentants de Dieu, les dignités impériales se vendaient, et pas toujours aux plus dignes. Léon VI avait même rédigé un tarif spécial.[2] Sans doute, toutes les dignités n'y figurent pas. Certaines d'entre elles étaient, en effet, réservées aux membres de la famille impériale ou à de très hauts personnages et ne pouvaient donc guère être vendues, sous peine d'être avilies. Dans ce tarif de Léon VI, le spatharat est taxé 5 livres et le protospatharat 12 livres et, dans certains cas, 18 livres. Ces chiffres s'entendaient du titre nu. Mais, si le bénéficiaire voulait toucher un traitement, ὄγα, il était obligé de verser en plus 4 livres.

Ainsi, d'après le tarif de Léon VI, à supposer que celui-ci n'ait pas été remanié, ce qui est vraisemblablement probable, le vestarque, pour obtenir le titre de protospathaire en faveur de son gendre avait dû verser: 1° 12 livres pour le titre seul; 2° 4 livres pour qu'un traitement fût adjoint au titre. On ignore la quotité de ce traitement, mais, au chapitre 49 du Livre II du Cérémonial, on voit un personnage, ayant versé 16 livres, obtenir un traitement de 40 nomismata, chiffre que l'on peut prendre, faute de mieux. Ce même chapitre explique également que, pour obtenir un traitement supérieur au traitement ordinaire, le bénéficiaire devait verser une somme d'argent, calculée à raison d'une livre par 7 nomismata de supplément. Le vestarque, en plus des 16 livres, avait donc dû verser une somme de 3 livres pour obtenir à son gendre le traitement de 60 nomismata indiqué. Enfin, les gratifications et largesses, que le nouveau protospathaire devait distribuer s'élevaient à un peu plus d'une livre. On arriverait ainsi à un total approximatif de 20 livres, justifiant l'estimation du vestarque. Ces chiffres ne peuvent être données, d'ailleurs, que sous toute réserve.

Il semble, d'ailleurs, que les empereurs vendaient souvent les titres à prix débattu. A preuve l'anecdote citée par Constantin VII Porphyrogénète.[3] Sous le règne de Léon VI, un clerc âgé, nommé Kténas, chef de maîtrise à l'Eglise Nouvelle, fort riche et, sans doute aussi, fort vaniteux, se mit en tête d'obtenir un titre aulique et supplia le patrice Samonas d'intercéder en sa faveur auprès de l'empereur. Il désirait être nommé protospathaire inscrit

[1] Cedr. II, 541.
[1a] Cer. II, 52, 705.
[2] Cer. II, 49, 692.
[3] *De adm. imp.*, 232.

au Lausiakos, avec le droit de porter la cuculle et la promesse d'un traitement d'une livre d'or; en échange, il offrait de verser 40 livres d'or. Léon VI refusa, estimant malséant d'élever au protospatharat un clerc palatin. Mais, loin de se décourager, Kténas majora ses offres, pria Samonas de réitérer ses instances. Léon VI céda et fit, du reste, une excellente affaire, car il toucha 60 livres d'or et n'en déboursa que deux, Kténas étant mort deux ans après sa nomination. Il est regrettable que Constantin VII ait omis de nous indiquer le montant de la commission touchée par Samonas.

L'aventure de Kténas montre deux choses.

1° Les gens d'Eglise, ou, tout au moins, une certaine catégorie d'entre eux pouvaient obtenir des titres auliques. Philothée, dans son Clètorologe[4] le dit, du reste, expressément, en ajoutant que les clercs étaient nommés par simple édit et qu'exceptionnellement pour eux, l'insigne du protospatharat était non l'épée, puisque le port leur en était interdit, mais la cuculle, ἐπιριπτάριον, κούτζουλον. Il est, au surplus, très probable que les clercs, appartenant au haut clergé, loin de solliciter des titres nobiliaires, se démettaient de ceux qu'ils pouvaient avoir ou cessaient de les porter. En tout cas, jamais les sceaux ne font mention d'un dignitaire ecclésiastique titré. Quant aux moines, les règles inflexibles de leurs ordres leur interdisaient le port de toute distinction et ils ne conservaient même pas leurs dignités ecclésiastiques.[5] Bien plus, le plus souvent, pour rompre définitivement avec le siècle, ils changeaient de nom.[6] En fait, l'entrée au couvent entraînait la perte des titres et la radiation des listes de la noblesse officielle. C'est pourquoi le vestarque Michel, après sa profession de foi monastique, est appelé par Psellos ὁ μοναχὸς Μιχαὴλ καὶ γεγονὼς βεστάρχης. Ainsi s'explique aussi que les magistroi, l'une des plus hautes classes de la noblesse, devenus moines, sont expressément qualifiés d'ex-magistroi, ἀπὸ μαγίστρων, par Constantin VII Porphyrogénète.[7] Ils ne font plus partie, en droit, de l'ordre des magistroi, mais par mesure de faveur, et dans un cas spécial, ils figurent encore dans l'ordre des magistroi, non pas comme magistroi, mais comme assimilés au recteur, au syncelle, et à divers autres personnages, ne portant pas le titre de magistros.[8]

D'une manière générale, l'Eglise ne permettait pas à ses membres de s'immiscer dans l'administration de l'Etat et d'exercer des fonctions publiques. De plus, l'Eglise, qui fermait fort sagement la carrière des honneurs à son clergé, devait difficilement tolérer qu'un clerc par pure vanité sollicitât

[4] Cer. II, 52, 723. Vogt (*Basile Ier*, p. 71) fait erreur lorsqu'il déclare que les clercs ne pouvaient prétendre au protospatharat à cause du caractère militaire de ce titre.

[5] Pachym. II, 272.

[6] Andronic II Paléologue, retiré au couvent, prit le nom d'Antoine (Nic. Gregor. I, 441—442, 444, 446). Le despote Constantin prit celui de Calixte (Cantac. I, 396), Irène, belle-sœur de Michel VIII Paléologue, prit celui d'Eulogie (Acropol. 193 B), Manuel Lascaris, celui de Maxime (Acropol. 128 B).

[7] Cer. II, 53, 784.

[8] Vogt, *op. cit.*, p. 63, fait erreur lorsqu'il affirme que les anciens magistroi, devenus moines, continuaient à faire partie de leur classe de noblesse.

une distinction aulique. L'exemple de Kténas ne doit donc pas être généralisé. La remarque de Philothée prouve seulement que les gens d'Eglise n'étaient pas, en principe, exclus de la hiérarchie nobiliaire. Toutefois, dans les cérémonies officielles, Philothée ne place pas les membres du clergé d'après les titres auliques qu'ils auraient pu porter, mais d'après le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie ecclésiastique.

2° L'anecdote de Kténas renseigne, d'un autre côté, sur la procédure à suivre pour l'acquisition d'un titre; cette procédure a été identique dans le cas de Kténas et dans celui d'Elpidios. Sans doute, l'acheteur, disposé à payer largement, se voyait rarement éconduit, mais il fallait toujours s'assurer l'appui d'un personnage influent. Kténas a eu l'appui du patrice Samonas; dans le cas d'Elpidios, c'est le vestarque lui-même qui fait obtenir à son futur gendre le titre de protospathaire, grâce à son crédit et à sa bourse. Le jeune Elpidios insinue, du reste, plus tard qu'à défaut du vestarque il aurait bien su trouver un autre intermédiaire pour le patroner. La seule différence est que Kténas a dû débattre le prix de son titre, tandis qu'Elpidios l'a obtenu à prix fixe.

Le postulant, une fois agréé, devait donc payer non seulement son titre, mais encore indemniser à raison des démarches faites son parrain, qui le cas échéant, était un grand seigneur ou un favori et ne dédaignait pas de se transformer en courtier de titres nobiliaires, courtier plus ou moins intéressé. Les titres étaient essentiellement personnels et s'éteignaient donc par le décès de leur titulaire, ce qui excluait toute transmissibilité par voie de cession. Sans doute, certains titres semblent avoir été l'apanage de certaines familles, mais, dans ce cas, à chaque décès, une nouvelle collation était nécessaire. Vendus par l'empereur, les titres ne pouvaient être vendus par leur titulaire. Il ressort de là que le vestarque n'avait pu vendre directement le titre de protospathaire à Elpidios; ce qu'il avait pu vendre, c'était simplement la promesse de lui faire obtenir, comme fiancé, le titre envié par lui.

En certaines occasions, les empereurs mettaient à la disposition des hauts dignitaires et fonctionnaires, des offices et des titres, pour les distribuer à leurs parents, amis et serviteurs.[9] L'empereur laissait la présentation au gré du bénéficiaire, mais il se réservait toujours la nomination et le contrôle des candidats présentés. C'est, sans doute, ainsi que l'on procéda pour Elpidios et ce que le vestarque fit payer audit Elpidios c'est, en somme, le droit de présentation.

Souvent les intermédiaires, hauts dignitaires, favoris, courtisans ou autres, procédaient par voie détournée et ne démasquaient pas immédiatement la qualité de leur protégé, pour des motifs faciles à deviner. Ils sollicitaient en leur nom personnel certains titres ou certaines fonctions et, leur requête accueillie, faisaient inscrire sur le brevet le nom du candidat de leur choix ou proposer ledit candidat à la nomination de l'empereur. Grâce à la con-

[9] Cer. II, 52, 712.

nivence des bureaux, ces substitutions de personnes étaient devenues de pratique courante. L'empereur ignorait tout ou fermait les yeux. A l'exemple de tant de chefs d'Etat, il signait souvent sans les lire les pièces qu'on lui présentait. Théodose II, par distraction, signa l'acte de vente de sa propre femme.[10] Au lieu de proscrire la substitution de personnes comme contraire à l'ordre public, Alexis I Comnène, dans sa Novelle de 1092,[11] semble au contraire la légitimer en quelque sorte, car il exige simplement que le substitué soit majeur, âgé de 20 ans.

Les titres étant à la fois personnels et viagers, étaient nécessairement incessibles, mais la substitution, telle qu'on la voit pratiquée, n'est pas une cession. Le titre ne change pas de titulaire. Demandé pour telle personne, il est conféré à telle autre, en vertu d'un accord préalable ou d'un pacte tacite, dont les clauses n'étaient pas toujours désintéressées. On en peut dire autant des offices. Les empereurs avaient, du reste, mis eux-mêmes à la mode de pareilles coutumes. En diverses circonstances, comme témoignage de leur particulière bienveillance, ils distribuaient à leurs fidèles des titres et des places,[12] et il est évident que le bénéficiaire, au lieu de donner, pouvait vendre. Titres et offices étaient ainsi jetés sur le marché et adjugés au plus offrant.

Celui qui avait acheté un titre avait, d'ailleurs, les mêmes avantages que celui qui l'avait mérité par ses services. Il avait accès à la Cour et figurait dans les cérémonies au rang que lui assignait son titre, conformément à une étiquette rigoureuse, comme le montre le Clètorologe de Philothée. Le titre semble aussi avoir offert à son titulaire la possibilité d'avoir accès au Sénat.

Il y a lieu, cependant, de remarquer que les empereurs byzantins ne battaient pas toujours monnaie avec les titres. Très souvent, ils les conféraient gratuitement, comme récompense; parfois aussi, ils s'en servaient comme d'appâts pour obtenir des concours utiles à l'Etat ou pour ramener à l'obéissance des mécontents et des rebelles. Il en était de même pour les offices. Jean I Tzimiscès, par exemple, afin d'apaiser la révolte de Bardas Phokas, remit à Bardas Sklèros des brevets en blanc de patrice et de stratège, revêtus du sceau impérial, avec mission de les distribuer aux chefs, qui feraient leur soumission.[13] La politique traditionnelle de Byzance, à l'intérieur comme à l'extérieur, était avant tout une politique de compromission; on préférait acheter, séduire ou corrompre les hommes plutôt que les combattre.

A défaut d'argent, les titres nobiliaires et les offices, dont beaucoup, du

---

[10] Cedr. I, 600.

[11] Fr. Dölger, *Regesten*, № 1165.

[12] Cer. II, 52, 712: ὀφφίκια καὶ ἀντιλήψεις ἀξιωμάτων. Certains hauts dignitaires, à l'imitation de l'empereur, faisaient également des promotions (ἀναβιβασμούς) dans leur entourage (Cer. II, 52, 511).

[13] Léon Diacre 117; cf. Nic. Bryenne 114, qui montre combien les empereurs byzantins ne ménageaient pas les offres officiels de titres nobiliaires, d'offices, de commandements militaires et de richesses, dans l'intention de se concilier les partisans de leurs

reste, tendaient à se transformer en sinécures,[14] formaient d'excellentes valeurs d'échange ou d'appoint, permettant d'acheter, sans bourse délier, des alliances et des interventions et de payer des dévouements. On sait combien les titres auliques étaient recherchés par les souverains étrangers et par ces innombrables aventuriers, venus à Byzanze chercher fortune. Dans l'Empire même, depuis le petit fonctionnaire jusqu'au bourgeois riche et oisif et au grand propriétaire, retiré dans ses terres, chacun s'ingéniait à force de protections, d'intrigues et d'argent, d'obtenir cet anoblissement viager que conférait le titre. Les enfants des anoblis n'héritant pas le titre paternel, se voyaient dans la nécessité de recommencer de nouvelles démarches. Ces anoblis de fraîche date, que ne recommandaient à l'attention ni les services rendus, ni les fonctions exercées ni généralement les mérites personnels, sont appelés par Philothée, d'après leur qualité οἱ πρωτοσπαθάριοι, οἱ σπάθαροι..., διὰ πόλεως ou ἐξωτικοί,[15] suivant qu'ils habitaient la ville ou la province. On faisait aussi suivre le plus souvent le titre d'une mention spéciale ἄπρατος, πάγανος, λίτος.

Malgré de très fréquentes promotions, motivées par divers évènements (anniversaires du couronnement, de l'avènement, de la naissance, du mariage, de la fête de l'empereur), les empereurs byzantins étaient assaillis de sollicitations et de demandes. Rarement, ils osaient éconduire les quémandeurs influents. Toutefois, l'insouciant Constantin IX Monomaque hésita, avant d'accorder le patriciat à l'indigne Elpidios.

Les textes fournissent, cependant, quelques exemples de refus de dignités, mais ce sont là des incidents un peu exceptionnels. Averti de la conjuration de Basile Ier par l'un de ses familiers, le césar Bardas lui dit ironiquement: « Tu es trop jeune encore pour être créé patrice ».[16] Michel VI Stratiotikos refusa le titre de proèdre à Isaac Comnène et à Catacalon, déjà titrés l'un et l'autre magistros.[17] Il rejeta également la requête de Francopoulos, désireux d'être promu magistros.[18] Romain IV Diogène, alors patrice, ayant demandé à Constantin X Doukas, le titre de vestarque, reçut cette réponse hautaine: « Mérite-le! ».[19] Enfin, Alexis I Comnène eut l'énergie de refuser au redoutable Bohémond le domesticat d'Orient, l'un des plus grands commandements militaires de l'Empire, réservé d'ordinaire aux plus hauts dignitaires.[20]

Plus exceptionnellement, un candidat refusait le titre qui lui était offert. Toutefois, deux partisans de Thomas le Slave refusèrent le titre de magistros, qui leur était offert par Michel III.[21] Tarchaniote, partant en expédition,

[14] Au XIVe siècle, la plupart des anciens offices n'existaient plus que de nom, comme le montre le traité du Ps.-Codinos.

[15] Cer. II, 52, 733, 736.

[16] Theoph. Cont. 830.

[17] Cedr. II, 615.

[18] Cedr. II, 617.

[19] Cedr. II, 663.

[20] An. Comn. II, 65 B; Leib II, p. 234.

[21] Cedr. II, 90.

répondit fièrement à Andronic II Paléologue, qui lui offrait le titre de césar: « Je ne consentirai à le recevoir que si j'en suis digne ».[22] De même, Théodore Paléologue, second fils d'Andronic II Paléologue, refusa le sébastocratorat, ne voulant accepter que le titre supérieur de despote. Il demeura à la Cour sans titre et sans charge.[23] Enfin, Roger de Flor déclarait refuser le titre de césar, si ses troupes ne touchaient pas leur solde.[24]

Pour donner satisfaction aux ambitions et aux appétits, peut-être aussi pour grossir les recettes du Trésor, les empereurs byzantins furent entraînés à créer des titres nouveaux et à multiplier les charges de cour et les offices. Les 18 titres du Clètorologe de Philothée étaient devenus manifestement insuffisants. Ainsi s'expliquent ces titres nouveaux, proèdre vestis, vestarque, sébaste et autres, intercalés au milieu des titres anciens un peu au hasard, mais le plus souvent formant un échelon supérieur dans la hiérarchie nobiliaire.

En un mot, la vénalité des titres et des offices, car la vente des offices s'effectuait dans les mêmes conditions que la vente des titres, si elle soulevait parfois les protestations de la haute société devant certaines nominations scandaleuses, laissait l'opinion publique indifférente. Elle donnait satisfaction et profit à tout le monde; elle était passée dans les mœurs.

IV

Les titres nobiliaires

Si l'on met à part la *Notitia Dignitatum* (400—404), il ne nous est parvenu aucun exposé d'ensemble de la hiérarchie impériale jusqu'au règne de Léon VI le Sage (886—912). Les Commentaires de Pierre magistros, en effet, au VI^e^ siècle, ne nous sont pas parvenus. Mais, au début du X^e^ siècle, l'un des plus brillants de l'Empire byzantin, le protospathaire Philothée, atricline ou officier de la Salle à Manger, a composé, sous le titre de Clètorologe ou l'Art d'inviter, un manuel qui contient de précieux renseignements sur l'organisation de la noblesse à Byzance, à cette époque. Il suffira de donner ici, pour l'intelligence du texte de Psellos, quelques renseignements généraux.

Philothée divise les dignités en deux catégories: les dignités conférées par la remise d'un insigne διὰ βραβείων et les dignités conférées par édit verbal, διὰ λόγου. Les premières, au nombre de 18, sont inamovibles et constituent de véritables titres nobiliaires; les secondes, au nombre de 60, sont amovibles. Ce sont des fonctions ou offices, ὀφφίκια.[1]

Les dignités à insigne s'ajoutent aux dignités verbales, comme le titre s'ajoute à la fonction. A Byzance, les fonctionnaires étaient presque toujours

[22] Pachym. II, 68.
[23] Pachym. II, 182.
[24] Pachym. II, 509.
[1] Cer. II, 52, 716.

titrés et, à mesure qu'ils s'élevaient dans la hiérarchie, ils s'élevaient également dans la hiérarchie des titres. Les dignités à insigne sont purement honorifiques, tandis que les dignités verbales, dont dépendent diverses dignités subalternes, donnent à leur titulaire, dans les limites de ses attributions, un certain pouvoir et une certaine autorité.

En principe, le titre seul fixe le rang à la cour et l'ordre des préséances dans les cérémonies; toutefois, exceptionnellement, certains offices sont attributifs de rang, indépendamment du titre.

C'est l'empereur lui-même qui confère les titres et qui en remet les insignes à celui qu'il veut honorer. C'est également lui, qui prononce les termes de l'édit, nommant aux offices les nouveaux récipiendaires.

Les dignités, qu'elles soient à insigne ou verbales, sont donc toujours essentiellement personnelles, ce qui exclut toute transmissibilité par voie d'hérédité ou de cession.

A Byzance, ni les titres ni les offices ne sont héréditaires; le fils d'un patrice ne devient pas patrice, à la mort de son père, pas plus que le fils d'un stratège ne devient stratège. L'incessibilité des titres et des offices est la conséquence de leur caractère strictement personnel.

La promotion aux dignités à insigne avait lieu, en général, au Salon d'Or,[2] sauf pour les magistroi,[3] qui avait lieu au Consistoire et pour les césars,[4] qui avait lieu au Tribunal des XIX Lits.

La promotion aux dignités verbales avait lieu aussi, le plus souvent, au Salon d'Or. L'empereur prononçait la formule traditionnelle, en présence d'une assemblée convoquée pour la circonstance.[5] La formule était ensuite oralement transmise au public par les préposites. Il est, d'ailleurs, probable que le cérémonial des promotions variait suivant les époques et selon le bon plaisir des empereurs.

A Byzance, le cumul des titres est de règle. La collation d'un titre supérieur n'entraîne nullement la disparition du titre inférieur et le dignitaire prend bien soin de faire toujours précéder son nom de tous ses titres depuis le plus humble jusqu'au plus éclatant. Les historiens et les chroniqueurs, les chrysobulles et les sceaux fournissent d'innombrables exemples de la réunion chez une même personne des titres les plus divers.

Si le jeune Elpidius, à peine sorti de l'adolescence, est déjà titré spathaire, protospathaire et patrice, les hauts et puissants personnages pouvaient, sans doute, prétendre à mieux.

Le procès du vestarque Michel permet de comprendre tout l'intérêt qu'avait pour les dignitaires le cumul de titres nobiliaires. L'empereur pouvait toujours les retirer pour une cause grave, mais même aussi, sans autre cause que son bon plaisir. Mais on se contentait ordinairement, comme le

[2] Cer. II, 33, 632; II, 34, 633; II, 52, 705.
[3] Cer. I, 46, 232.
[4] Cer. I, 44, 226.
[5] Cer. I, 52, 263; I, 55, 270; II, 3, 526; II, 4, 528.

montre le cas d'Elpidius, de rétrograder simplement le dignitaire disgrâcié. Titulaire de plusieurs titres, le dignitaire pouvait donc en conserver au moins un.

A chaque titre était attaché en principe un traitement, δόγα. Or, suivant l'usage, les traitements se cumulaient. Le titulaire de plusieurs titres cumulait plusieurs traitements. Ainsi, Elpidius touche 12 nomismata, en qualité de spathaire et 60 nomismata en qualité de protospathaire. Il bénéficie de ce double traitement, comme le dit Psellos. Comme, en maintes circonstances, l'empereur distribuait des largesses à ses dignitaires, la part variant, du reste, avec le titre, il est à peu près certain que le titulaire de plusieurs titres avait droit à plusieurs parts.[6]

Les titres nobiliaires étaient conférés à vie, dit Philothée. Toutefois, il est évident que l'empereur, placé par la loi même au-dessus des lois, ne pouvait être lié à l'égard de ses dignitaires, au point de leur garantir envers et contre toute la perpétuité de leurs titres. L'empereur, déclare aussi Philothée, confère les dignités auliques à ceux qui en sont dignes. En conséquence, ceux qui, pour une raison quelconque, cessent d'être jugés dignes de porter le titre qu'on leur a confié, ne peuvent le conserver. L'exemple d'Elpidius démontre péremptoirement que l'indignité constatée était une cause de déchéance de la noblesse impériale. Il y en avait bien d'autres. Une intrigue de Palais, un changement de régime amenaient, le plus souvent, la destitution de hauts fonctionnaires et la déchéance des grands dignitaires. Les textes font de fréquentes allusions à ces sortes d'exécutions en masse.

V

La noblesse byzantine

A côté de la noblesse officielle, qui s'acquérait par la collation de titres auliques ou par l'inscription sur les registres du Sénat, il existait, à Byzance, une véritable noblesse de race, qui comptait les représentants des antiques familles patriciennes et sénatoriales, émigrées de Rome avec Constantin I le Grand et les descendants des grandes familles byzantines anoblies depuis Constantin I le Grand.[1] Les Byzantins, sans mépriser les fonctionnaires (οἱ ἐν τέλει), qui étaient recrutés dans la noblesse, manifestèrent toujours une profonde estime pour les membres de l'ancienne aristocratie, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, οἷς ἡ ἀρχὴ τοῦ γένους ἄνωθεν εὐκλεής.[2] Les historiens et chroniqueurs prennent toujours soin de rappeler la noblesse de race des personnages dont ils parlent ou de signaler la bassesse de leur origine, même s'il s'agit d'empereurs. Il est certain, en effet, que plus d'un

[6] Cer. II, 53, 783.

[1] Cf. R. Guilland, *La noblesse de race à Byzance.* Byzantinoslavica IX (1948) 307—314.

[2] Psellos, Sathas, *Mes. Bibl.*, V, 205.

souverain byzantin ne pouvait se flatter, comme l'empereur Julien, d'appartenir à l'ordre sénatorial.[3]

On retrouve sans cesse sous la plume des auteurs byzantins ces expressions significatives, pour désigner la noblesse de race:

— οἱ εὐγενεῖς[4]
— οἱ τῷ γένει εὐγενεῖς[5]
— οἱ τὸ γένος ἀριπρεπεῖς[6]
— οἱ λαμπροὶ τὸ γένος[7]
— οἱ τῷ γένει ἐπισημοί[8]
— οἱ ἄριστοι καὶ εὖ γεγονότοι[9]
— οἱ ἀριστεῖς[10]
— τὸ τῆς πολιτείας εὐγενές[11]
— τὸ εὐπατριδές[12]
— οἱ εὐπατρίδαι[13]
— οἱ ἐκ γένους λάμπρου[14]
— οἱ ἐπισημοὶ καὶ εὐγενεῖς[15]
— τὸ ἐπισημὸν τῷ γένει[16]
— εἷς τῶν ἐπ'εὐγενείᾳ λαμπρυνομένων,[16a] en parlant de Syrgiannis.

Le titre, d'ailleurs, ne faisait que rehausser encore le prestige de la naissance: οὐ μόνον εὐγενοῦς γένους, ἀλλὰ καὶ πατρικίας ἐξουσίας ἔνδοξος.[17] Lors de la promotion d'un patrice, les acclamations rituelles le saluent des mots suivants: καλῶς ἦλθεν ὁ εὐγενὴς ἐκ προγόνων.[18]

Par contre, ceux qui n'étaient pas de noble origine étaient désignés sous des appellations diverses:

— γένους ἦν οὐκ ἐπαρύφου πάνυ καὶ εὐγενοῦς dit Nicétas,[19] en parlant de Constantin Ange,

[3] C. Just. XII, 1, 8, de dignit. Jus senatorum et auctoritatem eius ordinis in quo nos quoque ipsos numeramus.
[4] Cedr. II, 511. Cf. οἱ εὐγενεῖς Καντακουζηνοί (Pachym. I, 65), εὐγενῶν εὐγενέστατος (Psellos, Sathas, *Mes. Bibl.* V, 423; cf. Nicétas 120.
[5] Theoph. 103.
[6] Nicétas, 313.
[7] Nicétas, 129.
[8] Nicétas, 754.
[9] Nic. Bryenne 18; cf. Nicetas, 592.
[10] Nic. Bryenne, 129.
[11] Léon Diacre, 100.
[12] Cedr. II, 637.
[13] Nicétas, 675; cf. Mich. Attal. 97, Cantac. I, 37, en parlant de Théodore Synadène et I, 168.
[14] Cedr. II, 597.
[15] Nicétas, 120.
[16] Nicétas, 499.
[16a] Cantac. I, 18.
[17] Gloss. de Fabrot, à la suite de Cédrène au mot πατρίκιος.
[18] Cer. I, 48, 253.
[19] Nicétas, 126.

— οὐ τῶν εὐπατριδῶν ἀλλὰ καὶ τῶν λίαν ἀσήμων, écrit Zonaras,[20] en parlant de Thomas le Slave.
— οὐ πάνυ τῶν εὐγενῶν ἦν, dit Grégoras,[21] en parlant d'Alexis Apokaukos.
— ἔφυ ἐξ πατέρων ἀσήμων καὶ ἀφανῶν, dit Zonaras,[22] à propos de Basile Ier.
— ἐξ ἀσήμου γένους φυεῖσα, écrit Léon Diacre,[23] à propos de Théophano, originaire de Laconie.
— οὔτε ἀπὸ γένους βασιλεία καὶ εὐγενοῦς était Romain I Lécapène.[24]

On trouve encore les expressions suivantes:
— οὐ τῶν τῆς συγκλήτου[25]
— ἐκ σπερμάτων οὐκ εὐγενῶν[26]
— γονέων ἐκφὺς ἀσήμων καὶ ἀφανῶν[27]
— οὐκ εὐγενείας μετέχων[28]
— γένους ἐκ φαύλου καὶ ἀφανοῦς[28a] à propos de Manuel Tagaris.

Les auteurs ne manquent pas d'opposer les gens du peuple à la noblesse ou à l'ordre sénatorial:
— οἱ τῆς ἀγορᾶς..... οἱ τῆς συγκλήτου,[29]
— οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ συγκλητικοὶ _ _ _ _ ὁ δὲ δῆμος.[30]

L'Empire byzantin s'est toujours considéré non comme l'héritier, mais comme le continuateur de l'Empire romain et la Nouvelle Rome s'est simplement substituée à l'ancienne, dont elle prétendait perpétuer les traditions glorieuses. Aussi est-il naturel que les illustres familles byzantines aient cherché à se rattacher aux vieilles familles romaines, par politique ou par vanité. A toute époque, les généalogistes se sont mis au service de la vanité des hommes; ceux de Byzance ne se sont pas montrés inférieurs à leurs confrères dans leur art d'anoblir (ἐξευγενίζειν, ἐξευγενίζεσθαι).[31]

D'après Jean Lydos,[32] le Préfet de la Ville Héphæstios remontait au premier pharaon d'Egypte. L'empereur Anastase Ier faisait remonter ses origines jusqu'à Pompée le Grand.[33] Les Phokas prétendaient tirer leur origine des

---

[20] Zonar. III, 341.
[21] Nic. Gregor. I, 301; cf. Cantac. I, 25.
[22] Zonar. III, 407.
[23] Léon Diacre 31. Cf. Cantac. I, 117, ἄσημος ἐξ ἀσήμων, en parlant d'Alexis Apocaucos.
[24] Constantin VII, de adm. imp. 88. B, 72 Mor.-Jenkins.
[25] Cedr. II, 731.
[26] Pachym. I, 33.
[27] Zonar. III, 774.
[28] Pachym. I, 24.
[28a] Cantac. I, 91.
[29] Mich. Attal. 71.
[30] Cer. I, 92, 417.
[31] Pachym. II, 181.
[32] Jean Lydos, de magistr. 223.
[33] Priscien, Panégyr. II.

Fabius et de Scipion l'Africain.[34] Les Comnènes soutenaient qu'ils remontaient par la gens Julia jusqu'à Enée. Aussi on conçoit avec quel mépris Anne Comnène, arrière-petite-fille de Vénus, regardait les chefs des Croisés, ces Occidents grossiers, dont les noms seuls souillaient ses lèvres de porphyrogénète.[35]

Si les plus illustres familles byzantines tiraient vanité de descendre des héros de l'ancienne Rome, les hommes nouveaux, parvenus aux honneurs et au pouvoir, s'efforçaient, à l'aide de généalogistes complaisants, de se trouver des ancêtres de marque. Léon V l'Arménien, d'après une tradition complaisante, remontait à Sennachérib.[36] Basile Ier, dont les historiens attestent l'humble origine, fut rattaché par la fausse généalogie de Photios au roi d'Arménie, Tiridate.[37] Théophano, la fille du cafetier Kratèros, devenue la femme de Romain II, fut regardée comme descendant d'une antique famille de Laconie.[38]

Quelquefois, des usurpations de noms se produisaient. Michel VI Stratiotikos, en créant magistros son parent Michel, lui conféra le nom d'Ouranos,[38a] pour le rattacher ainsi à l'antique famille des Ouranoi, dont un membre, Michel Ouranos, avait été patrice sous Constantin VII Porphyrogénète[39] et un autre membre, Nicéphore Ouranos, magistros sous Basile II.[40]

---

[34] Cédr. II, 726; Mich. Attal., 217—218. Ainsi s'explique que Nicéphore III Botaniate, qui tirait ses origines de la maison des Phokas, faisait remonter sa famille à Constantin le Grand et à Fabius (Mich. Attal. 217—218, Cedr. II, 726).

[35] An. Comn. II, 57 B, ; I p. 44 Leib.

[36] Georges le Moine, 769.

[37] Theoph. Cont. 215—216; Sym. Mag. 689; Cedr. II 183; Zonar. III, 407.

[38] Léon Diacre 31, 49; Theoph. Cont. 458.

[38a] Cedr. II, 615; Zonar. III, 654.

[39] Cer. II, 45, 668.

[40] Zonar. III, 558.

B. LEIB / STRASBOURG

QUELQUES ASPECTS DE L'EDUCATION A BYZANCE AU XI[e] SIECLE

(D'après l'Alexiade d'Anne Comnène)

SIGLES: Al.: Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, dans la coll. byz. G. Budé, 3 vol. Paris, Belles Lettres, 1937—1946.
Br.: Nicéphore Bryenne, *Histoire*, dans Migne, *PG*, t. CXXVII.
Zon.: Jean Zonaras, *Epitome*, éd. Büttner-Wobst, dans le Corpus script. hist. byz. Bonn, 1897, et Migne, *PG*, t. CXXV.

L'enfance et la jeunesse n'intéressent pas Anne Comnène. Elle fournit dans son livre, non pas des renseignements proprement pédagogiques ou scolaires, mais des traits révélateurs d'une certaine formation. Nous essaierons d'après eux de nous faire une idée de l'éducation d'un enfant à Byzance depuis les premières années jusqu'à la jeunesse, en observant toutefois qu'il s'agit le plus souvent de milieux sociaux déterminés.

Le cadre d'une naissance heureuse en apparence peut faire illusion sur la réalité. Byzance, à l'avènement d'Alexis I Comnène (1081—1118), sort d'une révolution: le vainqueur tremble pour la stabilité de son pouvoir, les grands épient l'occasion d'évincer l'usurpateur envié, le peuple appréhende toujours une nouvelle sédition ou une nouvelle invasion étrangère, car il sait ce que cela lui coûte: meurtre, pillage et ruine.

Cependant, les derniers jours de novembre 1083, Alexis I Comnène surmontait enfin le péril normand, et la basilissa Irène, son épouse, âgée de dix-sept ans, était transportée dans la Porphyra,[1] salle du palais traditionnellement réservée aux couches des impératrices.[2]

Le samedi 1[er] décembre 1083, le premier-né du jeune couple impérial, la porphyrogénète Anne Comnène, venait au monde.[3] On la fiança presque aussitôt au petit Constantin Doucas alors âgé d'environ huit ans; fils du précédent basileus Michel VII Doukas (1071—1078), il était lui-même associé comme second empereur à Alexis I Comnène.[4]

La coutume était à Byzance d'utiliser ces enfants comme cautions, quand il fallait soit se garantir contre un peuple étranger ou un clan ennemi, soit les gagner. Un projet de fiançailles servait souvent de prétexte. Ainsi, une petite Normande, Hélène, fille de Robert Guiscard, était venue au palais de Constantinople comme première fiancée de ce Constantin dont

[1] *Al.* III, 1, 5.
[2] *Al.* VII, 2, 4.
[3] *Al.* VI, 8, 1—2.
[4] Voir B. Leib, *Un basileus ignoré: Constantin Doucas.* Byzantinoslavica XVII (1956) 341—359.

nous parlons: ce couple infantile, qui n'était pas encore nubile, devait garantir la paix gréco-normande, aussi fragile que les jeunes promis.[5] Ainsi, comme prime d'une alliance qui se négociait,[6] un neveu d'Alexis I se voyait offrir à l'empereur d'Allemagne en qualité de fiancé possible pour une princesse de Germanie. Ainsi Anne Comnène, encore au berceau, fut destinée au même Constantin Doucas, après l'échec du projet normand, afin de garantir l'entente entre les deux familles impériales des Doucas et des Comnènes. Pareillement, deux adolescents, Grégoire Gabras et un Botaniatès seront sacrifiés aux intérêts de leur parenté.

L'un des deux fiancés, le garçon ou la fille, était souvent enlevé à ses parents pour continuer son éducation dans sa future belle-famille. Le sort d'Anne Comnène apparaît privilégié; car, si elle quitta la demeure paternelle tant que vécut son premier fiancé, ce fut pour retrouver dans sa belle-mère éventuelle une éducatrice qui l'entoura d'affection et à qui elle a rendu hommage.[7] Elle s'épanouit auprès d'elle plus que dans son propre foyer où l'influence d'Anne Dalassène, sa grand'mère, créait un climat de contrainte austère.

La basilissa Marie était cette princesse Alaine dont l'archevêque de Bulgarie, Théophylacte, dans un traité pédagogique, a vanté la culture,[8] et que Nicéphore III Botaniatès (1078—1081) avait enlevée comme épouse au basileus Michel VII en même temps qu'il lui prenait sa couronne. Sous la tutelle de cette femme, Anne développa sa sensibilité ainsi que son intelligence. Elle fut la confidente de l'ancienne impératrice qui, malgré ses charmes, menait une existence douloureuse sur une terre étrangère.[9] Elle la vit reporter toute sa force d'aimer sur son fils. Devant cette vie manquée, elle résolut sans doute de se cultiver comme elle pour qu'un jour, si pareil sort devait lui échoir, elle trouvât une diversion à ses infortunes.

De sa mère, elle apprit la modestie et les vertus cachées.[10] Car la basilissa Irène ne se sentait aucun goût pour la vie du monde; elle aimait vivre effacée et répugnait à se produire.[11]

Cependant, à l'arrière-plan de la formation d'Anne Comnène, se devine sa grand'mère, Anne Dalassène, femme de tête qui avait à la fois le sens et l'ambition du pouvoir. Son empreinte était partout: dans la sévérité du foyer comme dans la tenue de la cour impériale, au point que le palais semblait devenu un monastère.[12] Désormais il y a un règlement qui prévoit tout, jusqu'aux offices, et la Régente la première donne l'exemple. Son équilibre,

[5] *Al.* I, 12, 2—4.
[6] *Al.* III, 10, 6.
[7] *Al.* III, 1, 4.
[8] Παιδεία βασιλική: I, 13 (*PG*, CXXVI, col. 265).
[9] *Al.* III, 2, 3—5.
[10] *Al.* III, 3, 3—4.
[11] *Al.* XII, 3, 2—4 et 6—8.
[12] *Al.* III, 8.

son accueil et sa libéralité faisaient heureusement oublier certains excès de son zèle.[13]

Nous comprenons mieux l'atmosphère qui enveloppa l'enfance d'Anne Comnène.[14] Les basileis, dans l'intimité, s'adonnent à l'étude de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise.[15] Anne a été profondément impressionnée en voyant sa mère poursuivre la lecture de saint Maxime, ou de quelque autre théologien, quand le repas était déjà servi. Devant son étonnement, la première fois, Irène lui dit qu'elle aussi, plus tard, en grandissant et en se cultivant, serait capable de goûter ces ouvrages de haute mystique.[16]

Un autre tableau de l'Alexiade nous représente Alexis et sa femme, assis côte à côte devant une icône de la Vierge. L'heure est dramatique.[17] Des officiers d'élite, instigateurs d'un complot contre l'empereur, ont été condamnés à être aveuglés. Anne et ses sœurs, comme des petites filles curieuses et sensibles, sont allées regarder le triste cortège, d'un balcon ou d'une terrasse. Anne en est bouleversée et veut à tout prix obtenir la grâce des coupables. De l'étage elle appelle sa mère, mais en vain. Alors elle descend l'escalier et, du seuil de l'oratoire, car elle n'ose avancer, par des signes répétés, elle décide enfin l'impératrice à sortir et à monter voir le spectacle. Irène est si émue à son tour qu'elle revient à la hâte trouver son mari et obtient la grâce des malheureux à force d'intercéder. Le trait est significatif, parce qu'il nous montre au naturel une toute jeune Anne Comnène: son père l'intimide, et elle éprouve à son égard une certaine crainte révérentielle; mais elle est plus audacieuse que ses sœurs et, connaissant son crédit auprès de sa mère, elle arrive à ses fins.

Il reste la question de sa formation littéraire. Nous connaissons les disciplines qu'elle cultiva avec succès, non seulement parce qu'elle s'en glorifie, mais parce qu'elle nous en fournit des preuves dans son livre. Les impératrices Eudocie ou Marie d'Alanie, ses contemporaines, bien que ses aînées, étaient déjà réputées. Fort douée et curieuse des choses de l'esprit, Anne Comnène développa ses talents et ses goûts dès sa jeunesse, dans le milieu cultivé auquel elle appartenait. Elle a beaucoup lu. Elle a suivi le programme du trivium, qui comportait l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique, sans négliger l'histoire;[18] elle a travaillé méthodiquement, selon le quadrivium, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la musique.[19]

L'excellence de sa formation intellectuelle transparaît à chaque page de son livre, quand elle discute une position ou un personnage, quand elle

[13] *Al.* III, 2, 7.
[14] *Al.* XIV, 8, 8.
[15] *Al.* XIV, 8, 7.
[16] *Al.* V, 9, 3.
[17] *Al.* XII, 6, 6—9.
[18] *Al.* XV, 8, 9.
[19] *Al. Préface* I, 2.

établit une comparaison, quand elle cite ou nomme, quand au cours du récit elle parle médecine, philosophie, patristique, ascèse, littérature, mathématiques, optique, poliorcétique, tactique, toujours avec compétence, jamais avec naïveté, même quand elle esquisse un sourire sceptique.[20]

Sur l'éducation des filles, Anne ne nous en apprend pas davantage; aussi bien ne nous a-t-elle parlé que d'elle seule pour ainsi dire. Nous trouverons plus, à propos de la formation des garçons.

Le jeune Botaniatès, fiancé à une petite fille d'Anne Dalassène et habitant chez ses futurs beaux-parents, ou le jeune Gabras, d'abord fiancé à une fille d'Isaac Comnène, puis destiné à une princesse porphyrogénète, sont instruits et élevés par un ou plusieurs pédagogues attachés à leurs personnes [21]

Le premier rôle de ces pédagogues est d'être vigilants pour le compte de celui qui les emploie: celui du jeune Botaniatès, malgré toutes les précautions prises, évente la fuite nocturne des Comnènes au moment de leur révolte Il défend en effet les intérêts du basileus régnant, Nicéphore Botaniatès, parent de l'enfant qui lui a été confié et contre qui se fait le soulèvement.[22]

Ces hommes sont compréhensifs aussi. Le cas de Grégoire Gabras[23] jette un jour pénible sur l'insouciance impitoyable avec laquelle on se servait des tout jeunes dans un but politique. Parce que le duc de Trébizonde, père de ce Grégoire, portait ombrage au souverain, il fut décidé de le contraindre à la fidélité en lui enlevant son fils. Pour cela, Grégoire est fiancé à un membre de la famille impériale; quand un empêchement canonique surgit un peu plus tard, un nouveau projet s'élabore aussitôt afin de garder l'otage. Lorsque le malheureux père revint chercher son enfant, on l'avertit que ce dernier devait rester, parce que réservé à de plus hautes destinées: un mariage avec une fille de l'empereur Alexis, combinaison qui, du reste, fut abandonnée dans la suite. Théodore Gabras se résolut alors à un coup d'audace. Le lendemain d'une soirée brillante et animée dans la très belle villa du sébastocrator Isaac, située sur la Propontide, il devait prendre congé de son fils. Cependant, au moment de le quitter, il obtint des précepteurs qu'ils accompagnassent Grégoire jusqu'à Sosthénion afin de prolonger un peu les derniers entretiens. Là, nouvelle requête: ne pourraient-ils pas aller jusqu'au Phare? Les précepteurs, responsables devant le basileus, opposèrent un premier refus. Mais le duc sut plaider si bien sa cause, mettant en avant l'amour paternel, la longue abscence et mille autres motifs, que ses interlocuteurs se laissèrent toucher et finalement se rendirent. Mal leur en prit; au Phare, un navire attendait où Gabras se jeta avec son fils, et ils

[20] Voir les réf. dans l'Introd. à l'*Al.*, éd. G. Budé, t. I, p. X—XI et XLIII—XLIV.
[21] Comme les deux jeunes fils d'Andronic Doucas (Br. II, 16).
[22] *Al.* II, 5, 1—3.
[23] *Al.* VIII, 9.

s'enfuirent tous deux. L'alarme fut aussitôt donnée; l'autocrator expédia des vaisseaux de course avec des lettres qui enjoignaient au duc de remettre l'enfant s'il ne voulait pas être considéré comme rebelle.

Grégoire fut donc ramené et aussitôt fiancé à une fille d'Alexis,[24] Marie, tandis qu'on lui donnait un nouveau précepteur, sans doute plus sûr, choisi dans la maison de l'impératrice. Le jeune garçon alla loger au palais impérial, entouré de mille attentions, paraît-il, tandis qu'on essayait de l'apprivoiser et de lui donner une formation militaire complète. Il s'agissait principalement, si nous en jugeons d'après Nicéphore Bryenne ou Théophylacte,[25] d'apprendre à manier les armes, à lancer le javelot, à viser juste, à être bon cavalier, à revêtir une armure, à se former progressivement à la tactique.

Mais le malheureux Grégoire était buté; il refusait d'obéir et ne cessait de se plaindre. Evidemment il voulait retrouver son père. Anne Comnène lui reproche de ne s'être pas montré reconnaissant des soins dont il était l'objet: n'est-ce pas sévère? Plus tard, le jeune garçon complota une évasion, mais il fut dénoncé par un camarade à qui il s'était confié et qui appartenait à une école de pages, sur laquelle le basileus avait la haute main.[26] Il fut mis en pénitence et aux fers dans la citadelle de Philippopoli. Les pauvres fiancés des princesses porphyrogénètes, quoique adolescents, étaient durement rappelés à la raison lorsqu'ils se montraient récalcitrants.

Quelle différence entre ce jeune révolté et Constantin Doucas, le fiancé tant regretté d'Anne Comnène, qui avait mené insouciant une enfance dangereuse! L'usurpateur Nicéphore Botaniatès, en épousant Marie d'Alanie, avait alors négligé son enfant, un garçonnet, à qui il se contenta d'interdire les sandales de pourpre, privilège de la famille impériale.[27] Il aurait pu réparer ses injustices en se l'associant comme co-basileus, puisqu'il était sans héritier. Mais, parce qu'il redoutait sans doute les représailles d'un Constantin devenu grand qui voudrait venger la mémoire de son père, il choisit un parent encore adolescent, Nicéphore Synadénos, « originaire d'Asie mineure, sérieux et réfléchi, beau de visage et robuste de corps »; voilà donc ce jeune garçon en passe de devenir empereur et se préparant aux responsabilités.[28] Son stage ne dura pas longtemps: quand Nicéphore Botaniatès fut renversé, Synadénos disparut de la scène et Constantin revint au premier plan à la suite d'Alexis.[29]

Ce petit basileus, de nouveau chaussé de pourpre et acclamé, suivait

[24] Zon., *Chronique* XVIII, 22.

[25] Br. I, 1; Théoph., Παιδεία βασιλική I, 3—5.

[26] *Al.* XI, 9.

[27] *Al.* III, 4, 6. Voir B. Leib, *Nicéphore III Botaniatès (1078—1081) et Marie d'Alanie*. Extrait des Actes du VIe Congrès international d'Etudes Byzantines, Paris, 1948, 129—140.

[28] *Al.* II, 2, 1.

[29] *Al.* I, 12, 3; III, 1, 3.

l'empereur dans les cortèges impériaux et signait après lui à l'encre de pourpre les documents officiels,[30] s'initiant par là aux fonctions souveraines. Plus tard, il apprit le rôle de chef d'armée en accompagnant l'autocrator dans ses expéditions. Mais un jour, devant sa fatigue, Alexis Comnène craignit pour la complexion délicate de son jeune compagnon et le laissa au repos chez sa mère, qui était justement dans son domaine de Serrès quand l'armée passait.[31] Ainsi l'éducation virile des jeunes byzantins n'allait-elle pas sans quelque ménagement.

L'obéissance était la vertu première requise des garçons, et l'on vient de voir le châtiment sévère infligé à Grégoire Gabras pour y avoir manqué. Le vieux César Jean Doucas, interloqué d'entendre son petit-fils lui apporter en courant un message oral, et croyant à un manque de respect, d'autant plus que pour cela il avait été réveillé en sursaut de grand matin, commence par lui administrer une petite tape. Il s'aperçoit pourtant que c'est sérieux, puisque l'enfant revient peu après lui préciser la rébellion des Comnènes, et il ordonne aussitôt d'introduire le courrier.[32]

Des éducatrices comme Anne Delassène tiennent essentiellement pour leurs fils à une solide formation morale. Elle impose à Alexis, dès qu'il part aux armées, et il part à quatorze ans, un mentor qui sera un moine respectable et qui devra être son compagnon de tente.[33]

L'éducation des garçons fut une des sollicitudes constantes d'Alexis Comnène, parce qu'il la considérait comme une assise solide de l'empire. Il avait prescrit que les orphelins de guerre fussent confiés à des proches d'une honorabilité notoire, ou à des supérieurs de monastères, qui devaient les élever comme des enfants libres en leur donnant une éducation complète.[34] Le père du basileus, Jean Comnène, ainsi que le frère de ce dernier, l'empereur Isaac Comnène (1057—1059), eux-mêmes orphelins, avaient été mis en pension dès leur jeune âge au monastère de Stoudios, afin de se former avec de bons exemples, et de pouvoir aussi plus facilement aller à la chasse, second avantage qu'ils devaient pour le moins autant apprécier.[35]

D'autres orphelins de guerre furent placés à l'orphanotropheion pour y parcourir le cycle des études. Cet établissement, fondé par Alexis I, apparaît comme une sorte d'école populaire destinée aux garçons de toute race. Il se trouvait dans le quartier de l'Acropole, près de l'église Saint-Paul, et voisinait avec des hospices ou des bâtiments pour les indigents dont l'administration comme la charge incombaient à l'Etat. Les enfants y apprenaient la gram-

[30] *Al.* III, 4, 6.
[31] *Al.* IX, 5, 4—6.
[32] *Al.* II, 6, 4.
[33] *Al.* I, 1, 1; 8, 2.
[34] *Al.* XV, 7, 3.
[35] Br. I, 1 et 2.

maire sous des maîtres officiels et se livraient à différents exercices de style. « Là, rapporte *l'Alexiade*, on peut voir un Latin qui s'instruit, un Scythe qui apprend le grec, un Romain qui s'exerce sur des textes helléniques, et un Grec illettré qui se forme à parler grec correctement, tant était grand l'intérêt que prenait Alexis à la culture de l'esprit. »

Les élèves s'initiaient à l'art de la schédographie, autrement dit à des improvisations, des commentaires grammaticaux et stylistiques; par exemple, on analysait des formes, on remplaçait les mots rares par des mots d'usage courant, on expliquait des phrases charades et des périodes habilement agencées. Mais Anne Comnène n'aime pas cette invention moderne, qu'elle condamne catégoriquement en faisant d'amères réflexions sur la décadence des lettres contemporaines. « Maintenant, remarque-t-elle, on n'attache même pas une importance secondaire à l'étude des maîtres sublimes, des poètes, des historiens, ni à l'expérience qu'on en retire: s'amuser est l'unique préoccupation, et tout le reste est défendu. Je dis cela, parce que je déplore l'insouciance totale que l'on a pour la formation générale. Cela me fait bouillonner intérieurement, moi qui ai consacré tant de temps à ces mêmes études . . . »[36]

Elle semble exagérer et même se contredire. Mais en fait, l'époque où elle écrit ces lignes est celle de Manuel I Comnène, tandis qu'ailleurs elle rend hommage à la renaissance littéraire dont son père a été l'artisan en son temps. « Depuis le gouvernement de Basile le Porphyrogénète jusqu'au règne de [Constantin IX] Monomaque, les lettres, bien qu'elles fussent généralement négligées, n'étaient cependant pas entièrement mortes, et elles brillèrent d'un nouvel éclat en prenant leur essor, lorsqu'elles furent cultivées par les lettrés à l'époque de l'autocrator Alexis: auparavant la plupart des hommes vivaient dans la mollesse et s'amusaient, ne s'occupant que de chasse et d'autres passe-temps honteux dans une vie efféminée; aussi reléguaient-ils au second plan les lettres et toute culture scientifique. »[37]

Voilà pourquoi le souci du basileus Alexis fut, après avoir veillé à l'éducation de l'enfance, de réformer la jeunesse. Un maître, au dire d'Anne Comnène, exerçait alors une influence pernicieuse sur les étudiants byzantins: c'était Italos, le successeur de Psellos dans la charge de recteur de la Faculté des Lettres.

Il était arrivé d'Italie à l'Université de Constantinople après une première formation littéraire reçue de professeurs rudes et incultes. Etudiant, sans cesse il fomentait de l'agitation aux cours. Dénué de tact, impatient de toute discipline, de toute autorité, avec un tempérament de barbare, c'est-à-dire d'étranger latin, il était infatué de lui-même, ne doutait de rien, et poussait la présomption jusqu'à contredire publiquement son maître Psellos. Mais comme il jouissait de la faveur impériale sous le règne de Michel VII Doucas,

[36] *Al.* XV, 7, 9. Zon. XVIII, 24.
[37] *Al.* V, 8, 2.

malgré différents avatars, il fut mis à la tête de l'Université de Byzance pour remplacer Psellos qui se retirait dans un monastère.

On se demande comment ce petit homme, à la barbe ronde et au front proéminent, malgré son accent étranger et sa prononciation désagréable, en imposait tellement à ses auditeurs. Mais c'était un dialecticien hors-pair. Puis, abstraction faite de ses emportements qui, dans la discussion, allaient parfois jusqu'aux voies de fait, il captivait par sa physionomie expressive, surtout par ses dons d'orateur que renforçaient une constitution robuste et une ardeur toute méridionale. Il n'avait évidemment rien de l'élégance de fond et de forme qui eût été capable d'impressionner Anne Comnène. Celle-ci rencontra au palais impérial plusieurs élèves d'Italos: Jean Salomon, qui devait être impliqué bientôt dans un complot contre Alexis, Serblias, Iasitas, qui fut un gendre tellement odieux pour les basileis qu'il leur fallut rompre cette union désastreuse en faisant prendre l'état religieux à la jeune épouse, leur fille Eudocie [38]

Ils appartenaient à cette jeunesse intellectuelle et frondeuse qui se pressait au cours du philosophe, avide de l'entendre sur Aristote, Proklos, Platon, Porphyre, Jamblique. En fait, d'après Anne Comnène, ils se déformaient plutôt et se pervertissaient sous l'influence d'un pseudo-savoir. Aussi l'enseignement supérieur sombrait-il dans le manque total de culture et de formation littéraire.

Ce fut donc un coup d'audace, de la part de l'empereur Alexis, que de s'attaquer, à peine arrivé au pouvoir, à l'un des maîtres qui avait, sinon la cote, du moins une profonde influence sur les auditeurs. Car, parmi les séditieux qui s'agitèrent dans l'empire, se trouvaient plusieurs disciples de cet Italos qui semait la confusion dans les esprits et provoquait à l'insubordination.

L'autocrator commença par encourager au travail tous ceux qui s'adonnaient aux études, en particulier à la philosophie aristotélicienne; il insista pour qu'ils fissent passer la connaissance de la Bible et de ses commentateurs avant celle de la culture hellénique. Mais il s'agissait d'opérer à la racine du mal et de couper court à un engoûment pernicieux. Italos, à cause du danger qu'il présentait, fut déféré à un tribunal ecclésiastique et condamné.[39]

Un fait révèle à quel degré pouvait s'élever le niveau de la culture littéraire et scientifique. Lorsque le malheureux Nicéphore Diogène, après l'échec d'une conjuration contre Alexis I, fut aveuglé, il réussit à occuper ses longues heures de loisirs en parcourant tout le cycle de la formation littéraire et en travaillant particulièrement la géométrie, à l'aide de figures en relief. En palpant celles-ci de ses mains, il arriva à comprendre tous les théorèmes. Il

[38] Zon. XVIII, 22; *Al.* V, 9, 2.
[39] *Al.* V, 8—9.

bénéficiait donc d'une bonne formation première qui l'avait mis à même de compléter ses connaissances.[40]

Les jeunes gens, à Byzance, ne fréquentaient pas tous l'Université. Beaucoup se destinaient à la carrière des armes. Mais étudiants ou futurs guerriers, tous étaient fervents de sports: courses, natation, chasse, polo.[41]

Tels sont les passe-temps qu'Anne Comnène juge dignes d'un homme, par opposition à la vie molle et voluptueuse de la génération précédente.

Ceux qui se destinaient à l'armée trouvaient dans les exercices physiques un bon entraînement, quand ils n'avaient pas l'occasion, comme le futur basileus Alexis, de s'exercer au métier des armes en faisant la guerre. Celui-ci, à quatorze ans déjà, combattait sous les ordres de son frère aîné,[42] et il était encore imberbe quand il prit le commandement de la campagne contre Roussel de Bailleul, dit Oursel.[43] Sans doute se souvenait-il de sa formation militaire quand il créa une compagnie d'élite, les archontopouloï, avec les fils des guerriers morts au champ d'honneur. Il s'agissait en fait d'un prytanée, ou école d'environ deux mille enfants de troupe qui s'exerçaient aux armes. Leur nom, « fils de chefs », leur rappelait la noblesse et le courage de leurs pères, afin qu'à ce souvenir ils devinssent eux-mêmes d'autant plus valeureux.[44]

Alexis fonda également une école de cadres, dont il assuma lui-même le commandement, et qui comptait trois cents élèves officiers, de tout jeunes gens, grands et vigoureux, aussi habiles à tendre l'arc que forts à manier la lance. Il choisit les meilleurs et les nomma commandants des détachements chargés, sur les frontières, de barrer la route aux barbares.[45]

Le basileus ne dédaignait pas de former lui-même les sujets auxquels il s'intéressait. C'est ainsi qu'il prit sous sa protection deux adolescents, Bardas et Michel, qui devaient appartenir à l'école des pages, et il les initia au métier des armes, non sans les gratifier de dignités palatines. Mais quand ils eurent grandi, ces sujets déçurent Alexis dans ses espérances. Ils se conduisirent comme des enfants gâtés et capricieux: leur insubordination à l'égard des chefs sous les ordres desquels ils étaient, obligea bien vite à les rappeler à Constantinople.[46]

Nous avons pu glaner, éparses ici et là dans l'*Alexiade*, quelques données sur l'éducation à l'époque d'Anne Comnène. La formation des enfants est sensiblement la même pour les petits garçons et les petites filles. Mais, dès l'adolescence, la distinction apparaît nettement. Tandis que les filles sont enfermées dans le gynécée et n'ont pour se distraire que la ressource de

[40] *Al.* IX, 10, 2.
[41] *Al.* III, 3, 5; VI, 10, 9—10; IX, 5, 4; XIV, 7, 9.
[42] *Al.* I, 1, 1.
[43] *Al.* II, 1, 3.
[44] *Al.* VII, 7, 1.
[45] *Al.* XIII, 2, 1.
[46] *Al.* XI, 9.

travailler légèrement des mains, de causer, ou de se cultiver privément, les garçons font à la fois des sports et des études. A l'âge suivant, la différence est encore plus accusée: les jeunes gens vont à l'Université ou suivent la carrière des armes; les jeunes filles se consacrent à leur famille ou vivent avec la perspective angoissante d'être envoyées à l'étranger comme épouse d'un prince à demi-barbare qu'il faudra apprivoiser. La civilisation byzantine n'a pas encore réussi à adoucir les mœurs brutales qui font de l'enfant une chose dont on trafique suivant les intérêts du moment.

M. ŞESAN / SIBIU

LA FLOTTE BYZANTINE A L'EPOQUE DES COMNENES ET DES ANGES (1081-1204)

La marine byzantine était bien connue dans l'Orient méditerranéen, lorsqu'apparurent avec leur flotte les Arabes envahisseurs.[1] Pour se défendre contre les invasions arabes, Byzance devait organiser dans le cadre de son organisation thématique, initiée du VII[e] siècle, un thème maritime qui, avec son nom de θεματικὸς στόλος devait soutenir la flotte centrale impériale. Celle-ci se composait alors, au IX[e] siècle, de 60 dromones et de 40 pamphyles.[2]

La flotte provinciale, thématique, constitue d'abord le θέμα Καραβησιάνων, commandé par un stratège propre et elle siégeait dispersée dans les ports principaux de l'Empire, soit de l'Asie Mineure, soit du Péloponnèse. Pour mieux répondre aux besoins du temps, le thème fut divisé en deux parties, c'est-à-dire en deux thèmes, un thème oriental des Cibyrrhéotes et l'autre occidental du Dodécanèse. Au IX[e] siècle, il existait déjà quatre thèmes similaires, à savoir: le thème des Cibyrrhéotes, le thème du Dodécanèse, nommé Αἰγαῖον Πέλαγος, le thème de Samos et le nouveau thème de Céphalonie, dans la Mer Ionienne. La flotte était maintenue par le thème territorial respectif, par des impôts et taxes rassemblés dans ce thème territorial respectif. Chacun de ces thèmes maritimes avait son propre chef, nommé stratège.[3]

A la lutte navale, selon la nécessité, prenaient part aux côtés de la flotte impériale, les flottes thématiques, soit une seule, soit deux ou toutes réunies.

Au XI[e] siècle, il existe déjà six thèmes maritimes: les Cibyrrhéotes, l'Aigaion Pélagos, Samos, Nicopole, qui était l'ancienne Céphalonie, ainsi que les thèmes de Chios et Abydos, près de Gallipolli.[4] Dans la Mer Noire, par contre, il n'existait point un thème propre maritime, cette mer étant considérée comme une mer byzantine close, sans concurrence.

---

[1] K. Neumann, *Die byzantinische Marine.* Hist. Zeitschr. 45 (Leipzig 1898).

[2] K. Pitzipios, Ἑλληνικὸς αὐτοκρατωρικὸς στόλος. Athènes, 1907; L. Bréhier, *La marine byzantine du VIII[e]—XI[e] ss.* Actes du VII[e] Congrès des Etudes Byzantines. Bruxelles, 1948; Ph. Koukoules, Ὁ βυζ. πολεμικὸς στόλος. Ναυτικὴ ἐπιθεώρεσις (1954).

[3] Constantin Porphyrogénète, *De ceremon.* II, 44 (éd. Bonn), 652. Les autres historiens byzantins sont cités aussi d'après l'édition de Bonn; Zonaras est cité d'après Bittner-Wobst et Psellos d'après Renauld. H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung.* Abhandl. d. Sächs. Gesellsch. d. Wissen. zur spätbyz. Verfassung. Mitteil. zur Osman. Geschichte 2. Hannover, 1923—1925, pp. 56. E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyz. Verfassung.* Mitteil. zur Osman. Geschichte 2. Hannover, 1923—1925, pp. 56.

[4] N. Skabalanovič, *Византийское государство и церковь.* St. Pétersbourg, 1884, p. 319—323.

1. Le manque de thèmes maritimes

Après le désastre byzantin de Mantzikert, en 1071, les Seldjoukides bouleversèrent toute la situation administrative de l'Asie Mineure et ils occupèrent presque tout le littoral de la Méditerrannée et de la mer Egée, sauf le littoral de la Mer Noire. Ainsi périclita l'existence même des thèmes maritimes, réduits en 1079 à un seul thème, celui des Cyclades, qui englobait les îles de la Mer Egée, restées byzantines.[5]

C'est de ce moment que commencent nos recherches,[6] à l'avènement de la dynastie des Comnènes, qui inaugurait une époque militaire, selon l'opinion du savant byzantinologue G. Ostrogorsky, si compétent dans la question des thèmes.

Le territoire des anciens thèmes maritimes étant occupé en Orient par les Seldjoukides et en Occident par les Normands, le thème des îles de l'Archipélague, l'ancien Aigaion Pélagos, comme toujours sous le nom de Cyclades pouvait seul exister.

Toutefois nous ne sommes guère informés sur la nouvelle réorganisation des thèmes maritimes et sur leur sort même après la reconquête des côtes de l'Asie Mineure, après le succès de la première croisade. Les historiens byzantins de ce temps nous ont laissé peu d'informations sur le système des thèmes qui, certes, existait et dont ils parlent trop peu et plutôt par hasard.[7]

Nous connaissons seulement le fait qu'en 1106, la flotte byzantine fut réunie sous le commandement d'Isaac Kontostephanos, mais nous ne possédons aucun détail qui permette de dire, si elle était composée ou non d'une flotte thématique quoique les historiens supposent l'existence du thème de l'Archipélague.[8]

Néanmoins, la flotte devait être organisée, quelle qu'en fût la manière, bien que les historiens byzantins contemporains ne nous aient donné aucune information à ce sujet. Il me semble que nous trouvions une explication exacte de l'état de choses dans le récit suivant d'Anne Comnène qui nous dit, dans son *Alexiade* XI, 10, 115: Ταῦτα μανθάνων ὁ βασιλεὺς ἐξ ἁπασῶν τῶν ὑπὸ Ῥωμαίων ἀρχὴν χωρῶν προσέταξε γενέσθαι πλοῖα; que le maintien et l'entretien de la flotte étaient à la charge de l'empereur; que le territoire entier de l'Empire était obligé de construire des navires et qu'il n'existait aucun thème spécial maritime. Anne Comnène parle tout simplement des χωρῶν et non des θεμάτων, comme nous aurions pu supposer. Il faut donc accepter l'idée que

[5] G. Stadtmüller, *Mich. Choniates Metropolit von Athen.* Orient. Christ. Period. 33 (Rome, 1934) 168 sq.

[6] M. Şesan, *Die administrative Einteilung des byzantinischen Reiches zur Zeit der Komnenen und Angeloi.* CANDELA 52 (1942) 110 sq. — Sur ce temps, voir aussi K. A. Alexandris, Ἡ θαλασσία δύναμις. Athènes, 1957, p. 315—364, avec les remarques de H. Bibicou, *Problèmes de la marine byzantine.* Annales 1958, p. 327 sq. Cf. Byzantinoslavica XX (1959) 164.

[7] M. Şesan, *op. cit.*, 7 sq.

[8] E. Stein, *op. cit.*, 57; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I.* Paris, 1900, p. 239.

la flotte provinciale n'était plus organisée en thèmes territoriaux bien que — après la récupération des anciens littoraux de l'Asie Mineure — le fait fût possible. Mais à cause de la pauvreté des régions, du manque de sécurité des îles, à cause surtout du grand besoin de l'Empire de posséder une flotte puissante, le recrutement maritime devint une obligation non seulement dans les régions maritimes, mais aussi dans tout l'Empire.

Il est vrai que certains des anciens thèmes maritimes prirent naissance. C'étaient les thèmes — selon leurs noms tels que: Nicopole, partagée depuis 1198 en 5 thèmes, dont l'un est la Céphalonie; Crète qui existait tout le temps; Cyclades, rappelé entre 1079—1117, et nommé en 1198 thème Andros, et en 1204 Kolonia σὺν Κυκλάσι; Aigaion Pélagos, cité jusqu'en 1088, puis en 1196 et 1198; Samos, cité en 1087, 1098, 1145, 1157; Cibyrrhéotes, cité en 1101 et 1148, mais à partir de 1175 partagé en thèmes Mylassa et Attalie, et enfin, Chypre, rappelé jusqu'en 1191.[9] Toutefois, nous n'avons aucune preuve historique que ces thèmes aient eu un devoir spécial envers la flotte provinciale. C'étaient seulement des thèmes du littoral, sans obligations maritimes spéciales comme auparavant.

A cette conclusion nous sommes menés par l'information d'Anne Comnène, qu'en 1109, un impôt général avait été imposé, destiné à payer la construction des navires de guerre et l'instruction des marins. Mais nous ignorons comment cet impôt était réparti entre les thèmes. L'impôt fut plus tard nommé πλοΐμον et engageait un soin spécial du Logothète τοῦ δρόμου.[10]

Plus tard, l'Empereur Manuel Ier Comnène s'occupa personnellement des fonds levés pour l'entretien de la flotte, agissant autrement envers le στόλος[11] Les informations que nous possédons ne nous parlent que d'un seul *stolos* et nullement des thèmes proprement maritimes.

Le métropolite Michel Akominate d'Athènes nous informe dans son *Oraison* adressée à l'empereur Alexios III en 1198 de la situation des temps ultérieurs. Il déclare que, sur l'ordre de l'empereur, des taxes spéciales sont souvent imposées aux régions par le logothète τοῦ δρόμου pour la flotte mais que cet argent ne parvient pas toujours à sa destination, étant utilisé à d'autres buts. Dès que l'Empereur en donnait l'ordre, tous contribuaient selon la nécessité à l'armement naval. Ces taxes étaient levées, d'après le métropolite Michel, à Athènes, à Thèbes et dans l'île d'Eubée et nous pouvons ainsi en généraliser l'obligation à tout l'Empire.[12]

---

[9] Pour les détails, voir M. Şesan, *op. cit.*, 65—102; D. Zakynthios, *Le thème de Céphalonie*. Hellénisme Contemp. 8 (1954) 303 sq.; idem, Μελέται περὶ τῆς διοικετικῆς διαιρεσέως. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 25 (1955) 127—157 (sur l'Empire et sa division en 1198 et en 1204); v. aussi les années 17, 18, 19, 21 et 22 de la même revue.

[10] Stadtmüller, *op. cit.*, 291; G. Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales*. Mélanges Ch. Diehl. Paris, 1930, p. 277 sq.; Fr. Dölger, *Zur Textgestaltung der Lavra Urkunden*. Byz. Zeitschr. 39 (1939) 55.

[11] Choniates, p. 102; Sathas, Σύνοψις χρονική. Bibliotheca medii aevi, vol. VII. Paris, 1894, p. 230.

[12] Migne, *PG*, 140, p. 378 sq.

Nous constatons alors que pendant l'époque des Comnènes et des Anges, l'ancien système des thèmes maritimes n'était plus en vigueur et que la flotte avait sa propre organisation unitaire, indépendante des anciens thèmes maritimes du littoral.

2. L'organisation de la flotte

Le commandant en chef de la flotte était intitulé μέγας δοῦξ τοῦ στόλου[13]. Parfois il fut aussi στολάρχης[14] ou θαλασσοκράτωρ τοῦ στόλου[15] ou τοῦ ναυτικοῦ παντὸς ἐξηγούμενος.[16]

Sous son commandement se trouvaient plusieurs amiraux, nommés: μέγας δρουγγάριος τοῦ στόλου[17] ou πρωτοκόμης,[18] τοῦ στόλου δρουγγάριος,[19] τοῦ στόλου δοῦξ[20], ἡγεμὼν τοῦ στόλου,[21] ναυάρχης τοῦ στόλου[22] ou ἡγούμενος πλοός[23]. Nous voyons alors que les grades variaient beaucoup, selon le genre de l'escadre, le lieu de sa provenance et les capacités du commandant et sa situation à la cour impériale.

Le commandant d'un navire s'appelait πρωτοκαράβης.[24]

La flotte avait son tribunal maritime afin de juger les infractions des officiers et des marins. Celui-ci était intitulé τῆς θαλάσσης δουλεία[25] et possédait un président suprême, nommé βασιλικὸς νοτάριος τοῦ σηκρέτου τῆς θαλάσσης, σέβαστος καὶ παραθαλασσίτης.[26]

D'après le genre des navires, le nombre des matelots des galères, on distinguait des δρομαδὰς ναῦς,[27] des τριήρεις et des βιήρεις.[28] Les navires de transport étaient nommés d'après leur tonnage et leur emploi ὑπαγογοῖ et φορταγογοῖ.[29] On utilisait encore le feu grégeois.[30]

---

[13] *Alexias* VII, 8, 367; IX, 425; Kinnamos 165; Sathas 230, 269, 320, 330; Eustathios de Thessalonique 398; Choniates 103, 313; Ephraemius 206; Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden*, Abt. I, Teil 2. München, 1925, № 1237 (cité par Dölger, *Reg.* 2).

[14] Kinnamos 98; Ephraemius 205.

[15] *Alexias* IX, 1, 428; XI, 5, 93.

[16] *Alexias* XII, 8, 170.

[17] *Alexias* III, 4, 148; XI, 10, 120; Miklosich—Müller, *Acta graeca medii aevi* VI. Wien, 1860, p. 119; sur le drongaire, v. I. Ferluga, *Niže vojno-administr. jedinice tematskog uređenja*. Zbornik Radova Viz. Inst. 2 (1953) 61 sq.; R. Guilland, *Contribution à l'histoire administrative de l'Empire byzantin*. Byz. Zeitschr. 43 (1954) 340 sq.

[18] *Alexias* XIV, 7, 290.

[19] *Alexias* X, 4, 21; VI, 10, 307.

[20] *Alexias* VI, 10, 306; VII, 8, 362; X, 7, 37; XIII, 8, 212; Kinnamos 96; Choniates 197, 570, 637, 716.

[21] *Alexias* VI, 5, 284.

[22] *Alexias* VII, 8, 363.

[23] Kinnamos 86.

[24] Zonaras 675.

[25] Stein, *op. cit.*, 57.

[26] Miklosich—Müller, *op. cit.*, VI, p. 124 de 1188.

[27] *Alexias* XIV, 3, 267.

[28] *Alexias* VI, 5, 283; Kinnamos 31; Sathas 230, 240.

[29] Kinnamos 92.

La flotte était affectée à différents ports, ἐπὶ τοῖς παραλίοις τόποις,[31] et ces ports avaient chacun un propre commandant, nommé ἡγεμὼν τοῦ παραλίου πόλει[32] ou δοῦξ παραλίου πόλει.[33] Parmi ces ports, on distinguait Monembasia,[34] Dyrrhachion, Chalkis-Eubée,[35] Anchialos[36] et, en Asie Mineure, Trébizonde, Héraclée—Pontique, Ephèse, Attalie, Séleucie, Korykos, Mamistra, Laodicée en Syrie ainsi que les ports des îles de Corfou, de Céphalonie, des Cyclades, des Sporades, de Crète, de Samos, de Chypre, etc. Parfois la flotte se tenait aussi à Raguse, pendant la domination byzantine en Dalmatie, entre 1164—1180.[37]

Les Vénitiens avaient le droit d'utiliser des ports pour leur flotte, à savoir des ports qui se trouvaient dans les eaux byzantines, Abydos, ancien siège du thème byzantin avec le même nom.[38]

Les marins se recrutaient certainement parmi les habitants du littoral et des îles.[39]

3. L'histoire de la flotte

La flotte de guerre provinciale byzantine était auparavant l'orgueil de l'Empire.[40] Mais elle déchut au cours du XI[e] siècle, et l'empereur Alexios I[er] Comnène fut forcé, en 1081, de solliciter le secours des Vénitiens contre Robert Guiscard le Normand, accordant, en revanche, au doge vénitien une rente annuelle.[41] Pour le même motif, l'empereur avait également conclu un traité similaire avec la cité italienne de Pise.[42]

Plus tard, l'empereur Jean II renouvela, en 1126, ce traité avec Venise[43] qui désirait obtenir la domination des mers orientales et qui enviait le commerce de Byzance dans la Mer Noire.

Pendant le règne de l'illustre Manuel I[er] qui, pour des raisons diplomatiques, avait renouvelé en 1148 le traité, le doge fut obligé de « servire imperio et Romaniæ »,[44] et la flotte byzantine atteignit son apogée. Ainsi lors

[30] Choniates 102.
[31] Psellos II, p. 10.
[32] *Alexias* III, 9, 172.
[33] *Alexias* VI, 12, 314.
[34] Dölger, *Reg. 2*, № 1394.
[35] Choniates 208.
[36] *Alexias* VI, 12, 314.
[37] Dölger, *Reg. 2*, № 1611.
[38] Tafel—Thomas, *Urkunden zur ält. Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*. Fontes rerum austriacarum XII. Wien, 1856, p. 216 sq.
[39] Choniates 75.
[40] Ch. Diehl, *The Government and Administration of the byzant. Empire*. Cambridge medieval Hist. IV (1925) 742.
[41] *Alexias* VI, 5, 286; Dölger, *Reg. 2*, N[os] 1070, 1109.
[42] Dölger, *Reg. 2*, № 1255.
[43] Dölger, *Reg. 2*, № 1305; R. Morazzo—A. Lombardo, *Documenti del commercio veneziano*. Torino 1940; N. P. Sokolov, *Образование и первоначальная организация Венецианской державы*. Москва, 1956.
[44] Zachariae v. Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, vol. 3. Leipzig, 1857, p. 434.

du siège de Corfou en 1149, elle comptait, sous le commandement de Stéphane Kontostephanos, 500 trirèmes et quelques milliers de navires de transport.[45] En 1169, la flotte byzantine qui se trouvait en face de Damiette, en Egypte, comptait 200 trirèmes.[46]

L'empereur Manuel signa également à cette époque un traité avec Pise[47] et avec la république maritime de Gênes, qui poursuivait la même expansion commerciale en Orient contre Venise.[48]

Au moment où l'influence de ces républiques italiennes devenait de plus en plus grande, la flotte byzantine, conduite par Andronic Kontostephanos, réussit en 1171 à vaincre avec 150 trirèmes la flotte vénitienne, commandée par le doge Michiel Vitale.[49]

Ce fut après la mort de l'empereur Manuel que commença le déclin de la flotte byzantine. L'arrivée au trône d'Andronic et ses mesures antilatines de 1182 provoquèrent des réprésailles de la part des Vénitiens et des Normands;[50] les républiques italiennes songèrent à dominer Byzance sur mer et à se soumettre sa flotte. Dans ce but, Venise et Gênes promirent « pro Romania pugnare », et l'empereur Isaac II accepta les propositions des Vénitiens en 1187 et celles de Gênes et de Pise en 1192.[51]

Les mêmes traités furent signés en 1195 entre l'empereur Alexios III et Venise et spécialement en 1198, quand il ouvrit les portes de tous les ports byzantins soumis ou non à Venise, même, selon mon avis, dans la Mer Noire.[52] Quelques années plus tard, en 1202, l'empereur fit des propositions similaires à Gênes.[53]

Du fait de la décadence de l'Empire, par un morcellement territorial en thèmes, episkepsis, orions et autres unités administratives minuscules, la flotte, elle aussi, déchut, même avec l'appui des républiques italiennes, qui étaient fort intéressées à cette décadence. Le nombre des pirates s'accrut, en tête avec Frangopoulos dans la Mer Noire et le Génois Kaphoures dans la mer Egée. Ainsi au moment où la quatrième croisade « déviait » vers Constantinople, la flotte byzantine n'était point importante et elle était incapable d'opposer une résistance quelconque. Ce fut alors que Venise et Gênes pénétrèrent victorieusement jusque dans la Mer Noire.

---

[45] Kinnamos 92; Sathas 230.

[46] Choniates 208; Sathas 273.

[47] Dölger, *Reg. 2*, Nos 1488, 1499.

[48] G. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire*. Paris, 1929; R. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*. Bologna, 1938.

[49] Sathas 281; Dölger, *Reg. 2*, Nos 1509, 1512.

[50] Eusthatios 418 sq.

[51] Dölger, *Reg. 2*, Nos 1576, 1578; Zachariae, *Jus* 3, p. 539 sq.; Miklosich—Müller, *Acta* III, p. 3—23, 24—37; Dölger, *Reg. 2*, № 1607.

[52] Zachariae, *Jus* 3, p. 560 sq.; Tafel—Thomas, *op. cit.*, 479 sq.; Dölger, *Reg. 2*, Nos 1632 et 1647, cf. Şesan, *op. cit.*, p. 72.

[53] Dölger, *Reg. 2*, № 1663.

Iv. DUJČEV / SOFIA

UN NOUVEAU TEMOIGNAGE DE JACQUES DE BULGARIE

Il y a précisément une quarantaine d'années que le byzantiniste italien bien connu et mon honorable Maître Silvio Giuseppe Mercati publia quelques œuvres de l'archevêque d'Ochrida Jacques.[1] Ce fut, en réalité, la vraie découverte d'un personnage très peu connu aux historiens,[2] mais qui a joué un rôle considérable dans la vie ecclésiastique des Bulgares et des Byzantins au cours du XIIIe siècle et qui, d'autre part, nous a laissé un certain nombre d'œuvres littéraires non privées d'importance et d'intérêt. A cause de la première grande guerre mondiale, la publication du savant italien resta malheureusement presqu'inaccessible et sa découverte à peu près inaperçue. En conséquence, un certain laps de temps assez long s'écoula avant que ne fût reprise l'étude de l'histoire et de l'activité de Jacques de Bulgarie. Aujourd'hui, grâce surtout à une étude due à S. G Mercati[3] et à d'autres contributions,[4] nous sommes un peu mieux informés sur les destinées et sur l'œuvre littéraire du docte prélat. Il y a toujours, sans doute, bien des lacunes dans nos connaissances, mais au moins quelques donnés biographiques fondamentales semblent déjà bien établies La date de sa naissance et son lieu d'origine ne sont pas explicitement mentionnés dans nos sources écrites, mais on peut supposer avec une grande probabilité qu'il est né dans l'Achée du Péloponnèse vers la fin du XIIe siècle. Sans preuves suffisantes et, paraît-il,[5] sur la base d'une lecture conjecturale, on lui donnait comme nom

[1] S. I. Mercati, *Iacobi Bulgariae archiepiscopi opuscula nunc primum edidit... Accedit dissertatio de Iacobi vita et scriptis.* Bessarione XXI, Fasc. 1 (Gennaio-Marzo 1917) 73—89; XXI, Fasc. 2—3 (Apprile—Settembre 1917) 208—227. L'indication bibliographique de Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica,* I.[2] Berlin, 1958, 300, est à corriger et à compléter.

[2] Cf. par exemple chez K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur.* München, 1897[2], 774.

[3] S. G. Mercati, *Sulla vita e sulle opere di Giacomo di Bulgaria.* Actes du IVe Congrès International des Etudes Byzantines. Sofia, 1935 = Bull. de l'Inst. archéol. bulg. IX (1935) 165—176.

[4] Ив. Дуйчев, *Приноси към средновековната българска история.* Годишник на Пловдивската народна библ. и музей 1937—1939. София, 1940, 201—212. — Ив. Дуйчев, *Проучвания върху българското средновековие.* Сборник на Бълг. Акад. на науките и изкуствата XLI, 1 (1945) 115—122: XVI. *Последните години на архиепископа Якова Охридски.* Cette étude a été publiée dans Byz. Zeitschr. XLII, 2 (1943/49) 369—375, sous le titre « Die letzten Jahre des Erzbischofs Iakobos von Achrida ». Sur la littérature plus ancienne cf. dans Mercati, *Sulla vita,* 167 sqq. A ajouter: Ив. Снегаров, *История на Охридската архиепископия,* I. София, 1924, 157, 211—212, 280, 283. — В. Н. Златарски, *История на българската държава през средните векове,* III. София, 1940, 539 n. 2. — Н. Л. Туницкий, *Св. Климент епископ словенский,* Серг. Посад, 1913, 105 n. 1.

[5] Cf. Mercati, *Sulla vita,* 169.

de famille Proarchios (Προάρχιος). Vers 1222, il était moine dans le monastère de St. Mélèce près de Myoupolis, sur la montagne de Cithéron, entre la Béotie et l'Attique. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de l'Eglise d'Ochrida. La nomination de Jacques pour chef de l'Eglise de la Macédoine constituait, sans nul doute, un acte de reconnaissance envers cet homme pour ses qualités peu communes qui, en même temps favorisait la politique d'hellénisation entreprise envers les territoires balkaniques, peuplés par une population non grecque, de la part de l'Empire de Nicée qui déjà y pénétrait de plus en plus.[6] Il est assez difficile d'établir avec précision, combien de temps il y resta comme archevêque d'Ochrida. Vers la fin de 1246, la ville de Thessalonique fut conquise par l'empereur de Nicée Jean III Vatatzès,[7] qui y nomma gouverneur le grand domestique Andronic Paléologue, père du futur empereur Michel VIII Paléologue.[8] Ce fut alors, vers la fin de 1246 ou pendant la première moitié de l'année suivante, que Jacques de Bulgarie fit la connaissance d'Andronic Paléologue [9] Il faut donc supposer qu'après avoir passé quelques années à Ochrida, Jacques jugea opportun de se transférer dans la ville de Thessalonique, retombée de nouveau sous le pouvoir de l'Empire. D'après son propre aveu, il s'était enfin enfui (ἀποδιδράσκοντος) abandonnant son siège épiscopal.[10] Il est malheureusement assez difficile de préciser les circonstances qui lui avaient imposé cette fuite. En prenant toutefois en considération la gratitude de l'archevêque envers le gouverneur de Thessalonique pour la protection qu'il lui accorda, on peut supposer qu'il aurait cherché la sécurité dans cette ville byzantine à cause de l'hostilité de la population de la ville d'Ochrida et de son diocèse qu'en avait souffert autrefois l'archevêque Théophylacte. Au commencement de 1247, le grand domestique tomba malade, prit l'habit monacal sous le nom d'Arsène et mourut; l'archevêque Jacques lui dédia une monodie, pleine de reconnaissance et écrite dans le meilleur style de la rhétorique byzantine.[11] Considérant cette monodie insuffisante, il lui dédia aussi des vers.[12] Si l'archevêque se sentait obligé de revenir au même sujet plusieurs fois de suite, dans de nouveaux vers,[13] dans une poésie en forme de Erotoapocriseis[14] et enfin dans une poésie à l'occasion du transfert des reliques du grand domestique de la ville Thessalonique à Nicée,[15] cette attitude ne devrait pas être expliquée uniquement par la supposition qu'on

[6] Cf. les considérations fort intéressantes de Mercati, *ibid.*, 166 sqq.
[7] G. Acropolita, *Historia*, ed. A. Heisenberg, 83, 12 sq.
[8] Cf. Mercati, *Iacobi ... opuscula*, 74 nota.
[9] Mercati, *ibid.*, 77, 24 sq.
[10] Mercati, *ibid.*, 81, 12—15.
[11] Voir le texte dans Mercati, ibid., 73—81.
[12] Le texte dans Mercati, *ibid.*, 82—84.
[13] Voir dans Mercati, *ibid.*, 84—86.
[14] Mercati, *ibid.*, 87—88.
[15] Mercati, *ibid.*, 88—89.

y voit déjà monter l'étoile de Michel Paléologue,[16] mais surtout parce que l'archevêque Jacques éprouvait une réelle reconnaissance envers l'homme qui l'avait aidé dans des circonstances peu favorables. Ayant quitté, semble-t-il, aussi Thessalonique pour passer au Mont Athos[17] en 1247, Jacques ne s'était pas encore établi définitivement dans la Sainte Montagne, non plus qu'il n'avait abandonné sa charge d'archevêque. En 1252—1253 l'empereur Jean III Vatatzès visita la ville de Thessalonique, et l'archevêque Jacques prononça personnellement devant lui[18] un discours, plein d'éloges et de flatteries.[19] L'archevêque se trouvait donc de nouveau dans la ville de Thessalonique. Pendant ce temps, entre 1246 et 1253, Nicéphore Blemmydes lui envoya une épître de contenu théologique.[20] A cette époque, Jacques n'avait pas encore renoncé à sa charge d'archevêque.

Nos connaissances sur cette période de la vie de Jacques de Bulgarie peuvent être heureusement enrichies par les données d'un nouveau témoignage, resté, autant que je sache, inutilisé jusqu'à présent. Il s'agit d'un manuscrit grec conservé dans la Bibliothèque Publique de Leningrad, où j'ai eu la possibilité de travailler pendant le mois de juin et un peu plus tard, durant le mois de septembre de l'année 1958. C'est le manuscrit grec 181, qui appartenait autrefois à la collection du slavisant russe bien connu Alexandre Fedorovič Hilferding (1831—1872).[21] Le manuscrit qui est bien conservé, et parchemin (28.5×21.5 cm), représente un ménée pour le mois de novembre, de 233 feuilles, divisées en deux colonnes. Par son contenu, le manuscrit ne constitue rien d'exceptionnel. Après un tableau (f. 1. πίναξ) du contenu, il suit le texte grec de *Vita et miracula* de St. Cosmas et Damien[22] (ff. 2—6'), puis (ff. 6'—18) la *Passio* des martyrs Acindyne, Pegasse, Anémpodiste et leurs compagnes;[23] la *Passio* des martyrs Acepsimas, Joseph et Aeithalas (ff. 19—33);[24] la *Vita* de St Joannice (ff. 33—59');[25] la *Vita et Passio* des martyrs Galaction et Epistémé (ff. 59'—67);[26] la *Vita* du patriarche de Constantinople Paul Homologète (ff. 67—72);[27] la *Passio* du martyr Hieron et de ses compagnons (ff. 72'—77');[28] la *Vita*

[16] Cf. Mercati, *Sulla vita*, 170.

[17] Mercati, *Sulla vita*, 170; *Iacobi... opuscula*, 81, 8 sq.

[18] Mercati, *Iacobi... opuscula*, 209, 9 sq.; cf. Mercati, *Sulla vita*, 172.

[19] Mercati, *Iacobi... opuscula*, 208—221.

[20] Migne, *PG.*, CXLII, coll. 533—566.

[21] En général, sur les manuscrits de la collection de Hilferding voir: *Отчет имп. Публичной библиотеки за 1868 год.* Санктпетербург, 1869, 10—159.

[22] Voir *Bibliotheca hagiographica graeca*. Ediderunt socii Bollandiani. Bruxellis, 1909, 55 nr. 375 (= *BHG*). La nouvelle édition de *BHG* de 1957 m'est restée malheureusement inaccessible.

[23] *BHG*, 4, nr. 23.

[24] *BHG*, 4, nr. 20.

[25] *BHG*, 130, nr. 937.

[26] *BHG*, 93, nr. 666.

[27] *BHG*, 205, nr. 1473.

[28] *BHG*, 105, nr. 750.

de Ste Matrone de Constantinople (ff. 77'—93');[29] la *Vita* de Ste Théoctiste Lesbia (ff. 93'—102');[30] la *Passio* de St Ménas d'Egypte (ff. 102'—107);[31] la *Vita* de St Jean, archevêque d'Alexandrie (ff. 107—137);[32] la *Vita* de St Jean Chrysostomos (ff. 137—210');[33] *Hypomnema* de l'Apôtre Philippe (ff. 211—215);[34] la *Passio* des martyrs Gourias, Samonas et Abibus (ff. 215—222');[35] le *Miraculum* des mêmes saints martyrs (ff. 222' à 230);[36] un *Hypomnema* de l'évangeliste Mathieu (ff. 230—232'). Sur la f. 233 du manuscrit, on trouve cependant une note marginale, écrite d'une autre main que celle qui avait copié le texte du manuscrit:

+ Ἡ παροῦσα βίβλος σὺν ἑτέρα χρυσοστομικῇ βίβλῳ ἐδόθησαν ἐν τῇ μονῇ τοῦ ἐν ἁγίοις π(ατ)ρ(ὸ)ς ἡμῶν Κλήμεντος παρὰ τοῦ παναγιωτ(ά)τ(ου) ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρί(ας) κῦρ Ἰακώβου ὑπὲρ μνήμ(ης) τῶν ἀοιδίμων γονέ(ων) αὐτοῦ, Ἡσαίου μοναχοῦ καὶ Καλ(ῆς), Μιχαήλ, Θεοδώρου καὶ Μαρίας, καὶ ξέν(ης) μοναχῆς καὶ ἐτυπώθη, ἵνα καὶ ἀεὶ μὲν ἐν τοῖς ἱεροῖς διπτύχοις μνημονεύωνται, καὶ ἐτησίως δὲ κατὰ μῆνα ὀκτωμβρί(ου) γίνωνται ὑπὸ τοῦ κ(α)τ(ὰ) τὴν ἡμέραν καθηγουμένου ὑπὲρ ἀναπαύσεως καὶ μνήμης τῶν τοιούτων ψυχῶν κόλυβα καὶ λειτουργίαι ὅσας ἐκ διακρίσεως ἔχει ὁ ἡγούμενος. ταύτην οὖν τὴν διατύπωσιν συνέθετο ὁ πανοσιωτάτος καθηγούμενος τῆς εἰρημένης ἁγίας μονῆς καὶ ἀρχιμανδρίτης κῦρ Βαρνάβ(ας), ἣν ὀφείλουσι ἐκτελεῖν καὶ οἱ μετ' αὐτόν, εἰδότες ὡς εἰ παραβῶσιν κρίμα ἑαυτοῖς προξενήσουσι, καὶ ἐπὶ τοῦ φοβεροῦ βήματος ἀπολογήσωνται περὶ τούτου. μηνὶ ὀκτωμβρίου ἰνδικτιῶνος ἑβδόμης ἔτους ϛψνζ'.

+ Ὁ ἀρχιεπίσκοπος τῆς ἁγιωτάτης ἀρχιεπισκοπῆς Βουλγαρίας Ἰάκωβ
Κῦρ Ἰάκωβος ἀρχιεπίσκοπος

Cette note marginale nous fournit quelques indications d'une importance toute particulière sur la vie de l'archevêque Jacques, de cette manière la pénurie des autres sources disponibles. Ainsi, tandis que nous ne possédons aucune information relative à l'origine de Jacques, la note du manuscrit de Léningrad contient les noms de ses parents. Il avait offert le manuscrit en question de même qu'un autre manuscrit des œuvres de St Jean Chrysostome, en mémoire de ses parents — son père, le moine Isaie, sa mère Kalè, Michel, Théodore et Marie, enfin la nonne Xénie. Son père avait pris évidemment aussi l'habit monacal et le nom d'Isaie, en abandonnant son nom de baptême, qui reste inconnu pour nous. Il est intéressant de noter que sa mère, qui conserva toujours son nom de baptême, portait

[29] *BHG*, 171, nr. 1222.
[30] *BHG*, 224, nr. 1725.
[31] *BHG*, 175, nr. 1250.
[32] *BHG*, 124, nr. 888.
[33] *BHG*, 122, nr. 875.
[34] *BHG*, 213, nr. 1527.
[35] *BHG*, 103, nr. 736.
[36] *BHG*, 103, nr. 738.
[37] *BHG*, 172, nr. 1226.

un nom assez commun.[38] Jacques avait deux frères, Michel et Théodore, et deux sœurs Marie et Xénie, qui portait un nom monacal. Il est à regretter cependant que la note marginale ne nous dise rien sur le lieu d'origine de la famille de Jacques. Il serait sans doute très important d'identifier l'autre manuscrit, avec les œuvres de St Jean Chrysostome, mais je n'ose pour le moment avancer aucune hypothèse à ce propos. Si le manuscrit ne porte aucune note marginale, il serait nécessaire de l'identifier par une analyse paléographique. Les deux manuscrits, d'après notre note marginale, furent offerts par l'archevêque au monastère de St Clément. L'indication de ce monastère est malheureusement incomplète, et il est très difficile de l'identifier avec certitude Jacques était archevêque d'Ochrida, et l'église de St Clément était considérée dans cette ville suivant la tradition populaire,[39] en tant que monastère. Pourrait-on croire qu'il soit question ici d'un monastère autour de cette église? La question de l'identification du monastère, auquel l'archevêque Jacques fit son don, doit être laissée pour le moment ouverte. Pour l'identification, serait utile aussi la mention dans le texte de la note marginale, du nom de l'hégoumène, l'archimandrite Barnabas. Malheureusement, le nom de Barnabas reste aussi inconnu. En faisant sa donation, l'archevêque Jacques exigeait que tous les ans, au mois d'octobre, on célébrât la commémoration de ses parents défunts. Evidemment, à ce temps tous les membres de sa famille, mentionnés ici, étaient déjà défunts. La donation de Jacques fut faite au mois d'octobre de septième indiction de l'année 6757 de la Création du monde, c'est-à-dire au mois d'octobre 1248. La date, écrite d'une manière si claire qu'elle ne permet aucun doute, nous donne le droit d'affirmer qu'en 1248, bien que résidant quelquefois en dehors de son siège épiscopal, Jacques de Bulgarie n'avait pas encore renoncé à son titre d'archevêque. Il conserva, fort probablement, son titre jusqu'à la seconde moitié de 1253, quand il s'établit définitivement à Athos. A la fin de la note marginale, on lit la « signature » de Jacques de Bulgarie, portant son titre complet. Cette « signature » fut ajoutée par la main qui a écrit la note marginale, et qui, il faut le dire, diffère ici aussi de la main du scribe qui avait copié le manuscrit. Cependant après cette « signature » suit une autre « signature » d'une autre main plus faible et moins exercée: κῦρ Ἰάκωβος ἀρχιεπίσκοπος Cette main n'était-elle pas celle de l'archevêque Jacques, qui n'aimait pas les titres pompeux et avait signé la note marginale avec modestie? Seul un examen paléographique, sur la base d'une étude comparative des autres signatures et subscriptions liées au nom de l'archevêque Jacques, pourrait résoudre le problème Quoi qu'il en soit, la subscription à la fin de notre note marginale pourrait constituer un point d'ap-

[38] Cf. par exemple les indications de Ив. Сакъзов, *Новооткрити документи от края на XIV в. за българи от Македония, продавани като роби.* Македонски преглед VII, 2—3 (1932) 12, 19, 23, 24, 31, etc.

[39] Снегаров, *op. cit.*, 35.

pui plus ou moins sûr. La partie inférieure de la f 233 est coupée. A juger d'après certaines traces, il devait s'y trouver une note écrite, de la main du scribe qui avait copié le manuscrit. Sur la f. 233' il y a quelques notes qui sont presque sans importance. Par conséquent, la note marginale du manuscrit de Léningrad nous fournit quelques indications d'une importance particulière sur l'archevêque Jacques de Bulgarie, mais en même temps pose devant nous quelques problèmes nouveaux.

Retiré dans la Sainte Montagne, Jacques de Bulgarie y passe plusieurs années. On ne saurait dire grand'chose de cette période de sa vie. En prenant en considération la date de la mort du patriarche Jean Beccos, survenue au mois de mars 1297, comme l'a prouvé V. Laurent,[40] il faut poser comme terminus post quem non cette année, et non 1293.[41] Il faut reconnaître cependant que la correction proposée a plutôt une importance théorique, car Jean Beccos, en parlant de Jacques de Bulgarie,[42] déclare qu'il était mort depuis bien longtemps, mais que l'on se rappelait toujours de lui comme d'un excellent écrivain et que ses écrits étaient connus. Dans les sources historiques qui nous renseignent sur les évènements de la fin du XIII[e] et du commencement du XIV[e] siècle, nous trouvons mentionnés quelques homonymes que l'on pourrait facilement confondre: un Protos de l'Athos qui en 1289 était candidat au trône patriarcal de Constantinople, et un hégoumène de la Lavra de St Athanase qui vers 1294—1299 était archevêque de Thessalonique.[43] Malgré certains doutes, les raisons chronologiques permettent de supposer qu'il est question ici d'un même personnage Il est impossible cependant d'accepter que ce fût Jacques de Bulgarie: né vers la fin du XII[e] siècle et ayant renoncé, au commencement de la seconde moitié du XIII[e] siècle, à sa charge d'archevêque d'Ochrida, pour accepter la vie de moine, il ne pouvait pas survivre jusqu'à la fin du siècle et même au commencement du XIV[e],[44] et de plus vers la fin de sa vie, tendre la main vers les charges les plus éminentes de l'hiérarchie ecclésiastique. Il serait, par conséquent, plus prudent de reconnaître, vu la pauvreté des sources historiques disponibles, que pour le moment nous ne savons pour ainsi dire relativement rien de sûr concernant les dernières années de la vie de Jacques de Bulgarie.

L'activité littéraire de Jacques de Bulgarie nous est malheureusement aussi assez mal connue. Les œuvres de contenu théologique, polémique ou

---

[40] V. Laurent, *La date de la mort de Jean Beccos*. Echos d'Orient, XXV (1926) 316—319.

[41] Cf. Mercati, *Sulla vita*, 170—171.

[42] Migne, *PG*, CXLI, col. 976 D.

[43] Pour les détails, v. Dujčev, *Проучвания*, 115—122.

[44] Le Protos Jacques vivait encore en 1310; v. H. Delehaye, *La Vie d'Athanase patriarche de Constantinople*. Mélanges d'archéol. et d'hist. publiés par l'Ecole franç. de Rome XVII (1897) 70. — Nic. Gregoras, *Historia*, ed. Bonn, I, 259, 10.

dogmatique, mentionnées par Jean Beccos, ne sont pas identifiées.[45] Dans les écrits de la première période de sa vie, Jacques avait toujours signé du titre d'archevêque de Bulgarie.[46] Après avoir renoncé à son titre d'archevêque, ses écrits auraient porté quelque indication sûre qui aurait facilité l'identification? Les écrits de la première période se sont conservés dans quelques manuscrits grecs (cod. Vatic. græc. 1898, ff. 255—261'; cod. Vindobon. hist. græc. 106, ff. 184—185; cod. Athéniens. græc. 553, f. 185). Oeuvres de rhétorique ou de poésie, ces écrits de Jacques de Bulgarie contiennent beaucoup de figures poétiques, des réminiscences de l'antiquité classique, des citations de la Sainte Ecriture, mais peu d'indications directes sur les évènements historiques. Mais même quand il relate des évènements réels, sa langue est tellement artificielle et obscure que l'interprétation de la phrase laisse des doutes. Pour cette raison, les œuvres de Jacques de Bulgarie constituent une étape intéressante dans le développement de la littérature byzantine, bien que leur importance comme source historique soit assez limitée. Comme archevêque d'Ochrida, il avait sans doute passé quelques années parmi la population de la Macédoine. A Thessalonique même, il avait la possibilité de s'informer sur les évènements politiques dans la péninsule balkanique et surtout sur les destinées de l'Etat bulgare qui était à cette époque, la puissance politique prédominante dans le Sud-Est européen. Malgré cela, on trouve peu de renseignements dans les écrits de l'archevêque Jacques de Bulgarie qui touchent à l'histoire des Bulgares; ou, en parlant, il le fait d'une manière peu claire et presque énigmatique. Quelque fois il nous informe sur les actions des « Barbares »,[47] mais ces indications pourraient être interprétées comme allusion aux Occidentaux, qui tenaient alors la ville de Constantinople et une grande partie des territoires byzantins, et seulement, le cas échéant, aux Bulgares. Il parle toutefois des Bulgares dans son discours adressé à l'empereur Jean III Vatatzès, mais sans les nommer d'une manière explicite.[48] Pour lui, les Bulgares n'étaient rien d'autre que des « séditieux » (τὸ ... ἐγγὺς ἀποστατικὸν) qui — venus jadis d'« un

[45] Cf. Mercati, *Sulla vita*, 172.

[46] Voir: Mercati, *Iacobi ... opuscula*, 73, 1—2 (cf. sur ce titre Mercati, *Sulla vita*, 169), 222, le titre; 227. Fort probablement l'indication du titre pouvait être ajoutée aussi par le copiste.

[47] Voir Mercati, *Iacobi ... opuscula*, 76, 18 sqq.; 77, 17 sqq.; 79, 17 sqq.; 87, 14 sqq.; 210, 12; 211, 12—30; 213, 7—21; 221, 19 sqq.

[48] Mercati, ibid., 214,9-20: τί δὲ τὸ λοιπὸν ἐγγὺς ἀποστατικὸν καὶ τὸ ἐξ ἀλλοδαπῆς ἡμῖν εἰσκωμᾶσαν σύστρεμμα πολυειδές, πονηρόν, ὃ κατὰ πᾶσαν τῶν ἀνθεστηξότων σχολὴν ἐν εἰσόδοις πλείοσι πρὶν εἰσεφθάρη καὶ κατεχόρευσεν οὐδενὸς ἀπερύκοντος; ἆρ' οὐχὶ καὶ ταῦτα κατεστρατηγήθη τῇ βασιλικῇ ἀγχινοίᾳ καὶ γενναιότητι; οὐκέτι τὸν πολύψυχρον Αἷμον ἀφεστηκυῖα μοῖρα τῆς ἡμετέρας ἡγεμονείας ἐγκατοικεῖ πλασαμένη καὶ βασιλέα ἐφ' ἑαυτῆς, ὡς διαψεύδοιτο ὁ χῶρος μὲν τὴν πάλαι Σαμάρειαν, ἐκείνη δὲ τὸ τῶν Ἑβραίων δεκάφυλον συνεπισπασαμένη τὸ πλεῖστον Θρᾴκης τε καὶ τῆς Ἰλλυρίδος ἄχρι τῶν Μακεδόνων. οὐκέτι Σκυθικὸν τόξον τὰ προστυχόντα λῃΐζεται τῆς καθ' ἡμᾶς δυσμικῆς, Σκυθῶν ἐρημίαν ἀπεργαζόμενον

pays étranger » (ἐξ ἀλλοδαπῆς) — comme un « attroupement multiforme et méchant », profitant de la lenteur des Byzantins et sans rencontrer aucune résistance, avaient entrepris plusieurs incursions et avaient causé beaucoup de maux. D'après lui, l'Etat bulgare — cette « partie dissidente » de l'Empire byzantin, établie dans la région du « très froid Hémus » — avait nommé un roi à sa tête et avait occupé la plus grande partie de la Thrace et de l'Illyrie, jusqu'au territoire des Macédoniens. L'empereur Jean Vatatzès avait réussi à dompter les Bulgares et ainsi, selon l'archevêque, « l'arc scythe »[49] ne ravageait plus, dans les régions balkaniques de l'ancien Empire byzantin, ce qui lui tombait sous la main et ne créait plus un « désert des Scythes ». Ces lignes, dédiées aux Bulgares expriment toute la mauvaise humeur que l'archevêque d'Ochrida ressentait envers eux. Il faudrait pourtant formuler le vœu de voir publiées toutes les œuvres, inédites jusqu'à présent,[50] de l'archevêque Jacques de Bulgarie, dans l'espoir de découvrir, peut-être, dans certaines d'entre elles, quelques autres indications sur les évènements historiques du XIII[e] siècle, et surtout sur l'histoire des Slaves méridionaux à cette époque.

---

[49] Jacques de Bulgarie parle une fois (v. Mercati, *Iacobi... opuscula*, 211, 31 sqq.) des Comans, en les appellant « des Scythes » (cf. Mercati, *ibid.*, 211 nota; Moravcsik, *ibid.*, 300; Byzantinoturcica, II[2]. Berlin, 1958, 282), mais ici il donne à la dénomination de Scythes un sens plus large, pour désigner les Bulgares, comme il était d'usage chez les auteurs byzantins (cf. Moravcsik, *ibid.*, 280).

[50] Le professeur S. G. Mercati, *Sulla vita*, 176 n. 1, en avait promis une « nuova edizione »; cf. Mercati, *Iacobi... opuscula*, 227 in fine: « sequitur ». Malheureusement, cette édition n'a pas encore paru jusqu'à présent.

TH. GERASIMOV / SOFIA

SCEAUX BULGARES EN OR DES XIII^e ET XIV^e SIÈCLES

Au Moyen Age l'authenticité des lettres de souverains adressées à d'autres souverains, des épîtres et des chrysobulles ayant trait à des donations en faveur d'égl ses et de monastères, n'était pas confirmée par la simple signature que le souverain apposait sur ces documents, mais aussi par un sceau en or pendant, qui y était attaché par un lacet ou une tresse de soie portant l'effigie du roi ou de l'empereur,[1] qui remplaçait le monarque lui-même.[2]

Toutes les lettres que les rois bulgares du Moyen Age adressaient aux souverains étrangers, les diplômes de donation et autres écrits étaient munis de sceaux semblables en or,[3] la chancellerie royale ayant toujours tenu à se conformer aux règles et aux usages de la diplomatique byzantine.[4]

Seuls quelques sceaux de ce type sont parvenus jusqu'à nous Ce sont des sceaux en or de documents (chrysobulles) de rois bulgares des XIII^e et XIV^e siècles. Des sceaux en or de souverains du premier royaume bulgare n'ont pas été trouvés jusu'à présent. Mais il est hors de doute que toutes les lettres royales et les documents officiels de cette époque portaient, eux aussi, le signe de cette authentification.

Tous les sceaux en or authentiques de rois bulgares connus se trouvent jusqu'à présent — à l'exception d'un seul — hors des frontières de la Bulgarie. Ce sont le sceau en or d'Assen II et celui de Jean Alexandre attachés aux chrysobulles conservées dans les archives des monastères de Zographe et de Chilendar du Mont Athos. Le troisième sceau, celui de Jean Alexandre, dont il ne nous est parvenu que la lamelle d'avers, se trouve au Musée de la ville de Plovdiv.

Outre ces trois sceaux que nous venons de citer, il existe encore un flan

---

[1] G. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*. Paris, 1884, 9; Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*. München, 310. Dans le panégyrique de Rila 1479 (*La vie de St. Théodose de Tărnovo*), 289b, il est dit qu'après la clôture du Concile de 1360: подписаѣ бысть свитъкъ чрьленымн и црькымн писмены, и црькою запечатѣ се печатїю.

[2] A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*. Paris, 1936, p. 8.

[3] M. Lascaris, *Influences byzantines dans la Diplomatique bulgare, serbe et slavo-roumaine*. Byzantinoslavica III (1931) 505.

[4] Actuellement des sceaux en plomb de différentes dimensions sont connus des rois bulgares Siméon et Pierre. Cf. Th. Gerasimov, *Три старобългарски моливдовула*. Изв. на Бълг. археол. институт VIII (1935) 350—356; Th. Gerasimov, *Оловни печати на българските царе Симеон и Петър*. Изв. на Бълг. археол. институт XII (1939) 354—364.

de plomb d'un sceau en or, aujourd'hui égaré, du roi Constantin Assen, et deux copies en or d'un sceau similaire du même souverain (Pl. IV, 2).[5]

Ces petits monuments sont connus depuis de longues années et ont été publiés à plusieurs reprises. Toutefois, dans ces publications antérieures, les illustrations et les descriptions qui en ont été données sont peu satisfaisantes, et très souvent, elles ne permettent pas de suivre les détails des figures ni, ce qui est plus important, leur technique et leurs particularités de style; c'est pourquoi nous avons jugé qu'il ne serait pas sans intérêt d'en présenter une nouvelle publication, car ils ne constituent pas seulement des éléments d'authenticité d'actes officiels bulgares, mais sont surtout des spécimens de l'art graveur et de l'orfèvrerie bulgare des XIII[e] et XIV[e] siècles, dont seulement une infime partie est parvenue jusqu'à nous.

1. Sceau en or de Jean Assen II (1218—1241)

Avers: ІѠ ρѡ
ѧсѣ мѣн
нѿѳ гръ
лъг ком
ѧ ъ

Jean Assen coiffé d'un diadème avec des pendeloques des deux côtés du visage et sakkos, debout sur un coussin, de face. De la main droite il s'appuie sur le sceptre dont la partie supérieure est munie d'une plaque carrée décorée de perles, et dans la main gauche sur laquelle est jeté le bout du loros, il tient un globe crucigère, entouré d'un cercle de petites perles.

Revers: сѵ̃ дн
ъı мнт
ρнє

S[t] Démètre de Thessalonique nimbé, en armure et manteau, est assis sur un trône sans dossier. Des deux mains il tient son glaive qui repose sur ses genoux, entouré d'un cercle de petites perles [6]

Or, diamètre 43 mm, épaisseur 1 mm (Pl. I, II et III) A. P. Stoïlov, *Zbornik u Slavu V. Jagića*, Berlin, 1908, 81—86; N. Mušmov, *Монетите и печатите на българските царе*, Sofia, 1924, 160 et tabl. VI.

Le sceau est en excellent état de conservation, à l'exception du trou qui se trouve entre la tête de Jean-Assen et le globe crucigère (emblème de l'Etat) qui a été fait pour y passer le lacet avec les tresses de soie par lesquelles il est doublement attaché au diplôme falsifié de Jean Kaliman; il se trouve au monastère de Zographe (Pl. III).[7] Le sceau d'après la technique de l'époque est composé de deux lamelles en or pur accolées par les bords.

---

[5] Th. Gerasimov, *Един подправен златен печат на цар Константин Асен.* Изв. на Бълг. ист. дружество XIX—XX (1940—1941) 66—73.

[6] Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements au professeur V. Zachariev d'avoir bien voulu m'autoriser à publier la photographie du sceau et la charte à laquelle il est attaché. Je lui dois encore mes remerciements pour les empreintes en cire de ce même sceau.

[7] Jusqu'en 1908, et peut-être même après cette date, le sceau n'était pas mutilé. Ceci est visible du dessin de A. Stoïlov et de la photographie du sceau chez Mušmov, *Монетите и печатите*, tabl. VI, 246.

Chacune de ces deux lamelles en or a été pressée entre deux matrices dont l'une portait l'empreinte de la figure et de l'inscription en négatif, et l'autre, la même figure, mais en relief. Lorsque ce sceau en or a été attaché à la chrysobulle de Jean Assen, le lacet de soie a été passé dans les trous élargis entre les deux lamelles.

Les effigies autant que les lettres des légendes révèlent un bon artisan qui a très soigneusement gravé les détails et les figures, ainsi que les lettres qui sont régulières et de dimensions égales. Malgré le caractère plat des représentations, les différentes parties des figures et des objets sont rendues avec un sens très précis de la forme.

Sur ce sceau, Jean Assen est représenté de la même manière que sur ses monnaies, avec une barbe et des moustaches.[8] Il y est figuré avec tous les insignes royaux: couronne, sceptre, globe et le coussin sous les pieds.

Le type iconographique de S[t] Démètre assis, et tenant de ses deux mains un glaive appuyé sur ses genoux, est nouveau pour la numismatique et la sphragistique bulgares. On retrouve cette figuration du saint de Thessalonique sur les monnaies et les sceaux de Byzance.[9] Cette représentation peu habituelle et rare de ce saint dans laquelle le graveur le représente sous les traits d'un soldat au repos, nous fait croire que l'artisan l'a copiée d'une icone vénérée par Jean Assen se trouvant en son palais de Tărnovo.[10]

Dans la légende disposée d'une manière décorative autour de la figure du roi Jean Assen, ce prince est intitulé « roi des Bulgares et des Grecs ». On trouve ce même titre dans la signature apposée sur les actes de donation au monastère athonite de Vatopède,[11] et sur le diplôme en faveur des commerçants de Raguse.[12] Ces deux diplômes sont postérieurs à l'année 1230. Il nous est par conséquent permis de supposer que le sceau en or a été exécuté après cette date. A l'origine, il était attaché à une charte quelconque (chrysobulle) de donation de Jean Assen et remise en confirmation de quelques privilèges au monastère de Zographe dont elle a été détachée par la suite

---

[8] Th. Gerasimov, *Първата златна монета на Иван Асен.* Изв. на Бълг. археол. инст. VIII (1934) 361—368; Th. Gerasimov, *Две непознати до сега монети на цар Иван Асен II.* Годишник на нар. музей VII (1942) 98—106.

[9] On rencontre également ce même type iconographique de St Démètre de Thessalonique ainsi sur une monnaie inédite du despote de Thessalonique Manuel Ange Comnène (1231—1312), sur une monnaie de cuivre de Michel VIII Paléologue (cf. H. Matingly, *Num. Chron.*, 1923, tabl. IV, 8), ainsi que sur une monnaie inédite de l'Empereur de Nicée Jean III Vatatzès, cf. la fig. 4.

[10] Ce même type iconographique de St Démètre existe aussi sur une icone russe du XV[e] siècle; v. Nekrasov, *Древнерусское изобразительное искусство.* Москва, 1937, p. 123, fig. 73.

[11] M. Lascaris, *Ватопедската грамота на цар Иван Асен II.* София, 1933, p. 70. Iv. Dujčev, *Стара българска книжнина.* София, p. 40.

[12] G. A. Iljinskij, *Грамота царя Иоанна Асеня II.* Изв. Русск. археол. Инст. в К-ле VII (1901) 25; Iv. Dujčev, *op. cit.*, 42.

Sceau en or de Jean Assen II

Sceau en or de Jean Assen II (agrandi)

La charte du roi bulgare Jean Kaliman avec le sceau en or de Jean Assen II

1

Copie en or d'après un sceau en or de Constantin Assen (agrandie)

2

Flan en plomb d'un sceau en or de Constantin Assen (agrandi)

La charte du roi Jean Alexandre

1

Sceau en or de Jean Alexandre

2

Lamelle du sceau en or de Jean Alexandre

3

Sceau en or d'Andronic II Paléologue

et attachée au diplôme falsifié d'Ivan Kaliman conservé dans ce même monastère (Pl. III).

2. Sceau en or de Constantin Assen (1258—1277)

Nous ne possédons, à vrai dire, actuellement aucun sceau de Constantin Assen, mais seulement un flan de plomb d'un sceau en or, égaré aujourd'hui, de ce roi bulgare, ainsi que deux copies récentes (fig. 1 et pl. IV) faites d'après un sceau en or de Constantin Assen,[13] également perdu ou caché.

La première copie a été publié par N. Mušmov d'après une photographie.[14] Nous avons réédité la même copie il y a une quinzaine d'années en faisant toutefois remarquer qu'il ne s'agit pas en l'occurrence d'un original, mais d'une répétition approximative d'un moulage ou d'une photographie d'un sceau en or authentique du roi Constantin Assen.[15] Nous nous bornerons à ne décrire ici que le flan de plomb du sceau en or égaré aujourd'hui (les deux lamelles en or qui le recouvraient). Les inscriptions et les figures gravées sur les lamelles en or par le bullotirion étaient exactement les mêmes.

Avers: + кѡстандїн вѣ хѵ̑ бѵ̑ вѣкр. н цр н само... блгаромь дскнь. Constantin coiffé d'un diadème, avec des pendeloques des deux côtés du visage, sakkos et loros, est debout de face. De la main droite il tient le sceptre qui se termine par une plaque carrée (labarum) et de sa main gauche, sur laquelle est jeté le bout du loros, un rouleau. Le sakkos est décoré de perles. L'inscription est encadrée de deux cercles de petites perles.

Revers: $\overline{\text{Χ}}$ $\overline{\text{Χ}}$ ρ м L'Archange Michel nimbé, avec armure et manteau, debout, de face. De la main droite il tient un glaive appuyé sur l'épaule, et de la main gauche qui pend le long du corps, le fourreau. Entouré d'un cercle de petites perles.

Plomb, diamètre 42 mm. (Pl. IV, 1.) Musée numismatique d'Athènes, K. Konstantopoulos, Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα κτλ. Athènes, 1917, № 285[a].

Le côté droit de ce flan en plomb est assez détérioré.[16] La figure de Constantin Assen est particulièrement mutilée. On ne peut y discerner que

[13] Une copie a été faite en or mince de 12 carats et une seconde en une lamelle d'argent doré.

[14] N. Mušmov, *Монетите и печатите*, 161, fig. 247 et tabl. VI.

[15] Th. Gerasimov, *Един подправен златен печат...*, l. c., 66 sq. Ces deux copies se trouvent actuellement dans la collection de sceaux du Musée National de Sofia. L'une d'elles a été exécutée d'après la première copie. Elle est faite de lamelles en argent doré et se distingue par sa technique plus primitive (fig. 1).

[16] Grâce à l'obligeance de M. V. Laurent, directeur de l'Institut français d'études byzantines, nous avons pu reproduire ici une photo du moulage en plâtre de ce flan en plomb.

les contours (Pl. IV 2 et Fig. 2), mais on distingue toutefois mieux la légende. Elle se trouve, comme on peut le constater par la photographie, entre deux cercles de perles concentriques qui entourent l'image du roi. Cette manière de placer la légende en faisant suivre le nom du souverain de son titre, ne se

Fig. 1 — Copies récentes en or d'après un sceau en or de Constantin Assen

rencontre guère sur les sceaux de date plus ancienne, ni sur les sceaux des empereurs byzantins contemporains de Constantin Assen. La disposition en cercle des légendes sur les monnaies et les sceaux, est caractéristique des monnaies et des sceaux des souverains d'Occident.[17] On les rencontre également sur les sceaux et les monnaies en or des rois d'Arménie du XIII[e] siècle.[18] Il est fort probable que le graveur avait eu sous les yeux un sceau d'Occident conservé sur un document quelconque de la chancellerie royale de Tărnovo.

[17] P. Sella, *Le bolle d'oro dell' archivio Vaticano.* Roma, 1934, tabl. I, 1, 2; II, 4, 5 et sq.

[18] G. Schlumberger, *Mélanges d'Archéologie Byzantine.* Paris, 1895, p. 135 sq., tabl. VIII et IX; Sella, *op. cit.*, tabl. II, 3.

Le type du revers de cette monnaie est de modèle ancien. De la légende avec le nom et le titre, seules les lettres du titre цр et la seconde moitié du mot самодрьжец ne sont pas lisibles. Les lettres л, г, д, р, ом, ь du mot бл(ъ)гаромь sont réunies par le graveur en deux ligatures.

L'image de l'Archange Michel sur le revers est plus nette. Malgré le mauvais état de conservation du flan de plomb, on peut pourtant se rendre compte que la matrice (bullotirion) de ce sceau est l'œuvre d'un maître qui fut de bonne école. Bien que le relief des figures soit plat, le graveur a tâché d'en modéler les différentes parties. Les lettres de cette légende sont, elles aussi, régulières et d'égale hauteur.

Par ses dimensions — 42 mm — ce flan a dû servir de modèle en résine à un sceau en or. Son diamètre correspond à celui du sceau en or de Jean Assen II (Pl. I).

Les sceaux de plomb connus des rois du premier et du deuxième royaume bulgares, ont toujours de plus petites dimensions. Les sceaux de plomb de Siméon mesurent de 20 à 30 mm,[19] et les molybdobulles du roi Pierre ont un diamètre de 22 mm.[20] Les flans des sceaux de plomb d'Assen Ier, de Boril et de Kalojan[21] sont eux aussi sensiblement plus petits — 30 à 32 mm.

La copie du sceau en or égaré de Constantin Assen que nous avons mentionnée, vient encore appuyer notre affirmation. Son empreinte a été prise, selon toute vraisemblance, d'après une moulure d'un sceau original en or,

Fig. 2 — Dessin du flan de plomb d'un sceau en or de Constantin Assen

et a été achevée par la suite. Les détails du vêtement, la couronne, le visage et surtout la légende autour de l'effigie, montrent que l'orfèvre moderne a copié un sceau en or dont il avait un modèle sous les yeux. Ce sceau de Cons-

[19] Th. Gerasimov, *Три старобългарски моливдовула*. Изв. на Бълг. археол. институт VIII (1933); Th. Gerasimov, *Оловени печати на българските царе Симеон и Петър*. Изв. на Бълг. археол. инст. XII (1939).

[20] N. Mušmov, *op. cit.*, 159.

[21] N. Mušmov, *Un sceau en plomb du Tsar Kalojan (1196—1207)*. Byzantinoslavica IV (1932) 135.

tantin Assen se distingue par sa facture de celui d'Assen. Alors que le premier était fait de deux minces lamelles d'or, chacune d'entre elles travaillée séparément, la technique de la seconde diffère sensiblement. Ces deux lamelles d'or étaient disposées de deux côtés du flan de plomb. De cette manière, avec un seul bullotirion les deux faces du sceau ont pu être imprimées. Avant d'en prendre l'empreinte, le flan avait été percé au milieu et on y avait fait passer un cordon tressé de soie formant le bout du sceau attaché au document.[22]

De même que sur les sceaux des autres rois bulgares, et sur ceux des souverains de Byzance des XIII[e] et XIV[e] siècles, le titre de Constantin Assen sur notre sceau n'est pas abrégé. Il correspond parfaitement au titre que porte la signature du roi sur la charte de Constantin Assen, en faveur du monastère de S[t] Georges[23] à Virgino Bărdo, ainsi que sur l'inscription de donateur de l'Eglise de Boyana près de Sofia[24] Il y manque cependant le nom de famille Assen. Le nom de Constantin dans la légende du sceau est écrit avec un *Д*. Ce n'est pas une faute. On l'écrivait parfois sur les monnaies avec un *Д* et parfois, ce qui est plus correct, avec un *Т*.[25]

3. Sceau en or de Jean Alexandre (1331—1371)

Avers: ιω цр
ΔΛϵ в
ξαν ΔΓ
Δр ς
ρ
ΜЬ

Jean Alexandre avec une couronne semisphérique à pendeloques des deux côtés du visage, et sakkos et loros. De sa main droite, il tient un sceptre surmonté d'une croix, et de sa main gauche sur laquelle est passé le bout du sakkos, un rouleau. Entouré d'un cercle de petites perles.

Revers: ОЯ Л
ГІ Я
НІ О
КО Ϭ

Buste de S[t] Nicolas nimbé, de face. De sa main gauche, il tient l'Evangile, et de sa droite il bénit. Or, diamètre 38 mm. (Pl. V, VI, et Fig. 3.) Monastère de Chilendar; A. Iljinskij, *Грамоти*, tabl. № 4; Mušmov, *Монетите и печатите*, 162, fig. 248.

La figure de Jean Alexandre est la reproduction du type iconographique de ce souverain, connue du portrait du monastère de Bačkovo,[26] de la Chronique de Manassès du Vatican et de l'Evangéliaire de Jean Alexandre du

---

[22] O. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, p. 631, n. 2; Fr. Dölger, *Facsimiles byz. Kaiserurkunden*. München, 1937, p. 7.

[23] G. A. Iljinskij, *Грамота*, 78; J. Ivanov, *Български старини из Македония*. София, 1931, 578; Iv. Dujčev, *op. cit.*, 63.

[24] A. Grabar, *Боянската църква*. София, 1924, p. 72; V. N. Zlatarski, *Боянският надпис*. Годишник на Соф. Унив. Ист.-филол. фак. XXXI 10 (1935) 27.

[25] N. Mušmov, *Монетите и печатите*, 76 sq.

[26] J. Ivanov, *Асеновата крепост и Бачковският манастир*. Изв. на Бълг. археол. дружество II (1911) 214; A. Grabar, *Роспись церкви-костници Бачковского монастыря*. Изв. на Бълг. археол. инст. II (1924), pl. XI 1.

British Museum de Londres. Il y est représenté d'une manière très schématique. Les différentes parties du visage et du vêtement sont traitées d'une manière linéaire Le graveur a représenté le roi avec une longue barbe partagée au bout, tel que nous le voyons sur ses portraits. La couronne a une forme semi-sphérique.[27] Elle est décorée de perles. Le champ autour du visage est rempli par la légende disposée d'une manière décorative et portant le nom et le titre du souverain. Les lettres sont tracées régulièrement et ont la forme caractéristique de cette époque. Seule la lettre н du nom d'Alexandre a une forme cursive et rappelle beaucoup la lettre ѕ. Entre les lettres л, г et р on voit la lettre ◦ et au-dessus une ligature. Nous ignorons si c'est par inadvertance que le graveur a tracé de cette manière la voyelle а en séparant la haste de la partie ronde, ou bien s'il a voulu par ce signe reproduire la lettre ѡ.[28]

Dans cette légende, le titre est abrégé sans la formule „Ѿ Христа Бога благовѣрен и самодръжец". Il y manque aussi « et des Grecs », formules que nous trouvons dans la signature de Jean Alexandre dans l'acte de donation au monastère St Nicolas, de la localité de Mraka, auquel pend le sceau dont il est question ici: Іѡ ѧлеѯанд в х҃а б҃а благовѣрень ц҃р и самодрѫць всѣм блгаромь и гркѡм[29] la légende autour du portrait du monastère de Bačkovo.[30] Nous trouvons également ces mêmes formules, mais aussi sans le nom грѣком dans la signature de Jean Alexandre dans la charte du monastère de Zographe [31] La légende du sceau correspond aux légendes qui se trouvent sur les grosches en argent de ce rois,[32] mises en circulation après 1355.

Dans sa description du sceau d'or attaché à la charte en faveur du monastère St Nicolas de la Mraka, J. A. Iljinskij nous fait savoir que le revers porte la représentation de Jésus Christ.[33] J. Ivanov répète cette affirmation.[34] Malheureusement, le premier éditeur a omis de donner des photographies du revers de ce sceau, ainsi que d'autres détails de cette figuration du Christ; le Christ est représenté debout, bénissant d'une main ou des deux mains, ou bien il est assis sur un trône, etc. C'est pourquoi l'affirmation de Iljinskij suivant laquelle ce sceau porterait, au revers, la figuration du Christ, nous semble étrange, car nous constatons que sur la photographie (Pl. V, VI)

[27] Th. Gerasimov, *Монети на Ив. Александър с жена му Теодора.* Изв. на Бълг. археол. инст. XVII (1950) 127.

[28] Chez Mušmov, *op. cit.*, 161, à la place de ces signes figure arbitrairement la lettre *Б* et chez Iljinskij, *op. cit.*, 33, figure la lettre *A*; sous la lettre *P* se trouve aussi la lettre ѡ qui manque sur le sceau.

[29] Iljinskij, *op. cit.*, 8 sq.; J. Ivanov, *op. cit.*, 590.

[30] J. Ivanov, Изв. на Бълг. археол. дружество II (1911) 213. Bien qu'il soit écrit en grec, il contient les mêmes éléments.

[31] Iljinskij, *op. cit.*, 21; J. Ivanov, *op. cit.*, 587; Iv. Dujčev, *op. cit.*

[32] Mušmov, *op. cit.*, 125 sq. L'auteur sépare incorrectement les lettres *БЛГРМ* en deux noms Блъгаромъ et Гр(ъко)мъ.

[33] Iljinskij, *op. cit.*, 33.

[34] Ivanov, *op. cit.*

de la charte et du sceau[35] et sur son revers il ne se trouve aucune image du Christ, mais la représentation du buste de S[t] Nicolas. Or comment nous expliquer ce fait?

Il se pourrait bien que cette différence entre la description de Iljinskij et la figure de S[t] Nicolas que nous remarquons maintenant sur le revers du sceau, soit due au fait que la lamelle du revers ait été changée après que ce savant ait vu et étudié cette charte en 1908, ou bien encore que, par manque de temps et de lumière suffisante dans le local où se trouvaient les archives du monastère, il ait confondu l'image de S[t] Nicolas, bénissant de sa main

Fig. 3 — La charte du monastère de Chilendar avec le sceau du roi Jean Alexandre

droite et tenant l'évangile de sa main gauche, avec celle du Christ que l'on représente de la même manière. La technique, le style de la figure, la langue et la paléographie de la légende autour du buste du saint sont autant de témoignages que cette lamelle du revers n'appartient pas à la même époque que celle de l'avers, qui, elle, est authentique, mais provient d'une époque plus tardive. Alors que la figure de la légende avec le nom de Jean Alexandre ont été pressées entre le patrice et la matrice, l'image du saint a été repoussée sur un morceau de résine dure, et par suite certains détails tels que les cheveux de la tête, la barbe, les yeux ont été gravés. Mais cette différence est encore plus visible dans le caractère et le style des représentations se trouvant sur les deux faces. La figure du souverain frappe par la manière linéaire dont sont rendus ses traits. Par contre, celle du saint frappe par son relief prononcé, et le modèle de la tête, du buste et des mains, impropre aux représentations datant du Moyen Age. Ce buste ressemble à celui de S[t] Jean de Rila qui se trouve sur le sceau en or de la charte de Rila, fausse elle aussi. Nous ne pouvons admettre que le graveur ait fabriqué les matrices des deux faces selon deux manières différentes, car nous savons que les sceaux datant de

[35] Ces photos ainsi que les empreintes du sceau, nous les devons à l'obligeance de Iv. Popvasiliev, chargé de cours au Séminaire de théologie, Sofia; c'est pourquoi je tiens à lui exprimer ici mes plus vifs remerciements.

l'époque de Michel VIII, d'Andronic III, de Jean V et de Jean VIII Paléologue portent des représentations avec les mêmes particularités de style sur les deux faces. Elles sont toujours plates et linéaires.[36]

La légende avec le nom du saint vient elle aussi appuyer notre affirmation, suivant laquelle les deux lamelles n'appartiendraient pas à la même époque. Cette légende est en grec. Or, si cette lamelle était authentique, le nom et le titre du saint auraient été écrits en slave — СТЫ НИКОЛАЄ, comme elle l'est sur la légende qui se trouve autour de l'effigie du souverain. De plus, le tracé des lettres dans la légende grecque est différent de celui des lettres de la légende sur le côté droit du sceau. Elles sont irrégulières et les particularités paléographiques des lettres du XIV[e] siècle manquent. Toute la représentation trahit un artisan médiocre des temps postérieurs. Jamais un graveur du Moyen Age n'aurait fait un arrangement aussi illettré de la légende de part et d'autre du buste du saint, et sans le moindre sens de la symétrie. C'est pourquoi nous voyons une falsification datant d'une époque plus récente que celle de l'avers. Il ressort des sceaux en or des empereurs byzantins qui nous sont parvenus jusqu'ici, que la coutume nécessitait à Byzance de faire correspondre les représentations du sceau avec le texte des chrysobulles, c.-à-d. de fabriquer pour chaque cas particulier une lamelle pour le revers du sceau avec la figure du saint patron de l'église ou du monastère auquel la chancellerie royale remettait un acte de donation. Cela n'en a jamais été l'usage pour des considérations d'ordre financier, car la fabrication d'une matrice et d'un patrice exigeait non seulement une grande perte de temps, mais était aussi extrêmement onéreuse.

Tous les sceaux byzantins en or publiés jusqu'à ce jour portent la même figuration sur le revers — le Christ debout (Pl. VI 3) de face le plus souvent ou bien assis sur un trône.[37] Le sceau en or de Jean Assen qui pendait à une tresse en or d'un acte de donation du monastère de Zographe, vient également à l'appui de notre affirmation. Sur le revers de ce sceau, ce n'est pas S[t] Georges, patron du monastère de Zographe qui y est représenté, mais le protecteur des Assénides — S[t] Démètre de Thessalonique. Nous ignorons quand et à quelle occasion les moines de Chilendar ont remplacé la lamelle du revers du sceau d'Alexandre se trouvant sur la charte octroyée au monastère de S[t] Nicolas de Mraka. A notre avis, cette substitution a dû se produire au cours des premiers siècles qui suivirent la conquête de la Péninsule balkanique,[38] lorsque de nombreux monastères athonites, pour pouvoir garder leurs

[36] P. Sella, *Le bolle d'oro dell' archivio Vaticano*. Roma, 1934, tabl. V, 11 et 12; VIII, 20, 22; IX, 23; Dworschak, *op. cit.*, 41 et tabl.

[37] G. Schlumberger, *Mélanges d'Archéologie Byzantine*. Paris, 1895, p. 183 sq.; Fr. Dölger, *op. cit.*, tabl. XXV; P. Sella, *op. cit.*, tabl. V, 11, 12; VIII, 20, 22; IX, 23; Dworschak, *op. cit.*, 41.

[38] Le monastère de Zographe lui aussi a utilisé de semblables documents falsifiés de la même époque (XVI[e] siècle, cf. A. P. Stoilov, *op. cit.*, p. 81 sq.; J. Ivanov, *op. cit.*, 602). Pour prêter une plus grande authenticité à l'un de ces faux — la Charte de Kaliman

possessions, fabriquaient des documents pour les présenter aux autorités administratives turques. C'est dans cette même intention que le monastère de Chilendar s'est muni de trois actes de donation faux, provenant de souverains serbes du XIV^e^ siècle, en vertu desquels il comptait justifier ses prétentions au monastère de S^t^ Nicolas dans la région de Mraka (arrondissement de Radomir) et sur ses biens. Il est établi aujourd'hui que ces diplômes ont été compilés au début du XVI^e^ siècle[39] sur la base de documents authentiques plus anciens. L'un de ces documents était précisément l'acte de donation au monastère de la Mraka de Jean Alexandre de 1347 (Pl. IV).[40] C'est pour donner plus de véracité à leur teneur et pour les rattacher à la charte d'Alexandre, qui est antérieure et se réfère également au monastère de la Mraka, que les moines de Chilendar ont du recourir à la falsification du sceau en faisant disparaître la lamelle originale avec la figure du Christ remplacée par un autre représentant — S^t^ Nicolas, patron du monastère. Sur le sceau falsifié de la charte de Rila, le revers porte la figure du patron de ce monastère — S^t^ Jean de Rila.[41]

4. Lamelle frontale du sceau en or de Jean Alexandre

Avers: ιω̄ ιω̄ ц̄р̄ Jean Alexandre coiffé d'une couronne semi-sphérique
ΔΛЄ Б avec pendeloques, debout de face; de sa main droite il
ξΔV ΛГ tient le sceptre, et de sa main gauche sur laquelle pend
Δр̄ ϑ̄ le bout du loros, un rouleau. Entouré d'un cercle de
ΜΛ petites perles. Mince lame d'argent doré. Diamètre 38 mm. Musée de Plovdiv.[42] (Pl. VI 2.)
Mušmov, *op. cit.*, tabl. VI.

Actuellement, les représentations et les lettres de la légende sont un peu aplaties. Le premier éditeur de cette lamelle n'a pas su voir qu'elle est en tous points identique à la lamelle de l'avers du sceau de la charte d'Alexandre conservée au monastère de Chilendar,[43] ce qui indique qu'elle provient du même bullotirion. Cette moitié frontale du sceau de Jean

— au-dessus de la signature du roi à l'encre rouge, un sceau de Jean-Assen II a été accroché, détaché de l'acte de donation original du Monastère de Zographe. La charte de Jean Šišman qui se trouve au monastère de Rila, est authentique (cf. Iv. Dujčev, *Езикови бележки към средновековни паметници*. Изв. на Инст. на бълг. ез. III [1954] 304 sq.). Elle a été munie aux XVI^e^—XVII^e^ siècles, d'un faux sceau, le sceau authentique ayant été égaré pendant cette sombre époque du monastère. Cela aussi a été fait dû aux Turcs, en vue de sauvegarder les droits et les biens du monastère de Rila.

[39] J. Ivanov, *op. cit.*, 608; V. Ivanova, *Ореховският манастир в Македония*. Изв. на Бълг. ист. дружество XI—XII (1931—1932) 104 sq.

[40] Iljinskij, *op. cit.*; Ivanov, *op. cit.*; Dujčev, *op. cit.*

[41] Mušmov, *op. cit.*, 163 et tabl. VI; Kr. Mijatev, *Съкровищницата на Рилския манастир*. Годишник на Народния музей 1922—1925 (1926) 319; Ivanov, *op. cit.*, 596.

[42] Cette plaque a été découverte et remise par un paysan de Kardjali au Musée de Plovdiv en 1884; cf. K. Jireček, *Пътни бележки*. Периодич. списание, кн. VIII (1884) 2.

[43] Mušmov, *op. cit.*, 162. Le dessin de la page 162 n'est pas exact.

Alexandre est importante à un double point de vue. En premier lieu, elle montre que les sceaux en or de ce souverain bulgare étaient eux aussi fabriqués d'une manière identique à celle du sceau en or de Jean Assen II, et des sceaux des empereurs de Byzance des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Les effigies sur chacune des deux lamelles, ont été obtenues par une pression entre les deux formes (patrice et matrice) ; en deuxième lieu, nous constatons que le sceau auquel ces lamelles appartenaient n'était pas en or pur, mais en minces plaques d'argent dorées sur leur partie extérieure, ce qui donnait la parfaite illusion de l'or. La chancellerie royale s'était vue obligée de recourir à cette pratique par suite de la déplorable situation des finances de l'Etat bulgare et de celles de son souverain à la fin du XIV^e^ siècle.

Il est à regretter que la lamelle du revers de ce sceau n'ait plus existé au moment où ce dernier fut découvert.

Les sceaux en or des rois bulgares des XIII^e^ et XIV^e^ siècles que nous venons d'examiner se distinguent les uns des autres aussi bien par leur type, que par leur facture et leur style.

Sur le sceau de Jean Assen, le souverain est représenté debout, les pieds posés sur un coussin (σουππέδιον)[44]. De la main droite il s'appuie sur un sceptre d'une longue canne et il tient de la main gauche un globe crucigère. La légende est disposée d'une manière décorative des deux côtés de l'effigie du roi. Sur le revers on voit la figure de St. Démètre — protecteur des Asséniides — assis sur une chaise basse Le sceau de Constantin Assen appartient à un type un peu différent. Le souverain porte d'autres insignes royaux; il tient un sceptre et un rouleau de parchemin. Le coussin de pourpre manque sous ses pieds. La légende, avec le nom et le titre du roi, qui prête à cette partie du sceau son aspect original, est disposée tout autour, encadrée de deux cercles concentriques de petites perles. Le revers du sceau est rempli par la figure de l'Archange Michel. Par leur type et leur style, ces deux petits monuments diffèrent aussi des sceaux en or byzantins contemporains Bien que les figures soient traitées dans le style linéaire caractéristique de cette époque, les graveurs des bullotirion se sont efforcés de rendre les formes un peu plus arrondies. Les sceaux de Jean Alexandre ont un diamètre plus petit que celui des deux premiers, mais ils se distinguent aussi par le style des représentations qui sont tout à fait schématiques et conformes à la tradition linéaire des sceaux en or byzantins contemporains de cette époque. Ils s'apparentent aux sceaux byzantins des XIV^e^ et XV^e^ siècles, même par le type des figurations.

Du point de vue de la facture et du matériel dont ils sont fabriqués, nous remarquons que ces sceaux sont sensiblement différents. Celui d'Assen — comme nous l'avons déjà relevé — est fait de deux lamelles d'or accolées. Chacune d'entre elles a été pressée entre deux formes qui portaient les

[44] A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, München, 1920, p. 20.

effigies correspondantes. Quant au sceau de Constantin Assen, sa facture ne ressemble guère à la précédente; les deux lamelles d'or ont été placées des deux côtés d'un flan de plomb, et par ce procédé, l'impression s'est effectuée à l'aide d'un bullotirion.

Les sceaux en or de Jean Alexandre sont exécutés selon la première technique. Ils étaient creux. Chacune de leurs lamelles a été pressée entre deux moules. Les lamelles des sceaux de ce souverain bulgare ont été fabriqués d'une mince lame d'argent dorée seulement à l'extérieur.

On a utilisé en Bulgarie des sceaux en or pour authentifier les actes de donation jusqu'à la fin de l'existence de l'Etat bulgare. L'un des derniers documents connus de nos jours muni d'un sceau pendant, est la chrysobulle remise au monastère de la Vierge du Mont Vitocha, près de Sofia. Les divers auteurs estiment que cette charte date de l'époque qui précéda la prise de Sofia par les Turcs en 1382.[45]

---

[45] J. Ivanov, *op. cit.*, 600; Iv. Dujčev, *op. cit.*, 394.

A. VAILLANT/PARIS

L'EUCOLOGE DU SINAÏ: PARTICULARITES DE LA LANGUE DU TEXTE

On peut maintenant étudier commodément la langue de l'Eucologe du Sinaï. On possède une reproduction exacte du manuscrit, procurée par R. Nahtigal; et l'on a l'édition critique de J. Frček, qui donne les originaux grecs de la plus grande partie des prières, et une traduction. Le lexique de St. Słoński rend aussi de grands services, malgré ses imperfections: il n'est pas complet, omettant les trois Feuillets du Sinaï détachés de l'Eucologe; et il n'a pu utiliser, *in extremis*, que la première partie de l'édition de Frček, sur épreuves, si bien qu'il n'apporte pas les correspondances grecques, et qu'il date de l'époque où il était plus facile de lire le texte que de le comprendre.

Car l'important est de comprendre un texte: on ne peut l'étudier sérieusement qu'à cette condition.[1] Il ne faudrait pas que l'édition plus correcte de Nahtigal fasse oublier que les mérites de Frček ont été plus grands. Il n'a pas eu la chance de pouvoir se procurer des photographies du manuscrit, mais il a fait de longues recherches sur les sources grecques du texte, qui lui ont permis d'en donner une interprétation complète. Cette interprétation n'est qu'une première tentative, qui n'a rien de définitif; mais assez réussie pour que Nahtigal trouve peu à y reprendre, et peu à y ajouter de positif dans son commentaire fort érudit, mais d'un intérêt inégal et parfois inutilement prolixe.

Le témoignage des photographies est décisif sur ce qu'elles peuvent apporter. Nous voilà tranquillisés sur les *jers* du manuscrit, et Kul'bakin serait pleinement satisfait; et aussi sur quelques problèmes de texte plus importants. Mais ni Frček ni Nahtigal ne se contentent si aisément. C'est le contenu de l'Eucologe qui les intéresse, de ce curieux Eucologe vieux-slave qui ne répond exactement ni aux Eucologes grecs connus, ni aux Eucologes slavons ultérieurs: compilation du X^{e} siècle, où figure tout un groupe de prières sur les maladies de caractère populaire et quasi-superstitieux, et dont les originaux grecs font défaut. Un tel texte n'est pas toujours de compréhension facile, et l'édition de Nahtigal confirme que le manuscrit vieux-slave est plus gravement fautif que ne l'était l'édition de Geitler, anathématisée par Kul'bakin. Il reste un bon nombre de passages obscurs à élucider. Le travail d'interprétation, et de découverte des sources, doit être poursuivi, comme Frček n'a pas manqué de le souligner.

J'ai proposé quelques émendations du texte altéré.[2] Après une lecture nouvelle, j'ajouterai:

[1] Ed. Frček, p. 624, n. 3.
[2] Bull. Soc. Ling. XLIII, 2 (1947) 91.

тоужденлеменьникъ 65^{a}_{25} ὁμοφύλους est simplement à corriger en тожде-, et de même dans тоуждерожденни τὸ ὁμογενές du Suprasliensis, 490_{14}. Nahtigal l'a vu, mais il ne dit pas clairement, comme s'il avait peur de toucher à un manuscrit vieux-slave. Il n'y a qu'à renvoyer aux composés en тожде- chez Miklosich et Sreznevskij.

(нинединоже слово) оудолѣетъ (къ хвалению) 3^{b}_{19} (οὐδεὶς λόγος) ἐξαρκέσει (πρὸς ὕμνον): lire оудо<ѕъ>лѣетъ. Ce perfectif de довлѣти « suffire » n'est pas signalé ailleurs, mais on connaît le factitif, ou plutôt dénominatif, оудовлити, ainsi II Cor. III 6 иже и оудовьли нъı ὃς καὶ ἱκάνωσεν ἡμᾶς.

чрѣвенъı пржгъ 59^{a}_{16}, dans la prière de saint Tryphon, n'est sûrement pas la « sauterelle rouge », et « rouge » est чрѣклен- 49^{b}_{25}. On ne peut, dans l'énumération des insectes nuisibles, rattacher le terme qu'à σκωληκοκάμπη « ver-chenille », ce qui invite à supposer чрѣвенъı пржгъ « ver-sauterelle ». Pourquoi le long commentaire de Nahtigal, qui tourne autour de la question sans rien proposer?

чаемънаго 49^{b}_{19} « de l'attente », dans възбранѣетъ ти врѣмени къстанънаго ı чаемънаго de la prière sur la fièvre qui secoue le malade à trois heures, est inacceptable. D'après ce qui précède, тр<ѫ>савице...часънад, емлѫщиѣ въ ѕ̃ часъ, il faut corriger en ı ча<са> емънаго « et l'heure de prise, où tu saisis (le malade) », avec l'adjectif имьнъ, нмѣнъ, dont Miklosich ne donne qu'un exemple peu clair, mais qu'on retrouve dans (всѣхъ часъ) вътдиноемьнъıхъ 45^{a}_{4-5}. Le composé est bien suspect, et on lira plutôt въ тдинѫ емьнъıхъ.

On n'acceptera pas въс коурениѣ 48^{a}_{25}, que Frček estime altéré, aussi facilement que le fait Nahtigal, et on attendra d'avoir le correspondant grec. De même pour милътоуетъ сѧ 68^{b}_{20}. ı свѧщиѫ 21^{b}_{5}.

Mais ce sont là des détails. Les données sur la langue de l'Eucologe du Sinaï, et leur interprétation, sont maintenant sûres dans l'ensemble, et l'on peut apprécier ce qu'apporte d'original ce texte vieux-slave important.

*
* *

Dans le domaine du vocabulaire, on y relève des termes ayant trait aux pratiques et croyances populaires: оурічаѫщıѧ 55^{a}_{6} τοὺς βασκαίνοντας « qui ensorcellent »,кражениѣ (pluriel) 68^{b}_{1} « fait de tirer les sorts »,[3] et (къ сѫмьнѣниѣ) съражиѧ 68^{a}_{2}, qui est moins clair, mais où l'on reconnaît la « rencontre », faste ou néfaste, le présage de bonne chance ou de mauvaise chance, la *srěča* serbo-croate. L'origine de la *kolęda* slave, r. *koljáda*, y est précisée, avec la condamnation par l'Église de cette fête populaire héritée du paganisme: на коледѫ еноуарѣ 103^{b}_{3} « aux calendes de janvier ». Il y est fait mention des « satans », objet d'un culte peu orthodoxe: молитъ сѧ сотонамъ

[3] Cf. Rev. des Et. Slaves XXXV (1958) 93—94.

105^{b}_{2}. Aux noms redoutables de dieu et des grands archanges s'ajoute un nouveau nom en -ηλ: аѳанаиемъ 52^{a}_{10}, en regard du grec Ἀδωναί, Ἐλωΐ.

D'autres mots, non signalés ailleurs, intéressent le vocabulaire slave: късточивъ 54^{a}_{14}, rétablissant *λυσσῶδες « enragé » dans le texte grec (Frček).

оброукътити 88^{b}_{7} « faire murmurer », cf. прѣкрѣтимъ кѣкающе chez Constantin le Prêtre.[4]

(отъ всего) тѣора 41^{b}_{12}, qui a un sens voisin de (отъ всего) врѣда і строупа « lésion et blessure » qui le suivent, et que Nahtigal a justement expliqué par le slovène *tvôr* « abcès, furoncle ». Le mot est connu aussi du serbo-coate, d'après le *Vocabulario* de Parčić, au sens d'« enflure sous-cutanée ». Il faut donc comprendre « tumeur », par opposition à la plaie ouverte. Un rattachement à la racine i.-e. **tū-*, proposé pour le slovène par Ramovš, et admis par Nahtigal, puis par L. Sadnik et R. Aitzetmüller dans leur *Handwörterbuch*, éloigne du slave, où *tvorŭ* est un postverbal de *tvoriti*. Le verbe *tvoriti* « faire » a signifié « former »,[5] par exemple mettre le fromage dans une forme, slov. *tvorílo*. N'a-t-on pas pu assimiler la tumeur à une pièce moulée?

плъньѣ 2^{b}_{1}, rendant νάματα, voir la note annexe, p. 87. м⟨ж⟩ч'ѥнично 11^{b}_{20} « tropaire des martyrs », qui commence par мжченици твои, Господи, mot parallèle à богородичьно 11^{b}_{21} Θεοτόκιον. Et d'autres termes de l'usage ecclésiastique, comme le fréquent дѣѣконьства « diaconica ».

Une particularité notable du vocabulaire est рапонъ « croix », qui est usuel (11 ex.), et qui n'est signalé que dans l'Eucologe du Sinaï, sauf un exemple chez Sreznevskij qui le donne à tort sous la forme рапона.

Il faut s'arrêter sur le mot исповѣдьнъ, qui figure au début d'une prière de confession: тебѣ бждж азъ исповѣдѥнъ всѣхъ моихъ грѣхъ 72^{a}_{5} « je serai confesseur à toi de tous mes péchés ». On n'a de cette prière que le correspondant vieux-haut-allemand dit « prière de saint Emmeram », et l'expression *byti ispovědĭn-* se retrouve dans chacune des trois prières de confession des Feuilles de Freising. On en a tiré la conclusion hardie (voir le long commentaire de Nahtigal) que la prière de l'Eucologe serait traduite du vieux-haut-allemand, et qu'elle serait d'origine moravo-pannonienne, comme les textes vieux-slovènes. C'est bien improbable: la prière fait partie de tout un ordre de la confession, чин⟨ъ⟩ над⟨ъ⟩ исповѣдающимъ сѧ, f. 66^{b}—80^{a}. Frček n'a trouvé qu'une petite partie des originaux de cet Office, mais ils sont grecs, et l'ensemble est entièrement d'allure grecque. Le vieux-haut-allemand, bien qu'écrit antérieurement au vieux slave, n'était qu'une langue vulgaire, et ce n'est pas à une langue vulgaire qu'on emprunte les prières d'un Eucologe, mais au grec ou au latin. Il convient donc d'attendre qu'on découvre

[4] Voir mon *Manuel du vieux slave*, II, Paris, 1948, p. 72, l. 1.
[5] Rev. des Et. Slaves XXII (1946) 42—43.

pour l'Eucologe du Sinaï la source grecque de son Office de la confession, et pour la prière de saint Emmeram sa source gréco-latine.

Sreznevskij signale исповѣдьнъ dans un texte traduit du grec et qui n'est sûrement pas de provenance moravo-pannonienne, à la différence du Nomocanon de Jean le Scholastique traduit antérieurement: le recueil des Canons des Conciles, la *Kormčaja* éditée par V. N. Beneševič.[6] Le passage est: иже исповѣдьни боудоуть противльше сѧ еп‹и›с‹ко›пѫ οἱ ὁμολογουμένως προσκεκρουκότες τῷ ἐπισκόπῳ. Mais ce n'est qu'une mauvaise leçon pour la variante исповѣдани, c'est-à-dire pour un plus ancien исповѣдьни. Il semble qu'on puisse admettre un rapport spécial entre исповѣдьнъ et le vieux-haut-allemand *pigihtig*, de *bigiht* « confession » (all. *Beichte*) ; mais comme terme religieux slave, antérieur à la terminologie chrétienne grecque, et analogue à милосръдъ, qui est germano-latin et sans rapport avec le grec.[7] Conserver dans une formule de confession un mot calqué sur l'allemand, et qui peut être un moravisme, ce n'est pas la même chose qu'introduire une prière allemande dans un Eucologe grec. La différence des deux vocabulaires chrétiens se montre en slave dans le substantif: исповѣдьникоу 79^{b}_{22} « au (pénitent) confessé », et о ... исповѣдьницѣхъ ὑπὲρ τῶν ... ὁμολογητῶν dans les Feuillets du Sinaï, 3_{b4}, avec le sens courant de « confesseurs (de la foi) » qui répond au grec.

Quant aux juxtaposés en лиχо, comme лиχо сътвориχъ 72^{a}_{8} en regard de v.h.a. *missatati*, ils sont purement slaves et ne traduisent pas *missa-*: on a aussi bien лиχотворение πονηρία chez Hamartole. Le germanique *missa-* a eu une grande extension et a donné le préfixe *mes-* du français (« méfait ») et du provençal, mais dès le gotique il n'a plus un sens reconnaissable en dehors de sa valeur dépréciative, et il peut être emprunté, mais non calqué. Le composé лиχоклѧтвъı 72^{a}_{15} (acc. plur.) rend sûrement le grec ἐπιορκία ou le latin *perjurium*, parallèlement au vieux-haut-allemand *meinsuerto* (gén. plur.), mais indépendamment de lui.

Deux mots d'emprunt apparaissent dans l'Eucologe sous des formes qui sont particulières à ce texte, et qui sont prises à la langue parlée:

тръторъ- 55^{b}_{19}, тръторъ 54^{b}_{24} τάρταρος, adj. тръторьск- (3 ex.), avec le verbe ѣтръторѣдѣ (съѣѧзанъ... и тѫ) 55^{a}_{8} ταρταρώσας (... σέ), où съѣѧзанъ apparaît ajouté d'après la traduction vieux-slave de II Pierre, II, 4 съѣѧзавъ. On ne signale ailleurs que тартаръ (Mikl., Srezn.).

мрѣкориѭ 49^{b}_{22}, 49^{b}_{23} « prétoire », gr. πραιτώριον, dans l'Évangile vieux-slave прѣторъ (avec des déformations). Nahtigal suppose un emprunt à un roman **mercoria*. J'avais supposé **mercāria*, et un croisement possible avec ἐμπόριον.[8]

---

[6] *Syntagma XIV titulorum*, I. Petropoli, 1906, p. 85, l. 25—26.

[7] A. Meillet, *Le slave commun*. Paris, 1934², p. 516.

[8] Bulletin linguistique de A. Rosetti, XIV (1946) 13—14.

Parmi les traductions du grec, on notera **скрѣбнѣ пѫть** 89^{b}_{8}, **скрѣбѣнадго пѫтн** 69^{b}_{21}, qui répond à Mat. VII 14 τεθλιμμένη ἡ ὁδός « chemin resserré », Vulg. lat. *arcta*. L'Évangile vieux-slave traduit correctement **тѣснъ**. Il est curieux qu'une expression aussi connue de l'Évangile ait pu être remaniée par rattachement fautif à θλῖψις, **скрѣбь**.

*
* *

Une particule **толи** apparaît dans 9 exemples du Nomocanon de la Pénitence, sans correspondant grec. Elle est connue et signalée par Miklosich et Sreznevskij, mais il n'est pas inutile d'en préciser le sens dans l'Eucologe. Elle introduit une proposition nouvelle après une proposition conditionnelle: **аще к^то помъıслитъ блаждъ сътворити, толи не можетъ** 104^{b}_{4}, et de même 103^{a}_{7}, 104^{b}_{7}, 104^{b}_{25}, 105^{a}_{18}. Le sens est net: « si quelqu'un..., et s'il ne peut pas ». La proposition conditionnelle peut être au participe: **аще котораа жена блаждъ сътворьıши толи проказитъ отрочѧ** 104^{a}_{8-9} « si ayant fait..., si alors... », et de même 102^{b}_{18-19}, 105^{a}_{6}. Il faut donc comprendre **то ли** « alors si », avec le **то** de reprise qui sert usuellement à souligner le début d'une proposition nouvelle. On peut interpréter de même: **аще к^то разкон сътворит<ъ>..., ѩ҆лѣт<ъ> да покаѣт^ сѧ..., то ли по томь да приѧт<ъ> блаждет<ъ>** 102^{a}_{9} « si alors (il s'est repenti) », mais avec une certaine extension de l'emploi de **то ли**.

Dans le Suprasliensis, on trouve **то ли** interrogatif: **то ли не ѧзъıци нанѣмь... глаголѧтъ** 336_{24} ἆρα γὰρ οὐ γλῶσσαι... « alors est-ce que les langues balbutiantes ne disent pas », **не то ли листвıе смокинo вьзьмъ свои стоудъ покръıваıше** 348_{1} ἢ γάρ οὐχὶ... « alors est-ce que prenant des feuilles de figuier, tu ne couvrais pas ta honte ». Et **то ли** reste séparable: (**аште ли...,**) **то и ли Богъ мои ошѣлъ ѥстъ с ѥ҆ıмь** 366_{15} καὶ ὁ Θεός μου συναπεδήμησεν « est-ce que mon Dieu aussi... », **то и ли Сократъ... и прочии величаахѫ сѧ** 138_{13-14} ἆρα Σωκράτης... Mais un exemple présente **толи** soudé et suivi de **ли** interrogatif: (**чоудеса въ рѫкоу дръжѧ ѥдначе,**) **толи ли забъı благодѣтели Б<ог>а** 417_{10} καὶ ἐπελάθου, « (tenant encore en mains les miracles,) est-ce qu'alors tu as oublié Dieu », où la traduction du Clozianus est **ı҆ ѧбıе ли** 305—306. On retrouve *toli* en serbo-croate aux deux sens de « est-ce que » et de « ou si ».[9]

Deux adverbes et prépositions présentent des formes particulières: **протıкѡ** 68^{b}_{26}, etc., régulièrement (6 ex.), pour **протıвѣ** des autres textes; et **вьсльдь** 52^{a}_{6}, etc., régulièrement aussi (7 ex.), comme **послѣдь**, pour **въ слѣдъ** de l'Évangile et du Psautier. L'Eucologe du Sinaï étend l'emploi de cette préposition: **вьсльдь ѥıмь** 87^{b}_{22-23} = Ps. XLIV, 15 **по нѥи**. Et il s'accorde avec l'Évangéliaire de Sava, sauf pour la forme en **-ь**: **грѧдъı**

[9] A. Vaillant, *La langue de D. Zlatarić*... II. Paris, 1931, p. 196—197.

вьслѣдь мнє 33^{b}_{3} = Jean VIII, 12 по мьнѣ, var. вь слѣдъ мєнє Sav.; вьслѣдь мєнє прити 90^{a}_{8} = Marc VIII, 34 по мьнѣ, var. вь слѣдъ мєнє Sav.

On relève, dans la dérivation, l'adjectif possessif (вои) Пилатии 49^{b}_{21} « de Pilate », en regard de Пилатовъ de l'Évangile et du Suprasliensis: avec nom de personne, l'adjectif possessif en *-jĭ* sur thème terminé par dentale est encore usuel en vieux russe, mais il ne l'est plus en vieux slave On a en outre la forme déterminée Пилатиѭ 49^{b}_{2} « la femme de Pilate », comme Оурииѭ Mat. I, 6 « de la femme d'Urie », avec un emploi spécial de l'adjectif possessif déterminé, comme en vieux russe.[10]

On notera aussi le dérivé (w...) ѡ-χ‹рьсто›вѣ (съвъкоупленьи) 9^{b}_{2} (ὑπὲρ...) τῆς ἐν Χριστῷ (ἀδελφότητος).

Dans la flexion verbale, un aoriste рѣ^ше 106^{a}_{9}, dans un incipit de leçon de l'Évangile, est exceptionnel en vieux slave, et dans l'Eucologe même, qui a ailleurs рєче (une douzaine d'exemples). Un infinitif тиши 81^{b}_{15}, pour тєшти, est exceptionnel aussi; mais, si isolé qu'il soit, on doit hésiter à n'y voir qu'une simple faute de copiste, quand on a l'infinitif пострѣщи régulièrement dans l'Eucologe (7 ex.), pour постришти. L'infinitif d'une partie des verbes à présent en *-e-* se caractérisait par un degré fort alternant, чисти de чьтѣ-, -врѣсти de -врѣзѣ-, etc., et les alternances peuvent s'étendre. Une troisième personne du duel de l'impératif вльзѣте 72^{a}_{1} « qu'ils entrent » est curieuse, même si l'on doit admettre qu'elle est altérée d'un présent вълѣзете « ils entrent », avec le présent perfectif gnomique normal dans les indications à l'usage des officiants (voir plus loin, p. 86).

C'est surtout la 2ème personne de l'impératif athématique en -жди qui constitue un trait spécifique de l'Eucologe du Sinaï. On trouve даждь régulièrement avec 48 exemples, dont un dans les Feuillets du Sinaï, 1^{a}_{8}, ce qui est, après la démonstration de Frček, une nouvelle preuve de l'appartenance de ces feuillets détachés au manuscrit de l'Eucologe. De même въдаждь 96^{a}_{18}, въздаждь 18^{b}_{18}, отъдаждь (4 ex.), подаждь (15 ex.), прѣдаждь (2 ex.); et également повѣждь 48^{a}_{20}, заповѣждь 51^{b}_{13}. Au total 73 exemples, sans un seul exemple en -ждь. Fait exception l'impératif de видѣти, où l'on a deux fois виждь 11^{b}_{10} = 100^{a}_{1}, dans une citation de Ps. LXXIX, 15, mais 3 fois виждь 62^{b}_{1} = 75^{a}_{21} (citation de Ps. XXIV, 18), 75^{a}_{24} (citation de Ps. XXIV, 19).

Ces formes en -жди sont exceptionnelles en dehors de l'Eucologe. On en note seulement 4 exemples dans le Psautier de Bologne: виждь CXVIII, 153, CXXXVIII, 24, et оувѣжди CXXXVIII, 23^{a} dans le texte du Psautier, CXXXVIII, 23^{b} dans le Commentaire.

Dans la flexion nominale et pronominale, on relèvera les nominatifs-accusatifs pluriels neutres множѣиишѣ 7^{b}_{7} (mais болыша 91^{b}_{5}, etc.), [прѣ]бы-

[10] Bull. Soc. Ling. LIII, 2 (1958) 176.

каѭщиѣ 24^{a}_{21} (mais **сълежѫщꙗ** 26^{b}_{20}, etc.) ; et les locatifs singuliers **твоимь** 72^{b}_{25}, 74^{a}_{7}, **нашимь** 26^{b}_{8}, avec confusion du locatif et de l'instrumental. Et surtout les formes de la flexion des pronoms personnels:

Gén. **мене** (7 ex.), mais plus souvent **мнѣ** 39^{a}_{13}, etc. (16 ex.), et gén.-acc. (**приими**) **м^не** 85^{a}_{22}; en outre (**съвлъкъше**) **со мнѣ** 78^{a}_{25}, qui, suivant (**бꙑвъшеи**) **въ мнѣ**, est sûrement une faute pour **со мне**. Donc au total 18 exemples.[11] La forme **мнѣ** se rencontre aussi dans le Psautier du Sinaï (16 ex.), mais moins fréquente que **мене** (56 ex.). Plusieurs des exemples de l'Eucologe figurent dans des citations du Psautier, mais 6 seulement, et non tous comme le dit à tort Von Arnim,[12] et en ne répondant que partiellement à **мнѣ** du Psautier du Sinaï. Le Psautier de Bologne a rarement **м^нѣ**, dans le Commentaire: LIV, 2, et XXXVII, 2 pour **мене** dans le texte du Psautier.

Plus étranges sont les génitifs **тебѣ** et **себѣ**. On a usuellement les formes normales gén. **тебе** (26 ex.), dat. **тебѣ** (une centaine d'exemples), mais:

Gén. **тебѣ**: **отъ тебѣ** 62^{b}_{14}, **ни тебѣ самоѭ** 46^{b}_{6}, **не отъметашѭщимъ сѧ тебѣ** 39^{a}_{3}, **тебѣ послоушаетъ** 4^{a}_{7}, **в^сѧ ненавидѧщꙗѧ тебѣ** 42^{b}_{17}; et gén.-acc. **славѧще тебѣ дателѣ** 16^{b}_{22}, **за ... тебѣ поржчьника емоу кꙑкаѭщꙗ** 83^{b}_{9}. Soit 7 exemples, en laissant de côté **тебѣ трѣпѣхъ** 74^{b}_{17} = Ps. XXIV, 5 σὲ ὑπέμεινα, où le Psautier du Sinaï porte également **тебѣ** pour **тебе** des autres manuscrits, et où une substitution du datif au génitif-accusatif ne surprend pas dans un verset qui paraît dire à Dieu « je t'ai supporté ».

Inversement, on trouve dans 3 exemplaires **тебе** pour le datif attendu: **тебе работаѭтъ** 4^{a}_{8}, **тебе слоужатъ** 4^{a}_{15}, **кланѣѭще сѧ тебе единомоу ... Б<ог>оу** 94^{b} 15—16.

De même, en regard de gén. et gén.-acc. **себе** (4 ex.), on a trois fois gén. **себѣ**: **отъ себѣ** 67^{b}_{11}, **поскѫщаѭтъ себѣ** 17^{b}_{19}; et (**тꙑ повелѣ**) **въ себѣ м^сто** 67^{b}_{16}, mais qui peut résulter d'une altération de la part des copistes s'ils ont compris « une place en toi », sinon d'une extension du datif possessif comme dans Cloz. **въ съноу м^сто** II, 8.[13] Au génitif-accusatif, l'exemple **привед^ꙑ себѣ с<кѫ>ти[тѣ]ло** 63^{b}_{1} ὁ προσαγαγὼν ἑαυτὸν ἱερεῖον est de même sans valeur dans un passage corrompu. Avec le pronom de la 1ère personne, on a vu **со мнѣ** 78^{a}_{25}, qui ne doit être aussi qu'une graphie fautive.

Comment interpréter ces faits? Une confusion phonétique de *e* et de *ě* est exclue, et les exemples sont trop nombreux pour qu'on puisse se contenter d'y voir dans tous les cas des fautes de copiste. Le système flexionnel du vieux slave, langue parlée sur une aire étendue, et langue écrite d'un vaste domaine slave, présentait sûrement plus de flottements qu'il n'apparaît

[11] Voir l'Index de St. Słoński, qui complète Kul'bakin, *Le vieux slave*, Paris, 1929, p. 282. Une seule rectification: dans **ловѧщиихъ мне** 85^{a}_{16}, **мне** n'est pas un accusatif, mais un génitif.

[12] B. v. Arnim, *Studien zum altbulgarischen Psalterium Sinaiticum*. Leipzig, 1930, p. 263.

[13] Rev. des Et. Slaves XXIII (1947) 45.

d'après l'usage moyen des textes, qui représente le bon usage. Sans s'être fixé complètement — car il évoluait —, le vieux slave, comme toute langue littéraire, a été codifié par l'ensei'gnement et par la pratique des écrivains, et des variantes régionales ont été écartées. Il en reste assez pour s'en faire une idée, ainsi dans la flexion de господь les divers génitifs господи, господ҃ et господа.

A la 2ème personne du singulier de l'impératif athématique, la forme ancienne -жди n'avait pas disparu partout, et l'Eucologe la maintient. Le vieux slave a adopté la forme nouvelle et dominante -ждь, qui était celle de l'Évangile et du Psautier; tandis qu'il imposait à la 2ème personne du singulier du présent la désinence -ши, dont le -*i* était également débile et en voie d'amuissement, et si fermement que le slavon ne s'est pas permis de la rajeunir. La flexion anomale des pronoms personnels appelait des innovations variées. Certaines ont été éphémères, mais elles ont été reprises plus tard et ailleurs, et alors elles ont triomphé. Ainsi la substitution de nom. plur. нъı à мъı dans le Missel de Kiev, qui s'est bien réalisée, mais loin du domaine morave: en bulgaro-macédonien, et après le vieux slave. Trubeckoj a bâti là-dessus une théorie étrange,[14] au mépris de la chronologie, et avec le manque du sens de la mobilité des faits historiques.

Une réfection de мѣне en мнѣ, d'après м(ъ)нѣ҃ et м̂(ъ)ноѭ, est facile et attendue: elle a été opérée en différents points, et dès le vieux tchèque des Feuilles de Prague. On peut admettre que le vieux slave l'a connue aussi régionalement, mais qu'elle ne s'est pas maintenue, le parallélisme de тебѣ et себѣ préservant ou restaurant мѣне. Toutefois, une autre possibilité est que мнѣ ne soit qu'une mauvaise graphie de quelques manuscrits vieux-slaves, comme вск courant pour вьск, вѣск, et que cette graphie ait été introduite comme moravisme. Le domaine voisin du serbo-croate reste généralement fidèle à *mene*, comme le vieux slave et le bulgaro-macédonien. En vieux čakavien, Von Arnim[15] relève мнѣ dans le Bréviaire de Pazman, mais la forme apparaît tout à fait sporadiquement, Job XXXIII, 6, dans les textes édités par J. Vajs. Le čakavien moderne a *menê*, mais on trouve aussi *mane*, d'après loc.-dat. *m(a)ni*, en čakavien ancien et dans les parlers actuels.

Quant à des génitifs тебѣ҃, себѣ҃, et à un datif тебѣ, il est difficile de leur découvrir des parallèles.[16] Mais on observe que le génitif athématique en -*e* est en voie d'élimination dans l'Eucologe du Sinaï, où il est largement remplacé par -*i*. Est-ce que, dans la flexion pronominale, il n'y aurait pas eu une même tentative d'élimination de la finale -*e*, soit par simple confusion du génitif et du datif, soit, comme dans le cas de gén. господ҃[17], par em-

[14] *Altkirchenslavische Grammatik*, p. 150.

[15] *Op. cit.*, p. 263.

[16] Sauf l'isolé *menje* en moyen serbo-croate: voir *La langue de D. Zlatarić...*, II, p. 172.

[17] Mais l'Eucologe n'a que господа (25 ex.).

prunt au génitif en -ѣ, -ꙗ de la flexion mouillée des masculins? Dans la seconde alternative, on penserait à l'innovation bien plus tardive (XIVe—XVe siècles) du russe, où *menjá, tebjá, sebjá* s'expliquent pour une part au moins par le génitif masculin en *-ja*.

La forme мнѣ pourrait avoir son origine dans un moravisme. La forme рцѣ 106$^{a}_{9}$ pourrait être de même un moravisme conservé exceptionnellement dans un début de leçon de l'Évangile. Mais ne serait-ce pas une forme régionale du vieux slave, que la langue commune a fait disparaître en imposant рече? On ne peut guère faire confiance à l'infinitif тищи 61$^{b}_{15}$, trop isolé. Si la forme est authentique, elle suppose un thème de présent **tĭče-*, qui n'est plus attesté nulle part, mais qui l'est indirectement par l'impératif *tĭci*; et un maintien dialectal de présents en *-e-* à degré réduit du type de *rĭče-*, que le vieux slave a éliminés à l'exception de *žĭže-*, variante de *žeže-*.

*
* *

Au nombre des particularités de la langue de l'Eucologe du Sinaï, on comptera l'abondance des données sur deux points tout différents: d'une part la construction artificielle de l'infinitif avec la préposition o, d'autre part l'emploi très étendu, et lui bien slave, du présent perfectif gnomique.

L'infinitif après o apparaît fréquemment:

w избавити сѧ нмд (и намъ отъ в^сѣмъ скрѫбьи) 9$^{b}_{17}$ ὑπὲρ τοῦ ῥυσθῆναι αὐτούς, et w избавити сѧ емоу 98$^{b}_{4}$ ὑπὲρ τοῦ ἀπαλλαγῆναι αὐτόν, w избавити сѧ 98$^{b}_{15}$ (texte tronqué) ὑπὲρ τοῦ ῥυσθῆναι (ἡμᾶς);

w съконьчати емоу (съмꙑслъ) 98$^{a}_{21}$ ὑπὲρ τοῦ ... διανύσαι αὐτόν;

w просвѣтити сѧ (д<оу>ши его) 98$^{a}_{24}$ ὑπὲρ τοῦ φωτισθῆναι (τὴν ψυχὴν αὐτοῦ);

w жити емоу 98$^{b}_{1}$ ὑπὲρ τοῦ διάγειν αὐτόν;

w съвлѣщи сѧ емоу ... ı облѣщи сѧ емоу 98$^{b}_{11-12}$ ὑπὲρ τοῦ ἀποθέσθαι αὐτὸν ... καὶ ἐνδύσασθαι. Et w даровати сима 9$^{b}_{15}$, cf. ὑπὲρ τοῦ δωρηθῆναι αὐτοῖς dans un autre contexte grec; -w оукрѣпльшимь нꙑ пръвѣе съконьчаниѣ оугодити прѣдъ Г<оспо>демь ı посълати ... 61$^{a}_{13-15}$, qui ne répond pas exactement à ὑπὲρ τοῦ ἐνισχυθῆναι ἡμᾶς πρὸς τελείωσιν εὐαρεστήσεως ... ὑπὲρ τοῦ καταπεμφθῆναι ..., et qui paraît remanié par fusion de deux versets, en supposant une variante grecque περὶ τελειώσεως εὐαρεστῆσαι (Frček).

Sans correspondants grecs: w бꙑти намъ 60$^{a}_{7}$; w благовѣгодьниѣ трѣбѣ бꙑти словесъноумоу семоу слоужению 60$^{a}_{14}$ « pour que soit un sacrifice agréable ce culte de raison »; w бꙑти намъ ... ı полоучити 60$^{a}_{17-18}$; — w съподобити сѧ намъ 60$^{a}_{4}$; w благоволити Г<оспод>ю 61$^{a}_{11}$; w избавити сѧ намъ 61$^{a}_{19}$; — et sûrement w вꙁѧтие намъ ı оставление 60$^{a}_{24}$, qu'il faut corriger avec Frček en w вꙁѧти намъ оставление.

On trouve après l'infinitif un génitif inattendu dans: w д<оу>шевьниѣ[и] тѣлесъниѣ[и] присно покланѣти сѧ ı пѣти с<ѣм>тꙑмь Троицѣ пѣти ne se

construit pas avec le génitif, et l'exemple qu'allègue Nahtigal, *Siona pěti*, est le génitif-accusatif de *Sionŭ*.[18] Il faut penser à une confusion de l'infinitif et du substantif verbal. C'est en effet le substantif verbal qui remplace ailleurs l'infinitif après *o*:

w даровань҃ѣ ѣко дати имa 9^{b}_{7} ὑπὲρ τοῦ δωρηθῆναι αὐτοῖς, avec une périphrase, mais Frček note о даровати имa dans les manuscrits postérieurs de l'Eucologe; — w бꙑтьи ѣкоже бꙑти намъ 60^{b}_{7} « pour que ce soit en sorte que nous soyons », et w бꙑтьи намъ ѣко не бꙑти 60^{b}_{1} « pour que nous soyons en sorte de n'être pas »; w с⟨ъ⟩п⟨асе⟩ньи намъ 60^{a}_{19}, w обрадованьи намъ 61^{a}_{1}, et de même 60^{a}_{9}, 60^{a}_{12}, 60^{b}_{25}, etc.

Le substantif verbal garde alors la construction verbale, avec le sujet au datif de l'infinitif, et avec double datif dans w съподобленьи намъ ... ц⟨ѣса⟩рствоу 60^{b}_{22}, w одѣлѣньи намъ лъсти коумиръсцѣи 60^{b}_{4}; et datif sujet et datif possessif dans w изкавленьи дънѣ ч⟨лов⟩коу 36_{b6} « pour qu'un homme soit délivré de la goutte », дъна.

On trouve alors l'accusatif complément du substantif verbal: w отъданьи богатъıимъ м⟨и⟩л⟨о⟩сти 60^{b}_{13}, cf. ὑπὲρ τοῦ καταπεμφθῆναι πλούσια τὰ ἐλέη; w оуслъıшаньи Г⟨оспод⟩ю гласъ молитвъı нашеѥ 60^{a}_{20}, qui est une transposition de Ps. XXVII, 2 εἰσάκουσον τῆς φωνῆς τῆς δεήσεώς μου (Frček). L'Eucologe ne présente qu'un autre exemple de cet accusatif avec substantif verbal: въ добро врашѣно ѣдениѣ мѣсто 70^{a}_{24-25}: ici, on pense à la traduction amplifiée d'un composé grec en -φαγία, où добро врашѣно fait office de premier terme, et est parallèle à кино- dans въ кинопитиѣ мѣсто qui suit et où l'on reconnaît un grec ἀντὶ οἰνοποσίας.

Dans deux cas, l'infinitif suit le substantif verbal après *o*: w отъданьи грѣховъ и о избъıтьи прѣгрѣшенеи и бꙑти емоу... 98^{b}_{7-9}, qui répond au grec ὑπὲρ ἀφέσεως ... καὶ συγχωρήσεως ... καὶ τοῦ γενέσθαι αὐτὸν ...; — et w ⟨и⟩збавленьи причастьникомъ намъ бꙑти 60^{a}_{22-23}, à corriger en ⟨и⟩ причастьникомъ (Frček).

La construction de l'infinitif avec préposition est donc fréquente dans l'Eucologe, mais elle apparaît seulement avec la préposition *o*. Cette construction est rare dans les autres textes vieux-slaves.

Les manuscrits de l'Évangile ne présentent *o* et l'infinitif que dans les index: о не помьнѣти вражьдъı, index de Marc, Mar. (éd. Jagić, p. 115); о не любити прѣковъзлѣганиı, index de Luc, Mar. (éd. Jagić, p. 188), Zogr. (éd. Jagić, p. 80); et dans un en-tête de leçon de l'Assemanianus: w съподобити сѧ нам 92^{r2}. Avec прѣжде, on trouve dans le texte прѣжде бꙑти всемоу мироу Sav. 26^{r} πρὸ τοῦ τὸν κόσμον εἶναι, mais en regard de прѣжде даже не бꙑстъ миръ des autres manuscrits et de Sav. 107^{r}. La construction de l'infinitif avec прѣжде se rencontre en slavon, ainsi dans la glagolite

[18] Régulier dans le Psautier (6 ex., LXVIII, 36, etc.). Le lexique de Sever'janov, qui est peu sûr au point de vue grammatical, ne distingue pas pour ce mot le génitif et le génitif-accusatif.

croate прѣжде оувѣдѣти моужа Ruth III, 14 πρὸ τοῦ ἐπιγνῶναι ἄνδρα, прѣжде бити вамь ... прѣжде прити Sophonie II, 2 πρὸ τοῦ γενέσθαι ὑμᾶς ... πρὸ τοῦ ἐπελθεῖν (éd. Vajs).

Dans le Suprasliensis, seul un passage altéré fait soupçonner l'existence du tour: (съборъ ... сътвори) о правовѣрѣ оутврьдитъ Никенскыѣ вѣрѣ 201_{2-3} ἐπὶ τῷ κρατῦναι. On doit sûrement corriger оутврьдитъ en оутврьдити, mais que faire de правовѣрѣ, qui n'a pas de correspondant grec, et qu'on peut difficilement admettre comme substantif composé? Le rayer comme simple interpolation? Lire о правовѣр<ьн>ѣ оутврьдит<и>? Ou о правовѣр<ии>, оутврьдит<и>, « sur l'orthodoxie pour affermir », avec l'infinitif d'intention? Ailleurs, l'infinitif avec préposition est régulièrement rendu par le substantif verbal: по сътворении отъ мене ... великыихъ чюдесъ 525_{16-17} μετὰ τὸ πολλὰ δι' ἐμοῦ ... ἐπιτελεσθῆναι θαυμάσια; etc. Mais avec des tours qui restent verbaux: по въздръжании ми въздръжаньемъ истыимъ 525_{12-13} μετὰ τὸ ἀσκῆσαί με ἄσκησιν ἀκριβῆ. Et avec le complément à l'accusatif по сътворении же комисоу обычентыѣ позорѣ 226_{7-8} μετὰ δὲ τὸ τελέσαι τὸν κόμητα τὴν τῶν θεάτρων συνήθειαν; по приатии ми отъ К<ог>а великыи даръ 525_{15-16} μετὰ τὸ πολλὴν παρὰ τοῦ ... Θεοῦ δέξασθαί με τὴν χάριν; о събрании съборъ на Г<оспод>а 384_{11} εἰς τό · συνήγαγον συνέδριον. Et, plus étrange encore: прежде (*sic*, éd. Sever'janov) ко тѣ, рече, Филиппова възъвания 350_{7} πρὸ τοῦ γάρ σε, φησί, Φίλιππον φωνῆσαι. Le substantif verbal a entièrement l'aspect d'un infinitif fléchi dans по остатии имоу сироу 547_{2} « après qu'il fut resté orphelin »: seul exemple de остатие en rédaction vieux-slave, mais Miklosich en signale deux autres, dont un dans l'Homiliaire de Mihanović.

Avec въ, on trouve dans le Clozianus (въздранѣжштихъ ... ѩзыкомъ гл<аг>ати ...,) въ-исплънити имъ грѣхы II, 62 (κωλυόντων ... τοῖς ἔθνεσι λαλῆσαι ...,) εἰς τὸ ἀναπληρῶσαι αὐτῶν τὰς ἁμαρτίας. Mais le tour est tout à fait suspect, et l'Homiliaire de Mihanović porte исплънити имъ грѣхы, sans въ.[19] Ne s'agirait-il pas d'un reste du slavon occidental въпълънити, croisé avec исплънити? Le grec ἐν τῷ et infinitif est rendu par въ нѣгда, avec le présent, et aussi l'infinitif dans le Psautier,[20] mais jamais par въ et l'infinitif.

Dans la traduction des Discours contre les Ariens de saint Athanase, on relève trois exemples de l'infinitif avec *o*, *po* et *za*, mais tous les trois dans des groupes coordonnés précédés d'autres tours: о взмтии и прославити сѧ 168^{v} (ms. de 1489) ἐπὶ τοῦ λαβεῖν καὶ δοξασθῆναι, après un substantif verbal; — по оупразнитиѧ съмрьти и спасти родъ нашъ 127^{v} μετὰ τὸ καταργῆσαι τὸν θάνατον καὶ σῶσαι τὸ γένος ἡμῶν, après le substantif verbal оупразнитиѧ qui a l'aspect d'un infinitif fléchi, et avec une confusion du locatif (-тии) et du génitif (-тиѧ) qui apparaît dans quelques cas chez Athanase et doit représenter un trait du vieux slave très tardif et déjà moyen-bulgare; —

[19] Edition photographique de R. Aitzetmüller, f. 86^{r1}, l. 11.

[20] On a l'infinitif également dans un exemple du Suprasliensis: выѣгда же з'дати 552_{18}.

занеже ... мѫченъ бѣстѣ ..., и за въставити чловѣкы и расыпати дѣла дивола 105v διὰ τὸ μαρτυρῆσαι ..., καὶ διὰ τὸ ἀναστῆσαι τοὺς ἀνθρώπους καὶ λῦσαι τὰ ἔργα τοῦ διαβόλου. Le tour avec *za* et l'infinitif était appelé à se développer: il est courant en serbo-croate régional, bien que proscrit par le bon usage.

Le présent perfectif gnomique ou de narration était usuel en vieux slave, comme il l'est dans les langues slaves modernes. L'Évangile et les autres textes vieux-slaves l'attestent assez largement — moins toutefois que le vieux russe des Chroniques, qui est de tour plus libre — et il n'y a pas lieu d'en relever les nombreux exemples. La particularité de l'Eucologe est seulement d'abonder en indications sur la façon de célébrer les offices; et ces indications, de caractère général, sont formulées au présent, perfectif ou imperfectif selon les verbes et selon l'aspect de leur forme usuelle, en dehors de l'utilisation grammaticale de l'aspect pour distinguer le présent et le futur. M. A. Belić, qui a l'avantage de partir d'une langue, le serbo-croate, où le présent perfectif et le futur ne sont pas confondus, a mis en relief le concept d'« aspect naturel » des verbes, attaché à leur sens seul.[21] Dans la narration, on dit *glědā* « il regarde », *pògledā* « il jette un regard », librement et selon ce qu'on veut exprimer.

C'est le cas dans les formules de l'Eucologe. Avec le perfectif: и по том⟨ь⟩ рече⟨тъ⟩ п⟨о⟩пъ 11^{a}_{22} « et puis le prêtre dit », и по сем⟨ь⟩ рекѫ⟨тъ⟩ гранъ 65^{a}_{3} « et puis on dit le verset », de même 11^{b}_{1}, 11^{b}_{2}, 59^{b}_{18}, etc. (fréquemment); — и възклонит^ сѧ п⟨о⟩пъ 63^{a}_{9}, і въкоусит⟨ъ⟩ і⟨е⟩рѣи 21^{a}_{15}, и по томь възлѣетъ водꙑ мало 19^{b}_{5} βάλλει, и по амин⟨ъ⟩ възлѣет⟨ъ⟩ 20^{a}_{20} ἐπιβάλλει, и поимѫтъ и чръньци и постригѫтъ и 96^{b}_{12} καὶ παραλαμβάνουσιν αὐτὸν ... καὶ κουρεύουσιν; etc.

Mais aussi bien avec l'imperfectif: и по сем⟨ь⟩ гл⟨агол⟩ет⟨ъ⟩ псалъмъ 73^{b}_{16}, и по сем⟨ь⟩ приводѫт⟨ъ⟩ ..., и въпрашаетъ 86^{b}_{16-17}; etc.

Et couramment avec le perfectif et l'imperfectif côte à côte: і приимѣтъ ... и⟨е⟩рѣи и пиетъ 20^{a}_{23-24} λαμβάνει ... ἀπογεύεται; падет⟨ъ⟩ ниць ..., и гл⟨агол⟩етъ иерѣи 72^{a}_{2-3}; а п⟨о⟩пъ въходитъ ... и реч⟨етъ⟩ дѣк⟨къ⟩ ... и поѫтъ ..., не рече⟨тъ⟩ дѣк⟨къ⟩ ..., нъ приведѫт^ ..., и облачитъ и п⟨о⟩пъ 96^{b}_{15-21}; etc.

En dehors de ces indications formulaires, très nombreuses, auxquelles il faut ajouter нарещи (болѣзнь) ѣже бѫдетъ 42^{a}_{18-19}, 43^{a}_{20-21} « nommer (la maladie) qui est», le présent perfectif en valeur de présent simple ne se rencontre dans l'Eucologe que dans un exemple: ѣже сѧ прѣс⟨вѣ⟩тꙋа Троица рече⟨тъ⟩ 67^{a}_{13} « ce qu'on nomme la très sainte Trinité ». Le verbe рещи, avec ses participes présents рекꙋ et рекомъ, est un perfectif qui n'a pas développé d'imperfectif dérivé: il reste ainsi plus on moins en marge du

[21] Cf. Rev. des Et. Slaves XIX (1939) 307—308.

système général de l'aspect, avec un emploi particulièrement fréquent de perfectif gnomique, et d'autres emplois analogues.

NOTE ANNEXE

V.-sl. плънии, s.-cr. *pünje*.

Le mot vieux-slave n'apparaît qu'une fois, dans l'Eucologe: днесь⟨ь⟩ Іорьданьскаа плъньѣ къ ищѣлении ч⟨лвѣ⟩комъ приносѧтъ сѧ 2^{b}_{1-2} σήμερον τὰ Ἰορδάνου νάματα (εἰς) ἰάματα τοῖς ἀνθρώποις ἀναφέρουσιν. Jagić pensait à le corriger en влъненьѣ. Nahtigal l'explique par la racine **pleu-*, mais cette étymologie, qu'accepte le *Handwörterbuch* de L. Sadnik-R. Aitzetmüller, n'est pas plausible: de la racine verbale **pleu-*, on aurait плоутии, ou **plŭvenije*. D'ailleurs le mot grec νᾶμα « eau courante, onde » n'était plus en rapport avec le verbe νάω « couler », qui avait disparu, et le traducteur slave n'était pas tenu d'être un étymologiste du grec.

C'est plus compliqué, et plus intéressant. Le grec νᾶμα est littéraire et poétique, mais bien connu, jusqu'au grec moderne, avec large emploi dans la langue religieuse. Il est ordinairement rendu en vieux slave par вода: ainsi dans le Suprasliensis, trois fois d'après le lexique de K. Meyer, avec d'autres traductions dans кроплѧми сльзъ 390_{17} τοῖς νάμασι τῶν δακρύων; dans божьствъныими напаѧмь питии 280_{3} θείοις ἀρδεύων νάμασι, qui s'accorde avec les gloses νᾶμα·πόμα, ὕδωρ ποτόν, signalées par Du Cange. Dans l'Eucologie lui-même, la phrase 2_{b1-2} est précédée par дньсь Іорьданьскыѧ водꙑ 2^{a}_{20-21}, qui répond sûrement aussi à τὰ ... νάματα. La traduction par плъньѣ 2^{b}_{1} doit présenter un sens spécial.

On le reconnaît par le serbo-croate, où плънии est attesté chez Miklosich au XVI[e] siècle sous sa forme serbisée поунии, et où *pünje* des orthodoxes du Monténégro et de la Lika désigne le « vin d'offrande ». Le Dictionnaire de Zagreb donne de nombreux exemples du mot, dont le vers de Njegoš, *Gorski Vijenac*, 1344, *da uzmemo punje aranđelsko*. Rešetar explique ce vers, dans le commentaire de son édition, par « aller acheter le vin pour la fête de Saint-Michel archange ». Or le terme serbe répond exactement au grec νᾶμα dans l'acception qu'indique Du Cange: « Ita Græci vocant *Vinum* quod in Sacrosancto Missæ sacrificio offertur ».

L'Eucologe du Sinaï élargit le sens métaphorique de νᾶμα dans la langue religieuse: il s'agit des eaux salvatrices, l'eau du baptême, et l'eau du vin du sacrifice de la messe. On peut dès lors supposer que плънии répond à πλήρωμα « plénitude (de la grâce) », d'après Jean I, 16 ἐκ τοῦ πληρώματος αὐτοῦ ἡμεῖς πάντες ἐλάβομεν, dans la traduction vieux-slave отъ исплъньнїа его. C'est « ce qui est plein » de la vertu de la grâce, ce qui vient du Verbe πλήρης χάριτος, Jean I, 14.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

J. Meyendorff, *Grégoire Palamas. Défense des saints hèsychastes. Introduction, texte critique, traduction et notes.* Spicilegium sacrum Lovaniense, Etudes et Documents, fasc. 30. Louvain, 1959, pp. L + 383.

Le grand théologien de l'Eglise byzantine orthodoxe du XIVe siècle attend toujours une publication complète de ses œuvres, dont certaines sont encore inédites, qui permettra de lui consacrer l'étude qu'il mérite. L'illustre archevêque de Thessalonique, canonisé en Orient immédiatement après sa mort, proclamé colonne de l'Orthodoxie et vénéré comme thaumaturge, resté aujourd'hui encore le saint local de Salonique, ne pouvait trouver éditeur plus compétent que J. Meyendorff, connu déjà par de nombreuses et solides études sur le grand théologien byzantin.

Le but de la présente édition, première édition critique accompagnée pour la première fois d'une traduction, fidèle et claire, est de rendre accessible cette œuvre, regardée par ses contemporains et les rares savants qui ont étudié les inédits de Palamas, comme son œuvre maîtresse. La *Défense* est aussi la première grande œuvre théologique écrite par Palamas pour défendre les moines hésychastes « contre les critiques d'un humaniste probablement sincère, mais peu disposé à sortir dans ses jugements d'un univers purement intellectualiste ». Les derniers traités de Palamas contiennent les formules palamistes sur « l'essence et les énergies de Dieu », mais l'étude préalable des premiers traités de Palamas est indispensable pour bien comprendre le palamisme; d'où la présente publication.

L'édition du texte est précédée d'une riche *Introduction historique et analytique: I. Le cadre historique* (pp. IX—XXIX) est un excellent exposé de la vie de Palamas. L'auteur la divise en quatre périodes: de sa naissance, vers 1296, au début de la controverse avec Barlaam, en 1337; la controverse de Barlaam, de 1337 à 1341; de la condamnation de Barlaam au synode de 1341, au triomphe de Cantacuzène, en 1347; de 1347, année où Palamas est nommé archevêque de Thessalonique, à sa mort, le 14 novembre 1359. L'auteur montre que les *Triades* sont à la fois « le développement d'une controverse purement doctrinale entre Barlaam et Palamas sur la connaissance de Dieu et une apologie de la spiritualité des moines attaqués par Barlaam ». Il conclut que le conflit était vraisemblablement inévitable entre les humanistes byzantins et les hésychastes, mais qu'il aurait pu être plus modéré, si Barlaam n'avait pas attaqué les moines, comme il le fait. Le paragraphe II est consacré aux *Ecrits de Barlaam*: quelques lettres et les traités antilatins; les ouvrages contre les moines ont été détruits et ne sont connus que par les extraits ou les citations que donne Palamas lui-même. — Le paragraphe III étudie *Nicéphore l'hésychaste* en son traité *De la garde du cœur* (pp. XXVIII—XXXIII), attaqué tout particulièrement par Barlaam, parce que ce dernier voyait en Nicéphore l'inventeur de la méthode respiratoire prêtée aux moines hésychastes. — Le paragraphe IV étudie *Les sources de Palamas* (pp. XXXIV—XLII): le pseudo-Denys est l'auteur le plus souvent cité dans les *Triades*; Maxime le Confesseur, Macaire, les grands Capadociens et St Jean Chrysostome sont, eux aussi, souvent cités. Il faut y joindre les maîtres contemporains de l'hèsychasme; Théolepte de Philadelphie, le patriarche de Constantinople, Athanase Ier, Nil l'Italien, Séliotès, Elie, Gabriel et un autre Athanase. L'auteur a raison de remarquer

qu'un dépouillement plus poussé de la littérature byzantine de la fin du XIIIe siècle nous apporterait d'autres informations sur les maîtres de Palamas. — Un court paragraphe V, étudie *Le plan et le style des Triades* (pp. XLIII—XLV). Le premier traité de chaque *Triade* se rapporte à la sagesse profane, le second à la participation que peut prendre, le corps à la prière, le troisième à l'objet de la vie hésychaste, la vision de la lumière du Christ. Quant au style de Palamas, il est naturel, parfois familier et même brutal, émaillé de proverbes et d'expressions scripturaires et liturgiques et les répétitions proviendraient des habitudes de prédicateur de Palamas. — Enfin, le dernier paragraphe VI, étudie *Le texte* (pp. XLIV—L). Le texte des *Triades* a été inclus dans la *Philocalie de Nicomède l'Hagiorite*. Quatre manuscrits principaux ont conservé le texte des Triades: le Vaticanus gr. 1711, écrit par Manuel Tzykandilès, copiste attitré de Cantacuzène, vraisemblablement entre 1358 et 1370, le Sinaïticus gr. 1671, du XVIe siècle, le Coislinianus 100, du XVe siècle, et le Bodleianus Laudianus 87 (anc. 637) lui aussi du XVe siècle. Les autres manuscrits n'ont qu'une importance réduite: le Parisinus gr. 2381, copie incomplète du XVe siècle, et les Atheniensis Bibl. Nat. 2092, Mosq. Synod. 249 et Metoch. St Crucis 421, tous trois du XVIe siècle et ne comprenant eux aussi que des extraits, comme le cod. Lavr. 1945, qui fut copié en 1708. La présente édition repose essentiellement sur les quatre premiers manuscrits cités.

J. Meyendorff donne l'édition complète de la *Première Triade* et les deux premiers traités de la *Deuxième Triade*. L'apparat critique est sobre et clair, les *Notes explicatives* sont nombreuses et substantielles. L'auteur a eu l'excellente idée de mettre des sous-titres à la traduction. Les *Indices* ne paraîtront qu'après l'édition complète des *Triades*.

R. Guilland/Paris

V. Grumel, *Homélie de Saint Germain sur la délivrance de Constantinople*. Rev. des Et. Byz. XVI (1958) 183—205.

Sur la base du cod. Laurae S. Athanasii Δ 79, ff. 272—276' (XIIIe siècle) et en utilisant encore trois autres manuscrits, V. Grumel a publié le texte inédit (cf. BHG³, III, p. 162: 1130 s) d'un « Discours de louanges et en même temps d'actions de grâces à notre toute sainte souveraine la Théotocos pour son aide et sa protection par lesquelles elle a sauvé la reine des villes et repoussé les ennemis venus l'attaquer ». C'est un discours, composé par le patriarche de Constantinople Germain I (715—730) vers 726—728 à l' occasion de l'anniversaire de la défaite des Arabes devant les murs de Constantinople en 718. Malgré son contenu trop rhétorique, le texte nous fournit quelques indications précieuses sur les événements. Le patriarche a rappelé cependant que la Madone aidait la capitale de l'Empire déjà dans le passé, et il évoque le siège de la ville en 626 par les Avares et les Slaves (§ 16, p. 195), où d'après la version du texte grec, offerte par V. Grumel (pp. 202—203), « quand l'armée compacte des Avares encerclait cette ville gardée de Dieu » et « avait, disposé tout autour des hélépoles et des machines d'assaut, et même, amenant quantité de barques taillées dans le bois (πλῆθος αὐτογλύφων νεῶν ἐπαγομένων), elle les avait remplies d'alliés slaves (συμμάχων Σκλάβων) et les avait tirées dans le golfe appelé la Corne », en comptant « ainsi s'emparer sans combat de la ville, privée qu'elle était là de muraille maritime » (ἄτε τείχους παραλίου χηρεύουσαν). Cette « armée navigante » fut cependant précipitée dans la mer, tandis que les assauts des

ennemis contre les remparts de la ville furent repoussés et restèrent sans résultat. La source immédiate de cette notice dans le discours du patriarche Germain reste à préciser. Le texte contient donc quelques données nouvelles sur les événements de 626, qui doivent être ajoutées à ce que nous connaissons grâce aux autres sources historiques (voir dernièrement l'étude de Fr. Barišić, Le siège de Constantinople par les Avares et les Slaves en 626. Byzantion XXIV, 2 [1954] 371—395). Est à noter, entre autre, l'indication de l'auteur que les Slaves étaient, en 626, des « alliés » des Avares, et non leurs sujets.

Iv. Dujčev/Sofia

R. Henry, *Photius. Bibliothèque, t. I. (« Codices 1—84 »). Texte établi et traduit* par R. H. Paris, 1959, pp. LII + 191 (pages doubles) et pp. 193—202.

Parmi les œuvres de Photius, toutes importantes pour des raisons diverses, la *Bibliothèque*, « riche en curiosités de toute sorte », est d'une valeur inestimable pour l'histoire de la littérature grecque, dans son ensemble. L'idéal aurait été d'accompagner la présente et première édition scientifique de cet ouvrage d'un Commentaire, mais, comme le note très justement l'auteur, « un commentaire » de cette copieuse Bibliothèque excède les forces d'un seul et le temps dont il peut disposer ». Le plus urgent était de donner de l'ouvrage un texte solidement établi, afin de faciliter la solution des problèmes si nombreux que soulève cette œuvre puissante ».

Une substantielle *Introduction* (pp. I—LII) ouvre l'édition. L'auteur commence par une notice sommaire sur Photius (pp. IX—XV). On restera étonné de voir combien, somme toute, nous connaissons assez mal certains aspects de la vie du grand savant. On ignore la date exacte de sa naissance, fixée entre 820 et 827. Nommé patriarche en 858, déposé et banni en 867 par Basile Ier, il fut rappelé d'exil, on ignore à quelle date. On ignore également la date exacte de sa mort. Si nous connaissons assez bien son activité, comme patriarche, nous connaissons mal ce qui a trait à sa « carrière dans les charges séculières, les études et l'enseignement ». Où et quand a-t-il acquis les vastes et précises connaissances que témoigne son œuvre? Quelle était la nature exacte de son enseignement, quand et où fut-il professeur, à quelles institutions savantes a-t-il appartenu? Nous ne le savons pas. Il est très probable qu'il enseigna avant sa première élévation au patriarcat et, lors de son séjour à la Magnaure, où il fut le précepteur des enfants impériaux, et avant son second patriarcat.

L'éditeur étudie ensuite l'œuvre de Photius: *Lexique*, dont nous n'avons encore qu'une édition médiocre, *correspondance*, qui n'est ni bien éditée ni exactement datée, les *questions à Amphilochius* dont ni la tradition n'est bien établie ni les problèmes, qu'elles posent, résolus, enfin la *Bibliothèque*. Elle est antérieure au premier patriarcat de Photius (858); elle comprend 280 notices ou « codices » sur des auteurs allant d'Hérodote au patriarche Nicéphore Ier (806—815), prosateurs profanes et ecclésiastiques. Les notices sont de contenu et d'étendue très variables. Il apparaît que Photius a utilisé dans ses critiques la méthode et la terminologie d'Hermogène de Tarse, en particulier, mais non exclusivement; quant aux sources, il semble que Photius « a trouvé tout son savoir dans le texte même de ses lectures », mais il est vraisemblable qu'il a consulté un ou plusieurs ouvrages, comme l'*Onomatologos* d'Hésychius de Milet. Photius apparaît comme fidèle recenseur, ce qui crée « une présomption favorable à la *Bibliothèque* et à son auteur ».

Le deuxième paragraphe de l'Introduction est consacré au Texte (pp. XXV—XLVII). L'auteur étudie successivement la tradition manuscrite (le Marcianus 450 [Xe siècle] et le Marcianus 451 [XIIe siècle], les deux plus anciens manuscrits sont ceux dont dérivent tous les autres), les éditions (projets non réalisés, « editio princeps » de David Hoeschel à Augsbourg en 1601, réimpressions, édition de Bekker, 1824—1825, la seule édition critique jusque-là, édition de Migne, en 1860, juxtaposant le texte de Bekker et la traduction de Schott, première traduction complète, publiée à Augsbourg en 1606; bref, aucune traduction moderne complète et aucune en français). Ce deuxième paragraphe se termine par quelques renseignements sur la présente édition. Le texte suivi est celui du Marcianus A (450), de beaucoup le témoin le plus fidèle. De nombreuses notes exégétiques accompagnent la traduction. Ces notes ne forment pas un commentaire suivi, qui n'est pas possible dans les cadres d'une édition, car « il excède les forces et le savoir d'un seul homme qui ne peut être spécialiste des quelque trois cents textes dont Photius a traité ». Quant à la traduction, elle témoigne d'un long commerce avec la *Bibliothèque*. Car « traduire la Biblithèque n'est pas une entreprise facile ». En effet, lorsque Photius résume, il écrit dans un « style d'abréviateur », difficile à transposer en français; lorsqu'il discute, il use d'un « style parlé », aux phrases plus ou moins composées et souvent farcies de mots techniques, difficiles d'interprétation. Henry a essayé de respecter ces différents aspects du style de Photius, mais s'est trouvé contraint parfois de s'écarter de la lettre du texte. Mais, d'une manière générale, la traduction est fidèle et aisée.

L'introduction est suivie d'une courte *Notice bibliographique* (pp. XLVIII—L), donnant les ouvrages cités fréquemment, avec quelques références à d'autres ouvrages, intéressants à consulter, et d'une *Note complémentaire sur la composition de la Bibliothèque* (pp. LI—LII), à propos d'un article de B. Hemmerdinger, *Les « notices et extraits » des bibliothèques grecques de Bagdad par Photius*, sur lequel Henry se promet de revenir.

R. Guilland/Paris

Ih. Ševčenko, *Nicolas Cabasilas' « Anti-Zealot » Discourse. A Reinterpretation.* Dumbarton Oaks Papers, No. 11, Harvard University Press Cambridge, Mass., 1957, pp. 79—171.

La révolte des Zélotes de Salonique qui eut lieu de 1342 à 1349, occupe une des places les plus importantes dans le développement économique et politique de l'époque la plus récente de l'Empire byzantin. Bien que les byzantinologues se soient intéressés à ce problème, soit dans des travaux synthétiques, soit dans des travaux monographiques, il reste encore toutefois à résoudre le problème de définir les Zélotes d'une manière plus précise en tant que chefs de l'insurrection, et surtout l'étude de leur programme social et des mesures sociales qui s'ensuivirent.

Il est caractéristique que pour chaque révolte qui eut lieu au Moyen-Age, nous ne possédons aucune information provenant des membres mêmes du mouvement, mais uniquement de sources de provenance hostile. Il en est de même pour la révolte des Zélotes. Parmi le matériel fragmentaire des sources se rapportant à la révolte des Zélotes se trouve la source déjà connue dans la littérature et souvent en usage: le réquisitoire de N. Cabasilas du XIVe siècle. Dans cette source, écrite sous forme d'invectives violentes entre accusés

et accusateurs, les Zélotes étaient généralement reconnus comme ennemis de Cabasilas. L'auteur de cette interprétation reconnue par tous était O. Tafrali.[1] Une autre interprétation, en beaucoup de points différente, nous en est donnée par I. Ševčenko dans l'étude mentionnée ci-dessus.

Dans le chapitre d'introduction de cette étude, Ševčenko nous montre les Zélotes comme un groupe hétérogène dont la plupart appartenaient aux classes inférieures appauvries ayant à leur tête des membres de la classe moyenne et quelques seigneurs féodaux. Il nous donne un aperçu des opinions formées sur les Zélotes, telles qu'elles ont été conservées dans l'ancienne littérature; il mentionne la fausse évaluation de la commune des Zélotes découlant de l'effort de modernisation des historiens du XX^e siècle, laquelle fut acceptée autant par quelques chercheurs occidentaux que par quelques chercheurs soviétiques.

Après avoir caractérisé les sources, l'auteur passe au deuxième chapitre à la description du soi-disant Discours « Anti-Zélote » dont Nicolas Cabasilas est incontestablement reconnu comme l'auteur. Il y ajoute aussi une description des données biographiques les plus importantes. La source mentionnée Λόγος περὶ τῶν παρανόμων τοῖς ἄρχουσιν ἐπὶ τοῖς ἱεροῖς τολμωμένων (Discours Concerning Illegal Acts of Officials Daringly Committed Against Things Sacred — Discours concernant des actes illégaux commis par des fonctionnaires contre les Choses Sacrées) se conserva en trois manuscrits: celui de Paris datant du XV^e siècle; celui de Coislins du XVII^e siècle et celui de Vienne du XV^e siècle. I. Ševčenko se sert du manuscrit parisien comme de base de l'édition critique du Discours de N. Cabasilas. La deuxième partie du deuxième chapitre est consacrée à la réimpression de la source grecque (pp. 91—126). Le chapitre III contient un extrait des articles respectifs de l'original grec. Les articles 1—4 constituent une préface, les articles 4—9 comprennent le réquisitoire contre les accusés et leurs répliques; les articles 10—59 reproduisent les réponses des accusés et l'article 60 en est la conclusion. La partie la plus importante du Discours de Cabasilas se trouve dans les articles 10—59. Les articles 10—32 se rapportent aux délits de quelques seigneurs féodaux appartenant au clergé de Byzance. Le cinquième chapitre est dirigé contre les dignitaires de l'Eglise, accusés de simonie. Ces accusations dirigées contre les riches ecclésiastiques, sont considérées par Ševčenko comme invectives courantes dont l'origine remontait à une époque plus ancienne; il suppose que les adversaires de Cabasilas peuvent être identifiés avec les continuateurs de la politique d'Andronic II. Celui-ci dans sa lutte contre les dignitaires du clergé par lesquels il avait été détrôné au profit d'Andronic III, avait déclaré comme illégaux tous leurs gains ou taxes comme simonie. C'est de cette époque que Ševčenko date la grande lutte entre les prélats et l'Etat. L'auteur identifie le point de vue de Cabasilas et la critique sociale avec les essais critiques du patriarche Sisinios (X^e siècle) et de Nicétas de Thessalonique (XII^e siècle).

Cabasilas reproche également à ses adversaires d'avoir illégalement acquis la propriété des évêques destitués de leurs fonctions et de leurs diocèses abandonnées. La querelle est décrite comme une répugnance des pauvres prêtres contre l'intervention du métropolite qui avait le droit et le pouvoir illimités à l'évêché. Les adversaires de Cabasilas se défendaient par le fait que les biens confisqués servirent à aider et soutenir du pauvre peuple et des prêtres pauvres. I. Ševčenko n'accepte pas toutefois cette affirmation, et l'interprète en tant qu'éthique religieuse sociale et nullement comme programme révolutionnaire.

[1] Cf. *Thessalonique au XIV^e siècle.* Paris, 1913.

Selon Ševčenko, Cabasilas se présente comme le défenseur des intérêts des monastères continuant ainsi la tradition de quelques hauts dignitaires ecclésiastiques qui s'efforçaient de régler la querelle entre le haut constantinopolitain et le bas clergé. Toute la première partie du Discours de Cabasilas est caractérisée comme étant une dispute religieuse académique et non comme un procès intenté aux Zélotes vaincus.

La deuxième partie de l'analyse est vouée aux reproches adressés aux fonctionnaires séculiers (lay officials). Les fonctionnaires séculiers (féodaux) s'étaient défendus en assurant que la propriété confisquée avait servi à l'Etat. Ševčenko compare cet argument à d'autres arguments analogues du temps de Nicéphore Phocas et en particulier de l'époque des Comnène. Le revenu de la confiscation des terres appartenant aux monastères avait été employé à l'établissement de l'armée et de la flotte. Il démontre qu'à la fin du XIII^e^ et au début du XIV^e^ siècle, à l'époque dite « époque dorée » des monastères d'une part, alors que d'autre part menaçait l'invasion des Turcs de l'Asie Mineure, la question de la confiscation des biens fonciers appartenant aux monastères dans le but de former une armée et d'établir une flotte capables de défendre le pays, était devenue un problème brûlant.

Dans son analyse du Discours de Cabasilas, Ševčenko attire l'attention sur le développement de la pronia, facteur important de l'économie byzantine au XIV^e^ siècle. Les proniaires se permettaient des ingérences dans la propriété des monastères, obtenaient du souverain des dons provenant des biens fonciers des monastères sur la promesse de lui accorder une aide militaire. Ševčenko considère toute la guerre civile entre Jean V et Jean VI Cantacuzène comme lutte pour les pronia. D'après l'auteur, le Discours de Cabasilas ne fut motivé que par la politique de sécularisation du gouvernement impérial; cette politique n'étant pas en connexion avec les Zélotes, n'était que le reflet de la lutte entre les proniaires et les monastères, lutte dans laquelle l'Etat soutenait activement la noblesse d'épée.

Le chapitre VII traite le problème suivant: qui était l'objet des attaques de Cabasilas, si ce n'étaient les Zélotes? Ševčenko affirme qu'il faut absolument abandonner l'idée que ce pussent être les Zélotes car il n'existe aucune source qui puisse nous donner la preuve que les Zélotes avaient confisqué la propriété des monastères. Il considère comme plus importantes, les données de Démétrius Cydonès de l'époque de la commune des Zélotes à Salonique en 1345, lequel était d'avis que le plus responsable de la guerre civile était A. Apokaukos. L'argent nécessaire à l'établissement de la flotte avec laquelle Apokaukos débarqua à Salonique, avait été obtenu par la confiscation des biens des monastères. D. Cydonès déclare que le gouvernement de Constantinople s'était emparé des propriétés sacrées et s'en servait pour construire des navires et pour régler la solde des soldats, et c'est à partir de cette déclaration que Ševčenko identifie l'objet des attaques de Cabasilas.

La mention que le montant de l'expropriation des biens fonciers des monastères avait été employé à la réfection des fortifications, est interprétée par Ševčenko comme une allusion à la réparation des fortifications de Constantinople à la fin de l'année 1344, à l'époque où Apokaukos rentra de Dimotika à Constantinople. Ševčenko suppose que la datation des réparations des fortifications de Salonique, à laquelle jusqu'à présent dans la littérature on avait l'habitude de rapporter la mention de Cabasilas, n'est pas encore déterminée exactement et qu'elle doit encore être vérifiée par les archéologues.

La question de la personne qui fut l'objet des invectives de Cabasilas est également très problématique. L'auteur introduit deux possibilités: soit Hyacinthe, l'évêque de Salonique, soit encore Jean Calecas, adversaire de Palamas et de l'hésychasme en général, qui dut approuver à Constantinople la confiscation des biens de l'Eglise. Il ne place

Cabasilas ni parmi les contrepalamites du type d'Akindinos ni parmi les partisans de Cantacuzène, mais il le caractérise uniquement comme porte-parole de la Communauté des monastères, atteint lui-même par la confiscation des biens fonciers. Comme adversaires de Cabasilas, il déclare que ce sont les représentants du parti « loyal » constantinopolitain et les fonctionnaires dirigeants de l'Eglise.

Suivant la conception de Ševčenko, la guerre civile ne se serait réduite qu'à un conflit entre le parti constantinopolitain, avec Apokaukos en tête et Jean Cantacuzène soutenu par les adeptes de l'hésychasme de cette époque. Dans cette guerre civile, il s'agissait toutefois de conflits sociaux et de conflits de classes beaucoup plus complexes. Ševčenko ne laisse à l'écart ni la noblesse des provinces, ni les classes moyennes, classes du peuple, etc.

Au Moyen-Age, nous trouvons un nombre assez important d'écrits apologétiques, écrits contre la confiscation de la propriété de l'Eglise par les féodaux séculiers; quant à Byzance, on en trouve déjà à l'époque de l'iconoclasme. Toutefois, en ce qui concerne le Discours de Cabasilas, il s'agit d'un écrit causé presque par la situation toute spécifique existant dans la société byzantine.

I. Ševčenko appuie son point de vue sur deux arguments: 1° les Zélotes ne sont nulle part nommés comme l'objet immédiat des attaques de Cabasilas, 2° à Byzance, à l'époque du Moyen Age, on rencontre de nombreux écrits analogues. Un résultat incontestablement positif de son analyse, splendide du point de vue de la forme, est la preuve qu'il est impossible d'identifier les adversaires de Cabasilas avec les Zélotes.

Ševčenko lui aussi place le Discours de Cabasilas à l'époque de la révolte des Zélotes, et s'il considère Apokaukos comme l'objet des attaques de Cabasilas, il réfute en même temps sa propre thèse que le Discours de Cabasilas n'a rien de commun avec les Zélotes. Apokaukos était à cette époque, comme personne ne l'ignore, à la tête de la révolte de Salonique où régnaient les Zélotes. Il n'est donc guère probable que nous puissions considérer les mesures décrites dans le Discours de Cabasilas comme un simple résultat de la politique de la part de la Cour, et point comme mesures prises par leurs partisans encore plus radicaux. Nous savons par les sources se rapportant principalement à la confiscation de la propriété séculaire, que les Zélotes ne respectaient nullement les normes des relations de propriété en vigueur à cette époque (cf. Greg. XIII, 10, 674—675; J. Palama, J. P. Migne, *PG* 151, col. 12; Cant. III, 28, 177—179; III, 38, 335; III, 50, 298—299).

La scission entre Apokaukos le Jeune et les Zélotes fut certainement motivée par une autre raison que la désaprobation des Zélotes concernant la politique de la confiscation des biens de l'Eglise.

I. Ševčenko consacre beaucoup de place à l'analyse des anciennes œuvres byzantines analogues au Discours de Cabasilas; il faut regretter toutefois qu'il prête beaucoup moins d'attention à la situation sociale concrète. Il est bien connu que la littérature se rapportant à la politique au Moyen-Age, se sert d'expressions analogues pour exprimer des phénomènes sociaux dont le contenu social ne doit pas nécessairement être identique.[2] Même si nous acceptions sa conclusion que la confiscation des biens fonciers des monastères n'était pas le fait d'une mesure spécifique de la part des Zélotes, mais le transfert assez fréquent et répété de la propriété de terre à l'intérieur de la classe féodale, le caractère social de leur programme n'en est pas moins réfuté. Il n'est d'ailleurs nullement prouvé que Cabasilas ait puisé la matière pour sa critique de quelques autres évènements concrets, à part des déclarations de D. Cydonès, mentionnées ci-dessus, qui ne se rapportent précisément qu'aux évènements de Salonique.

[2] Cf. F. Graus, *Několik poznámek ke středověkému učení o společnosti.* (En marge de la doctrine moyenâgeuse de la société.) Českosl. časop. hist. VII, 205—231.

S'il est incontestable que le Discours de Cabasilas avait été écrit contre le parti de Jean V Paléologue, et s'il ne nous est pas possible de déterminer exactement à quelles confiscations l'auteur faisait allusion, nous ne pouvons tirer aucune autre conclusion que celle que la confiscation des biens fonciers des monastères avait probablement constitué une partie du programme des Zélotes, ne fût-ce que dans le cadre du programme de tout parti impérial, dont les Zélotes constituaient encore une partie, à l'époque où Cabasilas écrivit son Discours.

Quant aux résultats positifs de son analyse, nous pouvons en déduire qu'elle représente un apport incontestable pour la périodisation des Zélotes. Le caractère nettement antiféodal ne peut être placé qu'en 1346, respectivement en 1347, au moment où les Zélotes entrèrent en conflit avec la classe féodale dans son ensemble.

Durant la période de la révolte de Salonique, le programme des Zélotes ne dépassait pas encore, en ce qui concerne la propriété de l'Eglise, le cadre du parti impérial.

L'analyse de Ševčenko dont il faut corriger les résultats dans le sens indiqué ci-dessus, est une preuve incontestable du fait que le problème de la révolte de Salonique n'est pas encore entièrement résolu.

V. Hrochová/Prague

Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie Céleste. Introduction* par R. Roques, *étude et texte critique* par G. Heil, *traduction et Notes* par M. de Gandillac. Sources chrétiennes, N° 58. Paris, 1958, pp. XCV + 69 + 70—191 (pages doubles) + 192—225.

On a eu l'excellente idée de donner une édition nouvelle avec traduction de la *Hiérarchie Céleste* du Pseudo-Denys l'Aréopagite, dont l'identification, malgré de très nombreuses et très savantes recherches, reste aujourd'hui encore non précisée. Pour permettre au lecteur de connaître dans les meilleures conditions le texte du Pseudo-Denys l'Aréopagite, la présente édition a été confiée à trois spécialistes bien connus: le Dr Heil a établi un texte critique solide, qui permettra d'entreprendre désormais une étude doctrinale solide; Mr M. de Gandillac, auteur d'une traduction des œuvres complètes du Pseudo-Denys, parue en 1943, a donné une traduction revue, avec une annotation nouvelle, pour laquelle il s'est assuré la collaboration de M. R. Roques, auteur d'une excellente Introduction.

Une substantielle Introduction présente, en effet, l'auteur et l'œuvre. Dans une première partie (pp. V—XVIII) M. Roques étudie successivement la vie et portée d'une légende, le cheminement parallèle des doutes, la critique systématique et décisive de Koch et Stiglmayr, les essais d'identification et la position actuelle du problème. Dans une deuxième partie: Signification et mouvement de la pensée dionysienne, il étudie les démarches de l'intelligence discursive et la rencontre divinisatrice. La troisième partie est consacrée à la Hiérarchie Céleste et divisée en huit paragraphes: connaissance divinatrice et hiérarchie; sens et présentation de l'univers hiérarchique; les triades célestes: présentation et étymologie; les sources chrétiennes de l'angélologie dionysienne; les sources néoplatoniciennes; la connaissance angélique: ses modalités; la connaissance angélique: son contenu, ses limites, sa transmission à la hiérarchie humaine; notre connaissance des anges: révélation et réflexion; symbolisme et analogie. Suit une *Bibliographie* succincte (pp. XCII—XCV), qui donne les études récentes se rapportant plus spécialement au

problème de la personnalité de Denys et à la Hiérarchie Céleste. Enfin une *Etude critique* (pp. 3—64) renseigne sur les quatre points suivants: I. Les manuscrits (1. la famille α; 2. la famille η; 3. les manuscrits d'origine mêlée; 4. quelques autres manuscrits; 5. conclusion). — II. Quelques étapes de l'histoire du texte (1. Variantes et corruptions du texte antérieures aux manuscrits les plus anciens; 2. La version syriaque [Sinaïticus]; 3. Les traductions latines). — III. Graphie et grammaire (1. Note sur la graphie; 2. Observations à propos de la grammaire); — IV. Les éditions des œuvres de Denys. — Le texte, en édition critique, est fort bien présenté, la traduction, fidèle et élégante, est accompagnée de notes abondantes. Quatre Index sont joints: index des citations et allusions scripturaires; index nominum; index rerum; index des mots grecs cités dans l'Introduction. Le lecteur, quel qu'il soit, historien, philosophe, théologien, ou simplement instruit et curieux a désormais à sa disposition une excellente édition d'un texte important de la littérature byzantine.

R. Guilland/Paris

D. A. Zakythinos, BYZANTINA KEIMENA. Βασική Βιβλιοθήκη. № 3. Athènes, 1957, pp. XIX + 358.

L'éminent historien de Byzance, D. A. Zakythinos a eu l'heureuse idée de publier des Morceaux Choisis d'écrivains byzantins, et surtout d'historiens. Il n'existe pas encore de recueil semblable, dont l'utilité n'est pas à démontrer. Dans son Introduction, l'auteur donne les raisons du choix des textes. Il a voulu mettre à la disposition d'un public, aussi large que possible, des textes, qui permettent de donner une idée de l'auteur et de son œuvre, et, d'autre part, il a voulu essayer de donner, par les extraits choisis, une idée de la civilisation byzantine, sous ses divers aspects. Les textes choisis sont exclusivement des textes de prosateurs; les ouvrages, publiés dans cette même collection, celui de Zoras, *La poésie byzantine* (1956) et celui de Man. Kriaras, *Les romans épiques* (1955), sont des Anthologies bien présentées et donnant une idée suffisante de ces deux aspects de la littérature byzantine. Les textes sont empruntés aux meilleures éditions, corrigées par l'auteur, si nécessité il y avait; mais il n'était pas question de donner une édition critique des textes retenus. Les extraits d'un auteur sont précédés d'une courte notice sur ce dernier et d'une très brève bibliographie, indiquant l'édition utilisée et l'ouvrage le plus important consacré à l'œuvre. Les textes ne sont accompagnés d'aucune note. L'ensemble des extraits est précédé d'une courte mais excellente Bibliographie (p. έ-εστ') (dictionnaires, chronologies, ouvrages généraux sur la littérature byzantine et ouvrages généraux sur l'histoire et sur la civilisation byzantines). La table des matières détaillée est suivie de la liste des auteurs utilisés (p. 355—358).

Les extraits sont répartis en 5 grandes parties. I. Vers la séparation de deux mondes (p. 3—32): Libanius (A l'empereur Théodose. Sur les prêtres), Marc le diacre (Vie de st Porphyre, évêque de Gaza). — II. L'Empire byzantin chrétien, maître de l'univers (p. 33—60): Eusèbe de Césarée, fils de Pamphile: (A l'empereur Constantin, Panégyrique), Procope de Césarée (les Guerres, les Edifices, les Inédits). — III. Amour de Dieu (p. 61—98): Nicétas (Vie et actes de notre saint père Philarète le Miséricordieux), Théodore de Stoudios (Catéchèse, Oraison funèbre de sa mère, lettres), Nicétas Stèthatos (Vie et actes de Syméon, le nouveau théologien). — IV. La puissance chrétienne œcuménique de la race grecque (p. 99—240): Photios (Deuxième sermon sur l'attaque des Russes;

lettre au souverain des Bulgares, Michel); Aréthas de Césarée (A ceux qui nous reprochent d'être obscur; à Etienne, secrétaire intime de l'empereur; Romain I Lécapène (A Syméon, prince de Bulgarie); Constantin VII Porphyrogénète (A son fils, Romain, traité du cérémonial impérial); Léon Diacre (Histoire); Anonyme (traité du toparque Goth); Constantin IX Monomaque (Novelle instaurant et nommant le Professeur de Droit); Michel Psellos (Chronographie, sur la théorie des idées de Platon, lettre à Xiphilin); Anne Comnène (l'Alexiade); Eustathe de Thessalonique (Récit de la prise de la ville, puisse-t-elle être la dernière, examen de la vie monastique); Michel Choniate (sermon prononcé, lorsqu'il fut mis à la tête de l'archevêché d'Athènes; Mémoire à l'empereur Alexis Comnène). — V. Souffrances de la patrie (p. 241—354): Nicétas Choniate (les événements postérieurs à la prise de la capitale); Théodore Ier Lascaris (Silention); Nicéphore Blemmydes (Sur lui-même, résumé); Michel VIII Paléologue (autobiographie); Théodore Métochite (Sur lui-même); Nicéphore Grégoras (Lettre à Andronic Zaridas); Grégoire Palamas (lettre à son Eglise, alors qu'il était prisonnier, envoyée d'Asie); Nicolas Cabasilas (à la très pieuse impératrice, sur l'intérêt); Jean Cantacuzène (Mémoires); Démétrius Cydonès (Conseil aux Romains [Byzantins]); Georges Pléthon Gémistos (A Manuel Paléologue, sur la situation dans le Péloponnèse); Cardinal Bessarion (au despote Constantin Paléologue); Doucas (Histoire). — Signalons la présentation typographique parfaite de l'ouvrage, comme tous ceux de cette Collection.

R. Guilland/Paris

M. Braun, *Lebensbeschreibung des Despoten Stefan Lazarević von Konstantin dem Philosophen im Auszug herausgegeben und übersetzt.* (Slavo-Orientalia, Monographienreihe über die Wechselbeziehungen zwischen der slavischen und orientalischen Welt, Bd. I.) Wiesbaden, 1956, pp. 69.

L'éditeur de cette collection, Pritsak, explique tout d'abord dans la préface que le but de cette nouvelle série de monographies est d'étudier les relations entre le monde slave et le monde oriental. L'idée est utile, car entre ces deux grands domaines — les études slaves et les études orientalistes — apparaît une grande lacune parce que les relations entre ces deux mondes n'ont jamais été systématiquement étudiées. C'est pour cette raison que s'est constitué un comité de rédaction, comptant entre ses membres le professeur T. Lewicki de Cracovie et le professeur F. Tauer de Prague, dont le but est de publier une série de monographies qui seraient consacrées à l'étude de ces relations. Comme premier volume de cette collection a paru l'étude dont le titre se trouve dans l'en-tête du compte-rendu.

M. Braun après une brève introduction nous donne un extrait du texte de la rédaction serbe de l'œuvre de Constantin le Philosophe qui doit ce titre à son érudition et qui avait probablement vécu auprès du despote Etienne (Stefan) Lazarević. La biographie de Stefan Lazarević fut écrite environ quatre ans après sa mort, c.-à-d. probablement en 1431. Elle a été conservée dans des rédactions slavonnes serbe et russe; la rédaction serbe est, ainsi que déjà Šafařík et Jagić le prouvèrent, plus ancienne et plus proche de l'original. L'auteur a choisi dans le texte très étendu les passages se rapportant à Stefan Lazarević et les a complétés par des passages de la rédaction russe (des soi-disant Chroniques de Nikon). Parallèlement il a publié la traduction allemande du texte slave. La biographie écrite par Constantin le Philosophe a une grande importance même

comme source pour l'histoire de Byzance et en particulier pour l'époque des Paléologues. L'effort de l'auteur de publier ce texte important et de le rendre accessible en traduction aux historiens et aux byzantinologues est des plus méritoires. On peut remarquer un intérêt toujours croissant aux écrits slavons qui prirent naissance lors de certaines connexions historiques qui sont ainsi documentées indirectement.

L'auteur introduit le texte slavo-serbe et éventuellement le texte de la rédaction russe et y ajoute la traduction qui doit être, ainsi qu'il le déclare, aussi exacte que possible. Le texte slavon est repris de l'édition de V. Jagić (cf. Гласник српског ученог друштва XLII. Beograd, 1875), ensuite des Chroniques de Nikon (cf. Полное собрание русских летописей XI. St. Pétersbourg, 1897) et ainsi fut constitué un texte cohérent de la biographie de Stefan Lazarević. Les textes sont réimprimés exactement comme dans les éditions citées sans aucun changement et sans critique textuelle nécessaire qui s'appuierait nouvellement sur le manuscrit. L'édition du texte slavon n'a de sens ici que grâce au choix du texte se rapportant à Stefan Lazarević, car autrement, les textes sont accessibles. L'apport direct de l'auteur consiste dans sa traduction du texte qu'il a par conséquent rendu accessible aux recherches des historiens et des byzantinologues. L'auteur s'est efforcé de donner une traduction exacte. La traduction des textes slavons est aujourd'hui, alors que nous ne possédons encore aucun bon dictionnaire vieux-slave complet (le *Slovník jazyka staroslověnského* publié par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences a commencé à paraître, mais un dictionnaire du slavon ecclésiastique nous manque encore complètement) une tâche extrêmement difficile. L'auteur n'a pu éviter quelques inexactitudes bien qu'il se soit efforcé de composer un texte traduit aussi exact que possible. Par exemple à la page 1, en bas: Ц да извѣстьнѣи сие изыкимь l'auteur traduit: *Wir wollen aber berichten, was man darüber weiß.* Constantin toutefois déclare exactement: Et que nous expliquions (cependant) plus clairement (plus explicitement). Autrement la même idée répétée dans les Chroniques de Nikon serait dépourvue de sens: Повѣмъ же о нихъ извѣстно, откуду приша начало власти, l'auteur traduit: *Ich will aber berichten, was man darüber weiß, woher ihre Herrschaft ihren Anfang genommen hat.* D'autres légères inexactitudes se trouvent encore ailleurs dans la traduction. Ainsi l'auteur traduit-il toujours régulièrement la particule *že* comme *aber,* ainsi l'énoncé reçoit parfois un sens autre qui ne se trouve pas en texte slavon. Cette particule *že* p. ex., ne fait que lier plus étroitement une phrase à une autre lors de la traduction dans le parler contemporain, il faut l'omettre en traduisant, car le texte slavon était régulièrement plus lié ensemble, mais le texte moderne est très souvent plus coupé en de petites idées. Constantin déclare à la page 15: Тъ же паки въздвигъ се съ вѣсѣми конньствы приде на Оугры и множьство неизречено поплѣни. Le traducteur le rend de la manière suivante: *Jener aber (Bajezid) erhob sich, abermals mit allen seinen Truppen, zog nach Ungarn und machte unendlich viel Gefangene und Beute.* Pourtant Constantin ne dit rien d'un butin. Ceci prouve de nouveau qu'il n'est guère facile de traduire un texte slavon et que bien des détails du sens slave ont échappé au traducteur, ce qui peut même parfois changer le sens du texte. Si la traduction est publiée également en tant que source historique, de fausses explications pourraient quelque fois s'en suivre. Il faut donc apprécier que l'auteur ait ajouté à sa traduction le texte slavon original afin de pouvoir, lors de citations, en contrôler encore le sens exact. Le texte slavon nécessiterait toutefois une édition critique pourvue de photos du manuscrit en indiquant autant que possible les variantes provenant d'autres manuscrits de même qu'une évaluation critique de toutes les données historiques.

Dans l'ensemble, cette œuvre est toutefois utile car l'auteur et l'éditeur de la col-

lection se sont efforcés de rendre accessible une source slave ayant trait à l'histoire des relations entre les mondes slave et oriental et de la mettre à la portée des recherches scientifiques.

Utiles sont également les index (l'index des noms et celui des villes citées dans le texte), car ils facilitent l'orientation dans le livre.

A. Dostál/Prague

L. R. Ménager, *Notes critiques sur quelques diplômes normands de l'Archivio Capitolare di Catania.* Boll. dell'Archivio Paleografico Italiano, N. S., II—III (1956—1957). 2e partie, pp. 145—174, avec deux fac-similés.

L'auteur, spécialiste de la diplomatique des documents latins, grecs et arabes de l'époque normande en Italie du Sud et en Sicile, présente et critique 5 des 17 actes conservés dans les Archives Capitulaires de l'évêché de Catane (Sicile). De ces documents, il analyse 3 latins (faux) et édite 2 grecs (deux copies de chancellerie?): une donation d'un évêque Jacob au monastère Sant'Agata de Catane (20 mai 1103, ind. 11) et un molybdobulle du comte Roger (décembre 1125, ind. 4). Par compétence, je ne puis m'arrêter qu'à ces deux derniers documents. Dans l'introduction (p. 161), il eût été préférable de noter à propos des copies de chancellerie des actes impériaux, qu'elles *devaient,* en principe, porter un sceau de plomb, qui était l'exacte reproduction du sceau original. Ceci est essentiel, si l'on veut comprendre le sens et la valeur probatoire de cette sorte de document. Ce que l'auteur dit (p. 162) du caractère d'hapax des *plateae* siculo-normandes ne peut-être retenu: cette forme de document capital pour l'histoire économique doit être examinée dans le contexte connu de tous les *praktika* grecs (εἰς πλάτος καταγράφειν). Je pense y revenir bientôt. L'argument, d'autre part, tiré de la similitude entre les écritures des actes 4 et 5 m'étonne. L'allure générale de la paléographie (5, gauche, 4, très élégante), comme la morphologie des caractères est très différente; quelque habitude des écritures documentaires du XIe—XIIe siècles aurait averti l'auteur: il ne faut pas confondre, en effet, à cette époque l'écriture habituelle aux scribes et notaires que l'on trouve ici dans ἐπίσκοπος, les ligatures -εϱ-, -αγ-, le tracé du ξ, de l'ε etc., et les particularités de tel ou tel. On aurait dû noter plutôt des différences utiles portant sur des lettres-clefs: le δ (Δ dans 5, δ le plus souvent dans 4), κ (κ dans 5, κ le plus souvent dans 4), β (β dans 5, κ le plus souvent dans 4); le numéro 4 est certainement antérieur au numéro 5. Je pense copies naturellement. Le cas de la préposition ἄχϱι invoqué par l'auteur, à tort, paraît net: dans le numéro 4, le tracé, qui est bien celui des mains contemporaines des terres sous contrôle byzantin, est très lié (ligne 11, par ex.), dans le numéro 5, au contraire, le scribe lie gauchement α et ϱ, en s'efforçant d'imiter l'écriture de l'original (lignes 13, 15). Une analyse minutieuse des caractères internes des deux actes (qui fait malheureusement défaut) aurait relevé d'autres différences: accentuation, abréviations, langue (itacismes, ètacismes, etc.) etc., utiles pour l'histoire des écritures grecques de cette époque, importante de ce point de vue.

P. 163, l'auteur note que le « codicille » de donation inséré avant la souscription du notaire est un rajout, comme la souscription « prétendue » de l'évêque Jacob. C'est sûr; de même que la souscription du notaire de Trapani, Mauros. Mais quel est son sens historique? Falsification? Chari a-t-il été un jour propriétaire des *4 zeugaria* de terre?

Le fait que nous soyons devant une copie enlève tout intérêt aux supputations que l'on peut faire. L'histoire de la propriété du sol éclairera peut-être un jour ce petit problème.

Quelques observations portant sur l'édition me semblent opportunes: si nous sommes en présence de copies de chancellerie, nous devrions trouver sous la plume de l'auteur qui a eu le privilège de les avoir en mains, une description complète (mesures, etc.). J'aurais préféré en outre, pour ma part, qu'au lieu de relever les quelques bévues du premier éditeur, S. Cusa, l'auteur eût choisi dans l'apparat d'éclairer le lecteur sur tel ou tel mot dont la graphie fantaisiste peut égarer, même lorsqu'on est familier de ces orthographes frustes (qui ne sont d'ailleurs pas propres aux Grecs d'Italie).

Je corrigerais:

1. Dans l'acte 4, en numérotant les lignes, car l'éditeur a omis de le faire,

Ligne 1, ajouter en tête l'invocation monogrammatique,

ὀνόμ(α)τ(ι),	*leg.* ὀν(ό)μ(α)τ(ι)
π(ατ)ρ(ὸ)ς,	*leg.* Π(ατ)ρ(ὸ)ς
υἱοῦ,	*leg.* Υἱ(οῦ)
καὶ,	*leg.* (καὶ)

Noter ici que l'auteur ne marque pas entre parenthèses le sigle -ου- (ce qui est discutable), ni celui de καὶ (ce qui n'est pas défendable)

	ἁγίου πν(εύματο)ς,	*leg.* Ἁγί(ου) Πν(εύματο)ς *Vacat.*
Ligne 2,	ψυχικῆς,	*leg.* ψυχικ(ῆς)
	Ψυχρ(οῦ) ποταμοῦ,	*leg.* Ψυχρ(οῦ) Ποταμ(οῦ)
Ligne 3,	ψυχικῆς,	*leg.* ψυχικ(ῆς)
	ἐπίσκοπος,	*leg.* ἐπίσκοπο(ς)
Ligne 3/4,	ἄνηκοδόμησα,	*leg.* ἀνηκοδόμησα
	Mettre un point en haut au lieu des deux points.	
	μήπος;	*leg.* μὴ πῶς
Ligne 4/5,	ἔλθουσην,	*leg.* ἐλθ(οῦ)σην
	et mettre en apparat pour: ἐλθῶσι(ν)	
Ligne 5,	μή πος	*leg.* μὴ πῶς
	τὶν surchargé sur ην à une seconde lecture,	
	ἐκλησ(ίαν),	*leg.* ἐκλ(ησ)(ίαν)
	αὐτ(ῆ)ς,	*leg.* αὐτ(ῆς) · Cette abréviation est classique déjà dans les papyrus.
Ligne 6,	μή πος,	*leg.* μὴ πῶς
	μήνι ?	
	τούτου δὲ,	*leg.* τοῦτον δὲ,
	et mettre en a pparat: comprendre τούτου δὲ (l'acte semble édité, sans qu'on le dise, diplomatiquement).	
Ligne 7,	ποταμοῦ ψυχροῦ,	*leg.* Ποτσμ(οῦ) Ψυχρ(οῦ)
	κτημάτον,	*leg.* κτιμάτον
Ligne 8,	Κατάνης,	*leg.* Κ(α)τάν(ης)
	ἐπίσκοπ(ον),	*leg.* ἐπίσκ(ο)π(ον)
	κύριον,	*leg.* κ(ύριον), ou peut-être seulement κ(ῦρ)
Ligne 9,	ἐκλ(η)σί(αν),	*leg.* ἐκλ(ησ)(ίαν)
	ψῦχ(ῆ)ς,	*leg.* ψυχ(ῆς)
	χριστιαν(ῆ)ς,	*leg.* χριστιαν ῆς)

Ligne 10, αλλ' οὖν, *leg.* ἀλλ' οὖν
στῖχ(ον), *leg.* στίχ(ον)
ἐπίσκοπ(ος), *leg.* ἐπίσκ(ο)π(ος)
ἐκλ(η)σί(αν), *leg.* ἐκλ(ησ)(ίαν)
Ligne 12, ἐκλ(η)σί(αν), *leg.* ἐκλ(ησ)(ίαν)
ἐκλ(η)σί(α), *leg.* ἐκλ(ησ)(ία)
Κατάνης, *leg.* Κ(α)τάνης
Ligne 13, ἐπίσκοπ(ος), *leg.* ἐπίσκ(ο)π(ος)
πίστωσιν, *leg.* πίστωσην
ἀλεθ]ηνὴν, *leg.* ἀληθ]ηνὴν
εκλ(η)σί(αν), *leg.* ἐκλ(ησ)(ίαν)
Κατάνης, *leg.* Κ(α)τάνης
καὶ, *leg.* κ(αὶ)
Ligne 14, ἐπίσκοπ(ον), *leg.* ἐπίσκ(ο)π(ον)
κύριον *leg.* κ(ύριον), ou peut-être κ(ῦρ),
δέ σοι, mettre en apparat: accent corrigé en aigu.
δωρέαν, *leg.* δωρεάν
Ligne 16, ποταμοῦ, *leg.* Ποταμοῦ
Ligne 17, ξυροῦ, *leg.* Ξυροῦ
ἀνες, *leg.* ἄνες
ἐπίσκοπ(ος), *leg.* ἐπίσκ(ο)π(ος)
τ(ὰ)ς, *leg.* τ(ὰς)
σὰς, *leg.* σ(ὰς)
δὲ, *leg.* (δὲ)
Ligne 18, πι(ευματ)ικ(ὼς), *leg.* (καὶ) πν.
ἀδελ(φὸς), *leg.* ἀδε(λφὸς)
ἐγηνάμην καὶ ἢ τ(ι)ς, *leg.* ἐγηνάμην · καὶ ἢ τ(ις)
π(ατ)ρ(ὸ)ς, *leg.* Π(ατ)ρ(ὸ)ς
υἱοῦ, *leg.* Υἱ(οῦ)
ἁγίου πν(εύματος) καὶ τῶν, *leg.* Ἁγί(ου) Πν(εύματο)ς, τῶν
Ligne 19, εἰθ' οὕ τως *leg.* εἴθ' οὕτως
après σιγίλλ(ιον), *Vacat.*
Ligne 20, ϛχια', *leg.* ϛχια'
Μαίω, *leg.* Μαΐω
τ(ὰ)ς, *leg.* τ(ὰς)
κ' *leg.* κ'
Ligne 21, συνήθ(η), *leg.* συνήθ(ει)
Ligne 22, καὶ, *leg.* κ(αὶ)
Χαρη, *leg.* Χαρῆ (?)
ἑνὸς, *leg.* ἑνὸ(ς)
διακρατ(ί)σ(εως), *leg.* διακρατ(ή)σ(εως)
Ligne 23, προ[ρηθέ]ντ(ον) *leg.* προ[ρηθέ]ντ(ων), comprendre τοῦ
προρηθέντος χωραφίου, ou τῶν προρηθέν.των χωραφίων,
δ' *leg.* δ'
Ligne 24, Ἰάκωβος, *leg.* Ἰάκωβος
μὲν *leg.* μὲν
Ligne 25, L'auteur omet la croix qui précède la souscription.
Βριτζιανήτου, *leg.* Βριτζιανήτ(ου)

Ligne 27, πρεσβύτ(ε)ρ(ος), *leg.* πρεσβ(ύ)τ(ε)ρ(ος)
τῆς *leg.* τ(ῆς), et à la fin de la ligne ajouter une croix.
Ligne 28, ἀνεψ(ιός), *leg.* ἀνεψ(ιὸς)
Νιέλ (prénom inconnu); *leg.* Νικ(ό)λ(αος)
καΐτης, *leg.* Καΐτης (v. Trinchera, *Syllabus*, n° 112, p. 148, lecture que je puis déclarer sûre, après vérification sur la photographie que je possède).
Κατάνης, *leg.* Κ(α)τάν(ης); ajouter une croix à la fin de la ligne.
Ligne 28, Σκολ(άριος), *leg.* Σχολ(άριος)
Καπου ς, *leg.* Καπούας
γαμβρὸς κυροῦ *leg.* γαμβρὸ(ς) κυ(ροῦ), ou κῦ(ρ) Σχολα-ρ(ίου); la croix est omise après la souscription de Scholarios.
Καλόκερος, *leg.* Καλόκυρος
Ligne 29, Κατάνης, *leg.* Κ(α)τάν(ης)
Βασίλ(ιος) *leg.* Βασίλ(ειος)
Σιττασήρ(η)ς, *leg.* Σιττασήρ(ης)

2. Dans l'acte 5: L'auteur, ici comme dans l'acte précédent, a omis de noter que καὶ est un sigle; il n'a pas non plus marqué le trait horizontal porté sur certains noms propres, selon la coutume des notaires grecs, ni la diérèse. Il maintient, d'autre part, sa façon erronée de transcrire l'abréviation -ης, qu'il lit comme un -η- et celle de κ(α)τα-.

Je relève en outre:

Ligne 2, κυρ(ίω), *leg.* κῦρ
Ligne 3, χ(ριστ)ῶ, *leg.* Χ(ριστ)ῶι
Ligne 4, θεοφυλακτωι, *leg.* θεοφυλάκτωι
Ligne 5, Ἀναβέλλ(ω), *leg.* Ἀναβέλλ(ω)ι
πρωτοκαμβριλίγω, *leg.* (πρωτο)καμβριλίγω
Ligne 6, ἀμηρᾶ, *leg.* ἀμιρᾶ
ἁγιοτ(ά)τ(ων), *leg.* ἁγιωτ(ά)τ(ων)
κυρ(ίου), *leg.* κῦρ
Ligne 8, τῆ, *leg.* τῇ
βωῶν, *leg.* ζώων
Ligne 9, ἤτουν, *leg.* ἦγουν
Λεοντίν(ης), *leg.* Λεοντ(ί)ν(ης)
Ligne 12, γιόφηρην, *leg.* γιοφήρην
Ligne 13, βελίς, *leg.* Βελίς
Ἐλαλάκ, *leg.* Ἐλάλακ
Ισα *leg.* ἴσα
Ligne 14, ἀνωτέρ(αν), *leg.* ἀνωτ(έ)ρ(αν)
ἐλάυνων, *leg.* ἐλαύνων
Ligne 16, τρίων *leg.* τριῶν
Ισα *leg.* ἴσα
Ligne 17, ὡς αύτως, *leg.* ὡσαύτως
Ligne 18, ἀπολείαν, *leg.* ἀπόλειαν
Ligne 19, Κατάνες, *leg.* Κ(α)τάνης
ἀπεκεῖθεν, *leg.* ἀπ' ἐκεῖθεν

Ligne 21, μικὲτι,	*leg.* μϊκέτι
τις	*leg.* τὶς
Ligne 23, ἀγ(ία),	*leg.* ἁ(γία)
μετά σε,	*leg.* μετὰ σὲ
Ligne 24, στηριγμον,	*leg.* στηριγμόν
εμῶν,	*leg.* ἐμῶν
συνήθει,	*leg.* συνήθ(ει)
Ligne 25, μην(ί),	*leg.* μη(νὶ)
ςχλδ',	*leg.* ‚ςχλδ'; ajouter une croix à la fin
de la teneur.	
Ligne 26, *Panormitanus*	*leg.* *Panormitan*(us); ajouter une croix
après la souscription de Pierre.	
et Traginens(is)	*leg.* (et) *T*(ra)*ginens*(is)
Ligne 27, Ματθ(αίου) δε	*leg.* Ματθ(αί)(ου) (δε)
Χριστ(ο)δοῦλ(ος),	*leg.* Χριστ(ό)δουλ(ος)
ἀμμηρ(ᾶ)ς,	*leg.* ἀμμηρ(ᾶς)
δικεώτης,	*leg.* δικεώτ(ης)
Ligne 28, ἀμιρ(ᾶ)ς,	*leg.* ἀμηρ(ᾶς)
Ligne 29, υ(ί)ὸς,	*leg.* υἱ(ὸ)ς
Φίλιππ(ος),	*leg.* Φίλ(ι)ππ(ος)

Dans les traductions:

1. № 4. — ὑλοκοπεῖν, doit être entendu dans son sens propre; οἴκοι, terme très courant dans les documents monastiques de l'Italie du Sud, que les actes latins traduisent par *domus*, serait peut-être mieux rendu par bâtiments monastiques que par maisons; δεσπόζω (ligne 11) signifie, dans tous ces actes, posséder au sens large et est précisé ensuite, ici par ὡς κύριος καὶ αὐθέντης, vieux souvenir de la propriété quiritaire, dont il n'est, bien sûr, plus question; ἄνες μὲν τῶν ἐμῶν ἐργασιῶν, sans y comprendre mes ateliers (plutôt que maisons d'œuvre?).

2. № 6. — μάνδρη (pour μάνδρα) τῶν χοιριδίων, n'est pas un « toit à porcs », mais une étable à pourceaux (faite souvent seulement de branchages), et, à la même ligne (14), βαθεία ἡ ἐπάνω τῶν μάνδρων, n'est pas un « ravin situé au-dessous des étables », mais probablement une excavation et située au-dessus de ces étables; καταβαίνειν, ensuite serait plus précisément traduit par descendre; la ligne 16 signifie, je crois: jusqu'au petit lac; de sa pointe jusqu'à sa tête (langage local); où sont les fonds (βρύκα pour βρύχα?), peut-être lieu-dit Ta Bryka, en tout cas sûrement pas « sources »; la ligne 18, traduite par: « les forestiers de ma seigneurie envoyaient, à votre grand dam, des porcs et autres bêtes étrangères au lieu », doit être comprise: mes forestiers, sous prétexte d'y faire paître mes pourceaux (droit que le comte Roger s'est réservé), en ajoutaient d'autres étrangers (à mon troupeau), ce qui vous portait préjudice ».

L'état chaotique des éditions anciennes d'actes grecs d'Italie trompent souvent le chercheur, qui peut ne pas y voir l'image pourtant fidèle d'un rameau de la civilisation byzantine. Cette population grecque d'Italie doit être vue de Byzance: les sources documentaires qu'elle nous a laissées doivent être étudiées (qu'elles soient antérieures au départ des forces grecques, ou postérieures, mais alors en tenant compte des contaminations possibles avec les coutumes voisines latines ou arabes) comme des sources byzantines. A mon sens, c'est la seule méthode prudente de recherche; et dans le cas des éditions d'actes de la pratique, je ne crois pas qu'il y ait intérêt à adopter d'autres critères que ceux qui sont admis par les éditeurs d'actes byzantins.

Les quelques améliorations que j'ai pensé pouvoir apporter à la présente édition sont justifiées par l'importance que l'on doit donner à ces nouveaux témoins de l'hellénisme en Italie du Sud.

A. Guillou/Paris-Rome

A. Pratesi, *Carte latine di abbazie Calabresi provenienti dall' archivio Aldobrandini.* (Studi e Testi, 197). Cité du Vatican, 1958, pp. LV + 584.

Fondée au milieu du XI^e siècle, l'abbaye bénédictine de S. Maria della Matina, après avoir connu un grand éclat au début du XII^e siècle, tomba rapidement dans la misère, malgré son union en 1222 au monastère cistercien de la Sambucina. Elle passa en commende en 1410.

S. Maria della Sambucina (province de Cosenza, Calabre) connut la prospérité avec l'installation des Cisterciens de Casamari (1160) pendant un siècle. A partir de 1222, elle suivit le sort de S. Maria della Matina.

S. Angelo de Frigilo, dépendance de la Sambucina, au N.-E. de Mesoraca (diocèse de S. Severina), en terre grecque, brilla pendant les trois premiers quarts du XIII^e siècle, puis périclita, jusqu'à la commende (fin XV^e siècle) qui l'acheva.

Les documents édités (ceux d'époque normande et suève) proviennent de l'Archivio Segreto Vaticano, fonds Aldobrandini, et du *Vat. Lat.* 13489. D'autres documents latins (et les actes grecs) sont conservés à la Bibliothèque Vaticane (*Vat. Lat.*, 13489, 13490, 13491): les régestes en sont donnés p. 445—462.

Edition excellente conçue selon les normes classiques: introduction sur l'histoire des couvents et des archives (noter les quelques lignes sur la datation des documents, qui ne résolvent pas tous les problèmes; l'usage à faire, en particulier, de l'an du monde et de l'indiction est mal compris), textes, tables établies avec une grande conscience. Bref, une somme de sources inédites, qui ne peut être, malheureusement, appréciée par l'historien, avant que l'on puisse lui comparer celle des actes grecs du même fonds (annoncée sous la plume de C. Giannelli).

Que disent ces documents de la présence grecque en Calabre, après 1071? L'opinion que Gay avait accréditée de l'importante implantation grecque en Italie vient d'être combattue par L.-R. Ménager (*La « Byzantinisation » religieuse de l'Italie méridionale...*, *Rev. d'Hist. Eccl.* 53 [1958] 747—774; 54 [1959] 5—40), plus par une prise de position initiale que par une démonstration fondée sur l'ensemble de la documentation (littéraire, juridique et archéologique) sans doute, mais le fait justifie que l'on rouvre le dossier.

A ce propos, je regretterai encore une fois que les éditeurs d'actes latins négligent, lorsqu'ils ont du grec à transcrire, de suivre les règles maintenant admises par l'ensemble des Byzantinistes en matière d'édition; il est entendu, en effet, qu'un mot grec mal ou pas accentué étant illisible et incompréhensible surtout dans une langue anorthographique, sauf si l'accentuation du texte édité suit des règles particulières (ce qui arrive assez souvent pour les enclitiques, les proclitiques, et certaines locutions adverbiales, etc. ...), on est tenu de restituer l'accentuation classique. Naturellement, une souscription autographe non accentuée doit être laissée telle quelle, c'est un état de langue.

Il faudrait donc écrire:

+ Κἀγὼ Βασίλης διάκ(ονος) καὶ νομικὸν ταβουλ(ά)ρ(ιον) χώρας Παλεοκ(ά)στρ(ου) τὰ ἀνοτ(έρω) γεγρα / μμένα ἠπέγραψα, et non (p. 356): Καγω Βασίλης διάκ(ονος) και νομικον ταβουλ(ά)ρ(ιον) χωρας Πἀλεοκ(ά)στρ(ου) τα ανοτ(έρω) γεγρα / μμενα ηπεγραψά.

D'autre part, les règles de l'aigu et du grave ne peuvent être changées, sinon pour rendre *l'habitude* d'un scribe: page 262, on corrigera, Ιω(άννης) Μελισσὴότης, Ἰω(άννης) Μελισσηότης, Ιω(άννης) τὴς Φλανδ(ί)ν(ας), Ἰω(άννης) τῆς Φλανδ(ί)ν(ας).

Pourquoi, à la même page, Κωνσταντ(ί)ν(ος), au lieu de Κωνσταντ(ῖ)ν(ος)? υ(ιο)ς, au lieu de υ(ἱὸ)ς, p. 269, et (πρωτο)παπ(ὰς), au lieu de (πρωτο)παπ(ᾶς)?

Lire page 317, Ἰω(άννης) ἐκήροσα, et non Ιω(άννης) ἐκήροσα,
κρητ(ὴς), et non κρητ(ῆς),
Κ(ο)τρώνης, et non Κ(ο)τρῶνης
Pourquoi page 366, μ(ᾱρτυ)ρ, au lieu de μ(άρτυ)ρ,
εικῆα χειρὶ, au lieu de εἰκῆα χειρί;
Page 368, μ(όναχος), pour μ(οναχὸς);
Page 528, Μηνάς, au lieu de Μηνᾶς;
Page 529, Μίχαιλ, au lieu de Μιχαήλ?

Petites choses pour un si gros ouvrage. Je les ai relevées pour montrer l'attention avec laquelle j'ai lu le volume.

A. Guillou/Paris-Rome

C. Giannelli, *Alcuni formolari relativi alla « manumissio in ecclesia » tratti da eucologi italo-greci e slavi.* Riv. di cultura classica e medioevale I, 2 (1959) 127—147.

Il y a plus de 60 ans que le savant russe A. I. Almazov (К истории молитв на разные случаи. Заметки и памятники. Летопись истор.-филол. общества при имп. Новоросс. унив, визант. отдел. III [1896] 417 сл.) a publié, entre autre, sur la base du cod. Vatic. gr. 1554, ff. 100′—101 (s. XII), une formule relative à la « manumissio in ecclesia » en grec, en y ajoutant un texte slave, sur la base d'un Trebnik du XVIe s., conservé jadis dans la Bibliothèque publique de Vilno. Malgré leur importance comme sources historiques pour l'étude du problème de la « manumissio in ecclesia » pendant le moyen âge, ces textes sont restés complètement inconnus aux savants qui se sont occupés du problème. L'édition d'Almazov est non seulement mal connue et presqu'inaccessible, mais aussi peu satisfaisante par elle-même à cause de certaines erreurs de lecture du manuscrit utilisé. En se basant sur le manuscrit du Vatican, G. a donné ici une nouvelle édition correcte du texte de la formule grecque, avec de bonnes notes linguistiques et une analyse approfondie de son contenu. Quand à la formule slave, publiée par Almazov, il suppose à bon droit qu'elle n'est qu'une version d'un texte grec aujourd'hui peut-être perdu, et nous a offert une « Rückübersetzung » aussi fidèle que possible, ce qui rend le texte accessible même aux spécialistes peu familiarisés avec le slave ecclésiastique. L'apport principal de son étude consiste cependant en deux formules grecques, inconnues et inédites jusqu'à présent, qu'il publie d'après le cod. Vat. graec. 1833, ff. 51′—52, du Xe siècle. La seconde formule (G., 143—144, № 4) représente un intérêt tout particulier pour nous. On y lit que par cette formule soit proclamé libre « un tel esclave domestique » ὀνόματι τάδε, τῷ γένει σκλάβον. Comme on voit, l'affranchi est indiqué par son nom et son *genus*. La juxtaposition des termes δοῦλος et σκλάβος dans le même passage est déjà significative quant au sens du terme CKΛABOC. Il semble impossible qu'une formule si brève donne deux qualifications de l'affranchissement, c.-à-d. qu'il était esclave domestique et *natu servus*, esclave par son origine. Le terme a été

employé ici au sens ethnique, et ne signifie rien d'autre que *Slave*. L'étude du prof. F. Dölger (*Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert*. Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Cl., Jhg. 1952, Hf. 1) en contient tant de témoignages sur le sens ethnique du terme, au moins « bis zum 1. Viertel des XII. Jh. », qu'il serait impossible d'avoir des doutes. D'autre part, on peut rappeler un nombre assez considérable de passages des auteurs byzantins, où les déterminations ethniques sont données par des phrases pareilles τῷ γένει ou τὸ γένος. Conservée dans un manuscrit du X^e siècle, notre formule doit être considérée probablement comme plus ancienne. Elle provient d'un manuscrit italo-grec, qui fut écrit dans une telle région, où pendant cette époque la majorité des esclaves était, semble-t-il, d'origine slave, autrement l'on ne pourrait pas expliquer la présence du terme « Slave » comme partie intégrante de la formule. Dans la formule publiée par Almazov, la place a été laissée vide, évidemment parce qu'elle était employée dans une autre région, où les esclaves étaient hétérogènes. Le savant italien, grâce à ses études des textes inédits et inconnus, nous a fourni donc une source nouvelle sur l'histoire de l'esclavage au moyen âge et, en même temps, une source de l'histoire des Slaves.

Iv. Dujčev/Sofia

Wł. Kowalenko, *Znowu o Dagome Iudex (na tle pracy Augusta Steffena: Ślady greckie w regeście Dagome Iudex)*. Roczniki Hist. XXIV (1958) 233—251.

On désigne sous le titre de *Dagome Iudex* l'acte de donation de 991 par lequel le premier prince de Pologne, Měško, avait soumis son pays à la protection du St. Siège. Le document original ne nous est pas parvenu, mais son contenu s'est conservé dans les regestes du cardinal Deusdedit. Le contenu, la formule diplomatique, le titre étrange de « iudex » employé par le donateur, les frontières de la principauté dont le document fait mention — firent l'objet de beaucoup d'investigations et provoquèrent une docte polémique qui dure depuis tantôt une centaine d'années. Dernièrement le professeur A. Steffen de l'Institut Slave de l'Université de Lund, publia dans le périodique Antemurale III (1956) 95—116 une nouvelle interprétation du célèbre document, conçue du point de vue de philologie. Il sera intéressant pour les byzantinologues d'apprendre que, selon l'avis de Steffen le document original fut écrit en grec et que la soi-disante copie dont nous disposons n'en est qu'une mauvaise traduction. Ainsi au temps de Měško sa chancellerie se serait servie du grec. Pour étayer sa thèse St. analyse certaines expressions employées dans le document: Dagome serait le mot grec „διαγονεύς" mutilé, le nom propre « Shinesghe » qui indique un site, et qui a provoqué tant de discussions, se compose de deux parties: « Shines » qui désigne l'île, mot grec polonisé et « ghe » qui veut dire territoire (γή). La forme Cracoa pour désigner Cracovie est distinctement grecque. Enfin l'« alemure » du document, c'est „ἀλλημουρη" — endroit où deux frontières se touchent. L'île en question serait Volin, sur la mer Baltique, alors en possession du prince polonais; il existait là depuis des temps très anciens une colonie de marchands grecs pour le commerce de l'ambre. C'est avec leur aide que le document aurait été composé. Les thèses de Mr. Steffen ont éveillé un vif intérêt parmi les savants en Pologne, et Mr. Kowalenko les examine dans l'article mentionné ci-haut. Il convient que les influences grecques en Pologne se font remarquer au temps de Měško, comme le prouvent d'ailleurs les trou-

vailles archéologiques (chapelles construites sur le plan d'une croix grecque). Il admet aussi l'importance qu'avait aux Xe et XIe ss. l'île de Volin, située aux bouches de l'Oder, pour la principauté de Pologne. Il souligne cependant que ce n'est point Volin mais Gnesno qui fut le centre de l'état polonais naissant. Aussi il ne croit pas qu'un document d'une telle importance eût pu être composé ailleurs qu'à Gnesno, — le « Shinesghe » du texte. Il nie l'existence d'une colonie grecque aux bords de la mer Baltique. Les marchands grecs ne se sont jamais avancés aussi loin, on n'en trouve aucune trace dans les fouilles archéologiques, et si les sources (Adam de Bremen) mentionnent la présence des « Graeci » à Volin, il faut entendre par ces « Graeci » les marchands russes. Ce terme est employé dans le sens de religion. Ainsi en somme Kowalenko rejette la thèse de Steffen.

H. Evert-Kappesowa/Łódź

D. J. Geanakoplos, *Emperor Michael Palaeologus and the West.* Harvard Univ. Press. Cambridge, Massachusetts, 1959, pp. XIII + 434 + 4 pl. et 6 cartes.

D. J. Geanakoplos, professeur d'histoire à l'Université d'Illinois, est un spécialiste du règne de Michel VIII Paléologue, sur lequel il a donné, depuis plusieurs années, d'intéressantes et originales études. Il est tout désigné pour nous donner l'étude, qui manque encore, sur Michel VIII Paléologue, l'un des derniers grands empereurs de Byzance. Le présent ouvrage étudie seulement les rapports de Michel VIII avec l'Occident. L'auteur a laissé délibérément de côté la politique extérieure. L'entreprise eût été trop longue, mais il faut souhaiter que Geanakoplos, l'un des meilleurs connaisseurs du règne de Michel VIII, donne, en études aussi solides que la présente étude, une histoire complète du règne de ce grand empereur, sous tous ses aspects. Tâche énorme et délicate, mais que l'auteur est tout a fait à même d'assumer.

Geanakoplos retrace en détail la souple et complexe diplomatie de Michel VIII, qui devait défendre l'Empire byzantin, reconquis sur les Latins, contre les ambitions et le dessein avoué de reconquête de Venise, de Baudouin, de Manfred, de la Papauté et, plus particulièrement, de Charles d'Anjou, le roi de Sicile. Il expose, entre autres, le rôle joué par Michel VIII dans les Vêpres Siciliennes, qui anéantirent les projets de reconstitution de l'Empire latin de Constantinople, au profit du roi de Sicile. Grâce à une étude minutieuse des sources de toute nature, inédites ou négligées jusqu'ici, Geanakoplos donne une interprétation nouvelle et sensée des faits. Il montre les raisons profondes de la peur d'une latinisation qu'avait le peuple de Constaninople, alors que Michel VIII voyait dans l'Union des Eglises l'unique moyen de sauver l'Empire et il montre fort bien aussi les causes économiques et sociales qui expliquent l'attitude de l'Empire byzantin et celle des Etats occidentaux.

L'ouvrage est divisé en trois parties principales. *1. L'Empire de Nicée et Michel Paléologue (1224—1261).* Après une courte *Introduction* sur l'Orient byzantin après la quatrième Croisade (1204, pp. 13—16), cinq chapitres étudient successivement, les jeunes années de Michel Paléologue, révolution et usurpation, la bataille de Pélagonie (1259), la préparation militaire et diplomatique pour la reconquête de Constantinople (1260—1261), la reconquête grecque de Constantinople et la chute de l'Empire latin (1261, pp. 16—115). — La seconde partie, *Les premières années de l'Empire byzantin recouvré (1261—1266),*

étudie, dans les chapitres 6, 7 et 8, le nouveau Constantin et sa capitale, la diplomatie du Paléologue (1261—1263) et de Settepozzi à Benvento (1263—1266, pp. 119—185). — La troisième partie (ch. 9 à 14) a pour titre: *Le conflit entre Michel Paléologue et le roi de Sicilie, Charles d'Anjou (1266—1282);* chapitre 9: *Charles d'Anjou et Michel Paléologue (1266—1270);* chapitre 10: *Campagnes et négociations (1270—1274);* chap. 11: *L'Union religieuse de Lyon;* chap. 12: *Les effets de l'Union de Lyon (1274—1277);* chap. 13: *Les exigences du pape et les offensives angevines (1277—1281);* chap. 14: *Triomphe de Michel — les Vêpres Siciliennes (pp. 189—367).* — Conclusion: *La fin des projets angevins sur Byzance et la mort de Michel Paléologue* (pp. 368—371).

Deux *Appendices* donnent, le premier, les *Raisons postérieures prouvant l'existence d'une alliance gréco-aragonaise antérieure aux Vêpres Siciliennes (pp. 373—377),* le second *Six documents inédits illustrant les relations byzantino-latines pendant le règne de Michel Paléologue* (pp. 378—382). Une abondante *Bibliographie* (pp. 387—417), un *Glossaire* (pp. 421—434) terminent cette excellente étude, de présentation typographique parfaite.

R. Guilland/Paris

F. Thiriet, *La Romanie Vénitienne au Moyen-Age. Le développement et l'exploration coloniale vénitienne (XII^e—XV^e siècles).* Paris, 1959, pp. 471 + 16 cartes, dont 8 h. t. et VI pl. h. t.

Mr Thiriet est un spécialiste de l'histoire médiévale de Venise. Le présent ouvrage étudie les débuts de l'Empire colonial de la Sérénissime République jusqu'en 1480. C'est une contribution originale, solide, très documentée, qui apporte beaucoup de renseignements nouveaux sur l'histoire « coloniale » de Venise. La documentation repose essentiellement sur les Archives de Venise et sur les Chroniques, pour la plupart inédites, de la Bibliothèque de Saint-Marc. Les archives du Sénat, du Grand Conseil, du Collège et du Conseil des Dix, en particulier, ont donné d'importants détails inconnus. D'un autre côté, les Chroniques de Daniel Barbaro, de Gian-Giacopo Caroldo, de Zorzi Dolfin, d'Antonio Morosini, de Niccolo Trevisan et de Gasparo Zancaruolo ont apporté des renseignements qui éclairent les données livrées par les documents d'archives et qui mériteraient d'être toutes éditées. Il faut enfin ajouter les renseignements d'un très grand intérêt pour l'histoire de la Romanie gréco-vénitienne, que donnent certaines œuvres encore inédites, comme l'ouvrage de Basilicata sur la Crète, rédigé en 1629, et les deux Chroniques crétoises, rédigées en vénitien, de Calergi, de la seconde moitié du XVI^e siècle et d'Andréa Corner, écrite vers 1630—1635.

L'ouvrage débute par un Avant-Propos, consacré à la *Romanie, réalité historique et cadre géographique,* suivi d'un bon exposé sur les *Sources utilisées* et d'une *Bibliographie sommaire,* ne citant que les « principales publications » et les « ouvrages couramment cités » (pp. 1—25).

Le sujet est traité en trois parties, dont la première surtout intéresse Byzance. Celle-ci, *Formation et développement de l'Empire vénitien de Romanie* (pp. 29—178) est divisée en quatre chapitres: chap. I, *Les Vénitiens dans l'Empire byzantin jusqu'en 1204.* L'auteur étudie la situation des Vénitiens de la sujétion à l'alliance byzantine, l'âge d'or du commerce vénitien dans l'Empire byzantin et la rupture de 1171 et ses conséquences. — Le chapitre II, *La conquête de la Romanie: l'Empire Latin et la pré-*

pondérance vénitienne en Haute-Romanie, étudie les Vénitiens dans la IVe Croisade, la pénible conquête de la Romanie vénitienne, la fructueuse politique du doge Giacomo Tiepolo, la fin du condominium franco-vénitien à Constantinople. — Le chapitre III, *La conquête de la Romanie: réalités byzantines et installation vénitienne*, étudie les réalités byzantines en Romanie inférieure, les premières mesures vénitiennes et les chances de pacification à la fin du XIIIe siècle. — Le chapitre IV, *Un siècle difficile de consolidation impériale* étudie après un aperçu général, Venise face à la reconquête byzantine de 1261 à 1303, la paix maritime et la reconstruction romaniote, de 1303 à 1351 et le retour nécessaire à l'expansion, de 1351 à 1381.

La deuxième partie, *Problèmes de colonisation et d'exploitation au XIVe siècle* (vers 1300 — vers 1400, pp. 181—349), comprend les chapitres suivants: *I. La centralisation administrative, agent d'encadrement et d'unification impériale; II. La centralisation administrative, moyen d'exploitation: les services du régime. — III. La vie des hommes et les rapports des collectivités. — IV. L'Empire colonial source de prospérité pour la Dominante.*

La troisième partie a deux chapitres (pp. 353—439): *I. Venise face aux Ottomans, 1381—1480. — II. Les premiers effets de l'expansion ottomane.* Ces chapitres n'intéressent qu'indirectement l'histoire de Byzance. Un bon index (pp. 447—463) facilite la consultation de cet ouvrage bien composé et qui enrichit nos connaissances d'un grand nombre de faits nouveaux.

R. Guilland/Paris

J. Verpeaux, *Nicéphore Choumnos, homme d'Etat et humaniste byzantin (ca. 1250/1255—1327)*. Paris, 1959, pp. 216.

Voici enfin une étude consacrée à un écrivain byzantin. On peut compter, en effet, les ouvrages qui ont trait à la littérature byzantine, qui, par suite d'une inexplicable indifférence, reste très mal connue. Son importance, cependant, pour l'histoire culturelle de l'Europe est indiscutable. Le présente étude en est une excellente preuve.

Nicéphore Choumnos, ministre d'Andronic II Paléologue, homme d'Etat est aussi un écrivain, qui a laissé une œuvre importante. Par sa diversité, elle apparente Choumnos aux écrivains polygraphes du XIVe siècle. L'importance de l'œuvre de Choumnos tient à ce qu'elle reflète fidèlement la vie intellectuelle de la société cultivée d'alors. On voit la place de choix, que tenaient, dans la formation intellectuelle, les Livres Saints et Aristote, dont l'influence sur la pensée byzantine est toujours profonde, mais non exclusive. Choumnos n'ignore pas Platon. Mais n'étant partisan complètement ni d'Aristote ni de Platon, Choumnos — et c'est là son originalité —, cherche à réaliser une synthèse des philosophes antiques et des révélations, transmises par les Livres Saints. La conciliation entre la philosophie antique et la sagesse chrétienne était le vrai problème qui se posait, en ce début du XIVe siècle, et non pas le choix entre l'aristotélisme et le platonisme. Le problème était sans doute, délicat à résoudre, mais non insoluble. L'exemple de Joseph le Philosophe, ami de Choumnos, celui de Choumnos lui-même en sont la preuve. Concilier l'hellénisme et le christianisme était, pour Choumnos, la condition essentielle du salut de la culture byzantine et il fit personnellement de sincères et tenaces efforts pour en faire une réalité. Voilà le grand intérêt de l'ouvrage de J. Verpeaux.

Une substantielle Introduction (pp. 11—26) renseigne longuement sur l'objet et sur le plan de l'étude ainsi que sur les sources (catalogue des œuvres de Nicéphore Choumnos;

liste des manuscrits des œuvres de Choumnos: notices et études). L'exposé proprement dit comprend six chapitres. Chap. 1: *La vie et la carrière* (pp. 27—62): Les origines familiales et la formation intellectuelle; l'apprentissage et l'ascension d'un haut dignitaire; l'apogée de la carrière politique; la querelle avec Théodore Métochite et les dernières années. — Le chap. 2 étudie la *Correspondance: miroir d'une société, expression d'un goût et illustration d'un genre littéraire* (pp. 63—82). — Le chap. 3 présente *Les œuvres oratoires et les idées de Nicéphore Choumnos sur l'éloquence* (pp. 82—122): Les règles de l'Ecole et leur application chez Nicéphore Choumnos; exemple du βασιλικὸς λόγος; les œuvres oratoires et les compositions en vers de Nicéphore Choumnos, emprise de l'Ecole et expression personnelle; les idées de Nicéphore Choumnos sur la Rhétorique et les tendances de l'éloquence byzantine au début du XIV siècle; les sources d'inspiration de l'éloquence de Nicéphore Choumnos. — Le chap. 4 étudie *Les ouvrages philosophiques et religieux* (pp. 123—150): Nombre et importance des ouvrages philosophiques de Nicéphore Choumnos; les ouvrages cosmologiques et physiques; les ouvrages sur l'âme; les ouvrages religieux. — Le chap. 5 est consacré à *Nicéphore Choumnos et les connaissances mathématiques* (pp. 151—170): Choumnos et Métochite et leur attitude à l'égard des études astronomiques et mathématiques; le poids de l'héritage scientifique de l'époque hellénistique et romaine; connaissances scientifiques et ambiance intellectuelle. — Le chap. 6 présente *La pensée et la culture de Nicéphore Choumnos* (pp. 171—192): Aristotélisme et platonisme chez Choumnos et ses contemporains; pensée grecque et christianisme; la culture de Nicéphore Choumnos. Une importante *Conclusion: l'humanisme de Nicéphore Choumnos; humanisme byzantin et humanisme occidental* (pp. 193—202) termine ce solide exposé. Un Index général (pp. 203—214) accompagne l'ouvrage.

L'étude de J. Verpeaux est menée avec une méthode sévère et témoigne de vastes et solides recherches. Elle enrichit notre connaissance de l'œuvre de Choumnos, encore inédite en partie et négligée jusqu'ici; elle est surtout une contribution de valeur à l'histoire de la culture et de la civilisation byzantines, au début du XIVe siècle. Un autre mérite de la belle étude de J. Verpeaux est d'attirer l'attention sur d'importants problèmes, qu'il ne pouvait traiter dans le présent ouvrage: dans quelle mesure peut-on dire de Nicéphore Choumnos qu'il est un précurseur de la Renaissance italienne et surtout quels furent les rapports entre la culture byzantine et la culture occidentale? Il n'est nul besoin d'insister sur l'intérêt que présente l'étude de ce dernier et délicat problème pour l'histoire intellectuelle de l'Europe occidentale au XVIe siècle. Il faut souhaiter voir paraître d'autres études aussi solides que celle de J. Verpeaux, consacrées à tous ces grands écrivains du XIVe et du XVe siècles byzantins, qui attendent toujours leur historien comme Théodore Métochite, entre autres, Jean VI Cantacuzène ou Démétrios Cydonès. Tant que l'on n'aura pas étudié l'œuvre des nombreux et importants auteurs byzantins des XIVe—XVe siècles, l'histoire culturelle de l'Europe du XVIe siècle restera incomplète, et, partant, inexacte.

R. Guilland/Paris

A. Grabar, *L'iconoclasme byzantin. Dossier archéologique.* Paris, Collège de France, 1957, pp. 277 + 163 illustr.

Pour éclairer l'histoire de l'iconoclasme byzantin, on a jusqu'ici interrogé surtout, sinon exclusivement, les sources littéraires, chroniques d'historiens et traités théologiques. Pourtant, à coté de ces écrits, ce sont aussi les monuments, les icones elles-mêmes et

autres objets d'art, qui peuvent aider à comprendre ce qu'a été la « Querelle des Images ». Sans doute, tout le monde le reconnaît, mais M. Grabar est le premier à démontrer cette vérité par son beau livre. C'est à travers les monuments qu'il étudie l'histoire de la crise iconoclaste, ses antécédents, son cours et ses conséquences. Malgré la destruction de la plupart des monuments de l'époque iconoclaste, le « dossier archéologique » de M. Grabar, qui ne se limite pas, d'ailleurs, à la période iconoclaste proprement dite, présente un riche choix d'objets d'art, icones, mosaïques, miniatures, arts mineurs et tissus, de monnaies et de sceaux. Ces monuments ne complètent pas seulement les renseignements fragmentaires des sources littéraires, ils les font mieux comprendre. D'autre part, ce sont les sources écrites qui expliquent les monuments et qui permettent de saisir les idées dont ils s'inspirent. Le livre de M. Grabar montre admirablement cette interdépendance entre monuments et sources littéraires. Les textes tiennent une grande part dans son dossier archéologique. Son étude des monuments s'appuie sur une vaste connaissance des sources historiques, théologiques et hagiographiques et une compréhension pénétrante de la pensée religieuse et politique des Byzantins; et c'est grâce à cela que cette étude est si révélatrice. Certes, vu la quantité et l'étendue des œuvres théologiques qui touchent à la question des images, ce n'est qu'un choix limité de textes qui a pu être présenté et discuté. Il serait facile, mais peu équitable, me semble-t-il, de déplorer l'absence d'un tel texte ou de disputer de l'exégèse d'un tel autre. Il faut plutôt admirer l'érudition vraiment extraordinaire de l'auteur, à qui tous les genres de sources concernant l'histoire de l'iconoclasme sont familiers et qui, au surplus, connaît à merveille non seulement les monuments de la civilisation byzantine, mais aussi et autant ceux de la civilisation d'autres pays, voire surtout des pays musulmans. Cette largeur de vue permettant une étude parallèle et comparative des monuments byzantins et musulmans est un autre point encore qui rend le livre de M. Grabar particulièrement important et suggestif.

Le volume est divisé en trois parties sensiblement égales qui traitent l'évolution avant, pendant et après la crise iconoclaste. Vu le rôle prépondérant que le pouvoir impérial a joué dans le déclenchement et le développement de l'iconoclasme, l'auteur examine d'abord l'iconographie monarchique de l'époque pré-iconoclaste pour montrer que les empereurs de cette époque ont eu une certaine « politique des icones ». Dès la fin du VIe siècle, les empereurs byzantins ont commencé de se servir des images religieuses dans leurs actes politiques. L'icone achiropiite du Christ devint un nouveau *labarum* des armées impériales lancées contre les Perses. Très révélatrice est dans cet ordre d'idées l'iconographie monétaire qui tient une grande place dans l'exposé de M. Grabar. Il insiste à juste titre sur l'iconographie des monnaies de Justinien II qui associe à l'image de l'empereur l'icone du Christ et qui souligne par les légendes le lien entre le basileus terrestre, le *servus Christi*, et le basileus céleste, le *rex regnantium*. En même temps, comme M. Grabar l'a bien vu, ces fameuses monnaies représentant un souverain unique en lieutenant du Christ expriment, dans le plan terrestre, le triomphe du principe du gouvernement strictement monarchique qui fut assuré par la lutte du père de Justinien II, Constantin IV, contre ses co-régents.

Ainsi les images deviennent une arme de propagande et de polémique. On sait que Philippicus Bardanès s'en servit pour exprimer sa confession monothélète et le pape pour le contredire. Mais ce que nous ne savions pas et que nous apprenons grâce à M. Grabar c'est que le monde musulman fut entraîné dans cette « guerre par les images ». En effet, les nouveaux types des monnaies du calif Abd-el-Malek datant des dernières années du VIIe siècle paraissent avoir été créés en contre-partie des monnaies

de Justinien II et les mosaïques de la mosquée du Rocher à Jérusalem en contre-partie de celles de la basilique de Bethléem.

Tandis que les empereurs byzantins, depuis le milieu du VIe siècle, montrent aux icones un intérêt de plus en plus vif, l'attitude de l'Église reste, selon M. Grabar, plutôt indifférente. Ce n'est que l'importance croissante attribuée aux images par la puissance impériale qui ait poussé l'Église à se prononcer dans un canon du concile Quinisexte de 692, sinon sur l'ensemble du problème des images, tout au moins sur une question d'iconographie. « L'Église », dit M. Grabar (p. 78), « avait fini par remarquer les images religieuses ». Il y a sans doute quelque chose de très juste dans ces observations: certes, ce fut surtout la cour impériale qui fit entrer les icones dans la vie publique de l'Empire, comme ce fut un empereur qui les en expulsa; l'Église a pris officiellement position en faveur des images à une date étrangement tardive (c'est pourquoi les témoignages en faveur des images que les membres du VIIe Concile œcuménique ont pu tirer des œuvres patristiques des siècles antérieures sont pour la plupart singulièrement insignifiants). Notons toutefois que les empereurs de l'époque pré-iconoclaste ne se sont non plus prononcés sur le problème des images: tout ce que M. Grabar dit avec tant de pénétration sur leur « politique de l'icone » est déduit des monuments. D'autre part, à mon sens, le point principal de la décision du Quinisexte sur la figuration du Christ n'est pas suffisamment mis en relief par l'interprétation que lui donne M. Grabar. En effet, d'après le canon 82 du Quinisexte, la représentation du Christ doit rappeler la réalité de son incarnation, de sa passion et de sa mort et de l'œuvre du salut en faveur de l'humanité qui en résulte: le Concile interdit de figurer le Christ sous l'aspect symbolique de l'Agneau et prescrit de le représenter en homme — πρὸς μνήμην τῆς ἐνσάρκου πολιτείας, τοῦ τε πάθους αὐτοῦ καὶ τοῦ σωτηρίου θανάτου ... καὶ τῆς ἐντεῦθεν γενομένης τῷ κόσμῳ ἀπολυτρώσεως. On reconnaît facilement dans ces mots le fameux argument christologique sur lequel insisteront surtout, et de plus en plus, les défenseurs des images de l'époque iconoclaste. M. Grabar souligne l'importance de cet argument dans un chapitre postérieur. Par conséquent, le lien entre l'Incarnation et la représentation du Christ par l'image, qui deviendra l'idée fondamentale de l'iconosophie byzantine, fut déjà énoncée par le Concile de 692. Elle se retrouve, d'ailleurs, vers ce même temps, dans un discours de Jean de Thessalonique, membre du VIe Concile œcuménique de 680 (il fut cité comme témoignage en faveur des images par le VIIe Concile œcuménique). Il me paraît donc qu'on ne saurait nier que l'Église avait eu, avant l'iconoclasme, une doctrine de l'icone qu'elle développa ensuite dans la polémique contre l'iconoclasme.

La question, souvent discutée, des influences juives et surtout des influences musulmanes sur l'iconoclasme byzantin fait l'objet d'un chapitre remarquable qui termine la première partie du livre de M. Grabar. L'auteur établit que le célèbre édit iconoclaste du calif Yazid II fut dirigé non seulement contre les icones chrétiennes mais contre toute image d'homme ou d'être vivant et que cet édit qui précédait de peu le déclenchement de l'iconoclasme à Byzance était précédé de sa part par une législation également iconoclaste du calif Omar II (717—720). Ces lois du Califat ont-elles précipité les mesures iconoclastes de Léon III? La discussion de M. Grabar est, comme toujours, aussi nette que prudente et ses conclusions méritent d'être retenues. Ne citons qu'un seul passage: « Depuis des temps immémoriaux, les peuples méditerranéens n'ont pas connu de régime politique qui s'appuyerait sur une religion sans images; aussi lorsqu'il en apparaît deux, coup sur coup, et dans deux Etats voisins qui se disputent la prédominance, il y a peu de chance pour que le pays qui, le premier chronologiquement, installe ce régime (Califat) ne soit pas à l'origine du régime aniconique de l'autre (Byzance). D'autant plus que le

premier s'appuie sur un monothéisme sémitique, qui traditionnellement est hostile aux images divines, tandis que l'autre y arrive, en renonçant brutalement à une tradition d'imagerie bien établie » (p. 111).

La partie consacrée à l'époque iconoclaste proprement dite commence par une étude exhaustive des monnaies. Cette étude montre, d'ailleurs, que les empereurs iconoclastes ont maintenu l'iconographie monétaire de leurs prédécesseurs; ils n'ont eu rien à y changer du fait que les monnaies de l'époque antérieure (à l'exception unique des monnaies de Justinien II) ne comportaient pas d'images saintes, tandis que la croix qui y figurait sur les revers était acceptée et vénérée par les iconoclastes. Il est curieux que les empereurs qui régnèrent entre les deux périodes iconoclastes aient maintenu, à leur tour, le type des monnaies de leurs prédécesseurs iconoclastes sans tenter de manifester leur attitude religieuse par l'image monétaire. Ce n'est qu'après le triomphe du culte des images en 843 que l'effigie du Christ qui avait figuré sur les monnaies de Justinien II réapparut sur les pièces de Michel III et de sa mère Théodora.

L'auteur examine ensuite l'histoire de l'image du Christ sur la façade de la grande Porte de Bronze du Palais impérial, dont la destruction fut le premier acte iconoclaste de Léon III. Il constate, entre autre, que ce ne fut pas une statue, comme on l'a dit souvent, mais une icone peinte, sûrement une mosaïque. Une peinture fut de même l'image du Christ restaurée à l'ancien endroit par l'impératrice Irène, enlevée ensuite par Léon V l'Arménien et réinstallée après 843 par Théodora. M. Grabar attire l'attention sur deux épigrammes qui se rattachent à cette icone: l'une, iconoclaste, que Léon III fit mettre sous l'image de la croix au-dessus de la Porte de Bronze, à la place de l'icone du Christ détruite; l'autre, iconophile, que le patriarche Méthode consacra à l'image de Chalcé restaurée par l'impératrice Théodora. L'étude de ces deux inscriptions montre, à l'appui de tant d'autres textes, combien la notion même de l'image était différente chez iconoclastes et iconodoules.

On sait que les iconoclastes, tout en combattant l'art religieux, ne s'opposaient point aux images impériales ni au culte qu'on continuait à leur rendre. Les empereurs iconoclastes acceptaient et favorisaient cet art impérial qui s'exprimait dans des scènes exaltant la puissance du basileus (victoires dans les guerres, triomphes impériaux, jeux de l'hippodrome etc.) et auquel M. Grabar a consacré son livre bien connu, *L'empereur dans l'art byzantin* et plusieurs recherches spéciales. Pourtant, comme M. Grabar le signale très justement, aux yeux des Byzantins les images impériales étaient apparentées aux icones religieuses; les Byzantins orthodoxes les rapprochaient constamment et se refusaient à accepter la séparation que les empereurs iconoclastes établirent entre ces deux groupes d'images. Pour faire mieux comprendre l'attitude des iconoclastes byzantins, M. Grabar évoque l'exemple de leurs contemporains musulmans. C'est qu'on retrouve ches les Omeyyades une coupure plus nette encore entre imagerie religieuse et imagerie impériale. En effet, au palais, ils admettaient « n'importe quelles images et notamment un grand nombre de personnes, dans des scènes de tous genres jusqu'aux plus intimes voire libertines », mais d'autre part ils excluaient du sanctuaire, dès avant la fin du VIIe siècle, toute représentation d'êtres vivants. M. Grabar explique ce radicalisme musulman par le fait que chez les Arabes, un passé tout récent pouvait faire craindre le retour à l'idolâtrie « sous les formes les plus variées et les plus élémentaires, semblables à celles qui menaçaient constamment le monothéisme juif des temps bibliques les plus anciens », tandis qu'à Byzance un retour à l'idolâtrie ne pouvait se concevoir que par une déviation de la vénération des images du Christ et des saints. Nous ne pouvons citer que ces quelques observations et nous renvoyons le lecteur aux pages très suggestives que

M. Grabar a consacrées à l'étude comparative de l'art byzantin de la première période iconoclaste et de l'art omeyyade. Elles sont suivies de l'étude des fameuses fondations de Théophile à la fin de l'époque iconoclaste, les seules fondations d'un empereur iconoclaste décrites dans les textes. Ici encore l'auteur arrive à la conclusion: « Chrétiens et Musulmans s'observaient, et ou bien ils s'influençaient les uns les autres, ou bien ils procédaient de façon analogue » (p. 172).

La dernière partie du livre examine les reflets du « Triomphe de l'Orthodoxie ». L'image du Christ réapparaît sur les monnaies de Michel III et de Théodora et est retenue sur les émissions de Michel III après la chute de Théodora aussi bien que sur celles de Basile Ier. D'autres manifestations particulièrement significatives sont l'apparition simultanée de l'empereur et du patriarche sur une mosaïque du Chrysotriclinos dont la légende nous est conservée par une épigramme, et les portraits des quatre grands patriarches iconodoules, Germain, Taraise, Nicéphore et Méthode, récemment découverts à Sainte-Sophie. Tous ces témoignages, et tant d'autres encore, montrent d'ailleurs qu'il faut bien se garder de surestimer la portée de la politique modérée du gouvernement de l'impératrice Théodora. Il me paraît qu'on y a par trop insisté en ce dernier temps. La modération indéniable des restaurateurs des images de 843 (surtout à l'égard des anciens partisans de l'iconoclasme) n'allait certainement pas jusqu'à affecter les manifestations de leur attachement au culte des icones (les monnaies de cette époque suffisent à elles seules à démontrer le contraire). Aussi je doute que le fait que l'impératrice Théodora, tout en réinstallant l'image du Christ à la Porte de Chalcé, ne fit pas écarter l'image de la croix qui s'y trouvait depuis Léon III, puisse servir de preuve d'une politique d'accommodement avec le parti iconoclaste, comme le paraît admettre M. Grabar (p. 204). Je ne vois pas très bien comment la très pieuse impératrice aurait pu faire détruire l'image du plus saint symbole de la foi chrétienne, et en tous cas elle manifesta son attitude iconodoule d'une façon bien ostensible en associant à l'image de la croix l'icone du Christ.

M. Grabar signale les sujets particulièrement répandus dans l'art de l'époque post-iconoclaste, les images du Christ régnant, les scènes de la Résurrection. De même il constate l'extension des images de la Théotocos, surtout des types de la Théotocos trônant et de l'Hodigitria. Le thème de la Résurrection l'amène à examiner de plus près les idées des iconodoules byzantins sur le lien entre l'image du Christ et l'Incarnation. Inspiré par ces idées, l'art byzantin après la crise iconoclaste tend à une élévation de style et obtient un caractère hiératique. Evidemment, ici encore nous ne pouvons indiquer que quelques observations particulièrement significatives, passant sous silence maintes autres remarques importantes et suggestives dont cette partie est aussi riche que le sont les parties précédentes. Tout compte fait, le livre de M. Grabar est l'un des plus importants et sans doute le plus original qui ait jamais paru sur l'iconoclasme byzantin.

G. Ostrogorsky/Belgrade

G. Walter, *La ruine de Byzance. 1204—1453*. Paris, 1958, pp. 418.

Le présent ouvrage est la deuxième partie d'une « trilogie historique », consacrée à « la mort des Empires », dont la première, *La destruction de Carthage*, a paru, et la troisième, *La chute de l'Empire romain* est en préparation. L'auteur s'est fait connaître par de nombreux ouvrages historiques, qui vont de l'histoire romaine à l'histoire de la

Révolution russe. Le propos de G. Walter est de montrer « comment marche à sa ruine un Etat jadis puissant et riche, mais qui n'a pas su se servir utilement de sa puissance et de sa richesse ». Mr Walter a choisi, entre autres exemples, Byzance, « frappée à mort par les Croisés français, complices des marchands vénitiens, avec la IVe Croisade (1204)». L'auteur expose sa thèse en deux parties: la première présente les événements, du règne d'Andronic Ier Comnène (1183—1185) à la prise de Constantinople par les Croisés (1204) et la seconde ceux de la reconquête de Constantinople par Michel VIII Paléologue (1261) à la chute de Constantinople (1453). Quinze chapitres exposent les faits relatés dans la première partie: *1. La guerre des deux Maries; 2. L'heure d'Andronic Comnène; 3. La mainmise italienne sur Byzance; 4. Le règne éphémère d'Alexis II Comnène; 5. Andronic Comnène, empereur des pauvres; 6. La prise de Thessalonique par les Normands; 7. La chute d'Andronic Comnène; 8. Le triste règne d'Isaac Ange; 9. La perte de la Bulgarie; 10. Nuages à l'Occident; 11. Le difficile démarrage de la IVe Croisade; 12. Les Croisés à l'assaut de Byzance; 13. La prise de Constantinople par les Croisés; 14. Les vainqueurs à l'œuvre; 15. Le partage des dépouilles.*

La deuxième partie ne comprend que 11 chapitres: *1. La reprise de Constantinople par Michel Paléologue; 2. La tentative d'union religieuse de Michel Paléologue; 3. La rupture de l'union religieuse; 4. La guerre des deux Andronics; 5. La seconde guerre civile et la révolte des Zélotes; 6. Le triomphe de Cantacuzène et l'écrasement des Zélotes; 7. La chute de Cantacuzène; 8. Les mésaventures de Jean Paléologue; 9. Sur les pas de l'empereur errant; 10. « Comme un dernier rayon »; 11. La prise de Constantinople par les Turcs.* Quatre appendices accompagnant l'exposé: *1. La chute de Constantinople dans la poésie populaire grecque; 2. Croyances populaires grecques sur la reprise de Constantinople; 3. Constantinople vue par les étrangers à la veille de sa chute* (il s'agit d'extraits de Ruy Gonzales de Clavijo, écrits en 1403); *4. Constantinople en 1422* (extraits du voyageur italien Cristoforo Buondelmonte); *5. Une impératrice de Byzance vue par un gentilhomme français* (extrait de Bertrandon de la Broquière, pendant son séjour à Constantinople en 1432). Une bonne bibliographie, une Table chronologique de 330 à 1453, une Brève terminologie byzantine, donnant l'explication de certains termes techniques (p. ex. chrysobulle, logothète...), un Index des noms propres terminent l'ouvrage.

Cet ouvrage est, dans l'ensemble, honorable. L'auteur connaît les sources qu'il utilise largement et il est au courant des études récentes. A-t-il démontré, comme il le déclare, que la « prétendue renaissance (de l'Empire byzantin), qui aurait suivi la reprise de Constantinople par les Grecs, n'est qu'un mythe abusivement exploité par des historiens complaisants », rien de moins certain. Qu'il le veuille ou ne le veuille pas, l'auteur a orienté son exposé vers cette conclusion. Dans l'ensemble, cependant, son exposé témoigne d'un certain effort pour présenter les faits aussi historiquement que possible. Il y a incontestablement de la fantaisie dans le récit de la reconquête de Constantinople par Stratègopoulos, en 1261, mais le fait est, somme toute, assez rare. Quelques négligences témoignent, toutefois, d'une connaissance plus ou moins grande des faits: la création, sous Andronic II Paléologue, d'une « Association des moines aveugles » (1188), la bataille de la Tibériade, en 1187, *Le préposé* Théodore Métochite, *Didymothèque Véra, Rantina,* la rivière *Galico, la Mesa.* Ajoutons la manie de moderniser, à laquelle l'auteur n'a pu échapper: la Thessalie, « une espèce d'immense pipe-line à travers lequel se déversaient les doctrines hérétiques », les crypto-cantacuzénistes, le gangster Gattilusio; un style parfois trop négligé (intrigailler, passage embrouillé, [il s'estimait] roulé), des constructions d'une correction douteuse (les forces y *étaient pénétrées* — pendant que l'Etat allait à la dérive *et les* gouvernants ne savaient plus... pourquoi ne pas profiter de l'occasion et *de faire* une

bonne affaire... ne demandait pas mieux qu'*à quitter*), des fantaisies, que l'on mettra sur le compte du prote (l'empereur *autocrate* [autocrator], *cytokrython* [sitokrithon], Mambourg [Mamboury], porphyrogenetesse). L'ouvrage se lit, malgré tout avec intérêt et il témoigne incontestablement d'une connaissance des faits.

R. Guilland/Paris

B. Primov, *България като център на антицърковна и еретическа дейност в средновековна Европа.* Ист. Преглед XV, 2 (1959) 36—72.

Der Verfasser geht von der Tatsache aus, daß Bulgarien am frühesten von allen Ländern im Mittelalter eine Massenketzerei entwickelte u. legt sich in diesem Zusammenhang die Frage vor, auf welche Ursachen das zurückzuführen sei. Seine Antwort lautet: An erster Stelle steht der Pope Bogomil, dessen Persönlichkeit er an a. O. mit den Worten Theoretiker, Praktiker, Denker, Prediger, Propagandist und Organisator umschreibt.[1] Als zweite Ursache müssen die günstigen bildungsgeschichtlichen Voraussetzungen für die Verbreitung einer Häresie berücksichtigt werden. Das bulgarische Volk besaß durch das Werk der Apostel Cyrill und Method eine Schriftsprache und damit bessere Möglichkeiten zur kritischen Verarbeitung der christlichen Dogmen als beispielsweise Ost- und Westfranken und Italiener im ausgehenden 9. und zu Beginn des 10. Jahrhunderts.

P. geht es jedoch in diesem Artikel nicht so sehr um die Beleuchtung des Bogomilentums in dessen Geburtslande als vielmehr um seine Ausstrahlungen nach Westen und Osten. Die theoretische Ausgangsposition des Verfassers besteht in der richtigen Erkenntnis, daß bei ähnlichen oder gleichen ökonomischen, sozialen und politischen Bedingungen innerhalb der einzelnen Feudalstaaten der häretische Dualismus von einer Quelle ausgehen und sich in einzelne Bäche verästeln könne. Daher stimmt er der Meinung der sowjetischen Historikerin N. A. Sidorova nicht zu, die derartige Bemühungen mit dem Verdikt eines idealistischen Sündenfalls abtut. Eine marxistische Analyse über Wesen und Ursprung der Ketzerei vermag vielmehr sehr gut das Phänomen aufzuhellen, daß erst ein Land ergriffen wird und diesem später andere folgen. Die Entwicklungsgesetze des Feudalismus liegen diesen Vorgängen zugrunde. Der Verfasser spricht sogar von einer gemeinsamen Front antikirchlicher und antifeudaler Opposition im mittelalterlichen Europa, deren Führer in engem Austausch zueinander standen. Daher waren die Lehrvermittlungen und Einflüsse „keine leblose Ideenfiliation, sondern lebendige Wirklichkeit, die der Notwendigkeit des Klassenkampfes entsprang..." (p. 47).

Unter diesem Aspekt untersucht P. zunächst an westlichen (Reiner Sacchoni, Petrus Monachus, Ekbert v. Schönau) und östlichen (Petrus v. Sizilien, Euthymius Zigabenus) Quellen den Einfluß des Paulikianertums auf die Katharer. Er kommt zu dem Schluß, daß deren absoluter Dualismus eine Frucht der Paulikianer, nicht aber der Bogomilen gewesen sei. Diese hätten vielmehr den gemäßigten Dualismus, so wie er in der Kirche von Concorezzo herrschte, geprägt. Der italienische Bischof Nazarius unterrichtete sich direkt bei den Vorstehern der bulgarischen Kirche und übertrug Dogma und Organisation auf die italienischen veri Christiani. Leider grenzt der Verfasser die bogomilische und paulikianische Welle zeitlich nicht genauer ab, so daß der Eindruck entsteht, letztere ginge ersterer voraus bzw. erfolge gleichzeitig.

[1] B. Primov, *Поп Богомил и богомилското движение.* Ист. Преглед XIV, 6 (1958) 111.

Durch die Forschungen von A. Dondaine[2] und R. Manselli,[3] die P. nicht zu kennen scheint, wissen wir, daß vor 1167 kein absoluter Dualismus im Westen nachweisbar ist. Die Wende erfolgte erst auf dem Konzil von St. Félix de Caraman mit dem Erscheinen des östlichen Ketzerpapstes Niquintas, den der Verfasser, ähnlich wie Obolensky,[4] als Paulikianer bezeichnet (p. 62). Die Bedeutung seines Eingreifens auf organisatorischem Gebiete wird von P. nur angedeutet. Man hätte auch hier eine Berücksichtigung der bahnbrechenden Studie von A. Dondaine[5] gewünscht. Zum besseren Verständnis für die Verteilung des gemäßigten und radikalen Dualismus in Italien und Frankreich wäre eine Skizzierung der einzelnen „Kirchen" von Vorteil gewesen. A. Dondaine[6] und A. Borst[7] bieten dafür solide Grundlagen.

Schließlich hätte der Leser gern Genaueres über das Eindringen des Bogomilentums im Westen bis 1167 erfahren, da ja unter diesem Einfluß die gemäßigte Richtung des westlichen Dualismus geboren wurde.[8] Das interessante Problem des Vordringens der Häresie nach Bosnien und der Entstehung der Crkva Bosanska mußte wohl aus Raumgründen ausgespart bleiben. Der Verfasser sieht jedenfalls in ihr ein wichtiges neues Ketzerzentrum (p. 64).

Ohne Zweifel wird das von ihm angekündigte Buch unter dem Titel: „Der bogomilische Dualismus und seine Verbreitung in Westeuropa" (p. 49, Anm. 23) auf manche noch offene Frage Antwort geben und verschiedenen Partien breiter ausführen, etwa hinsichtlich der apokryphen Literatur, auf die P. am Schluß des Aufsatzes zu sprechen kommt (p. 69—72). Hier wäre eine Scheidung von echtem bogomilischen Erbe und älterer apokrypher Tradition notwendig. Zu letzterer gehören die Bücher, die die Bogomilen ohne Änderung übernahmen, wie z. B. die Legende von Adam und Eva, den Streit zwischen Jesus und dem Teufel oder die Apokalypse des Baruch.[9] Am problematischsten erscheint mir die Gesamtkonzeption des Verfassers. Er sieht nämlich in der dualistischen Häresie einen Versuch des menschlichen Geistes, sich von dem Joch und aus den Fesseln des Obskurantentums zu befreien (p. 36), einen Kampf um Freiheit und Fortschritt zu führen (p. 72). Das Beispiel der bosnischen Kirche stimmt recht nachdenklich. In Bosnien war

---

[2] A. Dondaine, *La hiérarchie cathare en Italie*. Arch. Fratr. Praed. 20 (1950) 267, 269 sq.

[3] R. Manselli, *Per la storia dell' eresia nel secolo XII*. Studi minori, Bull. dell' Ist. stor. ital. per il medio evo 67 (1955) 221, 224. Die gegenteilige Ansicht Ch. Thouzelliers, *Hérésie et croisade au XII^e siècle*. Rev. d'Hist. Eccl. 49 (1954) 855—872, überzeugt nicht.

[4] D. Obolensky in *Convegno di scienze morali storiche e filologiche, Tema Oriente ed Occidente nel Medio Evo*. Accad. Naz. dei Lincei, Roma, 1957, p. 147. — S. Savini vertritt die gleiche Auffassung, bringt jedoch Niquintas mit dem gemäßigten Dualismus zusammen, wodurch seine Schlußfolgerungen wertlos werden: *Il catarismo italiano ed i suoi vescovi nei secoli XIII e XIV*. Firenze, 1958, pp. 29 sq, 68.

[5] A. Dondaine, *Les actes du concile albigeois de Saint-Félix de Caraman*. Studi e Testi V, 125. Roma, 1946, bes. p. 353 sq.

[6] A. Dondaine, *La hiérarchie*, a. a. O., 284—302.

[7] A. Borst, *Die Katharer*. Stuttgart, 1953, Anhang II.

[8] Wichtige Arbeiten, die darauf Bezug nehmen, wie A. Soloviev, *Autour des Bogomiles*. Byzantion 22 (1952) 81—104; E. v. Ivánka, *Gerardus Moresanus, der Erzengel Uriel und die Bogomilen*. Orient. Christ. Period. 21 (1955) 143—146; H. Ch. Puech, *Catharisme médiéval et Bogomilisme*. Convegno di scienze aaO., pp. 56—84; 154—157, dürften dem Verfasser nicht zur Verfügung gestanden haben. Sie erscheinen nicht in den Anmerkungen und der Text läßt ihre Lektüre nicht erkennen.

[9] Vgl. dazu die grundlegenden Ausführungen von E. Turdeanu, *Apocryphes bogomiles et apocryphes pseudo-bogomiles*, Rev. de l'Hist. des Religions 138 (1950) 22—52; 176—218, bes. 176 sq.

das Bogomilentum zur Staatskirche aufgestiegen. Hier hätte es seine Ideale, oder wenigstens einen Teil davon, verwirklichen müssen. A. Soloviev zieht aus einer souveränen Quellenkenntnis folgende Bilanz: Es verhinderte die Bildung großer Kirchengüter, begünstigte die Entstehung eines „nationalen" Feudalstaates ohne geistliches Machtpotential, förderte den Gebrauch der Muttersprache — aber es schnitt zugleich Bosnien vom Erbe der römisch-byzantinischen Kultur ab. „Wir kennen keine einheimische Kultur, keine geschriebenen Gesetze, nicht einmal Volkslieder aus dem Mittelalter, weil der Bogomilismus in seiner Verachtung dieser Welt kulturfeindlich war". Auch die erwarteten sozialen Erleichterungen für den Bauern blieben aus, denn die Perfecti schlossen sehr bald einen Kompromiß mit den Feudalherren. Der revolutionäre Schwung, der, ähnlich wie in Bulgarien des 10. und 11. Jahrhunderts, auch in Bosnien anfangs vorhanden war, ging nach dem Sieg rasch verloren. Was übrig blieb, war eine reaktionäre Sekte.[10]

Etwas anders stand es in dieser Beziehung in Italien und Südfrankreich. Hier waren Kaufleute, Wucherer und Handwerker die Massenbasis des Katharertums. Sie führten unter seinen Fahnen den antikirchlichen und antifeudalen Kampf. N. A. Boršnik spricht daher von einem rein bürgerlichen Charakter dieser Häresie.[11] Ein demokratischer Aufbau der Leitung, der Hierarchie, fehlte jedoch auch hier.[12] Die südfranzösischen Albigenser galten bereits im 13. Jahrhundert als Wucherer und stießen die Handwerker von ihren Gemeinden ab, trieben sie in die Arme der Waldenser.[13] Von einem sozialen Befreiungsprogramm war keine Rede. Das Fortschrittliche im Westen lag in der Unterstützung der kommunalen Bewegung und in der Entstehung einer Art stadtbürgerlichen Ideologie, zumindestens in Keimformen. Aberglauben und religiöse Befangenheit wurden dabei keineswegs aufgegeben. Von geistiger Freiheit ist nichts zu spüren.[14] Im Gegenteil, die reaktionäre Form des Dualismus hemmte mit der Zeit die

---

[10] A. Soloviev, *Bogomilentum und Bogomilengräber in den südslawischen Ländern*, Völker und Kulturen Südosteuropas. München, 1958, p. 181 sq.

[11] N. A. Boršnik, *Еретические секты Италии первой половины XIII в.* Средние века X (1957) 118.

[12] Ders. p. 114.

[13] A. P. Evans, *Social aspects of medieval Heresy. Persecution and Liberty.* New York, 1931, p. 113; J. H. Mundy, *Liberty and Political Power in Toulouse 1050—1230.* New York, 1954, p. 79.

[14] Vor einer Überschätzung der kulturellen Leistung der Albigenser warnt A. Dondaine, *Les actes du concile*, aaO., p. 334 sq. Die Feudalgesellschaft unterstützte wohl die Häresie, beteiligte sich jedoch nicht aktiv an ihr. Eine Verbindung zwischen höfischer Liebe und Katharertum, wie sie R. Nelli, *De l'amour provençal*, Cahiers d'ét. Cathares 9/10 (1951) 76 sq. herzustellen versucht, ist wenig glaubhaft. Die beiden Strömungen zugrundeliegenden Weltanschauungen und Lebensauffassungen sind doch zu unterschiedlich. Vgl. die Kritik von Imbs in der Rev. du Moyen Age Latin 5 (1949) 289—302. A. J. Denomy, der sich m. W. am eindringlichsten mit diesem Fragenkomplex beschäftigt hat, vermag lediglich eine rein äußerliche Parallele zur Purificatio der Seele, wie sie die Neuplatoniker kennen, zu nennen. Vielleicht bedienten sich die Troubadours solcher Äußerlichkeiten, schufen aber auf jeden Fall etwas ganz anderes als dualistische Kosmogonie: *An Inquiry into the Origin of Courtly Love.* Mediaeval Stud. 6 (1944) 221—228; 259. Die These von D. de Rougemont, die höfische Liebe als Leidenschaft sei im 12. Jahrhundert im Süden zu einer echten Religion geworden, die dem Christentum gegenüberstand, geht an den Tatsachen vorbei. Um das Albigensertum zum Träger dieser „Liebesreligion" und die Troubadours zu ihren Barden zu machen braucht man schon eine üppige Phantasie (*L'Amour et l'Occident.* Paris, 1939, bes. p. 78). Die von Rougemont herangezogenen Beispiele des leidenschaftlichen Begehrens bei Tristan und Isolde gehören übrigens nicht in die Romania, sondern in die keltische Vorstellungswelt. Was sie für das Katharertum beweisen sollen, ist mir schleierhaft. Vgl. J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal.* Paris, 1952, p. 313 sq. (höfische Liebe — Troubadours u. keltisches Erbe).

Entwicklung des sozialen Inhalts. Für die unterdrückten Klassen stand die Aufgabe, sich eine andere Ideologie zu schaffen, die ihren Zielen besser entsprach. Weder Fra Dolcino noch die Ciompi oder Wat Tyler und John Ball stritten unter den Losungen des Katharertums. Die 1280 in Bologna von der Inquisition entdeckten zahlreichen Patarener gehörten nicht zu den Webern, den tessitori, sondern rekrutierten sich aus Unternehmerkreisen und selbständigen Handwerkern.[15]

Man wird also bei der Charakterisierung des mittelalterlichen heterodoxen Dualismus genau Zeit und Ort zu untersuchen haben, um ein gerechtes Urteil fällen zu können. Die Bogomilen des 10. und 11. Jahrhunderts trugen viel progressivere Züge als ihre italienischen und bosnischen Glaubensgenossen im 13. und 14. Jahrhundert. Es bleibt zu hoffen, daß P. in seinem angekündigten Opus die Dialektik dieser historischen Realität aufzeigt.

E. Werner/Leipzig

Maja Miletić, *I „Krstjani" di Bosnia alla luce dei loro monumenti di pietra.* Orientalia Christiana Analecta 149. Roma, 1957, pp. 185 + X Tafeln.

Wenn A. Schmaus 1951 in seinem Forschungsbericht über den „Neumanichäismus auf dem Balkan" hinsichtlich der „bosnischen Kirche" (crkva bosanska) schrieb, daß viele Probleme nach wie vor ungelöst geblieben seien, ja daß selbst in Grundfragen die Meinungen der Fachleute auseinandergingen und sich deshalb auf diesem Gebiete mittelalterlicher Kirchen- und Religionsgeschichte noch ein weites und fruchtbares Arbeitsfeld eröffne,[1] so hat sich bis zum heutigen Tage an dieser Feststellung kaum etwas geändert.

War Fr. Rački 1869/70 in seiner grundlegenden Untersuchung *Bogomili i Patarini* mit Nachdruck für den dualistisch-bogomilischen Charakter der Kirche eingetreten, so versuchten B. Petranović, vor allem aber V. Glušac den orthodoxen Gegenbeweis, wenigstens für eine bestimmte Zeit, zu erbringen. Dagegen trat J. Šidak mit einer neuen These auf, nach der die „bosnische Kirche" ursprünglich katholisch gewesen sei, die slawische Sprache im Gottesdienst verwendet habe, ohne sich jedoch im 13. Jh. der notwendig gewordenen Reform anzuschließen, so daß sie sich von Rom entfernte und ihren eigenen Weg ging. Diese Entwicklung habe aber das Dogma nicht berührt. Im Gegensatz dazu wandte sich A. Solovjev erneut der Ansicht Račkis zu, indem er die crkva bosanska als neumanichäisch und eng mit dem Katharertum verbunden zu erweisen trachtete.[2] Dabei bemühte er sich, die verschiedenen Aussagen der einheimischen, sla-

J. Frappier plädiert daher für die Unabhängigkeit der *fin'amore* von religiösen Vorstellungen, auch wenn ihr ein religiöser Anstrich gegeben wurde. So habe diese „Liebesreligion" einen „paganisme mondain" erzeugt: *Vue sur les conceptions courtoises dans les littératures d'oc et l'oil au XII^e siècle.* Cahiers de Civil. médiévale aux X^e—XII^e siècles II (1959) 135—156; 143.

[15] E. Dupré-Theseider, *Problemi di eresiologia medioevale.* Boll. della Società di studi Valdesi 76 (1957) 16 sq.

[1] A. Schmaus, *Der Neumanichäismus auf dem Balkan.* Sæculum II (1951) 293 f.

[2] Ausführliche Darlegung der Forschungsgeschichte mit kritischer Stellungnahme durch J. Šidak, *Problem „bosanske crkve" u našoj historiografiji od Petranovića do Glušca.* Zagreb, 1937; *Oko pitanja „crkve bosanske" i bogomilstva.* Hist. zbornik III (1950) 316 bis 348; *Pitanje „crkve bosanske" u novioj literaturi.* Godišnjak ist. druž. Bosne i Herc. V (1953) 139—160; *Današnje stanje pitanja „crkve bosanske" u historiskoj nauci.* Hist.

wischen und der fremden, lateinischen, Quellen übereinstimmend zu interpretieren, d. h. die von Rom vorgeworfene patarenische Häresie aus dem bosnischen Überlieferungsstand nachzuweisen.[3] J. Šidak wiederum analysierte bosnische Evangelienhss. mit dem Ergebnis, daß darin Gestalten aus dem A. T. (Moses) und neutestamentliche Heilige dargestellt wurden. Irgendwelche dualistischen Elemente vermochte er nicht zu finden. Solovjev zog darauf die zahlreichen Grabdenkmäler, von denen nicht weniger als 59.500 erhalten sind, in den Kreis seiner Betrachtungen. Bisher wurden 2500 aus 7 Nekropolen archäologisch bearbeitet und veröffentlicht.[5] Nach Solovjev zeigen sie, soweit sie Ornamente oder Inschriften tragen, manichäisch-bogomilische Symbole: Pastorenstab, Sonne, Tisch, Hahn des hl. Petrus, Rosette, Lichtkreuz, „lebendes" Kreuz und Wanderprediger in kurzem Gewand mit entblößtem und geschorenem Haupte, gestützt auf einen taufförmigen Stab.[6] Gegen diese Auslegung erhob Šidak Einspruch. Er meinte, daß auf keinem der Denkmäler Christus mit ausgestreckten Armen als Kreuzessymbol zu finden sei. Man könne deshalb diese Monumente weder als orthodoxe noch als häretische Zeugnisse für die bosnische Kirche beanspruchen.[7]

Es ist daher beim Stand der Dinge nur zu begrüßen, wenn erneut ein Archäologe das Wort zu dem verwickelten Fragenkomplex ergreift und versucht, von seiner Disziplin her Licht hineinzubringen. Die Verfasserin der vorliegenden Schrift begrenzt ihre Untersuchung bewußt auf den rein archäologisch-kunsthistorischen Sektor und verzichtet auf die Heranziehung anderer Quellen, also vor allem der schriftlichen. Sie will als Hilfswissenschaftlerin fungieren, die der Forschung neues Material bzw. neue Fundamente aufbereitet.

M. nimmt 3 Denkmäler unter die Lupe:

1. die Steinplatte der Kirche des Bano Kulin (Mittelbosnien bei Visoko; 1203/4);
2. das Grabmal des Gost Mišljen (Mittelbosnien, Zenica; 1244);
3. Grab und Grabmal des Gost Milutin (Ostbosnien, Humsko an der Drina, bei Foča; Ende 14. oder Anf. 15. Jh.).

Unter den Inschriften der Steinplatte von Visoko findet sich auch ein krstjanin Radohna. Das veranlaßte den Verfasser der Bedeutung des Wortes christianus, das bisher als Bezeichnung für Ketzer gewertet wurde, im Zusammenhang mit der Deklaration von Bolino polje 1203, nachzugehen, in der von seiten der Leiter der bosnischen Kirche dem päpstlichen Legaten Giovanni de Casemaris Reformversprechen gemacht wurden. Der darin gebrauchte Begriff „christianus" bezieht sich auf „monachus". Das gleiche treffe für den Wortgebrauch im Testament des Gost Radin zu: „Vjera apostolska zakon"

---

zbornik VII (1954) 129—142; *Problem bogumilstva v Bosni.* Zgodovinski časopis IX (1955) 154—162.

[3] Vgl. A. Solovjev, *Svedočanstva pravoslavnih izvora o bogomilstvu na Balkanu* Godišnjak ist. druž. Bosne i Herc. V (1953) 1—103, bes. p. 33 ff.

[4] J. Šidak, *Kopitarovo bosansko evanđelje u sklopu pitanja „crkve bosanske".* Slovo 4/5 (1955) 47—63; *Marginalija uz jedan rukopis „crkve bosanske" u mletačkoj Marciani,* ebd. 6/8 (1957) 134—153.

[5] A. Solovjev, *Le symbolisme de monuments funéraires bogomiles.* Cah. d'études cathares 18 (1954) 92—114.

[6] Ders., *Le symbolisme des monuments funéraires bogomiles et cathares.* Actes du Xe Congr. internat. d'Etudes byz., Istanbul, 1957, p. 162—165.

[7] J. Šidak, *Pitanje „crkve bosanske",* aaO 158 f. Vgl. auch die reservierte Haltung A. Frolows zur bogomilischen Herkunft der anthropomorphen Kreuzesdarstellung: Byzantinoslavica X (1949) p. 358 f.

beziehe sich auf die Mönchsordnung, nämlich vjera und zakon = ordo monastica; apostolska = apostolica, d. h. so wie Paulus lehrte. Es ist bekannt, daß die paulinischen Schriften im basilianischen Mönchtum eine große Rolle spielten. Es kannte auch den Ausdruck christianus für Mönch. Daraus könne man schließen, daß die bosnische Mönchsterminologie unter dem Einfluß der basilianischen Regeltradition gestanden hat.

Ebenso verhalte es sich mit den Doppelklöstern in Bosnien, die in der Deklaration von Bolino polje erwähnt werden. Sie gründeten sich auf die basilianische Regel, trugen familiären Charakter und besaßen Hospize. Aus alledem sei zu folgern, daß der erwähnte krstjanin Radohna nichts mit bogomilischen Ketzern zu tun hatte, sondern einfach ein Mönch gewesen sei (p. 41—65).

Wie steht es dann aber mit den häretischen christiani in Bulgarien und Frankreich? Nach Durchmusterung zahlreicher Quellenstellen aus der Geschichte des Neumanichäismus kommt M. zu dem Schluß, daß es sich auch hierbei um Mönche gehandelt habe, die stets sehr empfänglich für häretische Lehren gewesen seien. Um das näher zu beweisen, fügt der Verfasser etymologische Exkurse ein.

Das katharische Consolamentum gehe auf urkirchliche Gebräuche zurück und entspreche fast wörtlich dem slawisch-orthodoxen Mönchsgelübde (τὸ μικρὸν σχῆμα). Κουτουγέρος müsse aus vulgärlat. cutiger = Träger eines Lederbeutels, abgeleitet werden. Dieselbe Bedeutung habe φούνδα und slaw. torba. Die Torbeši waren nichts weiter als die byzantinischen Phundagiagiten. Im altbosn. gibt es ein Wort prtenjaši. Darunter verstand man Leute, die auf ihren Schultern einen Rucksack trugen. Den gleichen Beutel führten die krstjani mit sich, um Almosen einzusammeln und die Hl. Schrift aufzubewahren. Demnach wurde die „bosnische Kirche" von Wandermönchen gelenkt. Diese Tatsache dürfe man jedoch nicht mit Häresie in Verbindung bringen. Sie entspreche vielmehr der Lebensweise des alten Mönchtums und sei auch dem lateinischen Mittelalter nicht fremd gewesen.

Sehr interessant sind die etymologischen Erwägungen des Verfassers über den Namen Bogomil. Er betont in Anlehnung an Puech-Vaillant, daß es sich um eine Übersetzung aus griech. Θεόφιλος handle, daß damit aber kein Eigenname gemeint sei, sondern ein Titel, der in der frühchristlichen Kirche und bis ins 11. Jh. in monastischen Kreisen für Äbte üblich war, etwa in Britannien. Diese Erkenntnis rückt den bulgarischen Ketzerapostel in klaustrale Umgebung und erweise erneut die Abhängigkeit der häretischen Terminologie von der orthodox-monastischen, sowie die Bedeutung des Mönchstums für die Entwicklung der Heterodoxie (p. 94—97). M. E ist sie zugleich ein neuer Beweis für die Geschichtlichkeit Bogomils, die jüngst von V. Sl. Kiselkov nachhaltig bestritten wurde.[8]

Auf der gleichen Ebene liege das Wort babun, das sich aus semit. abuna = Vater entwickelt habe und in den arabischen Ländern für christliche Priester und Mönche gebraucht wurde. Genau so verhalte es sich mit dem Titel Gost auf dem 2. Denkmal. Er stand Leitern großer Klöster mit eigenem Hospiz zu.

Die Ornamente der Denkmäler 1 und 2 (Kreuz im Sonnenkreis) stehen in demselben frühchristlichen Überlieferungsstrom wie die behandelten Worte und Titel. Sie hätten ihre Heilssymbolik bewahrt und fänden überraschende Parallellen in Ägypten, Irland, Schott-

[8] В. Сл. Киселков, *Съществувал ли е поп Богомил.* Ист. преглед XIV, 2 (1958) 57 bis 67). Dazu E. Werner, *Bogomil — eine literarische Fiktion?* Forsch. u. Fortschritte 33 (1959) 24—28.

land und Skandinavien. Unter diesem Aspekt wird auch dann das letzte und bedeutendste Monument geprüft, der Grabstein des Gost Milutin.

Neben reicher Ornamentik weist er eine Personendarstellung auf: einen Mann mit Volltonsur, kurzem Gewand, Wanderstab und Buch (Evangelium). Während Solovjev glaubte, einen bogomilischen Perfectus vor Augen zu haben, bemüht sich M. um den Nachweis eines christlichen Großabtes. Die Tonsur entspreche der sog. Paulustonsur der orientalischen Mönche und zeige erneut den monastischen Charakter der bosnischen Kirche. Der Stab habe nichts mit einem manichäischen Pastoralstab zu tun, sondern sei ein Requisit basilianischer Gyrovagen, das auf keine Würde anspiele, sondern auf ein Heilszeichen, das Kreuzessymbol, zurückgehe. Auch im Westen finden sich derartige Wanderstäbe, etwa in St. Viktor zu Marseille, der Abtei Fécamp, bei Bischof Gerhard von Limoges († 1022) u. a. Hinzuweisen wäre noch auf die große Rolle, die derartige Stäbe bei den Iren spielten. Viele hatten einen Namen, wie etwa „in Etech", der Geflügelte, von dem angenommen wurde, er sei vom Himmel gekommen. Auch ihnen gab man Symbolcharakter und vermutete in ihnen überirdische Kräfte.[9]

Die häufig auftretende Sonnenrosette war der altchristlichen Kunst bekannt und galt als Zeichen für Christus. Beachtenswert ist die Buchstabensymbolik der bosnischen steći. Das ž erhält die Form einer Rosette oder eines T ✱ ✳ und repräsentiert das Sonnenchrismon Jesu. Ähnliches gilt von ć ⚹, das sogar in der ägyptischen Variante erscheint und als Lebens- und Heilszeichen mit Kreuz und Christus zusammenfällt.

Obwohl wir es in diesen Fällen ganz eindeutig mit orientalischen Einflüssen zu tun haben, sind wir nach Meinung des Verfassers nicht berechtigt, von Manichäismus zu sprechen, sondern lediglich von gnostischen Elementen, die sich über das orthodoxe Frühchristentum fortpflanzten. Nur so erkläre sich auch die schottisch-irisch-skandinavische Parallele. Christliche Missionare brachten diese Symbolik in den ersten Jahrhunderten dorthin.

Bosnien bewahrte christliche Elemente, die sonst in Europa im 13. Jh. bereits verschwunden waren. Sie stammten weder aus manichäischer Wurzel, noch wurden sie von den Bogomilen vermittelt. Die bosnische Gnosis gehe auf viel ältere Zeiten zurück und bildete sich zu einem integrierenden Bestandteil des bosnischen Christentums heraus (p. 174). Typisch hierfür war die altchristliche Sonnensymbolik, die den Kult der Sol justitiæ zur Grundlage hatte. Bosnien bewahrte in seinen Kunstdenkmälern den Symbolcharakter und damit den gnostischen Sinn — das ist das wichtigste Ergebnis der Abhandlung. Damit möchte der Verfasser aber keine Aussage über Heterodoxie oder Orthodoxie der bosnischen Kirche machen (p. 185), sondern nur die Herkunft der Ornamentik vom archäologischen Blickpunkt bestimmen.

Sind wir damit wieder bei der Feststellung Šidaks angelangt, die Grabdenkmäler sprächen weder für noch gegen eine „Ketzerkirche"? Ich glaube nicht. Die Arbeit lohnt sich allein schon deshalb, weil M. Vergleichsmaterial aus dem christlichen Kunstbereich heranholt und so den engen Rahmen sprengt, in den Solovjev die Denkmäler stellte. Wird damit die manichäische Schranke durchbrochen, so bleibt um so überzeugender der gnostische Grundton, der Bosnien von Rom wie von Byzanz abhebt. Würde man nur die Darstellung M.s zur Verfügung haben, dann könnte man mit ruhigem Gewissen sagen, daß in Bosnien eine versteinerte frühchristliche Mönchskirche existierte, die dem Eingriff der Großkirchen, wie ihn Irland erlebte, entging.

[9] W. Delius, *Die Einführung des Christentums in Irland*. Theol. Stud. u. Kritiken 106 (1934/35) 374.

Aber ganz so einfach liegen die Dinge nicht. Sieht man zunächst von der methodischen Frage ab, ob es angängig ist, ohne Berücksichtigung der einheimischen Schriftzeugnisse aus rein archäologischen Materialien so weitgehende Schlußfolgerungen zu ziehen, so bleibt ein Bedenken, nämlich die Zahl der untersuchten stećci im Verhältnis zu den erhaltenen. Wir wissen, daß bisher 2500 aufbereitet sind. Davon tragen 450 Ornamente und 80 Inschriften. Solovjev schätzt, daß von der Gesamtzahl der Denkmäler nur 3% Schmuckelemente aufweisen.[10] Ob das damit zusammenhängt, daß nur die Perfecti Anrecht auf Schmuck hatten, die einfachen Credentes sich mit „nackten" Steinen begnügen mußten, wie Solovjev annimmt, bleibe dahingestellt. Auf jeden Fall wird man bedauern, daß M. zur Erhärtung seiner Hypothese von der bosnischen Mönchskirche nicht mehr Monumente herangezogen hat. Wenn es sich wirklich bei den krstjani nur um einfache Mönche gehandelt haben soll, dann ist es sonderbar, daß die Türken 6 Jahre nach der Eroberung des Landes in ihren Steuerregistern diese Kategorie klar von den Kâfir oder Gebr, d. h. den Christen, unterschieden und besonders veranlagten. Diese gesonderte Erwähnung in amtlichen türkischen Dokumenten hielt sich beinahe bis ins 17. Jh.[11] unbeeinflußt entwickelten und mit dem basilianischen Erbe begnügten. Die Beziehungen zu Byzanz, Bulgarien und Ungarn liegen auf der Hand, die westlichen Quellen beweisen gute Kenntnis der bosnischen Verhältnisse. Damit soll nicht für die extreme Bogomilen-Auch ist es unwahrscheinlich, daß sich Kult und Kirchenordnung seit der Missionierung these eine Lanze gebrochen werden. Soweit schriftliche und archäologische Zeugnisse aus Bosnien in Frage kommen, zeigen sie keine radikale antikirchliche Haltung wie die bogomilischen und katharischen, sondern stimmen mit dem offiziellen Christentum vielfach überein. J. Šidak ist neuerdings zu dem Schluß gekommen, daß wir es mit gemäßigtem Dualismus zu tun haben, der jedoch durch ganz spezifische Merkmale von anderen dualistischen Sekten unterschieden ist und die Eigenständigkeit der crkva bosanska nicht beeinträchtigt. Diese Kirche spielte in der Geschichte der politischen Selbständigkeit des Landes und im Kampf gegen die ungarische Fremdherrschaft eine wichtige, progressive Rolle, wenn sie sich auch mehr auf die Vlastele als auf die Zentralgewalt stützte.[12]

Diese Besonderheit, die feste Verankerung in den bosnischen Verhältnissen, hat M. sehr gut an Hand der analysierten Materialien verdeutlicht. Der gnostische Zug mit seinem Hang zum Symbolismus konnte sich an Apokryphen, altchristlichen Relikten und bogomilischer Mission nähren. Er war übrigens auch dem Bogomilismus nicht fremd, wie D. Angelov in seinen Arbeiten, die der Verfasser nicht zu kennen scheint — sie fehlen genau so im Literaturverzeichnis wie das Werk von A. Borst — nachweist. Sie sind ein weiterer wichtiger Beleg für das Fortleben gnostischen Gedankengutes im Mittelalter, das ohne Zweifel eine weitere Verbreitung und größere Bedeutung besaß, als man gemeinhin geneigt ist anzunehmen. Die gnostisierenden christlichen Schriften (Johannesevangelium, Apokryphen, Pseudoklementinen u. a.) waren eine immer greifbare Quelle.[13] Die Rolle des Mönchtums für die Ausbildung ketzerischer Lehren, zumindestens

---

[10] A. Solovjev, *Le symbolisme*, aaO., 162.

[11] T. Okić, *Les Kristians (bogomiles) de Bosnie*, Actes du Xe Congr. byz., Istanbul, 1957, p. 234—237.

[12] J. Šidak, *Bogomilstvo i heretička „crkva bosanska"*. Ist. pregled IV, 2 (Zagreb, 1958) 101—114, 112. — *Historija naroda Jugoslavije*, I. Zagreb, 1953, 568. Auf die starke Verquickung der Kirche mit dem Feudaladel weist Miletić, p. 32 hin.

[13] Vgl. dazu die Ausführungen von E. Werner u. M. Erbstößer, *Sozialreligiöse Bewegungen im Mittelalter*. Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ., gesellsch.-wiss. Reihe VII (1957/58) 264—266.

im Osten, ist bekannt und man wird darin die Anregungen des Verfassers begrüßen. Bevor allerdings nicht mehr Denkmäler so sachkundig und gründlich untersucht worden sind wie hier von archäologischer Seite, muß man sich vor Verallgemeinerungen hüten. Eine „Mönchskirche" kann man daraus schwerlich ableiten. Daß es sich bei den 1203 in Bolino Polje genannten Christiani um basilianische Mönche gehandelt habe, ist mehr als unwahrscheinlich. Im Text heißt es ausdrücklich, daß sich die erwähnten Gemeinschaften (nostra societate et loca nostra) „aliquo tempore deinceps sectati fuerimus hereticam pravitatem". Sie sagen zwar an erster Stelle dem Schisma ab (In primis abrenuntiamus scismati...), müssen dann aber versprechen, daß sie in Zukunft weder „Manichäern" noch anderen Häretikern bei ihnen Zuflucht gewähren (et nullum deinceps ex certa scientia manicheum vel alium hereticum ad habitandum nobiscum recipiemus). Der päpstliche Legat ging also von der Existenz derartiger Ketzer in den „Klöstern" Bosniens aus, denn sonst hätte die geforderte Zusicherung doch keinen Sinn gehabt. Basilianische Mönche mochten für den römischen Gesandten liturgische und disziplinelle Abweichungen aufweisen, niemals jedoch häretische. Was soll weiter das Gelöbnis, daß die bosnischen Christiani in Zukunft in ihren Kirchen Altäre und Kreuze, das Alte und Neue Testament besitzen werden „sicut facit ecclesia romana", bedeuten? Ostkirchlichen Mönchen hätte man wahrlich keine derartigen Hinweise zu geben brauchen. Das Futurum I (habebimus, acciepiemus, observabimus, erunt, recipiemus) weist darauf hin, daß sich bisher Mängel zeigten. So sollen etwa alle Christiani hinfort sieben Mal jährlich zur Kommunion gehen und die Frauen, „que de nostra erunt religione" in Schlafsälen und Refektorien von den fratres getrennt werden (separate erunt).[14] Liegt bei diesem Sachverhalt nicht die Erwägung näher, daß es sich eher um monastisch organisierte heterodoxe Gruppen gehandelt hat als um orthodoxe Mönche?

Der Zug zum Monasterium bei den Katharern läßt sich erweisen. Perfecti und Perfectæ lebten in mönchischen Gemeinschaften und bemühten sich, auch die Credentes zu Confréries zu vereinigen.[15] Das heißt jedoch nicht, daß sich die Vollkommenen ausschließlich oder auch nur in ihrer Mehrzahl aus Mönchen rekrutierten. In dem Synodalprotokoll von St. Felix de Caraman (1167) wird der Bischof der Lombardei, Marco, als Steinmetz gekennzeichnet und zwei weitere führende Köpfe, Johannes und Joseph, übten den Beruf eines Webers bzw. Schmiedes aus.[16]

Offen bleibt die Frage, welchen Anteil die einfachen Gläubigen am „gnostischen Erbe" der Lehrer hatten, welche Stellung sie zu der feudalisierten Kirche einnahmen, wie sich das ahierarchische System auf das Volk auswirkte u. dgl.

Hat uns auch die Arbeit des Verfassers ein gutes Stück vorangebracht, so besteht doch nach wie vor das Problem der „crkva bosanska" und eine endgültige Lösung dürfte wohl nur durch kollektive Forschung aller daran interessierten Disziplinen erreicht werden. Welch großer Nutzen daraus für den Gesamtkomplex der sozial-religiösen Bewegungen im Feudalismus entspränge, braucht nicht betont zu werden.

E. Werner/Leipzig

---

[14] *Codex diplomaticus regni Croatiæ, Dalmatiæ et Slavoniæ III*, ed. T. Smičiklas. Zagreb, 1905, p. 24 f., Nr. 19. Zu den in der Urkunde genannten magistri, priores und fratres vgl. J. Šidak, *Ecclesia Sclavoniæ i misija dominikanaca u Bosni*. Zbornik Filozofskog fakulteta u Zagrebu III (1955) 12 f.

[15] L. J. M. Philippen, *Les béguines et l'hérésie albigeoise*. Annales de l'Acad. royale d'arch. de Belg. 73, III (1925) 243.

[16] S. Savini, *Il catarismo italiano ed i suoi vescovi nei secoli XIII e XIV*. Florenz, 1958, p. 65, 67.

G. Haendler, *Epochen karolingischer Theologie. Eine Untersuchung über die karolingischen Gutachten zum byzantinischen Bilderstreit.* Theologische Arbeiten, hrsg. v. H. Urner, Bd X, Evangel. Verlagsanstalt Berlin, 1958, pp. 168.

„Nachdem die politischen Zusammenhänge beider Gutachten (Libri Carolini 791 und Pariser Synode von 825) so häufig erörtert worden sind, soll nun ausführlich auf die bisher vernachlässigte frömmigkeitsgeschichtliche Bedeutung eingegangen werden. Doch sei ... nochmals betont, daß die theologische Untersuchung der Gutachten nicht die Absicht verfolgt, die politische Bedeutung jener Dokumente zu verkleinern. Es handelt sich wirklich um Politik und Religion." (S. 66).

Diese von der Forschung vernachlässigte religiöse Seite des Problems greift der Verfasser in seiner Abhandlung auf, wobei er mit raschem Schritt den „byzantinischen Bilderstreit und seine Rückwirkungen im Frankenreich" (S. 11—55) durchmustert, um sich dann eindringlichen Analysen der theologischen Gutachten von 791 (S. 67—101) und 825 (S. 102—136) widmen zu können. Ein Blick auf „kunstgeschichtliche Parallelen" (S. 139—158) beschließt und untermauert die Thesen der Arbeit.

Was vermag der Verfasser nun gegenüber der traditionellen Ansicht von der politischen Bedingtheit der fränkischen Antworten an Byzanz Neues zu bieten?

1. In den Libri Carolini tritt die Unterscheidung von latreia und proskynesis in den Hintergrund, obwohl sie die griechische Vorlage richtig verstanden und es sich nicht einfach um einen Übersetzungsfehler (Latreia = adoratio statt veneratio) handelte (S. 70).

2. Im Mittelpunkt der LC stand die Hl. Schrift, die die Existenz heiliger Bilder völlig ausschloß (S. 83).

3. Die fränkische Frömmigkeit war auf Christus orientiert, der im praktischen Handeln, nicht in optischer Schau erlebt wurde. Er war der mächtige Gott, den man als ganz nahe empfand und zu dem man nicht erst über Bilder gelangte (S. 90 f.).

4. 825 trat die Hl. Schrift zurück, die Autorität der Kirchenväter und damit die Nützlichkeit, ja der religiöse Wert der Bilder wurde betont (S. 120).

5. Das Hauptmotiv des Gutachtens von 825 ist der Frieden der Kirche (S. 129).

Die wachsende Bedeutung des Mönchtums und des Papsttums, der innerfränkische Bilderstreit (S. 135 f.) führten zu diesem Wandel, der noch durch die kunstgeschichtlichen Denkmäler unterstrichen wird: „Es gibt also in der Karolingerzeit eine Geschichte der Theologie" (S. 138).

Um es gleich vorwegzunehmen, die neuen Ergebnisse überzeugen nicht nur den Theologen, sondern auch den Historiker. Die „Frömmigkeit" der LC entspricht ganz auffällig dem Bericht Gregors von Tours über die „Bekehrung" Chlodwigs (lib. II, cap. 30), in dem von einem Machtbeweis Christi die Rede ist, wobei dahingestellt bleibe, ob das fränkisch-heidnische Anschauung oder christliche Legende, Topos war.[1] Zumindest wuchs sie aus den gleichen fränkisch-gallischen Klerikerkreisen heraus, die im 6. Jh. und 791 bestimmend tätig waren, auch wenn Karl an dem theologischen Werk teilhatte, wie die

[1] Vgl. W. Baetke, *Die Aufnahme des Christentums durch die Germanen. Ein Beitrag zur Frage der Germanisierung des Christentums.* Welt als Geschichte 9 (1943) 143—166; die heidnische Komponente betont K. Hauck, *Lebensnormen und Kultmythen in germanischen Stammes- und Herrschergenealogien,* Sæculum VI (1955) 186—223.

Randglossen beweisen. Auch die vorsichtige Betonung der Reliquien in den LC, denen sie Wert beimessen, weil sie sich von der Schrift legitimieren können (S. 77), weist bereits auf die lateinische Auffassung, nach der das Bild nicht an der Person, die es darstellt, teil hat, während die Reliquie dieses Band vermittelt.[2] Der Vorrang, der in dem Gutachten von 791 der römischen Kirche zugestanden wurde, die Betonung des petrinischen Primats machten es sicher Hadrian leicht, den Beschlüssen der Frankfurter Synode von 794 zuzustimmen, denn „seine kirchenpolitischen Aussprüche wurden von den Franken weitaus mehr gewürdigt als von den Byzantinern" (S. 43). 791, 794 und die päpstliche Approbation lagen auf der gleichen Ebene: Politische und theologische Abgrenzung gegenüber dem oströmischen Kaiserreich, Betonung der eigenständigen ‚katholischen' Position.[3] Sie spiegeln gewissermaßen auf theologischem Gebiet die gesellschaftlichen Veränderungen wider, die seit 486 im Westen, genauer in Gallien, vor sich gegangen waren, jene Verlagerung des ökonomischen und politischen Schwergewichtes nach Nordosten, die H. Pirenne in der karolingischen Zeit vollzogen sieht und die zur Herausbildung einer frühfeudalen Struktur führte. Dabei rückten aber im 8. Jh. keineswegs theologische Formeln in das Zentrum machtpolitischer Auseinandersetzungen oder religiöser Bewegungen wie in Byzanz, sondern die LC waren Meinungsäußerungen eines kleinen Kreises der herrschenden Klasse ohne die geringste Breitenwirkung.[4] Das unterscheidet die Bilderfrage im Westen grundsätzlich von den Vorgängen im Osten. Diese Tatsache scheint dem Verfasser nicht voll zum Bewußtsein gekommen zu sein. Seine Bemerkungen über die „alte Auffassung", die die Politik als entscheidendes Motiv des Ikonoklasmus ansah gegenüber der „neuen Auffassung", die die Religion als Movens betrachtet (Elliger, Ostrogorsky) (S. 13—17) sind antiquiert, gehen an dem Problem vorbei. Es ging nicht um die Ersetzung des Kultbildes durch das Kaiserbild,[5] um ein Mehr oder Weniger an Neoplatonismus und Origenismus,[6] um eine besondere hellenistische Mentalität[7] oder um ethisch-spiritualistische Momente bei der Interpretation des „wahren" Bildes und der damit verbundenen Kreuzesdevotion der Bilderstürmer[8] — sondern um höchst profane Dinge.

---

[2] So A. Grabar, *Le Martyrium; recherches sur le culte des reliques et l'art religieux à la fin de l'antiquité et au haut moyen-âge, II.* Paris, 1946, S. 356.

[3] Die Eigenständigkeit der theologischen Entwicklung in der Karolingerzeit hat sehr nachdrücklich L. Scheffczyk hinsichtlich der Mariologie betont. Sie war keine Reproduktion griechischer Gedanken sondern ein selbständiger Prozeß, der eine Brücke von der lateinischen Patristik zur mittelalterlichen Marienlehre schlug, in der die Gottesmutter ihrem Sohne angenähert und an die Spitze aller Heiligen gestellt wurde: *Das Mariengeheimnis in Frömmigkeit und Lehre der Karolingerzeit.* Erfurter Theol. Stud. 5 (Leipzig, 1959) 500 sq., 502—507. Die frömmigkeitsgeschichtlichen Aussagen des Verf. bezüglich einer germanischen „Religiosität" vermag ich allerdings nicht zu teilen.

[4] Das trifft für das gesamte Gebiet der sog. Volksfrömmigkeit zu, die gegenüber der Spätantike einen unübersehbaren Rückgang aufweist. Vgl. E. Iserloh, *Die Kontinuität des Christentums beim Übergang von der Antike zum Mittelalter im Lichte der Glaubensverkündigung des heiligen Bonifatius.* Trierer theol. Zeitschr. 63 (1954) 205.

[5] G. B. Ladner, *Origin and Significance of the Byzantine Iconoclastic Controversy.* Mediæval Studies II (1940) 127—149.

[6] G. B. Ladner, *The concept of the image in the Greek Fathers and the Byzantine Iconoclastic Controversy.* Dumbarton Oaks Papers VII (1953) 3—34.

[7] P. J. Alexander, *The Iconoclastic Council of St. Sophia (815) and its definition (Horos),* ebd. 37—66.

[8] M. V. Anastos, *The ethical theory of Images formulated by the Iconoclasts in 754 and 815.* Dumbarton Oaks Papers VIII (1954) 151—160; G. Millet, *Les iconoclastes et la croix à propos d'une inscription de Cappadoce.* Bull. de Corresp. hellén. 34 (1910) 96—109.

Durch den Einbruch der Slawen und Araber im 7./8. Jh. hatte sich in Byzanz der Großgrundbesitz weitgehend aufgelöst und kleinen Bauerngemeinden Platz gemacht.[9] Dem parallel lief eine Agrarisierung der Klein- und Mittelstädte, ihre Verwandlung in Kastra und Aufgabe der Stadtfunktion.[10] Das bedeutete den Übergang zur Naturalwirtschaft, den Rückgang der Geldeinnahmen der Staatsgewalt, die Abnahme der Bedeutung des hauptstädtischen Patriziats und die Erhöhung des Einflusses der Themenaristokratie. Die ikonoklastischen Kaiser versuchten nun, den Übergang zur Naturalwirtschaft zu verhindern, das Tauschmittel Geld im Umlauf zu halten, vor der Thesaurierung zu schützen. Mittel dazu boten ihnen in erster Linie Kirchen und Klöster, die seit Herakleios Schätze aufgehäuft hatten, über die sie selbständig verfügen konnten, während auf dem Grundbesitz die Hand des Stifters (κτήτωρ) lag. Diese Kirchenschätze waren stille Reserven des hauptstädtischen Wucherkapitals, weshalb sich die Oligarchie für die kirchliche Verfügungsgewalt darüber aussprach. Die Kaiser jedoch (Leo III., Konstantin V.) griffen zugunsten des Staates darauf zurück. Nicht um Landsäkularisationen ging es im Bilderstreit, sondern um Edelmetalle. Der Kampf um die Bilder war ein Kampf um die Kirchenschätze, „die Ikonomachie war eine Philochrysie".[11] Sie erfaßte nicht nur Teile der herrschenden Klasse, sondern auch die unteren Volksschichten, vor allem die kleinasiatischen Bauern, die als Paulikianer oder extreme Ikonoklasten den Kaisern anhingen, Mönchtum und Klerus als Feinde ihrer Freiheit in die Enge drängten, und sehr bald viel weitgehendere Forderungen stellten als die kaiserlichen Initiatoren, weshalb sie im 9. Jh. gegen ihre einstigen Verbündeten mit Waffengewalt einschritten.[12] Wie sehr der Ruf nach Bilderverehrung oder Ikonenzerstörung für das Volk zum Deckmantel ihrer sozialen Bestrebungen wurde, zeigt der große Aufstand Thomas des Slawen (821—823), der unter den Fahnen der Ikonophilie gegen den Ikonomachen Michael II. (820—829) kämpfte, ohne daß sich die Mönchspartei mit Theodor Studites an der Spitze zu ihm bekannt hättte. Schließlich beschwor das antimonastische Vorgehen der Kaiser in der zweiten Etappe des Streites (nach 741) eine Spannung zwischen Staat und Kirche herauf, die den Studitenabt zu Konsequenzen führte, die in dem Ruf nach libertas ecclesiæ ausmündeten.[13]

---

[9] Drastische Beispiele für den Auflösungsprozeß bietet die Vita des Philaretos Eleemon, ed. Fourmy-Leroy, Byzantion IX (1934) 115, 117. — Gegen die Meinung der Großgrundbesitz sei völlig verschwunden, wendet sich P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance: Les sources et les problèmes*, Rev. hist. 219 (1958) 69, gibt aber die Vorherrschaft der freien Bauerngemeinden zu (S. 65). Zur Rolle der Slawen E. E. Lipšic, *Byzanz und die Slaven*, Weimar, 1951.

[10] E. Kirsten, *Die byzantinische Stadt*. Bericht zum XI. Internat. Byzant. Kongreß V, 3. München, 1958, S. 19 ff. Das heißt selbstverständlich nicht, daß das gesamte städtische Leben unterging, wie im Westen. Wie M. Ja. Sjuzjumov mit Nachdruck betont, blieben Städte wie Konstantinopel, Thessalonike, Trapezunt, Smirna u. a. zu allen Zeiten wirtschaftliche, politische u. kulturelle Zentren. In diesem Sinne gab es auch eine Kontinuität zur spätantiken Stadt. Allerdings darf dabei nicht übersehen werden, daß innerhalb dieser Städte ebenfalls ein sozialer Umschichtungsprozeß einsetzte, der schon durch das allmähliche Verschwinden der Sklaverei bedingt war: *Некоторые проблемы истории Византии*. Вопросы ист. (1959) № 3, p. 111 f.

[11] Grundlegende Neubewertung der Ereignisse durch M. Ja. Sjuzjumov, *Проблемы иконоборчества в Византии*. Ученые записки Свердл. Гос. Пед. Инст. IV (1948) 48—110.

[12] E. E. Lipšic, *Павликианское движение в Византии в VIII и первой половине IX вв.* Виз. Врем. V (1952) 49—72.

[13] Vgl. E. Werner, *Die Krise im Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz: Theodor von Studion*. Aus der byzantinischen Arbeit der DDR I (1957) 113—133.

Von all dem ist im Frankenreich nichts zu spüren. Die Säkularisationen Karl Martells gehörten der Vergangenheit an. Sie hatten der Erhöhung der militärischen Schlagkraft gedient, die Kirche hatte sich mit ihnen abgefunden. Staat und Kirche arbeiteten unter Karl dem Großen Hand in Hand, ein ernsthaftes Streitobjekt, aus dem sich theologische Parteiungen entwickeln konnten, gab es nicht. Mit dem Abschluß des Feudalisierungsprozesses nach dem Tode Karls des Großen in der Romania und dem damit verbundenen Aufstieg großer Feudalherren kam es zu einer politischen Zersplitterung, der die Zentralgewalt nicht mehr gewachsen war. Ludwig der Fromme sah sich nach einer Stütze um und glaubte, sie in der Kirche gefunden zu haben. So war es kein Zufall, wenn das Gutachten von 825 vom Frieden der Kirche redete, wenn die ratio angerufen wurde, um den Frieden und die Einheit in der Kirche herzustellen (S. 129). Einheit der Kirche war die Voraussetzung für die Einheit des Reiches. Die Reichsteilung von 817 unter die Söhne Ludwigs hatte diesem Ziel, der ordinatio imperii, dienen sollen, sie war „ein Programm zur Aufrechterhaltung der Reichseinheit",[14] das die kirchlichen Großen und der „Reichsadel"[15] unterstützten. Die Pariser Konzilsakten atmen den gleichen Geist. Sie waren Ausdruck der veränderten politischen Situation, des strukturellen Wandels seit 791. Die Ergebnisse des Verfassers unterstreichen und bekräftigen den historischen Tatbestand, sie zeigen die enge Liierung der Theologie mit dem gesellschaftlichen Milieu. Das macht den Wert des Buches aus.

E. Werner/Leipzig

Ier. I. Kotsonis, Προβλήματα τῆς „ἐκκλησιαστικῆς οἰκονομίας". Athènes, 1957, pp. 278.

L'économie, c.-à-d. l'écart, dans certains cas des conditions de l'ordre canonique dans l'Eglise, est étroitement liée à l'évolution historique de l'Eglise chrétienne, pendant laquelle fut formée une institution chrétienne, d'une grande signification pour la vie ecclésiastique. Le principe du règlement par l'économie, dans certains cas, des questions de la compétence des autorités ecclésiastiques, constitue jusqu'à nos jours l'un des principes fondamentaux de la politique de l'Eglise, au moyen de laquelle elle a poursuivi l'élargissement de son influence, l'assurance de son unité et la consolidation de l'ordre canonique pendant toute la période de sa vie, c.-à-d. pendant presque deux millénaires, depuis le commencement de son organisation.

M. Kotsonis, qui même dans ses autres travaux a traité directement ou indirectement certains points de cette question, vient d'ajouter par son travail sur les problèmes de l'économie d'Eglise, encore une étude à la bibliographie assez riche, orthodoxe et autre, concernant cette question.

Etant donné que, dans la bibliographie grecque, outre d'autres travaux contenus dans les œuvres systématiques du droit ecclésiastique de l'Eglise orthodoxe ou des études spéciales sur quelques points de cette question, est riche, les problèmes avaient été traités

[14] H. Mitteis, *Der Staat des hohen Mittelalters.* Weimar, 1955. 5. Aufl., 91.

[15] G. Tellenbach, *Königtum und Stämme in der Werdezeit des deutschen Reiches.* Weimar, 1939, 56—68.

Derselbe: *Vom karolingischen Reichsadel zum deutschen Reichsfürstenstand; Adel und Bauern im deutschen Staat des Mittelalters.* Leipzig, 1943, 24 ff.

monographiquement dans l'étude du prof. Alivizatos,[1] l'auteur concentre son étude sur l'examen et l'éclaircissement, du point de vue du droit ecclésiastique de l'Eglise orthodoxe, des problèmes de l'institution de l'économie que les recherches antérieures n'ont pas éclaircie complètement, ou sur lesquels on ne possède pas une solution juste, de même que les problèmes qui ont provoqué une controverse parmi les spécialistes. On peut constater avec l'auteur que ces derniers problèmes dûs au fait que dans l'Eglise orthodoxe ne fut jamais formulé un canon ou un précepte ni même une décision officielle concernant l'institution, sont assez nombreux. Ces problèmes sont cités au § 6 de l'introduction après un court exposé des idées de l'auteur, sur l'esprit vrai des canons, le rapport de la philanthropie avec l'application de l'économie et le traitement de l'économie par l'Eglise sous les diverses conditions historiques.

L'auteur partant spécialement du manque d'une définition authentique de l'institution, dirige son travail vers la formulation d'une définition précise et complète après l'éclaircissement de ces problèmes. Ce manque d'une définition précise et complète démontre dans le premier chapitre de l'étude, par la confrontation des diverses définitions, formulées par les Apôtres, les Pères de l'Eglise, les anciens et les modernes auteurs eccclésiastiques et les savants spécialistes orthodoxes et autres, controverse existant parmi les canonologues en ce qui concerne le contenu de l'économie, d'une part, et, d'autre part, la formulation de la définition.

Dans les sept chapitres suivants sont examinés les problèmes qui sont liés directement ou indirectement au contenu de la définition. Les catégories de l'économie étaient les suivantes: le but de l'économie, les suppositions pour l'application de l'économie, les limites et la distinction de l'économie des autres actes ou institutions ecclésiastiques, la compétence pour l'exercice de l'institution, la durée de vigueur des mesures de l'économie, l'extension de ces mesures. Dans le 2e chapitre, l'auteur après avoir formulé la définition de l'institution, examine brièvement les cas de son application dans la vie contemporaine de l'Eglise orthodoxe dans le domaine des sacrements, du culte et de l'administration ecclésiastique. Il résume les conclusions de ses recherches sur ces questions dans un exposé en grec et en anglais, à la fin de son étude.

Ces conclusions présentent un intérêt particulier sur 1° la distinction des catégories de l'économie basée sur les préceptes abstraits édictés chaque fois par les autorités compétentes de l'Eglise et l'économie accordée dans un cas concret d'après un tel précepte existant ou indépendamment de l'existence d'un précepte et la détermination de la compétence sur la base de cette distinction; 2° la détermination des suppositions générales — cas relevant de la compétence ecclésiastique, existence d'un canon écrit ou d'un usage, ou d'une coutume, en cas de faute ecclésiastique, transgression de ce canon ou de cette coutume — et des suppositions spéciales — situation de nécessité, péril des maux en cas de non-application de l'économie, dans le cas de faute ecclésiastique témoignage de repentir de la part du fauteur — pour l'application de l'économie; 3° la distinction de l'économie: a) de la suspension de l'Eglise catholique qui depuis le XIIe siècle est transformée en une institution d'une juridiction strictement précise, tandis que l'économie a conservé la liberté et l'élasticité que possédaient les deux institutions depuis leur commencement sans mentionner toutefois que l'économie s'applique sans condition, b) de la clémence ou indulgence, laquelle a un sens plus large et constitue un principe général qui dirige tout acte des organes de l'Eglise, pendant que l'économie peut régler un cas non seulement d'une manière plus modérée que l'ordre canonique, mais aussi plus

[1] Ἡ οἰκονομία κατὰ τὸ κανονικὸν δίκαιον τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας. Athènes, 1949.

sévèrement, c) les limites de l'application de l'économie: ne peut pas être appliquée quand il s'agit du contenu du dogme ou d'une question sur laquelle l'écart de la précision canonique peut nuire à la piété.

Toutes les sources et une riche bibliographie sont largement utilisées pendant la recherche sur ces questions dont une liste complète est donnée à la fin.

L'étude à la fois théorique et pratique est principalement un travail de recherche du point de vue du droit ecclésiastique en vigueur. L'aspect historique et comparatif se concourt à l'explication et à l'éclaircissement de l'état synchronique de l'institution. Dans quelques points, cet aspect du caractère auxiliaire de la recherche comparative à la réduction dans l'exposition des éléments de l'institution hétérodoxe à laquelle est comparée l'économie, se présente au détriment de la clarté. D'autre part, nous pensons qu'il serait avantageux de compléter l'étude d'un côté par l'élargissement dans le chapitre IX sur les cas d'application de l'économie et d'autre côté par une liaison plus essentielle et plus profonde de l'institution avec les conditions de l'évolution sociale pendant l'examen historique et comparatif.

Toutefois l'auteur insiste sur les points qui ne sont pas éclaircis ou résolus, ou sur ceux qui sont litigieux, et il tâche d'éclaircir, de préciser et de donner des solutions justes. Sur ce point, la distinction de l'économie présente une signification particulière et l'auteur l'a examinée avec une précision et avec des connaissances spéciales. Il a réussi à accomplir un travail qui constitue non seulement une concentration et une classification des sources et des matériaux bibliographiques sous une forme synthétique, mais encore qui contribue, sur certains points, à la recherche de cette question complexe.

D. Papas/Prague

St. Stančev—V. Ivanova—M. Balan—P. Boev, *Надписът на чъргубиля Мостич*. (Бълг. Акад. на Науките, Археол. Институт, епиграфска поредица Ном. 1.) София, 1955, pp. 161.

Le recueil de trois exposés sur l'inscription de Mostič, édité par l'Académie des Sciences Bulgare, est d'une portée beaucoup plus grande que celle qu'implique son simple titre. Cet ensemble constitue le premier recueil qui révalorise les résultats des recherches archéologiques dans les anciennes colonies vieux-slaves de Přeslav, effectuées durant les dernières années, non seulement du point de vue archéologique, mais aussi du point de vue paléographique et linguistique.

L'exposé de St. Stančev (pp. 3—18) décrit les découvertes archéologiques effectuées à Přeslav depuis 1952 sur le terrain de recherches de l'ancien cloître situé dans la banlieue appelée Selište. Les restes d'une église dont le plan avait la forme d'une croix grecque, ont été mis à jour de même que trois absides (Ivanov l'a dénommée « ossuaire »). Si l'on en juge d'après la richesse des décorations à l'intérieur des fragments de mosaïque et des tessons de verre provenant des vitraux, cette église peut être comparée aux plus belles de Přeslav découvertes jusqu'à nos jours. Au milieu de l'église furent découvertes quatre tombes destinées de toute évidence à un second ensevelissement (dans l'une d'elles se trouvaient des plaques provisoirement déposées); une autre tombe fut découverte dans le narthex. Parmi les tombes qui se trouvaient à l'intérieur de l'église, la plus remarquable est celle qui se trouve près de la paroi Nord de l'église et dont la pierre tombale n'est pas polie et porte en cyrillique l'épigraphe bien conservée suivante: сѧѣ лежитъ мостичь чрьгоу бъıлъı бъıвъıи при сумеонѣ цр҃и и при петрѣ (о)с(м)нѫ же десѧть лѣтъ съı оставивъ чрьгоубиль-

ство ї вась имѣнии кѣстъ чрьноризьць ї въ томь съкрѣшн жизнь свою. La simplicité de l'intérieur de la tombe dans laquelle ne furent trouvés aucuns objets d'art ne répond pas à l'importance de l'inscription indiquant le nom et le titre séculiers du défunt. Même par sa forme (la dimension et l'orthographe archaïque) et par son contenu l'inscription est plus proche des inscriptions antiques que de celle de Samuïl. En ce qui concerne le titre de Mostič, il s'agit sans aucun doute, d'une imitation slave du titre protobulgare *ičirgu boila* signifiant membre des ministres gouvernants remplissant une fonction militaire. Peut-être le défunt avait-il été le commandant envoyé par le tsar Syméon contre les Serbes que Constantin Porphyrogénète nomme ἰτζβοκλία. Quant au propre nom de Mostič, son origine laisse des doutes, était-il ou non slave? Stančev doute de son origine slave, Ivanov ne le rejette pas.

Dans les exposés de M. Balan et de P. Boev (pp. 145—160) le squelette est décrit du point de vue anthropologique.

L'exposé le plus étendu est celui de V. Ivanova: *L'épigraphe de Mostič et le matériel épigraphique de Přeslav* (pp. 43—102). L'inscription de Mostič y est analysée du point de vue paléographique et linguistique en connexion avec tout le matériel épigraphique provenant de Přeslav, cyrillique, glagolithique et grec découvert en même temps que l'inscription de Mostič et même auparavant avec des inscriptions de la même époque mais provenant d'autres endroits: les colonnes frontières de Syméon, l'inscription de Temnica, celle de Vároš et celle de Samuïl. Le résultat paléographique et linguistique le plus commun et, en même temps, le plus important de l'analyse du matériel épigraphique du X^e^ siècle est l'appréciation surfaite des opinions actuelles, sur la date de certains types graphiques à la conclusion que l'inscription de Mostič, qui sans aucun doute appartient à une époque antérieure à l'année 972, est écrite en « jeune » onciale, influencée par l'écriture penchée en usage au IX^e^ siècle. Ce type qui jusqu'à présent était considéré comme type caractéristique de l'écriture du IX^e^ siècle, était en réalité l'écriture officielle employée au X^e^ siècle. Les inscriptions de Vároš et de Temnica sont également de la même écriture. Le fait que les inscriptions de Přeslav manifestent, en ce qui concerne la langue que nous devons placer pour des raisons historiques au X^e^ siècle, des formes qui jusqu'à présent avaient été considérées comme plus récentes, est également très important. L'inscription de Mostič est elle-même conséquente dans son indication de la périodisation (il en est de même dans des fragments de l'inscription sur une plaque en céramique, de celle de Tudor et autres encore), le participe du prétérit actif des verbes en *-iti* a dans l'inscription de Mostič une forme nouvelle (оставивъ), tout d'abord de nombreuses irrégularités dans les jers (les sons nasaux sont employés dans toutes les inscriptions analysées régulièrement). L'inscription de Mostič a deux fois le jer mou au lieu du jer dur съкрѣшн, десѧть (gén. pl.); le plus grand nombre de preuves concernant les irrégularités dans les jers sont fournies par les étiquettes mentionnées plus haut sur les reliques des saints qui, d'après l'opinion de l'auteur, sont plus anciennes que l'inscription de Mostič, mais comme il s'agissait des inscriptions officieuses, l'orthographe n'y est pas observée avec la même rigueur ni du point de vue graphique ni du point de vue linguistique. Nous avons même le cas de la disparution du jer à l'intérieur du mot (p. 17 стѣмнн/нкъ) et du jer final (kyr) et celui de la transformation du jer dur final en jer mou. Les altérations des jers ont toutes été faites en faveur du jer mou. L'auteur explique tous les cas d'altération par la disparution du jer (cf. pp. 66, 94) qu'il place déjà au début du X^e^ siècle. Il est possible que certains cas puissent s'expliquer d'une autre manière (éventuellement par l'assimilation du jer; l'absence du jer p. 17 [ikъ] se trouve précisément à la fin de la ligne, ce qui pourrait contribuer à l'irrégularité de l'inscription; la graphie стѣн dans l'inscription de Temnica [p. 59] ne doit pas nécessairement signifier ѣı mais ѣi); toutefois il sera sans aucun doute

nécessaire de prêter plus d'attention au matériel graphique dans l'étude de la langue vieux-slave et de la paléographie vieux-slave, qu'il ne l'a été fait jusqu'à présent. L'exposé de l'auteur souligne la nécessité de faire une revision des dates les plus anciennes des monuments cyrilliques (l'évangéliaire de Sava, le Suprasliensis, etc.).

A l'explication du texte à l'endroit въ толѣ сварьшин жизнь своѭ, il serait nécessaire d'ajouter qu'une formulation similaire se trouve dans la *Vie de Constantin*, chap. XVIII: dans въ томь же образѣ пръвъствть пать десать дьнии (= dans l'ordre monastique) et il sera sans doute également nécessaire d'expliquer les endroits mentionnés plus haut dans l'inscription de Mostič.

Les études sont accompagnées de nombreuses photos, en particulier des photos de tout le matériel épigraphique.

E. Dvořáková/Prague

H. A. R. Gibb, *Arab-Byzantine Relations under the Umayyad Caliphate.* Dumbarton Oaks Papers XII (1958) 221—233.

Contrairement à M. Van Berchem et J. Sauvaget, l'a. soutient l'authenticité de la tradition des écrivains arabes, suivant laquelle les mosaïques des mosquées de Damas et de Médine auraient été exécutées par des artistes envoyés par l'empereur de Constantinople, en même temps que des matériaux et des subsides pécuniaires. La démonstration repose essentiellement sur un passage passé inaperçu jusqu'ici, de l'Histoire de Médine d'Ibn Zabād. Viennent s'y ajouter divers témoignages sur les rapports qui existaient, dans d'autres domaines, entre Byzance et les Omayyades, notamment dans la numismatique, le système administratif et la jurisprudence. Il ne semble pas que ces arguments puissent suffire à entraîner la conviction. Le point de vue de Sauvaget est exposé correctement, c'est même à l'autorité de ce savant dont il n'accepte pas par ailleurs les conclusions que l'a. fait appel, — non sans quelque inconséquence, — pour apprécier la valeur qu'il convient d'attacher au témoignage d'Ibn Zabād. Mais l'on est surpris de ne pas trouver un résumé plus exact de l'ouvrage de Mlle Van Berchem, qui a eu le mérite de montrer, la première, que le mot *Rūm* pouvait désigner aussi bien les Byzantins que les Syriens melkites, et a attiré l'attention sur un texte de al-Balhādurī (IXe siècle) où il est justement précisé que les mosaïstes de la mosquée de Médine venaient de la Syrie et de l'Egypte. Gibb ignore, d'autre part, les exemples que j'ai réunis, dans le *Bulletin d'Etudes Orientales de l'Institut Français de Damas* XI (1945—1946) 121 sq., à propos de l'activité de ces artistes autochtones dont la présence ne soulève évidemment aucune difficulté. En fait, la tradition relative à l'envoi de mosaïstes de Constantinople auprès des califes omayyades doit être considérée comme un simple *topos* littéraire; aussi la retrouve-t-on, à une époque plus récente, dans les textes qui décrivent la construction des mosquées de Cordoue, de la Mecque et (malgré l'affirmation contraire de Gibb) du Dôme du Rocher. Le thème s'amplifie progressivement. Il est d'abord question d'une demande adressée au *basileus*, puis d'un ordre; les quatre-vingt ouvriers envoyés de Byzance dont parle au IXe siècle Ya'qūbī, deviennent douze mille sous la plume d'Ibn Jubayr, au XIIe siècle. On est visiblement en présence du développement cohérent d'une légende, et c'est dans

[4] Ils l'ont faite dans Analecta Bollandiana 74 (1956) 196—211 (II. Sens du mot « sacerdos » appliqué à Méthode dans la « Translatio S. Clementis »). Le mot « sacerdos » est ici pris dans le sens d'« episcopus ».

le cadre de cette légende qu'il eut fallu avant tout considérer le texte d'Ibn Zabād. Les données historiques dont l'a. se sert pour étayer sa thèse, sont plus éparses et paraissent en conséquence relativement moins certaines.

A. Frolow/Paris

Ch'i Ssu-ho, *The Relations between China and the Byzantine Empire* (Chung-kuo ho Pai-chan-t'ing ti-kuo ti kuan-hsi). Shanghai, Jen-min ch'u-pan-shê, 1956, pp. 37.

Ch'i Ssu-ho, a professor of the Historical Department of Peking University, well-known among sinologists for his studies of Chinese history, is also a scholar, who combines his sinological interests with a deep understanding of world history. This double competence emerges even more clearly in this study, originally published in the *Pei-ching ta-hsüeh-hsüeh-pao* (1955) 1, pp. 119—138 (*Journal of the Peking University*), and now published in book-form.

The short introduction (pp. 1—3) depicts the position of the Byzantine empire as a mediator between the old antique civilisation on the one hand and the civilizations of Europe and Asia on the other. As a result of the comparatively early intimate relations between China and the Byzantine Empire, we possess many Chinese records on them. These records may either be compared to those of Byzantium and Europe or may even be useful for the history of Byzantium as first-hand sources. Only a part of the existing material has so far been mentioned by historians: a number of new sources are now used by Ch'i Ssu-ho for the first time to elucidate some of the problems of Byzantine history.

The first and the longest chapter (pp. 4—18), minutely equipped with many elaborate notes, studies the complicated problems connected with the correct evaluation of the information contained in Chinese historical sources, especially in the dynastic histories. Some vague information on the eastern parts of the Roman Empire may probably be found as early as in *Shih chi* (by Ssu-ma Ch'ien, 1st century B.C.) and in *Han shu* (by Pan Ku, 1st century A.D.), but the first reliable note on the Byzantium comes from the *History of the Wei Dynasty* (386—535, *Wei shu*) written by Wei Shou in 554. Later the name Fu-lin is used for Byzantium and this state is mentioned in all other dynastic histories, including that of the Ming dynasty (1368—1644, *Ming shih*). Much space is devoted by the author to explanations of the real meanings of foreign names transcribed in Chinese characters. On p. 12, note 4, the well-known monk Odorico da Pordennone is mentioned as having been a famous Czech traveller of the 14th century.

The second chapter (pp. 18—25) is entitled *The introduction of the great Chinese discovery into Byzantium—the rearing of silkworms.* This account is almost entirely based on European sources, studies like those of Gibbon, Cheyney or Yule. The next chapter (pp. 25—32) is very interesting for sinologists since it is based on numerous Chinese sources. The author studies information on sixteen kinds of products imported into China from the Byzantium: glass, glaze (liu-li), coral (shan-hu), a kind of cotton (hai-hsi pu), mercury, agate, felloes of wheels, quartz, a reddish kind of jade, diamonds, rose-storax gum from fragrant woods hsün-lu and yü-chin hsiang), pearls, tortoise-shell and amber.

The last chapter (pp. 32—37) is devoted to culture and religions reaching China from the Byzantium. Ch'i Ssu-ho pays due attention to Nestorianism without mentioning,

however, some items from relevant modern literature, especially the famous Nestorian tablet of 782 A.D., now preserved at Hsian. An interesting description of different kinds of jugglers is also included and is worthy of attention.

The small booklet is intended for Chinese readers interested in a certain amount of relevant facts leading to the appreciation of the important relations between two centres of world-civilization—Byzantium and China—in the early Middle-Ages. I feel sure that an annotated translation into one of the European languages would also be very useful for the ordinary European reader as well as for specialists of Byzantium who are unable to read Chinese.

T. Pokora/Prague

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A. D.), — Collaborateurs: A. Angelov (D. A.), A. Bank (A. Bk.), M. Berta (M. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H. Boge (H B.), P. Charanis (P. Ch), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. D.), J. Dummer (J. D.), E. Dvořáková (Dv), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo), E. Frances (E. Fr), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), G Hansen (G. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K J.), K. Junack (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), M. Rajković (M. R.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), M. Şesan (M. Ş), A. R. Sodano (A. R. S.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae. Adiuvantibus K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J NÉMETH, S. TELEGDI, redigit L. LIGETI. Budapest, Magyar Tudományos Akademia. Tomus I—II (1950—1952). — Compte-rendu: G. HAZAI, Oriens 7 (1954) 395—397. Gy. M.

Actes du IXe Congrès international de byzantinologie (Thessalonique 12—19 avril 1953). Tome III: *5. Folklore; 6. Littérature byzantine; 7. Littérature postbyzantine.* Athènes, 1958, pp. V, 350; recueil de 50 communications, dont beaucoup ne sont présentées que sous la forme d'un résumé, certaines même avec leur seul titre; un certain nombre a été publié depuis, intégralement, dans diverses revues. R. G.

Actes des IXe et Xe Congrès des Etudes byzantinologiques de Thessalonique et d'Istamboul, 1953—1955 ... (V. Byzantinoslavica XIX, 329; XX, 110.) — Compte-rendu: Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1959) 116—117. M. Ş.

D. AL'ŠIC, *Египет глазами русского путешественника середины XVII века.* Звезда (1958) № 8, 183—185. — Sur le voyage en Egypte d'Arsenij Suchanov, d'après la nouvelle copie de ses «Zapiski» (recueil № 409, Collection de l'Ermitage, Bibliothèque Publique Nationale de M. E. Saltykov-Ščedrin, Léningrad). A. K.

D. ANGELOV, *XI византолошки конгрес в Мюнхен.* (Der elfte Byzantinisten-Kongreß in München.) Ист. Преглед XIV (1958, кн. 6, 123—128. — Kürzer Bericht mit kritischer Beurteilung der wichtigsten auf dem Kongreß gehaltenen Vorträge. D. A.

Atti del 3o Congresso internazionale di studi sull' alto Medioevo (ottobre, 1956). [Centro italiano di studi sull' alto Medioevo]. Spolète, 1959, pp. 573. — Le thème du congrès était: *L'Italia meridionale nell' alto Medioevo e i rapporti con il mondo bizantino*: Byzance et les villes d'influence byzantine, Lombards et Byzantins dans l'Italie du Sud, Les deux empires dans l'Italie du Sud, Le dernier hellénisme en Italie du Sud. Pour l'analyse des communications, voir aux noms des divers auteurs. A. G.

Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, II ... (V. Byzantinoslavica XIX, 329; XX, 110, 346.) — Compte-rendu: G. T. KOLIAS, Ἐλευθερὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 491—495. R. G.

A. BANK, *Выставки памятников культуры и искусства Византии и стран Ближнего и Среднего Востока.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XI (1957) 16—19, илл. 2. — Общая характеристика принципов экспозиции, новых поступлений и особо значительных частей коллекций. A. Bk.

J. A. BELJAJEV, *Доклады востоковедов на X Международном конгрессе историков.* Кратк. сообщ. Инст. востоковедения 32 (1958) 69—77. A. K.

D. BELU, *Stefan Bezdechi*. Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu 1958) 480—481. — Commémoration du regretté helléniste Stephan Bezdechi, qui a donné plusieurs traductions roumaines entre autres aussi des Pères de l'Eglise. M. Ş.

Βιβλιογραφία Χ. Χ. Χαριτωνίδου. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς ἐκδιδομένη ὑπὸ τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 7 (1957) ξ'-ιη'. — Die Bibliographie des um die Gräzistik in ihren verschiedenen Zweigen verdienten Forschers umfaßt neben den eigenen Arbeiten diejenigen Untersuchungen von Charitonidis' Lehrer Kontos, welche jener nach dessen Erblindung herausgab. Irm.

Bibliografia storica nazionale [Giunta centrale per gli studi storici], an. XIX (1957), Bari, 1959, in 8°, pp. 197. — Toujours la même conscience dans les dépouillements (3.242 numéros), le même retard aussi dans la publication. Les articles qui intéressent l'histoire byzantine sont: 84, 576, 1651—1668, 1671, 1715 et 1768. A. G.

F. K. BOUBOULIDIS, Βιβλιογραφικὸν Δελτίον Μεσαιωνικῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας κατὰ τὸ ἔτος 1958. Παρνασσός. Περίοδος δευτέρα 1 (1959) 215—226. — Eine wünschenswerte, in der Zukunft hoffentlich fortgeführte bibliographische Übersicht über Bücher, Zeitschriftenartikel und Rezensionen. Irm.

B. BOUVIER, *Élie-Ami Bétant 1803—1871, régent et principal du Collège, philhellène, helléniste et citoyen*. Le Collège de Genève 1559—1959, mélanges historiques et littéraires, Genève, 1959, 109—130. — Dokumentierte Biographie des Genfer Philhellenen, der sich als Pädagoge, Gelehrter, Politiker und griechischer Konsul gleichermaßen Achtung erwarb. Angeschlossen ist S. 127 ff. ein Verzeichnis der Schriften Bétants. Irm.

Bulletin d'analyses de la littérature scientifique Bulgare. Hist. et archéol. 1 (1958) 103. (Acad. des Sciences de Bulgarie. Bibliothèque Centrale. Service d'Information et de Documentation Scientifique et Technique.) — Bearbeitet von der Abteilung für wissenschaftliche und technische Information und Dokumentation der Zentralbibliothek der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, erscheint nehen anderen dieses Zentralblatt für Geschichte und Archäologie, und zwar einmal jährlich. Es berichtet in Kurzreferaten über die wichtigsten einschlägigen Publikationen. Für die Byzantinistik ist damit ein hervorragendes Arbeitsinstrument geschaffen. Die zuständigen Redaktoren sind I. Dujčev und S. Mihajlov. Irm.

Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957). — Compte-rendu: E. FRANCES, Studii XI, 6 (1959) 232—235. E. Fr.

O importantă conferință a specialiților în bizantinologie. (Une importante conférence de spécialistes en byzantinologie.) — Compte-rendu sur la conférence de Prague, en 1957. Orthodoxia 1 (Bucureşti, 1959) 163—168. — Appréciation des travaux byzantinologiques de la conférence. M. Ş.

V. L. DENTAKIS, Τὸ ἐν Μονάχῳ 24ον Συνέδριον τῶν Ἀνατολιστῶν. Θεολογία 28 (1957) 623—631. — Der 24. internationale Orientalistenkongreß fand vom 28. August bis 4. September 1957 in München unter Beteiligung von 1381 Fachwissenschaftlern in 14 Sektionen statt. Der Bericht behandelt speziell die Vorträge der von Franz Dölger geleiteten Sektion 4: Christlicher Orient und Byzanz. Zu S. 627 ist zu berichtigen, daß der Dienstsitz des Papyruskonservators Rolf Ibscher nicht Göttingen, sondern Berlin ist. Irm.

Gl. DOWNEY, *Byzantium and the classical Tradition*. The Phoenix 12 (1958) 125—129. — Il s'agit de la périodisation de l'histoire de Byzance; les débuts des études byzantines, l'état actuel, l'importance des études byzantines pour la philologie classique. D.-Je.

B. T. GORJANOV, *Вклад византинистов Германской Демократической Республики в историческую науку*. Вестник Ист. Мировой Культуры (1958) № 4, 172—175. — Kritische Würdigung der beiden Bände der Sammlung *Aus der byzantinistischen* (Der Verfasser falsch: „byzantinischen") *Arbeit der DDR* (V. Byzantinoslavica XVIII, 314; XIX, 329; XX, 346). A. K.

G. HAZAI, *Journées des Orientalistes Hongrois*. Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 5 (1955) 313—314. — Die ungarischen Orientalisten hielten in der Zeit vom 24. bis 26. November 1955 eine Arbeitstagung ab, auf welcher die Klassifizierung der türkischen Dialekte auf dem Balkan und die Einflüsse des Türkischen auf die Balkansprachen im Mittelpunkt standen. Vorträge hielten u. a. J. Németh, Susanne N. Kakuk, L. Râsonyi, G. Hazai, L. Fekete und L. Ligeti. Irm.

A. HOHLWEG, *Das Institut für Byzantinistik und neugriechische Philologie der Universität München*. Hochschuldienst 12 (1959) 3. (Ausgabe A). — Allgemeinverständ-

liche, knappe Übersicht über die Aufgaben der Byzantinistik und ihre traditionelle deutsche Repräsentation an der Universität München. Irm.

H. HUNGER, *XI. Internationaler Byzantinistenkongreß in München, 15.—20. September 1958*. Anz. f. Altertumswissen. 11 (1958) 191—192. D.-Je.

Изследвания в чест на Акад. Димитър Дечев по случай 80-годишнината му. София, Издание на Бълг. Акад. на Науките, 1958, pp. XXVII, 788. — Die wahrhaft monumentale Festschrift zum 80. Geburtstag des inzwischen verstorbenen bulgarischen Forschers vereinigt 78 Beiträge von Wissenschaftlern verschiedenster Länder, geordnet unter den Abschnitten „Sprachwissenschaft", Epigraphik", „Archäologie" und „Geschichte". Vorangestellt ist eine Würdigung des Jubilars durch B. Gorov, S. V ff. sowie eine Bibliographie seiner Arbeiten von F. Sarafov, S. IX ff. Irm.

Jahrbuch der Deutschen Wissenschaften zu Berlin 1957. Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. 420. — Hingewiesen sei auf die Arbeiten des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde (Bericht von J. Irmscher, S. 50 ff.), des Instituts für Orientforschung (Bericht von H. Grapow, S. 69 ff.) und des Instituts für Slawistik (Bericht von H. H. Bielfeldt und E. Winter, S. 72 ff.). Irm.

K. A., *Съезд советских византинистов*. Вестник ист. мировой культуры (1959) № 2, 199—204. — Compte-rendu succinct du Congrès des Byzantinologues soviétiques tenu à Leningrad du 25 au 28 novembre 1958. Les problèmes les plus importants auxquels la discussion eut trait, furent les suivants: 1° Le féodalisme byzantin. 2° Les relations politiques et culturelles entre l'Empire byzantin et ses voisins. C'est avec regret que nous signalons qu'à la page 202, la formulation de la conclusion de Mme E. Č. Skržinskaja est à rectifier dans ce sens: l'auteur tâcha à démontrer que la « *Rosia* » devait être localisée dans la presqu'île de Tamane et non en Crimée. A. K.

I. Th. KAKRIDIS, Ὁ Ἰωάννης Συκουτρὴς ὡς ἐρευνητὴς φιλόλογος. Νέα Ἑστία 63 (1958) 465—470. — Die Würdigung des allzu jung verstorbenen griechischen Philologen, die sich auf die Leistungen des Forschers beschränkt und die des Lehrers und Humanisten übergeht, zeigt, wieviel auch die Byzantinistik an Sykutris verloren hat. Irm.

A. P. KAŽDAN, *Byzantinoslavica — международный византиноведческий журнал (1947—1956)*. Виз. Врем. XV (1959) 216—237. A. K.

N. N. KEČAKMADZE, *Византиноведение в Советской Грузии*. Виз. Врем. XV (1959) 195—203. — Ce précis de la byzantinologie géorgienne rendra de grands services, car plusieurs livres et mémoires rédigés en géorgien sont restés inaccessibles même aux spécialistes jusqu'à présent. A. K.

V. KOROLJUK, *Изучение в СССР истории зарубежных славянских народов*. Славяне (1958) № 10, 26—32. — Kurze Übersicht ohne Bibliographie. A. K.

E. LAMBERT, *Notice sur la vie et les travaux de M. Gabriel Millet*. Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles Lettres (Novembre-Décembre, 1957) 338—343. R. G.

Th. LEHMANN, *Die Bedeutung des altsprachlichen Studiums und Unterrichts für die Erziehung zum Sozialismus*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Univ. Rostock 7 (1957—1958) 369—374. — Auf diese nüchterne Einschätzung des altsprachlichen Unterrichts und Studiums in der Deutschen Demokratischen Republik mag hier hingewiesen werden im Hinblick auf ihre enge Verbindung zum byzantinistischen Studium. Irm.

P. LEMERLE, *Ejnar Dyggve et l'archéologie chrétienne*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 375—382. — Anläßlich des siebzigsten Geburtstages des Ausgräbers von Salona würdigt Lemerle die Verdienste des großen dänischen Archäologen um die christliche Archäologie. Diese sieht er einmal in Dyggves Forschungen zur Entwicklung des Heroon Martyrion extra muros zur städtischen Gemeindekirche und zum andern in seinen Arbeiten über die Einwirkung des Kaiser- auf den christlichen Kultus. Der Aufsatz bringt eine gute bibliographische Dokumentation. Irm.

K. MANITIUS, *Zum neuen mittelalterlichen Migne*. Forschungen u. Fortschritte 33 (1959) 92—94. — Laut Sacris erudiri 9 (1958) 1 ff. beabsichtigen die Benediktiner von Steenbrugge (Belgien) die Erneuerung von Mignes Patrologia Latina 97—217 mit anastatischem Text und neuen Vorreden sowie die Herausgabe von Supplementen mit Neueditionen. Während der zweite Programmpunkt begrüßt wird, bringt Manitius gegen den ersten gewichtige Bedenken vor. Irm.

M. I. MANOUSAKAS, Πεπραγμένα τῶν Ἐπιστημονικῶν Ἀρχείων τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 28 (1958) 603—607. — Aus dem gewichtigen Arbeits-

bericht sei besonders die Archivreise herausgehoben, welche der Redaktor des Mittelalterlichen Archivs L. Vranousis nach Rumänien und Jugoslawien durchführte. Irm.

V. V. MATVEJEV, *Н. А. Медников и изучение договора ʿОмара ибн ал-Хаттāба с христианами Палестины и Сирии.* Палестин. сборник 4 (67) (1959) 186—195. — Nach der kurzen Charakteristik der wissenschaftlichen Tätigkeit des russischen Gelehrten N. A. Mednikov, der ein fundamentales Werk über die Geschichte Palästinas von der Arabereroberung bis zu den Kreuzzügen geschrieben hat, betrachtet der Verfasser den Brief von ʿOmar ibn al Haṭṭāb an den Patriarchen von Jerusalem. Er zeigt, daß die kritische Analyse dieses Briefes von Mednikov glänzend und überzeugend sei und die späteren Historiker (z. B. L Caetani) befruchtete. A. K.

J. MODRZEJEWSKI, *Rafael Taubenschlag (1881—1958).* Das Altertum 4 (1958) 248—256. — Nachruf auf den verdienten Meister der juristischen Papyrologie (* 6. Mai 1881 in Przemyśl, † 25. Juni 1958 in Warschau). Irm.

P. MORAUX, *Les Actes du X^e Congrès international des Études byzantines.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 950—951. — Die unter dem Titel *X. Milletlerarası Bizans Tetkikleri Kongresi Tebliğleri.* Istanbul, 1957 erschienenen Akten des Kongresses von 1955 enthalten 1. die Liste der Teilnehmer, 2. ausführliche Berichte über Eröffnungs- und Schlußsitzung, 3 Zusammenfassungen der Vorträge der Plenarsitzungen, 4. Zusammenfassungen der Vorträge der Sektionssitzungen. Irm.

Gy. MORAVCSIK, *A. XI. nemzetközi bizantinológiai kongresszus.* (Le XI^e congrès international des études byzantines.) Magyar Tudomány (1959) 100—101. Gy. M.

N. A. ONAJKO, *Конференция 1956 года по истории и археологии Северного Причерноморья в античную эпоху.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 73 (1959) 133—141. A. K.

Памяти академика Г. И. Кацарова. Вестник Древн. Ист. (1958) № 4, 174. A. K.

Памяти академика Р. Таубеншлага. Вестник Древн. Ист. (1958) № 4, 172—173. A. K.

Παρνασσός. Περίοδος δευτέρα 1 (1959) 1—248. — Die im Jahre 1865 gegründete Gesellschaft „Παρνασσός" spielte und spielt im geistigen Leben und im Bildungsstreben Griechenlands eine beachtliche Rolle. Sie gab von 1877 bis 1894 eine Monatsschrift, von 1896 bis 1918 und von 1925 bis 1939 ein Jahrbuch heraus. Auf Antrag der Philologisch-archäologischen Sektion der Gesellschaft wird diese Zeitschrift jetzt, und zwar zunächst als Vierteljahrsschrift, erneuert. Verantwortlicher Redakteur ist G. Th. Zoras, Redaktionssekretär F. K. Bouboulidis. Die Beiträge, die im wesentlichen von Mitgliedern der Gesellschaft bestritten werden, sollen wissenschaftlich fundiert, aber trotzdem einem weiteren Kreise zugänglich sein. Der vorliegende Band enthält ein Geleitwort von Th. Vlisidis, dem Vorsitzenden der Gesellschaft, sowie den Wortlaut des vorerwähnten Antrages Der erste Teil ist als Ἀφιέρωμα für Kostis Palamas gestaltet. Im zweiten Teil erscheinen neben wissenschaftlichen Abhandlungen literarische Beiträge. Die Chronik im dritten Teil informiert über das wissenschaftliche Kunstleben Griechenlands sowie über die Tätigkeit des „Παρνασσός". — Die einschlägigen Beiträge des Bandes zeigen wir an zuständiger Stelle an. Irm.

N. V. PAVLJUK, *Славянское языкознание в Одесском (Новороссийском) университете за 90 лет.* Труды Одесс. унив. 148, Сер. филол. наук 7 (1958) 5—29. A. K.

N. S. PEČATAĽŠČIKOVA, *К изучению всеобщей истории в Свердловске за 40 лет.* Учен. Зап. Уральского унив. 29 (1958) 171—176. — Entre autres on prend en considération les travaux de M. Ja. Sjuzjumov. A K.

G. PIANKO, *Filologia Klasyczna w Polsce. Bibliografia za lata 1950—1954.* Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1958, pp. 164. (Biblioteka Meandra 25) — Die Arbeit setzt die frühere „Filologia klasyczna w Polsce Bibliografia za lata 1945—1949", Warszawa 1952, fort. Mit ihren 2023 Titeln zeugt sie von dem beachtenswerten Aufschwung der polnischen Altertumsforschung in den letzten Jahren. Irm.

E G. PROTOPSALTIS, Ἑταιρεία τῶν ὡραίων τεχνῶν (1844). Ὁ Βιβλιόφιλος 12 (1958) 23—28. — Auf Spezialbefehl König Ottos wurde am 17. Oktober 1844 in Athen zur Förderung der bildenden Künste und zur Ausbildung ihres Nachwuchses die Ἑταιρεία τῶν ὡραίων τεχνῶν gegründet, welche wohl — das genaue Datum ist nicht auszumachen — bis zum Oktober 1853 bestand. Der Leiter des griechischen Staatsarchivs gibt einen Überblick über ihre Tätigkeit und ein Verzeichnis der einschlägigen Archivalien und anderen Quellen. Irm.

M. RACHAD, *Des savants d'Allemagne Démocratique, en Egypte, pour étudier les manuscrits coptes découverts en 1947.* Le journal d'Egypte (12 Mars 1959) 6 — Bericht über den Besuch der Koptologendelegation der Deutschen Demokratischen Republik (Prof. Dr. Leipoldt, Prof. Dr. Böhlig, Dr. Ibscher) in Ägypten im Januar/Februar 1959. Irm.

M. RÉVÉSZ, *Klassika-filológiai kongresszus Erfurtban.* Felsöoktatási Szemle, A müvelödésügyi minisztérium folyóirata 8 (1959) 326—328. — Der vom 14.—18. Dezember 1958 in Erfurt von dem Komitee zur Förderung der klassischen Studien in den sozialistischen Staaten durchgeführte Kongreß, an dem von ungarischer Seite Samu Szádeczky Kardoss, István Hahn, József Martinkó und die Berichterstatterin teilnahmen, behandelte u. a. die Geschichte des Schwarzmeergebietes. Irm

A. N. ROBINSON, *IV Международный съезд славистов (Краткий отчет).* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. 17 (1958) вып. 6, 570—574. A. K.

R. L. ROSENFEL'DT, *II международный археологический семинар, посвященный изучению славянских племенных союзов в I тыс. н. э.* Совет. археол. (1959) № 2, 294—296. — Compte-rendu des colloques tenus à Moscou en Décembre 1958. Voir aussi Семинар археологов-славистов. Вестник АН СССР (1959) № 3, 99—101. A. K.

G. P. SAVVIDIS, Μερικὰ συμπεράσματα καὶ διδάγματα τοῦ 11ου Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου. Τὰ καλὰ καὶ αἱ ἀδυναμίαι μιᾶς καινοτομίας. Τὸ Βῆμα 14 (1958) 4104. 9 (28. 9 1958). — Der Bericht kritisiert die in München gewählte Form der Diskussion aktueller Themen auf der Grundlage gedruckt vorliegender Referate und Korreferate und bedauert u. a. die numerisch unzureichende Repräsentation der sowjetischen Byzantinistik. Irm.

E. SEIDL, *Rafael Taubenschlag (1881—1958).* Studia et Documenta Hist. et Iuris 24 (1958) 478—480 — Nekrolog mit Würdigung der Hauptwerke Taubenschlags. Irm.

O. G SIMSON — Don A. STRITTMATTER, *A Tribute to Albert Friend.* Traditio 14 (1958) 422—455. — A detailed analysis of all the articles which appeared in *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of Albert Mathias Friend, Jr.* Princeton: Princeton University Press, 1955, pp. 405. P. Ch.

IV съезд славистов. Вестник ист. мировой культуры (1958) № 6, 234—238. A. K.

IV Международный съезд славистов в Москве. Изв. Акад. Наук СССР, Отд. лит. и яз 17 (1958) вып. 4, 297—301. A. K.

Международный съезд славистов в Москве. Славяне (1958) № 10, 8—15. A. K.

Σκουφᾶς. Περιοδικὴ Ἐπιθεώρησις. Ἐκδίδεται ἐν Ἄρτῃ ὑπὸ τοῦ Μουσικοφιλολογικοῦ Συλλόγου Ἄρτης ὁ „Σκουφᾶς" ὑπὸ τὴν προστασίαν τοῦ Σεβασμιωτάτου Μητροπολίτου Ἄρτης. — Compte-rendu: K. A. DIAMANTIS, Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ. τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 461—462. Irm.

Список основных научных трудов профессора доктора исторических наук Б. Н. Заходера (к 60 летию со дня рождения). Проблемы востоковедения (1959) № 1, 227—228. — Liste des œuvres scientifiques éminentes du Prof. B. N. Zachoder, sur l'histoire médiévale du Proche-Orient. A. K.

N. B T(OMADAKIS), Βιβλιογραφικὰ σημειώματα. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 574—581. R. G.

A. S. TVERETINOVA, *Обзор журнала турецкого исторического общества «Belleten»,* тт. XX—XXI, вып. 77—84 за 1956—1957 гг. Совет. востоковед. (1958) № 6, 138—140. A K

Z. V. UDAL'COVA, *Обсуждение проблем истории Византии.* Вестник АН СССР (1959) № 3, 102—104. — Compte-rendu du XIe Congrès des Byzantinologues (Munich, 1958). De l'avis de l'auteur, les problèmes les plus importants furent: 1° *La genèse des thèmes byzantins* (communication de A. PERTUSI), 2° *La Ville byzantine* (communication de E. Kirsten). A. K.

J. A. VASILEVSKAJA, *Профессор А. М. Селищев как лингвист и его статья о языке «Русской правды».* Учен. Зап. Москов. пединститута им. В. И. Ленина 132, Кафедра рус. яз. 8 (1958) 45—51. A. K.

J. A VASILEVSKAJA, *Архив профессора Афанасия Матвеевича Селищева.* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. 18 (1959) вып. 1, 73—74. — Kurze Übersicht der Handschriften des berühmten Slawisten A. M. Seliščev (gest. 6. I. 1942), von denen einige nach dem Tode des Verfassers gedruckt wurden. A. K.

V. V(AVŘÍNEK), *Berliner Byzantinische Arbeiten.* Listy filol. VI (81) (1958) 273—275. — Der Verfasser gibt eine Inhaltsübersicht über die ersten neun Bände der im Jahre 1955

von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin unter Leitung von J. Irmscher begonnenen Reihe „Berliner byzantinistische Arbeiten" (so der genaue Titel). Irm.

N. A. VINBERG, *Список трудов В. В. Латышева.* Совет. археол. 28 (1958) 36—51. A. K.

V. V. VINOGRADOV, *Итоги IV Международного съезда славистов и наши задачи в области славянской филологии.* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. 17 (1958) вып. 6, 489—500. A. K.

V. V. VINOGRADOV, *Международный съезд славистов.* Славяне (1958) № 8, 33—35. A. K.

V. V. VINOGRADOV, *Крупное событие в международной научной жизни.* Вестник Акад. Наук СССР (1958) № 8, 84—87. — De la préparation du IV^e Congrès des Slavistes. A. K.

L. I. VRANOUSIS, 'Ακαδημία 'Αθηνῶν. Μεγάλη 'Ελληνικὴ 'Εγκυκλοπαίδεια. Συμπλήρωμα. Ἔκδοσις δευτέρα, τεῦχος 22. 'Αθῆναι, Φοῖνιξ, 337—340. — Der Artikel hat höchsten informativen Wert. Die Athener Akademie wurde 1936 gegründet und umfaßt 65 Mitglieder in drei Klassen (1. positive Wissenschaften; 2. für Literatur und schöne Künste; 3. für moralische und politische Wissenschaften). Neben den ordentlichen gibt es außerordentliche Mitglieder, Ehrenmitglieder, ξένοι ἑταῖροι und Korrespondenten. Ihre vorzüglichsten Veröffentlichungen sind die Πρακτικά (Sitzungsberichte) und die Πραγματεῖαι (Abhandlungen). Ferner unterhält die Akademie Arbeitsstätten (Archive) mit eigenen Publikationen: 1. 'Ιστορικὸν λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, 2. Λαογραφικὸν 'Αρχεῖον, 3. 'Αρχεῖον ἱστορίας τοῦ ἑλληνικοῦ δικαίου, 4. Μεσαιωνικὸν ἀρχεῖον, 5. 'Ιστορικὸν ἀρχεῖον τοῦ νεωτέρου ἑλληνισμοῦ, 6. 'Αρχεῖον ἐκδόσεως Ἑλλήνων συγγραφέων. Irm.

Византийский Временник 2 (1949) — 6 (1953). — Compte-rendu: J. IRMSCHER, Orient. Litztg. 53 (1958) 587—592. D.-Je.

L. WICKERT, *Theodor Mommsen. Eine Biographie.* Bd. 1: *Lehrjahre* 1817—1844. Frankfurt a. M., Vittorio Klostermann, 1959, pp. 580 + 16 tab. — Als im Jahre 1933 Mommsens Nachlaß der Öffentlichkeit zugänglich gemacht wurde, beauftragte den Verfasser ein unter Eduard Nordens Vorsitz gebildetes Komitee mit der Abfassung der Biographie. Deren erster von drei Bänden, höchst sorgfältig gearbeitet und annotiert, liegt jetzt vor. Irm.

II. LANGUES

A. Grec

N. P. ANDRIOTIS, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς. 'Αθηνᾶ. Collection de l'Institut Français d'Athènes (№ 24). Athènes, 1951, pp. XVI + 312. — Compte-rendu: K. JANÁČEK, Byzantinoslavica XX, 305—307. A. D.

S. ANTONIADI, *Etude stylistique sur les lettres de Nicolaos Mysticos.* Actes du IX^e Congrès Intern. des Et. Byz. Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, p. 69—98. — L'auteur étudie successivement les points suivants: style et politique; — style épistolaire du temps: Photios; — Nicolaos imitateur de Photios; — les apostrophes; — originalité de Nicolaos; — lettre au pape sur les quatrièmes noces; — lettres au chef des Arabes; — lettres à Syméon de Bulgarie; — traits généraux: psychologie; flatteries et insinuations; — apostrophes; — traits particuliers: flatteries et menaces (excommunication); — lettre XX: psychologie, ironie, fidélité historique; — lettre XXI: l'entrevue du Radeau. Précieux document historique; éloquence des faits et de la passion pure. R. G.

W. ARNDT—F. W. GINGRICH, *A Greek English Lexicon of the New Testament and other Early Christian Literature* ... (V. Byzantinoslavica XX, 349.) — Compte-rendu: G. ZUNTZ, Journ. of Hell. Stud. 78 (1958) 150—151. D.-Je.

N. CORNEANU, *Cu privire la semnificaţia originară a cuvîntului «catolic».* (Sur la signification originelle du mot «catholique»). Mitropolia Ardealului 1/2 (Sibiu, 1959) 42—53. — L'auteur démontre, que la signification primaire du mot catholique ressemblait au mot «orthodoxe». Mais son sens de καθολικός fut modifié après 1054 par Rome en κατολικός, pour exprimer l'universalité romaine. M. Ş.

H.-R. KAHANE, *Toponyms as Anemonyms.* Names 5 (1957) 241—245. — Ortsnamen liegen zugrunde bei den Windbezeichnungen vento greco, ánemos libukós, vento de Provenza, ánemos eksalotēs (altprovenzalisch exalót). Nachdem diese Nomina ihre Qualität als Eigennamen verloren hatten, wurden sie — sprachlich fortentwickelt — zugleich als Ortsnamen unverständlich. Irm.

H.-R. KAHANE, *Two Nautical Terms of Greek Origin: Typhoon and Galley.* Etymologica. Walther von Wartburg zum siebzigsten Geburtstag, 18. Mai 1958. Tübingen, Max-Niemeyer-Verl., 1958, 419—439. — I. Τυφῶν hat eine doppelte Überlieferung, eine gelehrte, die von Aristoteles über die Vulgata zu den Humanisten führt, und eine volkstümliche gräko-arabische. Im Zeitalter der Entdeckungen vereinigten sich beide und finden im modernen „Taifun" einen chinesischen Nachklang. — II. Galeere: Der griechische Tiername γαλέα wird in byzantinischer Zeit zur Bezeichnung einer Schiffsgattung; der Westen übernimmt diese als galea, gegen das sich im Laufe der Zeit die Variante galera durchsetzte. Irm.

S. G. KAPSOMENOS, Ἔρευναι εἰς τὴν γλῶσσαν τῶν ἑλληνικῶν παπύρων (Σειρὰ πρώτη). Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς ἐκδιδομένη ὑπὸ τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 7 (1957) 323—368. — Als Ergänzung zu seinen „Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit" (München, 1938) behandelt der Verfasser in dieser ersten Reihe von Studien, der sich weitere anschließen sollen, 38 Papyrustexte unter sprachgeschichtlichem Aspekt; die erforderlichen Register sind beigefügt. Irm.

S. G. KAPSOMENOS, Ἡ μαρτυρία τοῦ λεξιλογίου γιὰ τὴν ἐπιβίωση τοῦ ἑλληνισμοῦ στὴν Μεσημβρινὴ Ἰταλία. Πεπραγμένα τοῦ θ' διεθνοῦς βυζαντινολογικοῦ συνεδρίου Θεσσαλονίκης 3 (1957) 299—324. — Der Verfasser gibt in konziser Übersicht zunächst die historischen Belege für die Kontinuität des Griechentums in der Magna Graecia und führt dann, um diese Auffassung auch linguistisch zu erhärten, einige altgriechische Vokabeln an, die sich noch in den unteritalischen Dialekten erhalten haben: ἀσκλούνη(ς) ⟨ χλούνης, προ(υ)σβεῖα ⟨ πρεσβεῖα, σπιθίο ⟨ σπιθής, πιβνό ⟨ σπιδνός, οὔμαι ⟨ οἶμαι, θάμαι ⟨ ἤθελα οἶμαι. Irm.

St. K. KARATZAS, *L'origine des dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale* .... (V. Byzantinoslavica XX, 115—116.) — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἀθηνᾶ 62 (1958) 382—385. Irm.

E. KRIARAS, Σημασιολογικὰ στὸν Ἐρωτόκριτο καὶ σε ἄλλα κείμενα. Κρητικὰ Χρονικὰ XII (1958) 97—116. — Recherches sur les mots προδότης-ποδότης, πούς, πηδόν, πτερόν, πλάτη, ταρσός, ἀποδότης. R. G.

St. P. KYRIAKIDIS, Σημείωμα περὶ τοῦ ὀνόματος τῆς βυζαντινῆς πόλεως Μελενίκου. Sonderdruck unter dem Titel Σύμμεικτα aus Μακεδονικά 3 (1955) 2—5. — Der byzantinische Ortsname Μελένικον ist von H. Grégoire, Byzantion 21 (1951) 249 mit dem slawischen Ortsnamen Melnik gleichgesetzt worden. Kyriakidis denkt dagegen an eine Ableitung von dem Namen eines angenommenen, unzweifelhaft griechischen Eigentümers oder Gründers des Ortes, Μελένικος (= ᾧ τινι μέλει ἡ νίκη). Irm.

K. P. KYRRIS, Κυπριακὰ σύμμεικτα. Ἐπωνυμία καὶ τοπωνυμία ἐκ Λαπήθου (ἐπαρχία Κηρυνίας). Πλάτων 8 (1958) 129—143. — 26 Orts- und andere Eigennamen samt ihren Ableitungen etymologisch erklärt. Auch diejenigen, welche nicht von vornherein griechisch sind, zeugen von einem Hellenisierungsprozeß. Irm.

V. D. KUZ'MINA, *Поэтическая стилистика греческих поэм о Дигенисе и русских списков «Девгениева деяния»*. Труды отдела древнерус. лит. Ин-т. рус. лит. АН СССР 15 (1958) 73—77. — Le traducteur de Devgenijevo Dejanije s'est efforcé de prendre de l'original grec des comparaisons, des épithètes, des métaphores qui correspondaient dans une certaine mesure à la réalité russe ou étaient liées au système biblique de l'imagination. A. K.

B. G. MANDILARAS, Λογίαι ἀθησαύριστοι λέξεις ἐκ βυζαντινῶν κειμένων. Ἀθηνᾶ 62 (1958) 320—368. — L'auteur entreprend d'établir un Dictionnaire des mots grecs qui ne se trouvent pas dans les divers dictionnaires existants. Une Introduction indiquant la méthode suivie, et une Bibliographie (p. 320—328 et 329—334) précède la Liste des mots grecs non recensés, commençant par la lettre A (p. 335—368). R. G.

A. MIRAMBEL, *Flexion des noms en grec moderne.* Bull. de la Société de Linguistique LIII (1957—1958) 96—138. — Le système de la flexion nominale en grec moderne se distingue par quatre éléments: accent, vocalisme des désinences, genre grammatical et nombre grammatical. Ces quatre éléments se pénètrent les uns les autres ce qui rend difficile une classification des types nominaux. Le genre grammatical domine toujours, ainsi que son rapport au nombre, lequel étant différent dans les divers dialectes détermine la modification de la structure des substantifs dans les dialectes. Suivant la relation entre le genre et le nombre, l'auteur divise les dialectes du grec moderne en quatre groupes. Il y a des dialectes dans lesquels le genre constitue le principe principal pour

la classification des substantifs, mais de l'autre côté, il y en a dans lesquels on ne distingue ni le genre, ni le nombre. La « langue commune » maintient le plus une bonne relation entre le genre et le nombre. Pour tout le domaine néo grec, il n'est pas possible d'énoncer un critérium, valable pour tous les dialectes, quant à la classification des substantifs en néo grec Dv.

D. TABACHOVITZ, *Über eine frühbyzantinische Bedeutungsnuance von* εἷς. Actes du IX^e Congrès Intern. d'Et Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 253—258. — Εἷς est synonyme de ὡς, en qualité de « comme ».

A. I. THAVORIS, Τὰ ἐκφραστικὰ μέσα προσδιορισμοῦ τοῦ χρόνου τοῦ ἡμερονυκτίου στὴν ἀρχαία μεσαιωνικὴ καὶ νέα ἑλληνική. Θεσσαλονίκη, 1959, pp. 144. (Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς, Παράρτημα 2.) — Die Dissertation untersucht die Bezeichnungen und Wendungen für die Tages- und Nachtzeiten, welche im Alt-, Mittel- und Neugriechischen begegnen. Das reiche Material wird durch die erforderlichen Register erschlossen Irm.

A. G. TSOI ANAKIS, Βυζαντιακὰ διαλεκτικὰ στοιχεῖα στὴν Κωνσταντινούπολη. Actes du IX^e Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 276. — Résumé: quelques traces de dialecte dorien. R. G.

A. G. TSOPANAKIS, M. Δερβισόπουλος, Τὸ κλιτικό μας σύστημα. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς ἐκδιδομένη ὑπὸ τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 7 (1957) 117—153. — Der Aufsatz wendet sich gegen das Drei-Klassen-Deklinationsschema der Neoelληνικὴ Γραμματική (Redaktion: M. Τριανταφυλλίδης, Athen, 1951), an dessen Stelle er ein Sechs-Klassen-Schema setzt: 1. Deklination mit den Maskulina auf -ας und -ης und den Feminina auf -α, -η, -ω; 2. Deklination mit den Maskulina auf -ος und den Neutra auf -ο und -ι; 3. Deklination mit den ungleichsilbigen Maskulina auf -ς, -ης und -ας und den ungleichsilbigen Feminina auf -α, -ού und -έ; 4. Deklination mit den ungleichsilbigen Neutra auf -ς, -ον, -ο und -α; 5 Deklination mit den Maskulina auf -εας und -ης und den Feminina auf -η; 6. Deklination mit den Neutra auf -ος. Irm.

D. B. VAYAKAKOS, Ἡ κατὰ τὴν ἀρχαιότητα γλωσσικὴ συγγενεία Ἀρκαδίας καὶ Κύπρου. Ἀθηνᾶ 62 (1958) 33—61. — Chypre a été le premier lieu de colonisation grecque, ayant conservé intacte son caractère grec. La parenté entre le dialecte d'Arcadie et le dialecte de Chypre tient à la colonisation arcadienne en provenance du Péloponnèse et se rendant ensuite à Chypre. R. G.

D. B. VAYAKAKOS, Σημασιολογικὰ καὶ ἐτυμολογικὰ ἐκ τῆς Ποντικῆς διαλέκτου. Ἀρχεῖον Πόντου XXII (1958) 179—190 — Importance de l'étude des dialectes néo grecs pour l'histoire de la langue grecque. Etude des formes dialectales, de la signification et de l'étymologie d'un certain nombre de mots du dialecte du Pont. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 121.) R. G.

B. Latin

Novum Glossarium mediae latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC. Ed. cur. Consilium Academiarum consociatarum. Comité de réd.: Fr. ARNALDI, J. H. BAXTER, H. HAGENDAHL, M ROQUES, C. van DEYCK, P. van de WOESTINJE, Franz BLATT, dir. de l'entreprise. (Buchstabe:) L. Huic fasc. confic. praefuit Franz Blatt Hafniae, Munksgaard, 1957, pp. 232. — Index scriptorum mediae latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC qui afferuntur in Novo Glossario ab Academiis consociatis iuris publici facto Hafniae, Munksgaard, 1957, pp. 194. — Compte-rendu: J. SCHNEIDER, Deutsche Litztg. 79 (1958) 763—771. Irm.

O PARLANGELI, *Storia politica e storia linguistica nell' Italia meridionale.* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956), Spolète, 1959, pp. 453—464. — Les dialectes des Pouilles, du Salento, de la Lucanie et de la Calabre sont nettement diversifiés: confins linguistiques anciens entre les territoires lombards et les territoires byzantins. A. G.

Słownik laciny średniowiecznej w Polsce. Lexicon mediae et infimae Latinitatis Polonorum. Vol. I, fasc 1—7. Warszawa, 1953—1958, pp. XXVI + 1100 + coll. 40. — Compte-rendu: J SPĚVÁČEK, Byzantinoslavica XX, 307—314. A. D.

K. STRECKER, *Introduction to Medieval Latin.* English translation and revision by R B. PALMER. Berlin, Weidmann, 1957, pp. 159. — Compte-rendu: J. SCHNEIDER, Theol. Litztg. 79 (1958) 304—306. Irm.

J. WERNER, *Nazi — Internazi.* Zeitschr. f. deutsche Philol. 78 (1959) 92—93. —

Verweist u. a. auf die gegenseitige Beeinflussung von Egnatius, -a und Ignatius und die Wiedergabe des lateinischen Namens Egnatius durch Ἰγνάτιος in den Handschriften griechischer Historiker. Irm.

C. Langues slaves

V. I. ABAJEV, *Из истории слов. Древнерусское к ъ р ч и й «кузнец» и топоним К е р ч ь.* Вопр. языкознания (1959) № 1, 69—99. — Le terme vieux russe Керчь est dérivé du mot кърчий qui signifiait «forgeron», dont le travail n'était pas celui du forgeage, mais celui du coulage des métaux, c.-à-d. le forgeron de l'âge de bronze. A. K.

B. L. BOGORODSKIJ, *Об одном морском термине из «Повести временных лет».* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 173 (1958) 146—167. — Der Verfasser betrachtet Bedeutung und Wandlung des altrussischen Wortes „лимень" (Hafen), das von dem griechischen „λιμήν" abstammt. Das Wort war von russischen Seeleuten übernommen worden, die in regen Beziehungen zu den griechischen Bewohnern an der Küste des Schwarzen Meeres standen. Es verbreitete sich durch Tmutorokan' und Černigov nach Kiew: wir finden es in altrussischen Übersetzungen griechischer Geschichtswerke (Georgios Hamartolos, Flavius Josephus). A. K.

B. L. BOGORODSKIJ, *Термин мачта и его синонимы.* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 144 (1958) 191—220. — Der Verfasser studiert eingehend die altrussischen Bezeichnungen des Begriffes „Mast" und weist unter anderem auf einen venezianischen Einfluß auf die russische Schiffahrtterminologie hin. Die russischen Kaufleute, die in dem 12.—14 Jahrh. nach Konstantinopol oder Jerusalem reisten, übernahmen mehrere venezianische Wörter (die venezianische Seeterminologie war damals auf dem Schwarzen Meer vorherrschend). Außer dem venezianischen ist auch ein griechischer Einfluß festzustellen: das Wort „prora" z. B. ist nicht venezianischer Herkunft, wie der Verfasser annimmt (S. 208), sondern stammt wahrscheinlich von dem griechischen πρῶρα. A. K.

B. L. BOGORODSKIJ, *У кормила правления (Из истории метафорического словосочетания).* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 170 (1958) 283—301. — Слово «кормило» (руль) было заимствовано на Руси из византийских переводных источников (первое упоминание — в «Новгородской минее» 1096 г.) и сохраняло до XVIII в. абстрактное метафорическое значение («власть», «управление»). A. K.

N. I. BUKATEVIČ, *К истории изучения праславянского языка в России и СССР.* Труды Одесс. унив. 148, Сер. филол. наук 7 (1958) 149—161. — Kurze Übersicht über die Behandlung des Problems der Urslawischen Sprache in Rußland. A. K.

R. M. CEJTLIN, *Вопросы изучения старо-славянского языка на IV Международном съезде славистов.* Вопр. языкознания (1959) № 2, 157—160. A. K.

I. V. DANILOVA, *Собственно великорусская лексика в памятниках 14—16 веков.* Учен. Зап. Уссурийского пединститута 2 (1958) 255—265. — Analyse de la terminologie juridique de la Russie Moscovite des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles A. K.

G. I. DEMIDOVA, *Из истории форм именительного падежа множественного числа имен существительных в русском языке XII—XVII вв.* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 144 (1958) 145—166. A. K.

M. V. FEDOROVA, *К истории русских личных местоимений.* Славянский сборник II. Выпуск филол. Воронеж, 1958, 85—94. A. K.

V. L. GEORGIJEVA, *О субстантивации качественных прилагательных среднего рода в начальный период русской письменности (на материале «Повести временных лет»).* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 114 (1958) 97—116. A. K.

A. M. IORDANSKIJ, *Характер ударения в общеславянском языке-основе и отражение его в современном русском языке и его говорах.* Учен. Зап. Владимирского пединститута 4 (1958) 83—95. A. K.

A. V. ISAJEV, *Категория одушевленности в языке Московского летописного свода конца XV века.* Учен. Зап. Ивановского пединститута XVII, вып. V, ч. 3 (1958) 50—53. A. K.

A. V. ISAJEV, *Второй именительный и творительный предикативный имен существительных в языке Московского летописного свода конца XV века.* Учен. Зап. Ивановского пединститута XVII, вып. V, ч. 3 (1958) 54—67. A. K.

J. P. JELISEJEVA, *Категория двойственного числа в склонении существитель-*

ных по данным памятников XI—XIII вв. Учен. Зап. Череповецкого пединститута I (1958) 125—161. — Es handelt sich um das Dual im Altrussischen. A. K.

I. B. KUZ'MINA, *Из истории форм повелительного наклонения в русском языке.* Доклады и сообщ. Инст. языкознания АН СССР (1959) № 12, 108—126. A. K.

S. D. LEDJAJEVA, *К вопросу о словообразовании в системе древнерусской военной лексики XI—XIII вв.* Учен. Зап. Кишиневского гос. пединститута им. И. Крянгэ 8 (1957) 69—84. — Outre les annales et quelques autres monuments originaux de la littérature vieux-russe, l'auteur se sert de quelques monuments traduits et en premier lieu de la chronique de Georges Harmatole. A. K.

L. Ja. MALOVICKIJ, *Из истории родительного-винительного падежа местоимения 3-го лица по памятникам русского языка XI—XVI вв.* Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 164, ч. 4 (1958) 87—101. A. K.

I. S. MERKUR'JEV, *Словообразование качественных имен прилагательных в русском языке XI—XVI вв.* (Суффиксы с приметой «т»). Учен. Зап. Ленинград. пединститута им. А. И. Герцена 144 (1958) 117—144. A. K.

I. S. MERKUR'JEV, *Словообразование качественных имен прилагательных в древнерусском языке XI—XIV вв.* (Суффиксы с приметой «в»). Учен. Зап. Мурманск. пединститута 2 (1958) 243—269. A. K.

N. A. MEŠČERSKIJ, *К изучению лексики и фразеологии «Слова о полку Игореве».* Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 43—48. — L'auteur se sert de phénomènes parallèles puisés dans les monuments traduits du grec et il en conclut que le texte original de la « Geste d'Igor » provient du Sud-Est. Cf. également son étude, К толкованию лексики «Слова о полку Игореве». Учен. Зап. Ленинград. гос. унив. № 198, сер. филол. наук 24 (1956) 3—9. A. K.

G. A. PIRCCHALAVA, *Второстепенное сказуемое в древнерусском языке.* Труды Сухумского пединститута 10—11 (1958) 441—448. A. K.

I. POPOVIČ, *К вопросу о происхождении славян северной Албании.* IV Международный съезд славистов. Славянская филология, сборник статей I. Москва, Издательство Акад. Наук СССР, 1958, 95—205. — Durch Analyse vor allem des toponomastischen Materials kommt der Verfasser zu dem Ergebnis, daß im Mittelalter im Gebiet Nordalbaniens serbische Dialekte heimisch waren, im gewissen Sinne Übergangsformen von den montenegrinischen zu den südserbisch-mazedonischen Mundarten. Der serbische Feudalstaat führte diese Dialekte zur Einheit. Nach seinem Verfall siedelten in diesem Territorium Albanesen, welche die slawische Bevölkerung assimilierten und so jenen Sprachbeziehungen ein Ende setzten. Irm.

G. ROHLFS, *La perdita dell' infinito nelle lingue balcaniche e nell' Italia meridionale.* Omagiu lui Iorgu Iordan cu prilejul împlinirii a 70 de ani. Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1958, 733—744. — Der Verlust des Infinitivs ist zuerst im Griechischen eingetreten (als frühes Beispiel Acta Pilati 25). Unter Einfluß des Griechischen setzte sich das Phänomen fast total durch im Bulgarischen und Mazedonischen, im Aromunischen und im Südalbanischen. Im Rumänischen und Serbokroatischen wächst die Lebenskraft des Infinitivs mit der räumlichen Entfernung vom bulgarischen bzw. griechischen Sprachgebiet. Zu derartigen Übergangszonen gehören auch das griechische Sprachgebiet in Unteritalien sowie gewisse süditalienische Territorien, wo im Mittelalter griechisch oder griechisch neben italienisch gesprochen wurde. Irm.

T. S. ROZANOVA, *О функциях глаголов настоящего времени в предложении по памятникам русской письменности XI—XVI вв.* Учен. Зап. Великолукского пединститута 3 (1958) 386—401. A. K.

A. N. SAVČENKO, *О единстве древнерусского языка.* Учен. Зап. Ростовского-на-Дону Унив. 46, Ист.-филол. фак. 5 (1958) 73—90. A. K.

E. SEIDEL, *Elemente sintactice slave în limba română.* Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1958, pp. 188. (Materiale şi cercetări linguistice 3). — Der slawische Einfluß auf das Rumänische beruht auf der jahrhundertelangen Symbiose des rumänischen Volkes mit slawischen Völkern; es handelt sich dabei weniger um Entlehnungen von materiellem Sprachgut als vielmehr um Lehnprägungen. Dafür werden aus der Kasusbildung, dem Verbalsystem und der Syntax hinreichend Belege erbracht. Irm.

V. Ja. SIMONOVA, *Склонение членных прилагательных в древнерусских летописных списках XIII—XVI вв.* Учен. Зап. Уссурийского пединститута 2 (1958) 267—294. A. K.

Slovník jazyka staroslověnského. Ukázkový sešit. Československá akad. věd, Slovanský ústav. Praha, 1956, pp. 36. — Compte-rendu: A. St. MÁGR, Das Antiquariat XIII, 4/5 (Wien, 1957) 120. A. D.

M. G. ŠATUCH, *Краткие действительные причастия и их синтаксические функции в письменных памятниках XI—XII вв.* Праці Одеського унів. 148, Сер. філол. наук, вип. 8 (1958) 195—201. A. K.

A. I. TOLKAČEV, *К вопросу о древнейших склонениях сложных прилагательных в славянских языках.* Доклады и сообщ. Инст. языкознания АН СССР (1959) № 12, 87—107. A. K.

Творительный падеж в славянских языках... (V. Byzantinoslavica XX, 122.) — Compte-rendu: A. B. PRAVDIN, Вопр. языкознания (1959) № 2, 132—136. A. K.

J. A. VASILEVSKAJA, *Проблемы изучения русского языка в МГПИ имени В. И. Ленина за 25 лет.* Учен. Зап. Москов. пединститута им. В. И. Ленина 132, Кафедра русс. яз. 8 (1958) 53—67. — Übersicht der im Moskauer Pädagogischen Staatsinstitut verteidigten Dissertationen zum Problem der russischen Sprache; mehrere Dissertationen mit Annotationen versehen. Unter anderem behandelt die Verfasserin auch die Arbeiten auf dem Gebiete der historischen Grammatik und Lexikologie der russischen Sprache. A. K.

Вопросы славянского языкознания на IV Международном съезде славистов. Вопр. языкознания (1959) № 1, 3—15. A. K.

M. P. VYGONNAJA, *Предлоги древнерусского языка с точки зрения их морфологического состава и происхождения (на материале «Повести временных лет» по Лаврентьевскому списку).* Учен. Зап. Новозыбковского пединститута 4 (1958) 200—217. A. K.

D. Autres langues

A. V. DESNICKAJA, *Из истории албанского языка.* Научные доклады высшей школы, филол. науки (1958) № 2, 25—38. — Nach kurzen Erörterungen einiger Fragen der albanischen Frühgeschichte betrachtet die Verfasserin das Problem des Entstehung der albanischen Schrift. Sie erwägt die Vermutung, daß schon im 13.—15. Jahrh. neben der griechischen, lateinischen und südslawischen auch die albanische Schrift gebraucht wurde. Sie analysiert die wenigen Denkmäler der albanischen Sprache aus dem 15. Jahrh., die sich uns erhalten haben. A. K.

N. K. DMITRIEV, *О тюркских элементах русского словаря.* Лексикографический сборник 3 (1958) 3—47. A. K.

E. FRAENKEL, *Litauisches etymologisches Wörterbuch.* C. Winter (Heidelberg) — Vandhoeck & Ruprecht (Göttingen). Lief. 1—8 (1955—1958). — Compte-rendu: P. TROST, Byzantinoslavica XX, 314. A. D.

H.—R. KAHANE—A. TIETZE, *The lingua Franca in the Levant. Turkish Nautical Terms of Italian and Greek origin.* Urbana, 1958. — Compte-rendu: D. B. VAYAKAKOS, Ἑπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 537—554. R. G.

A. N. KONONOV, *О прономинализации в турецком языке.* Вопр. грамматики и ист. восточных яз. (Москва-Ленинград, 1958) 169—186. A. K.

M. LAMBERTZ, *Zur albanischen Umgangssprache (Gjirokastra).* Lingua Posnaniensis 7 (1958) 85—144. — Die albanische Umgangssprache ist, wie durch reiche Belege gezeigt wird, gekennzeichnet durch Nichtachtung der Buchsyntax, Anakoluthe, rhetorische Fragen, Asyndeta, Kurzsätze, Parataxen, Abundanzen, Geminationen und zuletzt auch Brachylogien, Aposiopesen, Ellipsen, eingestreute griechische und türkische Worte, drastische Phrasen, sprichwörtliche Wendungen, Hyperbeln, Litotes, Segenswünsche und Fluchformeln, Schwurausrufe sowie durch Verwendung solcher syntaktischer Mittel, welche die Anteilnahme des Sprechenden zu unterstreichen geeignet sind. Irm.

K. M. LJUBIMOV, *О двух функциях залоговых аффиксов в турецком языке.* Турецкий сборник (Москва 1958) 169—179. A. K.

T. MILEWSKI, *Linguistique générale et linguistique historique en Pologne dans les années 1945—1957.* Kratylos 3 (1958) 97—110. — Behandelt S. 105 die albanologischen Studien (W. Cimochowski), S. 105 ff. die Arbeiten zu den beiden klassischen Sprachen. Irm.

Á. PALLA, *A „szkita cserga"-ról.* (Sur la « tcherga skythienne »). Az Országos Orvostörténeti Könyvtár Közleményei — Communicationes ex Bibliotheca Historiæ Medi-

cinæ Hungarica 8—9 (1958) 218—232. (Avec résumé, russe, allemand et anglais). — L'auteur explique le mot τζεργά dans le « De cerimoniis » de l'empereur Constantin (éd. Bonn, 4664) sans connaître la littérature y relative. Gy. M.

O PRITSAK, *Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protcbulgaren.* (Ural altaische Bibliothek I, Wiesbaden, 1955, 1—102.) — Compte-rendu: V. BEŠEVLIEV, Ист. Преглед XV (1959) кн 1, 121—124. A. D.

Sév. SALAVILLE—Eug. DALLEGGIO, *Karamanlidika. Bibliographie analytique d'ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs. I, 1584—1850.* Athènes, 1958, pp. XI, 325, 3 (Collection de l'Inst. Français d'Athènes. Centre d'Études d'Asie Mineure — Archives musicales de Folklore dirigées par Mme Melpo Merlier). — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 484—486. Irm.

V. VELKOV, *Към въпроса за езика и бита на траките през IV в. от н. е.* (Über die Sprache und Lebensweise der Thraker im 4. Jahrb. u. Z.). Изследвания в чест на акад. Д. ДЕЧЕВ, София, 1958, 731—740. — Neue Quellenangaben, die berichten, daß im 4. Jahrhundert ein gewisser Teil der Bevölkerung Thrakiens ihre Sprache und Bräuche noch erhalten hatte. D. A.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

F. R. ADRADOS, *Sur une rédaction byzantine des fables ésopiques.* Actes du IXe Congrès Intern d'Et. Byz., Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, p. 207—213. — Nécessité de faire une édition indépendante et une étude indépendante du manuscrit γ. R. G.

BOMBACI ALESSIO, *Storia della letteratura Turca dall' antico Impero di Mongolia all' odierna Ruchia.* Nuova Academia Editrice, Milano, 1956 (= Thesaurus litterarum 3). Storia delle letterature di tutto il mondo, pp. 526. — Compte-rendu: F. TAESCHNER, Orient. Litztg. 53 (1958) 464—465. D.-Je.

F. ALTHEIM, *The most ancient Romance of Chivalry.* East and West, N. S. 9 (1958) 129—144. — Geschichtsphilosophische Betrachtungen zu dem mittelpersischen und früh auch ins Arabische übersetzten Roman von Bahrām Tschōbīn, des Retschengenerals, der sich gegen den Sassanidenherrscher Hormizd IV. (ermordet 590) und seinen Sohn Chosrau II. vom Herbst 590 bis zum Frühjahr 591 an der Macht hielt. Irm.

A. BIEDL, *Zur Textgeschichte des Laertios Diogenes, Das große Excerpt Φ.* (Studi e testi, 184.) Citta del Vaticano, Bibl. apost. vatic., 1955, pp. 132. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 319. A. D.

A. BLASCHKA, *Die Thais-Legende Marbods von Rennes in der Abschrift Konrad Gesselens.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg. Ges.- u. sprachwiss. Reihe 8 (1959) 431—433. — Der griechische Stoff, durch Marbod (gestorben 1123), Bischof von Rennes, in Leoninern gestaltet, findet sich in der Wernigeröder Sammelhandschrift Za 89, geschrieben von Konrad Gesselen, als Werk des Enea Silvio Piccolomini. Irm.

Corpus Fabularum Aesopicarum. Volumen prius: Fabulae Aesopicae soluta oratione conscriptae. Edidit A. HAUSRATH, Fasciculus prior. Editio stereotypa editionis prioris (MCMXL). Addenda et corrigenda ex ipsius editoris ad fasc. 1 annotationibus excerpta et collecta ab H. Haas. Lipsiae, Teubner, 1957, pp. XXXVI, 208 + 6. — Nachdem 1956 das 2. Faszikel der Ausgabe erstmalig erschienen war (v. Byzantinoslavica XVIII, 124), steht mit dem Nachdruck des ersten Faszikels der ganze Band der Fabeln in Prosa wieder zur Verfügung. Tr.

K. CZEGLÉDY, *Bahrām Čōbīn and the Persian Apocalyptic Literature.* Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 7 (1958) 21—43. — Bahrām Čōbīn, der Retter Persiens im Jahre 588, ging als legendäre Gestalt in die persische Volksüberlieferung und weiter in die epische Literatur ein. Von dieser messianischen Rolle übernahm das religiöse Schrifttum manche Züge, denen der Verfasser im einzelnen nachgeht. Irm.

A. DAIN, *Un recueil byzantin des Fables de Babrios. Parisinus Suppl. gr. 1245.* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz. Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, p. 101—111. R. G.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Tyros a Bejrut v Dionysiakách Nonna z Panopole* (Tyros et Bejrut dans les Dionysiaca de Nonnos de Panopolis) ... (V. Byzantinoslavica XIX, 338.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 203—206. D.-Je.

M. FUIANO, *I rapporti tra Oriente e Occidente nell' attività culturale di Paolo, diacono della chiesa napoletana nel sec. IX.* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956), Spolète, 1959, pp. 397—411. — Titre trompeur. On nous explique ici la genèse de la traduction en latin, par un diacre napolitain du IXe siècle, de la Vie de Marie l'Egyptienne et de la Pénitence du diacre Théophile. A. G.

M. GLYKAS, Στίχοι οὓς ἔγραψε καθ' ὃν κατεσχέθη καιρόν. Κριτικὴ ἔκδοση Εὐδ. Θ. Τσολάκη. Θεσσαλονίκη, 1959, pp. 43. ('Αριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης. 'Επιστημονικὴ 'Επετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. Παράρτημα 3.) — Erwünschte Neuausgabe des vulgärsprachigen Gedichtes des Glykas mit brauchbarer Einführung, kritischem und Testimonienapparat und Glossar. Irm.

H. GREGOIRE—R. LOUIS, *Imitations directes de chants épiques byzantins dans le WALTHARIUS (deuxième moitié du Xe siècle) et dans les œuvres de Chrestien de Troyes (époque de Manuel Ier Comnène).* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz. Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, p. 125. — Résumé. R. G.

R. HESPEL, *Le Florilège Cyrillien réfuté par Sévère d'Antioche...* (V. Byzantinoslavica XIX, 338.) — Compte-rendu: L. ABRAMOWSKI, Theol. Litztg. 81 (1956) 731—733. E. R.

J. IRMSCHER, *Cicero and Byzantium.* Byzantinoslavica XX, 28—39. A. D.

N. KONOMIS, *Stobaeana.* 'Αθηνᾶ 61 (1957) 323—330. — Textkritische Bemerkungen zu III 28,21 (Herodot); IV 2,22 (Xenophon, Cyrop); IV 20,4 (Euripides, Antigone); IV 20,8 (Zopyros); IV 23,64 (Nikostratos); IV 25,51 (Musonios); IV 31,18 (Diphilos); App. 4, p. 163, 2; App. 4, 209, 28. Irm.

E. KRIARAS, Ἡ μεσαιωνικὴ ἑλληνικὴ γραμματεία. Νέα Παγκόσμιος 'Εγκυκλοπαιδεία, Τόμος 'Ελλάς. Athènes, 1959, p. 558—584. — Coup d'œil général sur l'histoire de la littérature byzantine, sous forme de notices brèves, mais précises. L'auteur distingue trois périodes de 300 à 1600: 1. De 300 à 700 (Pères de l'Eglise; philosophes, théologiens et mystiques; historiens et chroniqueurs; poètes); — 2. De 700 à 1200 (philologues, philosophes et théologiens; historiens et chroniqueurs; mystiques, philologues et auteurs ecclésiastiques; poètes religieux et autres); — 3. Période du Bas Moyen-Age (1200—1600): historiens du XIIIe siècle; philosophes et théologiens du XIIIe siècle; philologues des XIIIe et XIVe siècles; théologiens et historiographes du XIVe siècle; philosophes et théologiens du XVe siècle; historiens et chroniqueurs du XVe siècle; poésie romanesque; poèmes historiques; poètes chypriotes et crétois. R. G.

Fr. LAMMERT, *Über die Neuausgabe der Schrift* Περὶ φύσεως ἀνθρώπου *des Nemesios von Emesa.* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz. Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, p. 169—177. — Etude de la tradition manuscrite. R. G.

F. W. LENZ, *The Ovidian Bimillennium, Sulmona, May 1958.* The Class. World 52 (1959) 165—167. — Die Eröffnungsrede in der Accademia dei Lincei hielt A. Monteverdi über das Thema „Ovidio nel Medio Evo". Irm.

F. W. LENZ, *Gedanken zum Epitaph des Bischofs Bernward von Hildesheim.* Forschungen u. Fortschritte 32 (1958) 369—373. — Behandelt eingangs das Epigramm des Paulus Silentiarius A. P. 7, 307. Irm.

Menandri quae supersunt. Pars altera: Reliquiae apud veteres scriptores servatae, edidit *Alfredus* KOERTE. Opus postumum retractavit, addenda ad utramque partem adiecit *Andreas* THIERFELDER. Edidio altera aucta et correcta. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri 1959, pp. 398. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — Hier zu nennen wegen der Testimonia, die weitgehend aus spätantik-byzantinischem Gut schöpfen, und der „satis multi flosculi epistolographorum, imprimis Aristaeneti, Aeliani, Theophylacti Simocattae, quorum originem Menandream nunc cognovimus" (S. VII). Irm.

A. MIRAMBEL, *Littérature byzantine,* vol. 1, 1955... (V. Byzantinoslavica XVIII, 125—126.) — Compte-rendu: D. ZAMFIRESCU, Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1959) 128—132. M. Ş.

P. G. NIKOLOPOULOS, 'Επὶ τῆς ἐπιγραφῆς καὶ τοῦ προοιμίου τοῦ εἰς τὸ Σάββατον τῆς Τυροφάγου ὕμνου Ρωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ. Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 184—187. R. G.

P. G. NIKOLOPOULOS, *Hymnes (kontakia) conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque Vallicellane de Rome.* Ὕμνοι (κοντάκια) σωζόμενοι εἰς χειρόγραφα τῆς Βαλλικελλιανῆς Βιβλιοθήκης τῆς 'Ρώμης. 'Επετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 286—323.

— Liste des hymnes contenues dans les manuscrits grecs de cette Bibliothèque. 72 hymnes. Liste des kontakia, liste des tropaires, liste des lamentations, liste des saints. R. G.

A. PERTUSI, *Di alcune traduzioni greche di inni attributi a S. Tomaso e a S. Ambrogio.* Boll. Badia Grottaferrata, N. S. 12 (1958) 141—150. — Edition de 2 traductions anonymes (probablement exécutées en Occident) du *Pange Lingua* et *Veni Creator*, extraites du *Cod. Valicell.* 218 (*Allatianus* 148) du XVIII[e] siècle. A. G.

P. PETIT, *Les étudiants de Libanius.* (Études Prosopographiques, 1.) Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1956, pp. 206. — Compte-rendu: J.R. PALANQUE, Rev. d'Et. Lat. 35 (1957) 356. Irm.

Procli Hymni. Edidit Ernestus VOGT. *Accedunt hymnorum fragmenta, epigrammata, scholia, fontium et locorum similium apparatus, indices.* Wiesbaden, In Kommission bei Otto Harrassowitz, 1957, pp. 100 (Klass.-Philol. Stud., H. 18). — Eine mustergültige Edition mit allen nur wünschbaren philologischen Beigaben: Präfation, Apparate, metrischer und grammatischer Kommentar, Indizes. Irm.

Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι... (V. Byzantinoslavica XV, 78; XVI, 379; XVII, 380; XVIII, 323; XX, 124, 125.) — Compte-rendu: DIONYSIOS, Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 568—573. R. G.

Scholia vetera in Hesiodi Opera et Dies rec. Aug. PERTUSI (Pubblicazioni dell' Univ. cattolica del S. Cuore, N. S. vol LIII.) Societa editrice „Vita e pensiero", Milano, 1955, pp. XVII + 229. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 319. A. D.

Theodori Studitae epigrammata, recensuit A. GARZYA. Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 11—64. — Edition critique et annotée des 129 *Epigrammes* de Théodore de Stoudios avec, en Appendice, les *Iambes* contre les ikoncmaques et un Alphabet contre les Ikonomaques. R. G.

J. J. TIERNEY, *Ancient dramatic theory and its survival in the Apologia Mimorum of Choricius of Gaza.* Actes du IX[e] Congrès Intern. d'Et. Byz. Thessalonique, 1953. Tome III, Athènes, 1958, pp. 259—274. — Le mime a le droit de représenter la vie, sous tous ses aspects. R. G.

N. B. TOMADAKIS, *Distinction esthétique entre l'hymnographie religieuse et l'hymnographie ecclésiastique.* (Αἰσθητικὴ διαφοροποίησις θρησκευτικῆς καὶ ἐκκλησιαστικῆς ὑμνογραφίας.) Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 65—86. — La poésie religieuse est personnelle et la poésie ecclésiastique générale, en ce sens qu'elle exprime les sentiments de la communauté des fidèles. Etude de ce point de vue, avec édition du texte, des textes poétiques relatifs à la fête de l'Hypapante du Seigneur (2 février): hymne de Sophrone, hymne XXVII de Romanos, canon de l'Hypapante de Cosmas Maïouma. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν... (V. Byzantinoslavica XX, 126.) — Compte-rendu: DIONYSIOS, Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 469—475. R. G.

U. TREU, *„Otterngezücht". Ein patristischer Beitrag zur Quellenkunde des Physiologus.* Zeitschr. f. d. Neutestamentl. Wissen. 50 (1959) 113—122. — Die Geschichte von der Begattung und Zeugung der Vipern ist altes literarisches Gut der Griechen. Zur christlichen Allegorie verwendet sie zuerst Origenes und findet darin viele Nachfolger. Daneben findet sie sich weiter als reine Naturgeschichte bei Griechen wie bei Lateinern. Einfluß des Physiologus ist erst in byzantinischer Zeit sicher festzustellen. Irm.

G. TSARAS, Ἰωάννου Ἀναγνώστου, Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης. Thessalonique, 1958, pp. *λβ′* + 104. — Compte-rendu: N. B. Tomadakis, Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 479—481. R. G.

A. TURYN, *The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides* (Illinois Studies in Language and Literature, vol. 43). The Univ. of Illinois Press, Urbana, 1957, pp. 415 + 24 tables. — Comptes-rendus: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 75—76; G. DOWNEY, Speculum 33 (1958) 565—567; H. LLOYD-JONES, Gnomon 30 (1958) 503—510. A. D.

M. VITTI, *Introduzione alla poesia greca del novecento.* Napoli, 1957, pp. 104. — Das Büchlein gibt, ausgehend von dem „dualismo culturale" Neugriechenlands, einen Überblick über die wichtigsten Erscheinungen und Gestalten der griechischen Literatur des vergangenen Jahrhunderts mit vielen Übersetzungsproben. Irm.

M. VITTI, *Orientamento della Grecia nel suo risorgimento letterario.* Roma, "Il Presente", 1955, pp. 85. — Das Büchlein hebt die gestaltenden Kräfte der neugriechischen Literatur heraus: Klephtenlieder, Solomos, die Romantik der Athener Schule, die Erinne-

rungen an den Freiheitskrieg und schließlich die Regeneration in der Zeit um 1880. Ein besonderer Beitrag gilt Andreas Kalvos. Irm.

L. I. VRANOUSIS, Ἀνθολογία νεοελληνική. Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία. Συμπλήρωμα. Ἔκδοσις δευτέρα, τεῦχος 33. Ἀθῆναι, Φοῖνιξ, pp. 523—524. — Der Artikel zeigt die byzantinischen Vorstufen, behandelt, was in der Fanariotenzeit unter den Bezeichnungen τραγῳδία, μισμαγιά und auch ἀνθολογία ging, und beschreibt dann mit reicher Bibliographie die politischen Sammlungen des freien Griechenlands. Irm.

W. ZERWES, *Palladas von Alexandrien. Ein Beitrag zur Geschichte der griech. Epigrammdichtung.* Phil. Diss. Tübingen vom 26. 10. 1957, pp. 423. (Maschinenschr.) — Den Hauptteil der sehr gründlichen Arbeit bildet eine eingehende Interpretation der einzelnen Epigramme, die nach ihrem Inhalt geordnet werden. Sprachliche und inhaltliche Beziehungen zu Vorbildern sind dabei besonders vermerkt. In einem kürzeren systematischen Teil wird der Mensch Palladas, sein Werk und seine Stellung in der Geschichte des griechischen Epigramms gewürdigt und das Urteil der Nachwelt über ihn vorgeführt. Zerwes billigt den Epigrammen hohen Quellenwert zu und gewinnt so ein ziemlich genaues Bild ihres Autors. Mit Nachdruck wird festgestellt, daß Palladas weder zum Epikureismus (gegen Franke und Peek) noch zum Christentum (gegen Waltz) innere Beziehungen hatte. Das umsichtig abgewogene Gesamturteil über den Dichter fällt recht positiv aus: Palladas besaß Wärme, Lebensnähe, Vielseitigkeit und Selbständigkeit bis zur Eigenwilligkeit. Tr.

G. Th. ZORAS, Ἑπτανησιακὰ μελετήματα, Β'. Σολωμός - Τερτσέτης - Τυπάλδος - Βαλαωρίτης - Μαρκορᾶς - Θωμαζαῖος - Σύμμεικτα. Ἀθῆναι, 1959, pp. 404. (Σπουδαστήριον Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν). Der umfangreiche Band vereinigt 41 Abhandlungen über die heptanesische Schule und ihr nahestehende Intellektuelle, welche der verdienstvolle Leiter des Seminars für byzantinische und neugriechische Philologie an der Athener Universität in den vergangenen zwei Jahrzehnten in verschiedenen Zeitschriften veröffentlichte. Für den Byzantinisten sind von besonderem Interesse die Arbeiten Θωμαζαῖος καὶ Φωριέλ. Ἀνέκδοτη ἀλληλογραφία γιὰ τὰ δημοτικὰ μας τραγούδια S. 291 ff. (nach Νέα Ἑστία 281, 1 [1938] 1156 ff.); Τὸ κρητικὸν εἰδύλλιον τῆς „Βοσκοπούλλας" καὶ ὁ Ζακύνθιος ποιητὴς Νικόλαος Κουτούζης, S. 353 ff. (nach den Πεπραγμένα τοῦ Θ' Διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου, 3, Athen, 1958, 344 ff.); Ἡ Παναγία καὶ ἡ συλλογὴ „Ἄνθη εὐλαβείας", S. 363 ff. (nach Ἑλληνικὴ Δημιουργία 2 [1949] 357 ff.) Irm.

G. Th. ZORAS, Ὁ Πωρικόλογος (κατ' ἀγνώστους παραλλαγάς). Athènes, 1958, pp. 30. — Edition des variantes du Porikologos d'après le cod. Athen. 3113, le manuscrit d'Apostolos et un manuscrit personnel de l'auteur. L'édition de ces variantes est précédée d'une importante Introduction, où l'auteur étudie successivement, le but du Porikologos, le titre, la rédaction primitive, la personnalité de l'auteur, la langue, la date de l'ouvrage, sa signification et les variantes, au nombre de quatre. R. G.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

K. HERRMANN, *Der Brand von Byzanz. Weimar,* Volksverl., 1955, pp. 323. — Der Roman behandelt den Nika-Aufstand und seine Hintergründe; er ist historisch gut fundiert und spannend geschrieben, psychologisch freilich nicht immer begründet. Irm.

J. A. NOTOPOULOS, *Byzantium in the Thought and Poetry of William Butler Yeats.* Actes du IX^e Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 188—199. R. G.

C. Littérature populaire

Aesopica: A Series of Texts Relating to Aesop or ascribed to him or Closely Connected with the Literatury Tradition that bears his Name. Vol. I: *Greek and Latin Texts* edited and translated by B. E. PERRY, Urbana, Univ. of Illinois Press, 1952, pp. XXVI + 765. — Compte-rendu: R. A. BROWNE, Medium aevum 27 (1958) 114—116. D.-Je.

K. P. CHATZIIOANNOU, Ὁ ποιητὴς τῶν κυπριακῶν ἐρωτικῶν ποιημάτων. Κυπριακὰ Γράμματα 21 (1956) 159—163. — Den Dichter vermutet der Autor im Gegensatz zu seinen Vorgängern (Sathas, Legrand, Siapkara-Pitsillidi) in der freilich nicht näher zu beschreibenden Gestalt des Μανόγλης (Μανονήλ). Irm.

Греческие народные песни. Выбрал и перевел В. НЕЙШТАДТ. Москва 1957, стр. 304. — Griechische Volkslieder in russischer Übersetzung, u. a. auch die Lieder über Digenis Akritas. A. K.

K. ROMAIOS, Τρεῖς Βυζαντινοὶ ἄρχοντες στὰ σημερινὰ δημοτικὰ τραγούδια. Actes du IXe Congrès d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 25—45. — Les trois personnages dans la poésie populaire actuelle. R. G.

H. SCHREINER, *Welche der großen volksgriechischen Dichtungen des Mittelalters weisen keine oder nur geringe Spuren gelehrter Überarbeitung auf?* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 227—248. — Etude de ce point de vue de: Kallimachos et Khrysorrhoè, Belthandros et Khrysantza, Libistros et Rhodamnè, Florios et Platziaphlora et Imberios et Margarona. Respecter le texte transmis par les manuscrits. R. G.

G. VALETAS, Ἀνθολογία τῆς δημοτικῆς πεζογραφίας. Vol. I. Athènes, 1947, pp. 616; vol. II. Athènes, 1947, pp. 648; vol. III. Athènes, 1949, pp. 696. — Compte-rendu: D. PAPAS, Listy filol. VII (LXXXII) (1959) 167—170. D.-Je.

G. Th. ZORAS, *Histoire du Ptocholéon.* Ἱστορία τοῦ Πτωχολέοντος (κατ' ἀνέκδοτον παραλλαγήν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 414—443. — Edition d'une version inédite d'après le cod. Napolit. gr. III. A. a. 9., avec introduction et commentaire. R. G.

E. Questions de métrique

W. BEARE, *Latin Verse and European Song.* London: Methuen, 1957, pp. 296. — Compte-rendu: R. BROWNING, The Class. Rev., N. S. 9 (1959) 45—49. Irm.

Th. XYDIS, Ἐγκώμια. Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 277—287. — Sur les trois types métriques des Enkômia, chantés aux laudes ou office du matin du Grand Samedi ou Samedi saint. R. G.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

A. S. ANASJAN, *Армянские источники о падении Византии.* Ереван, 1957, стр. 150. — Introduction (en arménien et en russe, pp. 93—109), trois poèmes (Threnoi) des auteurs arméniens médiévaux (Abraham d'Ankyra, Arakel de Bakeš, Ieremia Čelebi Keomurdžjan) avec traduction russe de S. Arevšatjan. — Compte-rendu: I. K. KUSIKJAN, Виз. Врем. XV (1959) 215—216. A. K.

F. BABINGER, *Marcantonio Pigafetta.* Miscellanea in onore di Roberto Cessi, Secondo Volume. Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1958, 89—96. (Storia e Letteratura, Raccolta di Studi e Testi, 72) — Um 1540 in Vicenza geboren, nahm Marcantonio Pigafetta an Maximilians II. Türkenkrieg teil und ging 1567/68 als Mitglied einer Gesandtschaft nach Konstantinopel. Frucht dieser Reise ist sein „Itinerario de Vienna a Constantinopoli", 1572 abgeschlossen, 1585 in London gedruckt, eine der belangvollsten Quellen für die osmanische Geschichte der Zeit. Irm.

F. BABINGER, *Zwei baierische Türkenbüchlein (1542) und ihr Verfasser.* München, Verl. d. Bayer. Akad. d. Wissen., 1959, pp. 24 + 2 tab. (Bayer. Akad. d. Wissen., Phil.-hist. Kl., Sitzungsber., Jg. 1959, H. 4.) — Behandelt zwei Flugschriften — Türkenbüchlein — aus dem Jahre 1542; die erste, an den Markgrafen Joachim von Brandenburg gerichtet, spricht darüber, wie man die türkische Heeresmacht erfolgreich bekriegen könne, die zweite zeigt, von der Einnahme von Rhodos (1522) ihren Ausgang nehmend, daß man dem Türken als dem Erbfeind aller Christen weder trauen noch glauben darf. Ferner befaßt sich die Untersuchung mit dem Autor der beiden Flugschriften, Bernhardin Türck zum Bürge, und seiner Familie. Irm.

IBN BATTUTA, *The Travels of Ibn Battūta, A. D. 1325—1354.* Vol. I. Tr. with revisions and notes from the Arabic text by C. DEFRÉMERY and B. R. SANGUINETTI, edited by H. A. R. GIBB (Works issued by the Hakluyt Society, Second Series, № CX). New York, Cambridge Univ. Press, 1958. — Rev. by Ph. K. HITTI, American Hist. Rev. 64 (1959) 424—425. P. Ch.

BESSARION NICAENUS, *Oratio dogmatica de Unione,* ed. E. CANDAL [Concilium Florentinum. Documenta et scriptores editum concilio et impensis Pontificii Inst. Orient. Stud., Ser. B., vol. VII, fasc. 1]. Rome, 1958, in-4°, pp. XCI, 98. — L'auteur

réédite d'après 2 autographes, le *Marc. gr.* 778 et le *Marc. lat.* 1901, le célèbre opuscule et sa traduction. Dans une copieuse introduction, est décrit l'état complet de la tradition manuscrite, et analyse le contenu de l'ouvrage (le point de vue est bien évidemment occidental et pontifical). *Indices* très utiles. A. G.

A. BIEDL †, *Das Große Exzerpt Φ. Zur Textgeschichte des Laertios Diogenes.* Città del Vaticano. Biblioteca Apost. Vaticana, 1955, pp. 132. (Studi e Testi, 184). — Comptes-rendus: M. IMHOF, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 127—131; K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 319. Irm.

E. M. BUYTAERT, *Eusèbe d'Emèse.* Discours conservés en latin. Tome 1: La collection de Troyes (Discours 1 à 17). Louvain, 1953, pp. LV, 379. (Spicilegium Sacrum Lovaniense, 26.) — Compte-rendu: V. BULHART, Gnomon 30 (1958) 537—540. E. R.

Ep. CHRYSANTHOPOULOS, *Les livres des miracles de saint Démètrius, la Chronique de Malvoisie et les incursions slaves en Grèce.* Θεολογία 27 (1956) 82—94; 261—272; 481—496; 594—608. Cf. Byzantinoslavica XX, 129. R. G.

M. E. COLONNA, *La cronografia anonima del Ms. Neapolitanus Gr. II. A.* 12. Boll. Badia Grottaferrata, N. S. 12 (1958) 81—120. — Noter que l'édition de Georges le Moine est celle de Migne qui a reproduit l'édition interpolée d'E. Muralt (1859); l'édition à employer est celle de C. de Boor, Leipzig, 1904, qui est citée, mais non utilisée par l'auteur. Même remarque en ce qui concerne Théophanes; la seule édition critique est celle de C. de Boor, Leipzig, 1883—1885. La chronique était relevée comme inédite par Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica,* 2e éd., t. I, 1958, 234 (9). L'édition relève les passages correspondants des autres chroniques (dont la chronique anonyme du *Cod. Matrit.* 121, très voisine, éditée par A. Bauer qui a dû lui servir de source), les compare dans les notes (p. 98—114) sans pouvoir tirer de filiations bien convaincantes, ce qui n'est pas pour étonner, car l'étude (à faire) des sources de ces chroniques anonymes demande que le problème soit examiné d'ensemble et que soit appréciée d'abord la valeur de ces chroniques qui se grouperont en plusieurs courants (l'un apparaît comme ecclésiastique, l'autre peut-être laïc?). — L'auteur a omis de dater les notes analytiques marginales du manuscrit (mentions utiles pour la provenance et l'utilisation du manuscrit). A. G.

M. E. COLONNA, *Sulla Διήγησις di Giovanni Cananos.* Annali della Facoltà di lettere e Filosofia dell' Univ. di Napoli 7 (1957) 151—166. — Originalité du récit que Kananos fait du siège de Constantinople (août-sept. 1422) L'auteur publie une traduction italienne du texte grec de la Byzantine de Bonn, et un index grec des mots notables. A. G.

M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo. I. Storici profani.* — Je viens d'avoir entre les mains cet ouvrage important. Il faudra, désormais, le consulter en même temps que le Moravcsik, *Byzantinoturcica,* I, *Die Byzantinischen Quellen der Geschichte der Turkvölker,* 2e éd., Berlin, 1958; cette 2e édition n'a pu, malheureusement, être utilisée par Mlle Colonna: comme la première elle n'examine que les sources traitant des peuples de race turque, donc presque toutes les sources grecques et avec une maîtrise que l'on sait. Qu'y ajoute le volume du savant italien? 1) Des sources qui n'ont pas leur notice dans Moravcsik: Ammônios, Annianos, Bemarchios, Kallistos, Jean Kaméniatès, Kandidos, Kapitôn Lykios Christodôros, un Clément post-Justinien, un Constantin cité par Georges Codinos, Cyrille d'Alexandrie, Théodore Daphnopatès, Démétrius de Cyzique, Domninos (VIe s.), Eleusios, un diacre, l'historien Elikônios, Hermolaos, Eusèbe le Scholastique, Eustathios d'Epiphania, Eustochios, Eutichianos, Faustos de Byzance, Hésychios de Milet (VIe s.), Hésychios le Tachygraphe, Hiéroclès le Grammairien (VIe s.), Isidore le Diacre (Ve s.), Jean de Sicile, un Magnos, Malchos de Philadelphia (Ve s.), Manuel de Byzance, Théodose de Mélitène, Georges Métochitès (XIIIe s.), Nestorianos, Nonnosos (VIe s.), Païanios (IVe s.), le poète Pamprépios (Ve s.), Panodôros, Pausanias le Chronographe (IVe s.), Pierre l'Orthodoxe (XIe s.), Praxagoras (IVe s.), Serge le Confesseur, Syméon Seth, Teukros de Cyzique, Théodore de Cyzique (XIIIe s.), Théodose le Diacre (Xe s.), Théodose le Grammairien (VIIIe s.), Théodose de Syracuse (IXe s.), Théognôstos (IXe s.), Théônas (XIIIe—XIVe siècles), Théophile (VIIIe s.), Traïanos (VIIe s.), Trôïlos, Jean Xiphilin (XIe s.), la chronique anonyme de Sicile (Xe s.), une relation de la prise de Constantinople par les Latins et des événements qui suivirent jusqu'à la fin du XIIIe s., un Χρονικὸν ἐπίτομον, quelques « Histoires » anonymes et un certain nombre de textes inédits (liste, p. 158—161). Beaucoup de ces auteurs sont seulement mentionnés, et n'ont laissé que le titre d'une œuvre. Il est utile de les trouver à leur place dans la liste des

sources historiques. L'auteur ajoute à l'état des manuscrits conservés pour chaque œuvre donnée par Moravcsik bon nombre d'autres témoins. Ces manuscrits nouveaux n'ont pas été examinés par Mlle Colonna: il est bien certain qu'elle devait se contenter de les relever dans les catalogues. La base de son travail a donc été le Répertoire de Marcel Richard; si elle a connu les suppléments apportés à cet inventaire par A. Pertusi (Aevum, 1950), il semble lui avoir, malheureusement, échappé que V. Laurent avait en 1951 dans la Rev. des Et. Byz., p. 252—259, ajouté au catalogue dont il faisait le compte-rendu un nombre important d'additions et de corrections. Le seul défaut grave du livre de Mlle Colonna est d'ignorer les dernières publications russes, et même le *Viz. Vrem.* A. G.

K. CZEGLÉDY, *The Syriac Legend Concerning Alexander the Great.* Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 7 (1957) 231—249. (Cf. Byzantinoslavica XX, 355.) — Die syrische Alexanderlegende ist ein Produkt der synkretistischen Kultur Nordmesopotamiens. Ihr Kern ist der hellenistische Alexanderroman in einer die Ezechiel-Prophezeiung verwendenden Redaktion. Lokalkolorit bringen gewisse Elemente des Gilgameschepos hinein. Die Legende gehört nach Nordmesopotamien in die Gegend von Amida. Ihre besondere Aufmerksamkeit gilt den Einfällen der Hunnen (395/396), Sabiroi (515) und Chazaren (629). Irm.

J. DARROUZES, *Corrections aux lettres anonymes du Lond. Addit. 36749.* Ἐπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 444—446. — Corrections aux lettres éditées par R. Browning et B. Laourdas. R. G.

Eunapii Vitae Sophistarum ... (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: H. GERSTINGER, Gnomon 30 (1958) 105—108. Irm.

D. S. GHINIS, *Corrections à la « Peira » d'Eustathe Rhomaios* (Διορθώσεις εἰς τὴν Πεῖραν Εὐσταθίου τοῦ Ῥωμαίου. Επετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 248—257. — Corrections au texte de l'édition de Zachariae von Lingenthal. R. G.

V. GRECU, *Ducas. Istoria turco-bizantina* ... (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: G. CRONT, Studii XII (1959) 218—221. E. Dr.

A. GUILLOU, *Faux byzantins des archives italiennes.* Studi in onore di Riccardo Filangieri. Naples, 1959, t. I, pp. 139—143. — Edition d'un faux chrysobulle d'Alexis III, Ange Comnène du 4 juillet 1196. A. G.

G. HAZAI, *Les manuscrits, conservés à Sofia, des remaniements médiévaux de Marvazī et ʿAufī.* Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 7 (1957) 157—197. — Nach der Sofioter Handschrift des Traktates Behǰet üt-tevārīḫ des Historikers Šükrüllāh b. imām Šihāb ed-Dīn Aḥmed b. imām Zeyb ed-Dīn Zekī († 1488) werden die Abschnitte behandelt, welche sich auf die Herausbildung der türkischen Stämme im 10. und 11. Jahrhundert beziehen. Irm.

R. HERTZ, *Kaiser und Basileus im Osten.* Rhein. Mus. f. Philol., N. F. 101 (1958) 192. — Procopios emploie les deux termes: βασιλεύς - καῖσαρ. D.-Je.

J. W. HIRSZBERG, *Nestorian Sources of North Arabian traditions on the establishment and persecution of christianity in Yemen.* Rocznik Orientalistyczny XV (1939—1946) 321—338. — Un examen des sources arabes, particulièrement Ibn Hīsam Šira, éd. Cairo 1937, I, qui se rapportent à l'établissement du culte chrétien en Yemen. L'auteur s'arrête sur l'hostilité entre Nestoriens et Monophysites et leurs relations avec la Syrie et l'Egypte byzantines. Kap.

H. HUNGER, *Der Ἠθικὸς des Theodoros Metochites.* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 141—158. — Ce traité inédit de Th. M. a pour sous-titre, l'éducation, περὶ παιδείας. Le fondement doit en être l'orthodoxie, la vertu, la science. Th. M. essaie de concilier la vie contemplative et la vie active, problème de tous les temps. Il estime que les connaissances permettent de lutter contre ceux qu'il qualifie d'un terme général, « les méchants », autrement dit, ceux qui ne sont pas probes, honnêtes et pieux. Cependant, pour juger sainement Th. M., il faut attendre

История мар Ябалахи III и раббан Саумы. Исследование, перевод с сирийского и примечания Н. В. ПИГУЛЕВСКОЙ. Издательство Восточной лит., Москва, 1958, pp. 162. — Traduction russe d'un monument syrien qui embrasse l'époque entre 1245 et 1317. On y décrit le voyage de deux moines nestoriens (de Peking à Paris) et dans le chapitre 7, celui de rabban Saum à Byzance. A. K.

Извори за българската история (Quellen für die Geschichte Bulgariens), II. *Гръцки извори за българската история* (Griechische Quellen). Бълг. Акад. на науките, София, 1958, pp. 378, unter der Redaktion von I. Dujčev, G. Cankova-Petkova, V. Tăpkova, L. Jončev, P. Tivčev. — Der Band II enthält Auszüge aus den byzantinischen Quellen, die für die

Geschichte Bulgariens wichtig sind und chronologisch die Periode von der Regierung des Kaisers Justinian I. (527—565) bis Anfang des 7. Jahrhunderts umfassen. Die Hauptprobleme, welche diese Quellen berühren und erörtern können, sind: die sozialökonomische Lage der Balkanländer unmittelbar und während der Einfälle der Slawen, das Schicksal der einheimischen thrakischen Bevölkerung, die sozialökonomischen Zustände bei den slawischen Stämmen, ihr Kampf mit dem oströmischen Reich und ihre Einsiedlung in den Gebieten südlich der Donau. Die ausgewählten Auszüge aus den byzantinischen Quellen sind mit bulgarischer Übersetzung und Erläuterungen versehen. D. A.

A. P. KAŽDAN, *Хроника Симеона Логофета*. Виз. Врем. XV (1959) 125—143. — La chronique de Syméon Logothète comprenant les années entre 842 et 948 est préservée en trois rédactions. Le texte le plus ancien prit très probablement origine dans le milieu de Romanos Lacapenos; l'auteur (ou bien les auteurs) puisa dans l'anonyme «Vita imperatoris Basilei» qui avait été rédigée très vraisemblablement par un des disciples de Photios. La deuxième rédaction (Vatic. 153) fut revisée dans la vicinité des Phocades. L'auteur de la troisième rédaction (le soi-disant Pseudo-Syméon) se servit du pamphlet antiphotianien qui aurait probablement pu naître dans les cercles démocratiques de Constantinople A. K.

A. D. LJUBLINSKAJA, *Источниковедение истории средних веков*. Ленинград, 1955, pp. 374. — Compte-rendu: A. FLOROVSKIJ, Byzantinoslavica XX, 315—318. A. D.

R. J. LOENERTZ, *Jacobi praedicatoris ad Andronicum Palaeologum Majorem epistula*. Archivum Fratrum Praedicatorum 29 (1959) 73—88. — Edition d'après le *Codex Sinaiticus* 1706, fol. 182—188 (XIV^e s.), d'une traduction en grec de quelques chapitres du *Contra errores Graecorum* de S. Thomas d'Aquin, par le moine Jacques, présentée sous forme de lettre adressée (entre 1318 et 1325) à l'empereur Andronic II Paléologue. A. G.

R.-J. LOENERTZ, *Chronicon breve de Graecorum imperatoribus, ab anno 1341 ad annum 1453 e codice Vaticano graeco 162*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 28 (1958) 204—215. — Fol. 80 des Cod Vat. Gr. 162 s. XVI finden sich Fragmente einer Chronik, welche mit Johannes III. Dukas Vatatzes beginnen und bis zum Fall Konstantinopels reichen. Der Editor legt sie mit dem erforderlichen Apparaten vor. Irm.

L. MASSA POSITANO, *La tradizione manoscritta delle Quaestiones Physicae di Teofilatto Simocata*. Actes du IX^e Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 202—206. R. G.

NIKOLAOS MESARITES, *Description of the Church of the Holy Apostles at Constantinople*... Greek text edited with translation, commentary and introduction by Gl. Downey. (*Transactions of the American Philosophical Society*. New Series, Volume 47, Part 6 [Philadelphia, 1957] 855—924) (V. Byzantinoslavica XIX, 342) — Rev. by R. SCRANTON, Speculum 33 (1958) 557—558. P. Ch.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*. Zweite durchgearbeitete Auflage. I. *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, pp. XXVIII, 609; II. *Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*. Berlin, Akademie-Verl., 1958, pp. XX, 376. — Compte-rendu: V. BEŠEVLIEV, Ист. Преглед XIV (1958) кн. 6, 120—122. Irm.

A. N. OIKONOMIDIS, Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ Λόγος πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην τὸν Η' ἀποφήσαντα, ἐκδιδόμενος ἐξ Ἀθηναϊκῶν κωδίκων. Μικρασιατικὰ Χρονικὰ VIII (1958) 1—32. — Nouvelle édition critique de ce Discours de Marc Eugénikos. Le texte avait été déjà édité en 1845 par A. Jahn dans la Zeitschr. f. die Hist. Theol. (Tome XV, fasc. 4, p. 46—73), mais fut peu connue. En 1952, N. B. Tomadakis éditait de nouveau le texte, sans connaître l'édition de Jahn et donnait l'œuvre comme un inédit qu'il attribuait à Georges Amiroutzès (Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXII, p. 114—130). Ce Discours est conservé dans 19 manuscrits; la présente édition repose seulement sur les manuscrits d'Athènes (Bibl. Nat. 1202, 2182, 2972) et le Vatoped. 478. R. G.

Избранные отрывки из «Описания Дубровника» Филиппа де Диверсиса. Перевод С. А. РЫКОВОЙ. Предисловие А. Е. МОСКАЛЕНКО. Славян. сборник I, Выпуск исторический (Воронеж, 1958) 59—72. — Übersetzung einiger Exzerpten aus der „Consuetudinum civitatis Ragusii descriptio" von Philippus de Diversis, beendet um 1440. In einer kurzen Einleitung studiert A. Moskalenko vornehmlich das Problem der historischen Objektivität des Verfassers und weist darauf hin, daß Philippus die Lage der breiten Schichten des Volkes abschätzig beschrieben habe. A. K.

P. PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle après J.-C.*...

(V. Byzantinoslavica XX, 132.) — Compte-rendu: J. R. PALANQUE, Rev. d'Et. Lat. 35 (1957) 356. D.-Je.

P. PETROV, *Към въпроса зв автентичността на Виргинската грамота и достоверността на съдържащите се в нея данни.* (К вопросу автентичности Виргинской грамоты и достоверности содержащихся в ней сведений.) Годишник на Соф. Унив. фил.-ист. фак. II, 2 (София, 1958) 171—254. — Автор рассматривает два вопроса: автентичность грамоты и достоверность находящихся в ней сведений. Из сделанного сравнения с текстом известной сербской грамоты, данной тому же самому монастырю в 1300 г. Стефаном Урошом II Милутиным, равно как из данных палеографического характера можно сделать заключение, по мнению автора, что Виргинская грамота не является подлинной и что ее подделка сделана вероятно в Хилендарском монастыре в конце XIV или начале XV века. В конце исследования даны 4 приложения. В первом рассмотрен вопрос о дарителях монастыря и в частности о его основателе. Во втором приложении рассмотрено выражение «Симеон Неманя, дядо на царството ми». В третьем рассмотрен вопрос о том, находилась ли Македония под владением болгарского царя Константина Асена (1257—1277). В четвертом приложении уточняется владение монастыря. D. A.

PHOTIUS, *Bibliothèque*, Tome I (« Codices » 1—84). Texte établi et traduit par René HENRY. Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1959, pp. 202. (Collection byzantine publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé). — Der erste Band (« Codizes » 1—84 umfassend) der dringend benötigten Ausgabe der Collection byzantine der Association Guillaume Budé. Der Editor gibt eine ausführliche, auch literarhistorische Einleitung, den griechischen Text mit kritischem Apparat sowie eine französische Übersetzung mit knappen Sacherklärungen. Irm.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Эдесская хроника.* Палестин. сборник 4 (67) (1959) 79—96 — Die Verfasserin veröffentlicht die russische Übersetzung der Edessenischen Chronik, die ihrer Meinung nach um das J. 540 entstanden sein soll. In der Einleitung betrachtet N. V. Pigulevskaja die quellenkritischen Probleme und weist hin, daß der anonyme Verfasser der Chronik sein Material ebenfalls aus den Archiven der edessenischen Könige geschöpft habe. Die Chronik wurde von den späteren Schriftstellern (z. B. Johannes von Ephesus) benutzt. A. K.

N. Ja. POLOVOJ, *Две ошибки древнейшего русского хрониста.* Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 139—142. — Analyse des informations des chroniques russes concernant l'expédition du prince Igor contre Byzance en 941. L'expédition connut deux étapes: la bataille sous Constantinople et l'expédition vers la côte septentrionale de l'Asie-Mineure. L'auteur de la narration conservée dans «Еллинский летописец» et qui concerne des faits puisés dans la Vie de Basile le Nouveau est d'opinion que ces faits se rapportent à la première étape, et nullement à la deuxième. Le chroniste a également fait quelques modifications dans le texte découlant de la nouvelle interprétation de la narration provenant de la source hagiographique mentionnée. A. K.

A. M. REMENNIKOV, *Античные и византийские авторы о войнах племен Северного Причерноморья с Римом в III в. н. э.* Совет. археол. 29 (1958) 266—275. — Der Verfasser berücksichtigt „Scriptores Historiae Augustae" und einige byzantinische Chroniken (von Zosimos, Georgios Synkellos, Zonaras usw.); er analysiert die Angaben dieser späteren Chroniken, die Barbareneinfälle in das Römische Reich in den Jahren 230—270 betreffen. Leider, erweckt seine Charakteristik der byzantinischen Autoren ernstliche Bedenken. Selbstverständlich stimmt es nicht, daß „Zonaras sichtlich über dem Niveau der Historiographie seiner Zeit steht" (S. 272). Der Verfasser sagt niemals, wann Zonaras gelebt hat — er vergißt wahrscheinlich, daß dieser Chronist Zeitgenosse von Anna Komnena und Niketas Choniates war! Σύγκελλος war natürlich nicht «тайный секретарь», sondern die zweite größte Persönlichkeit nach dem Patriarchen in der byzantinischen Kirche (V. Grumel, Titulatures de métropolites byzantins. Les métropolites syncelles Rev. des Et. byz. III [1945] 93 sq.). Auch wären einige Druckfehler zu korrigieren (z. B. Иоин Антиохийский, lies: Иоанн). Die neue Literatur über die byzantinischen Geschichtsschreiber (z. B. die Bücher von Moravcsik und Colonna) war dem Verfasser unbekannt. A. K.

Scriptores Byzantini, I. DUCAS, *Istoria turcobizantina...* (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: D. B. OIKONOMIDIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 497—503. R. G.

Scriptores byzantini, II. LAONIC CHALCOCONDIL, *Expuneri Istorice...* (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: D. B. OIKONOMIDIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 503—507. R. G.

Scriptores Historiae Augustae. Вестник Древн. ист. (1958) № 2, 263—293; № 3, 239—261; № 4, 175—185. — Fortsetzung (Cf. Byzantinoslavica XX, 132.) A. K.

J. SIERADZKI, *Regnum Russiae. Polityka ruska Kazimierza Wielkiego.* (Regnum Russiae. La politique russe de Casimir le Grand.) Kwartalnik Hist. LXV, Warszawa (1958) Nr. 2, 497—510. — Parmi les documents de la chancellerie de Casimir le Grand, roi de Pologne, se trouve une lettre, datant probablement de 1370, adressée au patriarche de Constantinople, Philotée. Casimir notifie au prélat grec son avènement au pouvoir en Russie, résultant du fait que la lignée régnante, apparentée aux rois de Pologne, s'est éteinte. Il est évident que dans sa nouvelle qualité du souverain d'une partie de la Russie orthodoxe, Casimir devait entrer en relation avec le patriarcat constantinopolitain. Kap.

J. THEODORIDES, *Sur le 13e Livre du traité d'Aétios d'Amida, médecin byzantin du VIe siècle.* Janus XLVI, 4 (1958) 221—237 — Jugements portés sur Aétios, compilateur, d'après les uns, médecin de valeur, d'après les autres. — Contenu du Livre XIII; — traduction des titres des paragraphes du Livre XIII; — commentaire; — la zoologie dans le Livre XIII. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Ἡ „Φλογέρα τοῦ Βασιλιᾶ" τοῦ Κ. Παλαμᾶ. Παρνασσός 1 (1959) 59—74. — Der Vortrag des Athener Byzantinisten würdigt Palamas' „ρητορικὸς λόγος" (S. 61) von der „Φλογέρα τοῦ Βασιλιᾶ", dessen Hauptfigur Basileios II. Bulgaroktonos ist. Irm.

Ap. VAKALOPOULOS, Οἱ δημοσιευμένες ὁμιλίες τοῦ ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης Ἰσιδώρου... (V. Byzantinoslavica XX, 357.) — Compte-rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVII (1958) 226. R. G.

G. Th. ZORAS, Ἡ τελευταία δημηγορία τοῦ Παλαιολόγου καὶ ὁ Βαρβερινὸς ἑλληνικὸς κώδ. 111. Tirage à part: Τιμητικὸς τόμος τοῦ κ. Ἀμίλκα Ἀλιβιζάτου. Ἀθῆναι, 1957, pp. 17. — Einen letzten Appell des Kaisers Konstantin XI. bezeugen Georgios Sphrantzes und Leonardus Chiensis sowie das im Cod. Vat. gr. 111 bewahrte Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων, welches für die in Betracht kommenden Partien aus Sphrantzes schöpft Die Priorität kommt dem Bericht des Leonardus zu. Irm.

B. Manuscrits et documents, papyrologie

Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie, 1955 (5. Folge der neuen Serie v. „Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek", Papyrus Erzherzog Reiner). Wien, 1956, pp. 174. — Compte-rendu: L. VARCL, Byzantinoslavica XX, 76—78. A. D.

B. ALTMANN, *Papyri unter Künstlerhänden.* Ein Besuch bei Dr. Rolf Ibscher. Neue Zeit Nr. 74 (28 3. 1959) 5. — Reportage über die Arbeit des Papyruskonservators der Deutschen Akademie der Wissenschaften, Rolf Ibscher, der im Frühjahr 1959 eine Studienreise nach Ägypten unternahm. Irm.

N. S. ANTOŠIN, *Состав молдавских грамот XIV—XV веков.* Научные зап. Ужгород. гос. унив. 28 (1957) 77—106. — Essai de classification d'environ cinq cents documents moldaves datant des 14e et 15e siècles. A. K.

Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti... Codices Barberiniani Graeci, Tonus I. Cod. 1—163 rec. V. CAPOCCI. Cité du Vatican, 1958, in-4°, pp. XXXIX, 330. — La sortie des presses d'un catalogue de manuscrits grecs est un évènement que l'historien se plait toujours à souligner. Celui que nous offre V. Capocci, Scriptor à la Bibliothèque Vaticane, est le 9e édité par la célèbre institution en 70 ans. On a trop souvent dans maints congrès souhaité qu'on hâtât ce travail d'inventaire, même au prix d'une moins grande perfection, pour qu'il soit utile d'y revenir ici. L'auteur décrit 163 des 593 manuscrits grecs collectionnés par la famille du pape Urbain VIII et acquis par la Bibliothèque Vaticane en 1902: littérature classique surtout, et beaucoup de manuscrits récents. Je note toutefois, trois copies du *Livre des offices* du Pseudo-Codin, deux copies (dont une du XIIIe s., *Barb. Gr.,* 29) du Καθ' Ὑσμίνην καὶ Ὑσμινίαν d'Eustathios Makrembolitès, trois copies (XVe s.) de la *Grammaire* de Théodore Gazès (*Barb. Gr.,* 35, 89, 154), deux copies (une du XIIIe s) de la *Chronique* de Constantin Manassès (*Barb. Gr.* 30 et 41), une copie de la *Grammaire* de Constantin Lascaris (XVe s.,

Barb. Gr., 94), et surtout le *Barb. Gr.* 17 (du XVI^e s.) qui contient le *Stratégikon de Maurice*. A. G.

M. BONICATTI, *Aspetti dell' industria libraria medio-bizantina negli "Scriptoria" italogreci e considerazioni su alcuni manoscritti Criptensi miniati*. Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 341—364. — L'auteur a commencé l'inventaire des manuscrits à miniatures conservés dans la Bibliothèque du monastère de Grottaferrata (près de Rome), pour y distinguer ceux qui sont d'origine italo-grecque (A. α. III peint dans le même atelier que le *Cod. Athen.* 74, et le *Cod. Vienn. Theol. gr.*, 188, au XII^e s., A. α. V, du XI^e s., A. α. VI, du XI^e—XII^e s. etc.) de ceux qui ont été peints en Orient (A. α. I du XIV^e s., A. α. II, A. α. IX, A. α. X, de l'époque des Comnènes etc.) 21. M. E. COLONNA, Presentazione dell' opera „Gli storici bizantini dal IV al XV secolo", Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956), Spolète, 1959, p. 365—367. A. G.

M. L. GENGARO, *Lo stile bizantino nei codici greci di provenienza dall' Italia meridionale e attualmente di proprietà della biblioteca ambrosiana di Milano*. Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956), Spolète, 1959, pp. 413—420. — Quelques pages mal nourries sur l'intérêt pour l'histoire de la miniature grecque des 17 manuscrits de l'*Ambrosiana* provenant de l'Italie du Sud. Information utile: on nous annonce l'édition (prochaine?) du catalogue des 461 mss. à miniature. Le fonds grec de l'Ambrosiana comprend, rappelons-le, 1097 pièces. A. G.

J. E. GRANSTREM, *Греческие рукописи Академии Наук СССР*. Ист. очерк и обзор фондов рукописного отдела Библ. Акад. Наук, вып. II: XIX—XX века. Москва-Ленинград, 1958, 272—284, илл. — La bibliothèque possède en tout 277 manuscrits grecs. Les plus intéressants sont les suivants: la chronique de Michel Glycas du XIII^e siècle (Q № 7); un texte grec de la chronique arabe du patriarche Eutychios (dans le manuscrit de l'Institut Archéologique Russe, № 151, XVII^e—XVIII^e siècles); la chronique de Dorothée de Monemvasia (F № 240, écrite en l'an 1622); le poème épique de Jean Camatère *Du cercle du Zodiaque* (Q № 9); un dictionnaire étymologique de la langue grecque (Collection de l'Institut Archéologique Russe, № 187, XV^e et début du XVI^e siècles). Un grand nombre de ces manuscrits sont intéressants du point de vue paléographique, ainsi, par exemple, l'évangile datant de l'année 891, écrit par le copiste Basileios (Collection de l'Institut Archéologique Russe, № 74). Parmi les manuscrits, le plus remarquable est un rouleau liturgique en parchemin datant du XII^e siècle. (Collection de l'Institut Archéologique Russe, № 1. Voir: B. V. Farmakovskij, Византийский пергаменный рукописный свиток с миниатюрами. Изв. Рус. Археол. Инст. в Константинополе IV [1899] вып. 2). A. K.

J. E. GRANSTREM, *Греческие рукописи в собраниях Советского Союза*... (V. Byzantinoslavica XX, 135.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 131. D.-Je.

J. E. GRANSTREM, *Греческие средневековые рукописи в Ленинграде*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 135.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient 3 (1958) 130—131. D.-Je.

J. E. GRANSTREM, *Отрывки славяно-русских пергаменных рукописей в собрании Матенадарана в Ереване*. Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. 14 (1958) 619—623, илл. — On mentionne ici parmi d'autres, des fragments de la «Vie de Sava» écrite par Cyrille de Skythopolis. Le manuscrit date du XII^e siècle (Matenadaran, № 1351). A. K.

P. V. JERNŠTEDT, *Два административных коптских письма арабского времени*. Палестин. сборник 4 (67) (1959) 5—11. — The author published two Coptic letters of the Arabic time with Russian translations and comments: the first document is a papyrus of the Puškin State Museum of Fine Arts (Moscow) (I, I, б, 689); the second is edited from the fac-simile published by F. Rossi, I papriri copti del Museo Egizio di Torino, vol. I, Torino, 1887, tav. IV. Both letters give data concerning the system of taxation in Coptic Egypt. A. K.

P. V. JERNŠTEDT, *Коптские тексты Государственного Эрмитажа*. Москва-Ленинград, 1959, стр. 192, илл. — L'auteur publie soixante-sept papyrus coptiques avec traduction russe, commentaires et index. A. K.

A. G. KARIMULLIN, *Востоковедные фонды Казанского унив.* Проблемы востоковедения (1959) № 1, 153—157. — Avec un résumé anglais. — Brève revue des

manuscrits et des livres du Levant qui se trouvent en possession de l'Université de Kazan. A. K.

G. P. KOURNOUTOS—V. LAOURDAS, Φωτίου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως δύο ἀνέκδοτοι ὁμιλίαι. Tirage à part de Θεολογία 25 (1954) pp. 25. — Die Autoren geben eine Beschreibung und Übersicht des Kodex 2756 der Athener Nationalbibliothek (bis 1913 in Kastoria), welcher 193, zum Teil noch nicht edierte Stücke — Homilien und Briefe des Photios — enthält. Zwei der Anekdota werden in kritischer Edition vorgelegt: 1. Ὁμιλία ῥηθεῖσα τῷ θείῳ καὶ μεγάλῳ σαββάτῳ und 2. Ὁμιλία ῥηθεῖσα ἐν τῷ ἄμβωνι τῆς μεγάλης ἐκκλησίας τῇ τετράδι τῆς ἁ ἑβδομάδος τῶν νηστειῶν. Irm.

Maria KUBINYI, *Libri manuscripti Graeci in bibliothecis Budapestinensibus asservati* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 135; XIX, 162, 346.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 258—259. D.-Je.

B. LAOURDAS, Ἡ ἐπιγραφὴ τῆς πρὸς τὸν Βασιλέα τῶν Βουλγάρων Μιχαὴλ πρώτης ἐπιστολῆς τοῦ Φωτίου. Θεολογία 23 (1952) № 4, 3—6. — Von dem Patriarchen Photios sind zwei Briefe an den Bulgarenzaren Michael überliefert. Die Einleitungsformel des ersten der beiden Briefe ist verschiedenfach überliefert; das Richtige enthält der Codex Parisinus Graecus 1266: Τῷ περιφανεστάτῳ καὶ περιβλέπτῳ καὶ ἀγαπημένῳ πνευματικῷ ἡμῶν υἱῷ Μιχαὴλ ἐκ Θεοῦ ἄρχοντι Βουλγαρίας. Irm.

B. LAOURDAS, Τὰ εἰς τὰς ἐπιστολὰς τοῦ Φωτίου σχόλια τοῦ Κώδικος *Baroccianus Graecus 217*. Ἀθηνᾶ 55 ((1951) 125—154. — Die Photiosbriefe des Oxforder Codex Baroccianus Graecus 217, der bisher wohl nur von Richard Montacutius für seine Ausgabe (London 1651) wirklich benutzt wurde, fanden zwei Scholiasten, von denen der eine höchstwahrscheinlich Arethas war. Laourdas gibt S. 133 ff. den Text der Scholien. Irm.

K. MAMONI, Χειρόγραφοι κώδικες τῆς βιβλιοθήκης τῆς „Ἑστίας" Ν. Σμύρνης. Μικρασιατικὰ Χρονικὰ VIII (1959) 243—266. — Liste de 12 manuscrits des 18e et 19e siècles; les six premiers sont des extraits tirés de l'Ancien Testament, un Evangile, écrits en caractères grecs; le manuscrit II contient des œuvres d'Hermès Trismégiste et des poésies de Grégoire de Nazianze; le № 12 est une Anthologie musicale. R. G.

M. I. MANOUSAKAS, Χειρόγραφα καὶ ἔγγραφα τοῦ Ἁγίου Ὄρους ... (V. Byzantinoslavica XX, 136.) — Compte-rendu: G. Ch. SOULIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 510—515. R. G.

C. G. MOR, *I „vaxalli" del vescovo di Oria-Brindisi*. Studi medievali in onore di Antonio De Stefano, Palerme, 1956, pp. 351—358. — Etude d'un acte de 1011 du catépan Basile Mésardonitès. A. G.

V. A. MOŠIN, *К датировке рукописей из собрания А. Ф. Гильфердинга Государственной Публичной библиотеки*. Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 15 (1958) 409—417. — Description succinte de 112 manuscrits provenant des pays slaves méridionaux, et de fragments de manuscrits conservés dans la Bibliothèque Publique Nationale de M. E. Saltykov-Ščedrin de Léningrad. A. K.

R. PACK, *Textual Notes on Artemidorus Daldianus*. Transactions of the Amer. Philol. Association 88 (1957) 189—196. — Das Traumbuch des Artemidoros ist am besten im Cod. Laurentianus 87, 8 s. XI und dem von Michael Apostolios geschriebenen Cod. Marcianus 268 s. XV überliefert. R. Pack, der eine Neuausgabe für die Bibliotheca Teubneriana vorbereitet, zeigt, daß beide Codices vollständig und zuverlässig weder von Rudolph Hercher für seine Ausgabe (Leipzig 1864) noch von Claes Blum (Studies in the Dream-Book of Artemidorus, Upsala 1936 sowie Eranos 39 [1941] 56 ff.) kollationiert wurden. Irm.

PANDÉLÉIMON DE LAVRA, *Catalogue supplémentaire des manuscrits du monastère de Lavra*. (Συμπληρωματικὸς κατάλογος χειρογράφων Κωδίκων Ἱ. Μονῆς Μεγίστης Λαύρας. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 87—203. — Notice de 128 nouveaux manuscrits, appartenant au catholicon du monastère de la Grande Laure. Index alphabétique des akolouthies, éditées et inédites. Table des noms et des sujets, des auteurs, des copistes, de possesseurs et des manuscrits datés (notice due à Constantin Manaphis). R. G.

Pindari Carmina cum fragmentis, edidit Bruno SNELL. Editio tertia, pars prior: Epinicia. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1959, pp. 190. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — Hier zu nennen wegen des Verzeichnisses der Codices Pindarici S. VIII (auf der Grundlage von J. Irigoin-Guichandut, Histoire du texte de Pindare, Paris, 1952). Irm.

G. SCALIA, *La pergamena del vescovo Iacopo del 1103 e le sorti della sede vescovile di Catania durante la dominazione araba.* Archivio storico per la Sicilia Orientale, 4e sér., 8—9 (51—52) (1955—1956) 21—46. — Réédition incertaine, d'après une copie envoyée à l'auteur par L. R. Ménager, de l'acte édité par L. R. Ménager dans Bollettino dell' Archivio paleografico italiano, N. S. 2—3 (1956—1957) 167—169. Le commentaire est sans intérêt. A. G.

E. SEIDL, *Juristische Papyruskunde. 13. Bericht (Neuerscheinungen von September 1955 bis September 1958).* Studia et Documenta Historiae et Iuris 24 (1958) 397—450. — Kritischer Literaturbericht von hohem Wert. Irm.

E. SIEGMANN, *Literarische griechische Texte der Heidelberger Papyrussammlung.* Heidelberg, Winter, 1956, pp. VII, 98. (Veröff. aus der Heidelberger Papyrus-Sammlung, N. F., hrsg. v. d Heidelberger Akad. d. Wissen., Philos.-Hist. Kl. Nr. 2). — Compte-rendu: E. VOGT, Theol. Litztg. 84 (1959) 90—92. Irm.

S. STRELCYN, *Catalogue des manuscrits éthiopiens (Collection Griaule).* Tome IV: Éthiopien 373 (Griaule 69) — Éthiopien 674 (Griaule 366). Nouvelles acquisitions: Éthiopien 301—304, 675—687, Paris: Imprimerie Nationale, 1954 (= Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits). — Compte-rendu: E. HAMMERSCHMIDT, Orient. Litztg. 53 (1958) 242. Irm.

F. THIRIET, *Régestes des Délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie...* (V. Byzantinoslavica XX, 137.) — Compte-rendu: M. L. SHAY, Americ. Hist. Rev. 64 (1959) 425. P. Ch.

W. C. TILL, *Die koptischen Bürgschaftsurkunden.* Extrait du Bull. de la Soc. d'Archéol. copte XIV (Le Caire, 1958) 165—226. — In der Art, wie er die koptischen Arbeitsverträge, Schutzbriefe, Eheverträge u. a. m. bearbeitet hat, faßt der Autor hier die Bürgschaftsurkunden zusammen. Leider sind die entsprechenden Urkunden aus byzantinischer Zeit noch nicht im Ganzen bearbeitet — ein Vergleich mit diesen könnte wichtige Ergebnisse bringen. U. Tr.

A. TURYN, *On the Sophoclean Scholia in the Manuscript Paris 2712.* Harv. Stud. in Class. Philol. 63 (1958) 161—170. — Die Handschrift Ancien fonds grec 2712 der Pariser Nationalbibliothek (= A in den Sophokles-Ausgaben) bringt für die Trias Ajax, Elektra, Oedipus tyrannus einen Text, welcher der Rezension des Moschopulos bzw. Moschopulos Planudes zugehört. Eine Überprüfung der Scholien, welche von der gleichen Hand wie der Text stammen, ergibt, daß sie auf Moschopulos und in einigen wenigen Fällen auf Planudes zurückgehen, jedoch nur in einer von dem Schreiber vorgenommenen Auswahl dargeboten werden. Alle diese Scholien finden sich auch in dem Gemellus von A, dem Cod. Ven. graec. 467 (= U). A und U gehen auf eine Quelle π zurück, welche frühestens um 1325 entstand; aus ihr wurden A und U wenig später abgeschrieben. Irm.

C. Bibliothèques et archives

V. BRABIČ, *Библиотеки античного мира.* Библиотекарь 5 (Май) (1959) 59—62. — Populärer bis in die Spätantike geführter Überblick. Irm.

P. O. KRISTELLER, *Renaissance Manucripts in Eastern Europe.* Renaissance News 12 (1959) 83—90. — Bericht über eine im Jahre 1958 durchgeführte Studienreise in die Sowjetunion, die Tschechoslowakei, Polen und die Deutsche Demokratische Republik. Irm.

M. RICHARD, *Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manucrits grecs.* Deuxième édition... (V Byzantinoslavica XX, 359.) — Comptes-rendus: N. B. TOMADAKIS, Ἀθηνᾶ 62 (1958) 386—388; M. I. MANOUSAKAS, Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ. τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 440—445; A. DOSTAL, Byzantinoslavica XX, 314—315; N. A. LIVADARAS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 515—520. A. D.

L. I. VRANOUSIS, Ἀρχεῖα. Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία. Συμπλήρωμα. Ἔκδοσις δευτέρα, τεῦχος 46. Ἀθῆναι, Φοῖνιξ, 736—738. — Der Artikel gibt einleitend eine Übersicht über Archivmaterialien und Archivstudien in Griechenland. Dann werden die einzelnen Archive, das Netz der Staatsarchive sowohl als die sonst wissenschaftlich wichtigen, beschrieben und in ihren Beständen gewürdigt; wertvoll sind weiter die bibliographischen Angaben. Irm.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

G. M. ACHMEDOV, *Из истории некоторых городов Азербайджана IX—XIII вв.* Труды Инст. ист. АН Азерб. ССР 13 (1958) 108—129. — Résumé en azerbaïdjanien, pp. 129 à 132. — La majorité des districts centraux d'Azerbaïdjan furent des centres d'artisanat, aux IXe, Xe et XIe siècles; au XIIe siècle et au début du XIIIe siècle, ils eurent le plus grand essor. Les villes azerbaïdjaniennes commerçaient avec les régions au-delà du Caucase, la Russie et le Proche-Orient; c'est là que l'on s'emparait des esclaves des rangs des Arméniens, des Petchenègues, des Khazars, des Slaves et des « Roumains » (Byzantins) A. K.

A. d'ALESSANDRO, *Aspetti della storia dei feudi in Basilicata.* Archivio storico per la Calabria e la Lucania 27 (1958) 187—207. — L'auteur édite, pp. 205—206, un document latin d'Alexandre de Clermont et de son frère Richard pour le monastère Saint Anastase de Carbone et son higoumène Nil, qui n'est qu'une traduction latine de l'acte grec édité par G. Robinson, *History and cartulary of the greek monastery of St. Elias and St. Anastasius of Carbone*, II, I. *Cartulary* (Orientalia christiana, vol. XV, 2). Rome, s. d. [1929], № XXIX—78, p. 262—268, de septembre 1125 (et non 1126); autres traductions latines de ce document: Archivio Segreto Vaticano, *Basiliani* 1, fol. 113—114vo (v. Santoro, fol. 153 et Ughelli, 7, 116). A. G.

F ALTHEIM—R. STIEHL, *Finanzgeschichte der Spätantike.* Mit Beiträgen von R. GÖBL und H.-W. HAUSSIG. Frankfurt/M., Klostermann, 1957, pp. 428 + 27 tab. — Compte-rendu: F. M. HEICHELHEIM, Deutsche Litztg. 79 (1958) 951—954. E. R.

C. AMANTOS, Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων.... (V. Byzantinoslavica XVIII, 136; XX, 138.) — Compte rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVII (1958) 225. R. G.

V. d'AMICO, *Importanza della immigrazione dei Bulgari nella Italia meridionale al tempo dei Langobardi e dei Bizantini.* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 369—377. — Maigre aperçu d'une migration et d'une fixation très mal connues: celle des Bulgares d'Altzek, cinquième fils de Kovrat, dirigés par Grimoald sur Bénévent, qui s'installèrent dans les vallées du Volturno et s'étendirent ensuite jusque dans les Pouilles, cultivant le riz, le chanvre, le lin, élevant bœufs, chevaux, cochons. Tenanciers libres, ils assainirent plusieurs régions paludéennes et en particulier la vallée du Crati. L'auteur voit, semble-t-il, des Bulgares partout, mais quant à les faire connaître, c'est une autre affaire. A. G.

D. ANGELOV, *Аграрните отношения в северна и средна Македония през XIV век.* София, Издание на Бълг. Акад на науките, 1958, pp. 256. — « 1. Dans les terres de la Macédoine septentrionale et centrale, au cours du XIVe siècle, les rapports féodaux étaient très développés. La grande concentration des terres entre les mains d'un petit nombre de propriétaires, ainsi que la servitude presque totale des paysans en est le témoignage. — 2. On remarque dans le cadre du régime féodal et, plus particulièrement, à partir du milieu du XIVe siècle, un important développement des rapports monétaires et d'échange. Le circuit intérieur des marchandises s'anime, les marchés et les foires font leur apparition. Ceci a pour conséquence le renforcement du système de la corvée dans les terres soumises à l'autorité ecclésiastique. Des tendances vers l'établissement de la rente en numéraire se manifestent également. Le nombre des paysans sans terre en quête d'une embauche sur les grands domaines monastiques, dans l'équipe des valets domestiques s'accroît sans cesse. — 3. Les données sur la nature de la rente féodale et, plus spécialement, la prépondérance de corvées affectées aux travaux des champs au XIVe siècle, mettent en lumière la situation très lourde dans laquelle se trouvait la paysannerie dans la Macédoine du nord et du centre. C'est à cette même époque que se placent aussi les débuts de l'invasion turque. Seule la paysannerie constituait la grande masse en état d'arrêter l'élan des envahisseurs. Elle n'a cependant pas pu le faire à cause des conditions précaires d'existence et de l'extrême exploitation féodale » (S. 255 f.). Irm.

N. S. ANTOŠIN, *Взаимосвязи славян и восточно-романских народностей в V—XV вв.* Научные зап. Ужгород. гос. унив. 28 (1957) 47—76. — L'auteur étudie (surtout sur la base des données linguistiques et toponymiques) les relations entre les Valaques qu'il considère comme les descendants de tribus Daces, et les Slaves. Les Valaques (Daco-Roumains) formaient jusqu'au XIVe siècle une seule nation. A. K.

Fr. BABINGER, *Der Quellenwert der Berichte über den Entsatz von Belgrad am 21.—22. Juli 1456.* München, Verl. der Bayrischen Akad. d. Wissen., 1957, pp. 69 + 2

Karten + L tab. (= Bayer. Akad. d. Wissen., Phil.-hist. Kl., Sitzungsber. Jg. 1957, H. 6.) — Compte-rendu: R. HARTMANN, Orient. Litztg. 54 (1959) 50—51. D.-Je.

Fr. BABINGER, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*. Torino, 1957, pp. 795. — Compte-rendu: Iv. DUJČEV, Byzantinoslavica 321—325. A. D.

Fr. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant*... (V. Byzantinoslavica XVII, 160; XVIII, 334.) — Compte-rendu: I. RĂMUREANU, Orthodoxia 4 (Bucureşti, 1958) 586—592. M. Ş.

E. BACH, *Théoderic, Romain ou Barbare?* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 413—420. — Archäologische Forschung und philologisch-historische Überlegungen führen zu dem gleichen Ergebnis (S. 419): « Théoderic avait compris le prix du succès d'un chef germanique dans l'empire romain; il lui fallait strictement respecter la souveraineté de l'empire romain, mais il ne pouvait admettre aucune puissance à ses côtès en Italie ». Irm.

J. A. BELJAJEV, *История арабов и ислама в новой французской «Всеобщей истории цивилизации»*. Кратк. сообщ. Инст. востоковедения 32 (1958) 53—68. — Notes critiques sur la publication française « Histoire générale des civilisations » (Paris, 1953—1957). L'auteur insiste entre autre brièvement sur les relations arabo-byzantines (pp. 55 et s.). A. K.

O. BERTOLINI, *Longobardi e Bizantini nell' Italia meridionale*. Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 103—124. — Histoire de la politique suivie par les Lombards entre l'Orient et l'Occident de 774—888. A. G.

S. P. BOBROVA, *К вопросу об условном землевладении в Сербии*. Славян. сборник I, Выпуск исторический (Воронеж, 1958) 13—22. — Den Terminus Pronoia finden wir in serbischen Quellen nur seit 1300. Aber schon früher (in den 12.—13. Jhdt.) tauchten in Serbien verschiedene Formen des Lehnwesens auf, die nicht in den byzantinischen Institutionen ihren Ursprung haben; ihre Entwicklung war durch die innere ökonomisch-politische Lage Serbiens bedingt. Den serbischen Beneficiarii (воиники, милостники) wurde Grund und Boden aus dem Staats- und Klosterbesitze übereignet. Dafür mußten sie den Militärdienst leisten; seit dem 14. Jhdt. ist auch bedingtes Eigentum ohne Militärdienst bekannt. A. K.

E. BONGAS, Δύο ἱστορικὰ ἐνθυμήματα τοῦ ιε' αἰῶνος ἐκ Βορείου Ἠπείρου. Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ. τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 427—430. — Bringt 1. einen Vertrag zwischen den Gemeinden Δρόβιανη und Σπαχίδες vom 1. Juli 1456 und 2. eine Anweisung des Sultans Mustafa an den Kadi von Δέλβινο vom Juni 1409. Irm.

S. BORSARI, *Istituzioni feudali e parafeudali nella Puglia bizantina*. Archivio storico per le province napoletane, N. S. 38 (1959) 123—135. — Deux bons commentaires dans cet article de documents grecs ou latins de la Pouille byzantine, sur les ἐξκουσάτοι parèques pour lesquels le propriétaire ne verse plus l'impôt au fisc, et la στρατεία, impôt foncier. Les documents examinés ajoutent quelques précisions à l'étude récente de P. Lemerle (Revue Historique 220 [1958] 77 sq.) sur laquelle s'appuie l'auteur: on y constate, en effet: 1) que la στρατεία peut être acquittée par des femmes, 2) que la στρατεία, répartie entre les héritiers d'un bien-fonds qui en est grevé, est acquittée non seulement pour des terres, mais aussi pour des bâtiments. Un problème reste, à mon sens, en suspens: celui de la vente de la terre stratiotique: l'auteur croit pouvoir en citer un exemple. — La doctrine que l'auteur tire de son analyse ne peut être retenue: si, sous la pression des circonstances, l'Etat grec a pu, dans des cas particuliers, relâcher son emprise dans les Pouilles au début du XI^e siècle, il ne pouvait renoncer à aucun de ses droits « régaliens ». Point de vue byzantin immuable. L'Empire a souvent laissé, *par privilège temporaire*, renouvelé ou non, à un particulier ou à une institution religieuse, telle ou telle fraction de tel ou tel chapitre de l'impôt foncier, jamais la moindre part de son pouvoir d'autorité, qui ne peut être que délégué à un fonctionnaire étroitement lié au pouvoir central. L'explication est toujours et ne peut être qu'économique. L'armature administrative interdit toute organisation féodale; la psychologie byzantine ne peut la concevoir. — Je crois, d'autre part, que diminuer l'importance essentielle des facteurs économiques dans la féodalité occidentale, comme veut le faire l'auteur, c'est aller à l'encontre de toutes les recherches récentes en ce domaine et s'interdire toute compréhension de cette «mentalité » médiévale. A. G.

S. BORSARI, *L'espansione economica fiorentina nell' Oriente cristiano sino alla metà del trecento*. Riv. Storica Ital. LXX (1958) 477—507. — En Syrie, à Chypre, à Rhodes. R. G.

Ph. P. BOURBOULIS, *Studies in the History of modern greek story-motives...* (V. Byzantinoslavica XV, 113.) — Compte-rendu: M. STIERNON, Rev. des Et. Byz. XV (1957) 234—235. R. G.

G. CANKOVA-PETKOVA, *Българо-византийският мирен договор от 716 г.* (Der Friedensvertrag zwischen Bulgarien und Byzanz vom J. 716). Изследвания в чест на акад Д. ДЕЧЕВ. София, 1958, 743—746. — Neue Deutung des Textes bei Theophanis ed. de Boor, p. 497, 24—26, welche von der Deutung von V. N. Zlatarski, История на българската държава I, 1, S. 182, Anm. 1 wesentlich abweicht und m. E. richtiger ist D. A.

C. CECCHELLI, *Continuità storica di Roma antica nell' Alto Medioevo.* Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto Medioevo, VI. La città nell' Alto Medioevo (avril 1958). Spolète, 1959, pp. 89—149. — Les historiens de l'Orient grec liront avec profit surtout les pp. 134—149, où l'auteur décrit tout ce que Rome doit à l'Orient chrétien (monuments, culte). A. G.

K. CHATZIPSALTI, Ἐκ τῆς ἱστορίας τῆς Κύπρου κατὰ τὴν Φραγκοκρατίαν. Α'. Τρόπος ἐκλογῆς Ἑλλήνων ἐπισκόπων. Β'. Ἕλληνες ἐπίσκοποι Λευκάρων (Ἀμαθοῦντος, Νεμεσοῦ, καὶ Χουρίου). Κυπριακαὶ Σπουδαί XXII (1958) 11—26. R. G.

N. CILENTO, *I Saraceni nell' Italia Meridionale nei secoli IX e X.* Archivio storico per le province napoletane, N. S. 38 (1959) 109—122. — Les bandes arabes dispersées et souvent ennemies entre elles n'ont jamais eu un dessein de conquête organisée: elles sont la manifestation de l'extension économique du monde arabe. Elles pillent. Elles ont trouvé appui près des principautés locales, qui ont trouvé en eux un appoint dans leurs luttes contre les appétits lombards, et une source d'importation à bon marché (vie de S. Gérard d'Aurillac, éd. Migne, *P. L.*, 133; v. F. L. Ganshof, dans Mélanges N. Jorga, Paris, 1933, pp. 295—307). Le pouvoir central (Carolingiens, Papauté, Empire byzantin) n'assure plus la défense, les villes doivent se garder elles-mêmes; l'auteur voit là une origine des prochaines indépendances municipales. Hypothèses de recherches à creuser et surtout à charpenter. A. G.

Chr. DANOV—N. MANOVA, *Траките и античният свят. Научно-популярен очерк.* София, Издателство на ЦК на ДКМС «Народна Младеж», 1959, pp. 170. — Illustrierte populäre Darstellung. S. 147 ff. wird die politische Entwicklung, S. 156 ff. das kulturelle Leben Thraziens in römischer Zeit behandelt. Irm.

Chr. DANOV—N. PETROV—V. VELKOV, *История на стария свят. Учебник за учителските институти.* София, Държавно издателство «Народна Просвета», 1958, pp. 466. — In dem vorliegenden Hochschullehrbuch, das leider mit Literaturangaben allzu sparsam umgeht, behandelt S. 433 ff. Chr. Danov die Kultur, S. 449 ff., V. Velkov die Krisis des Imperiums. Irm.

J. DARROUZÈS, *Notes pour servir à l'histoire de Chypre.* (Troisième article). Κυπριακαὶ Σπουδαί XXII (1958) 223—250. — Notes sur les événements de 1383 à 1537. Index des noms propres et de quelques termes notables. — Cf. Byzantinoslavica XVI, 382; XIX, 162. R. G.

Ch. DIEHL, *Byzantium: Greatness and Decline...* (V. Byzantinoslavica XIX, 349; XX, 360.) — Compte-rendu: G. FLOROVSKY, Church Hist. 27 (1958) 377—378. P. Ch.

E. DOBLHOFER, *Byzantinische Diplomaten und östliche Barbaren. Aus den Excerpta de legationibus des Konstantinos Porphyrogennetos, ausgewählte Abschnitte des Priskos und Menander Protektor.* Übers., eingeleitet u. erklärt (Byzantinische Geschichtsschreiber, hrsg. v. E. v. Ivánka, Bd. IV). Graz, Wien, Köln, Verl. Styria, 1955, pp. 224. (Cf. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: H. L. GÖTTSCHALK, Anz. f. Altertumswissen. 11 (1958) 154—155. D.-Je.

I. S. DOSTJAN, *Борьба сербского народа против турецкого ига. XV—начало XIX в.* Москва, 1958, pp. 195. — Le chapitre premier (« La conquête de l'Europe du Sud-Est par les Turcs Ottomans et la lutte du peuple Serbe contre les conquérants turcs », voir pages 5 à 27) contient une description succinte des événements politiques qui eurent lieu dans la presqu'île des Balkans à partir du débarquement des Turcs sur le rivage européen des Dardanelles (1352) jusqu'à la bataille de Mohács en 1526 y compris ses conséquences immédiates. Dans le chapitre II (« Situation des pays serbes sous la domination de la Turquie », voir pages 28 à 55) l'auteur nous donne en particulier, les caractéristiques de la vie économique des Serbes aux XIVe et XVe siècles, s'appuyant — outre d'autres sources — sur les auteurs byzantins (Doukas, Critobule et autres encore). Les sources sont citées en général de la littérature. A. K.

Gl. DOWNEY, *Review Article: Byzantium and the Classical Tradition.* The Phoenix, The Journ. of the Classical Assoc. of Canada 12 (1958) 125—129. — Essentially a review of Ostrogorsky's *History of the Byzantine State* with some remarks on the interests of the Byzantines in classical Greek literature. P. Ch.

Iv. DUJČEV, *Одна из особенностей ранневизантийских мирных договоров.* Виз. Врем. XV (1959) 64—70. — Dans un aperçu très bien documenté, l'auteur constate que dans plusieurs traités conclus par les Byzantins, on peut déterminer les mêmes termes de paix pour trente ans. Selon l'oppinion de l'auteur, ce fait n'est pas fortuit: on peut supposer que la paix « stable » fut toujours conclue pour trente ans. A. K.

I. A. DVORECKAJA, *К вопросу о положении зависимого населения в Остготском королевстве.* Научные доклады высшей школы, Ист. науки (1959) № 1, 172—189. — Продолжение исследования автора (см. Byzantinoslavica XX, 142—143). Сфера применения рабского труда в Остготском королевстве значительно сузилась в сравнении с Поздней Римской империей; намечалась тенденция к сближению статуса рабов, с одной стороны, и колонов и свободной бедноты, с другой. Была признана законность браков рабов с свободными женщинами. Колоны получили большую самостоятельность в распоряжении имуществом. Появляются новые категории зависимого населения: rustici, servientes и др. Следовало бы учесть новые публикации и литературу, как-то: J. O. Tjäder, Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445—700, Lund, 1955; G. Vismara, Romani e Goti di fronte al diritto nel regno ostrogoto, Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sul Alto Medio Evo 3 (1956) 409 sqq. и др. A. K.

A. V. EMMAUSSKIJ, *Летописные известия о первом нашествии монголо-татар на Восточную Европу.* Учен. Зап. Кировского пединститута, Ист.-филол. фак. 17, т. 1 (1958) 59—109. — L'auteur étudie, d'une part, les informations que donnent les chroniques russes sur la première invasion des tribus nomades des Mongols dans l'Europe Orientale, et, d'autre part, sur la bataille de Kalka en 1223. A. K.

E. FRANCES, *Классовая позиция византийских феодалов в период турецкого завоевания.* Виз. Врем. XV (1959) 71—99. — Selon différentes sources l'auteur constate que la noblesse des dernières années de l'Empire byzantin était prête à se réconcilier avec la souveraineté turque. L'auteur fait remarquer que même Lucas Notaras inclinait vers les Turcs. L'auteur tâche d'expliquer la raison de ces efforts de la noblesse byzantine par les rapports économiques existant entre les féodaux romains orientaux et les villes italiennes. Ces rapports auraient contribué à la décadence de la seigneurie byzantine. La lutte entre les citadins et les féodaux accentua entre autre la crise déjà existante de la classe dirigeante et força les féodaux à chercher protection chez les Ottomans. Reste cependant énigmatique la question de savoir si les rapports byzantino-italiens à cette époque furent vraiment seulement au détriment de la noblesse byzantine: à partir de la fin du XII^e siècle, les Italiens exportaient de Byzance surtout du blé, du vin et d'autres produits agricoles qu'ils avaient usurpés au détriment des riches seigneurs. La souveraineté italienne dans les villes byzantines ne fut pas désavantageuse pour la noblesse féodale, mais elle le fut pour les commerçants et les artisans. A. K.

E. FRANCES, *Răscoala zeloților din Thessalonic în lumina ultimelor cercetări.* (La révolte des zélotes de Thessalonique à la lumière des dernières recherches). Studii XII (1959) № 3, 257—266. — L'auteur examine les récentes études relatives à cette révolte (B. T. Gorjanov, A. P. Každan, R. Browning, D. Angelov et I. Ševčenko) et tâche d'expliquer, comme conclusion, l'alliance du parti « légitimiste » de Constantinople avec les zélotes, ainsi que l'évolution de la révolte. E. Fr.

F. L. GANSHOF, *Quelques aspects principaux de la vie économique dans la monarchie franque au VII^e siècle.* Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (Aprile 1957). Spolète, 1958, pp. 73—101. — Les pages qui traitent de l'activité commerciale en Occident intéressent l'orientaliste. *1ère route*: l'huile, les épices, certains vins, le papyrus, les esclaves d'Orient et d'Afrique arrivent à Marseille pendant tout le VII^e siècle. *2e route*: vallée du Danube, S. de la Germanie, au moins jusqu'au milieu du siècle. — Suites vers les Iles Britanniques et l'Irlande. *3e route*: Orient-Italie, cols alpestres, Rhin, Frise, Angleterre. A. G.

A. Ch. GAVRIILIDIS, Τὰ ἐθναρχικὰ δικαιώματα καὶ τὸ ἑνωτικὸν δημοψήφισμα. Λευκωσία (Κύπρου), Ζαβάλλης, 1950, pp. 90. — Der Veröffentlichung liegt eine Rede zugrunde, welche der Verfasser im Januar 1950 in 'Αμμόχωστος unter dem Titel „Τὰ ἐθναρχικὰ δικαιώματα τῆς Αὐτοκεφάλου Ἐκκλησίας τῆς Κύπρου καὶ τὸ Ἑνωτικὸν δημοψήφισμα“

hielt. Sie zeigt die bis in byzantinische Zeit reichenden Privilegien und die damit verbundenen nationalen Verpflichtungen der zyprischen Kirche auf (besonders S. 52 ff.). In der Annotation wird ein nützlicher Überblick über die Geschichte und staatsrechtliche Entwicklung Zyperns in neuerer Zeit gegeben. Irm.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West.* Cambridge, Mass.: Harvard University Press, pp. 324. — This is an important contribution of the relations between the Latin West and the Greek East during the reign of Michael VIII Palaeologus. Michael Palaeologus is the focus, and one might say, the hero of the narrative. P. Ch.

C. GIANNELLI, *L'ultimo ellenismo nell' Italia Meridionale.* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956), Spolète, 1959, pp. 275—298. — L'auteur esquisse une histoire de la littérature grecque en Italie du Sud. Maître dans ce domaine, et malgré la pénurie de textes scientifiquement établis d'une part, le nombre des manuscrits qui restent à dépouiller de l'autre, il propose un premier classement du matériel en deux périodes chronologiques: une période sicilienne (jusqu'au X^e siècle: mélodes fameux, Grégoire, Théodose, Georges de Sicile, Joseph l'Hymnographe, Théophanès Graptos, un autre Théophanès, de nombreux hagiographes), une période calabraise (depuis la fin du X^e siècle: S. Nil, S. Stéphane, le moine Paul, Barthélémy, Léonce, Luc, Sophronios etc.). Le schisme de Cérulaire provoque la collusion du pape avec les Normands qui commencent par priver la culture grecque d'un certain nombre de sièges épiscopaux. Tout ceci est connu, mais les suggestions pullulent. A. G.

W. GOFFART, *Byzantine Policy in the West under Tiberius II and Maurice: The Pretenders Hermenegild and Gundovald.* Traditio 13 (1957) 73—118. — An examination of Byzantine diplomacy in Spain and Gaul, during the reign of Tiberius II and Maurice. The object of this diplomacy was to induce the Franks of Austrasia to help drive the Lombards out of Italy. In this the policy of Maurice was more effective than that of Tiberius, though the ultimate objective was not achieved. P. Ch.

P. GOUBERT, *Quelques aspects de l'hellénisme en Italie méridionale au Moyen-Age.* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 299—312. — Informations sporadiques sur les administrateurs civils et ecclésiastiques grecs prises essentiellement dans les livres classiques de Ch. Diehl et de J. Gay. A. G.

R. GUERDAN, *Vie, grandeurs et misères de Venise.* Paris, 1959, pp. XI + 332 + 18 fig. dans le texte et 34 h. t. et 4 cartes. — Cet ouvrage est incontestablement supérieur au précédent, *Vie, grandeurs et misères de Byzance,* farci d'erreurs grossières et écrit en un style d'une familiarité souvent vulgaire. Le présent ouvrage est écrit en un style plus correct et repose sur une documentation assez large et dans l'ensemble mieux utilisée. Après un Prologue, « La sentinelle de Byzance », l'ouvrage est divisé en 5 chapitres. Les deux premiers forment la première partie, *Vénitiens d'abord, chrétiens ensuite:* I. Une épopée commerciale; II. Visitez Venise, ses échoppes de luxe, ses reliques miraculeuses. La deuxième partie comprend les trois derniers chapitres. Elle est intitulée: *Liberté, égalité, fraternité:* III. Une démocratie nobiliaire; IV. « Mais..., ce peuple est une famille »; V. Le revers de la médaille. Une Bibliographie et un Index des noms propres complètent l'ouvrage. R. G.

Gy. GYÖRFFY, *A magyar nemzetségtől a vármegyéig, a törzstől az országig.* (Du clan hongrois au comitat, de la tribu au pays.) Századok 92 (1958) 12—87, 565—615. — Cette étude fondamentale relative à l'histoire ancienne des Hongrois doit être mentionnée ici à cause de ses nombreux rapports byzantins. Ainsi l'auteur démontre que la partie inférieure d'origine byzantine, de la couronne royale hongroise était une couronne ducale donnée par l'empereur Michel VII Doucas au roi hongrois Géza I, quand celui-ci était « dux » et que le roi hongrois Kálmán (1095—1116) l'unit avec la partie supérieure de la couronne (pp. 51—55). L'auteur émet l'hypothèse risquée que l'origine des Βάραγγοι, Κουλπίγγοι et des autres peuples auxiliaires de Byzance doit être cherchée dans la garde du corps de la Hongrie (pp. 579—580). Gy. M.

Chr. HABICHT, *Zur Geschichte des Kaisers Konstantin.* Hermes 86 (1958) 360—378. — Chronologie de la première guerre contre Licinius. L'auteur la date de l'an 316/317 contre la datation, adoptée jusqu'ici, c.-à-d. de l'an 314. D.-Je.

Historia Mundi, IV. *Römisches Weltreich und Christentum...* (V. Byzantinoslavica XX, 361.) — Compte-rendu: S. I. KOVALEV—A. I. NEMIROVSKIJ, Вестник древн. ист. (1957) № 4, 167—174. A. K.

Historia e Shqiperise (Maket për diskutim), 1. Tiranë, Shtypur nga dega e botimeve

të Universitetit, 1957, pp. 220. (Universiteti Shtetëror i Tiranës. Instituti i Historisë e Gjuhësisë.) — Die Veröffentlichung stellt einen Entwurf einer zusammenfassenden Darstellung der Geschichte Albaniens bis zum 15. Jahrhundert zur Diskussion. Irm.

K. HOREDT, *Avarii în Transilvania*... (V. Byzantinoslavica XIX, 166.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 139—140. D. Je.

K. HOREDT, *Untersuchungen zur Frühgeschichte Siebenbürgens.* Bukarest, Wissenschaftl. Verl., 1958, pp. 173. — Die Aufsatzsammlung über Ergebnisse und Probleme der frühgeschichtlichen Epoche in Siebenbürgen (± 270 bis zur Wende des 11./12. Jahrhunderts). Im einzelnen werden folgende Themen behandelt: 1) die provinzialrömischen Bestattungsbräuche in Siebenbürgen (S. 9 ff.), 2) Knopfsporen aus Siebenbürgen (S. 36 ff.), 3) Gräber des 4. und 11./12. Jahrhunderts aus Karlsburg (S. 49 ff.), 4) die Geschichte der Gepiden (S. 71 ff.), 5) Siebenbürgisches Fundgut aus der Zeit von 450 bis 650 (S. 87 ff., 6) Zeligrad — Bîndiana (S. 112 ff.), 7) siebenbürgische Metallfunde des 10./11. Jahrhunderts (S. 138 ff.), 8) die südsiebenbürgischen Erdburgen (S. 148 ff.). Irm.

J. M. HUSSEY, *The Byzantine World.* (Hutchinson's Univ. Library), London, 1957, pp. 191. — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, Byzantinoslavica XX, 78—82. A. D.

История стран зарубежного Востока... (V. Byzantinoslavica XX, 146.) — Compte-rendu: V. I. BELJAJEV, I. P. PETRUŠEVSKIJ, Совет. востоковедение (1958) № 6, 98—105. A. K.

Всемирная история, т. III... (V. Byzantinoslavica XX, 157.) — Compte-rendu: Г. В. ЕФИМОВ, А. Д. ЛЮБЛИНСКАЯ, В. В МАВРОДИН, Н. Д. МИКЛУХА-МАКЛАЙ, А. Д. НОВИЧЕВ, Л. В. РАЗУМОВСКАЯ, Вопросы ист. (1959) № 6, 136—150. A. K.

A. L. JAKOBSON, *Раннесредневековые поселения Восточного Крыма.* Материалы и исследования по археол. СССР 85 (1958) 458—501, илл — Anhand archäologischer und schriftlicher Quellen versucht der Verfasser die Geschichte der frühmittelalterlichen Siedlungen in der östlichen Krim zu rekonstruieren. Nach den hunnischen Einfällen begann hier eine Periode relativer Blüte (5.—6. Jahrh.). Seit dem 7. Jahrh. wurden diese Gegenden von den Chazaren beherrscht, was einen neuen wirtschaftlichen Verfall zur Folge hatte. Die Beziehungen zu Byzanz brachen ab: nur zwei byzantinische Münzen des 7. Jahrh. sind bisher in der östlichen Krim aufgefunden worden. In den 8.—9. Jahrh. bestanden dort mehrere Siedlungen (auf dem Territorium der antiken Städte Bosporos und Tyriktake und in einigen neuen Ortschaften, z. B. in Čufut-Kale); die Sachfunde des 8.—9. Jahrh. haben viel mit der sogenannten Saltowa-Majazkaja-Kultur gemeinsam. Der neue Verfall begann Anfang des 10. Jahrh. und ist wohl auf das petschenegische Vordringen zurückzuführen. A. K.

K. N. JUZBAŠJAN, *Классовая борьба в Византии*... (V. Byzantinoslavica XX, 146.) — Compte-rendu: M. A. ZABOROV, Виз. Врем. XV (1959) 203—210; M. M. FREJDENBERG, Виз. Врем. XV (1959) 210—214. A. K.

K. KAEN, *Земельный строй и тюркская оккупация в Анатолии.* Вестник ист. мировой культуры (1958) № I, 60—71 (Перепечатано из Cahiers d'histoire mondiale 2 [1955] № 3). — L'article mentionne également l'influence byzantine sur les conditions sociales des Turcs Seldjoukides. L'auteur aurait dû se servir de la littérature en langue russe, des œuvres, par exemple, de Vl. Gordlevskij, *Государство сельджукидов Малой Азии*, Москва-Ленинград, 1941 (Les chapitres 5—7 sont voués aux conditions de l'agriculture) et en particulier de I. I. Sokolov, *Земельные отношения в Турции до танзимата*, Новый Восток (1925) Nos 6, 8—9 où est directement posée la question de l'influence de Byzance sur la structure sociale des Turcs. A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Очерки истории Византии и южных славян.* Пособие для учителей. Гос. учебно-педагогическое изд., Москва, 1958, стр. 326. — A brief account of the history of Byzantium and the medieval Slav states in the Balkans. The book consists of 22 chapters: 1. East Roman Empire and "barbarians" (4—5th centuries), 2. Attempts made to restore the Roman Empire and the class struggle in the 6th century, 3. The collapse of the slave systems in the East Roman Empire and Slav penetration into the Balkan Peninsula, 4. Geographical survey of Byzantium in the 8th century, 5. The Byzantine rural community during early feudalism (8—10th century), 6. The development of the feudal system in the Byzantine Empire in the 10—12th centuries, 7. The Byzantine town (9—12th centuries), 8. Byzantine administration and church in the 9—12th centuries, 9. Byzantine civilization in the 9—12th centuries,

10. Bulgaria, Byzantium and the Great Moravia in the 9th century, 11. The Bulgarian Empire (2nd half of the 9th century—1st half of the 10th century), 12. The fall of the Bulgarian Empire, 13. The South Slavonian peoples under Byzantium, 14. The First Crusade, the Slavs and Byzantium, 15. Byzantium and the Fourth Crusade, 16. The Latin Empire and the Bulgarian pre-eminence in the Balkans, 17. The Byzantine village and town in the 13—15th centuries, 18. The Zealot revolt, 19. The Serbian pre-eminence in the Balkans, 20. Ragusa in the 13—15th centuries, 21. The South Slavs in their struggles against the Turks, 22. The fall of Constantinople. A. K.

O. KLÍMA, *Mazdak. Geschichte einer sozialen Bewegung im Sassanidischen Persien.* Praha, 1957, pp. 317. — Compte-rendu: N. V. PIGULEVSKAJA, Совет. востоковедение (1958) № 5, 175—177. A. K.

H. KOCH, *Constantin le Grand.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 457—472. — Ein geistreicher Essay, der das heutige Konstantinbild zumal auf der Grundlage der Forschungen H. P. L'Oranges zu fixieren sucht. Irm.

G. T. KOLIAS, Κεφάλαια ἱστορίας τῶν μέσων χρόνων. Athènes, 1958, pp. 155. — L'auteur a eu l'heureuse idée de réunir dans ce volume diverses conférences prononcées en des circonstances diverses. Estimant que l'histoire de Byzance, qui mena la politique européenne jusqu'en 1204, ne saurait être séparée de l'histoire des peuples avec lesquels elle fut en rapports, amicaux ou non, pendant environ dix siècles, l'auteur a intitulé son volume: Chapitres d'histoire du Moyen-Age, et non Chapitres d'histoire byzantine. Ces chapitres sont au nombre de huit: 1. Le rôle du facteur culturel et du facteur géographique dans le régime impérial byzantin. — 2. Attaques barbares dans les premiers siècles de l'Empire byzantin. — 3. Des relations entre Attila et Constantinople. — 4. Le Moyen Orient aux Ve et VIe siècles. — 5. Les invasions des Avars, dernières invasions asiates au Moyen-Age. — 6. Le manuel du diplomate byzantin. — 7. Les événements incroyables d'une mission diplomatique. — 8. Les conséquences de la déviation de la IVe Croisade et ses rapports avec la conformation géographique de la Mer Egée. R. G.

G. KOLIAS, Κίνητρα καὶ προσχήματα τῆς εἰσβολῆς τοῦ Ῥοβέρτου Γυισκάρδου εἰς τὸ Βυζάντιον (1081). Πλάτων X (1958) 115—125. — Les personnages: Robert Guiscard, Michel VII Doukas (1071—1078), Nicéphore III Botaniate (1078—1081), Alexis I Comnène (1081—1118); la situation de l'Empire, en 1071, en Europe (Petchénègues, Croates, Serbes, Normands) et en Asie Mineure; le chrysobulle de Michel VII Doukas d'août 1074 favorisait les ambitions de Robert Guiscard. R. G.

G. KOLIAS, Ἡ μεταξὺ Καταλανῶν καὶ μεγάλου δουκὸς τῶν Ἀθηνῶν μάχη... (V. Byzantinoslavica XVIII, 337.) — Compte-rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVII (1958) 226. R. G.

Ju. S. KRUŠKOL, *Контрольные работы по истории древнего мира.* Для студентов-заочников исторических факультетов педагогических институтов. Москва, Учпедгиз, 1957, pp. 32. — Hier zu nennen wegen der Themen 20 und 21, die sich auf den Niedergang des Imperium Romanum beziehen. Irm.

P LAMMA, *Il problema dei due imperi e dell' Italia meridionale nel giudizio delle fonti letterarie dei secoli IX e X.* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 155—253. — L'auteur analyse les sources latines et grecques pour l'histoire du IXe au XIe siècle en Italie, et les commente, malheureusement dans l'ordre chronologique, à la recherche de la notion originale d'*empire* dans les domaines lombardo-byzantins. Il faut avouer qu'on la saisit mal, mais on notera au cours de ces pages de très suggestives remarques sur l'importance de la peur des espions, en Orient comme en Occident, sur les conceptions politiques de Luitprand à l'échelle du monde méditerranéen, sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes reconnu dès cette époque. A. G.

Od LAMPSIDIS, Διορθωτικὰ εἰς τὸ Χρονικὸν Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου. Ἀρχεῖον Πόντου XXI (1956) 3—25. R. G.

M. LASCARIS, *Byzantinoserbica Saeculi XIV. Deux chartes de Jean Uroš, dernier Némanide (Novembre 1372, indiction XI).* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 277—323. — Die Untersuchung nimmt ihren Ausgang von der Feststellung, daß die bei A Solovjev—V. Mošin, Grčke povelje srpskih vladara, Belgrad, 1936, als Nr. XXIX und XXX begegnenden Prostagmata nicht dem Jahre 1357 und dem serbischen Zaren Symeon Uroš, sondern dem Jahre 1372 und Symeons Sohn Johannes Uroš Dukas zugehören. Daraus ergeben sich weitreichende Folgerungen, welchen L. zu einem Teil bereits nachgeht. Er handelt über den Zeitpunkt des Ablebens des Symeon (sicher vor

1372), über die Schicksale des Johannes Uroš (seit spätestens 1381 Meteora-Mönch), über Neilos, den Adressaten der beiden Prostagmata, über die Topographie und historische Situation der Meteora-Klöster, über die sonstigen Angehörigen des Nemanjidenhauses und die Quellen zu seiner Geschichte. Irm.

K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner. Die alten Beziehungen als Ausdruck eines neuen Kulturbewußtseins.* Inaugural-Diss. ... München, 1955, pp. VI + 139. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 319—321. A. D.

P. LEMERLE, *Esquisse pour une histoire de Byzance: les sources et les problèmes.* Rev. Hist. CCXIX (1958) 32—74; 254—284; CCXX (1958) 43—94. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XX, 84—86. A. D.

P. LEMERLE, *Les répercussions de la crise de l'Empire d'Orient au VII^e siècle sur les pays d'Occident.* Settimane di studio del centro ital. di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (Aprile 1957). Spolète, 1958, pp. 713—731. — Grande fresque du monde méditerranéen au VII^e siècle d'où il ressort que l'Orient et l'Occident s'ignorent. A. G.

P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin* ... (V. Byzantinoslavica XX, 149, 362.) — Compte-rendu: E. FRANCES, Виз. Врем. XV (1959) 275—278. A. K.

A. LENTINI, *Sul viaggio constantinopolitano di Gisulfo di Salerno con l'arcivescovo Alfano.* Atti del 3° Congresso internazionale ... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 437—443. — Interprétation du texte d'Aimé du Montcassin, *Storia dei Normanni*, IV, 37—39: au retour de son voyage à Constantinople, Gisulfe II de Salerne, qui vient de s'entendre avec l'empereur grec sur le dos du dangereux Guiscard, aurait rendu visite au prince normand, en lui faisant croire qu'il venait d'accomplir un voyage en Terre Sainte. (?) A. G.

S. LIŠEV, *За стоковото производство във феодална България* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 353). — Comptes-rendus: A. P. KAŽDAN, Средние века 13 (1958) 123—128; B. T. GORJANOV, Виз. Врем. XV (1959) 270—275. A. K.

S. LIŠEV, *За проникването и ролята на парите в феодална България.* (Zur Frage des Erscheinens und der Rolle des Geldes im feudalen bulgarischen Staate). София, 1958, pp. 175. — Auf Grund zahlreicher, vorwiegend numismatischer Quellen untersucht der Verfasser die Hauptprobleme, die im Zusammenhang mit dem Verbreiten des Geldes und des Geldaustausches im mittelalterlichen Bulgarien stehen. Er stützt sich dabei auf die bekannten Thesen von K. Marx über die 5 Funktionen des Geldes und versucht die marxistische Theorie zur Klärung der spezifisch bulgarischen Erscheinungen in der erforschten Periode anzuwenden. D. A.

A. G. LUNDIN, *Социальное расслоение в Южной Аравии VI в. н. э.* Палестин. сборник 4 (67) (1959) 97—111. — According to the author, the basic social groups in the Himyaritic State in the 6th century were not the slaves and the freemen, but the different strata within the free society: the nobles and the members of village communities or the warriors. The great variety of terms for the different groups of South-Arabian nobility makes the author assume, that the genesis of feudal hierarchy had already begun in Himyaritic society. A. K.

N. I. LVOV, *Борьба за единство Римской империи и за преобладание Рима в произведениях Клавдия Клавдиана.* Вестник Древн. Ист. (1958) № 3, 156—165. — L'auteur prouve ici que la propagande de Claudien pour l'unification de l'Empire Romain avait, à cette époque, un caractère utopique. A. K.

N. P. MANANČIKOVA, *Ремесло, сельское хозяйство и торговля в Дубровнике по данным статута 1272 г.* Славян. сборник I, Выпуск исторический (Воронеж, 1958) 43—57. — Kurze Übersicht über die wirtschaftlichen Verhältnisse in Dubrovnik nach dem Liber Statutorum Ragusii (1272). Eine andere Quelle ist nicht benutzt worden. Z. B. schreibt die Verfasserin selbst, es sei unmöglich, die Charakterzüge der Hörigkeit auf den Ländereien des Klosters de la Crome allein mit Hilfe des Liber Statutorum festzustellen (S. 47). Es gibt jedoch andere Quellen, aus denen wir Einzelheiten über die *angariae* der Klosterbauern erfahren (Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium, XXVII, 37), usw. Als Anhang ist eine Teilübersetzung des Liber Statutorum (von V. G. Žuravel) abgedruckt. A. K.

M. MATHIEU, *Une contribution à l'histoire de la Sicile au XII^e siècle.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 947—950. — Referat über Evelyn Jamison,

Admiral Eugenius of Sicily. His life and work, and the authorship of the Epistola ad Petrum and the Historia Hugonis Falcandi Siculi, Oxford 1957. Irm.

R. MATTON, *La Crète pendant les siècles.* Athènes, 1957. — Compte-rendu: T. BODOGAE, Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1959) 124—128. M. Ş.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica,* II. Zweite durchgearbeitete Auflage. Berlin, 1958, pp. XXV + 376. — Compte-rendu: G. T. KOLIAS, Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ XXVIII (1958) 487—491. R. G.

A. J. MOSKALENKO, *Данные хроники Фомы Сплитского о классовой борьбе в Сплите в конце XII—первой половине XIII в.* Славян. сборник I, Выпуск исторический (Воронеж, 1958) 31—41. — After general description of the Chronicle of Thomas Archidiaconus („Historia Salonitana") A. Moskalenko gives the short account about the peasant revolt in 1180 and the sketch of Bogomil heresy in Spalato and other Dalmatian towns; he describes also the conflicts among the some patrician groups in Spalato, and shows that the city population took part in these conflicts. A. K.

D.-M. NICOL, *The Despotate of Epiros* ... (V. Byzantinoslavica XX, 151, 353.) — Compte-rendu: K. M. SETTON, The Amer. Hist. Rev. 64 (1959) 422—423. P. Ch.

W. OHNSORGE, *L'idea d'impero nel secolo nono e l'Italia meridionale.* Atti del 3° Congresso internazionale ... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 255—272. — En 800, Charlemagne est aux yeux du pape un empereur au sens byzantin du terme. Le père du *Constitutum Constantini,* le pape Léon III (un Grec d'Italie du Sud), admet que l'empereur puisse être créé par couronnement par le pape. Entre 842 et 844, naîtra et mourra le projet commun aux deux empires, d'intervention contre les Arabes en Italie du Sud (l'auteur maintient son interprétation du Papyrus de S. Denis contre F. Dölger). Byzance n'a pas ocmpris, ou voulu comprendre) la modification essentielle des idécs en Occident sur l'origine impériale jusqu'en 869, époque où éclatent les positions contraires déjà anciennes. A. G.

G. OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State.* New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1957, pp. XXV + 548. — Comptes-rendus: Fr. DVORNIK, The Cathol Hist. Rev. 45 (1959) 49—50; G. FLOROVSKY, Church Hist. 28 (1959) 96—97; S. VRYONIS, The Amer. Hist. Rev. 64 (1958) 85—86; R. BROWNING, Journ. Hell. Stud. 78 (1958) 175. P. Ch.

R. PARET, *Note sur un passage de Malalas concernant les phylarques arabes.* Arabica V (1958) 251—262. — A propos d'un passage de Malalas, 434,19—435,8. Les phylarques des éparchies ou chefs de tribus «exerçaient leur commandement sur un groupe tribal particulier et avaient autorité dans les limites d'une province byzantine. Le cadre traditionnel des commandements provinciaux, indiqué par le passage du livre XVIII de Malalas, survécut après leur ruine. R. G.

O. PARLANGELI, *Storia politica e storia linguistica nell' Italia meridionale.* Atti del 3° Congresso internazionale di studi sull' alto medicevo (1956). Spolète, 1959, pp. 453—464. — La « frontière » politico-militaire entre domaines byzantins et lombards, en Italie du Sud, fut aussi une limite linguistique, exemple: les dialectes de Salentino, des Pouilles, de la Calabre et de Lucanic. A. G.

M. PAVAN, *La fine dell' impero Romano nel giudizio di Alessandro Manzoni.* Riv. stor. ital. 70 (1958) 169—187. — Analyse des idées philosophiques d'A. Manzoni concernant la chute de l'Empire romain. La relation de la chrétienté à la chute de l'Empire romain. D.-Je.

I. PERI, *Resistenza e decadenza dei „Greci" di Sicilia.* Atti del 3° Congresso internazionale ... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 85—494. — La population grecque de l'île, majoritaire du IIe au IXe s., se maintient (religion) sous les Arabes, et ne s'éteindra que sous les Angevins par un lent phénomène d'assimilation par le rite latin. Point de vue intéressant (bien documenté), mais il ne peut tout expliquer. A. G.

A. PERTUSI, *Contributi alla storia dei temi bizantini dell' Italia meridionale.* Atti del 3° Congresso internazionale ... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 495—517. — De 882 à 892 (?), la Longobardie est liée aux thèmes occidentaux (Thrace, Macédoine, Céphalonie), — quasi autonome de 894/5 à 955, — de nouveau rattachée en 955/6; la Calabre, d'abord reliée au thème de Sicile (comme duché ou tourmarchat), puis autonome de 917 à 955 (?), s'en trouve détachée par la disparition de celui-ci et se rapproche de la Longobardie (956—974); les deux thèmes sont réunis de 975 à 1071 (catépanat d'Italie). Notables précisions à Gay, mais sont-elles sûrement fondées? — Liste des stratèges et des catépans, p. 506—517. A. G.

T. PETHÖ, *Die Gründung des ungarischen Staates.* Ungarische Rundschau (Juni 1959) 9—10 — Populäre Zusammenfassung der Fakten. Irm.

T. PETHÖ, *Einzug der Ungarn ins Donautal.* Ungarische Rundschau (Mai, 1959) 12—14. — Populäre Darstellung der ungarischen Landnahme. Irm.

F. PFISTER, *Dareios von Alexander getötet.* Rheinisches Museum für Philol., N F. 100 (1958) 97—104. — Der Aufsatz verfolgt die Tradition der Alexandersage, welche Darius von Alexander getötet werden läßt. U. a. über die Eusebius-Hieronymus-Chronik kam diese Notiz ins Abendland. Irm.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Города Ирана в раннем средневековье ...* (V. Byzantinoslavica XX, 152.) — Compte-rendu: V. V. STRUVE, Советское востоковедение (1958) № 4, 162—165. — Résumé en langue anglaise. Le compte-rendu contient un aperçu des principaux travaux de N. V. Pigulevskaja de 1940 à 1956. A. K.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Зарождение феодальных отношений на Ближнем Востоке.* Учен. Зап. Инст. востоковедения 16 (1948) 5—30. — Nach allgemeinen Bemerkungen zum Problem der Genesis der Feudalverhältnisse betrachtet die Verfasserin zwei Fragen: 1. Der Übergang zum Feudalismus im Iran (3.—5. Jahrh), 2. Die Lage der iranischen Stadt. Die zweite Frage wird eingehender in einer Monographie von N. V. Pigulevskaja behandelt (H. Пигулевская, *Города Ирана ...*, v. Byzantinoslavica XX, 152.) Als Charakterzüge der Sozialverhältnisse im Iran (3.—5. Jahrh.) werden genannt: das Fortbestehen der Flurgemeinde; ein relativ milderes Sklavenhaltersystem als im Römischen Reich und Anzeichnen eines Niedergangs der Sklaverei; die Entstehung des Feudaladels, dessen Angehörige für ihren Militärdienst Land erhielten. Der Aufsatz ist auch für Byzantinisten aufschlußreich. A. K.

PÓLAY ELEMÉR, *Három munkabérszerződés a római Daciából.* Acta Univ. Szegediensis, Acta Juridica et Politica 4 (1958) 3—38. — Die dazischen Arbeitsverträge aus der Mitte des 2. Jahrhunderts (CIL III, 948—949) zeigen bereits Keime feudaler Arbeitsverhältnisse. Irm.

E. PONTIERI, *Benevento longobarda e il travaglio politico dell' Italia meridionale nell' alto Medioevo.* Atti del 3o Congresso internazionale ... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 19—34. — Aperçu de l'évolution politique. Rien de nouveau. A. G.

B. Ja. RAMM, *Три этапа папской экспансии против Руси в X—XV вв.* Ежегодник Музея ист. религии и атеизма II (1958) 210—229. — L'auteur prend également en considération les relations russo-byzantines. A. K.

A. RANDA, *Handbuch der Weltgeschichte,* T. I u. II. Freiburg, Walter, 1954 u. 1956, pp. 2680 + tab. — Compte-rendu: W. B(ÖHME), Zeitwende, Die Neue Furche 28 (1957) 624—625. H. B.

G. RICHARD, *Le problème du blé à Byzance.* L'Information historique XIX (1957) 93—99. — I. L'héritage de Rome: le régime de l'annone (330—612). L'annona civica d'Aurélien et les édits de Constantin. — L'organisation justinienne; — II. La politique alimentaire de l'Empire du VIIe au XIe siècle: Economie dirigée et « monopole ». La perte de l'Egypte et ses conséquences; — Le « Monopole »; — La politique du pain à bon marché; — Le « Livre du Préfet » et les corporations; — Le contrôle du marché; — Le contrôle des Détroits; — Le problème du blé, problème politique; — III. Les vicissitudes du système et la fin du monopole byzantin. L'assouplissement du monopole; — La perte du monopole du commerce; — L'essor du commerce latin; — Désagrégation intérieure de l'Etat: la féodalité; — Les conséquences; — La réaction étatique sous Michel VII; — L'organisation du monopole sous Michel VII; — Conséquences du monopole; — L'échec de Michel VII; — IV. La liberté du commerce du blé: Byzance à la merci des Italiens: Le déclin de Byzance; — La puissance des colonies italiennes; — Michel VIII et les colonies latines; — Le maintien d'une politique alimentaire; — La politique d'Andronic II; — L'abandon de la politique traditionnelle; — Les famines; — Byzance acculée à la famine; — Conclusion. R. G.

T. ROSŁANOWSKI, *Przegląd nowszych badań nad historią wypraw krzyżowych.* (Rev. de nouvelles recherches sur l'histoire des Croisades.) Kwartalnik Hist. LXV (1958) Nr. 4, 1311—1335. — L'auteur est d'avis que les nouvelles recherches sur les croisades ont prouvé encore une fois à quel point l'histoire de Byzance et du Proche-Orient est liée à celle de l'Occident. Après avoir passé en revue les travaux récents de ce domaine, il fait remarquer combien ces recherches ont contribué à élargir aussi nos connaissances en matière de l'histoire sociale et économique de Byzance et nous ont familiarisés avec sa civilisation. Il signale à ce propos les études d'Ostrogorsky, de Charanis et de Bréhier.

La IVe croisade a éveillé un vif intérêt parmi les savants de l'Union Soviétique. En terminant, l'auteur combat l'opinion de Runciman selon laquelle le motif religieux aurait uniquement poussé les Latins contre Byzance. Kap.

S RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers: A History of the Mediterranean World in the Later Thirteenth Century* ... (V. Byzantinoslavica XX, 152) — Comptes-rendus: W. MARSHAL, The Cathol. Hist. 45 (1959) 61—62; D. P. WALEY, History 44 (1959) 47—49. P. Ch.

B. A. RYBAKOV — B. T. GORJANOV, *Некоторые проблемы истории славян в освещении западногерманской историографии.* Вопросы ист. (1958) № 4, стр. 146—153. — Критический разбор статьи: B. Rubin, Die „Große Völkerwanderung" in der sozialökonomischen Sicht der Sowjetunion, Jahrbücher für Geschichte Osteuropas, Bd. 5 (1957) H. 1—2. (V. Byzantinoslavica XX, 153.) A. K.

A. SALAČ, *Constantinople et Prague en 1452.* Rozpravy československé Akad. Věd 68 (1958) 11, 1—111. — Die Abhandlung bringt einleitend die französische Fassung der deutschen unter dem Titel „Prag und Konstantinopel im Jahre 1452" (Johannes Irmscher und Antonín Salač, Aus der byzantinistischen Arbeit der Tschechoslowakischen Republik, Berlin 1957, 48 ff.) veröffentlichten Untersuchung. Daran schließen sich in kritischer Edition, mit den notwendigen Einleitungen versehen, die einschlägigen Dokumente. Irm.

E SESTAN, *La composizione etnica della società in rapporta allo svolgimento della civiltà in Italia nel secolo VII.* Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (Aprile 1957), Spolète, 1958, pp. 649—677. — Quelques pages (650—655) très ternes sur la présence grecque. A. G.

Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (23—29 aprile 1957), 2 vol. Spolète, 1958. A. G.

D. SIMONYI, *Die Bulgaren des 5. Jahrhunderts im Karpathenbecken.* Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 10 (1959) 227—250. — L'auteur éclaircit, sur la base des sources contemporaines, dans le cadre de l'histoire bulgare précédant la conquête des Bulgares du Danube, l'histoire des Bulgares apparus en Pannonie qui ne peuvent être identifiés selon son avis avec les Koutourgours surgis plus tard sur ce territoire Ses recherches conduisent au résultat qu'une partie des objets avares déterrés en Hongrie proviennent probablement de l'héritage des Bulgares pannoniens. Cette observation a ouvert des perspectives nouvelles aux investigations archéologiques. L'attention des spécialistes doit être appelée sur les interprétations nouvelles données par l'auteur des rapports y relatifs des sources byzantines (Priscus, Ménandre et Théophane). Il est regrettable que l'auteur n'ait pas tenu compte de la littérature bulgare et hongroise traitant fort l'histoire ancienne des Bulgares. Mentionnons encore que le nom « Libertem » d'un chef bulgare (Ennodius, Paneg. V), n'est qu'une corruption du texte (voir Byzantinoturcica II², 357 et Fontes Latini historiae Bulgaricae I, 299). Gy. M.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Некоторые проблемы истории Византии.* Вопросы ист. (1959) № 3, 98—117. — Kritische Stellungnahme zum Aufsatz von S. Udal'cova und A. Každan, die den Verfasser zu folgenden Schlüssen führt: 1. Der byzantinische Staat entstand im J. 324, durch die Gründung der neuen Hauptstadt [S. hat indessen die Arbeit von F. Hampel (v. Byzantinoslavica XIX, 350 f.) nicht berücksichtigt, der nachweist, daß Konstantin kein neues, sondern ein „zweites" Rom gegründet hat]; 2 Die Ursache der Niederlage der herrschenden Klasse der Sklavenhaltergesellschaft war eine Revolution gewesen, wenn auch keine Revolution der Sklaven und Kolonen. Der Autor zeigt leider nicht, welche Klasse in dieser Revolution die führende Rolle gespielt hat; 3. Die Flurgemeinde des 8. Jahrh. unterschied sich nicht wesentlich von der spätrömischen Gemeinde: sie war, ähnlich wie die mittelalterlichen Zünfte eine Korporation von Privateigentümern (Leider ist hier ein Vergleich mit der westlichen Dorfgemeinde zu vermissen); 4. Für die Entwicklung der byzantinischen Stadt ist der Verfall der Warenproduktion im 7.—9. Jahrh. keinesfalls kennzeichnend-vielmehr ist die Kontinuität der städtischen Entwicklung zu betonen; 5. Im 7.—8 Jahrh. bestanden in Byzanz drei Möglichkeiten für die Feudalentwicklung: die feudale Zersplitterung, die Umwandlung des Staates in eine Gesamtheit der reichen Stadtrepubliken, die Entstehung des „ostasiatischen" zentralisierten Staates, wo das Land Staatseigentum werden sollte. A. K.

Th. SOFOKLEOUS, Ἡ Ἐθνικὴ συνείδησις τῶν Κυπρίων ἐπὶ Φραγκοκρατίας. Λευκωσία-Κύπρου, Γραφεῖον Ἐθναρχίας, 1949, pp. 20. — Der byzantinische Vielvölkerstaat hatte

ein griechisches Nationalbewußtsein entwickelt, das sich auf Sprache und Kulturtradition gründete. Nach der Errichtung der lateinischen Herrschaft fiel die staatliche Einheit fort, aber dieses Bewußtsein blieb — auch auf Zypern, wo man sich den Assimilierungsbestrebungen der fränkischen Feudalen widersetzte und das hellenische (kein spezifisch zyprisch-griechisches) Kulturerbe pflegte. So erklärt es sich, daß die Frankenherrschaft nur geringe Spuren im Charakter und den Gebräuchen der Griechen Zyperns hinterlassen hat. Irm.

G. SOULIS, Αἱ νεώτεραι ἔρευναι περὶ Γεωργίου Καστριώτου Σκενδέρπεγ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 447—457. R. G.

K. SPYRIDAKIS, Σύντομος ἱστορία τοῦ ἐνωτικοῦ ζητήματος, τῆς Κύπρου. Λευκωσία-Κύπρου, ἔκδοσις γραφείου Ἐθναρχίας Κύπρου, 1950, pp. 12. — Die Broschüre nimmt ihren Ausgang von der antiken und mittelalterlichen Geschichte Zyperns und nennt einige nicht allgemein bekannte Literatur. Irm.

K. B. STARKOVA, *Новая книга о хазарах.* Палестинский сб. 4 (67) (1959) 241—246. (V. Byzantinoslavica XVI, 407; XVIII, 186.) — Compte-rendu: D. M. DUNLOP, The Hist. of the Jewish Khazars. Princeton, 1954. A. K.

M. K. STAROKADOMSKAJA, *Русское торговое население генуэзской Каффы.* Ист. и археол. средневекового Крыма. Москва, 1958, 147—154. — Die Verfasserin weist nach, daß in Caffa des 14. Jahrh. eine oder sogar mehrere russische Kirchen existierten. Sie erwägt die Möglichkeit, daß russische Kaufleute ein besonderes Stadtviertel in Caffa hatten. Sie studiert auch andere Angaben über russisch-caffische Beziehungen im 13.—15. Jahrh. A. K.

Storia di Venezia, t. II. Centro internazionale delle Arti e del Costume, Venise, s. d., 1958, in-8°, pp. 720. — Ce 2e volume de l'œuvre collective lancée par Mario Brunetti (le premier volume a été publié en 1957), qui veut être le manuel scientifique pour l'histoire générale de cette partie essentielle du monde méditerranéen, couvre la période qui s'étend du VIIIe siècle à la quatrième croisade. Les noms des auteurs sont connus et suffisent à dire le sérieux de l'ouvrage: I. L. LANFRANCHI, G. G. ZILLE, *Il Territorio del ducato veneziano dall' VIII al XII secolo* (p. 1—65); II. R. CESSI, *Politica, economia, religione* (p. 67—476); III. G. BRUSIN, F. FORLATI, *I monumenti fino al secolo XII* (p. 477—677). Bibliographie digérée. Index onomastique et toponomastique. De nombreuses illustrations. A. G.

B. STRIČEVIČ, *Jedna chipoteza o titularnom imenu srpskich despota 14 v. — Une hypothèse sur le nom titulaire des despotes serbes au XIVe siècle.* Starinar VII—VIII (1956—1957) 113—130. — Le nom de Jean, employé par les princes serbes au XIVe siècle, faisait partie du titre, de même que le nom de Stephan (Etienne), dans la dynastie des Némanjides. D.-Je.

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Сведения за българи в житието на св. Атанасий.* (Berichte über Bulgaren in dem Heiligenleben von Anastasios.) Изследвания в чест на акад. Д. ДЕЧЕВ. София, 1958, 759—762. — Es ist die Rede von einem Angriff gegen den Igumenos des Klosters im Dorfe Erisos im Gebiet des unteren Strimon, der wohl wie der Verfasser meint, von Bulgaren unternommen war, und zwar kurz nach dem Jahre 1013. D. A.

F. THIRIET, *Du nouveau sur la colonie vénitienne dans l'Orient grec.* Les Cahiers de Tunisie V (1957) 257—267. — Venise a fondé un ensemble territorial, qui malgré sa dispersion, fut solide, par la consolidation intérieure et par le rapprochement des populations. Cet empire colonial a nourri et enrichi Venise, mais le développement de la puissance des Ottomans est un réel danger pour Venise: la fin du XVe siècle marque pour elle le commencement d'un combat difficile. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Τὸ ΟΧΙ τοῦ 1940 καὶ ἡ ἐθνικὴ ἀντίστασις ἐν Ἠπείρῳ κατὰ τὸν ΙΓ' αἰῶνα. Avec une Préface de Sp. MARINATOS. Athènes, 1958, pp. 18. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Τὸ Βυζάντιον καὶ ὁ σύγχρονος Ἑλληνισμός (Ἡ εἰκονομαχία καὶ Φράγκοι). Ἀναγέννησις XI, 162 (1957) 2587—2589. R. G.

Z. V. UDAL'COVA, *Политика византийского правительства в завоеванной Италии и результаты византийского завоевания.* Вестник Московского унив. Ист.-филол. сер. (1958) № 3, 21—57. — L'auteur en se basant sur la Sanction Pragmatique et sur d'autres monuments provenant du 6e siècle, en vient à la conclusion que la politique de Justinien dans l'Italie conquise par les Byzantins était menée dans les intérêts de « l'ancienne aristocratie romaine » (voir page 29). Le caractère restaurateur de la législation de Justinien se manifesta de la même manière dans les sphères de l'administration et de la

finance. « Cette domination de Byzance contribua au début dans une certaine mesure à une recrudescence temporaire de la vie municipale » (voir p. 56). Dans l'ensemble, elle aggrava toutefois la situation des larges masses du peuple, retarda le développement des relations féodales (qui prit naissance à l'époque de la domination des Ostrogoths) et empêcha l'union politique en Italie. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Прагматическая санкция Юстиниана об устройстве Италии.* Совет. археол. 28 (1958) 317—332. — The law of Justinian, published in August 554 and described as a Pragmatic Sanction, was an act of the Byzantine policy of restoration. The lands and the labourers (servi, coloni) had to be restored to their old proprietors. All grants made by the Goth king Totila were annulled. Issued in favour of the magnates, the Pragmatic Sanction accorded them the right to elect the provincial governors. The landed aristocracy was relieved of the burden of *coemptio*: the mercatores were the ones taxed now. Summing up, the author stresses the fact that the Byzantine conquest brought along deterioration of life conditions of the people in the conquered province. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Политический строй и политическая борьба в Италии в конце V—начале VI в.* Виз. Врем. XV (1959) 3—32. — Etude des administrations centrale et provinciale du royaume des Goths de l'Est basée sur différentes sources; l'auteur cherche à démontrer le développement de celles-là. Selon lui, durant la suprématie des Goths le pouvoir politique de la hiérarchie militaire gothique (surtout celui des *comites Gothorum*), augmenta, et le roi tout d'abord *rig* barbare devint gouverneur indépendant. Les Goths surent bien profiter du système romain de l'administration civile pour renforcer leur pouvoir politique. Dans la dernière partie de son œuvre, l'auteur étudie les antithèses politiques de ces temps, existant entre les couches les plus importantes de la classe régnante. A. K.

M. UHLIRZ, *Neue Forschungen über Theophano.* Atti del 3° congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 551—553. — Trois faits discutés: 1) Théophano est apparentée ou à Constantin VII ou à Constantin Lékapène; 2) Théophano portait le titre de « coimpératrice »; 3) L'empereur allemand Henri III est-il fils de Théophano? A. G.

V. VELKOV, *Градът в Тракия и Дакия през късната античност.* (Die Stadt im spätantiken Thrakien und Dakien des 4. bis 6. Jahrh.) София, 1959, pp. 281. — Erste zusammenfassende Untersuchung der ökonomischen, politischen, archäologischen und ethnischen Verhältnisse in den Diozesen Thrakiens und Dakiens während der Spätantike (4. bis 7. Jahrh.). Das Buch besteht aus 6 Kapiteln. In dem ersten werden die verschiedenen Quellen behandelt. Das zweite enthält eine kurze Darstellung der wichtigsten politischen Ereignisse während der erforschten Epoche. In dem dritten Kapitel befaßt sich der Verfasser mit der ökonomischen Entwicklung der Städte: Industrie, Handwerk, Landwirtschaft, Handel. Das vierte Kapitel ist der materiellen Kultur der Städte gewidmet. Im fünften Kapitel wird die soziale Struktur, sowie der Klassenkampf untersucht. Im letzten Kapitel sind die Angaben über die ethnischen Veränderungen in Thrakien und Dakien vom 4. bis Ende des 6. Jahrh. zusammengefaßt. Die Hauptschlußfolgerung des Verfassers ist, daß die erforschten Gebiete in der Spätantike nicht so verwüstet waren, wie man manchmal zu glauben geneigt ist, und daß sich dort eine ziemlich fortgeschrittene materielle Kultur im Laufe des 4. bis 6. Jahrh. entwickelt hat, die als wichtige Grundlage für den am Ende des 6. Jahrh. herausgebildeten bulgarischen Staat diente. D. A.

V. VELKOV, *Към въпроса за езика и бита на траките през IV в. от н. е.* Изследвания в чест на акад. Д. Дечев. София, 1958, 731—741 (Бълг. Акад. на науките). — Der Passio St. Philippi, Himerios, Gesetzen Valentinians und Dioklet'ians entnimmt der Verfasser, daß auch im 4. nachchristlichen Jahrhundert die Bevölkerung Thrakiens selbst in den Städten noch nicht völlig romanisiert war. Irm.

L. VOIGT, *Raetia Latina. Quellenlesebuch zur Geschichte der römischen Donauprovinzen.* (Text und Kommentar). Düsseldorf, Pädagog. Verl. Schwann, 1959, pp. 87, 73. — Primär auf den Schulgebrauch abgestellte, aber auch für den Wissenschaftler nützliche, vorzüglich ausgestattete, mit Sprach- und Sachkommentar versehene Quellensammlung, welche im Teil D („Das Ende der Römerherrschaft an der oberen und mittleren Donau", S. 48 ff.) den uns betreffenden Zeitraum berührt. Irm.

A. WAAS, *Geschichte der Kreuzzüge...* (V. Byzantinoslavica XX, 157, 371.) — Compte-rendu: P. LAMMA, Riv. stor. ital. 70 (1958) 309—319. D.-Je.

E. Ch. WELSKOPF, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient und in der grie-*

chisch-römischen Antike (Schriften d. Sektion f. Altertumskunde d Deutschen Akad. d. Wissen., Bd. 5). Akad.-Verl., Berlin, 1957. — Compte-rendu: R. GÜNTHER, Zeitschr. f. Geschichtswissen. 6 (1958) 1387—1389. Irm.

J. WERNER, *Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches*... (V. Byzantinoslavica XIX, 383; XX, 364.) — Compte-rendu: G. HASELOFF, Gnomon 30 (1958) 469—471. E. R.

W. L. WESTERMANN, *The slave Systems of Greek and Roman Antiquity*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 342.) — Compte-rendu: A. R. KORSUNSKIJ, V. I. KUZIŠČIN, I. S. SVENCICKAJA, Вестник Древн. Ист. (1958) № 4, 148—158. A. K.

D. A. ZAKYTHINOS, *Byzance entre l'Orient et l'Occident*. Τὸ Βυζάντιον μεταξὺ Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 367—400. — Important étude, dont les conclusions sont les suivantes: L'Empire byzantin et la civilisation byzantine sont le résultat de l'influence d'éléments grecs, romains et orientaux: ces derniers, qui ont agi par l'intermédiaire des éléments gréco-romains ne sont pas caractéristiques du monde byzantin A Byzance, Etat et société sont régis par des traditions, des institutions politiques, administratives, sociales, par certains principes de droit, qui proviennent de la tradition gréco-romaine. La vie intellectuelle et spirituelle byzantine est dominée par deux éléments: le christianisme et l'hellénisme. Vie publique et civilisation de Byzance sont nettement opposées aux civilisations asiatiques et barbares; Etat méditerranéen, Byzance « poursuit le syncrétisme méditerranéen », d'où ses contacts étroits avec le monde chrétien d'Occident, et les civilisations de la Renaissance européenne. Par son attachement aux traditions du passé, Byzance montre déjà certaines manières de penser et de sentir, certaines conceptions de la vie, sur lesquelles reposera la communauté intellectuelle et spirituelle de l'Europe. R G.

D. A. ZAKYTHINOS, Ἡ Τουρκοκρατία... (V. Byzantinoslavica XX, 157.) — Compte-rendu: F. K. BOUBOULIDIS, Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ. τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 467—468. Irm

L. Ch. ZOIS, Ἱστορία τῆς Ζακύνθου... (V. Byzantinoslavica XX, 158.) — Compte-rendu: K. A. DIAMANTIS, Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 460. Irm.

G. Th. ZORAS, Ἡ βασιλεία τοῦ σουλτάνου Μουρὰτ τοῦ Β', 1956. — Compte rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVII (1958) 226—227. R. G.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.)

ACADEMIA R.P.R. Monumente şi muzee 1 (Bucureşti, 1958). — L'Académie de la République Populaire Roumaine, Commission scientifique des musées et des monuments historiques et artistiques, publie depuis 1958 une revue spéciale qui a le devoir de s'occuper des 11.453 monuments, dont 4360 sont culturels. Parmi eux beaucoup sont d'origine ou d'influence byzantine. — Compte-rendu: I. IONESCU, Mitropolia Olteniei 9/10 (Craiova, 1958) 718—720. M. Ş.

Activitates şantierului Histria în campania 1956. (L'activité du chantier d'Histria pendant la campagne de 1956) Materiale şi cercetări arheologice V (1959) 283—328. — Pour la période qui nous intéresse, le rapport mentionne la continuation des fouilles dans le secteur central où l'on avait découvert, au cours des années précédentes, les ruines d'un édifice, probablement une basilique de la fin du Ve siècle ou du VIe siècle de notre ère. Dans le même secteur, on découvrit aussi une „rotonde" dont la destination n'a pu être établie. — Les fouilles furent reprises dans le secteur à l'ouest des murs d'enceinte, où furent examinés les restes d'une basilique datant des Ve—VIIe siècles et dont s'était occupé V. Pîrvan également. — On découvrit aussi quelques tombeaux contenant un inventaire extrêmement pauvre. E. Fr.

E. ARSLAN, *Nuovi ritrovamenti in S. Simpliciano a Milano*. Boll. d'Arte 43 (1958) 199—212 — Publication documentée des nouvelles fouilles entreprises dans la basilique milanaise pour retrouver le premier état de ce très grand monument paléochrétien. Les fouilles continuent. A. G.

International association for classical archaeology. FASTI ARCHAEOLOGICI. Annual bull. of classical archaeol. Volume referring to the year 1956, t. XI, 1958. — Les numéros à dépouiller par les byzantinistes sont 6521 à 7252. Il faut regretter que cet excellent fichier annuel atteigne encore trop peu de revues slaves, et paraisse si tard. A. G.

D. M. ATAJEV, *Христианские древности Аварии*. Учен. Зап. Дагестанского филиала АН СССР. Инст. ист., яз. и лит. им. Г. Цадасы 4 (1958) 161—182, илл. — Der Verfasser beschreibt eine Nekropolis in Urada (Dagestan, 8.—10. Jahrh.), wo einige Steinkreuze und andere christliche Denkmäler, besonders des 10.—12 Jahrh. ausgegraben wurden. Er nimmt die Vermutung A. S. Baškirovs an, dem zufolge einige Kreuze von Gidatl in byzantinischer oder georgischer Technik ausgeführt seien. Er weist auch auf das Vorhandensein christlicher Namen (Georgij, Andronik usw.) in Awarien hin.
A. K.

V. P. BABENČIKOV, *Итоги исследования средневекового поселения на холме Тенсень*. Ист. и археол. средневекового Крыма. Москва, 1958, 88—146, илл. — Nach dem ausführlichen Grabungsbericht über die archäologische Arbeit in Tepsen' (bei Koktebel', Krim), vor allem in den Jahren 1949—1953, kommt der Verfasser zu folgenden Schlüssen: die Siedlung in Tepsen' gehört der Periode 6.—10. Jahrh. an; byzantinische Gegenstände wurden dort nicht aufgefunden; die Bevölkerung von Tepsen' bestand aus Slaven und Alanen.
A. K.

I. BARNEA, N. CONSTANTINESCU, *Sondajul de la mănăstirea Cotmeana* (Sondage au monastère de Cotmeana). Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 665—669 + 4 fig. + 1 pl. — Les sondages archéologiques réalisés au monastère de Cotmeana, en vue de la restauration de l'église, édifiée à la fin du XIV^e siècle, ont donné des résultats importants pour la connaissance de l'architecture valaque à cette époque. On a établi le plan originaire du monument, dont les absides latérales, qu'on supposait rajoutées à une époque plus récente, sont originales, ainsi que l'exonarthex ouvert, qui fut transformé au XVIII^e siècle en pronaos.
C. N.

I. BARNEA—B. MITREA, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum (Isaccea)* [Les fouilles de sauvetage de Noviodunum (Isaccea)]. Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 461—473. — Au cours de la campagne de fouilles de 1956, on a effectué des travaux pour dégager les murs de la forteresse romano byzantine. Dans son intérieur on découvrit les ruines de thermes et de nombreuses monnaies byzantines depuis Jean Tzimiscès jusqu'à l'époque des Comnènes. (Cf. Byzantinoslavica XX, 158.)
E. Fr.

G. D. BELOV, *Раскопки Херсонеса в 1955 г.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН Укр. ССР 7 (1957) 86—88. — Informations préliminaires sur les fouilles effectuées en Chersonèse au cours de l'année 1955. D'une part l'auteur décrit les céramiques datant de deux périodes: de celle entre le III^e et le VI^e siècles et de celle des IX^e et X^e siècles, et d'autre part les maisons et les petites chapelles familiales des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. L'analyse anthropologique de K. F. Sokolova mène à la conclusion que la plupart des squelettes appartiennent au type arménoïde.
A. K.

M. BIERNACKA-LUBAŃSKA, *Starożytne Akwedukty Rzymskie*. Warszawa, Inst. Hist. Kultury Mater. PAN, 1959, pp. 91 + 6 tab. (Prace zakładu archeol. antycznej Inst. Hist. Kultury Mater. PAN, 15). — Die gründliche, von mehreren Aufstellungen begleitete Arbeit ist bis zur Spätantike geführt.
Irm.

G. CHIERICI, *Cimitile. La seconda fase dei lavori intorno alle basiliche*. Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 125—137. — En avant-propos à la publication qu'il annonce, l'auteur décrit (avec plans et planches) quelques-uns des principaux résultats des dernières fouilles, qui ont permis de déterminer dans l'histoire des monuments anciens 5 périodes: II—IV^e s (nécropoles païennes, peintures, sarcophages de marbre, inscriptions); — IV—VI^e s. (basiliques de marbre, mosaïques, tombes murales, inscriptions); — VII—X^e s. (sculpture décorative comme à Capoue, peintures murales, inscriptions, sarcophages de tuf); — XV—XVIII^e s. abandon du sanctuaire.
A. G.

M. CRAMER, *Archäologische und epigraphische Klassifikation koptischer Denkmäler*... (V. Byzantinoslavica XX, 160.) — Die Verfasserin untersucht Form und Gestalt der einzelnen Stelen, aber auch Inhalt und Stil der Aufschriften, unter denen sich auch griechische befinden, und sucht die Stelen zeitlich einzuordnen. — Compte-rendu: J. ASSFALG, Byz. Zeitschr. 51 (1958) 409 f.
U. Tr.

P. DIACONU, *Săpăturile arheologice de la Păcuitul lui Soare* (Les fouilles archéologiques de Păcuitul lui Soare). Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 587—592. — Le rapport relatif aux recherches se réfère aux vestiges d'une forteresse romaine des III^e—IV^e siècles et d'une citadelle byzantine du X^e siècle, situées dans une île du Danube. On y a trouvé de nombreux fragments de céramique témoignant d'une vie intense au cours des X^e—XII^e siècles. L'auteur émet l'hypothèse qu'elle aurait servi aux Byzantins de

base navale pour la défense de la ville de Paradunavon et qu'ici se serait réfugié en 1048 le groupe pétchénègue conduit par Kegenos. E. Fr.

Gh. DIACONU + collectif, *Săpăturile arheologice de la Tîrgşorul vechi* (Les fouilles archéologiques de Tîrgşorul Vechi). Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 619—627 + 12 fig. — Présentation des recherches réalisées dans une des principales villes de la Valachie aux XIVe—XVe siècles. On y a trouvé divers vestiges préhistoriques et romains, mais surtout des tessons de céramique féodale des Xe—XIIIe siècles. On a recueilli aussi de la céramique, monnaies et d'autres matériaux archéologiques des XIVe et XVe siècles. Les récentes découvertes de Tîrgşorul Vechi sont très intéressantes pour l'histoire de cette ville, autrefois très importante, ainsi que pour la connaissance de la culture matérielle valaque aux XIVe et XVe siècles. C. N.

V. F. GAJDUKEVIČ, *Виноделие на Боспоре.* Материалы и исследования по археол. СССР 85 (1958) 352—457, илл. — Die Weinbereitung in den antiken bosporischen Städten. Der Verfasser berücksichtigt auch die Reste der Winzerbetriebe im Tyriktake des 3.—4. Jahrh. A. K.

V. F. GAJDUKEVIČ, *Раскопки Тиритаки и Мирмекия в 1946—1952 гг.* Материалы и исследования по археол. СССР 85 (1958) 149—218, илл. — Einige Sachfunde aus dem 4.—6 Jahrh. (SS. 164, 172 f., 174 ff.) lassen darauf schließen, daß die Stadt Tyriktake bis in die frühbyzantinische Zeit hin bestand. Dort wurden die Pythoi, das Bronzeamulett, das Gefäß mit Kreuzdarstellung und andere Überbleibsel jener Epoche ausgegraben. Ein mittelalterliches Grab unter einem Grabstein mit Kreuzdarstellung, in dem keine Überbleibsel gefunden worden waren, stammt nach der Ansicht des Verfassers aus dem 8.—9. Jahrh. (S. 165). A. K.

M. GARAŠANIN, *Pregled arheoloških iskopavanja u Srbiji 1955. god.* (Chronique des fouilles en RP Serbie au cours de l'année 1955.) Starinar, N. S. VII—VIII (1955—1957) 297—417. — L'article concerne aussi les localités médiévales et slaves. D.-Je.

K. HOREDT, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV—XIII.* Bucureşti, Editura Acad. Republicii Populare Romîne, 1958, pp. 193. (Biblioteca istorică, 7). — Die archäologischen Quellen zur Geschichte Siebenbürgens sind noch längst nicht ausgeschöpft; auf archäologischem Material basiert daher primär die vorliegende Aufsatzsammlung. Die Arbeiten behandeln im einzelnen: 1) den Münzumlauf in Siebenbürgen von 276 bis 450 (S. 11 ff.); 2) die demographischen Verhältnisse Siebenbürgens im frühen Mittelalter (S. 41 ff.); 3) die Bedeutung der Ansiedlung von Moreşti für die Frühgeschichte Siebenbürgens (S. 48 ff.); 4) die Anwesenheit der Awaren in Siebenbürgen (S. 61 ff.); 5) das Vordringen des ungarischen Feudalismus in Siebenbürgen (S. 109 ff.); 6) die älteste mittelalterliche Burganlage Siebenbürgens beim Castrum Turda (S. 132 ff.) und schließlich 7) die Brodnici (S. 146 ff.). Irm.

M. K. KARGER, *Древний Киев. Очерки по истории материальной культуры древнерусского города,* т. I. Москва-Ленинград, 1958, стр. 579, илл. — Das Buch besteht aus folgenden Kapiteln: 1. Geschichte der archäologischen Forschungen in Kiew, 2. Die ältesten Siedlungen und Gräber im Kiewer Gebiet, 3. Die Siedlungen (8.—10. Jahrh.), 4. Die Nekropole Kiews (9.—10. Jahrh.), 5. Verteidigungsanlagen Kiews (11.—13. Jahrh.), 6. Fürstliche und bojarische „Dwory" Kiews, 7. Die Häuser der Bürger (11.—13. Jahrh.), 8. Das städtische Gewerbe. A. K.

A. N. KIRPIČNIKOV, *К истории древнего Белгорода в X—XI вв.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 73 (1959) 21—32, илл. — D'après les fouilles archéologiques et les chroniques, l'auteur donne un aperçu de l'histoire de la ville médiévale de Bjelgorod près de Kiev (Xe et XIe siècles). A Bjelgorod fut aussi trouvée une pièce d'or de Johann Tzimiskes (p. 26). A. K

D. KRANDŽALOV, *O nejstarším slovanském hlavním městě Plisce ...* (V. Byzantinoslavica XIX, 382.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 146—147. D.-Je.

V. V. KROPOTKIN, *Могильник Суук-Су и его историко-археологическое значение.* Совет. археол. (1959) № 1, 181—194, илл. — L'auteur analyse les rites de la sépulture dans les tumulus de la Crimée et parvient aux conclusions suivantes: 1° Les sépultures avec incinération des IIIe et IVe siècles ne paraissent pas être slaves ou gothiques et appartiennent très vraisemblablement à la population tavro-skythienne romanisée. 2° Les cérémonies de la sépulture de la nécropole de Sououk-Sou et d'autres lieux dans le Nord de la Crimée, ne semblent pas être gothiques, étant donné que ces

nécropoles furent fondées bien avant le IIIe siècle de notre ère. L'invasion des Goths et des Huns en Crimée ne fut pas accompagnée d'un changement dans les funérailles. A. K.

I. T. KRUGLIKOVA, *Киммерик в свете археологических исследований 1947—1951 гг.* Материалы и исследования по археол. СССР 85 (1958) 219—253, илл. — Die Verfasserin geht auch auf den Prozeß der Barbarisierung und des Verfalls der Stadt Kimmerikos am Bosporos im 3. Jahrh. ein (S. 251 f.). A. K.

V. A. KUZNECOV, *К вопросу о позднеаланской культуре Северного Кавказа.* Совет. археол. (1959) № 2, 97—118, илл. — Après avoir caractérisé la culture matérielle des Alans d'après les données de la nécropole du village de Zmeiskaja (Xe, XIe, XIIe siècles), l'auteur aborde aussi la question de l'influence de la culture byzantine sur les Alans qui, à son avis, ne fut pas directe, mais passa par la Russie, le plus vraisemblablement par Tmoutorakan. A. K.

Z. LVOVA, *Технологическая классификация стеклянных бус домонгольской Руси.* Сообщ. Гос. Эрмитажа 14 (1958) 15—18, илл. — Classification technologique des grains de verroterie russe à l'époque prémongolienne. A. K.

D. M. MITOVA—DŽONOVA, *Археологически данни за селската носия в северозападна България през XIV век.* Изв. на етногр. инст. с музей 3 (1958) 39—64. — Bei einem römischen Tumulus 12 km nördlich von Vidin wurde 1952 eine christliche Nekropole aufgefunden, welche nach den Münzfunden dem 14. Jahrhundert angehört. Die dabei zutagegetretenen archäologischen Materialien werden von der Verfasserin ausgewertet als Quellen für die bulgarische Bauerntracht jener Zeit. Irm.

A. C. ORLANDOS, Σφενδόνιον. Ἐλεπηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 401—405. — Terme technique inconnu et contenu dans la Chronique de Cythère de Cheïlas (XVe s.). C'est l'équivalent du français *arc doubleau,* dont la forme ressemble à une fronde (σφενδόνη). R. G.

J. POULÍK, *Древние города Моравии.* Наука и жизнь (1958) № 5, 59—61, илл. — Aperçu populaire des découvertes archéologiques faites en Moravie et datant pour la plupart du IXe siècle. A. K.

K. F. SOKOLOVA, *Антропологические материалы из раннесредневековых могильников Крыма.* Ист. и археол. средневекового Крыма, Москва, 1958, 63—87, табл. — Die Verfasserin studiert die anthropologischen Angaben aus den frühmittelalterlichen Nekropolen der Krim. Die Bewohner des frühmittelalterlichen Čufut-Kale waren wahrscheinlich sarmatoalanischer Herkunft. Anhand von Vergleichen der Schädel aus den Nekropolen in Sudak und Koktebel' mit Schädeln in anderen Fundorten schließt die Verfasserin, daß die ersten den slawischen näher stehen dürften, als den Schädeln der Krimer Bevölkerung. A. K.

G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord* ... (V. Byzantinoslavica XX, 161.) — Compte-rendu: P. A. FEVRIER, Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 207—210. A. G.

E. B. THOMAS, *Archäologische Funde in Ungarn.* Budapest, 1956, pp. 425 + 161 tabl. + 4 cartes. — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 146—147. D.-Je.

M. VEGO, *Iskopavanja zemaľskog muzeja u Sarajevu 1955 god. na sredenvjekovim lokalitetima* (Fouilles de localités médiévales exécutées par le Musée de Sarajevo en 1955). Starinar, N. S., VII—VIII (1956—1957) 336—337. — On a trouvé, dans le tombeau des Sanković, à Biskup en Hercégovine, un morceau d'un tissu d'or provenant du XIIIe siècle. Les fouilles à Podgradje. D.-Je.

J. V. VEJMARN, *Оборонительные сооружения Эски-Кермена.* Ист. и археол. средневекового Крыма, Москва, 1958, 7—54, илл. — Nach der eingehenden Beschreibung der Mauer von Eski-Kermen (Süd-westliche Krim, 5.—6. Jahrh.) betrachtet der Verfasser die Festungstore, die Verteidigungsmittel und Behälter für Wasser und Nahrungsmittel. Der Verfasser lehnt die Auffassung von M. A. Tichanova und A. L. Jakobson ab, die die Eski-Kermen und andere mit Mauer umgebene Krimsiedlungen als byzantinischen *limes tauricus* betrachteten. Der Verfasser vertritt die Ansicht, die „Höhlenstädte" seien in der Zeit der beginnenden Feudalentwicklung von den Krimbewohnern errichtet worden als Kastelle des örtlichen Feudaladels. A. K.

J. V. VEJMARN, *О времени возникновения средневековой крепости Каламита.* Ист. и археол. средневекового Крыма, Москва, 1958, 55—62, илл. — Die Festung

Kalamita (bei Inkerman, Krim) wurde nicht im 14.—15. Jahrh. (A. L. Bertier-Delgarde), sondern im 6.—7. Jahrh. erbaut. A. K.

V. VELKOV, *Археологические находки в Болгарии, относящиеся к истории Византии.* Виз. Врем. XV (1959) 237—255, илл. — Précis des publications entre les années 1946 et 1956. A. K.

N. A. VINBERG, T. N. ZADNEPROVSKAJA, *Советская археологическая литература за 1956 г.* Совет. археол. (1958) № 4, 258—306. — Zu unserer Thematik siehe folgende Kapitel: II, 6. Die Slawen und ihre Nachbarstämme im 1. Jahrtausend A. D. (S. 273 f); 7. Der Altrussische Staat und seine Nachbarn (S. 275 ff.); III, 1. Allgemeine Werke über kaukasische Archäologie (S. 280 ff.); 4. Mittelalterliche Denkmäler im Kaukasus (S. 284 ff.); VI. Archäologische Forschungen im Ausland (S. 298 ff.) (Cf. Byzantinoslavica XX, 163). A. K.

I. B ZEJEST, *Раскопки Гермонассы.* Кратк. Сообщ. Инст. ист. матер. культуры 74 (1959) 58—63, илл. — En 1955 on découvrit des couches du haut moyen âge et des restes de maisons des VI^e et VII^e siècles en briques crues sur socles en petites pierres. Une quantité de vaisselle modelée; tessons d'amphores, de cruches et de plats; monnaies frappées au plus tard au cours du IV^e siècle (même dans les couches des V^e, VI^e, VII^e siècles). A. K.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

K. A. ALEXANDRIS, Ἡ θαλασσία δύναμις εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας. Athènes, 1957, pp. 527 + 7 ill dans le texte + 6 pl. h. t. + 3 cartes. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XX, 82—84. A. D.

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *Finanzgeschichte der Spätantike.* Frankfurt am Main, 1957, pp. 428. — Compte-rendu: N. V. PIGULEVSKAJA, Вопросы ист. (1958) № 5, 174—178. — Le compte-rendu concerne en particulier la question de l'origine des thèmes. A. K.

M. ANDREEV—D. ANGELOV, *История на българската държава и право* (Geschichte des bulgarischen Staates und Rechtes). София, 1958, pp. 414. — Zweite erweiterte Ausgabe des im Jahre 1955 erschienenen Buches. (Cf. Byzantinoslavica XVII, 169—170; XIX, 348). D. A.

J. P. AUFHAUSER, *Die sakrale Kaiseridee in Byzanz, The sacral Kingship.* Contributions to the central theme of the VIII^th international congress for the history of religions (Rome, 1955). Leyde, 1958, pp. 531—543. A. G.

Basilicorum libri LX ... (V. Byzantinoslavica XVII, 170; XVIII, 148; XX, 163.) — Compte-rendu: H. KÖPSTEIN, Виз. Врем. XV (1959) 262—270. A. K.

F. K. BOUBOULIDIS, Νοτάριοι Ζακύνθου. Ἐπετηρὶς τοῦ ἀρχείου τῆς ἱστορίας τοῦ ἑλληνικοῦ δικαίου τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 8 (1958) 112—133. — Zur Zeit der venezianischen Herrschaft bildeten die Notare auf den jonischen Inseln, besonders auf Zakynthos, einen Stand von hohem Ansehen. Trotzdem gibt es noch keine zusammenfassende Darstellung, und durch die Zerstörung der Archive von Zakynthos infolge der Erdbebenkatastrophe von 1953 sind weitere Forschungen sehr erschwert. Die vorliegende Arbeit informiert über die Anfänge des Notariats in Zakynthos (nachweisbar seit der 1. Hälfte des 16. Jahrhunderts), die 1559 ins Leben gerufene Körperschaft der Notare und die bekannten Ausbiidungsordnungen; ihr folgt eine Liste der von dem Verfasser ermittelten Namen zakynthischer Notare vom Beginn der venezianischen Herrschaft bis zur Wiedervereinigung. Irm.

J. B. BURY, *The imperial administrative system of the ninth century, with a revised text of the Kletorologion of Philotheos.* New York, 1958, pp. 179. — Réimpression anastatique de l'édition princeps de 1911. R. G.

F. CALASSO, *La città nell' Italia meridionale dal sec. IX al XI.* Atti del 3^o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 39—63. — Dès le IX^e siècle en Italie du Sud vivent les *civitates* (subdivisées en *regiones*, ou *vici* ou paroisses), grossies de leur *territorium*. L'auteur insiste sur la marque byzantine: territorialité du droit, continuité de l'enseignement du droit (*Procheiron legum*) etc. Rien de très neuf. A. G.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, Τὸ ἑλληνικὸν ὀρθόδοξον ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον κατὰ τὸ ἔτος 1956. Θεολογία 29 (1958) 24. — Bibliographie des études et ouvrages relatifs au droit ecclésiastique orthodoxe, parus en 1956 et complément des Bulletins biblio-

graphiques pour les années 1954 et 1955 publiés dans la même Revue t. 28 (1957) 134—156; 293—299; 457—468. R. G.

A. A. CHRISTOPHILOPOULOU, Ἐκλογή, ἀναγόρευσις καὶ στέψις τοῦ βυζαντινοῦ αὐτοκράτορος... (V. Byzantinoslavica XVIII, 344; XX, 164, 366.) — Compte-rendu: B. RUBIN, Gnomon 30 (1958) 471—473. E. R.

F. CROSARA, « *Scholae* » *romanes et SOMATA byzantins*. Actes du Xe Congrès Intern. d'Et. Byz. Istanbul, 1957, pp. 305—306. R. G.

H. DREXLER, *Principes — Princeps*. Maia 10 (1958) 243—280. — Im Hinblick auf die Bedeutung des Princeps-Begriffes in der römischen Kaiserzeit sei auf die gründliche Studie hier hingewiesen. Irm.

S. EYICE, *Médecins, empiriques et hôpitaux à Byzance. (Bizans devrinde Istanbul'da tababet, hekimler ve saglik tesisleri)*. Rev. de la Faculté de Médecine de l'Université d'Istanbul (Istanbul Universutesi Tip Fakultesi Mecmuasi) XXI (1958) 657—691 + 7 ill. dans le texte et 2 plans. — L'étude comprend trois chapitres: le premier est consacré aux traités de médecine byzantins, médecine officielle, médecine populaire, manuels, amulettes prophylactiques. Le deuxième étudie les maladies connues des Byzantins, et l'attitude des praticiens à l'égard de leurs patients. Le troisième présente les institutions hospitalières et d'assistance publique. En conclusion, l'auteur montre que si la médecine byzantine repose essentiellement sur les œuvres des grands médecins de l'Antiquité, elle s'est cependant largement inspirée de la médecine islamique orientale et arabe. De plus, les hôpitaux seldjoukides et les madrasahs de médecine en Anatolie diffèrent beaucoup des mêmes institutions byzantines, étant donné leurs caractères profane et monumental. R. G.

G. FASOLI, *Le città siciliane dall' istituzione del tema bizantino alla conquista normanna*. Atti del 3o congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 379—395. — Décadence des villes au VIIe s, fortification d'un certain nombre de centres exposés aux raids arabes, contre-coup de l'invasion arabe au IXe s., renaissance originale des villes sous l'occupation arabe au Xe siècle, indépendance des seigneuries arabes au milieu du siècle suivant, renouveau de quelques centres urbains avec les Normands: mosaïque d'informations de seconde main. Le sujet n'est pas défloré. A. G.

P. FREZZA, Παραχαταθήκη. Eos 48 (1956) 139—172. (Symbolae Raphaeli Taubenschlag Dedicatae). — Παραχαταθήκη als Terminus technicus der griechischen Rechtssprache und seine lateinischen Entsprechungen. Irm.

D. S. GHINIS, *Additions à l'« Esquisse d'une histoire du droit post-byzantin »* (Προσθῆκαι εἰς τὸ Περίγραμμα Ἱστορίας Μεταβυζαντινοῦ Δικαίου. Ἐπετηρὶς Ἑτ Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 258—263. — Addition de 41 nouveaux articles aux listes publiées dans les tomes XXII et XXVI. R. G.

A. GIEYSZTOR, *Les origines de la ville slave*. Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto Medioevo, VI. La città nell' alto medioevo (aprile 1958). Spolète, 1959, pp. 279—303. — Les « noyaux pré-urbains slaves » apparaissent aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, petits centres fortifiés (artisanat familial, embryons de rapports commerciaux). Premières villes à double enceinte au IXe siècle, avec différenciation entre le centre urbain et le plat-pays. Distinguer les petits centres et les foyers de commerce international. Très souvent le berceau de la vie urbaine fut le *suburbium* fortifié qui flanquait le *castrum* princier. Deux grands exemples que font parler les fouilles récentes: Novgorod la Grande et Cracovie. A. G.

R. GUILLAND, *Les Patrices byzantins du VIe siècle. Contribution à l'histoire des institutions et à la prosopographie de l'Empire Byzantin*. Palaeologia 7 (1959) 37—71. — Konstantin der Große schuf die Würde des Patricius, die sich trotz der Restriktionen Theodosios' II. und Zenons zu halten vermochte und unter Justinian I. noch an Bedeutung gewinnt („famille politique" der πατέρες βασιλέως). Der Aufsatz gibt die prosopographischen Daten aller bekannten Patricii von der Zeit Anastasios' I. (491—518) bis Maurikios' (582—602). Irm.

R. GUILLAND, *Un compte-rendu de procès par Psellos*. Byzantinoslavica XX, 205—230. A. D.

M. P. INADZE, *К вопросу о самоуправлении в причерноморских городах Колхиды в античную эпоху*. Сообщ. АН Грузинской ССР 21 (1958) № 2, 241—247. — Es handelt sich um die Selbstverwaltung der Städte Kolchidas im Altertum. Nur am Ende des Aufsatzes betrachtet der Verfasser das Schicksal dieser Städte in der früh-

byzantinischen Zeit und weist nach, daß das alte Munizipalsystem damals bereits entartet war. A. K.

St. IZVORANU, *Sfaturi şi orînduiri pentru duhovnici în pravile manuscrise slavo-romîne şi romîneşti.* (Conseils et réglements pour les confesseurs dans les manuscrits slavo-roumains et roumains.) Glasul Bisericii 1/2 (Bucureşti, 1959) 48—65. — L'auteur s'occupe des manuscrits trouvés dans l'Académie roumaine, concernant certaines dispositions canoniques pour les confesseurs; ils datent du XVe siècle et leur traduction slave se base sur des textes byzantins. M. Ş.

L. J. KUBBEL', *О некоторых чертах военной системы халифата Омайядов (661—750 гг.).* Палестин. сборник 4 (67) (1959) 112—132 — The author makes an attempt to trace the connection between the social development of Arabic society during the Omayyade period and the structure of the army, which was the main strength in the hands of the Arabic aristocracy. The army was made up of professional warriors, receiving their payment from the state. There were also different units under command of feudal chiefs. The class contradictions characteristic for early feudal society could also be traced in the struggles among the different social groups in the army of the Caliphate. A. K.

W. KUNKEL, *Römische Rechtsgeschichte — eine Einführung.* 2. erw. Aufl. Köln/Graz, Verl. Hermann Böhlhaus Nachf., 1956, pp. VII, 161. — Compte-rendu: H. HERZ, Zeitschr. f. Geschichtswissen. 5 (1957) 408—410 Irm.

Od. LAMPSIDIS, Ἰωάννου τοῦ Εὐγενικοῦ: Ὁποῖον χρὴ εἶναι τὸν πνευματικόν. Ἀρχεῖον Ἐκκλ. καὶ Κανον. Δικαίου XII (1957) 190—193. R. G.

J. E. LIPŠIC, *Несколько замечаний о Василиках как источнике.* Виз. Врем. XIV (1958) 76—80. — «Значение Василик как источника для внутренней истории Византии IX в., а тем более как исторического источника вообще, гораздо шире, чем это определено в статье А. П. Каждана» (V. Byzantinoslavica XX, 166.) Аргументы: Пира ссылается на Василики 641 раз; новеллы Юстиниана об управлении провинциями имели актуальное значение в период реорганизации фем в восточных провинциях; термины «ипат» и «анфипат» в Василиках отнюдь не архаичны; рабовладельческий уклад, существовавший в Византии IX в., обуславливал правомерность соответствующих норм в Василиках. A. K.

N. B. MATSIS, *Quelques sujets de l'*Ἐκλογή *des Isauriens* (Ἀνάλεκτα ἐκ τῆς Ἐκλογῆς τῶν Ἰσαύρων. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 264—285. — Etude de certaines questions, entre autres: l'obligation pour la mère de doter sa fille, le legs oral, l'Eglise et les affranchis, la responsabilité du vendeur quant aux vices réels de l'objet vendu, la responsabilité du dépositaire, la communauté des biens entre frères, le problème de l'origine historique du droit contenu dans l'Ekloga. R. G.

P. MERTENS, *Les Services de l'État Civil et le Contrôle de la Population à Oxyrhynchus au IIIe siècle de notre ère.* Bruxelles, Palais des Acad., 1958, pp. XVIII, 165. (Académie Royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. Mémoires 53). — Die sorgfältige Untersuchung, die allenthalben auf aufmerksame Doxographie der vorangehenden Anschauungen bedacht ist, behandelt einleitend die Funktionen des γραμματεὺς τῆς πόλεως, des ἀμφοργραμματεύς, des φύλαρχος und des συστάτης, handelt dann über die Zivilstandsakten und schließlich über die ἀπογραφαί und ἐπικρίσεις. Irm.

Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765). Τὸ πρῶτον ἐκδιδόμενον ἐκ χειρογράφου κωδικος τοῦ Κρατικοῦ Ἀρχείου τοῦ Ἰασίου ὑπὸ Παν. Ἰ. ΖΕΠΟΥ. Ἀθῆναι, 1959, pp. 304. (Ἀρχεῖον Ἰδιωτικοῦ Δικαίου 17 (1954—1959). — Das Νομικὸν Πρόχειρον des Μιχαὴλ Φωτεινόπουλος, eines mit zahlreichen Veröffentlichungen hervorgetretenen Gelehrten, bildet die erste in der Reihe von Gesetzessammlungen aus den Donaufürstentümern, von denen die Rumänische Akademie der Wissenschaften drei letzthin neu zugänglich machte. Es ist bisher ungedruckt, überliefert in elf Kodizes, von denen Zepos, ohne über sein Verhältnis zu den übrigen Aufschluß zu geben, den des Staatsarchivs zu Jassy s. XIX seiner Ausgabe zugrundelegt. Diese bringt ansonsten eine ausführliche Einleitung, den sehr umfangreichen Text, der weltliches und geistliches Recht umfaßt, in diplomatischer Edition mit den üblichen Apparaten, nützliche sachliche und sprachliche Register sowie mehrere Faksimilie des Kodex von Jassy. Irm.

C. G. MOR, *Considerazioni minime sulle istituzioni giuridiche dell' Italia meridionale bizantina e longobarda.* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 139—152. — Quelle fut l'attitude des Byzantins face aux populations des terri-

toires d'Italie reconquis du IXe au XIe siècles? Ils ont conservé les institutions lombardes (*gastaldi* etc.) et une partie du droit pénal lombard. Peut être, mais l'auteur ne le prouve pas. Ses références au rôle du κριτής (*judex*), son incompréhension du rôle des évêques en matière judiciaire (à examiner dans le cadre des institutions grecques) prouvent que le problème n'est pas posé. L'interprétation du sens institutionnel du bénéfice concédé par l'empereur en remerciement des services rendus à la cause byzantine comme un *jalon vers le système féodal* ne peut être retenu. C'est de Byzance que doivent être enfin observés les phénomènes grecs en Italie du Sud. A. G.

E. B. NEIADAS, Συντεχνιακὴ ὀργάνωσις ἐν Κωνσταντινουπόλει κατὰ τὸ „Ἐπαρχικὸν Βιβλίον" Λέοντος τοῦ Σοφοῦ. Athènes, 1956, pp. 73. R. G.

E. PENNETTA, *Spiritualità bizantina nel Salento medievale.* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 471—483. — Tableau rapide (tracé de seconde main) de la civilisation grecque de la péninsule Salentine. A. G.

J. POŠVÁŘ, *Bauvorschriften des byzantinischen Reiches.* Byzantinoslavica XX, 9—19. A. D.

F. PRINGSHEIM, *Zum Plan einer neuen Ausgabe der Basiliken...* (V. Byzantinoslavica XX, 167.) — Compte-rendu: M. J. SJUZJUMOV, Виз. Врем. XV (1959) 255—262. A. K.

Vl. PROCHÁZKA, *Posluchъ et vidokъ dans le droit slave.* Byzantinoslavica XX, 231—251. A. D.

Gl. PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, Τὸ θέατρον ἐν Ζακύνθῳ ἀπὸ τοῦ ιζ' μέχρι τοῦ ιθ' αἰῶνος. (Ἐπὶ τῇ βάσει ἀνεκδότων κειμένων). Ἀθῆναι, 1958, pp. 101. — Das Theater auf Zakynthos in der Zeit der Fremdherrschaft stellt eine interessante Phase der neugriechischen Theatergeschichte dar, trafen doch hier die Fortsetzer des Κρητικὸν θέατρον (die nach der Eroberung Kretas sich zum großen Teil nach Zakynthos geflüchtet hatten) mit den Vertretern des italienischen Theaters zusammen. Die vorliegende Dissertation behandelt — wesentlich auf der Grundlage bisher unbekannter Texte — zunächst die Erscheinungsformen des Theaters auf Zakynthos, bespricht dann die Übersetzung italienischer Stücke (Pastor fido usw.) und analysiert schließlich das Opus des Σαβόγιας Σουρμελῆς (18 Jahrhundert) und des Δημήτριος Γουζέλης (1774—1843). Irm.

R. M RUGGIERI, *Tra storia della lingua e storia del diritto: i elementi bizantini, longobardi e romanici nel placito capuano del 960.* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 533—550. — Dans l'acte latin de 960 la sanction pénale est évaluée à *centum bizantios solidos*, une des preuves de la présence byzantine en terre lombarde, dit l'auteur (?); mais qu'étaient ces sous? A. G.

W. SEYFARTH, *Antiker Staat oder Feudalstaat? Zur Frage der Übergangszeit des römischen Imperiums im 5. und 6. Jahrhundert.* Palaeologia 7 (1959) 18—27. — Der Staat des 5. und 6. Jahrhunderts gleicht sehr viel mehr dem antiken als dem mittelalterlichen Staat. Vor allem im Überbau ist dieser antike Charakter noch ganz und gar ausgeprägt, während sich die Basis bereits etwas verändert hat, daß sich z. B. im Rechtswesen beachtliche Diskrepanzen zum Überbau ergeben. Irm.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Экономические воззрения Льва VI.* Виз. Врем. XV (1959) 33—49. — Les conceptions économiques de Léon VI reflétaient les intérêts de la haute bourgeoisie de la capitale (ceux des propriétaires des domaines et des maisons et des usuriers); ces conceptions furent formulées sous l'influence du droit romain préservé. Le principe de « *dominium plenum* » fut mis en pratique de manière logique dans quelques amendements. Léon considérait le système de l'esclavage comme organisation sociale normale. L'auteur constate en plein droit que les nouvelles conceptions sociales et économiques (par exemple le processus de la féodalisation) ne se reflèta aucunement dans la nouvelle législation de Léon. A. K.

M. Ja. SJUZJUMOV, *О наемном труде в Византии.* Учен. Зап. Уральского гос. унив. им. А. М. Горького 25 (1958) 147—173. — L'auteur, en se basant sur un vaste matériel s'étendant du 2e au 14e siècle, étudie l'existence du travail salarié à Rome et à Byzance autant dans les villages que dans les villes. L'ouvrier salarié de Byzance diffère de celui de la société capitaliste en ce qu'il ne possédait aucunes matières premières, aucun matériel, alors que les instruments de travail, à cette époque extrêmement primitifs, pouvaient lui appartenir. Il n'est pas clair toutefois, si les apprentis des serikarioi, boulangers, commerçants et autres myrepsoi, possédaient ou non leurs instruments de travail. Sinon, il nous faudrait alors les distinguer des ouvriers faisant partie de la société capitaliste. Quant à la conception de M. Ja. Sjuzjumov qui, généralement, oppose la ville commerciale

(ἐμπόριον) de Byzance à la ville occidentale du Moyen-Age, il serait important de mettre au point la question de savoir en quoi se distinguait (et si une telle différence existait) l'ouvrier salarié de Byzance de l'ouvrier salarié de Paris, de Cologne ou de Milan au Moyen-Age. A. K.

M. Ja. SJUZJUMOV, *О наемном труде в период кодификации римского права.* Вестник Древн. Ист. (1958) № 2, 132—142. — Se basant sur les monuments du 2e au 7e siècle, l'auteur en arrive à la même conclusion que dans son étude générale sur le travail salarié à Byzance. A. K.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Василики как источник для внутренней истории Византии.* Виз. Врем. XIV (1958) 67—75. — Критические замечания по поводу статьи А. П. Каждана («Василики...» — см. Byzantinoslavica XX, 166.) — С. подчеркивает, что Василики были основным документом права. Вместе с тем он признает, что «многие положения Василик, действительно, ни в какой степени не могли быть применимы к условиям X в.» (стр. 71); что «мы не можем на основании Василик утверждать, что в Византии существовал тот или другой вид ремесла и торговли», что «невозможно, разумеется, судить по Василикам о разорении и закрепощении зависимого крестьянства» (стр. 75). Василики надо рассматривать как один из рычагов, воздействовавших на развитие общества. A. K.

A. STEINWENTER, *Recht und Kultur.* Graz-Köln, Böhlau, 1958, pp. 71. (Grazer Rechts- und Staatswissenschaftliche Studien 2). — Compte-rendu: E. SEIDL, Studia et Documenta Hist. et Iuris 24 (1958) 340—343. Irm.

I. P. TARASOVA, *К вопросу о правовом положении рабов в поздней Римской империи.* Учен. Зап. Ленингр. гос. унив. 251, сер. ист. наук, вып. 28 (1958) 75—89. — Aucuns changements radicaux n'ont été effectués dans le Droit des esclaves à l'époque du Bas-Empire, (page 89). L'auteur ne fait aucune distinction entre la situation des régions occidentales de l'Empire et celle des régions situées à l'Est. A. K.

R. TAUBENSCHLAG, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri 332 B.C.—640 A.D.* 2nd Edition, Revised and Enlarged. Warszawa, 1955, pp. XV+789. — Compte-rendu: J. CVETLER, Byzantinoslavica XX, 90—94. A. D.

N. B. TOMADAKIS, Βυζαντινὴ ὁρολογία, B'. Τὰ εἰς -άρχης, -αρχος. Ἀθῆνα 62 (1958). — Important Lexique des termes désignant des dignités militaires, politiques, religieuses, des dignités attribuées à des Barbares et ceux qui désignent des souverains étrangers. Un Index facilite la consultation de cette précieuse liste. R. G.

D. G. TSAKONAS, Εἰσαγωγὴ εἰς τὸν νέον ἑλληνισμόν. Ἀθῆναι, 1958, pp. 191. — Basierend auf der orthodoxen Lehre und beeinflußt durch die bürgerliche deutsche Soziologie, zeichnet der Verfasser ein Bild des Entstehens des modernen Griechentums. „Ὁ νέος Ἑλληνισμὸς γεννᾶται μεταξὺ δύο ἐπαναστάσεων", stellt das erste Kapitel fest; „τὸ μυθικόν", „ἡ κοινοβιακότης" und „ἡ λεβεντιά" werden als Charakteristika dieses neuen Griechentums gesehen, dessen moderne Ausdrucksformen im Anschluß dargestellt werden. Irm.

Z. V. UDAL'COVA—A. P. KAŽDAN, *Некоторые нерешенные проблемы социально-экономической истории Византии.* Вопросы ист. (1958) № 10, 79—96. — Les auteurs s'intéressent à quatre grands problèmes: 1. *Transition de la société esclavagiste à la société féodale.* Le tableau traditionnel de la décadence économique et de la servitude générale du IVe au VIe siècle demande à être révisé. Bien au contraire, nous avons plusieurs raisons pour mentionner un certain développement à cette époque des forces productives, ainsi que l'accroissement de la petite propriété (au détriment de la grande) et le processus latent de la libération des paysans dépendants (γεωργοί). Tous ces processus se heurtaient à une résistance acharnée de la part de l'Etat esclavagiste. — 2. *Caractère de la commune rurale byzantine.* Les traits spécifiques de la commune rurale de Byzance (tels qu'ils se reflètent dans le Code Rural et dans d'autres monuments du 8e au 10e siècle) se distinguent nettement de ceux de la commune rurale du Bas-Empire. Quant à la commune rurale byzantine du 8e au 10e siècle, particulièrement caractéristique étaient son droit extrêmement développé chez elle, à la terre d'autrui; et également très développés les rapports de parenté (famille patriarcale), alors que la distribution périodique de la terre n'y était déjà plus en vigueur. Il est possible que le changement du caractère de la commune rurale ait dépendu des déplacements sociaux et ethniques qui eurent lieu dans l'Empire aux VIe et VIIe siècles. — 3. *Changements dans le caractère de la ville.* Les données archéologiques et numismatiques nous permettent de poser la question de l'abaissement de l'économie dans les villes de Byzance du VIIe au IXe siècle c'est-à-dire environ à l'époque où nous observons la décadence des villes en Occident, en Arménie etc.

L'épanouissement des villes de province ne se produisit qu'aux XIe et XIIe siècles, à l'époque où elles éclipsèrent Constantinople: ceci fut dû peut-être aux formes limitées de l'organisation, à Constantinople, de l'artisanat où l'on travaillait surtout pour la Cour, l'armée et la noblesse résidant dans la Capitale. — 4. *Débuts du développement du capitalisme.* Il ne faut pas considérer seulement dans l'économie de Byzance la décadence qui y survint du XIIIe au XIVe siècle, car nous pouvons y observer (en particulier à la campagne) les débuts de certains éléments du système capitaliste. A. K.

J. VAŠICA, *Collectio 87 (93) capitulorum dans les Nomocanons slaves.* Byzantinoslavica XX, 1—8. A. D.

J. VERPEAUX, *Notes prosopographiques sur la famille Choumnos.* Byzantinoslavica XX, 252—266. A. D.

D. Histoire de l'Eglise

P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus...* (V. Byzantinoslavica XIX, 367; XX, 366.) — Comptes-rendus: G. FLOROVSKY, Church Hist. 28 (1959) 205—206; J. M. HUSSEY, Byzantinoslavica XX, 325—327. P. Ch.

P. ALPHANDERY—A. DUPRONT, *La chrétienté et l'idée de croisade, I. Les premières croisades* (L'Evolution de l'Humanité. Deuxième section, № 38). Paris, 1954, pp. XXIX, 244 + 4 pl. h. t. et une carte. — *II. Recommencements nécessaires* (XIIe—XIIIe siècles) (L'Evolution de l'Humanité. Deuxième section, № 38 bis). Paris, 1959, pp. IX + 336. — On ne saurait trop remercier A. Dupront d'avoir établi le texte du cours professé à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris par son maître Paul Alphandéry. Ouvrage d'une rare qualité, œuvre de deux éminents spécialistes des Croisades, riche de faits et d'idées. Cette histoire des Croisades est bien différente des nombreuses histoires de Croisades, publiées jusqu'ici. C'est, en effet, l'histoire « du sentiment le plus complexe et le plus rarement analysé, qui ait poussé foule humaine », d'où jaillit, « à un moment donné, cette idée, cet idéal de croisade, grand rêve humain, auquel quatre siècles s'accrochent désespérément ». Rien ne saurait être comparé à l'œuvre d'Alphandéry, comme le note très justement Henri Berr, « à cette étude de psychologie collective, de sensibilité religieuse, pour une époque où la masse est prompte à s'émouvoir et à imaginer des interventions surnaturelles, où la vie réelle, sans cesse, s'accompagne et se double de merveilleux ». — Le premier volume comprend trois parties: I. Eveil de la Croisade (p. 9—80): 1. Pèlerinages et Croisades; — 2. Emotions et mouvements précurseurs de la croisade; — 3. La Croisade populaire: Pierre l'Ermite. — II. La Première Croisade (p. 81—136): 1. La première croisade. La Croisade des Barons; — 2. Visions et prophéties. — III. Durée et décadence de la Croisade (p. 137—208): 1. L'établissement de la Croisade: nécessités militaires et rites de pénitence; — 2. L'eschatologie dans la discipline de l'ordre politique. — Conclusion. Les forces de continuité (p. 209—222). — Le second volume comprend également trois parties: I. Continuités et « déviations » de la croisade (p. 1—114): 1. Les Princes de l'Occident, impuissants à libérer Jérusalem; — 2. Les forces vives de la IVe Croisade: Innocent III; Foulques; Cîteaux; — 3. Le « complexe » impérial: Constantinople. — II. Retours eschatologiques (p. 115—198): 1. Les Croisades d'enfants; — 2. La Cinquième Croisade. — III. (p. 199—271): 1. Projets; tentatives; échecs; — 2. « Empreintes » de croisade dans l'Occident des XIIIe—XIVe siècles. — Comme Conclusion: La Croisade après les Croisades (p. 272—290). Chaque volume comprend une Bibliographie et un Index. R. G.

D. ANGELOV, *The Bogomil creed in Bulgaria.* Journ. of the U.P. Hist. Society, vol. IV, new series, Parts I—II (New Delhi, 1957) 65—69. — Kurze Zusammenfassung über die Lehre und die Geschichte des Bogomilismus in Bulgarien. D. A.

G. BARDY, *Dioscore II, patriarche d'Alexandrie* (516—517). Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 514. R. G.

R. M. BARTIKJAN, *Армянские источники для изучения истории павликианского движения.* Палестин. сборник 4 (67) (1959) 133—146. — The Armenian sources (in particular the speech of Catholicos John of Odzun, 8th century, the "History" of Ghewond, 8th century, and the messages of Grigor Magistros Pahlawuni, 11th century) contain certain facts on the Paulician movement. These sources throw light on the connections between the Paulicians and the Caliphate, on the relics of Paulician communities in the east provinces of Byzantium in 11th century, etc. A. K.

O. BERTOLINI, *Riflessi politici delle controversie religiose con Bisanzio nelle*

vicende del sec. VII in Italia. Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (Aprile 1957). Spolète, 1958, pp. 733—789. — Deux parties dans cet exposé très nourri: 1) Une analyse peu claire de la querelle des Trois Chapitres dans l'Italie du Nord, d'où l'on dégage assez mal les intérêts des trois partis (Papauté, Royaume lombard, Empire byzantin) sur lesquels l'auteur veut mettre l'accent; 2) Une plaidoirie en faveur de Martin Ier condamné par des juges byzantins «impies», qui, pour se laver d'avoir trempé dans la révolte de Théodore Calliopas, accusent injustement le pape de s'être compromis gravement sur le plan politique. Thèse écrite contre Caspar (*Geschichte des Papsttums*, II, Tübingen, 1933) naturellement anti-papal. Ce procès n'est pas jugé. A. G.

A. R. BROWN, *The Cistercians in the Latin Empire of Constantinople and Greece, 1204—1276.* Traditio 14 (1958) 63—120. — A History of the Cistercian Order in the Latin Empire and Greece. P. Ch.

G. BRUSIN—P. L. ZOVATTO, *Monumenti paleocristiani di Aquileia e di Grado.* Udine, 1957, pp. 572 + 233 fig. + 8 pl. dans le texte et 10 plans h.-t. — Corpus des monuments cultuels d'Aquilée et de Grado fouillés depuis un demi-siècle. A. G.

P. CANIVET, *Histoire d'une entreprise apologétique au Ve siècle.* Paris, 1958, pp. XXIV + 384. — Cet important ouvrage comporte trois grandes parties. La première partie étudie la *situation et genèse de l'entreprise apologétique de Théodore*, en trois chapitres: I. Situation politique et religieuse (1. Politique religieuse et survivances païennes de 385 à 430; — 2 Le milieu social antiochien); — II. Genèse de l'entreprise apologétique. 1. La polémique antijuive (1. La controverse judéo-chrétienne au Ve siècle; — 2. Les écrits de Théodoret contre les Juifs); — III. Genèse de l'entreprise apologétique. 2. La polémique contre l'hellénisme (1 Courants d'idées et positions païennes; — 2. Questions controversées et positions chrétiennes; — 3. Le dessein de Théodoret). — La deuxième partie (*La méthode apologétique et les citations d'auteurs profanes*) comprend trois chapitres: I. Principes de la méthode; — II. Les citations profanes chez Théodoret (1. La manière de Théodoret; — 2. Les erreurs de Théodoret; — 3. Usage tendancieux des textes); — III. Les sources de Théodoret (1. Le problème des sources. Etat de la question; — 2 Méthode et principes de recherche; — 3. Recherches sur les sources des citations). — La trosième partie (*La culture profane de Théodore*) comprend également trois chapitres: I. Connaissance des textes. Sources avouées et sources réelles (1. Clément d'Alexandrie, source de Théodoret; — 2. Eusèbe, source de Théodoret; — 3. Les *Placita* d'Aétios; — 4. L'*Epitomè* attribué à Plutarque; — 5. La source X); — II. La documentation de Théodoret (1. Les religions païennes; — 2. L'information historique; — 3. L'information scientifique; — 4. La culture philosophique); — III La mise en œuvre de l'ouvrage (1. Les instruments de travail de Théodoret; — 2. La méthode de travail de Théodoret). Conclusion: Bilan d'une entreprise apologétique. — Excursus. *La christologie dans la «Thérapeutique».* Trois INDEX accompagnent cette étude de haute valeur: Index des auteurs anciens (Auteurs et textes non chrétiens: — Auteurs et textes chrétiens; — Textes canoniques et législatifs; — Inscriptions); — Index des mots grecs; — Index analytique. De plus, l'auteur a joint un fascicule présentant des *Tableaux de concordances suivant l'ordre de succession des citations profanes dans la Thérapeutique*, qui renvoient aux pages 170—253 de l'étude. R. G.

CONSTANTIN, Ἡ διαρρύθμισις τῶν νοσοκομείων κατὰ τὴν βυζαντινὴν ἐποχήν. Ὀρθοδοξία 32 (1957) 432—433. R. G.

I. CRĂCIUNAȘ, *Patriarhia Constantinopolei.* (Le patriarcat de Constantinople.) Mitropolia Moldovei 3/4 (Iași, 1959) 261—266. — Une esquisse de l'histoire de Byzance et de son patriarcat jusqu'à nos jours. M. Ș.

CRAMER MARIA, *Das altägyptische Lebenszeichen ☥ im christlichen (koptischen) Ägypten...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 151.) — Compte-rendu: M. KRAUSE, Orient. Litztg. 53 (1958) 441—444. D. Je.

V. L. DENTAKIS, Ἡ διοργάνωσις τῆς μοναχικῆς πολιτείας τοῦ ἁγίου ὄρους. Tirage à part de Ἑλληνικὴ Δημιουργία 149—150 (1954) pp. 18. — In übersichtlicher Form behandelt der Verfasser in gebotener Kürze die historischen Grundlagen der Mönchsrepublik auf dem Athos und spricht ausführlicher über deren heutige Verfassung, Lebensformen, Rechtsnormen und Verwaltung. Irm.

Gl. DOWNEY, *The Name of the Church of St. Sophia in Constantinople.* The Harvard Theol. Rev. LII (1959) 37—41. — A collection of examples of different names given to the church of St. Sophia in Constantinople. P. Ch.

F. DVORNIK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew* (Dumbarton Oaks Studies, IV). Cambridge, Mass.: Harvard Univ. Press, 1958. — An examination of the idea of apostolicity in the origin of bishoprics, the role that the idea played in relations between Byzantium and Rome, and the rise of the tradition concerning the founding of the church of Byzantium by the Apostle Andrew. — Compte-rendu: X. PATRINELIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 507—510. P. Ch.

A. FERRUA, *Scoperta di una nuova regione della catacomba di Commodilla*. Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 6—43. — Nombreuses lampes chrétiennes (IVe siècle). A. G.

L. I. FILIPPIDIS, Ἱστορία τῆς ἐποχῆς τῆς καινῆς διαθήκης ἐξ ἀπόψεως παγκοσμίου καὶ πανθρησκειακῆς. Ἀθῆναι, 1958, pp. κή + 1054. — Die ausführlichste und umfassendste Darstellung der neutestamentlichen Zeitgeschichte, die ich kenne! Im ersten Teil wird die kulturelle und zivilisatorische Umwelt behandelt, im zweiten Teil das neutestamentliche Geschehen unter religionsgeschichtlichem Aspekt dargetan, im dritten schließlich — etwas inhomogen — die Geographie Palästinas neben der Sprache des Neuen Testaments erörtert. Wegen des reichen Beleges und bibliographischen Materials sei auf das Werk auch an dieser Stelle hingewiesen. — Comptes-rendus: M. A. SIOTIS, Θεολογία 29 (1958) 445—555; K. I. MERENTITIS, Θεολογία 29 (1958) 601—641. Irm.

G. GIOVANELLI, *La data della morte di s. Bartolomeo il Giovane confondatore e IV egumeno di Grottaferrata*. Boll Badia Gr. Grottafer., N. S. 12 (1958) 175—180 — Contre le P. Halkin(*Anal. Boll.* 76, p 234, n. 1, et B. H G.[3], p. 82), l'auteur maintient que l'on peut préciser la mort de Barthélémy, higoumène de Grottaferrata, et la fixer au 11 novembre 1055. A. G.

G. GIOVANNELLI, *I fondatori di Grottaferrata ed il mondo bizantino dell' alto Medioevo nell' Italia meridionale* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp 421—435. — Panégyrique de S. Nil et de S. Barthélémy, nés de riches familles grecques de Calabre, observateurs scrupuleux des règles monastiques byzantines, hymnographes fameux, etc. A. G.

P. GOUBERT, *Autour du voyage à Byzance du pape Saint Jean Ier (523—526)*. Orient. Christ. Period. 43 (1958) 339—352. — L'auteur, après d'autres, revient à la date de L Duchesne, 526. L'édit lancé entre 524 et 526 contre les Ariens par Justin Ier n'aurait jamais existé. L'auteur, qui a examiné la bibliographie, n'a pu tirer des textes une vue cohérente de cet évènement important pour l'histoire des relations internationales. A. G.

O. HALECKI, *From Florence to Brest (1439—1596)*. Sacrum Poloniae Millenium. Rome, 1958, pp 444, grand in-4o. — Le savant historien donne dans cet important ouvrage les résultats de longues, patientes et minutieuses recherches, entreprises depuis de longues années, en particulier dans la riche bibliothèque de l'Institut Pontifical Oriental de Rome. Bien que cette importante étude dépasse en général et de beaucoup l'histoire de l'Eglise byzantine, elle comprend une riche Introduction et une partie du chapitre Ier qui intéressent l'histoire de l'Eglise byzantine. Introduction: De Lyon à Krevo et à Constance, 1245—1418 (p. 15—32) et ch. I: L'Union de Florence et son regain parmi les Ruthènes (p. 33—140), dont les quatre premiers paragraphes intéressent l'histoire de l'Eglise byzantine: I. Les origines de l'Union de Florence et le problème ruthène; II. L'attitude de la Pologne, de la Lithuanie et de Moscou à l'égard du concile de Florence; III. La croisade de Varna et la chute de Constantinople; IV. L'Union de Florence et Kiev. R. G.

A. de HALLEUX, *Martyrios-Sahdona. La vie mouvementée d'un « Hérétique » de l'Eglise nestorienne*. Orient. Christ. Period. 24 (1958) 93—128. — L'examen minutieux des sources (Correspondance III d'Adiabène, Livre des Supérieurs de Thomas de Margâ, Livre de la Chasteté d'Išôᶜdenaḥ de Baṣrâ, Chronique de Séert) permet à l'auteur de placer l'activité religieuse du savant hérétique nestorien après 640. A. G.

A. P. KAŽDAN, *Социальные и политические взгляды Фотия*. Ежегодник музея ист. религии и атеизма 2 (1958) 107—136. — Nach einer ausführlichen Einleitung über Leben und Werk des Photios und die zur Zeit diskutierten einschlägigen Probleme behandelt der Verfasser die auf seine Fragestellung Bezug nehmenden Quellen. Vor allem in der Auseinandersetzung mit den Paulikianern erwies sich Photios als ein im letzten Grunde aristokratischer Denker, als Lobredner der bestehenden Ordnung. Dabei galten

seine besonderen Interessen dem provinzialen Feudaladel, den sein politisches Programm gegen die zentripetalen Kräfte stützte. Diesen reaktionären Tendenzen stehen ein begrenzter Rationalismus und eine aus den Studium der Antike erwachsene Kritik an gewissen Überlieferungen seiner Zeit gegenüber. Irm.

G. KONIDARIS, *Zur Frage der Entstehung der Diöcese des Erzbistums von Achrida und der Notitiæ 3 bei Parthey.* Sonderabdruck aus der Theologie XXX (Athen, 1959) 3—16. — Nach genauer Prüfung der Notitiæ episcopatuum, von Gelzer im 1900 überliefert, und weiter ergänzt, kommt der Verfasser zur Schlußforderung, daß in Bezug auf bulgarische Unterstellung einiger griech. Bistümer aus den Metropolen von Thessaloniki, Naupaktos, Dyrrachion und Larissa im X. Jahrh., unter Ochrid, eine neue Untersuchung dieser Notitiæ für das X. Jahrh. nötig ist und die Notitia 3 Parthey rechtfertigt die Entstehungszeit für Tzimiskes, 972—976. M. Ş.

Ph. KOUKOULES, Μνημεῖα δεισιδαιμονίων τινων καὶ μαγικῶν συνηθείων εἰς νομοκάνονας. Mélanges A. ALIVIZATOS, Athènes, 1958, pp. 14. — Zonaras, Balsamon et Joseph Bryenne sont les sources les plus riches qui nous renseignent sur les mesures prises par l'Eglise orthodoxe pour lutter contre la magie et la superstition, toujours florissantes dans la très orthodoxe Byzance. R. G.

V. LAURENT, *Doxapatris Nil,* moine et écrivain byzantin de la première moitié du XII^e siècle. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV (1959) col. 769—771. R. G.

H. LIETZMANN, *Kleine Schriften, 1. Studien zur spätantiken Religionsgeschichte,* hrsg. v. K. Aland, Berlin, Akademie-Verl., 1958, pp. X, 487 + 15 tab. (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 67). — Der erste Band der auf drei Bände berechneten Auswahl aus den Opuscula des 1942 verstorbenen Berliner Gelehrten enthält 32 Aufsätze zum Problem Spätantike und Christentum, zur Literaturgeschichte, zur Handschriftenkunde und Epigraphik sowie zur Geschichte der altchristlichen Kunst. Zu den zahlreichen Beiträgen, die spätantike und frühbyzantinische Themen berühren, gehören Arbeiten über den Glauben Konstantins d. Gr., die Chronologie der Verbannungen des Athanasius, die Entstehung der Briefsammlung Augustins sowie die RE-Artikel über Hieronymus, Johannes Chrysostomus, Kirchenrechtliche Sammlungen und der Artikel Altchristliche Kirche aus RGG^2. Tr.

F. v. LILIENFELD, *Der athonitische Hesychasmus des 14. und 15. Jahrhunderts im Lichte der zeitgenössischen russischen Quellen.* Jhb. f. Gesch. Osteuropas 6 (1958) 436—448. — Der geistige Austausch zwischen dem Athos und Rußland erreichte im 15. Jahrhundert einen gewissen Höhepunkt. Es widerspricht jedoch den Quellen, wenn, wie es traditionell geschieht, Hesychasmus und Palamismus gleichgesetzt und dem heiligen Nil Sorskij zugeschrieben wird, daß er den Hesychasmus in der Ausprägung des Gregorios Palamas nad Rußland gebracht und dort ein Mönchsleben in Skiten nach dem Athosbrauch eingeführt habe. Nils angeblicher Hesychasmus ist mönchische νοερὰ πρᾶξις und nicht mehr; die sketische Ordnung aber führte schon um die Mitte des 15. Jahrhunderts der heilige Evfrosin von Pskov ein. Irm.

L. R. MENAGER, *Les documents calabrais du Fonds Aldobrandini et l'histoire religieuse de la Calabre aux XI^e—XII^e siècles.* Riv. di stor. della Chiesa in Italia 13 (1959) 55—70. — Compte-rendu critique de l'édition de A. PRATESI, *Carte latine di abbazie calabresi provenienti dall' archivio Aldobrandini* (Studi e Testi, 197). Cité du Vatican, 1958. L'auteur considère, quant à lui, que le document № 1 est authentique, mais que le document № 5 est un faux. A. G.

L. R. MENAGER, *Notes et documents sur quelques monastères de Calabre à l'époque normande.* Byz. Zeitschr. 50 (1957) 1—30, 321—361. — Compte-rendu: P. COLLURA, Boll. Badia Gr. Grottafer., N. S. 12 (1958) 185—186. A. G.

T. MINISCI, *Il cardinale Bessarione l'uomo e l'apostolo dell' Unione.* Boll. Badia Gr. Grottafer. N. S. 12 (1958) 121—130. — Evocation de la personnalité morale du « cardinal grec ». A. G.

Gh. MOISESCU—St. LUPŞA—Al. FILIPAŞCU, *Istoria Bisericii romîne, 1957.* (Cf. Byzantinoslavica XX, 174.) — Compte-rendu: I. D. BRATAN, Mitropolia Olteniei 9/10 (Craiova, 1958) 696—711. M. Ş.

M. A. MUZICESCU—M. BERZA, *Mănăstirea Sucevița...* (V. Byzantinoslavica XX, 192.) — Compte-rendu: Sp. CĂNDEA, Mitropolia Ardealului 1/2 (Sibiu, 1959) 133—135. M. Ş.

P. Şt. NĂSTUREL, *Legăturile, Țarilor romîne cu Muntele Athos pînă la mijl.*

veac. XV. (Les relations des Pays roumains avec le Mont Athos jusqu'au milieu du XVe siècle). Mitropolia Olteniei 11/12 (Craiova, 1958) 735—758. — L'auteur indique les relations étroites des pays roumains avec Kutlumus (dès 1356), Lavra (dès 1365) et d'autres. C'est le temps auquel fleurissait l'hésychasme palamite en Byzance et où il était répandu par les palamites Hariton de Kutlumus, Daniel Kritopoulos et le patriarche Philotée parmi les Roumains (Cf. Byzantinoslavica XIV, 273). M. Ş.

P. Şt. NĂSTUREL, *Urmările căderii Ţarigradului pentru biserica românească.* (Les conséquences de la chute de Constantinople pour l'église roumaine). Mitropolia Olteniei 1/2 (Craiova, 1959) 45—73. — L'auteur s'occupe des questions de l'émigration byzantine, de la situation religieuse dans les pays roumains et de l'illustration iconographique roumaine de la chute. Mais il corrige aussi certaines considérations de M. Lascaris sur Joachime, métropolite uni de Moldavie, après 1453; il croit que l'influence byzantine s'affaiblit en avantageant le slavonisme (p. 64). Mais je crois, que justement il était favorable au métropolite Théoctiste de rendre officielle, comme réaction antiunioniste, la cyrillique roumaine, aux temps d'Alexăndrel, peut-être entre 1453—1454, comme l'indiquait Dem. Cantemir dans la *Descriptio Moldaviae.* (Cf. Byzantinoslavica XX, 176.) M. Ş.

W. NORDEN, *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereinigung bis zum Untergange des byzantinischen Reichs (1453).* New York, 1958, pp. XIX + 764. (Réimpression de l'édition de 1903.) R. G.

PANDELEIMON DE LAVRA, *La date exacte de la fondation de la Grande Laure de l'Athos.* Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 21 (1956) 166—167. R. G.

M. PEDIO, *I vescovati lucani nell' alto medio evo.* Atti del 3o Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 465—469. — Courtes annales des évêchés de Lucanie écrites d'après de vieux ouvrages de seconde main. A. G.

B. PRIMOV, *За името «попеликани» на еретиците в Западна Европа.* (Der Name „Popelikaner" in Westeuropa). Изследвания в чест на акад. Д. Дечев, София, 1958, 763—779. — Der Name „Popelikaner" hat sich in Frankreich und anderen Ländern in Westeuropa im Laufe des 12. und 13. Jahrh. als Bezeichnung der Katharer verbreitet. Dieser Name zeigt, daß der Einfluß des Paulikianismus auf den Katharismus nach der Meinung des Verfassers nicht unbedeutend war. D. A.

B. PRIMOV, *Поп Богомил и богомилското учение.* (Der Priester Bogomil und der Bogomilismus.) Ист. Преглед XIV (1958) кн. 6, 96—113. — Kritische Auseinandersetzung mit dem Aufsatz von K. Kisselkov (vgl. Ист. Преглед XIV [1958] кн. 2, 57—67). Es wird, auf Grund überzeugender Erwägungen, gezeigt, daß der Pope Bogomil eine geschichtliche Persönlichkeit gewesen ist, und daß die Berichte von Kozma und anderen Quellen, die von ihm reden, nicht in Abrede gestellt werden können. D. A.

B. PRIMOV, *България като център на антицърковна и еретическа дейност в средновековна Европа.* (Bulgarien als Zentrum antikirchlicher und häretischer Strömungen im mittelalterlichen Europa.) Ист. преглед XV (1959) кн. 2, 36—73. — Es wird nochmals die wichtige Rolle Bulgariens im Mittelalter als Zentrum der bogomilischen Bewegung und der bogomilischen Einflüsse auf andere Länder hervorgehoben. D. A.

B. Ja. RAMM, *Папство и Русь в X—XV веках.* Москва-Ленинград, 1959, стр. 284. — A côté du sujet principal, l'auteur étudie d'une part les rapports russo-byzantins (avant tout le passage au christianisme dans la Vieille Russie), d'autre part les relations entre l'Eglise byzantine et la papauté (surtout pendant le Concile de Florence). A. K.

I. RĂMUREANU, *Inceputul creştinării sîrbilor sub împ. bizantin Heracliu.* (Les débuts de la christianisation des Serbes aux temps de l'empereur Héraclius.) Studii Teol. 3/4 (Bucureşti, 1959) 164—181. — Exposé sur le problème des Serbes et Croates et de leur baptême, d'après les sources byzantines et d'autres. M. Ş.

J. G. ROWE, *The Papacy and the Greeks (1122—1153).* Part I. Church Hist. 28 (1959) 115—130. — An attempt to understand the development of schisms between the churches "within the context of a complex political drama, centered on southern Italy, in which the Papacy, the Normans, the Germans and the Greeks were the chief protagonists". P. Ch.

K. RUDOLPH, *Das Christentum in der Sicht der mandäischen Religion.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig 7 (1957—1958) 651—659. (Gesellschafts- und sprachwissenschaftl. Reihe.) — Das Bild des Christentums, wie es sich aus den mandäischen Schriften ergibt, erchöpft sich in einer verunglimpfenden Kritik und unsachlichen Polemik (wenngleich auch manche gewiß vorhandenen Auswüchse angeprangert

werden). Eine theologische Auseinandersetzung fehlt völlig; augenscheinlich ging den Mandäern der Sinn für Systematik ab. Irm.

F. RUSSO, *Storia della Diocesi di Nicastro*. Naples, 1958. — Compte-rendu: A. F. PARISI, Archivio stor. per la Calabria e la Lucania 27 (1958) 245—258. A. G.

F. RUSSO, *La diocesi di Nicastro*. Naples, 1958, pp. 340. — Compte-rendu: A. F. PARISI, Boll. Badia Grottafer. N. S. 12 (1958) 134—136. A. G.

S. SALAVILLE, *Quelques précisions pour la biographie de Nicolas Cabasilas*. Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, pp. 215—226. — Les différents personnages du nom de Cabasilas; — chronologie de Nicolas Cabasilas — naissance vers 1320, il est toujours en vie en 1391; — il n'a jamais été évêque; — épigramme de Joasaph sur Nicolas Cabasilas. R. G.

S. SAVINI, *Il catarismo italiano ed i suoi vescovi nei secoli XIII e XIV. Ipotesi sulla cronologia del catarismo in Italia*. Firenze, Le Monnier, 1958. — Compte-rendu: R. MANSELLI, Riv. stor. ital. 70 (1958) 589—592. D.-Je.

M. ŞESAN, *Alexandrie et Orthodoxie*... (V. Byzantinoslavica XIX, 371) — Compte-rendu: Gr. T. MARCU, Mitropolia Ardealului 9/10 (Sibiu, 1958) 750. M. Ş.

M. ŞESAN, *Frămîntări unioniste*. (Agitations unionistes.) Mitropolia Ardealului 9/10 (Sibiu, 1958) 759—761. — Notes sur les discussions de Florence, en 1439. M. Ş.

M. ŞESAN, *Creştinismul vechi carpatic*. (L'ancien christianisme carpathique.) Mitropolia Ardealului 11/12 (Sibiu, 1958) 813—828. — Le problème de la continuité daco-roumaine et du baptême des ancêtres roumains reste assez vaste. A cause de cela, il nécessite des études continuelles, au fur et à mesure que les fouilles récentes offrent de nouvelles données. L'auteur expose ce christianisme carpathique des origines du IIe siècle jusqu'au Xe siècle, en montrant aussi les relations des Daces romanisés, nommés Valaques, avec Byzance, jusqu'à être reconnus comme une unité sociale par Basile II Bulgaroctone. M. Ş.

M. ŞESAN, *Introducerea limbii romîne în biserică*. (L'introduction à la langue roumaine dans l'Eglise) Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1959) 57—60. — Résumé de l'article paru dans Mitropolia Ardealului 11/12 (1957) (V. Byzantinoslavica XX, 176) soulignant l'influence de l'hésychasme palamite sur la renaissance de la langue populaire dans l'Eglise des Roumains. M. Ş.

E. WERNER, *Bogomil — eine literarische Fiktion?* Forschungen u. Fortschritte 33 (1959) 24—28. — Wendet sich gegen V. S. Kiselkov, Ист. Преглед 14 (1958) кн. 2, 57 ff., der hyperkritisch die allerdings nicht allzu fest gegründete Geschichtlichkeit Bogomils in Frage stellte und aus seiner These weitgehende Folgerungen für die Chronologie der Bogomilensekte zog. Irm.

E. WERNER, *Adamitische Praktiken im spätmittelalterlichen Bulgarien*. Byzantinoslavica XX, 20—27. A. D.

M. A. ZABOROV, *Крестовые походы*... (V. Byzantinoslavica XIX, 372; XX, 157.) — Compte-rendu: M. M. FREJDENBERG, Преподавание истории в школе (1959) № 2, 116—120. A. K.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

L. V. ALEKSEJEV, *Еще три шиферных пряслица с надписями*. Совет. археол. (1959) № 2, 242—245. [Среди других автор рассматривает пряслице из Плиски] (см. Ст. Михайлов, *Разкопки в Плиска през 1945—1947 година*, Българска Академия на Науките, Народен археологически музей. Разкопки и проучвания, т. III, София, 1949, стр. 211, рис. 36) с надписью «НРНNН». A. K.

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *The Aramaic version of the Kandahar bilingual inscription of Aśoka*. East and West 9 (1958) 192—198. — Im Frühjahr 1958 kam bei Kandahar (Afghanistan) eine neue Inschrift des Königs Aśoka — eine griechisch-aramäische Bilingue — ans Licht; die Editio princeps lieferten G. Tucci, U. Scerrato, G Pugliese Carratelli u. G. Levi Della Vida, Un inedittо bilingue greco aramaico di Aśoka, Rom, 1958. Altheim u. Stiehl wiederholen den von Levi Della Vida besorgten aramäischen Text in verbesserter Lesung mit englischer Übersetzung. Irm.

I. BARNEA, *Quelques considérations sur les inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure*. Dacia I (1957) 264—288 + 9 fig. — L'auteur présente quelques constatations d'ordre général sur 70 inscriptions chrétiennes, trouvées dans les plus importantes villes

gréco-romaines de l'ancienne Scythie Mineure (la Dobroudja). Il donne la description de plus caractéristiques exemplaires, en analysant leur décor symbolique, les procédés du travail, etc. Puis, il fait l'analyse épigraphique des inscriptions en langue latine ou grecque, qui sont datées du IIIe jusqu'au VIe siècle. Seulement deux exemplaires slavo-grecs appartiennent au IXe—Xe siècle. L'auteur s'occupe aussi des professions des citadins chrétiens, de la Scythie mineure, aussi bien que de la hiérarchie ecclésiastique existant dans les villes. C. N.

V. BEŠEVLIEV — H. GRÉGOIRE, *Les Inscriptions protobulgares.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 853—880. — Der informative Aufsatz gibt einen Überblick über den Gegenstand der protobulgarischen Inschriften, ihre Entdeckung und bisherige wissenschaftliche Behandlung und die damit verbundenen schrift- und sprachgeschichtlichen Fragen. Er wird im Band 28 des Byzantion fortgeführt als Überleitung zu einem Neudruck der Texte. Irm.

D. CONČEV, *Inscriptions latines nouvellement découvertes en Bulgarie du Sud.* Latomus. Rev. d'Et. Latines 19 (1959) 528—530. — Von den vier erstpublizierten lateinischen Inschriften aus Südbulgarien betrifft unsere Studien die zweite; es handelt sich um das Fragment des Grabsteins eines „protector" vom Ende des 3. oder Anfang des 4. Jahrhunderts, gefunden in Plovdiv, wo es im Archäologischen Nationalmuseum verwahrt wird. Irm.

D. CONČEV, *О некоторых позднеантичных эпиграфических памятниках в Болгарии.* Совет. археол. 2 (1958) 255—259. — Veröffentlichung fünf neugefundener sowie Bemerkungen zu zwei bereits früher publizierten Inschriften aus dem dritten und späteren Jahrhunderten, welche Aufschlüsse über altthrakisches Leben — speziell das Töpferhandwerk, die Bestattungssitten — zulassen. Irm

Nic. B. DRANDAKIS, Ἡ κτιτορικὴ ἐπιγραφὴ ναΐσκου τοῦ Μυστρᾶ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 362—366. R. G.

A. FERRUA, *Lavori nella catacomba di Domitilla.* Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 45—75. — L'auteur édite (avec une photographie) une inscription grecque du IVe siècle: inscription funéraire d'un prêtre de Babylone venu mourir à Rome au terme de son pèlerinage A. G.

P. A. FEVRIER, *A propos de l'ascia figurée sur les monuments chrétiens.* Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 127—137. — Rapprochant un certain nombre de documents archéologiques sûrs, l'auteur estime que ce symbole païen (un outil), comme d'autres, a pu passer dans l'épigraphie chrétienne au milieu du IVe siècle. A. G.

I. A. FIGUROVSKIJ, *Расшифровка нескольких древнерусских надписей, сделанных «загадочными» знаками.* Учен. зап. Елецкого гос. педаг. инст. 2 (1957) 166—186. — Essai de déchiffrement des neuf inscriptions en vieux-russe: l'auteur suppose que les Khazares ont formé leur littérature sur celle des Russes. A. K.

B GEROV, *Les inscriptions latines de Bulgarie.* Atti del III Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1959, 83—84. — Bericht vor dem 3. Internationalen Epigraphikerkongreß: 1. Die in der Berichtszeit 1952 bis 1957 in Bulgarien zutage getretenen Inschriften entstammen nicht systematischen Grabungen; 2. Inschriftenpublikationen aus dieser Zeit stammen von Dečev, Venedikov, Botušarova und Gerov; 3. die bulgarische Mitwirkung bei der Neuerarbeitung von CIL III ist sichergestellt; 4. Gerov und Mihailov planen ein Korpus „Inscriptiones Graecae et Latinae ad res Thracicas pertinentes, quae extra terras thracicas repertae sunt." Irm.

B. GEROV, *Към тълкуването на едно място от Пизоския надпис и на Cod. Iust. X, 1, 4.* Изследвания в чест на акад. Д. Дечев, София, 1958, 255—268. — Der Aufsatz behandelt die Zeilen 43—48 der Inschrift von Pizos (Dittenberger, Sylloge 880), welche ohne die Annahme von Zusätzen sinnvoll gedeutet werden können. Er sieht in den εὐδοκιμοῦντες Z. 43 eine besondere Kategorie von Bauern, die in Pizos wie in anderen neuen thrakischen Emporien angesiedelt worden waren, und zwar auf Befehl der Provinzialverwaltung — eine Praxis, die Cod. Iust. 10, 1, 4 ihre juristische Formulierung fand. Ihnen stellt die Inschrift τοὺς βουλομένους ἐχοντὴν τοῦτο ποιεῖν gegenüber. Irm.

A. A. GORBUNOVA, *К вопросу об одном водяном знаке, не зафиксированном в русских сборниках филиграней.* Учен. Зап. Пермского пединститута 17 (1958) 97—113, илл. — Un filigrane du XVIIe siècle, « l'homme aux bras levés ». A. K.

M. GUARDUCCI, *I Graffiti sotto la confessione di San Pietro in Vaticano,* 3 vols (dont un de planches). Rome, Cité du Vatican, 1958. — Edition luxueuse et étude paléo-

graphique des trop fameux graffiti. Certains prétendent que l'intention apologétique vaut, pour certaines lectures, certitude épigraphique. A. G.

M. GUBOGLU, *Paleografia si Diplomatica turco-osmana.* Studiu si album. Editura Acad. Republicii Pop. Romîne, 1959, pp. 351. — Das monumentale Werk von prächtiger Ausstattung gibt auf der Grundlage von 203 Faksimilia ottomanischer Urkunden aus der Zeit von 1453 bis 1915 einen Überblick über die Entwicklung der türkischen Paläographie und Diplomatik. Hinzu treten ein Resümee in französischer Sprache sowie eine fundierte Bibliographie nebst Beschreibungen der abgebildeten Urkunden. Irm.

Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae, edidit Georgius MIHAILOV, Vol. I: Inscriptiones orae Ponti Euxini. Serdicae, in aedibus typographicis Academiae literarum Bulgaricae a. MCMLVI, pp. 262 + 122 tables. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XX, 75. A. D.

T. KAUCHČIŠVILI, *Эпиграфические новости из Грузии.* Вестник Древн. Ист. (1958) № 4, 129—133. — Unter anderen wird auch eine griechische Inschrift von Bičvinta (byzantinische Pityus) analysiert, die die Verfasserin als eine ktetorische Inschrift aus dem 5.—7. Jahrh. betrachtet. Die Verfasserin lehnt die von L. Maculevič in seinem Aufsatz (Л. А. Мацулевич, *Открытие мозаичного пола в древнем Питиунте.* Вестник Древн. Ист. [1956] № 4, 148 сл.) geäußerte Auffassung ab, wonach die Inschrift aus dem 4. Jahrh. stamme. A. K.

L. I. LAVROV, *Из эпиграфических находок Дагестанской экспедиции.* Сборн. Музея антропологии и этнографии 18 (1958) 324—338, илл. — Publication des inscriptions arabes avec traduction russe. Les inscriptions Nos XVIII à XX comportent de nouveaux témoignages sur l'invasion des Mongols en Daguestan en 1239 et 1240. A. K.

J. M. de NAVASCUÉS y de JUAN, *El concepto de la epigrafía. Consideraciones sobre la necesidad de su ampliación.* Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia por los señores D. Joaquín M. de Navascués y de Juan y D. Manuel Gómez-Moreno y Martínez en la recepción pública del primero el día 18 de enero de 1953. Madrid, Aldus, S. A., 1953, pp. 23—84. — Die Antrittsrede von Navascués trägt den Titel „El concepto de la epigrafía" und fordert eine Erweiterung der klassischen Konzeption in formaler wie in inhaltlicher Hinsicht. Irm.

J. M. DE NAVASCUÉS, *La era "... as".* Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas-instituto "Antonio de Nebrija", de filologia, 1951, pp. 42 + 6 tab. (Scripturae. Monumenta et studia 1). — Beiträge zur lateinischen Epigraphik Spaniens in der Zeit der Wisigoten. Irm.

M. V. SEDOVA, *Ювелирные изделия древнего Новгорода (X—XV вв.).* Материалы и исследования по археол. СССР 65 (1959) 223—261, илл. — L'auteur fait la description de plusieurs pièces de l'art décoratif russe, découvertes à Novgorod entre les années 1951 et 1955; entre autres, elle décrit deux amulettes (les soi-disant змеевики portant la même inscription que l'auteur lit: ΑΓΙΟC ΑΓΙΟC ΑΓΙΟC ΑΒΑΟΝ ΠΑΙΡΙCΫ́ΡΑΝΟC ΚΕΓΙC ΤΙCΔΟΖΙC (p. 229), ce qu'il faut cependant corriger en: ἅγιος, ἅγιος, ἅγιος [Σ]αβαώ(θ), πλήρης οὐρανὸς καὶ γῆ(ς) τῆς δό[ξ]ης. A. K.

J. Č. SKRŽINSKAJA, *Новые эпиграфические памятники средневекового Крыма.* Ист. и археол. средневекового Крыма, Издательство АН СССР, Москва, 1958, 155—175. — Die Verfasserin beschreibt drei lateinische Inschriften von Sudak (Krim) und eine griechische Inschrift die im J. 1950 in Aluschta gefunden wurde. Den Text der griechischen Inschrift liest sie: Θεόδωρος ἐτάφη γαμβρὸς αὐτοῦ: S. analysiert auch die palaeographischen Besonderheiten des neuen Fundes. A. K.

A. M. ŠČERBAK, *Знаки на керамике из Саркела (Из цикла «Таинственные знаки Причерноморья»).* Эпиграфика Востока 12 (1958) 52—58. A. K.

Iv. VENEDIKOV, *Един нов старохристиянски надпис от Сердика.* (Eine neue altchristliche Inschrift aus Serdika [Bulgarien].) Изследвания в чест на акад. Д. Дечев, София, 1958, 323—330. — Die Inschrift, in Sofia entdeckt, stammt aus der Zeit Tiberius Konstantinos (578—582). Sie ist in lateinischer Sprache verfaßt und berichtet, daß der Kaiser außer den übrigen Gebäuden von Serdika auch dessen Wasserleitung (aquiductum) wiederaufgebaut habe. D. A.

S. A. VYSOCKIJ, *Граффито XI в. в Софии Киевской.* Совет. археол. (1959) № 1, 273—275, илл. — L'inscription de Svjatoslav Jaroslavič (1073—1076). A. K.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

G. ALEF, *The Political Significance of the Inscriptions on Muscovite Coinage in the Reign of Vasili II.* Speculum 34 (1959) 1—19. — Uses numismatic evidence to reevaluate the political role of Vasili II and the ideological conception of his position. P. Ch.

Al. BĂRĂCILĂ, *Monede, podoabe de metal şi fragmente ceramice de la termele Drubetei şi din cimitirul medieval suprapus.* (Monnaies, parures en métal et fragments céramiques trouvés dans les thermes de Drubeta et dans le cimetière du moyen-âge qui leur est superposé). Materiale şi Cercetări arheol. V (1959) 769—793+11 fig.+1 pl. — Inventaire des monnaies romaines, byzantines (XII^{e}—XIII^{e} s.), hongroises (XIII^{e} s.), serbes, valaques (XIV^{e}—XV^{e} siècles) trouvées à l'occasion des anciennes fouilles aux thermes romains et dans le cimetière féodal superposé, de la ville de Turnu-Severin (Drubeta). On donne aussi la description de la céramique émaillée et des objets de parure trouvés à cet endroit. La circulation monétaire, ainsi que la présence de la céramique de facture byzantine, appartenant aux XII^{e} et XIII^{e} siècles, prouvent l'épanouissement économique de la ville en ce moment donné. C. N.

L. N. BELOVA, *Монеты из раскопок Тиритаки, Мирмения и Илурата в 1946—1953 гг.* Материалы и исследования по археол. СССР 85 (1958) 330—349, табл. — Nur in Tyriktake wurden die Münzen des 4. Jahrh. (die letzte — von Kaiser Arkadios [395—408] № 71) gefunden. Eine der Silbermünzen von Tyriktake (№ 186) ist das genuesisch-tatarische Aspron, geprägt im 15. Jahrh. in Caffa. A. K.

G. K. BOKUČAVA, *Обзор нумизматических фондов Государственного музея Абхазии.* Труды Абхазского гос. музея, вып. II (Сухуми, 1957) 187—197, табл. 18. — Dans l'aperçu du Fonds numismatique du Musée d'Etat d'Abchazie sont mentionnées des pièces de monnaie byzantines provenant des VI^{e}—VII^{e} et XI^{e} siècles. La planche I comprend des reproductions de ces pièces de monnaie. A. K.

Chr. DŽAMBOV, *Нов оловен печат на Иоан Кантакузин.* (Ein neuer Bleisiegel des Johannes VI. Kantakuzenos). Изследвания в чест на акад. Д. ДЕЧЕВ. София, 1958, 343—346. D. A.

A. M. GILEVIČ, *Золотые византийские монеты из Херсонеса.* Совет. археол. (1959) № 1, 267—268, илл. — 1. Une monnaie d'Anastasius I^{er}, frappée en Italie entre les années 479 et 493. — 2. Monnaie de Constantin V. A. K.

D. G. KAPANADZE, *Медная монета грузинского царя Давида, сына Георгия.* Эпиграфика Востока XII (1958) 39—47, илл. — L'article contient quelques remarques sur les relations entre Géorgiens et Byzantins. A. K.

V. LAURENT, *Le boullotirion byzantin du Fogg Art Museum.* Rev. des Et. Byz. XV (1957) 211—214. — La pince à buller, étudiée par C. Vermeule, appartint à un dignitaire impérial, Etienne, qui vécut à la fin du XI^{e} siècle. R. G.

N. G. RJADČENKO, *О происхождении русских денежных наименований.* Преподавание истории в школе (1959) № 2, 107—109. — Article de vulgarisation. A. K.

A. K.

I. V. SOKOLOVA, *Клады византийских монет как источник для истории Византии VIII—IX вв.* Виз. Врем. XV (1959) 50—53. — Dans un échange critique de points de vue avec A. Každan (Византийские города . . ., v. Byzantinoslavica XVIII, 142), l'auteur cherche à démontrer que l'abondance des trésors de monnaies est un signe d'accablement politique et économique. Partant de cette assertion, M^{me} Sokolova voudrait voir dans les découvertes rares des monnaies des VIII^{e} et IX^{e} siècles, une indication de la stabilisation économique qui devrait être établie après la crise du VII^{e} siècle. Il est à regretter que l'auteur n'attache aucune attention au fait que même au cours des *fouilles archéologiques* des villes byzantines, une quantité relativement petite de monnaies des VIII^{e} et IX^{e} siècles avaient été trouvées. Il faut aussi ajouter que les fouilles archéologiques nous donnent la possibilité d'établir une décadence de l'artisanat urbain des VIII^{e} et IX^{e} siècles. D'après la topographie et les documents, E. Kirsten (*Die byzantinische Stadt,* Berichte zum XI. Internat. Byzantinisten-Kongreß, V, 3. München, 1958) arriva à la conclusion que les villes byzantines de province des VIII^{e} et IX^{e} siècles n'étaient pas des villes dans l'acception sociale et économique du mot, mais des forteresses. Pour cette raison, les objections de l'auteur dirigées contre la thèse de la décadence économique des VIII^{e} et IX^{e} siècles, sont dénuées de fondement. A. K.

I. V. SOKOLOVA, *О технике изготовления штемпелей для чеканки византий-*

ских монет. Сообщ. Гос. Эрмитажа XV (1959) 46—49, илл. — L'auteur constate que l'on se servait à Byzance vers la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, d'une amélioration technique que nous pouvons observer sur les pièces de monnaie d'argent de Basile II. A Bk.

Studii asupra tezaurului restituit de U.R.S.S. Editura Acad. Republicii Popul. Romîne, 1958, pp. 276. (Acad. Republicii Populare Romîne. Inst. de ist artei). — Aus dem reich illustrierten Sammelband betreffen den byzantinistischen Leser der numismatische Beitrag von O. Iliescu S. 15 ff., der Bericht über die antiken Materialien von E. Dunăreanu-Vulpe, S. 33 ff., Teodora Voinescus Abhandlung über die mittelalterlichen Silberarbeiten S. 57 ff., die Untersuchung über die walachischen (S. 117 ff.) und moldauischen (S. 149 ff.) Textilarbeiten von Corina Nicolescu bzw. M. A. Musicescu, Dumitru Nastases Behandlung der Ikonen (S 173 ff.) und die Notiz über die Handschriften von E. Lăzărescu und I. R. Mircea S 211 ff. Irm.

J. WALKER, *A catalogue of the Arab-byzantine and Post-Reform Umaiyad coins.* London, 1956. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XV (1957) 276—277. R. G.

M. ZECCHINELLI, *La raccolta numismatica del Museo civico di Como.* Annali, 1957, pp. 173—185. — Le musée de Côme conserve maintenant deux siliques d'argent (Justinien I) et 134 pièces de bronze (d'Arcadius à Jean I^er). A. G.

C. Diplomatique

F. DÖLGER, *Byzantinische Diplomatik...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 356; XIX, 375; XX, 374.) — Compte-rendu: D. M. NICOL, Journ. Hell. Stud. 78 (1958) 175—176. D.-Je.

A GUILLOU, *Les débuts de la diplomatique byzantine: Cyrille de Lavra.* Bull. de Corr. Hell. 82 (1958) XXXI—XLVII, 610—634 — Der Aufsatz berichtet über den Athosmönch Kyrillos Lavriotis (geboren ca. 1725, gestorben wohl 1810), der eine umfassende literarische Aktivität entfaltete, deren Ergebnisse jedoch zum größten Teil ungedruckt geblieben sind. Als Archeget der byzantinischen Diplomatik kann er bezeichnet werden auf Grund seines Κατάλογος τῶν θείων χρυσοβούλλων τῶν ἁγίων βασιλέων καὶ τῶν λοιπῶν πάντων ἀναγγαιοτάτων (sic!) καὶ χρησίμων γραμμάτων ταύτης τῆς μεγάλης καὶ ἁγίας Λαύρας ποιηθεὶς ἐν ἔτει αψοά (κῶδιξ Α' der Lavra, 166 paginierte Seiten). Der Aufsatz bringt wesentliche Proben sowie vorzügliche Photos einiger Seiten des Kodex. Irm.

D. ZAMFIRESCU, *In legătură cu diplomatica greco-romînă.* (Sur la diplomatique gréco-roumaine.) Studii Teol. 3/4 (Bucureşti, 1959) 261—264 — Considérations sur l'apport de la diplomatique gréco-roumaine, comme moyen des relations byzantino-roumaines. M. Ş.

D. Chronologie

V. GRUMEL, *La chronologie. Traité d'études byzantines,* vol. I. Paris, Presses Universitaires de France, 1953, pp. XII + 487. — Comptes rendus: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XX, 86—89; P. J. ALEXANDER, The Amer. Hist. Rev. 64 (1959) 348—350; N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 576 sq. A. D.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

J. F. CALLAHAN, *Greek Philosophy and the Cappadocian Cosmology.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 29—58. — An analysis of the cosmology of Basil, which, though based on Genesis, owed not a little to Greek philosophy. P. Ch.

E. v. IVÁNKA, *Un disciple occidental du pseudo-Denys: Gerardus Moresanus.* Actes du X^e Congrès Intern. d'Et. Byz. Istanbul, 1957, p. 332. — Il écrivait entre 1040 et 1045. R. G.

A. P. KAŽDAN, *Социальные и политические взгляды Фотия.* Ежегодник Музея ист. религии и атеизма II (1958) 107—136. — Photios figure en tant qu'idéologue du Haut Clergé et de l'aristocratie féodale de province qui entretenait des relations étroites

avec le Haut Clergé. L'article contient l'analyse de la polémique de Fotios contre l'hérésie démocratique des pauliciens, de sa défense de la propriété privée, sa négation de la lutte sociale; basé sur les lettres de Fotios, il y est démontré que Fotios jugeait sévèrement les représentants de l'appareil bureaucratique, bien qu'il sympatisât avec l'aristocratie provinciale. Fotios développa la pensée que le pouvoir politique n'avait pas été institué par Dieu, et ce fut pour cette raison qu'il renonça à la doctrine traditionnelle qui justifiait le despotisme byzantin. (V. ici, p. 183—184.) A. K.

K. P. KYRRIS, Κυπριακὸ καὶ Ἀμμοχώστεια μελετήματα καὶ δοκίμια. Α'. Ἀμμόχωστος – Κύπρος, 1957, pp. 163. — Der Sammelband enthält die Anfängerarbeiten des Autors, von welcher zwei an dieser Stelle vermerkt zu werden verdienen: der Aufsatz über den Ursprung der altchristlichen Philosophie S 15 ff., der verständlicherweise bis in die frühbyzantinische Zeit führt, und die Bemerkungen „εἰς ἐπωνύμια γενικοφανῆ ἐξ Ἀμμοχώστου (auf Zypern) S. 143 ff. Irm.

H. P. L'ORANGE, *Plotinus-Paul.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 473—485. — Der Aufsatz zeigt, wie der Porträttypus des Plotin, des Philosophen katexochen, auf die Gestaltung des Bildes des Paulus, des Schöpfers der christlichen Theologie, einwirkte: So, wie die spätantike Philosophie und Theosophie das ausgehende Heidentum beeinflußte, vermochte sich auch das Christentum des 3. und 4. Jahrhunderts ihrer Topologie und Typologie nicht zu entziehen. Irm.

K. SCHRICKEL, *Philosophiehistorische Arbeiten der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl Marx-Univ. Leipzig 7 (1957—1958) 23—29. (Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe). — In dem zentralen Unternehmen, der Arbeitsgruppe Philosophiehistorische Texte, begegnet die byzantinische Philosophie leider noch nicht; so ist vorerst nur auf die Tätigkeit der Kommission für spätantike Religionsgeschichte hinzuweisen Irm.

P. STEPHANOU, *Un fruit empoisonné de « l'arbre douteux ».* Orient. Christ. Period. 43 (1958) 393—399. — Compte rendu analytique du volume de F. Masai, *Pléthon et le Platonisme de Mistra.* (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 329; XX, 180.) A. G.

B. Questions théologiques en général

A. BÖHLIG, *Der achmimische Proverbientext nach Ms. Berol. orient. oct. 987.* Teil I: *Text und Rekonstruktion der sahidischen Vorlage.* (Studien zur Erforschung des christl. Ägyptens, Heft 3.) München, Lerche, 1958, pp. XXVII, 161. — Ms Berol. orient. oct 987 ist die wohl umfangreichste Bibelhandschrift mit zusammenhängendem Text. Verfasser stellt dem achmimischen Text den mutmaßlichen Text der sahidischen Vorlage gegenüber. Außer einer Einführung des Verfassers steht dem Text noch eine Beschreibung des Hs. von Hugo Ibscher (†) voran. U. Tr.

F. M. BRAUN, *Marcion et la gnose simonienne.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 631—648. — « Le système de Saturnil combine des thèmes de diverses provenances: simoniens (la Puissance inconnue et les anges créateurs), gnostiques au sens fort du mot (l'image brillante et l'étincelle de vie), marcionites (le Père d'En haut, son opposition au dieu des Juifs, le rejet des prophètes, le salut opéré par le Christ, le docétisme de l'Incarnation, la lutte engagée par le Christ contre le judaïsme, la foi au Père inconnu, les observances encratiques) » (p. 648). Irm.

Rob. E. CARTER, *Saint John Chrysostom's Rhetorical Use of the Socratic Distinction between Kingship and Tyranny.* Traditio 14 (1958) 367—371. — "By his encomiastic use of the topics of the Socratic distinction between kingship and tyranny, Chrysostom was able to imply much that it was prudent not to assert explicitly." P. Ch.

P. K. CHRESTOS, Νικήτα Στηθάτου μυστικὰ συγγράμματα. Εἰσαγωγὴ - κείμενον ἀνέκδοτον - σχόλια, avec la collaboration de S. SAKKOS et de G. MANTZARIDIS. Thessalonique, 1957, pp. 196. — Si l'on met à part les *Chapitres* et la *Vie de Syméon le Jeune*, qui fut son maître, les œuvres de Nicétas Stèthatos sont inédites, en presque totalité. L'auteur édite dans le présent ouvrage les œuvres mystiques les plus importantes de Nicétas Stèthatos. Chaque œuvre est précédée d'une Introduction, qui essaie d'éclaircir dans la mesure du possible, les problèmes exposés et indique les sources où Nicétas a puisé très vraisemblablement. Des Notes sobres mais précises indiquent les œuvres, qui ont indiscutablement inspiré Nicétas. L'Introduction est divisée en 6 chapitres: I. Une brève notice sur Nicétas Stèthatos; II. Les œuvres mystiques de Nicétas Stèthatos (manuscrits —

caractère des œuvres — méthode de Nicétas — sources de Nicétas — la langue de Nicétas); III. Le traité de la Hiérarchie céleste et ecclésiastique (hiérarchie céleste — hiérarchie ecclésiastique — rapports entre les deux hiérarchies); IV. Le traité sur l'âme (création des anges, du monde et des hommes — l'essence et les facultés de l'âme — le comportement de l'âme — la condition de l'âme après la mort); V. Le traité sur le Paradis intelligible (le paradis de l'Eden — paradis et ciel — la « typologie » du paradis — l'élaboration du traité Sur le Paradis); VI. Les Lettres. Suit l'édition critique, avec les références aux sources, de ces divers ouvrages. Les Lettres sont au nombre de 10; les trois autres sont des réponses de Nicétas le diacre et une d'Alexis le philosophe. Un Index des mots les plus importants contenus dans les diverses œuvres éditées termine l'édition. R. G.

I. CRĂCIUNAŞ, *Relaţia dintre oameni şi formele ei de manifestare în viaţa morală.* (La relation entre les hommes et les formes de manifestation dans la vie morale.) Mitropolia Moldovei 3/4 (Iaşi, 1959) 188—213. — Essai sur les relations morales parmi les hommes, aussi d'après les Pères de l'Eglise orientale. M. Ş.

Svet. DUŠANIĆ, *Braničevski prevod Lestvice Iovana Sinaita*, 1956. — Compte-rendu: N. CORNEANU, Studii Teol. 3/4 (Bucureşti, 1959) 241—244. M. Ş.

R. EISWIRTH, *Hieronymus' Stellung zur Literatur und Kunst.* Wiesbaden, Harrassowitz, 1955, pp. XIV, 96. (Klass.-Philol. Studien, 16.) — Compte-rendu: H. M. WERHAHN, Theol. Litztg. 81 (1956) 730—731. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 162.) E. R.

L. H. GRONDIJS, *Procédés d'Apologistes.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 617—622. — Der Aufsatz verficht die an sich selbstverständige These, daß der Kirchen- und Dogmenhistoriker niemals der Versuchung verfallen darf, Theologumena vergangener Zeiten seiner eigenen Rechtgläubigkeit anzugleichen, sondern daß er sie nicht anders als „profane" philosophische Lehrmeinungen aus dem Denken ihrer Epoche heraus interpretieren muß. Als negatives Beispiel nennt er die Behandlung der Ἕνωσις-Lehre des Symeon Neos Theologos und des Niketas Stethatos durch Holl, Hausherr, Grillmeier und Michel. Irm.

L. H. GRONDIJS, *La datation des psautiers byzantins et en particulier du Psautier Chloudof.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 591—616. — Eingehende prinzipielle Erörterungen in Auseinandersetzung mit den Vorgängern. Irm.

R. GRÜNDEL, *Des Hieronymus „Briefe" — ihre literarische Bestimmung und ihre Zusammengehörigkeit.* Phil. Diss. Leipzig vom 3. 5. 1958 (ungedruckt). — Die Briefe sind durchweg literarische Episteln. Sie wurden vom Autor selbst gesammelt und herausgegeben. Die Anordnung erweist sich besonders am Anfang und Schluß der Sammlung als wohldurchdacht. Bezugnahmen und Querverweise werden festgestellt. Aus einer Zusammenstellung der Adressaten geht hervor, daß Hieronymus fast nur mit hochgestellten Persönlichkeiten korrespondierte. Tr.

E. HAMMERSCHMIDT, *Usia, Hypostasis und verwandte Begriffe in den Bekenntnisschriften des Petros Mogilas und des Dositheos von Jerusalem.* Oriens Christianus 42 (1958) 77—91. — Petros Mogilas verfaßte seine Bekenntnisschrift 1638; 1640 ergänzte sie die Provinzialsynode zu Kiev, nach dem Gutachten der Synoden zu Jassy 1642 und zu Jerusalem 1643 fand sie Anerkennung in weiteren Kreisen; sie zeigt westliche Einflüsse und ist darum heute umstritten. Ähnliches gilt für die Confessio des Dositheos, Patriarchen von Jerusalem, vom 16. März 1672, welche bei den Unionsverhandlungen von 1718 und 1874—1875 noch eine Rolle spielte. Irm.

A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius.* 2. erweiterte Aufl., Leipzig, J. C. Hinrichs, 1958. Teil 1: Die Überlieferung und der Bestand, pp. LXI, 1038. Teil 2: Die Chronologie, Band 1, pp. XVI, 732, Band 2, pp. XII, 565. — Die 1893—1904 erschienene grundlegende Materialsammlung, die bis an die Schwelle der byzantinischen Zeit führt, steht in fotomechanischem Nachdruck wieder zur Verfügung, vermehrt um Nachträge des Verfassers und seiner Rezensenten. Tr.

D. HEMMERDINGER-ILIADOU, *Les doublets de l'édition de l'Ephrem grec par Assemani.* Orient. Christ. Period 43 (1958) 371—382. — Liste nécessaire pour utiliser la vieille édition du milieu du XVIIIe siècle. A. G.

W. HENGSBERG, *De ornatu rhetorico, quem Basilius Magnus in diversis homiliarum generibus adhibuit.* Phil. Diss. Bon v. 3. 7. 1957, pp. 320. — Die fleißige Arbeit bietet im ersten Teil eine systematisch geordnete Auswahl von Belegen für alle Tropen, Wort- und Sinnfiguren, im zweiten Teil eine vollständige Zusammenstellung einiger besonders markanter Figuren (Anapher, Asyndeton, Polysyndeton etc.), geordnet nach

den verschiedenen Homiliengattungen. Wie zu erwarten, variiert die rhetorische Durchformung zwischen einem Minimum in den exegetischen und einem Maximum in den paränetischen Homilien. Die Form dient dem jeweiligen Inhalt und Zweck der Rede. Tr.

Koptisch-gnostische Schriften. 1. Band: *Die Pistis Sophia, Die beiden Bücher des Jeû, Unbekanntes altgnostisches Werk.* Hrsg. von C. SCHMIDT. 3. Aufl. bearb. im Auftrage d. Komm. f. spätantike Religionsgeschichte d. Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin von W. Till. Berlin, Akademie-Verl, 1959, pp. XXXVI, 424. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, Bd. 45 [13]). — Die 3. Auflage unterscheidet sich gegenüber der 2. vom Jahre 1954 durch vermehrte Literaturangaben und gibt ferner die Ergebnisse einer Revision der Beschreibungen des Codex Askewianus und des Codex Brucianus. Eine Erschließung der Funde von Nag-Hammadi in paralleler Gestalt ist geplant. Irm.

B. KRIVOCHEINE, *The original form and the later redactions of the sermons of St Symeon the New Theologian ("Catechetical Sermons" and "Orationes") in their reciprocal relations.* Actes du IX^{e} Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 161—168. — Caractère et contenu des deux groupes d'ouvrages; — jugement général sur les Oraisons; — auteur et date de seconde rédaction; — appendice: tableau indiquant les relations entre les deux groupes d'œuvres. R. G.

G. L. KURBATOV, *Классовая сущность учения Иоанна Златоуста.* Ежегодник Музея ист. религии и атеизма II (1958) 80—106. — Jean Chrysostomos développa un système d'argumentation qui lui permit de justifier d'une manière extraordinairement adroite et à l'aide de l'enseignement chrétien, les formes les plus raffinées de l'exploitation et de l'oppression (page 81). Avec un certain radicalisme, il dénonça en même temps les lacunes de la société exprimant ainsi les humeurs et les espoirs des couches moyennes fortunées — curiales; sa sévère critique de la corruptibilité des fonctionnaires répondait précisément à leurs intérêts. Ce radicalisme revêtit des formes particulièrement âpres dues au mouvement toujours croissant de la rébellion des couches pauvres de la ville. Les conditions alors existantes causèrent l'appel de Jean à une action étendue de bienfaisance. Jean n'exigea toutefois jamais l'extirpation des plaies sociales de la société esclavagiste agonisante. A. K.

G. B. LADNER, *The Philosophical Anthropology of Saint Gregory of Nyssa.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 59—94. — Ladner analyzes here the anthropology of Gregory of Nyssa, i. e., Gregory's conception of the nature of man, a conception which he based essentially on the text of Genesis that man was created according to the image and likeness of God, but elaborated it by means of Greek philosophical ideas. P. Ch.

B. LAOURDAS, *L'* Ἀκριβὴς Διάταξις *de la fête de saint Démétrius, de Syméon de Thessalonique (texte et commentaires).* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 39 (1956) 326—341. R. G.

J. LEIPOLDT, *Das Bild vom Kriege in der griechischen Welt.* Festgabe f. Erich Fascher zum 60. Geburtstag: Gott und die Götter. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt GmbH, 1958, 16—30. — Behandelt S. 24 ff. das Bild vom geistigen Kampf, das bei den Kirchenvätern, vor allem auch in der Mönchliteratur, sehr geläufig ist. Irm.

H. LIETZMANN, *Kleine Schriften, 2. Studien zum Neuen Testament,* hrsg. v. K. Aland, Berlin, Akademie-Verl., 1958, pp. X, 303. (Texte und Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Lit. 68). — Umrahmt von zwei grundsätzlichen Beiträgen und sieben Arbeiten zur Geschichte des neutestamentlichen Zeitalters stehen elf Artikel zur Textgeschichte und Textkritik im Mittelpunkt des Bandes, darunter die bekannte Einführung in die Textgeschichte der Paulusbriefe, die Vortragsreihe: Wie wurden die Bücher des NT heilige Schrift? sowie Auseinandersetzungen mit der Sievers'schen Schallanalyse und mit H. v. Sodens textkritischer Arbeit. Hingewiesen sei hier noch auf die Untersuchung über die Vorlage der gotischen Bibel und eine Notiz über die altslovenischen Freisinger Denkmäler. Tr.

A. F. LOSEV, *Античная мифология в ее историческом развитии.* Москва, Гос. учебно-педагогическое издательство мин. просвещения РСФСР, 1957, pp. 620. — Behandelt in dem Abschnitt Аполлон в античной литературе, S. 531 ff. auch die christlich-byzantinischen Quellen. Irm.

MYRRHA LOT-BORODINE, *Un maître de la spiritualité byzantine au XIV^{e} siècle Nicolas Cabasilas.* Paris, 1958, pp. XIII + 196. — Cet ouvrage est un ouvrage posthume, l'auteur étant décédée en 1957. Nul n'était plus familiarisé avec la théologie de Nicolas

Cabasilas, son auteur préféré. Cet ouvrage laborieux reprend, en les raccordant et en les complétant, les différents travaux que Mme L.-B. avait antérieurement consacré à Nicolas Cabasilas. Théologien d'esprit ouvert, resté laïc, en contact avec la pensée de l'Occident latin, Cabasilas réussit à faire « revivre » en plein XIVe siècle, l'authentique tradition *paradosis* de l'Orient chrétien, qu'il a marquée d'une forte empreinte personnelle. Les deux principaux traités de N. Cabasilas, dont l'œuvre n'est pas encore entièrement éditée ni traduite, *De la Vie en Christ* et *l'Explication de la Divine Liturgie* étaient devenus classiques du vivant de leur auteur; ils procèdent d'une inspiration identique: « la glorification du mystère du salut, greffé sur la Personne vivante du Rédempteur ». — Après une substantielle Introduction sur la personne et l'œuvre de Nicolas Cabasilas, la meilleure Notice que nous avons actuellement sur Nicolas Cabasilas, l'auteur étudie dans le détail la pensée de celui-ci. L'étude commence par la « mystagogie » de l'*Opus Dei*, le dernier traité de Cabasilas, parce qu'il introduit d'emblée dans l'atmosphère sacrale de l'Eglise d'Orient. Cette œuvre postule et prépare la révélation plénière, autrement intime, immédiate de la Vita in Christo, qui, au contraire, a un caractère d'achèvement. La Divine Liturgie permet de « saisir la transcendance du Dieu de majesté, tel que le conçoit et l'adore l'orthodoxie gréco-orientale tout entière ». — L'étude comprend trois parties. La première, *L'entrée dans l'ordre sacral* est faite de deux chapitres: *I. Typologie du sanctuaire* (1. Dans la tradition orientale; 2. L'autel du sacrifice chez Nicolas Cabasilas). *II. Explication de la Divine Liturgie* (1. Le rite de la prothèse; 2. Liturgie des catéchumènes; 3. Liturgie des fidèles). — La seconde partie, *De la Vie en Christ; les sacrements* (pp. 61—120) comprend quatre chapitres: *I. Présentation de l'œuvre. II. Le baptême, mystère de la foi* (1. La nature propre du sacrement; 2. Le rite et ses effets surnaturels). *III. Le chrismation ou myron, mystère de l'espérance-fortitude* (1. La tradition orientale; 2. Le Chrismation d'après Nicolas Cabasilas). *IV. L'Eucharistie, mystère de la charité* (1. Préambules; 2. Théologie de la Ste Communion). — La troisième partie, *La doctrine expérimentale de l'« Amor Dei »* (pp. 121—174) comprend trois chapitres: *I. Les approches* (1. Fondements de la morale chrétienne; 2. Volonté et intelligence dans l'œuvre du salut; 3. Voie de la méditation et de l'oraison). *II. Les réalisations* (1. Comment le Christ a aimé le Père; 2. L'Amour du Christ pour les hommes; 3. Comment il fut aimé par les siens). *III. Les témoins martyrs.* — Une brève *Conclusion* (pp. 175—185) est suivie d'un Appendice (Ste Catherine de Sienne et Nicolas Cabasilas, pp. 187—189) et d'un Index (pp. 191—194). R. G.

W. F. MACOMBER, *The Christology of the Synod of Seleucia-Ctesiphon*, A. D. 486, Orient. Christ. Period. 24 (1958) 142—154. — L'esprit de ce synode était nestorien au sens propre du terme. A. G.

J. MOREAU, *Observations sur l'*Ὑπομνηστικὸν Βιβλίον Ἰωσήππου. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 241—276. — Der bei Migne, PG 106 zugängliche Liber memorialis eines nicht näher bezeichneten Ἰώσηππος, der in der Form von Frage und Antwort mit den wichtigsten Tatsachen aus biblischer und Kirchengeschichte bekanntmachen will, wird nach dem Beispiel von Vossius u. a. dem Comes Joseph von Tiberias, den Epiphanius, Panarion 30 erwähnt, zugewiesen und in seinem Wert als Quelle für die Geschichte der Alten Kirche beleuchtet. Irm.

C. D. G. MÜLLER, *Die alte koptische Predigt. (Versuch eines Überblicks.)* Darmstadt, Hessische Druckerei, 1954, pp. 350 (56), XVIII. — Theol. Diss. Heidelberg vom 31. 10. 1953. — Der Verfasser hat alle publizierten koptischen Predigten herangezogen und nach vier Gruppen geordnet: biblisch-exegetische, Engel-, Heiligen- und Marienpredigten. Ausführliche Inhaltsangaben müssen die allzu umfangreichen Übersetzungen vertreten. Als Einleitung gibt er eine kurze Geschichte der griechischen Predigt und schließt mit dem Versuch einer Darstellung der koptischen Predigt. (Wiedergabe der wichtigsten Ergebnisse: Le Muséon 67 [1954] 231—270.) U. Tr.

H. MUSURILLOS, *New Horizons in Patristic Theology: A survey of Recent Work.* Traditio 14 (1958) 33—61. — An article reviewing the recent publications on the Fathers, including, of course, the Greek Fathers. P. Ch.

ORIGENES, *Werke*, 9. Band: *Die Homilien zu Lukas in der Übersetzung des Hieronymus und die griechischen Reste der Homilien und des Lukas-Kommentars.* Hrsg. und in 2. Aufl. neu bearb. i. Auftrage d. Komm. f. spätantike Religionsgesch. d. Deutschen Akad. d. Wissen. zu Berlin v. M. Rauer. Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. LXIV, 404. (Die griechischen christl. Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, Bd. 49 [35]). — Gegen-

über der 1. Auflage völlige Neubearbeitung sowohl bezüglich der Einleitung als auch der Textgestaltung. Irm.

I. ORTIZ DE URBINA, *Patrologia Syriaca.* Rome, 1958, in 8°, pp. 250. — Ce manuel rédigé en latin résume la *Geschichte der syrischen Literatur* de Baumstark (Bonn, 1922) et ne remplace pas les manuels de R. Duval, *La littérature syriaque* et de W. Wright, *A short history of syriac literature,* moins systématiquement théologiques. Les historiens de Byzance n'omettront pas de lire l'introduction, particulièrement utile pour qui veut se rendre compte du champ des sources syriaques. Elle est claire et bien informée. — Compte-rendu: R. KÖBERT, Biblia 40 (1959). 111—114. A. G.

B. OTIS, *Cappadocian Thought as a Coherent System.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 93—124. — An attempt to analyze the coherence of the doctrinal system of the great Cappadocians. P. Ch.

Plotini Opera. Tomus II: *Enneades IV—V.* Ediderunt Paul HENRY et Hans-Rudolf SCHWYZER. *Plotiniana Arabica ad codicum fidem anglice vertit Geoffrey LEWIS.* Paris, Desclée de Brower et Cie — Bruxelles, L'Édition Universelle, S. A., 1959, pp. 501. (Museum Lessianum, Series Philosophica 24). — Der zweite Band der kritischen Plotin-Ausgabe schließt sich würdig an den ersten an. Die Praefatio handelt über folgende Gegenstände: 1. Quid antiquae editiones doceant, 2. De lacuna in Enneadum Iv 7, 8 obvia, 3. De Eusebii Praeparationis evangelicae codicibus, 4. De Cyrilli Alexandrini operis contra Iulianum testibus, 5. De Enneadum codicibus, 6. De Plotinianis Arabicis, 7. Quomodo praeparatus sit hic tomus. Irm.

Pour une nouvelle édition de la littérature latine médiévale. Sacris Erudiri 9 (1957) 1—14. — Die Mönche der Sint Pietersabdij zu Steenbrugge (Belgien), welche mit ihrem im Jahre 1948 begonnenen Corpus Christianorum die Erneuerung des die lateinische Patristik umfassenden Teils in Migne Patrologia Latina (Bände 1—96) einleiteten, wollen mit einer Continuatio mediaevalis des Corpus die Literatur zwischen Patristik und Scholastik, der Zeit zwischen Beda und Albertus Magnus erfassen. Dabei wird folgender Modus vorgeschlagen: 1. Soweit sinnvoll, sollen die Migne-Bände mit einem neuen Vorwort, das die erforderlichen Ergänzungen bringt, anastatisch nachgedruckt werden; 2. die Migne entgangenen oder erst seit dem Erscheinen seines Werkes bekannt gewordenen Texte sowie diejenigen seiner Ausgaben, die inzwischen gänzlich überholt sind, werden in mindestens 40 Bänden in der Art des Corpus Christianorum erscheinen. Dabei bleiben Texte, die bereits in modernen, bequem zugänglichen Editionen vorliegen, ebenso unberücksichtigt wie diejenigen, die in Sammlungen von der Art der Acta Sanctorum oder der Monumenta Germaniae historica Aufnahme fanden oder nur von begrenztem Interesse sind. Irm.

K. SCHÄFERDIEK, *Das Johannesverständnis des Theodor von Mopsuestia.* Theol. Diss. Bonn vom 1. 3. 1958, pp. 123 (Maschinenschr.). — Der Johanneskommentar des Theodor liegt nur in syrischer Übersetzung vor. Diese bildet zusammen mit den griechischen Fragmenten die Grundlage für eine gewissenhafte und gründliche Untersuchung zunächst des Textes (Überlieferung, Datierung u. a.) und dann der Johannesexegese des Theodor, die dem Verfasser die wesentlichen Punkte der Theologie Theodors enthüllt. U. Tr.

E. SCHWARTZ, *Gesammelte Schriften,* 3. Bd. Zur Geschichte des Athanasius. Berlin, De Gruyter, 1959, pp. XI, 334. — Walther Eltester und Hans-Dietrich Altendorf haben die Herausgabe der Kleinen Schriften von Eduard Schwartz fortgesetzt. Der vorliegende Band bringt die Athanasiana, welche in den Jahren 1904 bis 1911 in den Nachrichten von der k. Gesellschaft d. Wissen. zu Göttingen erschienen. Irm.

M. A. SIOTIS, *Das Abendmahl nach der griechisch-orthodoxen Exegese.* Eine Heilige Kirche 27. Jg., H. 2, pp. 1—15. — Obwohl die Darstellung systematisch, nicht historisch angelegt ist, darf sie doch hier als Doxographie angezeigt werden. Irm.

M. A. SIOTIS, Ἐπίκλησις τοῦ Ἁγίου Πνεύματος ἐν τῷ κειμένῳ τῆς Κυριακῆς προσευχῆς (Μία παλαιοτάτη παραλλαγὴ τοῦ χωρίου Λουκᾶ ια' 2). Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ τιμητικοῦ τόμου τοῦ κ. Ἀμίλκα Ἀλιβιζάτου. Ἀθῆναι, 1958, pp. 20. — Der Verfasser handelt über den Einschub Lukas 11, 2 ἐλθέτω τὸ Πνεῦμά σου τὸ Ἅγιον ἐφ' ἡμᾶς καὶ καθαρισάτω ἡμᾶς, der, zuerst für Marcion bezeugt, von einer kleinen Anzahl jüngerer Handschriften überliefert wird, zugleich aber Gregor von Nyssa als authentisch gilt. Irm.

I. TZIKNOPOULOS, Τὸ συγγραφικὸν ἔργον τοῦ ἁγίου Νεοφύτου. Κυπριακαὶ Σπουδαί XXII (1958) 67—214. — Importante étude sur l'œuvre de Néophyte le Reclus: 1. Introduction. — 2. Les trois plus importants panégyriques. — 3. Lettres, chapitres ascétiques,

chapitres relatifs au Démon. — 4. Commentaire sur les commandements du Seigneur. — 5. Le premier testament. — 6. « Les 50 Chapitres »; quand et pourquoi ont ils été composés; leur contenu; valeur de l'œuvre; manuscrits, copies, éditions; extraits. — 7. Le Miracle. Etude et extraits. — 8. Explication de l'Hexaméron: le manuscrit, les éditions; pourquoi et quand l'ouvrage a-t-il été écrit; analyse de l'ouvrage; extraits. — 9. Commentaire des Psaumes et des Cantiques: quand et pourquoi le Commentaire des Psaumes a été écrit; les manuscrits; la méthode; le Commentaire des Cantiques; extraits. — 10. Commentaire des fêtes du Seigneur; pourquoi il a été écrit; quand et comment il a été rédigé; analyse; le manuscrit; rééditions, extraits. — 11. Le Manuel du reclus; étude de l'œuvre; extraits. — 12. Commentaire sur les commandements du Seigneur dans l'Ancien Testament. — 13. Le Livre des catéchèses: pourquoi et quand a-t-il été composé; le manuscrit; analyse; éditions; extraits. — 14. Tropaires pénitentiels: étude de l'œuvre; extraits. — 15. Le second Typikon testamentaire: le manuscrit. — 16. Le « dernier » ouvrage. — 17. Le livre des pénitences. — 18. Œuvres secondaires de saint Néophyte: l'excommunication gravée; — le bréviaire; épigraphes; les cataclysmes de Chypre; à ceux qui sont indisciplinés et qui rompent, au début, le jeûne; bibliographie des œuvres du saint; édition de ses prescriptions. — 19. Causes et sources; « La bibliothèque sacrée du Reclus; style, langue, comparaisons; richesse du vocabulaire; source de la poésie du Reclus; l'art oratoire du Reclus. — 20. Caractère général de l'écrivain. — 21. Vie de saint Néophyte. R. G.

P. VENDOLA, *Contrasto religioso tra l'Oriente e l'Occidente e la Puglia nel secolo XII*. Lucera, 1958, in-8°, pp. 31. — Esquisse tendancieuse et mal informée des rapports entre l'Eglise d'Orient et la Papauté jusqu'au schisme de Cérulaire compris. Le prélat, auteur de cette plaquette, ignore le livre de Dvorník sur le prétendu « schisme » de Photius et cite les novelles post-justiniennes dans le texte de Leunclavius (sic!): l'envahisseur turc, puis le communisme sont les fléaux envoyés par Dieu pour punir les Eglises Orientales de leur schisme. A. G.

M. VITTI, *Catechismi in „francochiotica" e il codice vaticano greco 1902*. Orient. Christ. Period. 24 (1958) 257—275. — Im Cod. Vat. Gr. 1902 f. 242r—254v findet sich ein wohl in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts in francochiotica, d. h. griechisch-sprachig in lateinischen Lettern, geschriebener Katechismus. Vitti stellt ihn neben andere Katechismen dieser Art, sämtlich Produkte der katholischen Mission unter den Orthodoxen, und arbeitet deren Verdienste um die Entstehung der griechischen Volkssprache heraus. Am Schlusse erscheinen drei Kapitel des Katechismus in diplomatischer Edition und Transkription. Irm.

W. de VRIES, *Das eschatologische Heil bei Theodor von Mopsuestia*. Orient. Christ. Period. 24 (1958) 309—338. — Sa théorie du salut de l'homme est une confirmation de l'erreur fondamentale de la christologie de Théodore de Mopsueste. A. G.

R. WEIJENBORG, *De authenticitate et sensu quarumdam epistularum S. Basilio Magno et Apollinario Laodiceno adscriptarum*. Antonianum 33 (1958) 197—240, 371—414. — La lettre 361 (*P. G.*, 32, col. 1100—1101) a été adressée par Basile à Eusèbe de Samosate vers 362; la lettre 362 (*ibid.*, 1101) est d'Apollinaire de Laodicée à Artabius, évêque de Néocésarée (avant 376); de même la suivante (vers 364), mais alors qu'Artabius était encore laïc (éd. H. de Riedmatten, The Journ. Theol. Stud., N. S. 7 [1956] 208—210); la lettre 363 (*P. G.*, 32, 1105) est de s. Basile à Apollinaire (en 355); la lettre 364 (*P. G.*, 32, 1105—1108) est d'Evagrius à s. Basile qui ne l'a pas reçue (en 375). A. G.

H. A. WOLFSON, *Philosophical Implications of Arianism and Apollinarianism*. Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 3—28. — This is an analysis of the philosophical ideas underlying (1) Arius's conception of the pre-existing Christ; (2) Arius's as well as Apollinaris's Christology; (3) the denial to Jesus by both of a rational soul; and (4) the vacillation on the part of both on the question as to whether or not Jesus had a rational soul. P. Ch.

H. A. WOLFSON, *The Philosophy of Church Fathers* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 159; XIX, 378; XX, 376.) — Compte-rendu: A. STUIBER, Deutsche Litztg. 79 (1958) 1045—1047. E. R.

G. ZUNTZ, *The byzantine Septuagint Lectionary (Prophetologion)*. Actes du Xe Congrès Intern. d'Et. Byz. Istanbul, 1957, p. 334. R. G.

C. Dogmatique, liturgie etc.

E. BRANIŞTE, *O nouă liturghie: Liturghia după sf. Gherman al Parisului sau liturghia de rit galican.* (Une nouvelle liturgie: La liturgie de S. Germain de Paris, ou la liturgie du rite galican.) Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1959) 36—47. — L'auteur insiste aussi sur les relations de ladite liturgie gallicane avec les textes liturgiques byzantins. M. Ş.

SP. CÂNDEA, *Sfînta Liturghie.* (La sainte Liturgie.) Mitropolia Ardealului 11/12 (Sibiu, 1958) 869—877. — En analysant les principes théologiques de la messe, concernant la thèse centrale eucharistique sur la transsubstantiation, l'auteur cite les considérations de Soteric Pantevgenos, Michel Glykas et surtout de Nicolas Cabasilas (p. 871—875). M. Ş.

V. LAOURDAS, *L'*Ακριβὴς Διάταξις *de la fête de saint Démétrius de Syméon de Thessalonique (texte et commentaire).* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 39 (1956) 326—341. R. G.

V. LOICHIŢA, *Hotărîrile şi definiţiile dogmatice de credinţă ale celor şapte sinoade ecumenice.* (Les décisions dogmatiques de foi des sept conciles œcuméniques.) Mitropolia Banatului 1/2 (Timişoara, 1959) 25—44. — Recueil informatif sur l'histoire et les décisions de foi, formulées par les sept conciles œcuméniques. M. Ş.

D. I PALLAS, Στέφανοι ἀνηρτημένοι ὑπεράνω τῆς ἁγίας τραπέζης. Mélanges A. ALIVIZATOS. Athènes, 1958, pp. 17. — Les objets en matière précieuse qui décorent les autels chrétiens, la couronne, la croix et la colombe, sont des symboles de l'Eucharistie, symboles étroitement apparentés à l'iconographie de l'Eucharistie, au Ve siècle. L'auteur montre, de plus, que l'empereur change de vêtement à l'église ou, lors de certaines grandes fêtes, porte des vêtements envoyés par l'Eglise, parce que sa fonction a un certain caractère hiératique. R. G.

D. Hagiographie

Gh. ALEXA, *Sf. Vasile cel Mare în colindele religioase romîneşti.* (S. Basile le Grand dans les colindes roumaines religieuses.) Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1959) 73—84. — L'emploi du nom de S. Basile à la veille de sa fête et quand on va de maison en maison pour chanter des noëls et recevoir des cadeaux, chez les Roumains, démontre l'ancienneté du christianisme, liée à la pratique romaine des calendae et du St Basile, de l'époque byzantine M. Ş.

R. AUBERT, *Dius (saint).* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 522. — Archimandrite à Constantinople (IVe—Ve siècle). R. G.

Bibliotheca Hagiographica Graeca. Troisième édition mise à jour et considérablement augmentée par François HALKIN, Bollandiste. Tome I Aaron — Ioannes BAPTISTA, pp. XVII, 284. Tome II Ioannes CALYBITA — ZOTICUS, pp. 322. Tome III Supplément, Appendices et Tables, pp. 350, 2. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1957 (Subsidia Hagiographica) — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 28 (1958) 481—484. Irm.

O. GARANA CAPODIECI, *Santa Lucia nella tradizione, nella storia, nell' arte.* Syracuse, 1958, in 8°, pp. 128. — L'auteur maintient que les Actes Grecs sont authentiques et la version latine interpolée. — Compte-rendu: M. P., Boll. B. Gr. Grottafer. N. S 12 (1958) 182—183. A. G.

I. G. COMAN, *Viaţa sf. Ioan Gură de Aur.* (La vie de S. Jean Chrysostome.) Glasul Bisericii 1/2 (Bucureşti, 1959) 20—42. — Données historiques sur le milieu byzantin dans lequel vivait St Jean. M. Ş.

F. HALKIN, *Fragment d'une passion ancienne de Saint Sévérien.* Rev. des Et. Byz. 16 (1958) 99—103. — Die Abhandlung macht mit dem Fragment eines Martyrium des heiligen Severianus bekannt, das sich im Codex Constantinopol., olim Chalcensis μονῆς 100, fol 1—1v befindet (vgl. A. Ehrhard, Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, I, 1, Leipzig 1937, 328). Es zeigt gegenüber der Rezension, welche in den Acta Sanctorum, Monat September, Bd. 3 im Jahre 1750 veröffentlicht wurde, keine wesentlichen Varianten, läßt jedoch infolge seiner Kürze auch keinen Schluß über das Verhältnis der beiden Rezensionen zu. Irm.

F. HALKIN, *La Passion grecque des saintes Libyè, Eutropie et Léonis, martyres à Nisibe.* Anal. Boll. 76 (1958) 293—315. — Erstausgabe der Passio sanctarum Libyae,

Eutropiae et Leonidis nach dem Cod. Messan. 29, anni 1307, fol. 30—34 (Die Beschreibung von Albert Ehrhard, Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, I, 3, Leipzig 1943, 446 ist zu berichtigen). Der Text ist historisch ohne besonderes Interesse; dagegen bezeugt er eine Vielzahl von klassischen Bildungsreminiszenzen. Irm.

D. S. HELIADOU, Ὁ ἅγιος Δημήτριος καὶ οἱ Σλάβοι. Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, pp. 128—140. — Documents grecs et documents slaves relatifs à St Démétrius. Problèmes posés par ces documents. Bibliographie. R. G.

Archim. KANDONIS, *Saint Démétrius, martyr, patron de Thessalonique.* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 39 (1956) 307—308. R. G.

P. KOVALEVSKY, *Saint Serge et la spiritualité russe.* Paris, 1958, « Maîtres spirituels ». Aux éditions du Seuil, 189 + 65 ill. dans le texte. — Importante étude sur l'un des grands maîtres spirituels dont « l'œuvre est intimement liée à l'histoire de la Russie depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours », et qui intéresse aussi l'histoire de Byzance. L'étude est divisée en trois grands chapitres: La spiritualité russe avant saint Serge (saints Cyrille et Méthode; Vladimir le Saint et le baptême de la Russie; les grands traits de la spiritualité russe: le moine, le prince chrétien, l'évêque bâtisseur, le détachement, la vie liturgique, la tradition apostolique); — Vie et œuvre de saint Serge (1314—1392); — Héritage spirituel de saint Serge. Une Chronologie générale, une chronologie de la vie de saint Serge, un Index, des Notes, d'excellentes rubriques: sources iconographiques, sources écrites, bibliographie, illustrations facilitent grandement la consultation de cet excellent ouvrage. R. G.

B. KRIVOCHEINE, *Saint Syméon le Nouveau Théologien, higoumène et réformateur spirituel.* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 39 (1956) 29—33, 192—201. R. G.

V. LAURENT, *La vie merveilleuse de Saint Pierre d'Atroa...* (V. Byzantinoslavica XX, 188.) — Compte-rendu: G. K. SPYRIDAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 562—568. R. G.

Gh. I. MOISESCU, *Viața sf. Nifon patriarhul Țarigradului.* (Vie de S. Niphone, patriarche de Constantinople.) Biserica Ortodoxă Română 9 (Bucureşti, 1958) 861—877. — C'est un récit sur le patr. Niphone (—1508), qui soutenait les traditions byzantines, palamites et antiunionistes et qui organisa l'église de l'Ungrovlachie. — Compte-rendu: T. Manolache, Mitropolia Olteniei 11/12 (Craiova, 1958) 799. M. Ş.

Ch. PISTRUI, *Sf. Ioan Gură de Aur în Biserica ortodoxă rusă.* (St. Jean Chrysostome dans l'Eglise orth. russe.) Mitropolia Ardealului 1/2 (Sibiu, 1959) 64—73. — Exposé sur les homélies et commentaires de St. Jean, utilisés chez les Russes, d'abord par médiation paléoslave et byzantine. M. Ş.

L. A. SERDOBOL'SKAJA, *Отражение социальных противоречий в памятнике церковной идеологии начала XIII в.* Ежегодник Музея ист. религии и атеизма II (1958) 137—150. — Analyse du Paterik de la Kijevo-Pečerskaja Lavra. A. K.

E. Apocryphes

E. HENNECKE †, *Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Übersetzung.* 3., völlig neubearb. Aufl. hrsg. v. W. Schneemelcher, 1. Band: Evangelien. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1959, pp. VIII, 377. — Die Neuauflage stellt eine völlige Umarbeitung der bekannten Henneckeschen Sammlung dar. Der vorliegende Band, an dem außer dem Herausgeber Schneemelcher Jeremias, Vielhauer, Maurer, Duensing, Puech, Cullmann, A. Meyer, W. Bauer, Scheidweiler und van den Oudenrijn beteiligt sind, bringt die außerkanonischen Evangelien. Irm.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

A. T. AGNAJEV, *Географическое сочинение X века на персидском языке.* Изв. Юго-осетинского научно-исследовательского инст. АН Груз. ССР 9 (1958) 423—426. — Après avoir donné un bref aperçu du manuscrit anonyme «Ḥudud al-alem» (la traduction anglaise de la totalité du texte fut publiée par Minorsky en 1937) l'auteur donne la traduction d'un chapitre sur le pays des Alans. A. K.

C. AMANTOS, Γεωγραφικὰ ὀνόματα. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958)

3—10. — Etude de certains noms géographiques: Μαύρη Θάλασσα, Θεσσαλία, Παλλήνη, Κασσάνδρεια, Βέρροια etc. R. G.

D. Ja. BEREŃBEJM, *О пути греков через Черное море.* Совет. археол. (1958) № 3, 201—203. — Les remarques de l'auteur critiquant les informations de Strabon ont une importance capitale même pour une juste compréhension des conditions de la navigation au Moyen-Age dans la Mer Noire. A. K.

R. BOULANGER, *Istanbul et ses environs.* Les Guides bleus illustrés. Paris, Hachette, 1957, pp. 176. Istanbul Enstitusu Dergisi III (1957) 193—199. R. G.

Byzantium and Istanbul. By Rob. LIDDELL. London: Jonathan Cape: Toronto: Clarke, Irwin & Co. Ltd., 1956, pp. 256 + 29 pl. + 1 map. — Compte-rendu: M. E. WHITE, The Phoenix 12 (1958) 44—45. D.-Je.

V. G. DOJKOV, *Русе. Икономгеографска характеристика.* София, Държавно издателство «Наука и Изкуство», 1959, pp. 108 + 1 tab. — Das Büchlein enthält S. 13 ff. einen geschichtlichen Überblick und bringt S. 106 f. eine wichtige Bibliographie. Irm.

I. M. FIL'ŠTINSKIJ, *Древнейший памятник описательно-географической литературы на арабском языке.* Вестник Ист. мировой культуры (1958) № 5, 108—115. — Kurze Beschreibung einer arabischen Schrift aus dem 10. Jahrhundert, die in französischer Übersetzung schon in 1883—1886 veröffentlicht worden war. (P. A. Van der Lith, Livre des merveilles de l'Inde par le capitaine Bozorg fils de Chahriyâr de Râmhormuz. Leide, 1883—1886). Diese Schrift ist aufschlußreich für die Geschichte des arabischen Handels, besonders mit den östlichen Ländern. A. K.

N. I. GAGEN-TORN, *Болгарская одежда.* Сборн. Музея антропологии и этнографии 18 (1958) 208—278, илл. — Description des collections des objets bulgares exposés dans les musées de Léningrad. A. K.

K. GASS—P. KLEMM, *Hellas ohne Götter. Streiflichter von einer Griechenlandreise mit einem Lexikon von Thanassis Georgiu.* Berlin, Verl. Neues Leben, 1959, pp. 169. — Ein gut illustriertes Reisebuch — Karl Gass ist Filmregisseur —, das das moderne Griechenland ohne romantische Verbrämung, aber in seinem geschichtlichen Werden zu erfassen sucht. Irm.

L. GESSI, *Das christliche Rom.* Roma, Ente provinciale per il Turismo, 1958, pp. 94. — Ein etwas poetisch gehaltener, geschmackvoll ausgestatteter Führer. Irm.

R. GUILLAND, *Etudes sur le Grand Palais de Constantinople.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 216—247. — Le Sigma ou Hémicycle est le point de jonction des grandes artères reliant les palais de Daphnè, de la Chalcè et de la Magnaure au Grand Palais. C'est un lieu de passage, percé de quatre portes: à l'ouest, porte de l'Abside, au nord, porte du Spatharikion, à l'est, porte polie à un battant et porte d'argent, et portes latérales de bronze poli. Devant la porte nord ou porte du Spatharikion, se trouvait le Caballarios, servant de salle d'attente, puis de poste de spathaires. R. G.

T. HADZIS—Th. GEORGIU, *Griechenland.* Berlin, Berliner Verl., 1958, pp. 62. (Land und Leute). — Die in einer vom Deutschen Friedensrat herausgegebenen Reihe erschienene Broschüre gibt eine knappe, allgemeinverständlich gehaltene Übersicht über Geschichte und Gegenwart Griechenlands, wobei auch die byzantinische Zeit die ihre gebührende Stellung erhält. Bedauerlich ist die unzulängliche Redaktion bezüglich der geographischen Namen; z. B. „Cos" S. 41 (statt „Kos"), „Staatsbücherei in Athen" S. 61 (statt „Nationalbibliothek"), „auf Peloponnesos" S. 62. Irm.

R. JANIN, *Dioshiéron.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 514—515. — Evêché de la province de Ière Asie, dépendant d'Ephèse. R. G.

R. JANIN, *Diospolis.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 515. — Evêché de la province de Thrace, dépendant de Philippopoli. R. G.

R. JANIN, *Dium* (Δῖον, Δῖος). Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 522. — Evêché de la Ière Macédoine, dépendant de Thessalonique. R. G.

R. JANIN, *Doara.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 531. — Evêché de la IIe, puis de la IIIe Capadoce, aujourd'hui Hacibektas, au nord-ouest de Nevsehir. R. G.

R. JANIN, *Dobéros.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 534—535. — Evêché de la Ière Macédoine, dépendant de Thessalonique. R. G.

R. JANIN, *Docimium.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 541. — Evêché de la IIe Phrygie Salutaire, dépendant d'Amorium. R. G.

R. JANIN, *Dodone.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 550. — Evêché de Vieille Epire, dépendant de Nicopolis. R. G.

R. JANIN, *Dolichè*. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 578—580. — Evêché de la Ière Syrie Euphratésienne, dépendant de Hiérapolis. R. G.

R. JANIN, *Dometiopolis*. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 588—589. — Evêché d'Isaurie, dépendant de Séleucie. R. G.

R. JANIN, *Domodokos*. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 645. — Evêché latin de Grèce, dépendant de Larissa. R G.

R. JANIN, *Dora*. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1958) col. 674. — Evêché de la province de Ière Palestine, dépendant de Césarée. R. G.

R. JANIN, *Dragobitia* (Δραγοβιτία), évêché de la Ière Macédoine, dépendant de Thessalonique Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1959) col. 782—783. R. G.

R. JANIN, *Drama* (Δράμα). évêché de la IIe Macédoine, dépendant de Philippes, puis archevêché et enfin métropole. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1959) col. 784—786. R. G.

R. JANIN, *Drizipara ou Dryzipara* (Δριζιπάρα, Δρυζιπάρα, Δρουσιπάρα), évêché de la province d'Europe, dépendant d'Héraclée de Thrace, puis archevêché autocéphale, soumis directement au patriarcat de Constantinople. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1959) col. 798—799. R. G.

V. V. KROPOTKIN, *Из истории средневекового Крыма*. Совет. археол. 28 (1958) 198—218 + илл. — Der Verfasser betrachtet das Problem der Lokalisierung der mittelalterlichen Stadt Fullae. Er lehnt es ab, mittelalterliche Fullae mit dem heutigen Čufut-Kale (bei Doros-Mangup) zu identifizieren, da in Čufut-Kale keine Spuren christlicher Denkmäler aus dem 9. Jahrh. festgestellt worden sind. K. berichtet über die archäologischen Funde aus dem Gebiet des heutigen Koktebel' (Planerskoje), wo Reste von Kirchen (aus dem 8.—9. Jahrh.), byzantinische Münzen, ein Enkolpion (aus dem 12. Jahrhundert) ausgegraben wurden. Der Verfasser erwägt die Möglichkeit (allerdings nur hypothetisch), daß die mittelalterliche Stadt Fullae in Koktebel' zu lokalisieren sei; sie blühte bis zum Ende des 10. Jahrh., wurde von russischen Družinen geplündert, hatte aber noch im 12. Jahrh. eine christliche Bevölkerung. A. K.

K. V. KUDRJAŠOV, *Еще раз к вопросу о пути Игоря в Половецкую степь*. Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 49—60, карта. — On mentionne ici le « Voyage Grec » (XIIe siècle) (*Летопись по Ипатьевскому списку*, СПб. 1871, 368). Cf. du même auteur, Путь Игоря Северского, Дон (1958) № 6, 165. A. K.

I. MELAS, Ἱστορία τῆς νήσου Ἰκαρίας ... Τόμος Α'. (V. Byzantinoslavica XVIII, 144). — Τόμος Β': Ἀπὸ τῆς καταλήψεως τῆς νήσου ὑπὸ τῶν Τούρκων (1521 μ. Χ.) μέχρι τῆς ἐποχῆς μας. Ἀθῆναι, 1958, pp. 308. — Compte-rendu: K. A. DIAMANTIS, Δέλτιον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑτ. τῆς Ἑλλάδος 13 (1959) 461. Irm.

Μητροπολίτου Ξάνθης Ἰωακεὶμ Μαρτινιανοῦ, Ἡ Μοσχόπολις 1330—1930. Ἐπιμέλεια Στίλπωνος Π. Κυριακίδου. Ἐν Θεσσαλονίκῃ, Ἑτ. Μακεδ. Σπουδ., 1957, pp. 366. (Μακεδονικὴ Βιβλιοθήκη, 21.) — Compte rendu: G. SOYTER, Deutsche Litztg. 79 (1958) 673. E. R.

A. L. MONGAJT, *Абу Хамид ал-Гарнати и его путешествие в Русские земли 1150—1153 гг.* История СССР (1959) № 1, 169—181. — La « Cosmographie » de Abū Ḥāmid al-Andalusi al-Garnati constitue un point de départ très important pour l'étude du mode de vie des Slaves et des autres populations de l'Europe orientale au milieu du XIIe siècle. A. K.

Museen und Sehenswürdigkeiten in Rom. Roma, Ente Provinciale per il Turismo, 1956, pp. 88. — Knapper, auf guten Unterlagen beruhender Führer. Irm.

N. K. NEFEDOVA, *Куда ездили древние русы — в Андалузию или Анатолию?* Совет. востоковедение (1958) № 4, 113—115. — Résumé en anglais. — L'auteur en vient à cette conclusion que « l'expression Andalus, chez Masʿūdī et autres auteurs arabes, signifiait non seulement la partie arabe de l'Espagne — Andalousie — mais aussi un vaste territoire dans la presqu'île d'Asie Mineure — Anatolie » (p. 115). Il faut toutefois mentionner que l'explication du mot an-Nāṭolīq comme thème τῶν Ἀνατολικῶν n'est pas nouvelle dans la littérature byzantinologique (voir par exemple, la traduction de Masʿūdī dans A. Vasiljev, Byzance et les Arabes, II, Paris, 1950, p. 400, et il semble superflu de le prouver séparement. La mention de Balcha au sujet « d'Anatolie, forteresse des „Rūm", située au bord de la mer » au delà de la rivière Lamis sur les rives de laquelle Byzantins et Arabes échangeaient parfois leurs prisonniers, ne se rapporte évidemment aucunement au thème τῶν Ἀνατολικῶν (ainsi que le croit l'auteur),

mais bien à la ville d'Anṭāliya que mentionne également Charun-ibn-Jachja (A. Vasiljev, op. cit, 383) c'est-à-dire au grand port byzantin d'Attalie, situé sur la côte méridionale de l'Asie Mineure. A l'endroit mentionné par N. Nefedova il s'agissait vraisemblablement pour Jakut aussi du port d'Attalie. Mais dans ce cas, avec quoi l'auteur identifie-t-il le pays al-Andalus: avec le thème τῶν 'Ανατολικῶν ou avec la ville d'Attalie (que Nefedova ne mentionne même pas une seul fois)? Dans l'endroit cité, Masʿūdī ne mentionne ni le premier ni la deuxième, mais un certain endroit situé sur le Bosphore (cf. Anadol Kavaği, Anadol Hisaru). A. K.

F. PAPAZOGLU, *Le municipium Malvesatium et son territoire.* Živa antika VII, 1 (Skoplje, 1957) 114—122. — La ville principale de la province Dacia Maluensis (aujourd'hui le district de Požega-Užice, Serbie) se nommait, selon l'auteur, Malua (aujourd'hui Visibaba, près de Požega). La forteresse καπόμαλβα que Procope mentionne (De aedif. IV, 4, H. 120, 37) appartenait à cette province. M. R.

A. M SCHNEIDER, *Konstantinopel, Gesicht und Gestalt einer geschichtlichen Weltmetropol...* (V. Byzantinoslavica XIX, 382.) — Compte-rendu: S. EYICE, Belleten XXI (1957) 497—500. R. G.

A. TARSOULI, *Kypros.* Athènes, 1955. — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XV (1957) 239. R. G.

E. VENTURINI, *Die ewige Stadt. Führer — Album — Andenken eines kurzen Besuchs in Rom.* Rom, Lozzi Verl., 1957, pp. 254. — Turistischer Führer. Irm.

A. XYNGOPOULOS, Κιστέρνα καὶ φρέαρ βυζαντινῶν χρόνων εἰς τὴν Θεσσαλονίκην. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς ἐκδιδομένη ὑπὸ τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 7 (1957) 48—60. — Historische und kunsthistorische Daten über die aus der Paläologenzeit stammende Zisterne bei der Μονὴ τῶν Βλαττάδων sowie über den Brunnen nördlich der Kirche des Propheten Elias, wohl den einzigen in Thessaloniki, der aus byzantinischer Zeit (wohl aus dem 14. Jahrhundert) stammt. Irm.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

N. ABERG, *Die Kunststile des siebenten Jahrhunderts.* Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in Occidente (Aprile 1957). Spolète, 1958, pp. 357—370. — Les Lombards ont servi d'intermédiaires entre l'Orient (Syrie, Egypte) et le monde germanique. L'auteur a résumé et précisé dans cette communication les idées qu'il avait analysées et documentées dans ses trois volumes bien connus: *The Occident and the Orient in the art of the seventh century.* I. *The British Isles,* Stockholm, 1943; II. *Lombard Italy,* 1945; III. *The Merovingian Empire,* 1947. A. G.

Š. Ja. AMIRANAŠVILI, *История грузинской монументальной живописи,* т. 1. Тбилиси, 1957, стр. 182 + 158 табл. — В книге дается история грузинской живописи V—XII вв. и в числе прочих рассматриваются вопросы взаимоотношения с византийским искусством. A. Bk.

Antike und mittelalterliche Kunst in Jugoslawien. Hrsg.: Fremdenverkehrsverband Jugoslawiens, Beograd, Zagreb, Ognjen Prica. — Bildheft für Jugoslawien-Touristen mit einer gehaltvollen Einleitung, in der die Haupttendenzen, welche auf die jugoslawische Kunst wirkten, charakterisiert werden. Irm.

G. BAKARDŽIEV, *La céramique bulgare.* София, 1956, pp. 39 + X + 144 photos + 16 pl. — Dans l'introduction, l'auteur souligne l'intérêt de l'étude de la céramique pour l'art bulgare. Peu influencés de l'art musulman, les métiers d'art ont conservé mieux que les autres domaines, leur caractère national. Une présentation sommaire d'ordre historique montre les principales étapes de la céramique trouvée sur le territoire bulgare. L'auteur s'occupe surtout de la céramique des maîtres paysans des XIX^e et XX^e siècles. C. N.

S. V. BARNAVELI, *О двух надписях Джручского второго кодекса (К истории грузинского изобразительного искусства).* Сообщ. Акад. Наук Грузинской ССР, т. 21, № 5 (1958) 635. A. Bk.

C. CECCHELLI, *Modi orientali e occidentali nell' arte del VII secolo in Italia.* Settimane di studio del centro italiano di studi sull' alto medioevo, V. Caratteri del secolo VII in occidente (Aprile 1957). Spolète, 1958, pp. 371—441. — L'auteur donne

un inventaire raisonné de tous les monuments italiens du VII^e siècle (il y mettra peut-être, mais à regret, S. Maria di Castelseprio); impression d'ensemble: influence de l'Orient prédominante à Rome (?) et au sud de Rome, dans l'exarchat naturellement et le littoral vénitien; ailleurs nombreuses infiltrations. A. G.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Достижения Советской Грузии в области истории искусств.* Тбилиси, 1959, pp. 53. — Aperçu général de la littérature avec données bibliographiques. La plus grande partie de cet aperçu est vouée à l'époque du Moyen-Age. A. Bk.

Ch. DELVOYE, *Cours d'art ravennate et byzantin.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 939—944. — Seit 1954 veranstaltet die Azienda di soggiorno e turismo di Ravenna unter Leitung von Giuseppe Bovini Kurse über ravennatische und byzantinische Kunst, für welche hervorragende Sachkenner als Referenten gewonnen werden konnten; seit 1955 erscheinen die Protokolle dieser Corsi im Druck. Delvoye setzt sich im speziellen mit dem ersten Faszikel des Protokolls von 1957 auseinander (Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina. Ravenna, 31 marzo—13 aprile 1957). Irm.

W. S. HECKSCHER, *Sixtus IIII aeneas insignes statuas Romano Populo restituendas censuit.* Rede uitgesproken ... aan de Rijksuniversiteit te Utrecht op Maandag 31 October 1955, 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff, pp. 47. — Im Dezember 1571 übergab Sixtus IV. dem Populus Romanus eine Anzahl griechischer und römischer Bronzen; dieser übertrug sie der Obhut der neuen Institution der Conservatori. Heckscher zeigt das Symbolische dieses Besitzwechsels: Die Kunstwerke, die ihre Säulen hatten verlassen müssen, hatten damit zugleich auch ihren Idolcharakter im Sinne der mittelalterlichen Rom-Idee aufgegeben. Irm.

C. O. NORDSTRÖM, *Some Jewish Legends in Byzantine Art.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 487—508. — Seit den Funden von Dura-Europos unterliegt es keinem Zweifel mehr, daß die christliche Kunst auf der jüdischen aufbaut. Erweisen läßt sich solche Abhängigkeit an Darstellungen aus byzantinischer Zeit, welche alttestamentliche Themen in synagogaler Tradition behandeln. Nordström gibt nach einem Überblick über das Bekannte neue Beispiele für Exodus 3, 1 ff., Josua 10, 12 ff., 1. Sam. 17, 48 ff., Psalm 107; Psalm 149; das Buch Jona. Irm.

S. OERTWIG, *Der Menschheit erhalten geblieben. Glaube u. Gewissen.* Eine protestantische Monatsschrift 5 (1959) 36—37. — Seit dem September 1958 ist aus der Sowjetunion umfangreiches Kunstgut aus deutschen Museen zurückgekehrt, darunter mehr als tausend Stücke aus dem Besitz der Frühchristlich-byzantinischen Sammlung im Bode-Museum zu Berlin, die damit „wieder zu den bedeutendsten der Welt gehört" (S. 37). Irm.

N. N. VORONIN, *Владимир, Боголюбово, Суздаль, Юрьев Польской. Спутник по древним городам Русской земли.* Москва, 1958, стр. 342+143 илл. — Яркая научно-популярная характеристика выдающихся памятников древнерусского искусства; в некоторых из них работали и византийские мастера. Сопровождается библиографией. A. Bk.

C. A. WILLEMSEN, *Süditalien und Sizilien.* Bonn, Athenäum-Verl., 1955, pp. 144. (Athenäum-Kunstführer.) — Auf verhältnismäßig geringem Raum wird ein knapper Abriß der Geschichte und ein Überblick über die Fülle der Kunstdenkmäler gegeben. Byzanz wird als „Zwischenspiel" gestreift. Der Text (pp. 85—144, mit Register) tritt zurück gegenüber dem Bildteil, der auf pp. 5—84 je fünf bis sechs gute, aber leider sehr kleine Abbildungen bringt. U. Tr.

B. ZÁSTĚROVÁ, *Deux monuments de l'art byzantin à l'Exposition des documents d'archives à Prague.* Byzantinoslavica XX, 108—109. A. D.

B. Architecture

Đ. BOŠKOVIĆ, *Архитектура Средњег века.* Београд, 1957. — Compte-rendu: A. I. VENEDIKTOV, Вестник ист. мировой культуры (1953) № 5, 178—187. A. K.

G. CHIERICI, *Metodo e risultati degli ultimi studi intorno alle basiliche paleocristiane di Cimitile. Atti della pontificia accademia romana di archeologia* (ser. III), *Rendiconti,* vol. 29, fasc. 1—4 (ann. accad. 1956—1957), 1958, pp. 139—149. — Résultats fragmentaires des fouilles reprises à Cimitile (province de Naples) qui permettront peut-être de reconsidérer sur des bases plus solides le problème de la basilique et du « martyrium ». A. G.

D. CONČEV, *La forteresse TZEПAINA — CEPINA*. Byzantinoslavica XX, 285—304. A. D.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Архитектура Кахетии. Исследование развития архитектуры в восточной провинции Грузии в IV—XVIII в.* Тбилиси, 1956, стр. XX + 473. — The volume contains only plates of illustrations. A. K.

F. W. DEICHMANN, *Studien zur Architektur Konstantinopels im 5. und 6. Jahrhundert nach Christus...* (V. Byzantinoslavica XX, 383.) — Compte-rendu: P. LEMERLE, Gnomon 30 (1958) 410—411. E. R.

Ch. DELVOYE, *La région de l'agora de Corinthe à l'époque médiévale*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 923—939. — Ausführliche Besprechung von Robert L. Scranton, Mediaeval architecture in the central area of Corinth, Princeton 1957 (Corith. Results of excavations conducted by the American School, 16). Irm.

F. DIRIMTEKIN, *Adduction de l'eau à Byzance dans la région dite « Bulgarie »*. Cahiers Archéol. X (1959) 217—243 et 36 fig. dans le texte. — Première étude détaillée de la question dans la région dite « Bulgarie ». L'auteur étudie successivement les canaux et les aqueducs. Les canaux couverts constituent les conduits principaux. Sur les sept aqueducs de la région « Bulgarie », six ont été examinés; on possède des renseignements sur l'existence du septième: I. Aqueduc de Yazlıköy (village de Lazare); II. Aqueduc dans les environs de Ciftlikköy; III. Aqueducs de la vallée de Keçigerme; IV. Canaux et aqueducs à l'ouest de Karacakoy; ouvrages hydrauliques au sud de Gumuspinar (Kursunlugerme [aqueduc anonyme, aqueduc de Balli; conduits d'eau de la région]). Ce sont ces conduits d'eau qui sont mentionnés par Hesychios et Harun bin Yahya. Inscriptions, croix et marques de maçon sur les aqueducs ne permettent pas d'établir la chronologie de ces ouvrages. A part une exception, les ouvrages hydrauliques et les aqueducs, en particulier, révèlent la technique romaine. Il y a de fortes chances que, pour des raisons matérielles et financières, ces ouvrages datent des règnes de Théodose Ier le Grand, d'Anastase Ier et de Théodose II, autrement dit, de la fin du IVe siècle ou du Ve siècle. R. G.

V. S. DOLIDZE, *Архитектурный памятник Тли — новый документ культурных взаимоотношений Грузии с Двалети*. Сообщ. Акад. Наук Грузинской ССР, т. 21, № 6 (1958) 767—774. A. Bk.

S. EYICE, *L'église cruciforme byzantine de Sidè en Pamphylie. Son importance au point de vue de l'histoire de l'art byzantin*. Anatolia III (1958) 35—42 + pl. XIII—XVI + 3 plans dans le texte. — Construite avant le IXe siècle, cette église est « le plus ancien spécimen connu du type en croix grecque inscrite à quatre colonnes »; elle occupe de ce fait une place importante dans l'histoire de l'art byzantin. R. G.

S. EYICE, *Un type architectural peu connu de l'époque des Paléologues à Byzance*. Anadolu Arastirmalari I (1959) 223—234 + pl. XXXIII—XXXVI. — L'architecture de la dernière période de l'Empire byzantin n'a pas encore été étudiée de près. L'auteur indique les principaux monuments de cette période se trouvant à Constantinople-Istanbul et en étudie le type architectural: l'église de St André in Crisi (Koca Mustafa Pasa camii), l'église sud du monastère de Lips (Fenari Isa camii), l'église principale du monastère de Pammakaristos (Fethiye camii); la première date des environs de 1284, la seconde de la fin du XIIIe siècle, la troisième des environs de 1294. Le type « paléologien » ou « à trois collatéraux » est une tentative contre le type en croix grecque; il est caractérisé par l'importance donnée à une coupole dominante. R. G.

S. EYICE, *Le palais de Bryas (Bryas Sarayi)*. Belleten XXIII (1959) 79—104 + 15 fig. h.-t. (en turc, avec résumé en français). — Les ruines de Küçükyali, situées entre Bostánci et Maltepe, étant donné leur ressemblance avec la disposition des palais arabes ou plus exactement ommeyyades et abbassides, sont peut-être celles du palais de Bryas, que l'empereur Théophile fit construire vers 831—832, d'après les plans des palais de Baghdad. Il y aurait intérêt à y pratiquer des fouilles. R. G.

F. B. FLORESCU, *Monumental de la Adamklissi Tropaeum Traiani*. Bucureşti, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1959, pp. 609 (Monografii de Monumente, 2). — Das profunde, vorzüglich ausgestattete Werk behandelt das Monument von Adamklissi, das unter Trajan erbaut und im 4. Jahrhundert restauriert wurde, vom archäologischen, baugeschichtlichen, kunsthistorischen und ethnographischen Standpunkt. Irm.

A. GOTSMICH, *Das Grabmal Theoderichs in Ravenna*. Universitas 12 (1957) 1183—1194. — Das ravennatische Bauwerk, dem die Wissenschaft — im Gegensatz zu

der Volkstradition — gelegentlich seine Bestimmung als Grabmal des Theoderich absprach, wird für einen weiteren Leserkreis beschrieben und in seiner kunsthistorischen Bedeutung gewürdigt. Irm.

M. Ş. IPŞIROGLU — S. EYUBOGLU, *Saklı Kilise*. Istanbul, Yenilik basimevi, 1958, pp. 36. — Kappadozien verfügt in der Gegend von Göreme über Reste einer Anzahl von Kirchen aus dem 7. bis 13. Jahrhundert, die bezeugen, daß jenes Gebiet zu dieser Zeit als kirchlicher Schnittpunkt von großer Bedeutung war. Die vorliegende Monographie befaßt sich mit der Felsenkirche von Saklı Kilise (= église cachée) und ihren wohlerhaltenen Fresken. Einen besonderen Abschnitt über die Inschriften hat Paul Moraux beigesteuert. Irm.

Всеобщая история архитектуры, т. I. Москва, 1958, стр. 686, илл. — Aufschlußreich für Byzantinisten ist das 5. Kapitel, III. Teil, von R. A. KACNELSON: Byzantinische Architektur (SS. 363—383). Die folgenden Kapitel (6—11) geben eine Übersicht über die albanische, südslawische, altrussische und kaukasische Architektur (SS. 384—487). A. K.

D. KRANDŽALOV, *Architektura budov a stavební materiály v domnělé Plisce*. Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Historie 5 (1958) 35—130. — In Auseinandersetzung mit den Arbeiten Škorpils und Uspenskis verficht der Autor auch weiterhin seine bekannte These, daß Pliska nicht als ein Denkmal bulgarischer Zivilisation angesehen werden dürfe. Irm.

N. I. KRESAĽNYJ, *София Киевская*. Москва 1958, стр. 38 + 31 илл. — Краткая характеристика Софии Киевской, ее архитектуры, мозаик и фресковых росписей. A. Bk.

G. MAETZKE, *Resti di basilica cimiteriale sotto Santa Felicita*. *Atti della Accademia nazionale dei Lincei*, an. 354, *Notizie degli scavi di Antichità*, ser. 8, vol. 11, fasc. 7—12 (1957) 282—324. — Publication de ce monument florentin qui existait encore au VIe siècle. A. G.

G. C. MENIS, *La basilica paleocristiana nelle diocesi settentrionali della metropoli d'Aquileia (Studi di antichità cristiana publ. ... del Pontificio Istituto di Archeologia cristiana*, 24). Cité du Vatican, 1958, in 8°, pp. 236 + 62 fig. + 10 pl. h.-t. — Après une claire introduction historique et géographique de la région, l'auteur publie les résultats des fouilles anciennes ou récentes, des basiliques des 4 anciennes diocèses de la zone nord d'Aquilée: Zuglio, basilique de 52 m 30 × 11 m. 80, du début du Ve siècle, à nef unique, couverte, avec une rangée de fenêtres et deux « pièces annexes » de part et d'autre du chœur; Stribach, basilique cimétériale de 29 m. 40 × 5 m. 63, à nef unique, couverte, de 400 environ; Kirchbichl von Lavant, basilique de 41 m. 45 × 9 m 75, à nef unique, du Ve siècle avec deux phases postérieures de construction, dont une du VIIe siècle; S. Pierre d'Holz, basilique cimétériale de 22 m. 17 × 15 m. 20, du IVe siècle, à nef unique, éclairée par une rangée de fenêtres, couverte par un toit de bois à double pente, avec deux chapelles latérales, dont l'une conserve son pavement de mosaïques représentant des animaux (début du VIe siècle); Duel, basilique (première moitié du Ve siècle) de 19 m. 70 × 7 m. 15, à nef unique, couverte, flanquée de deux « corridors » remplaçant la pièce annexe et l'atrium; Grazerkogel, où la fouille partielle a fait apparaître deux salles paléochrétiennes (Ve siècle?), parallèles, orientées, avec banc presbytéral (Ulrichsberg, basilique de 15 m. × 16 m. 30, à nef unique, éclairée par une rangée de fenêtres, couverte d'un toit de bois à double pente (avec peut-être un grenier), flanquée au N. de deux « pièces annexes » et prolongée par un nartex ouvert par une porte (15 m. × 3 m. 90) (Ve siècle); Hoischlügel, basilique à nef unique (26 m. × 12 m.), avec abside semi-circulaire commençant avec deux « pièces annexes » (milieu du Ve siècle); Hemmaberg, basilique N. de 21 m. 30 × 8 m. 90, à nef unique, et « pièce unique annexe » au chevet, et *consignatorium* S. (18 m. 44 × 8 m. 40) avec son baptistère octogonal, tous trois recouverts de mosaïques (début Ve siècle). L'auteur conclut sa publication par un essai de synthèse sur ce qu'il appelle l'architecture de la basilique « alpine », où j'ai cherché en vain toute référence à un monument autre qu'italien et nordique. A. G.

A. PRANDI, *Questioni vecchie e nuove su alcuni tipi di basiliche paleocristiane*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 539—580. — « Se ... abbiamo dovuto opporre le più recise riserve alla tesi d'una ipotetica ‚basilica discoperta"; presentata come „tipo" di basilica, constatiamo la realtà della „basilica aperta"; della quale abbiamo cercato di cogliere il valore che sorpassa il mero singolo caso, ma anzi investe e almeno in parte scioglie la questione di ciò che è essenziale nella formazione dell'

edificio di culto» (S. 569). Anschließt sich eine Erwiderung auf die Rezension, welche F. W. Deichmann, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 192 ff. über Prandis Buch „Il complesso monumentale della Basilica Celimontana dei SS. Giovanni e Paolo" (Rom 1953) veröffentlichte. Irm.

M. ROTILI, *La chiesa di S. Ilario a Port' Aurea a Benevento.* Atti del 3° congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 525—531. — Description d'un petit monument transformé en ferme à Bénévent: une église à abside (7 m. 75 × 12 m. 55) recouverte de deux coupoles inégales et qui remonte peut-être au VIe—VIIe siècle (à rapprocher peut-être, pour le plan, du mausolée de Galla Placidia à Ravenne). — Plans, photographies, projet de restauration. Il serait intéressant que le monument fût fouillé, avant restauration, et examiné avec le plus grand soin (Sainte Sophie de Bénévent n'est pas encore publiée). A. G.

M. SOTIRIOU, Τοιχογραφία τῆς Θυσίας τοῦ Ἀβραὰμ τοῦ Καθολικοῦ τῆς Μονῆς Σινᾶ. Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερὶς εἰς μνήμην Γ. Π. Οἰκονόμου 3 (1953—1954) 45—48. — Εἰς τὸ Ἱερὸν Βῆμα τοῦ Καθολικοῦ τοῦ Σινᾶ διασώζεται κάπως ἐφθαρμένη τοιχογραφία τῆς Θυσίας τοῦ Ἀβραὰμ σύγχρονος πρὸς τὸ μωσαϊκὸν τῆς Μεταμορφώσεως τῆς ἁψῖδος (6ος αἰών), ἀνήκουσα ὡς ἐκ τῆς εἰκονογραφίας καὶ τεχνοτροπίας τῆς εἰς τὸν αὐτὸν ἀνατολικὸν συρο-παλαιστινιακὸν κύκλον. M. G. S.

H. TORP, *Some Aspects of Early Coptic Monastic Architecture.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 513—538. — Der Verfasser behandelt die Tonnengewölbebauten, welche bei den Grabungen im Bereich der Klosterruinen von Apa Apollo zu Bawit (Thebais) zutage traten. Das Fehlen von einschlägigen Funden läßt nicht zu, sie, wie es nahe läge, als Grabstätten zu deuten; vielmehr handelt es sich um spezielle Kultbauten für das Bestattungszeremoniell. Irm.

P. A. UNDERWOOD, *Notes on the Work of the Byzantine Institute in Istanbul, 1955—1956.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 270—287. — The work reviewed is that of the Institute's efforts in connection with the restoration and systematic examination of Kariye Camii. P. Ch.

D. VASSILIADIS, *Quelques églises de l'île de Kythnos.* (Ἀπὸ τὰς ἐκκλησίας τῆς νήσου Κύθνου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 324—361. — Etude de l'église du Taxiarque de Velidi et de l'église de la Vierge de Nikos, avec plans et photographies. R. G.

A. XYNGOPOULOU, Περὶ Μίαν Κρητικὴν Τοιχογραφίαν. Κρητικὰ Χρονικά 12 (1958) 335—342. — Σπανία τοιχογραφία εἰς τὸν Ναὸν τῶν Ἁγίων Ἀποστόλων τοῦ χωρίου Πλεμενιανὰ τῆς Κρήτης τοῦ Ἀποστόλου Βαρθολομαίου φέροντος ἐπ' ὤμου τὸ ἐκδαρὲν δέρμα του δίδει ἀφορμὴν εἰς τὸν σ. νὰ κάμῃ τὴν ἁγιολογικὴν καὶ εἰκονογραφικὴν διάκρισιν μεταξὺ τῶν παραδόσεων τῆς ὀρθοδόξου καὶ τῆς δυτικῆς ἐκκλησίας, τῆς μὲν πρώτης δεχομένης σταυρικὸν τὸν θάνατον τοῦ Βαρθολομαίου τῆς δὲ δευτέρας δι' ἐκδορᾶς καὶ νὰ διαπιστώσῃ δυτικὴν ἐπίδρασιν εἰς τὴν τοιχογραφίαν τῆς Κρήτης. M. G. S.

C. Sculpture

B. ANDREAE, *Motivgeschichtliche Untersuchungen zu den römischen Schlachtsarkophagen.* Berlin, Mann, 1956, pp. 112 + 4 tab. — Reine Materialsammlung. Die Sarkophage werden nach Typen und Gruppenschemata eingeteilt und sorgfältig beschrieben. U. Tr.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Грузинская средневековая художественная резьба по дереву (перелома X—XI вв.).* Тбилиси, 1958, pp. 119 + 139 табл. — Le livre contient une préface, 9 chapitres et une conclusion. La préface comprend une caractéristique succincte des destins du développement de ce genre d'art en Géorgie, ainsi qu'une mention de la question de sa relation avec d'autres pays. Huit chapitres sont consacrés à la caractéristique des monuments respectifs; le neuvième à la technique de l'élaboration du travail. A. Bk.

J. DEÉR, *The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily.* (Dumbarton Oaks Studies, Five). Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1959, pp. 188, 220 ill. — A thorough study of the porphyry tombs in the Cathedrals of Palermo and Monreale in which are buried King Roger II of Sicily, the Emperors Frederick II and Henry VI and other members of the Norman and Hohenstaufen dynasties. Included is an analysis of the underlying political motive in the use of porphyry for the royal tombs. P. Ch.

F. B. FLORESCU, *Ceramica neagră lustruită de la Marginea.* (La céramique noire pollie de Marginea.) Bucarest, 1958, pp. 85 + photo. — Dans la collection « Études d'art », de l'Édition pour l'art et littérature, sont en train d'apparaître de petites publications concernant les aspects variés de l'art paysan roumain. Une de ces œuvres s'occupe de la céramique noire produite à Marginea, village à l'extrémité nordique de la Moldavie. L'auteur présente les procédés techniques, les formes et l'ornamentation de cette poterie; un chapitre est consacré aux rapports entre cette poterie et la céramique préhistorique. La conclusion qui se dégage, est que la céramique noire a gardé de la préhistoire jusqu'à nos temps, les procédés techniques, les formes et l'ornementation. C. N.

V. Ja. GARNIK, *К изучению бакинской средневековой керамики.* Доклады АН Азербайдж. ССР XIV (1958) № 12, 1065—1070, илл.; XV (1959) № 1, 99—103, илл. — Informations préliminaires sur la céramique médiévale (période comprise entre les VIII^e et XIV^e siècles) de Bakou. A. K.

E. A. LAPKOVSKAJA, *Водолей, найденный в Крыму, и круг родственных ему произведений.* Ист. и археол. средневекового Крыма, Москва, 1958, 176—189. A. K.

B. SLĂTINEANU, *Ceramica feudală românească.* (La Céramique féodale roumaine.) Bucarest, 1958, pp. 197. — Un chapitre est consacré à la céramique byzantine et post-byzantine (p. 46—60), qui a exercé une forte influence sur la céramique roumaine des XI^e—XIV^e siècles, par ses motifs floraux ou zoomorphes. E. Fr.

B. A. ŠELKOVNIKOV, *Поливная керамика из раскопок города Ани.* Ереван, 1957, стр. 69 + 39 рис. — Introduction courte (pp. 5 à 14) et description de la céramique glaçurée d'Ani. Dans l'introduction, certaines remarques intéressantes sur les relations économiques entre l'Arménie et Byzance. — Compte-rendu: А. Л. ЯКОБСОН, Совет. археол. (1959) № 1, 324—327. A. K.

D Peinture et iconographie

A. M. AMMANN, *La pittura sacra bizantina* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 386—387; XX, 192—193.) — Compte-rendu: A. XYNGOPOULOS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 475—478. R. G.

V. ANTONOVA, *О Феофане Греке в Коломне, Переяславле-Залесском и Серпухове.* Гос. Третьяковская Галерея. Материалы и исследования II (Москва, 1958) 10—27, 12 илл. — L'auteur analyse minutieusement l'histoire de l'icône « Notre-Dame du Don » ainsi que de la scène de l'Assomption de la Vierge peinte au revers de l'icône, et en fait l'analyse du point de vue artistique. Elle polémise en même temps avec un grand nombre de savants, en particulier avec V. N. Lazarev, et attribue ce monument à Théophane Grek. A. Bk.

V. I. ANTONOVA, *Неизвестный художник Московской Руси Игнатий Грек по письменным источникам.* Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 569—572, илл. — L'auteur identifie le créateur de l'icône de Notre Dame de Tichvin (1383), Ignace Grek, avec le moine Ignace qui, en 1389, accompagnait à Constantinople le métropolite Pimen. A. K.

P. A. BAGATTI, *Il significato dei musaici della scuola di Madaba (Transgiordania).* Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 139—160. — L'auteur examine l'ensemble des mosaïques découvertes à Madaba: il parvient à classer celles-ci en compositions symboliques (arbre du calvaire auquel se nourissent des animaux qui représentent les âmes des fidèles), compositions allégoriques (lion affrontant le bœuf, la mer, etc.), représentations nombreuses des travaux de la terre (moisson, vendange), de la chasse au lion, au lièvre, de la pêche, de la garde des moutons, d'animaux divers, mosaïques géographiques, — toutes datant de la fin du VI^e et du début du VII^e siècle — Siège épiscopal, au centre de villages riches, Madaba et la région voisine devraient être fouillées systématiquement. Le corpus (en particulier de mosaïques) qui présenterait les résultats de ce travail analytique serait très important pour l'histoire de la civilisation byzantine (archéologie, art, société, culture). A. G.

M. BONFIOLI, *Mosaici siro-palestinesi in rapporto alle decorazioni delle moschee di Gerusalemme e Damasco.* Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 161—196, avec 9 fig. — Sur la base d'un inventaire complet des sources archéologiques l'auteur constate que la production des belles mosaïques en Palestine correspond à la période romaine ou aux grands siècles de l'empire byzantin, et suit, en matière d'inspiration et de style, l'évolution générale de l'art de l'époque qui s'épanouit au VI^e siècle. S'il y a une « école

palestinienne », ce que refuse l'auteur, il faudrait rechercher sa marque dans l'insistance à souligner les formes par rapport aux couleurs aux dépens de l'unité de l'ensemble. — L'auteur, qui note, dans le sens de sa thèse, que l'on ne trouve de grands ensembles de mosaïques « pavimentales » ou murales que dans les lieux de culte importants, ne prête pas d'attention au facteur économique, essentiel pour ces entreprises très coûteuses (v. A. FROLOW, *La mosaïque murale byzantine*, Byzantinoslavica XII [1951] 197). A. G.

Đ. BOŠKOVIĆ, *Еще несколько слов о раннехристианской стенной живописи в Нишском склепе*. Виз. Врем. XV (1959) 144—147, илл. — L'auteur suppose que cette peinture représente des figures ayant caractère de portrait et nullement des figures de saints ainsi que se l'imaginent quelques chercheurs. A. Bk.

G. BOVINI, *Mosaici di S. Apollinare Nuovo di Ravenna. Il ciclo cristologico*. Florence, 1958, in-4°, pp. 81 + 14 fig. + 26 pl. en couleurs. — Les très belles mosaïques des 26 panneaux de la nef de S. Apollinaire-le-neuf à Ravenne, dont on nous donne des reproductions en couleur fort exactes, ont été composées en 520—530, par deux artistes ravennates, auxquels l'ordinaire a dû fixer les scènes de l'Evangile qu'il voulait voir reproduites. Le premier panneau de gauche qui représentait le Changement de l'eau en vin à Cana est devenu une Multiplication des Pains sous les mains du restaurateur moderne. A. G.

H. BUCHTAL, *Miniature Painting in the Latin Kingdom of Jerusalem*... (V. Byzantinoslavica XIX, 387; XX, 193.) — Comptes-rendus: J. O'SULLIVAN, The Cathol. Hist. Rev. 45 (1959) 59—60; C. MANGO, Speculum 33 (1959) 526—529; D. TALBOT-RICE, Byzantinoslavica XX, 94—95. P. Ch.

M. CHATZIDAKI, Ὁ ζωγράφος Εὐφρόσυνος. Κρητικὰ Χρονικὰ 10 (1956) 273—292, πίν. ΚΑ'—ΚΗ'. — Ὁ σ. ἐξετάζει πέντε εἰκόνας τῆς μεγάλης Δεήσεως τοῦ ζωγράφου Εὐφροσύνου, χρονολογουμένας τό 1542, εὑρισκομένας εἰς τὸ τέμπλον τῆς Μονῆς Ἁγίου Διονυσίου τοῦ Ἁγίου Ὄρους. Αἱ εἰκόνες αὐταί, ἀπό τὰ ὡραιότερα δείγματα τῆς κρητικῆς ζωγραφικῆς τῶν μέσων τοῦ 16ου αἰῶνος, μαρτυροῦν τὴν ὕπαρξιν ἀκμαίας τεχνικῆς καὶ τεχνοτροπικῆς παραδόσεως, ἡ ὁποία συνεχίζει τὴν παλαιολόγειον γραφικὴν τῶν ἀρχῶν τοῦ 14ου αἰῶνος ἐν ἀντιθέσει πρὸς τὰς εἰκόνας τοῦ Πρωτάτου, αἱ ὁποῖαι ἀκολουθοῦν τὴν παράδοσιν τῆς ὑστέρας παλαιολογείου γραφικῆς τοῦ 15ου αἰῶνος. Ἡ τέχνη τοῦ Εὐφροσύνου εὑρίσκει συνέχειαν κατὰ τὸ β' ἥμισυ τοῦ 16ου αἰῶνος εἰς τὸν ζωγράφον Μιχαὴλ Δαμασκηνόν. M. G. S

Ch. DELVOYE, *Une exposition des mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 944—945. — Das Nationalmuseum zu Ravenna veranstaltete vom 10. 8. 1957—30. 10. 1958 eine Ausstellung der Mosaiken von San Apollinare Nuovo. Vgl. dazu G. Bovini, Catalogo della mostra dei mosaici con scene christologiche di S. Apollinare Nuovo di Ravenna, Faenza 1957. Irm.

Ch. DELVOYE, *Les icones du monastère du Mont Sinaï*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 945—946. — Als Ergebnis der griechischen Expeditionen von 1938 und 1954 erschien: G. und M. Sotiriou, Εἰκόνες τῆς Μονῆς Σινᾶ, 1, Athen, 1956. Frucht dieser Mission ist ferner die Gründung einer Pinakothek im Sinaikloster, „abritant toutes les icones anciennes soigneusement classées" (S. 946). Irm.

U. DIEHL, *Die Darstellung der ehernen Schlange von ihren Anfängen bis zum Ende des Mittelalters*. Phil. Diss. München vom 30. 8. 1957, pp. III, 199. (Maschinenschr.) — Die Verfasserin untersucht die bildlichen Darstellungen von Num. 29, 8—9, wobei sie auch sorgfältig die entsprechenden exegetischen Angaben der Kirchenväter prüft. Das früheste Beispiel einer solchen Darstellung scheint ein Bild einer syrischen Bibel aus dem 7. Jh. zu sein, ein fester Typus läßt sich freilich im ersten Jahrtausend überhaupt nicht nachweisen, auch nicht im byzantinischen Raum. U. Tr.

D. DIMITROV, *Das Grabmal von Silistra*. Bulgarien von heute 1 (1959) 26—29. — Bei Silistra an der Donau (nahe der rumänischen Grenze) wurde 1942 70 cm tief unter der Erdoberfläche eine spätrömische Grabstätte entdeckt. Der bebilderte Aufsatz beschreibt die ausgezeichnet erhaltenen Fresken, welche östliche und ägyptische Elemente aufweisen; wahrscheinlich waren zwei Maler dabei am Werke. Irm.

F. J. DÖLGER, *ΙΧΘΥC, V. Die Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik. Malerei und Kleinkunst*. 9. u. 10. (Schluß-)Lieferung. Münster, Aschendorf, 1943. Fotomechan. Nachdruck 1957, pp. 641—796 + XXIII. — Compte-rendu: A. FERRUA, Riv. di archeol. cristiana 33 (1957) 211—218. A. G.

L. A. DURNOVO, *Краткая история древнеармянской живописи*. Ереван, 1957, стр. 58 + 24 табл. (1 цветная). — Особый интерес представляет характеристика не-

которых мало известных ранних стенописей (до VII в.). В некоторых случаях армянские памятники сопоставляются и противопоставляются византийским. A. Bk.

L. A. DURNOVO, *Стенная живопись в Аруче (Талиш).* Изв. Акад. Наук Армянской ССР, Серия общественных наук 1 (1952) 49—66. A. Bk.

H. GERSTINGER, *Über Herkunft und Entwicklung der anthropomorphen byzantinisch-slawischen Trinitätsdarstellungen des sogenannten Synthronoi- und Paternitas-(Otéchestow) Typus.* Festschr. zum 60. Geburtstage Wladimir Sas-Zaloziekys. Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1957, 79—85. — Ein dem 13./14. Jahrhundert zugehöriges Fresko in der Kirche Panagia Kumpelidike zu Kastoria zeigt einen aus der russischen Kunst geläufigen Typus der Darstellung der Paternitas: Gottvater, als „Alter der Tage" auf dem Himmelsbogen thronend, hält den in seinem Schosse sitzenden Sohn, der als bärtiger Mann, wenngleich in kleinerer Statur, dargestellt ist; der Sohn trägt eine Scheibe, auf der die Taube des Heiligen Geistes sitzt. Über den Christus-Emmanuel-Typus kommt man auf ein westliches Vorbild, das z. B. durch eine Miniatur des Cod. Harley 603 des Britischen Museums, welche wahrscheinlich von einem angelsächsischen Mönch des 10 Jahrhunderts stammt, repräsentiert wird. Irm.

A. GRABAR, *Les fresques d'Ivanovo et l'art des Paléologues.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 581—590. — En revenant aux recherches plus anciennes, l'auteur présente dans une analyse détaillée, les peintures murales de l'église rupestre d'Ivanovo, un village en Bulgarie. On met en évidence quelques thèmes d'origine antique, ainsi que la conception sculpturale du corps humain, la manière de traiter la draperie, etc., traits caractéristiques qui ont leur origine dans l'antiquité hellénistique et se retrouvent aussi dans la peinture byzantine des monuments de la métropole, à la même époque. Le dynamisme de la ligne et quelques particularités dans la composition font ressembler les peintures d'Ivanovo aux œuvres du maître byzantin Théophan, qui a travaillé à Constantinople, à Caffa et dans d'autres centres de la Russie, au XIVe siècle. C. N.

K. KASPAR, *Die ikonographische Entwicklung der Sacra Conversazione.* Phil. Diss. Tübingen vom 12. 3 1954, pp. 174 (Maschinenschr.) — An Hand ausführlicher Untersuchungen der italienischen Darstellungen der Sacra Conversazione (Maria mit Heiligen) zwischen 1420 und 1520 stellt der Verfasser die Behauptung auf, daß es in der Hochrenaissance, also noch vor der Gegenreformation, eine neue Vertiefung der religiösen Vorstellungen gibt, eine Abwendung von dem Naturalismus und der Diesseitsnähe der Frührenaissance. Des öfteren verweist der Verfasser auch auf die byzantinischen Vorlagen seiner Beispiele. U. Tr.

J. LAFONTAINE, *Scènes de l'enfance de la Vierge dans le temple dit la Fortune virile à Rome.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 623—630. — Der Tempel der Fortuna Virile zu Rom, im Mittelalter Kirche der Sancta Maria de Gradellis, wurde 1925 von A. Muñoz restauriert. Die dabei zutage getretenen Fresken gehören dem 9./10. Jahrhundert an. Der Zyklus, der die Kindheit Marias darstellt und den Gegenstand des vorliegenden Aufsatzes bildet, geht — trotz seines byzantinischen Stils — auf das lateinische Pseudo-Matthäusevangelium zurück (nicht, wie zu erwarten gewesen wäre, auf das Protevangelium des Jakobus). Irm.

V. N. LAZAREV, *Новые данные о мозаиках и фресках Софии Киевской. Групповой портрет семейства Ярослава.* Виз. Врем. XV (1959) 146—169, 17 илл. — A l'opposé d'un grand nombre de savants, Lazarev rejette la possibilité, et ceci d'une manière convaincante, qu'au centre du groupe du portrait représentant la famille du prince Jaroslav, se trouvait l'empereur de Byzance. L'auteur souligne l'indépendance du prince mentionné. L'article, puisant largement dans les sources écrites, définit le caractère de composition et fournit de nombreuses données sur les costumes, les couronnes, etc. A. Bk.

V. I. LEVICKAJA, *О некоторых вопросах производства набора мозаик Софии Киевской.* Виз. Врем. XV (1959) 170—184, илл. 9. — L'auteur a fait le calcul, calcul fort laborieux, d'un grand nombre de cubes des mosaïques de la cathédrale de Sophie, à Kijev, prenant en même temps en considération les différences de dimensions. La superficie occupée par ces mosaïques a été également calculée, et représente 639,86 m^2; ces mosaïques comportent plus de 9 millions de cubes et ont pu être réalisées par 8 artisans durant une période de trois saisons. A. Bk.

S. MNACAKANJAN, *К изучению миниатюр «Эчмиадзинского евангелия 989 г.».*

Изв. Акад. наук Армянской ССР, Сер. общественных наук 1 (1958) 55—66. (На армянском языке). A. Bk.

T. V. NIKOLAJEVA, *К вопросу о связях Древней Руси с южными славянами.* Сообщ. Гос. Загорского Историко-Художественного Музея-Заповедника 2 (1958) 19—24, илл. 2. — Вопрос рассматривается в связи с двумя иконами XIV в. из Троице-Сергиева монастиря. A. Bk.

P. J. NORDHAGEN, *Nuove constatazioni sui rapporti artistici tra Roma e Bisanzio sotto il pontificato di Giovanni VII (705—707).* Atti del 3° Congresso internazionale... (ottobre, 1956). Spolète, 1959, pp. 446—452. — L'étude stylistique (procédé pour rendre les formes) des mosaïques (restaurées) de l'ancien oratoire de Jean VII (705—707) à Rome, fait apparaître, à l'évidence, leurs ressemblances avec celles de Saint-Démétrius de Thessalonique (mosaïque des fondateurs), celles de S. Maria Antiqua et Castelseprio. Ce style «hellénistique» fugitif n'a donc pas été apporté à Rome par un Alexandrin, mais par un Byzantin. A. G.

S. PELEKANIDI, Ἡ Φορητὴ Εἰκὼν τῆς Ὁδηγητρίας τῆς Μονῆς Χελανδαρίου. Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερὶς εἰς μνήμην Γ. Π. Οἰκονόμου 2 (1953—1954) 75—83. — Ὁ σ. παραλληλίζει ἀπὸ ἀπόψεως τεχνοτροπίας τὴν εἰκόνα τῆς Ὁδηγητρίας τοῦ σκευοφυλακίου τῆς Μονῆς Χελανδαρίου πρὸς τὴν Θεοτόκον τοῦ μωσαϊκοῦ τῆς Δεήσεως τῆς Ἁγίας Σοφίας καὶ τὴν θεωρεῖ ἔργον τοῦ τέλους τοῦ 12ου αἰῶνος τῆς τέχνης τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Παρατηροῦμεν ὅμως ὅτι στενωτέρα ἀναλογία συνδέει τὴν ὑπὸ ἐξέτασιν εἰκόνα πρὸς τὴν ἐν τῷ Ἱ. βήματι Ὁδηγήτριαν τοῦ Βατοπεδίου τοῦ 14ου αἰῶνος. M. G. S.

N. PORFIRIDOV. *Выдающийся памятник древнерусской живописи (об иконе «Сошествие во ад» XIV в.* Искусство 2 (1959) 67—71, илл. — Publication d'un monument d'une haute valeur artistique de la peinture vieux-russe appartenant à la collection du Musée d'Etat russe de Léningrad. A. Bk.

V. POULSEN, *Le premier Byzantin.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 509—512. — An einem neu erworbenen Porträtkopf der Ny Carlsberg Glyptothek in Kopenhagen, wahrscheinlich Leo I, darstellend, knüpft der Verfasser Bemerkungen über den Typus frühbyzantinischer Kaiserporträts. Irm.

L. REEKMANS, *La «dextrarum junctio» dans l'iconographie romaine et paléochrétienne.* Bull. de l'Inst. Hist. Belge de Rome 31 (1958) 23—95 + 16 pl. h.-t. — On trouve entre autres choses dans cet article, un inventaire de ces représentations dans l'art oriental au Ve et au VIe siècles (p. 77—88). A. G.

M. SALMI, *Un problema storico-artistico medievale.* (A proposito di un mosaico scoperto nel duomo di Narni.) Bollettino d'Arte 43 (1958) 213—231. — Edition et commentaire d'une mosaïque de la fin du IXe siècle, découverte dans la cathédrale de Narni (province de Terni, Italie). Elle représente sur fond bleu un Christ assis tenant la croix de la main gauche et bénissant de la droite à la grecque; il faut la rapprocher de la mosaïque absidiale de San Marco de Rome (très influencée par l'art byzantin). Cet article, devenu communication à la VIe semaine de Spolète, a été réédité dans les Actes, *La città nell' alto medioevo* (Aprile 1958). Spolète, 1959, p. 703—727. A. G.

G. et M. SOTIRIOU, Εἰκόνες τῆς Μονῆς Σινᾶ. *T. A'*.... (V. Byzantinoslavica XVIII, 367.) *T. B'*, Ἀθῆναι 1958, pp. 247. — Compte-rendu: I. BARNEA, Mitropolia Olteniei 11—12 (Craiova, 1958) 835—845. M. G. S.

N. STEFANOVA, *Bereits im 14. Jahrhundert...* Bulgarien von heute 1 (1959) № 3, 28—30. — Über die Wandmalereien in den Höhlen von Ivanovo, Werke der Schule von Tirnovo (14. Jahrhundert). Irm.

E. STOMMEL, *Beiträge zur Ikonographie der konstantinischen Sarkophagplastik.* Bonn, Hanstein, 1954, pp. 143 + 16 tab. (Theophaneia, 10). — An Hand der Untersuchung eines jüngst unter Sankt Peter in Rom gefundenen frühchristlichen Sarkophages versucht der Verfasser die tektonischen Gesetze der konstantinischen Sarkophagfriese überhaupt zu entwickeln. Er stellt fest, daß die Darstellungen nach der Bibel oftmals nicht so sehr den buchstäblichen Sinn wiedergeben als typologischen Gehalt ausdrücken. — Compte-rendu: E. KIRSCHBAUM, Byz. Zeitschr. 49 (1956) 142—144. U. Tr.

A. SVIRIN, *К вопросу об изображении некоторых бытовых предметов в произведениях древнерусского искусства.* Гос. Третьяковская Галерея, Материалы и исследования 11 (Москва, 1958) 3—9, 4 табл. — L'auteur analyse en particulier les tissus représentés sur les icônes russes, du XIIe au XVIe siècle. Il en souligne l'importance pour assurer la date et les caractéristiques des relations de la Russie avec l'Italie et autres pays. A. Bk.

A. SVIRIN, *Древнерусская живопись в собрании Государственной Третьяковской Галереи.* Москва, 1958, стр. 12 + 65 илл. + 12 стр. примечаний. — Научно-популярное введение и краткие каталожные данные к альбому. A. Bk.

J. ŠEJNINA, *Реставрация фрагмента стенной росписи из Афона.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XII (1958) 58—60, илл. 3. — Публикуется фрагмент фресковой росписи XVI в. из афонского монастыря Пантократора. A. Bk.

H. TORP, *Il problema della decorazione originaria del tempietto longobardo di Cividale del Friuli.* Quaderni della Face 18 (1959) 1—47. — En avant-propos à la publication du monument, l'auteur, par des comparaisons suggestives entre la décoration de Cividale, celle de la chapelle S. Teodote à S. Marie Antique et celle du S. Sauveur de Brescia, invite à considérer comme acquis les points suivants: la date, milieu du VIII^e siècle; la décoration de S. Sauveur et celle de Cividale sont l'œuvre des mêmes artistes, qui comprennent dans leurs rangs certainement un peintre byzantin entouré d'artisans (?) de l'école romaine et de l'école lombarde. Toujours la même route: Orient grec — Rome — Pavie — Italie du Nord. A. G.

P. A. UNDERWOOD, *Third Preliminary Report on the Restoration of the Frescoes in the Kariye Camii at Istanbul by the Byzantine Institute, 1956.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 235—265. — As the title states, this is the third of the series of preliminary reports which Professor Underwood has been publishing on the frescoes in Kariye Camii at Istanbul. Cf. Byzantinoslavica XIX, 389. P. Ch.

G. WACKER, *Ikonographische Untersuchungen zur Darstellung Daniels in der Löwengrube.* Phil. Diss. Marburg vom 26. 2. 1955, pp. 113, 37 (Maschinenschr. vervielf.). — Die Arbeit umfaßt nicht nur, wie der Titel angibt, die Darstellungen der Danielgeschichte, sondern auch die Quellen, aus denen diese Darstellungen möglicherweise abzuleiten sind. Das Material ist chronologisch angeordnet, einzelne besondere Formen (z. B. das „Majestas-Schema") werden gesondert behandelt. Die eingehende Besprechung gerade der frühchristlichen Typen der Danielgeschichte gibt der Dissertation ihren Wert für den Byzantinisten. U. Tr.

E. Arts mineurs

A. BANK, *Крышка серебряного сосуда из Ненец[кого] округа.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XV (1959) 49—52, 3 илл. — Publication provisoire d'un objet nouvellement acquis par l'Ermitage: [il]lustrations de musiciens, de danseurs et danseuses, d'acrobates ainsi que d'animaux [et] d'oiseaux. Le style et la technique témoignent de l'union d'éléments caractéristiques [de] l'art usité au XII^e siècle, en particulier en Europe orientale, en Russie et ailleurs. Il n[']est pas exclu que le couvercle ait été créé dans quelque centre provincial byzantin. A. Bk.

I. BARNEA, *Amforele feudale de la Dinogeția.* (Les amphores féodales de Dinogeția.) Stud. şi Cercetări de Ist. Veche (1954) № 3—4, 513—530. — Classification typologique et chronologique des amphores féodales trouvées dans le site de Garvăn-Dinogeția, appartenant aux X^e et XI^e siècles. L'auteur remarque la présence de quelques fragments, qui peuvent être datés même de la fin du IX^e siècle et du commencement du X^e siècle. Les amphores importées portant les marques des ateliers grecs, ressemblent aux exemplaires trouvés à Constantinople, Chersones, Sarkel, etc. appartenant à la même époque. L'auteur souligne aussi l'existence d'imitations locales. C. N.

G. D. BELOV, *Два поливных блюда из Херсонеса.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XI (1957) 48—49, илл. 2. — Описание двух блюд, одного с изображением борьбы человека со зверем, другого с изображением коня. Автор без достаточной аргументации отвергает предложенную для подобных вещей А. Якобсоном дату XI—XII вв. и предлагает свою XIII—XIV вв. A. Bk.

G. D. BELOV, *Средневековая бронзовая чаша из Херсонеса.* Совет. археол. (1958) № 2, 203—206, илл. — Mittelalterliche Bronzeschale mit Darstellungen und lateinischen Inschriften. Ähnliche Bronzeschalen sind in mehreren Ortschaften Mitteleuropas gefunden worden, in Chersonnesus war sie bisher unbekannt. Der Verfasser folgert, daß unser Fund ebenfalls aus einer westlichen Werkstatt stammt. Die Bronzeschale wurde mit anderen Überbleibseln aus dem 13.—14. Jahrh. ausgegraben. A. K.

N. CHOLOSTENKO, *Новый памятник древнерусского прикладного искусства (серебряная чаша из Чернигова XII в.).* Искусство 9 (1959) 62—65, илл. — Памятник высокого художественного значения, весьма близкий другой чаше, определяемой

акад. И. А. Орбели как киликийская (см. его статью в сборнике «Памятники эпохи Руставели», Ленинград, 1938, 263—274). A. Bk.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Грузинское чеканное искусство с VIII по XVIII век. Альбом, исторический очерк, аннотации.* Тбилиси, 1957, 200 табл. + 21 стр. — Текст на русском, грузинском, немецком, французском и английском языках. A. Bk.

K. ERDMANN, *Der orientalische Knüpfteppich. Versuch einer Darstellung seiner Geschichte.* Tübingen, Wasmuth, 1955, pp. 71, 66 + 8 tab. — Der Verfasser gibt sowohl eine Entwicklungsgeschichte der geknüpften Teppiche in großen Zügen als auch eine Übersicht über die verschiedenen Formen und das erhaltene Material. Hervorzuheben ist, daß er in künstlerischer Hinsicht dem türkischen vor dem persischen Teppich den Vorzug gibt. U. Tr.

E. FLEMMING, *Das Textilwerk. Gewebe von der Spätantike bis zum Anfang des 19. Jahrhunderts.* Neu bearbeitet und mit einleitendem Text von R. JAQUES. Tübingen, Wasmuth, 1957, pp. XXXII + 288 schwarz-weiße u. XVI farb. tab. — Umfassende Erneuerung des 1927 erschienenen Tafelwerkes, das jetzt neben einer allgemein orientierenden Einführung über 500 repräsentative Abb. bietet. Dabei werden das christliche Ägypten, Byzanz und Sizilien angemessen berücksichtigt. U. Tr.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali in Italia. IV: Sicilia (Parte prima).* Boll. B. Gr. Grottafer., N. S. 12 (1958) 151—162. — Il s'agit d'un enkolpion (conservé au Musée National de Palerme) exécuté peut-être en Sicile aux environs de l'an 800 et faisant partie d'un petit trésor trouvé en 1878 près de Mazzara (Sicile). On en connaît 4 autres: un en bronze (S. Georges de Ragusa Iblea), un conservé à Syracuse au Musée National du Palazzo Bellomo; un dernier qui se trouve dans une collection privée. Cf. Byzantinoslavica XIX, 389; XX, 195. A. G.

Z. LVOVA, *Технологическая классификация стеклянных бус домонгольской Руси.* Сообщ. Гос. Эрмитажа 14 (1958) 15—18, илл. A. Bk.

M. A. MUSICESCU, *O broderie necunoscută din vremea lui Neagoe Basarab.* (Une broderie inconnue de l'époque de Neagoe Basarab.) Studii şi Cercetări din Ist. Artei V (1958) № 3—4, 35—38 + 9 fig. — Description d'une grande et importante broderie valaque, réalisée sous le règne de Neagoe Basarab (1512—1521), conservée aujourd'hui à l'Oruženaja Palata du Kremlin de Moscou. Cette œuvre brodée représente dans une composition monumentale la « Descente de la Croix ». L'auteur essaye de trouver quelques traits du style de la broderie caractéristique pour l'art moldave de la même époque, mais n'apporte pas d'arguments pour cette affirmation. Cette remarquable broderie est présentée isolée, l'auteur ne l'étudie pas dans l'ensemble de la broderie valaque du XVe—XVIe siècle, bien qu'on garde beaucoup d'exemplaires dans notre pays et aux monastères du Mont Athos. C. N.

M. C. ROSS, *The Chalice of Sisinios, the Grand Logothete.* Greek, Roman and Byz. Stud. 2 (1959) 5—10. — A note, with photographs, on the famous chalice now in the treasury of Saint Mark's in Venice which has the name of Sisinios, the donor, inscribed on it. Sisinios is identified with the Sisinios who was general logothete during the reign of Romanus II and the chalice is dated between 959 and 963. The chalice is described as a "superb Byzantine work of art". P. Ch.

Á. SOMOGYI, *Paleologkori bizánci encolpion őszláv változatai.* (Variations vieux-slaves d'un encolpion de Byzance de l'époque Paléologue.) Művészettörténeti Értesitő 7 (1958) 274—276. — En déclarant que les études sur les icones en relief sont encore bien négligées, l'auteur publie trois encolpions revêtus d'inscriptions vieux-slaves dont deux se trouvent dans le Musée Chrétien d'Esztergom (Gran) et un dans le Musée des Arts Décoratifs à Budapest — et qu'il reproduit d'après des photographies. Ils peuvent être datés des XVIe—XVIIe siècles et représentent des variations d'un encolpion byzantin du temps des Paléologues qui se trouvent au Museo Civico à Venise. La publication de l'inscription grecque de celui-ci, de même que la traduction hongroise est incorrecte. Gy. M.

F. Musique

G. DÉVAI, *Notre quinzième manuscrit de chant byzantin ...* (V. Byzantinoslavica XVII, 400; XIX, 390.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient 3 (1958) 275. D.-Je.

G. DÉVAI, *The musical study of Cucuzeles in a manuscript of Debrecen ...* (V.

Byzantinoslavica XVII, 400; cf. Byzantinoslavica XX, 392.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 3 (1958) 202—203. D. Je.

C. HØEG, *Les rapports de la musique chrétienne et de la musique de l'antiquité classique.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 383—412. — Ausgehend von einer Analyse der Musikkultur Griechenlands, Roms und des Imperiums, überprüft der Verfasser die Belege für die christliche Zeit und kommt dabei zu folgendem Ergebnis: Der klassische Einfluß auf die christlich-byzantinische Musik ist denkbar gering. Umso stärker sind die Einwirkungen der Synagoge. Doch machte sich der neue Glaube auch von diesen sehr bald frei, so daß man die byzantinische Musik als eine durchaus eigenständige Erscheinung ansprechen muß. Irm.

P. MIHAIL, *Despre cîntarea bisericească.* (Sur le chant ecclésiastique.) Mitropolia Moldovei 3/4 (Iaşi, 1959) 214—228. — C'est la traduction d'une recherche publiée par le prof. I. Parijskij de Léningrad dans le Journal de la Patriarchie de Moscou 11 (1949), qui propose d'accentuer la musique orthodoxe-psaltique, en style byzantin traditionnel, mais sans éliminer les caractéristiques nationales. M. Ş.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS DE BYZANCE AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations (byzantinoslaves) historiques et questions cyrillométhodiennes

D. ANGELOV, *Die Rolle der Slawen in der Frühgeschichte des byzantinischen Reiches.* Palaeologia III, Nr. 3/4 (Osaka, 1959) 84—90. — Zusammenfassende Betrachtungen über die Bedeutung der slawischen Einsiedlung auf der Balkanhalbinsel. Der Verfasser führt aus, daß die Rolle der Slawen sich nicht nur in einer destruktiven Auswirkung erschöpft, wie man manchmal zu glauben pflegt. Die slawischen Stämme drangen in das byzantinische Territorium ein nicht nur als Eroberer, welche die angegriffenen Länder plündern und verwüsten. Sie waren zugleich Träger solcher sozial-wirtschaftlicher Verhältnisse, die sich von den in Byzanz bestehenden Verhältnissen scharf unterschieden und die nach der Einsiedlung der Slawen auf dem Balkan eingeführt und weiterentwickelt wurden. D. A.

D. ANGELOV, *Die gegenseitigen Beziehungen und Einflüsse zwischen Byzanz und dem mittelalterlichen Bulgarien.* Byzantinoslavica XX, 40—49. A. D.

О. А. BELOBROVA, *Посольство Константинопольского патриарха Филофея к Сергию Радонежскому.* Сообщ. Загорского Гос. Музея-Заповедника 2 (1958) 12—18, илл. 2. A. Bk.

K. V. CHVOSTOVA, *История южных славян в VI—XV вв. в советской исторической литературе 1950—1957 гг.* Виз. Врем. XV (1959) 185—195. — Compte-rendu bref de la littérature soviétique concernant les Slaves du Sud de la période entre le VI^e^ et le XV^e^ siècles. A. K.

J. DOWIAT, *Chrzest Polski.* (Le baptême de la Pologne.) Warszawa, 1958, pp. 196. — Bon travail de vulgarisation. Le second chapitre traite des légendes concernant l'activité de Cyrille et de Méthode conservées en Pologne (pp. 30—52). Elles sont tardives, car du XIX^e^ siècle. Le troisième chapitre traite de la christianisation des Slaves et l'auteur y apprécie dûment la part prise par Byzance. Kap.

Iv. DUJČEV, *Un episodo dell' attività di Constantino Filosofo in Moravia.* Estrato di „Richerche Slavistiche", № III, in memoriam Enrivo Damiani. Roma, 1954, pp. 90—96. — Compte-rendu: J. VAŠICA, Byzantinoslavica XX, 95—98. A. D.

A. FLOROVSKIJ, *К изучению истории русско-византийских отношений.* Byzantinoslavica XX, 63—74. A. D.

E. FRANCES, *Les relations russo-byzantines au XII^e^ siècle et la domination de Galicie au Bas-Danube.* Byzantinoslavica XX, 50—62. A. D.

B. D. GREKOV, *Избранные труды, тт.* I—II. Москва, 1957—1959, стр. 450 и 624. — Vol. I: *Винодол* (pp. 31—107), *Полица* (p. 109—263), *Польская правда* (pp. 265—442). Vol. II: *Киевская Русь* (pp. 11—410) et quelques articles sur l'histoire de l'Etat de Kiev. Une nouvelle édition des travaux de l'éminent historien russe sur les Slaves et sur l'ancienne histoire russe. A. K.

O. HALECKI, *The Tradition of Medieval Slavdom: New Interpretations.* Traditio 14 (1958) 401—442. — Reviews the recent literature on medieval Slavdom and pleads

against identifying the historical evolution of Russia with that of all the Slavs. While, therefore, the tradition of the Kievan state is definitely a part of the medieval tradition of the Slavs and with it, part of the medieval tradition of Europe, the tradition of the new Russia in the Volga basin, which was already opposed to that of Kiev when it originated in the twelfth century emerged from the catastrophe of the Mongol invasion in the thirteenth century with its own typical features, which under the leadership of Moscow were finally shaped in the fourteenth and fifteenth centuries. P. Ch.

K. HORÁLEK, *La traduction vieux-slave de l'Evangile — sa version originale et son développement ultérieur.* Byzantinoslavica XX, 267—284. A. D.

E. KONIK, *Śląsk starożytny a Imperium Rzymskie.* Warszawa-Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo, 1959, pp. 292 + XV tab. (Polskie Towarzystwo Archeologiczne, Biblioteka Archeologiczna, 9). — Die höchst subtile, die literarische Übersetzung wie vor allem das archäologische Material (in umfangreichen Listen) berücksichtigende Untersuchung ist bis zum 5. Jahrhundert hingeführt. Irm.

B. LAOURDAS, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ ἱεραπόστολοι τῶν Σλάβων. Tirage à part de Νέα Ἑστία 63 (1958) pp. 10. — Öffentlicher Vortrag vom 5. Mai 1957, im wesentlichen auf den Arbeiten Dvorniks basierend. Irm.

P. MEYERVAERT — P. DEVOS, *Trois énigmes cyrillo-méthodiennes de la « Légende Italique » résolues grâce à un document inédit.* Anal. Boll. LXXIII, fasc. III—IV (Bruxelles, 1955) 375—461. — Compte-rendu: J. VAŠICA, Byzantinoslavica XX, 329—332. A. D.

G. V. PANFILOV, *Некоторые черты эстетического мировоззрения древнерусского общества.* Вестник Ист. мировой культуры (1958) № 5, 20—32. — Mit franz. Zusammenfassung, SS. 32—34. A. K.

P. PETROV, *Още за годината, когато е била изнамерена славянската азбука.* Ист. Преглед XIV (1958) кн. 5, 92—102. — Nochmals zur Frage des Entstehungsjahres des slawischen Alphabets. Im Gegensatz zu den Ausführungen von K. Kuev (vgl. Ист. Преглед XII, кн. 5, 83—93) versucht der Verfasser nachzuweisen, daß die alexandrinische Ära im mittelalterlichen Bulgarien nicht in Gebrauch gewesen ist und daß der bulgarische Schriftsteller Črьnorizecь Chrabrъ in seiner Schrift «О писменехъ» diese Ära nicht angewandt habe. D. A.

R. ROGOŠIĆ, *De incarceratione et migrationibus Methodii, Slavorum praeceptoris et archiepiscopi.* Slavia XXV (№ 2 dédié au Prof. Dr Jos. Vajs à son 90e anniversaire, 1956) 262—282. — Lors de son premier séjour à Rome, en 869, Méthode fut ordonné évêque et installé archevêque pour les nations slaves. D'après la narration de la Vie de Naum, il se dirigea ensuite tout d'abord vers la Bulgarie. Ce pays venait cependant d'être subordonné au patriarcat de Constantinople par décision du synode de Constantinople en 870. Pour cette raison Méthode se rendit en Pannonie. Le prince de ce pays Kocel l'envoya de nouveau auprès du Pape avec la prière que Méthode fût établi sur le siège de St Andronique à Sirmium. La Pannonie, faisant partie de l'ancienne province Illyricum, ressortissait selon le droit canonique à la juridiction de Rome; mais, en fait, elle était depuis 75 ans sous l'administration ecclésiastique de l'archevêque de Salzbourg. Les intérêts du trône papal se heurtèrent donc, même dans cette région, à ceux des évêques locaux. Méthode, accusé d'être entré sans autorisation dans un autre diocèse, fut jugé par le tribunal de la province ecclésiastique bavaroise. Dans un procès conduit de façon non-canonique, il fut condamné et pendant trente mois emprisonné en Souabe. Toutefois le Pape Jean VIII n'était pas disposé à renoncer à son droit au diocèse pannonique. Par l'intermédiaire de son légat, il stipulait que ce diocèse, enlevé à Méthode sans justification, lui fût rendu. La cause ne devait être dûment reprise à Rome qu'après l'écoulement du délai fixé; jusqu'à cette date cependant, le service divin slave en Pannonie resta défendu. Les évêques bavarois, que le pape fit poursuivre par des répressions, mirent Méthode en liberté, mais ne consentirent pas à son retour en Pannonie. Entretemps les Moraves ayant chassé les prêtres allemands, demandèrent au pape de leur envoyer Méthode en tant qu'« archevêque et maître ». Méthode put ensuite tranquillement déployer son activité en Moravie. Le service divin slave fut solennellement approuvé pour ce pays par la bulle « Industriae tuae » de 880. Enfin, dans le délai fixé, le procès concernant la Pannonie fut repris: on reconnut le droit de Méthode, mais seulement en théorie — il ne put plus y revenir. L.

B. A. RYBAKOV, *Русь и страна «Андалус» в IX—X веках.* Совет. востоковедение (1958) № 4, 116—119. Avec résumé en anglais. — L'auteur incline à accepter les

conclusions formulées par N. K. Nefedova, et comprend le terme « Andalus » dans un sens plus large (tel qu'Asie-Mineure). Il s'efforce de reconstruire l'image des relations russo-byzantines durant la première moitié du 10e siècle. A. K.

D. SREJOVIĆ, *Les anciens éléments balkaniques dans la figure de Marko Kraljević*. Živa antika 8 (1958) 75—97. — Comparaison de la figure du chevalier de Madara avec celle de St. Georges et de Kraljević Marko. D.-Je.

A. A. ZIMIN, *Повести XVI века в сборнике Рогожского собрания*. Записки отд. рукописей Гос. библ. им. В. И. Ленина 20 (1958) 186—204. — Le manuscrit (ГБЛ, ф. 247, № 82) contient également une note brève sur Byzance. A. K.

C. Relations (byzantinoslaves) littéraires

B. St. ANGELOV, *К вопросу о начале русско-болгарских литературных связей*. Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 132—138. — Encore bien avant l'introduction officielle du christianisme, des monuments de la littérature slave provenant de Bulgarie avaient déjà pénétré en Russie. L'article contient également quelques remarques sur les relations russo-byzantines au Xe siècle et en particulier sur la date des pourparlers entre le prince Svjatoslav et Jean Tzimiskès (juillet de la 15e et nullement de la 14e indiction, c'est-à-dire l'année 6.480 = 972). A. K.

Iv. GOŠEV, *Рилски глаголически листове*. София, 1956, pp. 150 + XVII tabl. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XX, 99—101. A. D.

N. K. GUDZIJ, *Литература Киевской Руси и древнейшие инославянские литературы*. IV Международный съезд славистов. Доклады. Москва, 1958, pp. 66. — Il s'agit ici de l'étude de la question de l'influence des littératures slavo-occidentale (morave), bulgare et byzantine sur la Russie. L'auteur refute la thèse de N. K. Nikolskij sur l'influence considérable de la littérature slavo-occidentale sur la Russie. Il reconnaît l'influence des littératures bulgare et byzantine mais il prouve en même temps la haute culture et l'originalité de la vieille Russie. A. K.

N. K. GUDZIJ, *Новейшие издания и исследования выдающегося переводного памятника Древней Руси*. Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. 17 (1958) вып. 6, 561—569. — Besprechung des Buches: Н. А. МЕЩЕРСКИЙ, *Ист. иудейской войны* (v. Byzantinoslavica XX, 202). A. K.

N. K. GUDZIJ, *У истоков великой славянской литературы*. Рус. лит. (1958) № 3, 40—56. — Der Verfasser behandelt sowohl die russisch-byzantinisch-bulgarischen, wie auch russisch-tschechischen Literaturbeziehungen. Eingehender in seinem Buch: Н. ГУДЗИЙ, *Литература Киевской Руси*. A. K.

R. O. JAKOBSON, *Изучение «Слова о полку Игореве» в Соединенных Штатах Америки*. Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 14 (1958) 102—121. — L'auteur utilise quelques monuments de la littérature byzantine (*L'apparition de Méthode de Patara*); le traité rhétorique de Georges Chirovoskos; la chronique de Manassès. L'auteur ajoute à son étude la bibliographie des travaux qui ont paru aux Etats-Unis sur « La geste d'Igor » (1943—1956) ainsi que la traduction de la « Geste » en langue russe moderne. A. K.

V. Sl. KISELKOV, *Проуки и очерти по старобългарска литература*. София (Бълг. Акад на Науките, Инст. за бълг. лит.) 1956, pp. 398. — Compte-rendu: J. SEDLÁČEK, Byzantinoslavica XX, 327—329. A. D.

V. A. KOLOBANOV, *К вопросу о датировке первого «Слова» Серапиона Владимирского*. Учен. Зап. Владимирского пединститута 4 (1958) 250—258. — Das erste „Slowo" von Serapion Wladimirskij entstand nicht um das J. 1230 (so J. V. Petuchov, *Серапион Владимирский — русский проповедник XIII в.*, СПб, 1888, стр. 235), sondern viel später, um das J. 1270, als Serapion schon nach Wladimir übergesiedelt war. Unter anderen Texten zitiert der Verfasser auch die Erzählung von Nestor Iskander über Eroberung Konstantinopels. A. K.

Cv. KRISTANOV—Iv. DUJČEV, *Естествознанието в средновековна България*. Сборник от исторически извори. София, 1954, pp. 630 + 54 fig. h.-t. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XX, 104—107. A. D.

D. S. LICHAČEV, *Человек в литературе Древней Руси*. Москва-Ленинград, 1958, стр. 186, илл. — Un livre d'importance cardinale contenant l'histoire de la littérature vieille russe dans son évolution dialectique. Dans un aperçu très bien documenté, l'auteur suit le développement et le déclin de différents systèmes de la conception du monde et de différentes conceptions esthétiques. L. n'étudie pas la continuité des accomplissements

littéraires (ce qui menait souvent à de fausses conclusions et devait représenter la littérature médiévale comme une apparition futile et sans vie), mais le changement de la représentation des gens, ce qui reste toujours le thème le plus important en littérature. Les raisonnements du livre de L. seraient également fort utiles à l'étude de la littérature byzantine. A. K.

N. A. MEŠČERSKIJ, *Искусство перевода Киевской Руси.* Труды отдела древнерус. лит. Инст. рус. лит. АН СССР 15 (1958) 54—72. — On traduisait en Russie non seulement du grec, mais également de l'ancien hébreu, du syrien et probablement aussi du géorgien. Nous pouvons aisément suivre, le perfectionnement graduel de l'art de la traduction dans l'ancienne Russie. A. K.

I. V. PETROVA, *Некоторые вопросы теории перевода (на материале новой попытки перевода «Слова о полку Игореве» на английский язык).* Труды Тбилисского пединститута иностр. языков I (1958) 239—360. — Avec résumé géorgien, pp. 361—363. — La traduction anglaise de « La Geste d'Igor » (pp. 336—360) avec introduction du traducteur. A. K.

Художественная проза Киевской Руси XI—XIII веков. Москва, 1957, стр. 370. Составление, переводы и примечания И. П. ЕРЕМИНА и Д. С. ЛИХАЧЕВА. Вступительная статья Д. С. ЛИХАЧЕВА. — „Povjest' Vremennych Let", Heiligenvitae und einige Exemplare der altrussischen Beredsamkeit in russischer Übersetzung. Die Texte sind ausführlich kommentiert. Die Verfasser beziehen dabei die Fragen der russisch-byzantinischen Verhältnisse mit ein. Was die byzantinische Geschichte anbetrifft, sind aber einige Irrtümer zu verzeichnen. Leos VI. Todesjahr (S. 297) ist falsch angegeben; Romanus I Lacapenus wurde nicht 919 (S. 298) Basileus, sondern 920; Панфир-деместик war natürlich kein Mitglied der Palastgarde (S. 298), sondern δομέστικος τῶν σχολῶν der Oberbefehlshaber der östlichen Themen. A. K.

R. SAMARIN, *Вопросы литературы, на IV Международном съезде славистов.* Интернациональная лит. (1958) № 12, 212—217. A. K.

Сборник ответов на вопросы по литературоведению. Акад. Наук СССР. IV Международный съезд славистов, Москва, 1958, pp. 295. — Les articles suivants se rapportent à la byzantinologie: Е. Э. ЛИПШИЦ, Какое значение имели старославянские переводы с греческого в формировании древнеславянских литератур (стр. 5—6); И. ВАШИЦА, М. КОУТНАЯ, Е. ПРОХАЗКОВА, Каковы были связи древней русской литературы с литературами западных славян (стр. 7—17); А. БАЛОТЭ, Каковы взаимоотношения древнеславянских литератур с литературами молдаво-валашской и венгерской (стр. 18—19); А. БАЛОТЭ, Ф. ВОЛЬМАН, В чем значение богомильства для славянских литератур средневековья (стр. 20—24); В. П. АДРИАНОВА-ПЕРЕТЦ, Проблемы поэтики средневековых славянских литератур (стр. 282—284). A. K.

M. N. TICHOMIROV, *Начало славянской письменности в свете новейших открытий.* Вопросы ист. (1959) № 4, 98—105. — Une analyse critique des travaux récents (de V. Ivanov, de D. Bogdan, d'E. Georgiev, d'Iv. Dujčev et d'autres) sur l'histoire de la littérature slave des IXe et Xe siècles. L'auteur en vient à la conclusion que « les écrits des Slaves, de même que ceux des autres nations, ne furent pas le fruit du travail d'un seul écrivain très doué et ne purent pas apparaître dans un lieu abandonné (p. 103). Il regarde comme tout à fait vraisemblable que la littérature slave se soit nécessairement développée en relation avec la christianisation des Slaves établis sur le territoire de l'Empire byzantin. A. K.

A. VAILLANT, *L'Homélie d'Epiphane sur l'ensevelissement du Christ. Texte vieux-slave, grec, et traduction française.* Zagreb 1958, pp. 101. (Radovi Starosl. Inst. 3, pp. 1—101.) — Compte-rendu: A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XX, 102—104. A. D.

D. WARD, *Слово о полку Игореве. К проблеме художественного перевода.* Культура и жизнь (1959) № 2, 50—53, илл. A. K.

Sl. WOLLMAN, *Slovo o pluku Igorově jako umělecké dílo.* Rozpravy Československ. Akad. Věd, roč. 68 (1958) seš. 10, pp. 171. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XX, 332—336. A. D.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

G. M. HARTMANN, *Значение греческой культуры для развития итальянского гуманизма.* Виз. Врем. XV (1959) 100—104. — L'auteur étudie l'influence des écrivains et des savants byzantins sur le développement de la culture italienne du XVe siècle. A. K.

A. GASPARD, *L'apport byzantin dans la région alpine...* (V. Byzantinoslavica XIX, 187.) — Compte-rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVIII (1958) 225—226. R. G.

H. A. R. GIBB, *Arab-Byzantine Relations under the Umayyad Caliphate.* Dumbarton Oaks Papers 12 (1958) 219—233. — It is not war and diplomacy that Gibb discusses here, but certain cultural influences, particularly the Byzantine inspiration of the Umayyad policy of erecting imperial religious monuments. The authenticity of the Arab tradition which indicates this inspiration has been recently denied, but Gibb offers convincing arguments why this denial cannot be supported. P. Ch.

E. MARÓTI, *A varsói Cicero-konferenciáról.* Antik Tanulmányok 5 (1958) 143—145. — Auf der Cicero-Konferenz in Warszawa im Dezember 1958 hielt u. a. J. Irmscher einen Vortrag über „Cicero und Byzanz". Irm.

C. TRYPANIS, *Dante and a Byzantine Treatise on Virtues and Vices.* Actes du IXe Congrès Intern. d'Et. Byz., Thessalonique 1953, Tome III. Athènes, 1958, p. 275. — Résumé. R. G.

XI. VARIA

P. CANIVET, *Théodoret de Cyr. Thérapeutique des maladies helléniques.* I (Livres I—VI, pp. 1—99 + 100—287, pages doubles), II (Livres VII—XII, pp. 296—446 + 447—522, pages doubles). Paris, 1958. — Texte critique, Introduction, traduction et notes. La traduction est précédée d'une substantielle Introduction, comportant 5 chapitres: 1. Théodoret — milieu, formation, activités; 2. La *Thérapeutique*, actualité, plan, objet; 3. La méthode apologétique; 4. La langue et le style; 5. Le texte et la traduction. Elle est suivie d'un Sommaire analytique, donnant l'analyse détaillée, par livre, de la *Thérapeutique*. Des *Tables de références* précieuses terminent l'édition: Répertoire des citations (Index des citations scripturaires. — Index des citations d'auteurs anciens — Index testimoniorum); — Répertoire des noms propres (I. Bible et christianisme; — II. Histoire, littérature, sciences; — III. Mythologie et religions païennes; — IV. Géographie); — Index des mots grecs. R. G.

H. PRELL, *Die Vorstellungen des Altertums von der Erdumfangslänge.* Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. 94. (Abhandl. d. Sächs. Akad. d. Wissen. zu Leipzig, Mathematisch-naturwissenschaftl. Kl., Bd. 46, H. 1.) — Die Abhandlung berücksichtigt natürlich auch die spätantiken und frühmittelalterlichen Quellen (vgl. etwa S. 50 ff. den Abschnitt über die armenischen Chronisten). Irm.

Byzantinoslavica č. 1, ročník XXI. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd (Praha 1, Valentinská 1) v Nakladatelství ČSAV (Praha 2, Vodičkova 40). — Administrace: Poštovní novinový úřad, Praha 3, Jindřišská 14. Rozšiřuje Poštovní novinová služba, která spolu s poštovními doručovateli přijímá objednávky a vyřizuje reklamace. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1. — Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs; Rbl 21,50; US $ 5,30; £ Stg 1,17,10. — © Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd, 1960.

Toto číslo vyšlo v dubnu 1960.

Cena 25,— Kčs.

О. КРАЛИК / ОЛОМОУЦ

PRIVILEGIUM MORAVIENSIS ECCLESIE

Началом чешской историографии является для нас хроника Козьмы Если мы хотим проникнуть поглубже в прошлое, представить себе время предшествовавшее Козьме, то мы должны задаться вопросом о его источниках. На этот вопрос дает ответ сам Козьма, но к сожалению его ссылка на источники не отличается ясностью и тем менее библиографической точностью: ... *maluimus pretermittere, quam fastidium legentibus ingercre, quia iam ab aliis scripta legimus: quedam in privilegio Moraviensis ecclesie, quedam in epilogo eiusdem terre atque Boemie, quedam in vita vel passione sanctissimi nostri patroni et martyris Wencezlai.*[1] Ряд историков пытался стожествить названные Козьмой три источника с сохранившимися памятниками или хотя бы приблизительно определить содержание и характер этих источников. Шкарка заново дает сводку результатов работы исследователей, учитывая при этом и другие ссылки Козьмы на источники: «Из упомянутых источников это прежде всего те, которыми он предположительно мог воспользоваться в архиве и библиотеке капитула, как-то грамоты, анналы и историографические работы (напр., привилегия Моравской церкви, привилегия Пражской епископской кафедры, привилегия костела св. Йиржи, Краткая история Моравии и Чехии), а также легенды (напр., какое-то Житие и мучения св. Вячеслава, скорее всего легенды «Кресценте фиде» и Кристианова, Похвала мучениям св. Вячеслава, Житие и мучения св. Войтеха, скорее всего Канапариево или Версус) .. Этим, к сожалению, он и поставил в затруднительное положение именно нас — в тех случаях, когда эти источники не сохранились (напр., привилегии Моравской церкви и костела св. Йиржи, Краткая история Моравии и Чехии) или когда они приведены и использованы настолько неполно и неточно, что становятся для нас спорными (напр., жития св. Вячеслава и св. Войтеха)».[2] Таким образом Шкарка считает, что первые два источника («Привилегиум», «Эпилогус» = Краткая история Моравии и Чехии) нам неизвестны, что же касается жития Вячеслава, то здесь остается сомнительным, подразумевал ли Козьма «Кресценте» или Кристиана, или же оба произведения одновременно.

Действительно, «Привилегиум» и «Эпилогус» обычно считаются утраченными, идентификация жития Вячеслава (Вацлава) вызывает споры. Наряду с «Кресценте» и Кристианом часто называют и Гумпольда, первые же два источника ищут иногда в сохранившихся текстах, — напр., в легенде «Диффунденте». Вопрос об источниках Козьмы — это вопрос осно-

---

[1] I, 15.

[2] Česká literatura 5 (1957) 157.

воположного значения для понимания развития чешской историографии, а тем самым и исторического сознания в столетиях «до Козьмы», т. е. X-м и XI-м стол. Поэтому оправдана, пожалуй, попытка пересмотра этой проблемы и, по возможности, ее решения.

В основном мы займемся идентификацией упомянутой Козьмой «Привилегии», но ранее того должны познакомиться хотя бы в общих чертах с проблемой трех источников Козьмы[3] во всем ее объеме. Мнения о них складывались под влиянием спора о Кристиане. Со времени выступления Пекаржа (1902) в пользу подлинности труда Кристиана, спор этот разделил чешских историков на два лагеря. Защитники подлинности этого труда старались найти Кристиана в перечислении источников Козьмы: ведь трудно себе представить, чтобы Козьма не знал работы Кристиана и не упомянул о ней в перечислении источников о начале христианства в Чехии (894—929) — если Кристиан писал, действительно, в конце X в. Наоборот те, кто отрицал подлинность творения Кристиана и относил его ко времени после Козьмы, стремились обойтись без Кристиановых писаний и в истолковании трех источников и в анализе материальных данных у Козьмы, так или иначе соприкасающихся с Кристианом. Внимание сосредотачивалось на указании Козьмы *Vita vel passio sanctissimi nostri patroni et martyris Wenczezlai*, вопрос о Кристиане и об источнике Козьмы ставился в виде альтернативы: что подразумевал Козьма под легендой о Вячеславе-Вацлаве — Кристиана или какое-либо иное творение? Вопрос еще осложнялся дальнейшими упоминаниями Козьмы о Вацлавской легенде.[4] Возможно, что в тексте III, 55 Козьма подразумевает житие Вячеслава, составленное Кристианом, но отнюдь нельзя ручаться, что Козьма в отдельных упоминаниях подразумевал всегда одну и ту же Вацлавскую легенду.

Безусловно ошибочно ограничивать решение проблемы Козьма—Кристиан альтернативой: или под Вацлавской легендой (I, 15) подразумевается именно труд Кристиана, или же Козьма в перечислении трех источников о начале христианства в Чехии о нем вообще не упоминает. В силу ряда соображений возможность отожествления Кристиана с Вацлавской легендой (I, 15) минимальна. Прежде всего изучение вопроса привело к выводу, что Козьма в своем перечислении разумел под Вацлавской легендой вероятнее всего легенду «Кресценте».[5] Затем творение Кристиана не является Вацлавской легендой в точном смысле слова. В рукописи оно обозначено как «двойное житие» Людмилы и Вячеслава (Вацлава). По общему же содержанию это изложение чешской истории от прихода в Моравию Кирилла и Мефодия, даже от Пржемысла.

Не подлежит сомнению, что говоря о «Вита вель пассио» (см. выше)

[3] I, 15.
[4] I, 17; III, 55.
[5] J. Ludvíkovský, *O Kristiána*. Naše věda 27 (1950) 215.

Козьма подразумевал не Кристиана; почти достоверно, что под этим обозначением он разумел «Кресценте». Но если он подразумевал бы тут и Гумпольда, ничто, практически говоря, не изменилось бы. Почти исключено, чтобы в распоряжении Козьмы было какое-либо недошедшее до нас житие князя Вячеслава. Агиографическая литература об этом первом чешском святом, восходящая ко времени «до Козьмы», дошла до нас в относительной полноте. В наихудшем случае современный исследователь может допустить наличие неточностей в установлении источников сообщений Козьмы о Вячеславе, реально же мы ничего не потеряем от этого в деле познания «докозьмовской» историографии. По-иному складывается положение с «Привилегиум» и «Эпилогус». В цитированном отрывке Шкарка сожалеет об их утрате и о том, что Козьма в своей хронике недостаточно их использовал. Но действительно ли утрачены первые два источника Козьмы?

Исследователи занимаются ими с момента зарождения исторической критики еще в эпоху просвещения. Вехой является здесь статья Герм. Йиречка, который отожествил «Привилегиум» с первой половиной I главы Кристиана, «Эпилогус» — с его же II и III главами, причем учитывал и «Диффунденте».[6] Новые мысли по этому вопросу высказал Пекарж, но к концу жизни он согласился, в основном, с воззрениями Йиречка: «под привилегией земли Моравской он подразумевал очевидно легализацию славянской литургии, которой (по рассказу Кристиана) Кирилл добился в Риме, под эпилогом земли Моравской и Чешской — его же повествование по истории Моравии при Святополке и о падении ее, а также о начале христианства в Чехии при Борживое; под житием св. Вячеслава — прочие части творения Кристиана».[7]

Выступление Хадоупецкого обозначило собою, как кажется, вступление вопроса о «Привилегии» и «Эпилоге» в решающую фазу. Этот автор в работе «Источники X века» отожествил «Эпилогус» с «Диффунденте», а «Привилегиум» пытался реконструировать на основе четырех сохранившихся памятников: «Диффунденте», Кристиан, «Темпоре Михаэлис» (так наз. легенда Моравская, в дальнейшем сокращено: ЛМ), «Беатус Цириллус» (Преподобный Кирилл, сокращено: ПК). После Халоупецкого широкий пересмотр вопроса произвел Р. Урбанек. По части «Эпилога» Урбанек в принципе не отвергает взглядов Халоупецкого, но существенно отличается от него в датировке. «Привилегиум» он не отожествляет прямо с легендой «Диффунденте», но считает эту последнюю его источником.[8] При этом он полагает, что «Диффунденте» — произведение Божетеха и относится к самому концу Сазавской эпохи.

Для ясности нужно сказать, что Халоупецкий различил две части

[6] Osvěta 34 (1904) 689—693. Йиречек высказывался в этом смысле уже в 1863 г.
[7] Svatováclavský sborník I. Praha, 1934, 93, прим. 107.
[8] Legenda, 156: «прямо из него черпает».

легенды «Диффунденте» (ею занимались уже историки эпохи барокко): собственно «Диффунденте» (эту часть Добровский опубликовал в первом «Критическом опыте») и затем «сермон Фактум» (опубликована Добровским во втором «Критическом опыте»). Пекарж, еще не различая этих двух частей, утверждал, что легенда «Диффунденте» есть производное от труда Кристиана. Халоупецкий принял это мнение для «Фактум», но собственно «Диффунденте» посчитал одним из источников Кристианова труда. Утверждение Халоупецкого, что «Диффунденте» хронологически предшествует Кристиану, было опровергнуто критикой, — в частности, Виликовским и Людвиковским. Тем самым отпало и выдвинутое Халоупецким отожествление легенды «Диффунденте» с «Эпилогом» Козьмы. В этих условиях Ф. М. Бартош высказал мнение, что «Эпилог» все же тожествен с легендой «Диффунденте», но в том ее изводе, который сохранился у Кристиана.[9] От этого воззрения оставался уже только шажок до полного отожествления «Эпилога» с трудом Кристиана. Этот шаг и был сделан Людвиковским. Это известно мне из личных с ним разговоров. Конечно, обосновать свой тезис лучше всего может он сам, но простота и элегантность тезиса поражает с первого взгляда. В общем контексте этой работы я хотел бы лишь отметить, что обозначение труда Кристиана как Epilogus eiusdem terre et Boemie можно вполне объяснить, оно предметно и психологически понятно. Кристиан, действительно, есть нечто бóльшее, чем «Вита вель пассио». Достаточно привести заглавие книги Пекаржа о Кристиане: «Наиболее ранняя чешская хроника». Козьма выразился наподобие Пекаржа, только подчеркнул не раннее возникновение труда Кристиана, а его сжатость («Эпилогус» = Краткая история), и в соответствии с природой предмета добавил: «моравская и чешская». Характеристика, данная Козьмою, вполне подходит к труду Кристиана, и исследователи, начиная по меньшей мере с Г. Йиречка, разными способами сближали этот труд с обозначением, которое мы находим у Козьмы.

Больше всего вредило здесь предвзятое мнение, что труд Кристиана есть Вацлавская легенда; поэтому повторно происходило, я сказал бы, короткое замыкание Кристиана с «Вита вель пассио» Козьмы. Однако, можно убедительно показать, что историческое значение труда Кристиана в наименьшей мере связано с передачей им жития Вячеслава (Вацлавской легендой), в гораздо бóльшей степени — с передачей им жития Людмилы (Людмилиной легендой) и более всего коренится во вступительных главах, говорящих о Великоморавской державе и легендарных фигурах чешской истории — Пржемысле и Борживое. Наиболее наглядно иллюстрирует этот факт известная Бёддецкая рукопись, в которой даны в вольной переработке первые главы Кристианова труда (I—V), текст же Вацлавской легенды взят из «Кресценте». Это сочетание Кристиана с «Кресценте»

[9] Křesťanská rev. (1955) 268—271.

в Бёддецкой рукописи точно воспроизводит соотношение «Эпилога» и «Жития» (Vita) в хронике Козьмы I, 15.

Нужно также вдуматься в положение хрониста в тех случаях, когда он должен был упоминать о более ранней литературе вопроса, нужно учесть его стилистические приемы. Козьма не мог привести известное нам по публикациям и пособиям заглавие труда Кристиана «Vita et passio sancti Wenceslai et sancte Ludmile avie eius», он вынужден был заглавие или вернее обозначение этого труда как-то отличить от легенды «Кресценте». Нужно признать, что он избрал подходящее обозначение.

Остается наиболее трудный вопрос — идентификации «Привилегии». Исходным пунктом может и здесь явиться для нас попытка Халоупецкого. Его работа со многих сторон подверглась критике; при этом были высказаны полезные мысли. Доскочил считал, что «Привилегиум» тожествен с ПК, в его предполагаемой, еще не подвергшейся цензуре форме. Правда, из этого краткого жития ПК, впервые опубликованного Халоупецким,[10] были устранены упоминания о славянской литургии — в частности, о защите ее Константином перед папой. Ввиду того, что Доскочил в согласии с Халоупецким полагает, что под «привилегией Моравской церкви» подразумевается именно разрешение богослужения на славянском языке в Великоморавской державе, он вынужден постулировать существование такого извода ПК, в котором говорилось о таком разрешении.[11] Позже реконструкцией «Привилегии», предложенной Халоупецким, занимался Виликовский. Он показал, что легенда «Диффунденте» (и после отделения от нее гомилетической части, т. е. «Фактум») зависит от Кристиана. Поэтому он вычеркнул ее из числа пособий при реконструкции. Подобным же образом он толкует отношение между остающимися двумя памятниками — ЛМ и ПК. В ПК он не усматривает элементов, которых не было бы в ЛМ. Поэтому ПК он ставит всецело в зависимость от легенды Моравской.[12] В вопросе о соотношении ПК и ЛМ то же, по существу, мнение, что Виликовский, высказывает в своей монографии и Р. Урбанек.[13]

Это одна линия исследования. «Привилегиум» Козьмы ее представители ищут среди легенд кирилло-мефодиевского цикла. Но есть и другая линия. Ее представители термин «привилегиум» понимают в первоначальном точном смысле слова и считают, что «Привилегиум» Козьмы — это грамота Моравской епископской кафедре. Тут высказываются различные мнения — от допущения, что это булла *Industriae tuae* 880 г. до предположения, что Козьма подразумевал здесь грамоту об основании Оломоуцкой епископской кафедры 1063 г. В особенности привлекала некоторых исследователей мысль, что Козьма говорит о каком-то документе

[10] Prameny, 503—505.
[11] Řád 7 (1941) 47.
[12] Řád 7 (1941) 202—203.
[13] Legenda, 137.

эпохи восстановления Моравского епископства, которой в молодые годы он был личным свидетелем. Так напр., Пекарж писал: «Мнения о том, какой источник Козьма подразумевал под «Привилегиум», могут быть, конечно, различны. Я полагаю, что это была грамота, данная в 1063 г. князем Вратиславом при возобновлении Моравского епископства и потом, быть может, уничтоженная епископом Яромиром. В ней безусловно могли быть упомянуты заслуги прежнего архиепископа Моравского св. Мефодия по обращению в христианство Пржемысловцев».[14] Несмотря на привлекательность такого понимания вопроса, я считаю его ошибочным. В формулировке Пекаржа его никак нельзя принять, ибо очевидно, что Козьма говорит об источниках общеизвестных: *maluimus pretermittere, quam fastidium legentibus ingerere, quia iam ab aliis scripta legimus: quedam in privilegio Moraviensis ecclesie*... (I, 15). Чтение грамоты, которую якобы уничтожил епископ Яромир в XI веке, не могло быть противно читателям начала XII века, когда Козьма писал первую книгу своей хроники. И ни в каком случае Козьма не мог ссылаться на не существующий источник.

Это же возражение, хотя и в меньшей, но все-таки достаточно большой степени, относится и ко всей теории о том, что под «привилегиум» подразумевается грамота. Козьма безусловно отличал повествовательные источники от документов. О грамоте — в особенности, если бы речь шла о папской булле, он не мог бы сказать: «iam ab aliis scripta legimus». К тому же административный документ не описывает исторических событий. Слабая сторона концепции Пекаржа и толкований, с нею связанных, заключается в изолировании термина «привилегиум», игнорировании контекста всей главы I, 15. О «Привилегии» Козьма говорит в один прием и теми же словами, как об «Эпилоге» и «Вита вель пассио», т. е. источниках, во всяком случае повествовательных. Если бы кто еще сомневался, того убедит тон Козьмы: «nam et esce execrantur, que sepius sumuntur». Правда, Козьма довольно развязен, но все же так он не говорил бы об императорской или папской грамоте. А именно таковой была по всей вероятности грамота об основании Оломоуцкого епископства.

Несмотря на всё это, мысль о «Привилегии» Козьмы, как привилегии в точном смысле слова, я не считаю излишней и привожу ее не только ради полноты. Интерпретация, данная Пекаржем, безусловно уточняет наше представление о том, как слово «привилегиум» понимал Козьма. В том именно и заключается ее привлекательность, что она предполагает у Козьмы понимание «привилегии» как прав Моравского диоцеза, исторических прав, которые вошли в силу при восстановлении епископской кафедры в 1063 году. Наоборот, Халоупецкий и с ним вместе многие другие понимают «привилегиум» как разрешение славянской литургии. Понимание, предложенное Пекаржем, безусловно реалистичней, больше отвечает

[14] WLL 146. Слова Пекаржа переводим здесь с немецкого.

взглядам и интересам Козьмы. Наоборот, было бы удивительно, если бы Козьма ссылался на «привилегиум» и тем молча признавал его как разрешение славянской литургии. Каждый, кто читал его хронику, хорошо знает, как много места уделено в ней борьбе за Моравскую епископскую кафедру во второй половине XI века; знает также, что Козьма остерегается говорить о богослужении на славянском языке в Чехии, только в подложной грамоте об основании Пражского епископства мы читаем прямое его запрещение (I, 22). Нелепо предполагать что Козьма цитировал какое-либо разрешение ненавистного для него обряда.

Таким образом нет, пожалуй, иного выхода, как искать «Привилегиум» Козьмы среди повествовательных памятников, — конкретно среди легенд кирилло-мефодиевского цикла. С другой стороны нужно помнить, что под «привилегией» Козьма не мог подразумевать разрешение славянской литургии. Мы можем воспользоваться перечнем памятников, составленным Халоупецким, но не для реконструкции, а для идентификации. Коренной поворот во взглядах на взаимоотношения отдельных кирилло-мефодиевских легенд вызвала работа Мейверта и Девоса о легенде Моравской.[15] Возникновение ЛМ отнесено ими — по-видимому, окончательно — ко времени около 1350 года, чем положен конец разноречию исследователей в вопросе об ее датировке. Мне кажется, что болландисты Мейверт и Девос неопровержимо показали, что отношение между ЛМ и ПК было обратным тому, которое постулировали Виликовский и значительное большинство других исследователей. Согласно выводам Мейверта и Девоса в их работе 1956 года легенда ПК была одним из источников в руках составителя (компилятора) ЛМ. Из четырех памятников, которые Халоупецкий привлек к толкованию «Привилегии» Козьмы, Виликовский и др. обоснованно исключили легенду «Диффунденте», теперь Мейверт — Девос исключают и ЛМ. Ввиду того, что Кристиана нужно идентифицировать с «Эпилогом» Козьмы, остается единственно ПК. К отожествлению ПК с «Привилегией» пришел уже, как сказано, Доскочил, но с оговоркою. Но есть ли для оговорки серьезные основания?

Во избежание недоразумений повторяю, что ПК есть самостоятельное житие (легенда).[16] Его нужно строго отличать от одноименного отрывка из Кристиана в бревиарии, который приобрел широкую известность благодаря тому, что издан болландистами в «Акта Санкторум» (1668). Заслуживает внимания и этот текст из бревиария; в особенности было бы важно знать, когда он попал в бревиарий Оломоуцкой диоцезы. Праздник равноапостольных братьев был официально установлен только в середине XIV века. Вопрос заключается в том, можем ли мы предполагать, что уже ранее того текст о них появился в моравском бревиарии. На все подобные вопросы можно будет дать обоснованный ответ лишь тогда, когда будет

[15] Anal. Boll. 74 (1956) 441—469; рецензию см.: Slavia 27 (1958) 475—483.
[16] Prameny, 503—505.

написана история чешского и моравского бревиария. В этих строках мы будем заниматься только самостоятельной легендой ПК.

В. Халоупецкий, впервые издавший ПК, а по существу дела и открывший его, изучал характер и определял временную принадлежность этого памятника: «Всё, что́ говорилось когда-то в первоначальном тексте легенды о богослужении на славянском языке, о связях славянских первоучителей с Царьградом и вообще с христианским Востоком, было из текста вычеркнуто. Правда, по происхождению Кирилл и Мефодий греки, но полномочия вести миссионерскую работу в Болгарии и в Моравии они получают только из Рима. Они выступают повсюду как правоверные члены Римской церкви и латыняне. Посредством полного устранения упоминаний о Царьграде и славянской литургии автор или редактор легенды безусловно преследовал определенную цель и выражал определенную тенденцию. Очевидно он стремился сохранить за обоими славянскими первоучителями ореол святости посредством того, что исключал из легенды всё, что Римская церковь в известный период считала недопустимым или еретическим. Для него Кирилл и Мефодий это просто христианские и латинские миссионеры, ведущие проповедь в Моравии. С этим явлением мы встречаемся и при рассмотрении легенд о св. Людмиле. И ее святость (в частности, в легенде «Фактум эст») была спасена для чехов, крепко державшихся почитания столь значительной святой, просто тем, что из ее жития и мучений было выпущено всё, что́ могло бы напоминать о христианстве в Великоморавской державе и славянском обряде. Это обстоятельство может послужить для нас некоторым руководящим указанием при определении времени возникновения легенды. Это безусловно не было ни время Карла IV ни вообще эпоха восстановления почитания в Чехии славянских первоучителей в конце XIII и в XIV в. В эту эпоху части легенды, говорящие о богослужении на славянском языке, бесспорно не были бы выпущены. Остается только возникновение памятника отнести ко времени, когда устранение упоминаний о славянском обряде и о культурных связях Чехии с Царьградом имело смысл и значение, т. е. примерно к эпохе Козьмы».[17] Выводы Халоупецкого правильны: в десятилетия непосредственно после разделения церквей не только Козьма, но и все тогдашние западные авторы легенд тщательно избегали упоминаний о Византии и Восточной церкви и не менее старательно пользовались каждым случаем, чтобы выразить свое римское правоверие. Халоупецкий обращает внимание в этой связи на проповедь «Фактум», тут же можно назвать наиболее раннее житие Прокопа «Р» (времен епископа Шебиржа), в котором, напр., читаем: *Tempore igitur, quo ex Romana consuetudine inter Pascha et Penthecosten auctorizabili ritu letania triduano ieiunio celebratur.*[18] Из комментария последнего издателя

[17] Prameny, 76—77.
[18] Chaloupecký-Ryba, 136.

мы знаем, что два позднейших редактора жития Прокопа заменили — совершенно независимо друг от друга — витиеватое выражение более простым: «die quadam Rogacionum» (leg. F), «in diebus Rogacionum» (польский пересказ).[19]

Если мы примем датировку Халоупецкого ПК временем Козьмы, то окажемся пред лицом двух проблем. Прежде всего поражает большая скудость рукописной традиции ПК и позднее происхождение рукописей: одна 1390 г., другая даже XV в.[20] Ввиду того, что текст ПК был использован автором ЛМ, мы приходим к эпохе приблизительно перед 1350 г. И при этом условии мы вынуждены предположить, что более 200 лет легенда ПК находилась в забвении. Но в этом нет ничего исключительного. Наиболее ранний полный рукописный текст Кристиана также восходит только к XIV в., «подземное» существование вели и так называемые Итальянские легенды (сокращенно: ИЛ). Также они проникли в чешскую традицию только посредством ЛМ. Вообще XIV век был в Чехии временем общего возрождения старой житийной литературы, особого рода возвратом к первоисточникам.

Но всё это, конечно, только вероятные предположения, не строгое доказательство. Продвинуться вперед мы можем, пожалуй, путем решения второй проблемы: если ПК относится ко временам Козьмы, то возник ли он ранее хроники Козьмы или после нее? Сопоставление обоих памятников приводит к выводу, что ПК возник ранее Козьмы, ибо Козьма судя по всему использовал эту легенду.

Прежде всего язычество изображается в ПК как нечто живое, отнюдь не окутанное мифологической мишурою. Поучительно сравнение с «Диффунденте». Правда, там вещунья по-козьмовски зовется Либушей, но в остальном тексты, касающиеся язычества, сокращены, низведены на роль декораций.

Многозначителен тот факт, что наиболее обширное дословное заимствование из Кристиана в ПК касается борьбы Мефодия с приверженцами дьявола: « populum suis ... perfidiam».[21] ПК последовательно изображает житие Кирилла и Мефодия как духовную драму, как борьбу света с духовной темнотой. В резком отличии от «Квемадмодум» с его торжественными процессиями на сретение святых мощей или останков архипастыря, автор ПК трактует деятельность Кирилла и Мефодия как собственно миссионерскую, как непрерывное уловление душ: «quottidie cum beato Metudio perlustrabat civitates, vicos et oppida, tamdiu stillando in aures infidelium vite verba, donec ipsum regem cum universa populi multitudine fidei applicuit christiane».[22] Эта пастырская деятельность напоминает

[19] Ср. цит. соч., 282.
[20] Prameny, 501—502.
[21] WLL, 91: 2 = Prameny, 505: 46.
[22] 23—26.

распоряжения Бржетислава II, относящиеся к 1092 г., о которых говорит Козьма: *Item et superstitiosas instituciones, quas villani, adhuc semipagani, in pentecosten tertia sive quarta feria observabant, offerentes libamina super fontes mactabant victimas et demonibus immolabant, item sepulturas, que fiebant in silvis et in campis . . .».*[23] Однако Урбанек «упоминание о миссионерской деятельности обоих первоучителей» считает порождением более поздней фазы развития: « . . . они стали у нас возможны только с XIII века, в более раннее время они были анахронизмом».[24] В то же время он сам указывает на подобного рода данные в одной баварской легенде VIII в. Тот факт, что в Чехии во 2-й половине XI в. велась борьба с остатками язычества, подтверждает и Козьма. Уже в начале своего труда он подробно говорит о пережитках язычества: *sicut actenus multi villani velut pagani, hic latices seu ignes colit, iste luces et arbores aut lapides adorat, ille montibus sive collibus litat, alius, que ipse fecit, idola surda et muta rogat et orat, ut domum suam et se ipsum regant.*[25] ПК указывает на борьбу с язычеством в деревне во 2-ой половине XI века.

Автор ПК воспринял упоминания Кристиана о славянах-язычниках и изложил их в библейских терминах: *velut equus infrenis sine lege*[26] *sicut equus et mulus, quibus non est intellectus, in camo et freno sathane erant constituti, legem prevaricantes.*[27] Для автора ПК борьба с язычеством была актуальной задачей, это для него не реминисценция прошлого.

Очень напоминает Козьму похвала Моравской земле: *Animadvertebatur terram spaciosam et delectabilem, frugum fertilitate exuberantem.*[28] Это отзвук золотого века, как его изображает Козьма[29]: *est locus late nimis diffusus, cinctus undique montibus per girum, qui mirum in modum extenduntur etc.* Было бы неосновательно выводить из этого текста заключение о приоритете ПК или наоборот Козьмы. Во всяком случае следует отметить, что похвала в ПК языческой земле и языческому славянскому народу очень близка к Козьме и резко отличается от темных красок, в которых рисует языческое прошлое Кристиан. По существу дела это означает, что автор ПК и Козьма признают имманентную, врожденную одаренность славян, и без облагорожения ее христианством. Ввиду того, что с материальной стороны текст ПК можно целиком вывести из Кристиана, то это различие в понимании дохристианской действительности является — или оригинальной чертой ПК или интерполяцией из Козьмы в концепцию Кристиана. Нет оснований считать, чтобы автор ПК комбинировал Кристиана с Козьмою. Судя по всему он развил свое отличное от Крис-

[23] III, 1.
[24] Legenda, 141.
[25] I, 4, ср. Turek, *Kosmas a český pravěk.* Časop. Čes. Mus. 116 (1947) 38 сл.
[26] WLL 91: 29.
[27] Prameny, 504: 16.
[28] 503: 11.
[29] I, 2.

тиана понимание языческого века самостоятельно и независимо от Козьмы. В таком случае родственность установок ПК и Козьмы указывала бы на зависимость Козьмы от ПК.

Несколько яснее отношение Козьмы к ПК в вопросах христианской эпохи. Речь идет об известном пророчестве Либуши: *Hac in urbe olim in futurum bine auree ascendent olive, que cacumine suo usque ad septimum penetrabunt celum et per totum mundum signis et miraculis coruscabunt.*[30] *Hii sunt due olive et duo candelabra, a quibus prefatus rex in via Dei eruditus et ab ore flamivomi draconis erutus, miserante Deo portum securitatis perpetue cum illustrissima gente Moravorum non pugna, sed fide est ingressus. Et ideo facta est gens sancta, populus acquisicionis, ut annuncientur in eo virtutes illius, qui eos de tenebris vocavit in admirabile lumen suum,*[31] *meritorum splendore choruscans.*[32] Оборот «*miraculis coruscare*» встречается часто. Урбанек приводит доказательства из Мартина Опавского и «Квемадмодум».[33] Их число можно легко увеличить. Во всяком случае оборот, примененный в ПК: meritorum splendore coruscare оригинален. Но выигрыш от этого для определения относительной хронологии не велик. Пожалуй, можно указать, что «meritum» — это излюбленное выражение Кристиана; автору ПК его могло подсказать чтение Кристианова творения.

Зато ключевое значение имеют слова о двух оливах. Они были включены также в ЛМ. Показательно, что в 1480 году переписчик — не-чех Б. Краф их опустил.[34] Действительно, из ЛМ они могут быть исключены без вреда для смысла, но в ПК они существенная составная часть. Легко заметить, что в ПК больше внутренней спаянности и органичности, чем у Козьмы. Как указано в комментарии Бретгольца, формулировки Козьмы это пестрый конгломерат: наряду с основным образом из Апок. 11,4 еще Зах. 4,3, Пс. 71,17 и пожалуй **Testamenta XII patr.**, Левит III. Козьма применял здесь свой обычный метод мозаики. Наоборот, в ПК есть единство, суггестивное дыхание той духовной драмы, в характере которой выдержана здесь вся кирилло-мефодиевская легенда.

К тому же в ПК больше соответствия существу дела, чем у Козьмы. Образ двух олив более применим к двум братьям, апостолам Моравии и косвенно всех славян, чем к Вячеславу и Войтеху, отделенным друг от друга несколькими десятилетиями, а также и социальным положением: один из них князь, другой священнослужитель. — Наконец и рамка, в которую поставлены «две оливы», в обоих произведениях отнюдь не одна и та же. В ПК она вполне органична, это авторские слова, она хорошо связывается с похвалой Моравии, только что обращенной в христианство

---

[30] I, 8.
[31] 504: 27—31.
[32] 504: 36 — о Кирилле.
[33] II, 270.
[34] Ср. J. Dobrovský, *Mährische Legende*, 1826, стр. 22, прим. у.

(*perlustrabat civitates, vicos et oppida*). Наоборот, у Козьмы стилистическая несуразность: языческая прорицательница говорит цитатами из библии. Можно думать, что Козьме вообще не давала спать более ранняя литература, прославляющая Моравию. Пророчество, приписанное Кристианом Мефодию, Козьмою вложено в уста той же Либуши. И тут версия Кристиана более убедительна, чем версия Козьмы. Кажется странным, когда у Козьмы о славе рода Борживоя пророчествует его праматерь. Рассказ Кристиана удачней. У него будущее величие предсказывает Пржемысловцам епископ, лично в нем незаинтересованный. Если бы речь шла только о сопоставлении с одной стороны Козьмы, с другой — ПК и Кристиана, то вопрос был бы ясен и его можно было бы однозначно решить. Но здесь есть заковычка. Фр. Граус обратил мое внимание на то, что мотивы этого рода обычны в агиографии ранних столетий: по его сообщению, в памятниках меровингской эпохи найдется по крайней мере пять примеров «due olive». С оговоркой о возможности более широких сопряжений я все же считал бы, что для образа «двух олив» у Козьмы наиболее близкий и наиболее вероятный образец есть именно житие ПК.

К каким бы результатам ни привело изучение культурных связей в пределах Европы, можно утверждать, что изложение в ПК во всех отношениях более целостное и более выдержанное, чем у Козьмы. Несколько более рискованным был бы вывод, что ПК и возник раньше, чем хроника Козьмы, и является ее источником. Но пока что мы не видим доводов против допущения, что житие ПК было источником Козьмы и что именно оно под названием «Привилегии» фигурирует в перечне источников в I, 15. Единственная трудность здесь в терминологии: может показаться странным, что кирилло-мефодиевская легенда именуется тут «привилегией Моравской церкви». Но странно ли это на самом деле?

Нет надобности повторять вещь достаточно известную и уже нами указанную, что Козьма устранял все упоминания об истории славянского обряда в Моравии и Чехии. В нескольких местах он говорил о крещении Борживоя, подробно и в несколько приемов говорит о Святополке, но лишь один единственный раз упоминает о Мефодии. В этой связи я хотел бы обратить внимание на одно обстоятельство, которое, насколько знаю, не было до сих пор отмечено. Козьме представлялся удобный случай упомянуть о Моравском епископе или точнее — архиепископе. Он говорит о восстановлении епископской кафедры в Моравии в 1063 г. и упоминает о давнем прошлом этой кафедры: *Fertur autem, quod fuisset in Moravia ante tempora Severi quidam episcopus, ut reor, nomine Wracen.*[35] Если о ком-либо вспоминали при основании Оломоуцкой епископской кафедры в 1063 г., то это безусловно были братья Кирилл и Мефодий. При Вратиславе несомненно о них хорошо знали, достаточно сведений о них давал хорошо тогда известный Кристиан, к тому же в Чехии еще цвела церковнославянская культура, были в обращении жития на славянском языке обоих

братьев. Эти памятники могли читать только люди, владевшие славянской грамотой и языком, но эти люди безусловно не скрывали своих знаний и от латынщиков. Поэтому мы полностью вправе ожидать, что Козьма в рассказе об основании Оломоуцкого епископства коснется истории Кирилла и Мефодия. Вместо этого со всякими оговорками и ссылками (*fertur, ut reor*) Козьма вытаскивает на свет божий имя некоего загадочного Врацена. Эта тусклая замена столь ожидаемых здесь Кирилла и Мефодия может показаться тому или другому современному историку указанием на какой-то эпизод церковной истории Моравии, затерявшийся во мгле долгого хронологического промежутка между смертью Мефодия и 1063 годом. Но если это вексель с обязательством осветить такой эпизод, то боюсь, что вексель этот без покрытия.

Вдумаемся в положение Козьмы, предполагая, что у него в руках был ПК и что он хотел об этой легенде упомянуть в перечислении источников по наиболее ранней истории христианства в Моравии и Чехии. При своем принципиально отрицательном отношении к славянской литургии он не мог привести название «Житие св. св. Кирилла и Мефодия», должен был найти какое-то иносказательное имя, невинный парафраз. Полагаю, что формулировка известия о Врацене и термин «Привилегиум» стоят во взаимной связи. Упоминание о Врацене порождено потребностью Козьмы оправдать Шебиржа, согласившегося на создание Оломоуцкого епископства в Моравии и тем уменьшившего размеры Пражского диоцеза. Он обращается к доводу исторического характера: когда-то епископская кафедра уже существовала в Моравии. Для Козьмы новая кафедра ассоциировалась с историческими притязаниями, безусловно восходившими к кирилло-мефодиевским временам. И та кирилло-мефодиевская легенда, которая была у него в руках, казалась ему самым сильным аргументом в пользу акта 1063 г. Можно пойти дальше — и возникновение жития ПК прямо связать с основанием епископства в Моравии в 1063 г., считать, что житие написано в обоснование исторического права Моравии на собственную епископскую кафедру. Поэтому Козьма и мог с некоторым ехидством назвать ПК **Privilegium Moraviensis ecclesie**. Сам же Козьма всемерно стремился все титулы Моравской славы перенести на Чехию; в частности, две моравские оливы он превратил в чешских патронов Вячеслава и Войтеха.

Тем самым полностью объясняются те уничижительные выражения, в которых Козьма говорит о своих трех довольно-таки туманно названных источниках: *nam et esce execrantur, que sepius sumuntur*.[36] Вполне понятно, что Кристиан и ПК были Козьме не по вкусу. С материальной стороны житие ПК покрывалось Кристианом. Из ПК Козьма не мог черпать генеалогических данных, как из Кристиана. Зато он заимствовал из него

[35] II, 21.
[36] I, 15.

весьма неразборчивым способом патетическое место «о двух оливах» и дал ему чешскую окраску в смысле похвалы Пржемысловцам. Наоборот, трудно себе представить, что Козьма говорил таким тоном (*esce execrantur*) о какой-либо действительной привилегии, менее всего — о папской привилегии 1063 г. Моравскому епископству. Развязность Козьмы не безгранична; едва ли он мог позволить себе шутить по поводу папских грамот, ведь к тому же он был деканом Пражского капитула. Он мог выражаться нелюбезно о моравских конкурентах, но затронуть, как тогда говорили, sedes apostolica он не смел.

Обе линии, по которым шло исследование вопроса об упомянутой Козьмою «Привилегии», приводят нас к конкретному памятнику, т. е. ПК. Речь идет о памятнике повествовательном, не о грамоте, не о привилегии в точном смысле слова. Халоупецкий был прав, ставя ПК в связь с «Привилегией». Его ошибка только в том, что он искал «Привилегиум» где-то за ПК, по существу же дела он должен был искать его прямо в ПК. Еще более приблизился к отожествлению ПК с «Привилегией» Козьмы Доскочил, но и он осложнил вопрос своей догадкой о двух изводах «Привилегии»: первоначальном не сохранившемся и цензурованном, который мы находим в тексте ПК.

Для того, чтобы показать иллюзорность догадки Доскочила о двух версиях «Привилегии» — поставим вопрос: о каком изводе «Привилегии» говорил Козьма? Как я пытался показать выше, Козьма не назвал бы ни одного памятника по такому признаку, как защита славянской литургии и папское на нее разрешение. Затем можно думать, что если бы существовал более ранний извод ПК, то он был бы цензурован ранее написания хроники Козьмы или в крайнем случае в руках у Козьмы были бы обе версии — гипотетическая первоначальная и та, которую мы знаем по двум рукописям. В таком случае Козьма бесспорно избрал бы цензурованную версию и ссылался бы только на нее.

Говоря в традиционных терминах, история Кирилла и Мефодия была в XI в., во времена Козьмы, «гордостью и украшением» Моравского диоцеза, но была им в плоскости борьбы за самостоятельность Оломоуцкой кафедры по отношению к Пражской. Известно, что Мефодиева кафедра понималась в IX в. как восстановление кафедры св. Андроника в Сирмии. В средневековой церкви это явление обычное: тогда заботились прежде всего о понятии преемственности, непрерывной традиции. Нет сомнений, что в борьбе за самостоятельность Моравского епископства, происходившей при Вратиславе, важную роль сыграла идея преемственности от Моравского архиепископства IX века. Нам в XX в. ближе, конечно, иная борьба, протекавшая в XI в., — борьба за право богослужения на славянском языке, а тем самым и за права славянской культуры в чешских землях. Но приписывать такое понимание вопроса Козьме было бы анахронизмом. Заостряя формулировку, скажу, что для Козьмы житие ПК

могло быть «привилегией Моравского епископства» именно потому, что в нем нет упоминаний о славянской литургии. В одном упоминании Козьма называет Мефодия «venerabilis episcopus in Moravia». Козьма был готов примириться с тем доводом, что Моравия заслуживает самостоятельной церковной организации — раз уже при Святополке она имела «достопочтенного епископа Мефодия». К тому же сын Козьмы Йиндржих Здик стал епископом как раз в Оломоуце. Но никогда бы Козьма не допустил мысли, чтобы преимущества, выхлопотанные Мефодием, легализовали богослужение на славянском языке в его (т. е. Козьмы) время. Единственное приемлемое для Козьмы Privilegium Moraviensis ecclesie есть житие ПК.

Все же не цензурованный извод ПК, существование которого постулируется Доскочилом, это не пустая фикция. Но это не какой-либо неизвестный памятник, а хорошо известный «Эпилогус» или Кристиан. Козьма свои три источника перечислил в предметной последовательности: начал главой из истории христианства в Великоморавской державе («Привилегиум» = ПК), продолжил «Краткой историей Моравии и Чехии» (Кристиан), закончил Вацлавской легендой («Кресценте»). Понятно, что генетической последовательности Козьма не придерживался, она прямо противоположна им принятой, ибо наиболее ранний памятник это легенда «Кресценте». Она явилась ядром посвященной Вячеславу части труда Кристиана, от которого отщепилась затем вводная часть в виде легенды ПК. Генезисом этой последней во всей широте вопроса мы заниматься не будем, обращу внимание лишь на тот аспект отношения ПК к Кристиану, который, как нам кажется, помогает включить ПК в развитие литературы на чешской земле.

До появления труда Халоупецкого легендой ПК совершенно пренебрегали и игнорировали ее. Так напр., Дудик определял ее, как «неискусно сделанное извлечение из так наз. Моравской легенды». Теперь мы понимаем, что ПК нужно сопоставлять не с поздней Моравской легендой, но с Кристианом. В фактическом отношении ПК не дает ничего нового, кроме некоторых домыслов (напр., об отъезде Мефодия в Рим после разрыва со Святополком; этот мотив широко влиял на литературу о Кирилле и Мефодии вплоть до XIX века). Однако, житие это является плодом обширной эрудиции, что показали в названной выше работе болландисты, и высокой словесной культуры, что до сих пор не оценено в достаточной мере. Можно констатировать, что по общему правилу ПК стоит на более высоком стилистическом уровне, чем Кристиан, во всех случаях, когда видоизменяет формулировки этого последнего. Это немалое дело, ибо и труд Кристиана отличается хорошей стилистикой. Поучительно сравнить ПК с легендой «Диффунденте», написанной значительно позже, едва ли ранее 1300 г. Эта последняя повсюду, где отклоняется от Кристиана, впадает, наоборот, в стилистический щаблон. Для того, чтобы проиллю-

стрировать отношение ПК к Кристиану, приведу один пример: *humani generis inimicus* (Кристиан),[37] *animarum ludificator* (ПК).[38] Необычайно высокая словесная культура ПК может служить и средством для датировки.

В среде памятников эпохи Козьмы есть группа произведений, отличающихся высокими качествами формы. На первом месте я назвал бы проповедь «Фактум», о которой уже Пекарж сказал: «В смысле литературного значения и поэтической ценности это важнейшая из легенд о Людмиле».[39] Доскочил приводит доводы в пользу датировки этой проповеди временем Йиндржиха Здика. Но чаще ее датируют второй половиной XI в. Во всяком случае по времени возникновения она не очень удалена от хроники Козьмы. Другой такой памятник — житие Прокопа, так называемое «Пекаржово» (сокращенно: «Р»); в издании Халоупецкого это «Легенда минор». Эта легенда настолько рафинированна стилистически, что исследователи долго не признавали, что бы она могла служить образцом для стилистически более упрощенной легенды, так наз. «Фейфаликовой» (сокращенно: «F»), стоящей примерно на уровне «Диффунденте». Однако, нужно сделать выводы из анализа Б. Рыбы, показавшего приоритет легенды «Р» перед «F», и связать текст «Р» с прологом, обращенным к епископу Шебиржу. Этим прологом легенда «Р» датируется точнее, чем все прочие названные здесь памятники, ибо Шебирж умер в 1067 г. К той же группе, что́ житие Прокопа «Р» и проповедь «Фактум», принадлежит очевидно и житие ПК. Как только это последнее вышло из-под деформировавшей его тени ЛМ, нельзя было не распознать его выдающихся художественных качеств.

Такой памятник, как житие ПК, не может быть случайным, изолированным явлением. На самом деле: многое указывает на то, что литературная продукция в Чехии достигла во второй половине XI в. поразительно высокого уровня. Судя по всему, Кристиана отделяет от Козьмы не пустое место, но эпоха большого и зрелого литературного творчества. Очевидно, Козьма был завершением богатого предшествовавшего развития. Нам еще многое предстоит сделать по части изучения общественных и культурных отношений в Чехии в XI веке. Было время, когда ссылка Козьмы на три источника о начале христианства в Чехии считалась фикцией. Теперь же слова́ хрониста о ранних памятниках чешской агиографии, как о пище, которая приедается (*esce execrantur*), безусловно не приходится считать пустой фразой.

Опознание трех источников, прямо Козьмою названных, должно явиться первым шагом к более глубокому изучению чешской культуры XI века. Утраченный «докозьмовский» материк начинает показываться из воды,

[37] WLL 91: 1.
[38] Prameny, 505: 46.
[39] WLL 72.

нужно его картировать и исследовать. Основной вопрос здесь таков: каковы были предпосылки изумительного расцвета литературы в какой-то момент при Вратиславе? — Прежде всего литературное творчество второй половины XI в. опиралось на фундамент, заложенный Кристианом. Проповедь о Людмиле «Фактум» и житие кирилло-мефодиевского цикла ПК прямо связаны с Кристианом, соприкасаются с ним и по своему фактическому материалу. Отголоски труда Кристиана были обнаружены и в житии Прокопа «Р», по части фактического материала не могущем иметь ничего общего с Кристианом. Разве только то, что сама фигура Прокопа была бы немыслима без той подготовки, которая была произведена в годы епископства Войтеха.

Очевидно, нужно считаться с непрерывностью чешского культурного развития от Кристиана до Козьмы. Наиболее важный фактор этого развития — элементы старославянской культуры. Козьма знаменует собою победу латинского элемента, но от времен Войтеха до эпохи Вратислава культура в Чехии была двуязычной, развивалась в поле непрерывного диалектического напряжения между Византийским и Киевским Востоком и латинским Западом. Это напряжение было плодотворным. Правда, с одной стороны оно выражалось в соперничестве, но с другой — в обмене культурными ценностями. Показательно, что ряд памятников существовал в XI в. в двух параллельных изводах — латинском и старославянском. Материально это доказано для жития Людмилы («Фуит» и проложная, т. е. сокращенная версия несохранившегося старославянского жития), для житий Прокопа (во введении к легенде «Р» автор его прямо ссылается на славянское житие, служившее ему образцом) и, конечно, Вячеслава (латинский Гумпольд и его вольная переработка на славянском языке, так наз. II стсл. житие). Нас здесь занимает вопрос, существовало ли на старославянском языке житие, отвечавшее легенде кирилло-мефодиевского цикла ПК. Это весьма вероятно. По-видимому в Чехии бытовало житие славянских первоучителей, разработанное в Сазавском монастыре. Несомненно в монастыре этом были известны основные, так наз. паннонские Жития Константина и Мефодия, но это не исключает возможности, что здесь возникло новое их житие, отвечающее потребностям и взглядам эпохи. Существование такого труда можно будет, вероятно, доказать с помощью «Повести временных лет». В этой «Повести», возникшей в Киеве, есть, как известно, глава, посвященная деятельности Кирилла и Мефодия. Ее нельзя свести к паннонским «Житиям». У исследователей уже давно зародилось предположение, что источником «Повести временных лет» был в данном случае какой-то западнославянский извод кирилло-мефодиевской легенды. Ввиду того, что в литературе Киевской Руси есть и другие следы знакомства с памятниками, возникшими в Сазавском монастыре, можно было бы думать, что и этот предполагаемый западнославянский источник происходит с Сазавы. Тут

особенно велико значение именно легенды ПК, ибо она возникла приблизительно в то время, что и Сазавский труд о Кирилле и Мефодии.

Судя по всему, на Сазаве и вообще в Чехии второй половины XI века славянская культура жила полнокровной жизнью. Ярким проявлением активности славянской среды на Сазаве явилось решение заменить первую простую редакцию жития Вячеслава более сложной компиляцией, ядром которой явилось искусно написанное творение Гумпольда. Конечно, первое житие Вячеслава, называемое «Востоковским» (по А. Х. Востокову, его открывшему), по значению и качеству своему не может равняться с паннонскими «Житиями». Всё же из его относительно быстрого устаревания мы можем сделать вывод, что и Жития Константина и Мефодия через два без малого столетия после их возникновения уже не отвечали полностью запросам образованных монахов Сазавского монастыря. По-видимому, Сазавская обработка жития Кирилла и Мефодия, следы которой мы можем усмотреть в «Повести временных лет», имела некоторые черты, сходные с легендой ПК. Восстановление Моравского епископства в 1063 году бесспорно способствовало развитию кирилло-мефодиевской агиографии, и притом на обоих литературных языках, бывших тогда в Чехии в употреблении. Тут стоит вопрос литургических текстов о Кирилле и Мефодии; нередко к Чехии Пржемысловцев приурочивают возникновение глаголической службы этим святым. Развитие почитания Кирилла и Мефодия в Чехии и Моравии в течение XIV века известно теперь довольно хорошо, соответствующие же явления в «докозьмовской» Чехии до сих пор изучены мало.

Я не могу в этих строках заниматься подробно теми местами «Повести временных лет», где говорится о Кирилле и Мефодии, и их предполагаемым западнославянским, — как я думаю, Сазавским — источником. Этим вопросам посвящена особая моя работа. Цель этой статьи — хотя бы несколько осветить только латинскую ветвь «докозьмовской» литературы в Чехии — впрочем я сознаю, что даже эту частную проблему можно окончательно решить только в рамках всего комплекса вопросов. Изучение проблем латинской и в особенности старославянской литературы в Чехии XI века весьма затрудняется тем, что в эпоху Козьмы происходит изменение культурной ориентации, и это изменение крайне неблагоприятно не только для старославянских, но также и для латинских памятников со славянской ориентацией. Поэтому нужно признать, что Козьма оказал большую услугу исторической науке, очертив ту литературную ситуацию, в рамках которой он приступал к писанию своей хроники (I, 15). Данное им перечисление трех более ранних источников вызвало, правда, немало неразберихи в трудах современных исследователей, но неясности эти, нужно надеяться, только временные. Прежде всего нужно было ознакомиться хотя бы с теми памятниками, которые несмотря на опустошительное влияние времени, сохранились в библиотеках и архивах. Пекарж

«реабилитировал» Кристиана и тем определил возможность идентифицировать его — раньше или позже — с «Эпилогом» Козьмы. Благодаря трудам Пекаржа, Людвиковского и др. была оценена по достоинству легенда «Кресценте» и тем открыт путь к опознанию третьего источника Козьмы — «Вита вель пассио». Наконец, Халоупецкий напечатал житие ПК и обратил на него внимание и других исследователей. Попытки идентифицировать «Привилегиум» Козьмы с самого начала упирались в ПК. Прежние предрассудки были рассеяны благодаря появлению основательной работы, напечатанной в «Аналекта Болландиана». Теперь исследовательские поиски нескольких десятилетий привели к результатам, и мы уверенно ощупываем костяк первоначального развития чешской агиографии и ее перехода в настоящую историографию: от «Кресценте» и Кристиана или «Эпилога» через житие преподобного Кирилла («Беатус Цириллус») Сазавской эпохи к хронике Козьмы. Благодаря усилиям исследователей от Добровского и Востокова до Соболевского, Вайса и Халоупецкого стало известно сравнительно большое число памятников чешского происхождения, относящихся к ранним столетиям, — памятников на латинском и старославянском языках. Но надежных хронологических вех недоставало. Есть нечто парадоксальное в том, что существенную помощь в датировке может оказать здесь как раз Козьма, который не был благожелателем славянской культуры даже в тех ее выражениях, где она пользовалась латынью. Но если выводы этой статьи правильны, то отправляясь от его главы I, 15, исследование может идти теперь по верным следам.*

* Выражаю сердечную признательность П. Н. Савицкому за тот труд и внимание, которое он посвятил возможно более точной передаче по-русски мыслей и наблюдений этой моей статьи.

О. Кралик

R. MARICHAL / PARIS

LA CONSTRUCTION DE SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE DANS L'ANONYME GREC (X^e SIECLE?) ET LES VERSIONS VIEUX-RUSSES

Introduction

La construction de la Basilique Sainte-Sophie avait soulevé au VI^e siècle un immense élan d'admiration. Procope,[1] Paul le Silentiaire[2] nous ont laissé des pages enthousiastes sur ce chef-d'œuvre de Justinien. Oeuvre de prestige, œuvre de foi surtout, Sainte-Sophie fut une réussite architecturale unique et l'attrait qu'elle a exercé sur le monde byzantin évoque quelqu'une des sept merveilles du monde antique.

Dans les siècles qui suivirent, tout un cycle de légendes, auxquelles s'amalgamaient des réminiscences littéraires et sans doute des traditions orales, donna naissance au *Récit sur Sainte-Sophie*. Cet ensemble était déjà rédigé lorsqu'en 995 le pseudo-Codinus l'intégra, en le remaniant quelque peu, dans ses Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως.[3] Le *Récit* apparaît pour la première fois comme un tout littéraire distinct dans l'Anonyme grec, qui remonte au règne d'Alexis I^er Comnène (1081—1118) et que Banduri a édité au chapitre IV de son *Imperium Orientale*. Dès le XII^e siècle, ce récit avait dû se répandre largement dans l'Empire byzantin, car Th. Preger, qui a établi le texte grec du récit, mentionne trois manuscrits qui remontent à cette époque.

Mais déjà le *Récit* avait franchi les frontières. Dans les années qui précédèrent immédiatement l'arrivée dévastatrice des Latins, Antoine, archevêque de Novgorod fit un pèlerinage aux lieux saints de Constantinople et le *Voyage* qu'il rédigea en 1200 nous en a conservé le souvenir. P. I. Savvaïtov, qui édita le *Voyage* en 1872,[4] introduit en note des rapprochements qui permettraient de supposer qu'Antoine connaissait le *Récit*. Quoiqu'il en soit, nous connaissons des versions vieux-russes qui remontent au moins à la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e.

---

[1] Aed. I, 1, *27*, etc. ...

[2] *Descriptio ecclesiae Sanctae Sophiae*, Migne, *P. G.*, t. 86, col. 2119—2158.

[3] Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως. Ed. Theodorus Preger in *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*. Teubner, Lipsiae, fasc. prior, p. XI (MCMI) et fasc. alter, p. 305, 12—22 (MCMVII).

[4] P. I. Savvaïtov, *Путешествие новгородского архиепископа Антония в Царьград в конце 12-го столетия*. Тип. Имп. Ак. Наук, Санктпетербург, 1872; Traduction française: *Itinéraires russes en Orient*, Mme B. de Chitrovo. Jules-Guillaume Fick, Genève, 1889, pp. 85—111.

Depuis l'édition critique réalisée par Theodor Preger dans la Bibliotheca Teubneriana,[5] le texte grec du *Récit* est devenu facilement accessible. Mais l'existence de ces versions russes est moins connue, et, puisque le présent travail rend compte à la fois de l'original grec et des versions vieux-russes, c'est sur ces dernières que nous voudrions nous étendre un peu.

Le texte russe fut édité pour la première fois en 1859 par Herz et Buslaev, d'après le manuscrit de l'ancienne Bibliothèque Synodale (à présent au Musée Historique National), XVI[e] siècle, n° 792, avec les variantes d'un autre manuscrit de la même bibliothèque, XVII[e] siècle, n° 818.[6] Ce texte coïncide pour l'essentiel avec celui de Preger, du § 1 au § 27 inclusivement. Il présente ensuite des additions très douteuses, que nous résumons en note à la fin du § 27.

Trente ans plus tard, l'Archimandrite Léonide donne une nouvelle édition du *Récit* dans les *Памятники древней письменности*, fasc. LXXVIII, 1889. Elle est basée sur le manuscrit n° 902 de la collection d'Uvarov, que l'éditeur date du XIV[e] siècle. Il commence vers la fin du § 1 de Preger: « La cinquième année... » et coïncide avec lui jusqu'au récit de l'inauguration, milieu du § 27: « ... il s'échappa des mains du patriarche... » inclusivement. Il présente alors une lacune correspondant à 25 lignes du texte de Preger, puis reprend une marche sensiblement parallèle jusqu'à la fin.

Cette nouvelle édition constitue un progrès dans l'établissement du texte, mais il faut avouer que l'Introduction de Léonide appelle bien des réserves touchant la date et l'auteur proposés, ainsi que la prétendue originalité du rédacteur russe.

Pour Léonide, le *Сказание о святой Софии царегpадской* n'est pas postérieur à 1200. « Cela est prouvé tout d'abord, dit-il, par le fait qu'Antoine, dans sa description des lieux saints de l'église Sainte-Sophie, avait déjà utilisé ce Сказание ».[7] Nous avons fait allusion plus haut à une inspiration possible du *Voyage* d'Antoine de Novgorod par le *Récit*. Mais rien ne prouve qu'il existât dès ce moment-là une version russe du *Récit*. Léonide, qui n'hésite pas à supposer qu'Antoine ou quelqu'un de sa suite connaissait bien le grec, quand il s'agit d'attribuer à l'un de ces novgorodiens la paternité du récit en russe, ne semble pas songer à une autre possibilité, également plausible: Antoine de Novgorod se serait inspiré du *Récit* dans sa rédaction grecque. Les rapprochements de textes effectués par Savvaïtov, pour suggestifs qu'ils soient, ne permettent pas d'affirmer avec certitude que c'est le texte russe qui a inspiré ces passages parallèles. On cherchera en vain des emprunts littéraux qui, à notre avis, seraient seuls probants.

« Un témoignage plus clair encore de ce fait, poursuit Léonide, est que

---

[5] *Op. cit.*, fasc. prior, pp. 74—108.

[6] N. S. Tichonravov, *Летописи русской литературы и древности*, t. II, fasc. II, pp. 4—39.

[7] P. III.

dans quelques passages du *Récit*, au cours de la description des ornementations de l'église Sainte-Sophie, on parle d'une manière précise de la place qu'elles occupent *aujourd'hui* (évidemment au moment où est rédigé le *Récit*). Par exemple, lorsqu'il mentionne la croix avec le crucifié 'de la grandeur de la stature du Christ', il dit que cette croix se trouve *aujourd'hui* dans la sacristie ».[8] L'argument serait séduisant, si le texte grec ne comportait déjà cet *aujourd'hui*. On doit par contre prendre en considération le renseignement que fournit un passage analogue. « Plus loin, quand il indique l'emplacement de l'apparition miraculeuse de l'Ange, qui fait au garçon le serment de monter la garde de Sainte-Sophie jusqu'à son retour, il dit aussi qu'*aujourd'hui* cette place est marquée par la grande icône du Sauveur. »[9] Cette fois, en effet, il s'agit d'une addition qui n'est attestée dans aucun texte grec et où il serait possible de voir transparaître le témoignage personnel du rédacteur russe. Mais il semble hasardeux de tirer de cet unique argument les mêmes conclusions que Léonide: « Si le *Récit* avait été écrit après le pillage de l'église en 1204, l'auteur n'aurait pas omis d'en faire mention, ou bien, parlant des objets que nous indiquions plus haut, il aurait dit qu'ils se trouvaient auparavant aux endroits mentionnés, mais en aucun cas il n'aurait employé l'expression *aujourd'hui*, c'est-à-dire à l'époque de la rédaction du récit. »[10]

Cette supposition repose tout entière sur l'idée que Léonide se forge de l'auteur russe. Il ne peut se résoudre à ne voir en lui qu'un traducteur et lui prête une originalité qui nous semble contestable. On relève au contraire les indices d'une certaine servilité chez le traducteur. Ainsi lorsqu'il emploie l'expression « mentionné plus haut », § 10, alors qu'en réalité la personne visée, le premier architecte Ignatius, n'a pas encore été nommé: il reproduit simplement une petite négligence du grec (cf. § 10, n. 66). Ou lorsqu'il rend le surnom de Chênopoulos par sa signification étymologique de « marchand d'oies », § 5; ou encore lorsqu'il prend le nom propre de *Symboulos* pour le *conseil* de l'empereur, § 19. Sans doute, embarassé, comme nous l'avons été nous-même, pour traduire le substantif πετάσια, il le saute, mais conserve l'épithète ὁλόχρυσα, ce qui aboutit à l'énigme: «въ надстолиньмь ж мѣстѡ поставѝ златы (§ 21).

C'est la même idée préconçue qui inspire des affirmations comme celle-ci: « La description détaillée des ornementations de l'autel principal, de la Table, de l'ambon et du mobilier primitif du temple de Sainte Sophie de 1204, constitue une riche source pour la description de la Sainte-Sophie de Justinien. Outre les emprunts à l'Anonyme grec, le lecteur attentif de notre anonyme russe découvrira aussi des observations personnelles de l'écrivain, qui font reconnaître en lui l'un de nos pèlerins du XII[e] siècle. »[11] On pourra se con-

[8] Ibid.
[9] Ibid.
[10] P. IV.
[11] Ibid.

vaincre, en se reportant aux notes des §§ 16 à 21, qui concernent le sanctuaire, la Table et l'ambon, que le texte russe, loin d'ajouter des notations de son cru, se contente souvent de résumer les descriptions luxuriantes de l'original.

Abordant enfin le problème de l'auteur du Сказание, Léonide raisonne de la manière suivante: L'orthographe de certains mots permet de supposer que le copiste de ce fragment était de Novgorod. C'est précisément à Novgorod que siégeait Antoine, l'auteur du *Voyage*, qui se serait inspiré du *Récit*. Cette coïncidence ne permettrait-elle pas de soutenir que ce *Récit* a été composé soit par Antoine lui-même, soit par l'un de ses compagnons de voyage, un novgorodien assez versé en grec? Il nous semble désormais superflu d'insister sur la fragilité d'une telle hypothèse.

Léonide se plaint du peu de cas que Kondakov fait du Сказание dans son ouvrage sur les églises et monuments de Byzance.[12] Il attribue ce dédain au fait que Kondakov range l'Anonyme russe au nombre des œuvres de compilation postérieures à 1453. Nous pouvons néanmoins nous ranger à l'avis de Léonide, selon lequel l'écriture du manuscrit doit le faire dater de la fin du XIV^e^ siècle ou du début du XV^e^. Or il présente deux lacunes principales, comme nous l'avons dit plus haut. Celle qui commence au § 27 paraît accidentelle: on songe immédiatement à un feuillet manquant. Le copiste, absorbé par la matérialité de sa tâche, saute à pieds joints sur la lacune et poursuit son travail sans chercher à raccorder la nouvelle feuille à la précédente. La lacune du § 1, par contre, pourrait bien être volontaire: elle passe sous silence des détails de l'histoire byzantine qui n'étaient pas censés intéresser directement le lecteur russe. L'amputation est cette fois habile. Et qu'elle soit le fait d'une main russe, nous en aurions pour preuve l'unanimité des témoins grecs à tenir la leçon longue.

Mais il faut nous rappeler que l'autre texte, édité par Tichonravov, comporte l'intégralité du § 1. Si l'on admet que les deux textes descendent d'un même ancêtre slave, — et nous essaierons de montrer que l'hypothèse est permise, — l'état du manuscrit de Léonide, avec les deux lacunes interprétées comme nous l'avons fait, implique une certaine vie du texte depuis sa traduction et permet de remonter au delà de la date assignée à sa transcription. Mais de combien de temps? Le problème de la date de la traduction primitive aurait pu être précisé dans une certaine mesure par P. I. Savvaïtov, qui avait connu un autre manuscrit de l'ancienne bibliothèque Sainte-Sophie de Novgorod, vraisemblablement plus ancien que celui de Léonide, car on y trouve des *jus*. Savvaïtov a malheureusement omis d'en préciser la date.

Il resterait à recourir à la critique interne, aux lumières de la grammaire historique. Nous craignons qu'une telle tentative ne soit fort décevante. Rien ne prouve, en effet, que les copistes se soient astreints à respecter la langue de leur modèle, avec ses tournures devenues archaïques. Le genre du récit,

[12] *Византийские церкви и памятники Константинополя*, in Труды VI Археологического съезда в Одессе 1884 г., t. III, p. 113.

éminemment populaire, avec ses légendes, ses hyperboles, son ton édifiant, s'accommodait mal du respect scrupuleux qu'on accorde à la lettre d'un texte sacré. Il semble que les copistes aient effectivement joui d'une certaine latitude dans leur tâche. C'est ce qui ressort d'une lecture synoptique des deux témoins russes. Mais si les copistes se sont sentis autorisés à prendre une certaine liberté à l'égard de leur modèle, l'étude de la langue du manuscrit ne nous apprendrait rien de plus sur la date du travail de traduction.

Il nous faut maintenant justifier deux affirmations exprimées dans les développements précédents, concernant la dépendance des textes russes à l'égard d'un modèle commun et la relative autonomie de leurs tournures.

C'est cette dernière qui se manifeste le plus abondamment. On trouve peu de longs passages où les deux textes soient identiques mot pour mot. En général le parallélisme souffre des interversions de mots, des emplois de synonymes; divergences minimes, mais assez fréquentes. En voici un exemple, tiré du récit du premier miracle, § 10: « Tandis que l'enfant se tenait assis là... ».

Tichonravov	Léonide
сѣдѧщоу же	сѣдѧщоу оубо
wтрокоу	wтрокоу
на стѣнѣ	тамо
ѧвѣ емоу	ѧвисѧ емоу
wтрокъ кажникъ	кажникъ нѣкто
свѣтлоу wдежоу wдѣянъ	свѣтлоу wдежоу wдѣянъ
красенъ взоромъ	красенъ wбразомъ

L'impression d'ensemble qui ressort de ces divergences multiples dans le détail suggérerait une nouvelle hypothèse: Nos textes russes remonteraient à deux traducteurs indépendants. On irait même jusqu'à concéder que les traductions auraient été faites sur une seule et même source grecque. Ainsi s'expliqueraient les nombreux accords négatifs ou positifs des textes russes contre le texte de base de Preger, et dont l'ampleur l'emporte de beaucoup sur les menues variantes auxquelles nous avons fait allusion. Qu'on se reporte par exemple aux additions signalées § 5, n. 50 ou à l'omission indiquée § 10, n. 72.

Il faut cependant bien admettre que nos deux textes se réfèrent à un ancêtre commun slave. La meilleure preuve à nos yeux en est la répétition chez l'un et chez l'autre, aux mêmes passages, des mêmes bévues. Nous avons relevé en note l'emploi du mot « вѣчны » pour désigner une variété de pierre (§ 6, n. 53). Il est bien évident que la coïncidence des deux textes sur un phénomène aussi curieux ne saurait être l'effet du hasard. La même remarque vaut pour la confusion entre цареви et церкви (§ 5, n. 52), qui repose

évidemment sur l'analogie des deux mots slaves, surtout sous le *titlo*, alors que βασιλεύς et ναός n'y prêtent aucunement.[13]

Ainsi nous nous trouvons en face d'une œuvre de traduction nettement antérieure à la fin du XIV^e^ siècle. On peut penser que deux notations ont été introduites par un pèlerin russe ; elles font allusion au culte des Saintes Images (§ 5, n. 50 et § 10, n. 73). C'est assurément trop peu de chose pour qu'on puisse parler d'observations personnelles et, partant, considérer le *Skazanie* comme un « monument de la littérature russe composé à partir de sources grecques ». Il faut le ranger, à côté des versions latines, comme celles de Radulfus de Diceto ou de Radulfus Niger, dans le courant littéraire qui devait célébrer la gloire de Sainte-Sophie au delà des frontières de l'Empire.

La présente traduction se base naturellement sur le grec. Les passages omis par les textes russes sont reproduits en *italique* ; les additions et les variantes sont introduites en note. *T.* indique le texte de Tichonravov et *L.*, celui de Léonide. La division en chapitres suit l'édition de Preger, dont la pagination est indiquée en marge. Nous avons placé entre crochets [ ] les additions jugées nécessaires à l'intelligence du texte.

Réct sur la construction du temple de la Grande-Eglise de Dieu[14] *appelée Sainte-Sophie.*[15]

Voici comment fut construite cette église à Constantinople.

1. La Grande-Eglise Sainte-Sophie, à l'origine Constantin le Grand la construisit de forme basilicale, pareille aux églises Saint-Agathonice et Saint-

[13] Dans son étude *Византийско-славянския сказания о созданіи храма св. Софіи Цареградской*, С. Г. Вилинский arrive à des conclusions voisines des nôtres. Il rattache à la même rédaction grecque l'une des versions yougoslaves qu'il édite dans ce même recueil (Библ. Имп. Новороссийскаго Унив., № 104, ff. 184—192), et nos deux versions russes. Ces versions slaves dépendraient toutes d'une première traduction sur le grec. L'auteur semble hésiter néanmoins à rattacher à cette traduction primitive le texte édité par Léonide. Le russe très pur de cette version, que n'altèrent ni serbismes, ni bulgarismes, ferait davantage penser, estime-t-il, à une traduction directement faite sur le grec. Mais la concordance de nos deux versions sur les confusions que nous venons de signaler nous semble exiger un ancêtre commun slave.

[14] « Grande-Eglise », comme le fait remarquer Tichonravov dans son introduction, c'était là le titre même de Sainte-Sophie dans le monde byzantin comme dans le monde slave. — Nous avons constamment rendu ναός par « temple » et ἐκκλησία par « église », sauf exceptions signalées en note. Les textes slaves ne distinguent pas les termes et emploient indistinctement церковь.

[15] « Récit sur Sainte-Sophie à Tsar'grad ». *L.* « Récit sur la construction de la Grande-Eglise de Dieu Sainte Sophie, qui se trouve à Constantinople et que bâtit le très croyant empereur Justinien. Il prit le pouvoir en l'an 6051 et tout son règne dura 39 ans ». *T.* Il est difficile de préciser sur quel comput repose cette date de 6051. Les ères mondiales adoptées par les chroniqueurs byzantins oscillent entre 5492 (ère alexandrine) et 5508 (ère byzantine). Or Justinien a régné de 527 à 565. La différence entre 6051 et 527, soit 5524, indique une ère mondiale nettement plus longue. Voir V. Grumel, *Traité d'études byzantines, I. La chronologie.* Paris, Presses Universitaires, 1958, ch. VI, p. 85 et suivantes et ch. VIII, p. 111 et s.

Acace, et quand il l'eut achevée,[16] *il y dressa de nombreuses statues. Cette construction subsista soixante-quatorze ans.* Mais au temps de Théodose le Grand,
75 vers l'époque de la réunion du second concile de Constantinople,[17] / les Ariens se soulevèrent et incendièrent le toit de cette même Grande-Eglise, sous le patriarchat du très saint Nectaire; celui-ci siégeait à Sainte-Irène l'Ancienne,[18] que construisit également Constantin le Grand. Deux années durant, l'église demeura privée de toit. Puis l'empereur Théodose chargea le Magister Rufin de la recouvrir de voûtes de plein cintre. Cent trente-deux ans après Théodose et deux cent-huit ans après Constantin le Grand,[19] environ la cinquième année du règne de Justinien le Grand, après le massacre qui eut lieu dans l'Hippodrome,[20] (trente-cinq mille personnes y furent tuées, du fait que les deux factions populaires avaient proclamé empereur Hypatios, Patrice et démarque des Bleus) —[21] la cinquième année du règne personnel de Justinien, Dieu mit dans son esprit l'inspiration de bâtir un temple, comme il n'en fut pas construit depuis Adam.

2. Il écrivit aux stratèges, aux satrapes,[22] aux juges, à tous les percepteurs
76 des thèmes,[23] leur enjoignant à tous / de faire des recherches pour voir s'ils ne découvriraient pas des colonnes, des supports,[24] des colonnettes, des abaques, des portes garnies de barreaux et les autres matériaux nécessaires à l'édification d'un temple. Tous les destinataires de l'édit, dépouillant des temples d'idoles, d'anciens thermes et des maisons particulières, dans toutes les provinces du Levant et du Couchant, du Septentrion et du Midi et de toutes les îles, envoyaient le tout par bateaux à l'empereur Justinien. Les huit colonnes romaines,[25] selon le récit de Plutarque, protasecretis[26] et secrétaire[27] de Justinien, ce fut une veuve du nom de Marcia, qui, de Rome, les fit envoyer

---

[16] « Il en construisit beaucoup d'autres », add. *T.*

[17] « En 5883 » add. *T.* C'est-à-dire en 359 si l'on adopte le même comput que pour le titre; en 391, selon le comput alexandrin, ce qui serait plus plausible. Nectaire ayant occupé le trône patriarcal de juin 381 au 27 septembre 397. Le deuxième concile de Constantinople eut lieu en 381. Cf. V. Grumel, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, vol. I, fasc. I, Socii Assumptionistae Chalcedonenses, 1932, pp. 1—8.

[18] Sur les églises mentionnées ici, voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*, 1ère partie, t. 3. Paris, 1953, pp. 11—12 (St-Agathonice de Kainoupolis); pp. 18—19 (St Acace «ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ»); pp. 108—111 (Ste-Irène l'ancienne).

[19] Les données chronologiques sont inexactes. Théodose 1er est mort en 395; 395 + 132 = 527. Pour Constantin le Grand, 337 + 208 = 545. Mais la cinquième année du règne de Justinien est bien 532 (527 + 5).

[20] Allusion à la sédition Nika.

[21] C'est ici que commence *L.*

[22] Vraisemblablement administrateurs *civils.*

[23] Anachronisme; le terme n'apparaît guère qu'au VIIe siècle.

[24] D'après Banduri. Preger: « In hac voce valde discrepant codd. ».

[25] « Romaines » désigne une variété de marbre rouge.

[26] « Protasecretis ». Chef de la Chancellerie, premier conseiller secret de l'empereur et président de la Haute Cour.

[27] „ἐπιστολογράφος" (Preger) „πιστογράφος" (Banduri).

par bateau.[28] Elle les avait elle-même reçues en dot. Ces colonnes se dressaient à Rome dans le temple du soleil,[29] érigé par l'empereur romain Aurélien, qui se livra aux Perses. Marcia, que nous avons mentionnée plus haut, écrivit à l'empereur: « Je t'envoie des colonnes de même longueur, de même poids et de même largeur, *pour le salut de mon âme.* » Les huit colonnes vertes, si dignes d'admiration, furent amenées / d'Ephèse, toutes taillées, par le 77
stratège Constantin.[30] Les autres colonnes furent envoyées à l'empereur par les soins des préfets, les unes de Cyzique, les autres de Troie, d'autres encore des Cyclades. On continuait à amasser les matériaux nécessaires. Le stockage de l'ensemble des matériaux demanda sept ans et demi. La douzième année de son règne, Justinien démolit de fond en comble le temple dont il a été question plus haut[31] et qu'avait érigé l'empereur Constantin le Grand. Il en fit décharger les matériaux à l'écart, car il n'en avait nullement besoin, si considérable était la masse des matériaux apportés à pied d'œuvre.

3. Il entreprit alors d'acquérir les propriétés de ceux qui habitaient à cet emplacement; et pour commencer, celles d'une veuve appelée Anne. On estima le fonds à quatre-vingt-cinq nomismata.[32] Mais celle-ci ne voulait pas le vendre à l'empereur:[33] « *Tu m'en donnerais jusqu'à cinquante livres, dit-elle, que je ne te le donnerais pas.* » L'empereur envoya une nombreuse délégation de ses plus hauts dignitaires pour solliciter l'acquiescement de cette femme; ce fut un échec complet. Alors l'empereur alla trouver la femme pour lui adresser sa requête touchant la propriété qu'elle occupait. A la vue de l'empereur, elle tomba à ses pieds et fit cette prière à l'empereur: « Je ne veux accepter aucun argent pour ma propriété. Mais puisque tu entreprends de construire ce temple, / je t'en prie, que moi aussi (j'y prenne part, que 78
j'en aie) ma récompense au jour du jugement et que je sois ensevelie auprès de ma propriété ». L'empereur lui promit de la faire ensevelir en ce lieu, une fois le temple achevé, puisqu'elle avait fait donation de son propre bien,[34] et de faire mémoire d'elle à perpétuité. L'emplacement de sa propriété est entièrement occupé par la sacristie.

4. Le Puits « Sacré »,[35] comme on l'appelle, tout le sanctuaire,[36] et la place

---

[28] L. omet ce terme rare. Plus haut (l. 7), il avait traduit съ покровами: « avec des matériaux de couverture, des toits »?

[29] « Dans l'église Saint-Elie », *L.* Confusion entre le soleil (ὁ ἥλιος) et le prophète Elie (*Илья*).

[30] « Marcia... mon âme » se trouve après « le stratège Constantin » dans de nombreux témoins grecs et dans *L.*; omis dans *T.*

[31] La Sainte-Sophie primitive, § 1, ligne 4.

[32] Pièce d'or légale, qui valait 1/72 de livre, λίτρα.

[33] « Mais... l'empereur », *om. T.*

[34] « puisqu'elle avait fait donation de son propre bien », om. *T.*

[35] Cf. infra § 22.

[36] L'emploi de Θυσιαστήριον est le plus souvent métonymique dans notre texte. La variante des deux textes grecs M et A1, βῆμα, relevée par Preger en cet endroit, nous autorise à traduire ainsi.

occupée par l'ambon, jusqu'au milieu du temple,[37] étaient la demeure de l'eunuque Antiochus, qui était ostiaire. Ils furent estimés trente-huit livres. Mais l'intéressé était peu disposé à vendre à l'empereur sa propre maison. L'empereur, qui était un homme juste, haïssait les méchants et ne voulait faire de tort à personne, était troublé, ne sachant que faire. Le Magister Strategius,
79 gardien / du Trésor impérial et frère adoptif[38] de l'empereur, promit à celui-ci d'arranger la chose par une ruse. Le dit ostiaire Antiochus était grand amateur de courses. Comme une course de chevaux allait avoir lieu, le Magister Strategius fit mettre l'eunuque en prison. Le jour de la course, l'eunuque commença à crier[39] de sa cellule:[40] « Qu'il me soit donné de voir les jeux de l'Hippodrome, et j'accomplirai la volonté de l'empereur. » On le conduisit alors à l'Hippodrome, au Stama[41] de la tribune impériale, où l'empereur était assis, et là, il rédigea l'acte de vente, que signèrent le Questeur et le Sénat tout entier, avant l'épreuve hippique. Il y avait jusque-là une ordonnance antique: dès que l'empereur montait à la tribune, aussitôt les chevaux attelés prenaient le départ. Mais comme on avait marqué l'arrêt pour procéder à la vente des propriétés de l'eunuque, jusqu'à ce jour les chars attelés sortent lentement.

5. Toute la partie droite du Gynécée[42] jusqu'à la colonne de Saint-Basile et une certaine partie de la nef[43] étaient la propriété de l'eunuque Chariton,
80 surnommé / Chènopoulos;[44] il vendit ces biens de bonne grâce.[45] La partie gauche du Gynécée, jusqu'à la colonne de Saint-Grégoire le Thaumaturge,[46]

---

[37] « Le puits sacré... temple »: dans *T.* ces précisions topographiques s'insèrent plus bas, après « il rédigea l'acte de vente ».

[38] « Frère adoptif de l'empereur », om. *T.* Preger glose: « Qui eodem sponsore in baptismo usus est ». Il semble plutôt qu'il soit fait allusion à un lien spirituel consacré par une cérémonie liturgique, dont le rite nous a été conservé dans l'Eucologe du Sinaï. R. Graffin, *Patrologie Orientale*, Tome XXIV (1933) 660—669; texte slave, sources grecques et traduction française par Jean Fr č e k.

[39] Preger écarte la pointe d'ironie que suggérait le choix du verbe στριγγίζω « ululer ».

[40] « Dans sa cellule » *L. & T.*

[41] Le *Stama*, appelé aussi *Pi.* C'est un long portique parallèle à la loge ou tribune impériale (καθίσμα) qui le dominait de haut. Il était ouvert à l'ouest du côté de l'arène et à l'est du côté du Cathisma. Son toit plat (d'où son nom de ΠΙ), non soudé à la tribune impériale, en était assez distant et à un niveau très inférieur. Le *Stama* est une construction distincte et indépendante du Cathisma, sans communication avec lui. (Cf. R. Guilland, *Etudes sur l'Hippodrome de CP*, Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft VI (1957) 37—44.

[42] Galerie supérieure réservée aux femmes.

[43] Nous traduisons ainsi ναός, qui s'oppose ici aux autres parties du temple; cf. § 5 et § 15.

[44] « Le marchand d'oies », selon l'étymologie du mot. Le traducteur russe l'a compris ainsi: « ...étaient la propriété de *Xénophon* », *L. & T.*; cf. infra, note 46.

[45] « Trente livres d'or », add. *T.*

[46] « Jusqu'à la colonne de Saint *Basile* », *L. & T.*, comme plus haut, § 5. Les deux textes russes présentent la même erreur de copiste. Ils attribuent ainsi la propriété de la partie droite de l'emplacement à Xénophon et la partie gauche à Chariton.

était la propriété d'un nommé Xénophon, tailleur de son métier, lequel, désirant vendre sa propriété, ne se contenta pas de demander à l'empereur pour son échoppe le double de sa valeur;[47] il demanda qu'en outre, au cours des jeux hippiques qui avaient lieu, quatre hénioques[48] lui rendissent les honneurs en se prosternant. L'empereur décida, pour en faire un objet de perpétuelle risée, que l'on observerait à jamais l'ordonnance suivante: Aux jours de courses hippiques, l'homme serait assis au centre des balustrades[49] et les cochers lui feraient des révérences par derrière pour se moquer, avant de monter sur leurs chars. La coutume s'en est maintenue jusqu'à ce jour.[50] On l'appelle Prince des Enfers. Il se revêt d'un manteau blanc / recouvert de pourpre.[51] 81
La surface occupée par la nef, les quatre narthex, le baptistère et ce qui l'environne, étaient la propriété de Mamien, patrice de Séleucie. On les évalua quatre-vingt-dix livres et il en fit don à l'empereur[52] avec une grande joie.
6. L'empereur Justinien mesura l'emplacement. Il rencontra le marbre[53] depuis l'autel jusqu'à la voûte inférieure. Il y assit les fondations circulaires du grand dôme. Depuis cette voûte jusqu'au narthex extérieur, il fit les fondations dans un sol spongieux et boueux. Quand il eut entamé les fondations, il fit venir le patriarche Eutyche[54] qui fit une prière pour l'érection / de 82
l'église. Alors l'empereur Justinien prit de ses propres mains de la chaux mêlée à de l'argile, rendit grâces à Dieu[55] et, le tout premier, la jeta sur les fondations. Avant d'entreprendre la construction du temple, il érigea un splendide oratoire circulaire, à la voûte dorée, orné de pierres précieuses, qu'il plaça

---

[47] « Quatorze livres », *Codinus*.

[48] Bigaires vainqueurs; ils étaient revêtus d'un uniforme spécial, appartenant à l'Etat.

[49] Sur lesquelles s'appuyaient les spectateurs; on les appelait aussi στῆθος. Cf. R. Janin, *La Constantinople byzantine*. Paris, 1950, p. 181 et R. Guilland, *op. cit.*

[50] « Jusqu'au règne de Constantin Porphyrogénète », add. *L.* & *T.*

[51] « Et à cet endroit il fit vénérer les Saintes Images, le Christ notre Dieu et maître de tout et celle qui l'a enfanté, la Sainte Mère de Dieu et Saint Jean, prophète et précurseur », add. *L.* & *T.*

[52] « A l'église », *T.* & *L.* Ici, comme en plusieurs autres endroits, s'est glissée une confusion entre le datif ancien de царь, цареви et celui de церковь, церкви, qui subsiste d'ailleurs en russe moderne. Les abréviations en sont la cause. Il est vraisemblable que des témoins slaves plus anciens porteraient « à l'empereur ». Des copistes plus récents ont interprété ainsi l'abréviation цр҃ви par « à l'église », цр҃кви.

[53] Στεφαναίαν πέτραν, une variété de marbre. Στέφανος suggère l'idée de *couronne*. Il faut donc comprendre le вѣчны comme une corruption d'un adjectif formé sur вѣнецъ qui signifie « couronne ». Le russe moderne connaît un вѣнечный. Il ne faut en tout cas certainement pas traduire « pierre éternelle », ce qui semble bien avoir été l'idée du malencontreux correcteur slave.

[54] Erreur évidente; Eutyche est monté pour la première fois sur le trône patriarcal en 552. C'était Epiphane qui était alors patriarche de Constantinople. (Cf. V. Grumel, *Les Regestes*, op. cit., p. 90.)

[55] « Jetez un regard, Seigneur, sur ce temple (храмъ): faites-y votre demeure et écoutez-y la prière de vos serviteurs », add. *T.*

sous le vocable de Saint Jean le Précurseur. (Il est situé près de l'Horloge[56] et on le nomme Baptistère) : il pourrait y séjourner avec sa suite et souvent même y tenir table.[57] Il fit alors construire le portique qui va du palais à la Grande-Eglise, afin d'y passer continuellement chaque jour pour se rendre sur le chantier du temple, sans être vu de personne.[58]

7. Il y avait cent maîtres artisans, qui employaient chacun cent hommes, ce qui faisait au total dix mille hommes. Cinquante maîtres travaillaient avec leurs gens au côté droit, les cinquante autres pareillement au côté gauche: rivalisant ainsi d'ardeur, ils mèneraient l'ouvrage avec plus de diligence.

83 8. / L'ange du Seigneur montra en songe à l'empereur le plan du temple. Le premier architecte (Ignace)[59] était expert en mécanique, doué d'une grande intelligence jointe à une grande compétence dans l'art de construire des églises.[60] Dans de grandes chaudières, on faisait bouillir de l'orge et on en mélangeait le jus à la chaux et à l'argile, en guise d'eau. Le liquide ainsi obtenu est gluant, visqueux et collant. Ils dépouillèrent des ormes de leur écorce et la jetèrent dans les chaudières avec l'orge. Ils firent ainsi des blocs quadrangulaires qui mesuraient cinquante coudées[61] de longueur, cinquante de largeur et vingt d'épaisseur et les posaient comme fondations. Ils les posaient tandis que le mélange n'était ni chaud, ni déjà refroidi, mais tiède, pour qu'il fût collant. Sur ces blocs ils posaient des pierres d'une belle grandeur, de longueur et de largeur égales.[62] Et l'on pouvait voir alors que cela avait la solidité du fer.

84 9. / Lorsque l'édifice se fut élevé de terre de deux coudées, selon Strategius, le frère adoptif de l'empereur, que nous avons mentionné plus haut et qui notait les dépenses, les frais atteignirent quatre cent cinquante-deux centinars. Chaque jour on apportait du palais des pièces d'argent et on les déposait à l'Horloge, et tous les jours, pour chaque pierre qu'ils apportaient,[63] ils touchaient une pièce d'argent. On voulait enlever à chacun tout motif de se relâcher ou de blasphémer. Un porteur de pierres s'emporta et commença à murmurer: il tomba par terre et fut écrasé. Les paiements étaient effectués

85 par ce Strategius, dont nous avons parlé et qui était garde du / Trésor im-

---

[56] R. Janin, *La Constantinople byzantine*, pp. 103—104.

[57] « Avant d'entreprendre ... tenir table », se trouve dans *T.* avant « Quand il eut entamé ... », supra.

[58] « Et donner les ordres nécessaires à la construction », add. *L.*

[59] Preger p. 83, ligne 2, note: „Ἰγνάτιος supplevi ex Rad. Dic. » Allusion à la version latine de Radulfus de Diceto. *Expert en mécanique:* c'est ainsi précisément que Procope caractérise celui qu'il appelle le premier architecte, Anthemios de Tralles (Aed. I, 1, 24 et 50).

[60] « ... jointe à une grande compétence dans l'art de construire des églises », om. *T.*

[61] Coudée: distance de l'extrémité du coude au bout du doigt du milieu, contenant un pied et demi, ou 6 palmes, ou 24 doigts, soit 0,462 m. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, t. IV, p. 420a (Héron de Villefosse).

[62] « Ils les posaient ... égales », om. *T.*

[63] « ... et chaque fois qu'ils apportaient une pierre pour la construction des murs », var. *L.*

périal et frère spirituel de l'empereur Justinien. Quand les piliers furent élevés et que l'on eut dressé les hautes colonnes de marbre rouge et de marbre vert, l'empereur cessa de faire la méridienne; il mettait tout son empressement et sa sollicitude à aller voir les polisseurs et les tailleurs de pierre, les charpentiers et tous les architectes, accompagné de Troïlos son cubiculaire[64] et à stimuler leur zèle par des promesses: C'est ainsi qu'en sus de leur salaire normal d'ouvrier, il les gratifiait une ou deux fois la semaine d'un et parfois même de plusieurs nomismata. Quand il venait ainsi, l'empereur portait une tunique blanche sans ornement, un voile sombre sur la tête et tenait à la main une baguette.[65]

10. Lorsqu'on eut dressé les voûtes des deux côtés, celui de droite et celui de gauche et qu'on eut recouvert ces voûtes / principales, l'empereur fit 86
apporter l'argent du palais, un samedi. C'était la troisième heure du jour: Strategius donna l'ordre aux ouvriers et aux artisans d'aller déjeuner. Ignatius, le premier architecte, expert en mécanique, mentionné plus haut,[66] descendit, laissant son fils[67] en-haut, là où l'on construisait la partie droite du portique supérieur, à veiller sur tout le matériel de construction. L'enfant avait environ quatorze ans. Tandis que l'enfant se tenait assis là, un eunuque lui apparut, revêtu d'un manteau éblouissant et d'une grande beauté, qui semblait envoyé par le Palais. Il dit au garçon:[68] « Comment se fait-il que les ouvriers n'achèvent pas en hâte l'œuvre de Dieu et qu'ils l'ont interrompue pour aller manger? » L'enfant lui dit: « Mon Seigneur, ils vont bientôt être ici. » L'autre reprit: « Va donc leur dire 'J'ai hâte de voir s'achever rapidement l'ouvrage'. » Sur quoi l'enfant lui dit qu'il ne partirait pas: il ne fallait à aucun prix que tout le matériel fût perdu. Alors l'eunuque lui dit: « Va vite et dis-leur de venir tout de suite. Et moi je te le jure, mon enfant, par Sainte Sophie,[69] c'est-à-dire le Verbe de Dieu, que l'on bâtit en ce moment, je ne m'éloignerai pas d'ici jusqu'à ton retour. Aussi bien ai-je reçu du Verbe de Dieu l'ordre de rester ici en service et d'y monter la garde. » A ces mots l'enfant partit en courant, / laissant en faction sur le portique l'ange du 87
Seigneur. Dès que l'enfant fut descendu, ayant trouvé son père, *le premier architecte*, ainsi que les autres, il leur raconta tout. Le père prit son fils et le conduisit à *la table de* l'empereur. *Celui-ci en effet prenait son repas* à l'Hor-

[64] « accompagné de Troïlos son cubiculaire », om. *T.*; « et de ses magistrats », add. *L.*

[65] Les trois paragraphes suivants rapportent trois miracles accomplis par un Ange du Seigneur en faveur de Justinien pendant la construction de Sainte-Sophie. C'est de loin la partie du récit qui a le plus frappé les contemporains. Les textes russes présentent des variantes qui peuvent s'expliquer en partie par des contaminations de récits largement répandus dans le milieu qui a présidé à ces traductions. (Voir Tichonravov, *Introduction.*)

[66] § 8, n. 59.

[67] « Isaïe », add. *T.*

[68] « Isaïe, fils d'Ignatius », add. *T.* La tournure est typiquement slave.

[69] Il faut comprendre « par la Sagesse Divine », considérée comme la deuxième personne de la Sainte Trinité. Cette application symbolique est plus répandue dans l'Orient que dans l'Occident.

loge, à côté de l'oratoire de Saint-Jean le Précurseur. Entendant le récit de l'enfant, l'empereur fit venir tous les eunuques et les présenta tour à tour à l'enfant en l'interrogeant: « Est-ce celui-ci ? » Mais l'enfant dit qu'aucun d'entre eux ne ressemblait à l'eunuque *qu'il avait vu dans le temple.* Alors l'empereur reconnut que c'était un ange du Seigneur et que le sens des paroles était aisé à saisir, comme aussi le serment. L'enfant disait qu'il était vêtu de blanc, que ses joues jetaient du feu et que sa physionomie était changeante. L'empereur alors rendit hautement grâces à Dieu en ces termes: « Dieu agrée cette œuvre. J'étais dans une grande perplexité pour donner un titre à ce temple. »[70] Dès lors le temple fut appelé Sainte-Sophie, ce qui se traduit « le Verbe de Dieu ».[71] Puis l'empereur ayant bien examiné la chose, dit: « Il ne faut pas laisser l'enfant retourner au chantier; ainsi à l'avenir l'ange du Seigneur montera la garde, ainsi qu'il l'a dit avec serment. En effet, si l'en-
88 fant s'en retourne et qu'on le trouve au chantier, l'ange / du Seigneur s'en ira aussi. » L'empereur prit conseil auprès des principaux membres du Sénat et des pasteurs religieux, qui lui dirent de ne pas renvoyer l'enfant à la construction: ainsi, en vertu de son serment,[72] l'ange gardera le temple jusqu'à la fin du monde, *selon l'ordre de Dieu.* L'empereur combla l'enfant de richesses et d'honneurs et l'envoya, avec le consentement de son père, en exil dans les Cyclades. La parole de l'ange — que sur l'ordre de Dieu il garderait le temple — fut prononcée sur la partie droite du pilier de la voûte supérieure, celle qui donne sur le dôme.[73]

11. Tandis que les architectes avaient atteint le second portique, élevé les colonnes et les voûtes supérieures et qu'ils en avaient couvert l'environnement, l'empereur s'affligeait de n'avoir pas d'or en suffisance. Or, pendant qu'il se tenait sur le haut de la construction, au moment où l'on allait entreprendre l'érection du dôme, un samedi vers la sixième heure,[74] alors que le repas était déjà avancé, l'empereur, en proie à l'inquiétude,[75] vit apparaître un eunuque vêtu de blanc qui lui dit: « Qu'as-tu, Seigneur, à te chagriner pour une question d'argent? Fais donner l'ordre à quelques-uns de tes hauts dignitaires de venir demain sans tarder et je t'apporterai de la monnaie d'or
89 autant que tu en voudras. » Le lendemain l'eunuque vint / et trouva l'empereur *en train d'inspecter le chantier.* L'empereur lui désigna Strategius, le Questeur Basilide et le Patrice Théodose surnommé Coloquinte, qui était

---

[70] Dans les textes russes, les paroles de l'empereur sont rapportées au style indirect.

[71] « Comme l'ange l'avait nommé », add. *L.*

[72] « En effet ... en vertu de son serment », om. *L.* & *T.*; sans doute due à l'haplographie de *serment.*

[73] « ... sur la partie droite, là où se dresse de nos jours la vénérable icône de notre grand Dieu et sauveur, Jésus-Christ ». La présence de cette icône n'est attestée par aucun cod. grec. C'est principalement sur cet indice que Léonide a basé son hypothèse d'un apport original du narrateur russe. (Cf. Introduction.)

[74] « à la quatrième heure », *T.* & *L.*

[75] « de n'avoir pas d'argent », add. *L.*

aussi éparque, ainsi qu'une cinquantaine de serviteurs avec vingt mules portant un double sac. L'eunuque les prit avec lui et sortit par la Porte Dorée. Lorsqu'ils furent arrivés au Tribunal, les envoyés virent apparaître un palais tout construit, qui les frappa d'étonnement. Ils descendirent de cheval et l'eunuque les fit monter par un escalier merveilleux. Puis tirant une clef de bronze toute brillante, il ouvrit une salle: Selon les dires du Magister Strategius, le sol était couvert et rempli de pièces d'or. L'eunuque prit une pelle et versa dans chacun des sacs quatre centinars d'or, au total quatre-vingts[76] centinars. Il les leur remit et les envoya à l'empereur. Il ferma devant eux la salle dans laquelle se trouvaient les pièces de monnaie et leur dit: « Portez cela à l'empereur pour qu'il l'emploie à la construction du temple. » Ils laissèrent là l'eunuque et allèrent porter l'or à l'empereur. Celui-ci, frappé de stupeur leur demanda: « A quel endroit êtes-vous allés et qui était cet eunuque? » Ils lui racontèrent toute l'affaire, l'emplacement de sa maison et qu'il avait de l'or répandu dans sa chambre en grande abondance. L'empereur guettait / / la venue de l'eunuque, mais comme il ne paraissait pas, l'empereur envoya 90
son attaché[77] trouver l'eunuque. Mais il trouva l'endroit où l'on avait vu le palais entièrement inhabité et il revint rendre compte de tout à l'empereur.[78] Celui-ci fut très frappé; il comprit alors et dit: « En vérité[79] ce miracle de Dieu s'est produit pour que nous comprenions. » Et il rendit hautement grâces à Dieu.

12. Comme on mettait la dernière main au sanctuaire, projetant de l'éclairer par les arcades garnies de verre, l'empereur donna ordre à l'expert en mécanique[80] de faire une coupole à une arcade. Mais il se ravisa et décida qu'on donnerait un double éclairage par deux arcades, *pour éviter une grande charge, car en cet endroit, il n'y avait pas de contreforts,* comme dans le narthex et sur les côtés du temple. Les autres constructeurs, au contraire, étaient d'avis qu'on éclairât le sanctuaire par une seule arcade et le premier architecte se demandait avec angoisse ce qu'il allait faire: car tantôt l'empereur disait de faire un arc, et tantôt deux. Et comme il se trouvait là, découragé, un mercredi,[81] à la cinquième heure, un ange du Seigneur lui ap-

[76] « 180 » *L.*; « 113 » *T.*

[77] Ἀκόλουθος, au XIe siècle, a le sens d'attaché, secrétaire particulier.

[78] Le russe présente une version plus courte de l'histoire: « L'eunuque prit une pelle et leur donna 180 centinars. Et eux, ayant pris cet or, se rendirent auprès de l'empereur, laissant là l'eunuque. L'empereur prit cet or et, stupéfait d'admiration, leur dit: « A quel endroit l'avez-vous trouvé? Les envoyés lui racontèrent toute l'affaire. L'empereur, s'étant rendu à l'endroit en question avec ceux qui avaient apporté l'or, il ne trouva même pas la salle ».

[79] Preger omet de mentionner une addition du texte de Banduri: « en vérité, c'était l'ange de Dieu, et ce miracle... »; *L.*: C'était l'ange de Dieu et cet or était son présent ».

[80] Ignatios, nommé § 8, n. 59 et § 10, ligne 8, est appelé plus bas „πρωτοστάτης ὁδός" *premier architecte* (plus bas), puis „τεχνίτης" mot que nous traduisons habituellement par *artisan,* mais qui a parfois le sens plus large de constructeur que nous lui donnons (plus bas).

[81] Litt. « Le quatrième jour de la semaine »; *T.* & *L.*: « un samedi ».

parut sous les traits de Justinien[82] *avec le manteau impérial et les chaussures*
91 *rouges*. Il dit au constructeur: « Je veux / que tu me fasses la coupole éclairée par trois ouvertures et par un triple portique, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Aussitôt il devint invisible.[83] Consterné, le Mestre[84] se rendit au palais et adressa ces paroles à l'empereur *avec irritation*: « Seigneur, tu n'es pas l'homme d'une parole; jusqu'à ces derniers temps tu me disais sur un ton vif de faire un portique, et tantôt d'en faire deux dans le sanctuaire. Et maintenant *que j'ai fini le travail*, tu viens me dire: 'Eclaire le sanctuaire par trois arcades, en signe de foi en la Trinité'. » Quand l'empereur eut réalisé[85] que le même jour à cette heure-là il n'était pas sorti de son palais,[86] *il comprit avec certitude:* « C'est un ange du Seigneur qui t'a parlé; fais comme il t'a dit ».

13. Tous les piliers sont armés extérieurement et intérieurement de crampons de fer plongés au préalable dans du plomb fondu.[87] Ainsi ils se consolident les uns les autres et sont inébranlables. Tous les piliers furent enduits d'huile et de chaux, et sur ce fond il réalisa les mosaïques de marbres variés.
92 14. L'empereur envoya le cubiculaire Troïlos, / l'éparque Théodore et le questeur Basilide dans l'île de Rhodes. Ils y fabriquaient avec de l'argile de très grosses briques de même poids et de même longueur qui recevaient cette estampille: « Dieu est au milieu d'elle, elle ne chancellera pas; Dieu la secourra au tournant du matin. »[88] Ils en évaluèrent la quantité et l'envoyèrent à l'empereur. Le poids de douze de ces briques équivaut à celui d'une seule des nôtres, car cette argile est très maniable, d'apparence spongieuse, légère et de couleur blanche. *C'est la raison pour laquelle on dit communément que le dôme est fait de pierre ponce. En fait, il ne l'est pas, mais il est tout de même léger*. Avec ces briques, on construisit les quatre grands arcs. Puis on amorça la courbure du dôme: On plaçait douze briques, et toutes les douze briques

---

[82] Le passage « Comme on mettait ... les traits de Justinien » est ainsi rapporté dans *L.*: « Comme on mettait la dernière main au sanctuaire, l'empereur étudiait les ouvertures destinées à donner du jour et tantôt il ordonnait qu'on donnât le jour par une seule arcade, comme dans les autres parties de l'église, mais il était impossible de le faire, car à d'autres moments, il commandait que ce soit par deux. Un jour, un samedi à la cinquième heure, l'ange du Seigneur apparut sous les traits de l'empereur et *lui* dit ... ». Le texte russe a été notablement abrégé et ce *lui* tombe à faux, puisqu'il n'a pas encore été fait mention de l'architecte.

[83] « Il devint invisible »: « Il s'en alla, apparemment vers le palais. Le premier architecte, n'ayant pu s'entretenir avec lui, du fait qu'il avait rapidement disparu à ses regards ». Cette addition de *L.* est pour le moins plausible.

[84] C'est toujours le même Ignatios; on s'attendrait plutôt à μάγιστρος. Ce terme de μαΐστωρ désigne au X^e siècle un officier attaché au service des factions.

[85] « lui eût dit » var. *L. & T.*

[86] « l'architecte lui fit part de la vision qu'il avait eue et l'empereur lui dit », add. *L. & T.*

[87] D'après une conjecture de Preger, qui rapproche le passage de Const. Porph. *Adm.* p. 138,8: σιδήρων ἐν μολίβδῳ ἐγχυλιασμένων.

[88] Psaume XLV, 6, cité d'après la version des LXX.

les prêtres faisaient une prière pour la solidité de l'église. Puis les maçons pratiquaient une cavité dans douze briques et l'on plaçait dans les cavités des reliques saintes et vénérables de différents saints, jusqu'à ce que l'on eût achevé le dôme. Il se dressa alors dans sa hardiesse originale.

15. Puis l'on acheva les mosaïques de marbre d'une beauté / consommée. 93
Il fit alors garnir d'or les interstices du marbre des mosaïques et les chapiteaux des colonnes ainsi que les nervures et les entablements des portiques à double et triple voûte. Il revêtit tout d'or pur d'une grande beauté. Le revêtement d'or avait une épaisseur de deux doigts. Il couvrit tous les toits, depuis ceux des portiques, des côtés, de la nef et des parties qui l'entourent ainsi que des quatre narthex, de mosaïque en verre doré[89] étincelante, et *jusqu'aux vestibules environnants*. Il orna le sol du temple de marbres variés d'une beauté somptueuse. *Il les fit polir et les posa comme revêtement. Les côtés extérieurs* et les parties environnantes furent revêtus de très grandes pierres blanches de prix.

16. / Il fit le sanctuaire d'argent étincelant. Il habilla d'argent toutes les 94
colonnettes, les colonnes et les portes, le tout d'argent doré. Il plaça dans le sanctuaire quatre tables d'argent reposant sur des colonnes et il les plaqua d'or. Les sept sièges sur lesquels s'assoient les prêtres, avec le trône de l'évêque, furent plaqués d'or, ainsi que les quatre colonnes d'argent qu'il plaça, *deux de chaque côté, à l'endroit qui donne accès à la voûte qu'on appelle Cyclion, qui se trouve en contre-bas des degrés et appela cela le Saint des Saints*. Il dressa d'immenses colonnes, elles aussi d'argent recouvert d'or, avec le Ciborium[90] et les lys. Il fit le Ciborium d'argent enrichi de nielle.[91] Au sommet du Ciborium, il plaça une sphère d'or massif pesant cent dix-huit livres d'or et des lys d'or pesant six livres, et tout en haut une croix d'or ornée de pierres précieuses et rares. La croix avait un poids de soixante-dix livres d'or.[92]

17. Il imagina le projet suivant: voulant / faire la table sainte plus belle 95
encore et plus somptueuse que l'or,[93] *il convoqua un grand nombre d'experts*

[89] « Le mot ὕέλιον désigne soit le verre, soit la verroterie, soit la pâte de verre colorée ... L'Anonyme, parlant des mosaïques de Sainte-Sophie, dit qu'elles étaient en *cubes de verre recouverts d'une couche d'or* ». J. Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 122, note 3.

[90] Baldaquin destiné à abriter l'autel eucharistique. Il reposait sur quatre colonnes d'argent et affectait la forme d'une pyramide à huit pans. Au sommet se trouvait « l'image d'une coupe dont les bords recourbés étaient formés de fleurs de lys » (Paul le Silentiaire). Dom Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. III (1914) col. 1604—1605, H. Leclercq.

[91] Ebersolt, op. cit., p. 29, n. 4.

[92] Le § 16 est condensé dans les textes russes. « Il fit d'argent pur, revêtu d'or d'une belle épaisseur tout le sanctuaire, les colonnes, les Portes Saintes, quatre tables saintes, les sept sièges des prêtres et celui de l'évêque, la tour qui surmontait l'autel et beaucoup d'autres objets. Il embellit la tour de diverses niellures et plaça à son sommet une sphère d'or massif qui pesait 18 centinars, et des lys d'or pesant 6 centinars, et tout en haut, une croix d'or ornée de pierres précieuses d'un poids de 70 livres ».

[93] « que l'argent et que les pierres précieuses », add. *L. & T.*

et leur fit part de ce projet. Ceux-ci lui répondirent: « *Nous allons jeter dans un creuset*[94] de l'or, de l'argent, des pierres précieuses de toute sorte, des perles, des zambyx,[95] du bronze, de l'électrum, du plomb, du fer, *de l'étain, du verre* et tous les autres métaux. » Ils broyèrent le tout dans des mortiers pour le mélanger et le versèrent dans le creuset. Quand le feu eut tout amalgamé, les artisans sortirent la masse du feu et la coulèrent dans un moule. Et de cette masse composite sortit l'inestimable table sainte.[96] *Puis il l'installa de la manière suivante:* Il plaça en-dessous des colonnes, elles aussi d'or massif, ornées de pierres précieuses et d'émaux et les degrés, tout autour, *sur lesquels se tiennent les prêtres pour baiser la sainte table*, il les fit aussi d'argent massif. Il fit la mer[97] de la table sainte avec des pierres de grand prix et il
96 la revêtit d'or. Qui pourra contempler *la beauté de* la / table sainte sans être frappé d'admiration? Ou qui pourra en épuiser la beauté, si nombreux et changeants en sont les couleurs et les reflets? Car elle offre tantôt l'aspect de l'or, sous un angle différent, celui de l'argent, ailleurs celui du saphir: elle scintille et, pour tout dire, renvoie mille couleurs, selon la nature des pierres, des perles, et de tous les métaux.[98]

18. Il fit les portes inférieures et supérieures en ivoire orné de grandes incrustations et doré. Il en fit trois cent soixante-cinq. Dans la première entrée du Baptistère, il fit des portes d'électrum et dans le narthex, des portes d'électrum de même dimension. Dans le deuxième narthex, il fit des portes d'ivoire
97 et trois grandes portes, deux de même dimension et / entre les deux, une très grande porte d'argent recouverte de feuilles d'or. Toutes les portes furent plaquées d'or. Pour faire l'armature des trois portes, au lieu de bois ordinaire, il utilisa du bois de l'arche.[99]

19. Il voulait faire le dallage tout d'argent. mais ses conseillers ne partageaient pas son avis: Un jour viendrait où des misérables le déroberaient. Ceux qui le dissuadèrent ainsi étaient des Athéniens, philosophes et astro-

---

[94] Les textes russes ne font pas mention de la consultation: « Il (l'empereur) rassembla toutes sortes de matériaux, de l'or, etc.... ».

[95] Sophoclès: ζάμβαξ A species of pearl, Cedr. I, 623,20. Du Cange renvoie à ce passage en ajoutant « neque aliud est ».

[96] *T.* & *L.* introduisent ici un passage parallèle à « Qui pourra contempler ... tous les métaux», infra.

[97] Ou *piscine.* « Lapis cavus, in quem reliquiae vini aut aquae benedictae, quibus amplius opus non erat, effundebatur ». Const. Porph. *De cer.* Migne, *P. G.*, t. 112, col. 207, n. 36. Cf. Nicéphore de CP, Canon VI, Migne, *P. G.*, t. 100, col. 860 D. Voir aussi L. Clugnet, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'église grecque*, Paris, 1895, p. 166, art. χωνευτήριον.

[98] Les trois dernières phrases: « Qui pourra contempler... tous les métaux », sont inspirés très directement par la description de Paul le Silentiaire. Cf. Dom Cabrol, *op. cit.*, t. II (1910) col. 1442 (H. Leclercq).

[99] Le § 18 est ainsi résumé dans *L.*: « Il fit les trois portes de la façade d'argent pur et d'or, et d'autres portes, les unes d'électrum rehaussé de cuivre, les autres d'ivoire incrusté d'or, et leur nombre atteignit 365 ».

logues: Maximien, Hiérothée et Symboulos.[100] Ils disaient que dans les temps futurs viendraient des empereurs obscurs qui enlèveraient cet argent. Sur leurs représentations, il se dessaisit de ce projet.

20. Chaque jour l'empereur jetait *dans la poussière deux mille* pièces de monnaie; *et le soir, quand ils avaient achevé leur tâche, les artisans recueillaient la poussière* et trouvaient les pièces.[101] *L'empereur agit ainsi* pour que les gens travaillassent avec joie et ardeur. Les matériaux furent rassemblés et mis en place, comme nous l'avons dit, en sept ans et demi. Le temple fut bâti et achevé par les dix mille hommes dont on a parlé, avec soin et grande diligence, en neuf ans moins deux mois, ce qui fait en tout seize ans et quatre mois.

21. / Il fit de sardoine l'ambon[102] *ainsi que la solea*[103] et l'orna de pierres 98
précieuses, avec des colonnes d'or massif, des pierres transparentes,[104] des jaspes et des saphirs. *Et il revêtit d'une épaisse couche d'or le dessus de la solea.* [L'ambon] avait aussi un dôme doré, orné de perles, *de lychnis*[105] et d'émeraudes. La croix de l'ambon pesait cent livres d'or. Elle était ornée de pendeloques de perles, *de lychnis avec des perles en poire.* Des cratères d'or,[106] au lieu des colonnettes, décoraient la partie supérieure de l'ambon.

22. La margelle du puits fut apportée de Samarie. On l'appelle « puits sacré », parce que c'est auprès de lui que le Christ s'entretint avec la Samaritaine.[107] Les quatre trompettes de bronze qu'il plaça sur le Puits Sacré, il les fit venir de Jéricho et elles reproduisent celles que tenaient les anges[108] quand tombèrent les murailles de Jéricho. La croix précieuse qui se trouve aujourd'hui dans la sacristie[109] est à la mesure de la stature / de Notre Seigneur 99
Jésus-Christ. Elle a été mesurée avec soin par des hommes probes et dignes de foi, à Jérusalem. C'est pourquoi il la revêtit d'argent, de pierreries variées et d'or. Et jusqu'à ce jour, elle opère des guérisons et met en fuite les démons. Chacune des colonnes supérieures et inférieures contient une sainte relique.

---

[100] *Symboulos:* Remontant à l'étymologie, les traducteurs ont compris « le conseil », ѕвѣтъ. « L'empereur voulait faire un dallage tout d'argent, mais il fut détourné de ce projet par l'astrologue Athénée, par Hiérothée et par tout le conseil ».

[101] « et les emportaient », add. *L.* & *T.*

[102] L'ambon de Sainte-Sophie aurait peut-être inspiré l'architecte de Saint-Marc de Venise. (Cf. Dom Cabrol, op. cit., T. I (1907) col. 1333 (H. Leclercq).

[103] La *solea*: "The elevated portion of the floor in front of the inner sanctuary of a church" (Sophocles).

[104] Sophocles: "A kind of transparent stone". Les textes russes portent съ хрустали, « avec des cristaux ». Cf. Ebersolt, *op. cit.*, p. 27, n. 3.

[105] « Lychnis, a gem. » (Sophocles).

[106] Πετάσια: nous traduisons ainsi d'après une conjecture de Léonide. C'est ce que suggère aussi Paul le Silentiaire, *Desc. Sanct. Sop.*, Migne, *P. G.*, t. 86, col. 2147, v. 734.

[107] St Jean, ch. IV, vv. 6—42.

[108] « Les prêtres », variante plus conforme au récit biblique (Josué, ch. 6, v. 20).

[109] Cet *aujourd'hui*, qui se trouve dans le grec, ne saurait appuyer la thèse de Léonide. (Cf. Introduction.)

23. Il fit aussi des objets d'or, tous appropriés aux douze fêtes:[110] saints évangiles, bassins et aiguières, burettes, calices et patènes. Il les fit tous d'or,
)0 avec des pierres et des perles. Le nombre des vases / sacrés était de mille. Il fit faire trois cents nappes d'autel semées de pierreries et brodées[111] d'or, cent couronnes, pour qu'il y en ait une spéciale à chaque fête. Des voiles de calice *et des voiles de patène,* d'or rehaussé de perles et de pierres précieuses, au nombre de mille. Vingt-quatre évangiles, pesant chacun deux centinars. Trente-six encensoirs d'or massif et de pierreries,[112] trois cents lampes d'or pesant chacune quarante livres, six mille[113] chandeliers à plusieurs branches, en forme de grappes, ceux du narthex, de l'ambon et du sanctuaire,[114] qui étaient en or, et ceux des deux gynécées. Il assigna au temple les revenus de trois cent soixante-cinq[115] biens-fonds de l'Egypte, de l'Inde, de tout le Levant et du Couchant. Il décida qu'à chaque fête on donnerait mille mesures d'huile, *trois cents de vin et mille pains de proposition.*[116] Il règla aussi *par tirage au sort* le service *quotidien* des prêtres et jusqu'au dernier des serviteurs du temple, un millier de personnes[117] et cent chanteuses, qui étaient en fonction une semaine sur deux. Il donna aux membres du clergé des cellules dans les
101 abords / [du temple], à chacun selon son rang, et aux chanteuses, deux couvents pour y résider.

24. Il fit *cinq* croix pesant chacune un centinar; il les orna de gemmes variées et précieuses et elles représentaient une valeur de huit centinars.[118] Il fit aussi *deux candélabres d'or massif, ornés de pierreries et de très grosses perles, évalués à cinq centinars d'or, et* deux autres, tout de pierre transparente taillée, de grande taille. Leurs pieds, d'or massif, valaient un centinar d'or. Il fit quatre cierges dorés et ornés de pierres précieuses, d'une valeur

---

[110] Les douze fêtes principales de l'Eglise orientale: Nativité de la Vierge (8 septembre), Présentation de la Vierge (21 novembre), Annonciation (25 mars), Nativité du Christ (25 décembre), Rencontre du Seigneur, « Hypapante » ou Purification (2 février), Baptême du Seigneur (6 janvier), Transfiguration (6 août), Entrée du Seigneur dans Jérusalem, fête des « Rameaux » (huit jours avant Pâques), Résurrection, Ascension, Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, Dormition de la Mère de Dieu ou Assomption (15 août).

[111] Χρυσαῖ σωληνωταί. « Cet adjectif indique une ornementation brodée en fils d'or et imitant des cannelures ». Ebersolt, *op. cit.*, p. 46, note 1.

[112] « Chacun d'un centinar », add. *T.* & *L.*

[113] « 300 », *L.* & *T.*

[114] Βῆμα.

[115] « 165 », *L.* & *T.*

[116] Les pains offerts par le peuple et dont une partie sera consacrée. La *prothesis* est « la partie initiale du Saint Sacrifice, pendant laquelle le prêtre et le diacre préparent, suivant des rites spéciaux, le pain et le vin qui doivent être consacrés ». L. Clugnet, *op. cit.*, p. 127.

[117] Ces chiffres excèdent notablement ceux que fournissent les Novellae Justiniani, III et XVI. Sur le clergé de Sainte-Sophie, voir J. Pargoire, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, Lecoffre, Paris, 1905, pp. 58—61.

[118] « valant chacun 50 centinars », *L.* & *T.*

d'un centinar. Il les destinait à garnir les candélabres d'or et de pierre transparente. Il fit encore cinquante[119] candélabres en argent de grande dimension et deux cents autres, d'argent également, de la taille d'un homme et destinés à l'autel.

25. *Pour édifier l'ambon,* il dépensa le tribut prélevé *en un an* sur la seule Egypte, trois cent soixante-cinq centinars. *Il dépensa cette somme pour l'ambon et la solea. Il faut savoir qu'il prélevait des tributs / qui s'élevaient* à 102
mille centinars. Constantin le Grand avait ordonné (de lever un tribut) sur le roi des Perses Sapor[120] et sur beaucoup d'autres. *Le temple, dans son ensemble, avec les parties extérieures et les dépendances, mais sans compter les vases sacrés, les autres objets, ni les dons qui venaient de l'empire entier, représente une dépense totale de trois mille centinars de pièces d'or.*

26. Justinien entreprit seul et seul acheva la construction du temple: *et personne d'autre ne lui apporta son concours, ni jamais le moindre subside.* C'était merveille de voir la beauté multiforme du temple: de toutes parts il jetait l'éclat de l'or et de l'argent. Et l'émerveillement saisissait ceux qui entraient, à la vue du pavement, de l'infinie variété de ses marbres: on croyait voir la mer avec *les eaux d'un fleuve qui coulait sans trêve. Il donna aux quatre / parties*[121] *du temple le nom des*[132] quatre fleuves qui sortaient du Paradis.[123] Et il fixa la règle suivante: Quiconque serait excommunié pour ses péchés devrait demeurer là. Il fit tout autour de la phiale des portiques avec des puits au nombre de douze, ainsi que des lions de pierre qui crachaient l'eau destinée aux ablutions des gens du peuple. Sur le flanc droit *du Gynécée de droite,* il fit faire une mer d'un empan[124] d'épaisseur, où l'eau puisse monter et un escalier pour permettre aux prêtres de la franchir. Il construisit en face une citerne destinée à recueillir les eaux de pluie et fit sculpter douze lions, douze léopards, *douze gazelles,* des aigles, des lièvres, des génisses *et des corneilles,* douze également de chaque. *Une machinerie* faisait jaillir l'eau de leur bouche pour les ablutions / des seuls prêtres. Il baptisa 10
ce lieu « Les Lions », et « Metatorion » une magnifique chambre dorée qu'il bâtit en cet endroit[125] pour s'y reposer lorsqu'il venait au temple. La magnificence, la suprême beauté de ce temple *couvert d'or et d'argent depuis sa toiture jusqu'à son pavement,* qui saurait l'exprimer?

27. Lorsqu'il eut achevé le temple et le mobilier sacré, le vingt-deux dé-

---

[119] « 8 » *L. & T.*

[120] Il pourrait s'agir de Sapor II, qui régna de 309 à 380.

[121] « narthex », glose Banduri.

[122] L'omission des deux textes russes pourrait s'expliquer par l'haplographie de *fleuves.*

[123] Genèse, ch. 2, vv. 10 à 14; les quatre fleuves étaient: le Pishôn, le Gihôn, le Tigre et l'Euphrate.

[124] « Distance comprise entre l'extrémité du pouce et celle de l'auriculaire, quand ces doigts sont sur une même droite, la main à plat et largement étendue ». Daremberg et Saglio, *op. cit.,* p. 1440 a, Sorlin Dorigny.

[125] Après « les lions », « il bâtit en cet endroit une chambre dorée pour ... » *L. & T.*

cembre,[126] Justinien se rendit en cortège solennel du Palais aux portes de l'Augustéon[127] *qui donne sur l'Horloge,* monté sur un char à quatre chevaux. Il sacrifia mille bœufs, six mille brebis, six cents cerfs et mille porcs, dix mille poules et dix mille coqs.[128] Il distribua aux pauvres et aux nécessiteux *trente mille boisseaux de blé.* Il prolongea trois heures durant ces largesses aux pauvres en ce jour-là. Alors l'empereur Justinien fit l'entrée solennelle avec la croix, / en compagnie du patriarche Eutyche. Arrivé aux portes impériales, il s'échappa des mains du patriarche,[129] *courut seul jusqu'à l'ambon et, étendant les bras, il s'écria: « Gloire à Dieu, qui m'a rendu digne de mener une telle œuvre à son achèvement. Ô Salomon, je t'ai vaincu! » Après l'entrée solennelle, il fit des largesses, distribuant à la foule une somme de trois centinars, que le Magister Strategius jetait sur le sol. Le lendemain, il procéda à l'ouverture du temple, après avoir fait des sacrifices plus nombreux encore, et jusqu'à la Sainte Epiphanie, durant quinze jours, il convia tout le peuple à des festins, fit des largesses et rendit grâces au Seigneur. Et c'est ainsi qu'il acheva cette œuvre tant désirée.*[130]

28. *Le dôme original*[131] *construit par Justinien le Grand, l'ambon très précieux, très riche et très admirable, avec la solea, ainsi que le pavement de mosaïque*[132] *du temple durèrent seize ans. Après la mort de Justinien,*[133] *son neveu Justin prit le pouvoir. La deuxième année de son règne, le cinquième jour, à la sixième heure, le dôme s'effondra soudain, écrasant l'admirable ambon, avec la solea, les sardoniques, les saphirs, les zambyx, les perles,* /
106 / *les colonnettes d'or, les pierres transparentes, les colonnes d'argent massif et le précieux pavement. Les quatre arcs, les colonnes et le reste de la construc-*

[126] De l'année 537.

[127] C'était le *Forum* de Constantinople. Une statue équestre de Justinien s'y dressait. Procope, *Aed.* I, 2,1; I, 10,5. Georg. Pach., *Descriptio Augusteonis,* Migne, *P. G.,* t. 144, col. 917—924.

[128] « 1300 », *L.*

[129] Le texte de *L.* présente ici une importante lacune, depuis « courut » jusqu'à « Ton oncle ». Il s'agit sans doute d'un feuillet manquant (voir Introduction et С. Г. Вилинский, *op. cit.,* p. 53, 5).

[130] Ici, *T. bifurque* pour s'enliser dans des additions plus que suspectes, qui peuvent se résumer ainsi: 1. Justinien vécut ensuite encore 16 ans. 2. Avant sa mort, il composa le tropaire « Fils unique, Verbe divin ». 3. Passage d'un sermon attribué à St Jean Chrysostome sur les six jours de la création et le repos du septième, évocation symbolique de l'œuvre constructrice de Justinien et des seize années qui suivirent l'érection de Sainte-Sophie. 4. Inondations à Constantinople. 5. Massacre à l'Hippodrome. 6. « Vers » sur Sainte-Sophie. 7. « Explication », de type allégorique, des éléments architecturaux et décoratifs de la basilique par les parties du corps de Notre-Seigneur. 8. Nouvelle « Explication », encore plus développée, sur le même thème et sur le même mode.

[131] Νεωτεριχός. C'était déjà par cet adjectif que l'auteur avait caractérisé le dôme, à la fin du récit de sa construction (cf. infra, § 14). *Original* cherche à rendre à la fois l'idée d'antériorité historique et d'innovation en matière d'architecture.

[132] Ποικίλου πάτου.

[133] En 565, c'est-à-dire 28 ans après l'inauguration de Sainte-Sophie, et non 16, selon l'addition de *T.* rapportée ci-dessus, note 130, 1.

tion ne furent point ébranlés. Le même empereur fit alors appeler l'expert en mécanique qui avait travaillé jadis à l'édification et qui était encore de ce monde et s'enquit auprès de lui de la cause qui avait amené l'effondrement du dôme. Celui-ci, dit-on, lui répondit: « *Ton oncle* a mis trop de hâte à enlever le bois de soutènement du dôme et à décorer le temple de mosaïque. De plus il l'avait construit fort élevé, pour qu'on le vît de partout. Enfin, lorsqu'ils abattirent les échafaudages, les constructeurs les firent tomber et le choc ébranla les fondations. Ainsi s'explique l'effondrement[134] du dôme. » *Les constructeurs s'adressèrent alors à l'empereur et lui dirent:* « *Seigneur, si tu désires que l'on fasse le dôme plus plat, en forme de cymbale, / envoie chercher dans l'île de Rhodes, comme l'avait fait ton oncle, des briques de la même argile, portant la même estampille et pesant le même poids que les premières que l'on apporta.* L'empereur donna des ordres et l'on fit venir des briques de Rhodes, comme la première fois. Et l'on recommença à former le dôme. Mais l'on réduisit de cinq brasses[135] la hauteur du dôme primitif, *et on lui donna la forme d'un tambour;*[136] et, dans la crainte de le voir *bientôt* s'effondrer à nouveau, on laissa en place les bois et les étais des échafaudages toute une année, jusqu'à ce que l'on jugeât que le dôme avait acquis toute sa solidité. Comme il n'avait pas les moyens de refaire l'ambon *et la solea* avec la même somptueuse magnificence, il fit celui-là *de matériaux de moindre valeur,* avec des pierres, des colonnes d'argent, *des colonnettes d'argent, des voiles, des pourtours de table en argent et pareillement pour la solea. Il ne voulut pas non plus faire de baldaquin pour l'ambon, pour éviter, selon ses propres paroles, une grosse dépense. Pour refaire le pavement,* il ne put pas trouver les mêmes *grandes abaques* d'une infinie variété; aussi envoya-t-il dans le Proconnèse le patrice et préposite Manassès[137] et y fit scier des marbres qui offraient l'aspect de la terre / et d'autres, de couleur verte, pour figurer des 108
fleuves qui se jetaient dans la mer.

29. Lorsqu'on abattit les échafaudages du dôme et que l'on voulut faire choir les bois de soutènement, l'on remplit d'eau l'église jusqu'à une hauteur de cinq coudées, puis l'on fit tomber les bois et ils aboutirent dans l'eau; ainsi les fondations ne furent point ébranlées. *De cette manière, Justin acheva le temple.* C'est la raison pour laquelle certains disent que c'est Justin qui l'a bâti. *Mais ils mentent ceux qui parlent ainsi.*[138]

---

[134] Si on lit πήψις en suivant Z (Vindobon. hist. gr. 88) au lieu de πέψις, qui n'offre aucun sens satisfaisant. C'est ainsi que *L.* a lu le texte: ταχοσε παδηηιε.

[135] Ὄργυια, distance qui sépare les extrémités des bras étendus de chaque côté du corps, valant 6 pieds ou 96 doigts, 1,850 m. Daremberg et Saglio, *op. cit.*, t. 4, p. 420 a (Héron de Villefosse).

[136] Sans doute pas parfaitement plat, mais d'une courbure nettement aplatie.

[137] Manassès: C'est *Narsès* (II) qu'il faut lire.

[138] « Tel est le récit de la belle et grande église de Dieu, Sainte-Sophie de Tsar'grad. Gloire au Dieu Tout-Puissant. Amen. » add. *L.*

C. NICOLESCU / BUCAREST

LA CERAMIQUE ROUMAINE EMAILLEE DU MOYEN-AGE, A LA LUMIERE DES DERNIERES RECHERCHES

Les fouilles et les recherches archéologiques des dernières dix années, ont révélé de nombreuses espèces de céramique moyen-âgeuse. Elles facilitent l'étude de ce nouvel aspect de culture matérielle, très négligé dans le passé. L'archéologie et l'histoire de l'art voient s'ouvrir ainsi un domaine relativement nouveau. Les objets récemment découverts ont contribué à l'éclaircissement de toute une série de problèmes concernant l'histoire du premier millier d'années de notre ère. On est arrivé à déterminer les diverses cultures matérielles des peuples voyageurs qui ont vécu ou n'ont fait que traverser le territoire roumain. On a pu aussi établir l'existence d'une céramique datée du X^e siècle, et marquer les traits qui lui appartiennent en propre.[1] Considérée comme « protoroumaine » et répandue en Dobroudja et dans la plaine du Danube, en Valachie, elle diffère de la céramique slave.[2]

La poterie émaillée du X^e siècle et de l'époque suivante, remarquable au point de vue des formes, du décor et du coloris, intéresse surtout l'histoire de l'art. Signalée autrefois par les collectionneurs en quête de vestiges gréco-romains,[3] la céramique émaillée richement représentée dans les musées de notre pays,[4] n'a pas encore été minutieusement étudiée,[5] ni définitivement

---

[1] I. Nestor, *Contributions archéol. au problème des Protoroumains. La civilisation de Dridu.* Dacia II (1958) 371—382. I. Nestor, E. Zaharia, *Sondajele de la Dridu,* Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 551—552, VI (1959) 593—601; M. Comşa, Stud. şi cercetări de Ist. Veche X (1959) № 1, 81—98.

[2] M. Chişvasi-Comşa, *Unele concluzii istorice pe baza ceramicii din sec. VI—XII.* Stud. şi cercetări de Ist. Veche VIII (1957) 267—289; *Slavii de răsărit pe teritoriul R.P.R. şi pătrunderea elementului romanic în Moldova pe baza datelor arheologice.* Stud. şi cercetări de Ist. Veche IX (1958) № 1, 73—90; K. Horedt, *Ceramica slavă din Transilvania.* Ibid. II (1951) № 2, 189—218 + XIV pl.; I. Nestor, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina documentelor arheologice.* Ibid. X (1959) № 1, 49—64.

[3] Dans les anciens sites romains de Turnu Severin (Drubeta), Celei (Sucidava), Capidava, etc., on a découvert de nombreux tessons de céramique émaillée. A l'occasion de fouilles, de déblayage des monuments du moyen-âge: le château-fort de Suceava, l'ancienne maison princière de Hîrlău, la cité de Severin, la cour princière de Tîrgovişte, la maison de Măgureni, l'église princière d'Argeş, etc., on a trouvé aussi une grande quantité de céramique moyen-âgeuse.

[4] La plus riche collection est celle du Musée National d'Antiquités de l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la R.P.R. Le Musée d'Histoire de la Moldavie, à Jassy, possède aussi une valeureuse collection. Le Musée d'Histoire et d'Archéologie de la ville de Bucarest et quelques musées régionaux de Turnu Severin, Suceava, Fălticeni, Cluj, Sibiu, Sf. Gheorghe, Sighişoara, etc., en ont réuni d'autres très importantes.

[5] Bibliographie des études concernant la céramique roumaine de l'époque féodale, dans *Ceramica feudală românească,* Bucarest, 1958, pp. 177—184.

classée. Les fouilles et les recherches d'archéologie moyen-âgeuse des dernières années, ont abouti toutefois à l'établissement d'une chronologie fondée sur la stratigraphie. La richesse et la variété des objets découverts dans de nombreux sites[6] assignent à la céramique émaillée un chapitre important dans l'histoire de l'art roumain. Il est encore à écrire.

La poterie émaillée d'art occupe un rôle éminent et se rattache à l'œuvre des artisans citadins, de la première partie du moyen-âge. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, elle passe à la campagne. On l'y retrouve de nos jours. La céramique a enrichi d'un beau décor inspiré des arts byzantin, roman ou gothique, les monuments religieux et civils, à partir de la première période du moyen-âge, jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle.

La publication de riches découvertes de poterie et la céramique architectonique faciliteront l'étude de plusieurs aspects nouveaux intéressant la culture et l'art roumains. On pourra ainsi refaire et saisir l'aspect et la vie d'une maison citadine ou seigneuriale. Nous arriverons en même temps, à déterminer l'organisation intérieure des habitations féodales. Nous possédons la certitude dès aujourd'hui qu'aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, la céramique y a occupé une place de premier rang. Elle a orné les maisons d'habitation, les palais et les églises. Elle en a décoré les façades et fourni les lambris, aussi bien que les éléments des cheminées et des poêles; le carrelage des planchers, les montants des portes et des fenêtres, aussi. Le répertoire décoratif de la céramique monumentale est d'une grande richesse. L'étude des thèmes et de tons nous aide à nous rendre compte des courants artistiques, de l'orientation et des cultures qui n'ont fait que traverser les pays roumains ou qui se sont greffées sur la tradition autochtone.

Les rapports et les journaux de fouilles que nous possédons, éclairent insuffisamment la richesse et la variété des matériaux récemment découverts. Limités aux collections exposées au Musée National d'Antiquités, elles nous permettent toutefois un certain nombre de remarques, d'ordre général, en grande partie, mais d'un grand intérêt.

Pour franchir certains obstacles et remédier à des lacunes inévitables, nous aurons recours aux monuments d'architecture récemment découverts.[7] Le but est de saisir les grandes lignes du procès de formation de l'art roumain, dont les origines semblent remonter au X^e^ siècle.

*

* *

[6] Les plus importants sites fouillés dans les dix dernières années sont ceux de Garvăn-Dinogetia, Capidava, Păcuiul lui Soare, Isaccea, Niculiţel, Zimnicea, Giurgiu, Bucureşti, Tîrgovişte, Suceava, Iaşi, Piatra Neamţ, Vaslui.

[7] C. Nicolescu, *Inceputurile artei feudale în ţara noastră, în lumina ultimelor descoperiri arheologice.* Stud. şi cercetări de Ist. Artei VI (1959) № 1, pp. 47—49.

Le territoire de la Dobroudja permet mieux que nul autre, l'étude de la poterie émaillée du moyen-âge, celle des débuts de notre architecture d'ailleurs aussi. A Capidava,[8] Garvăn-Dinogetia[9] et à de nombreux autres endroits,[10] la céramique émaillée vert-olive, datée des X^e—XI^e siècles, accompagne la céramique commune, non émaillée. Des objets émaillés apparaissent d'ailleurs en Dobroudja et en Transylvanie, dès les IV^e, V^e et VI^e siècles.[11] L'absence de matériaux intermédiaires, datés des VII^e—IX^e siècles, nous embarasse, car on ne peut rien induire quant à l'origine des objets émaillés des X^e—XI^e siècles. On ne sait pas en effet, s'ils sont l'œuvre des maîtres régionaux ou dus à l'influence des Balkans et de Byzance. On distingue à Capidava deux espèces de poterie émaillée: la cruche amphoroïde à deux anses, de tradition romaine-byzantine, et le pot, dont l'origine remonte à l'époque de La Tène. C'est ce qui suggère l'idée de la continuité des formes et des procédés techniques.

Si nous sommes dans le doute en ce qui concerne l'émaillage de Dobroudja, antérieur au X^e siècle,[12] nous possédons, en revanche, des certitudes sur son emploi au X^e siècle.[13] La diffusion, en premier lieu, de la poterie émaillée, en est une preuve. L'identité de pâte des objets des deux espèces en est une autre. Relevons aussi les fragments de poterie commune, gardant des traces d'émail et les débris de cruches, non émaillés, mais présentant les caractères de la céramique émaillée. Ajoutons la contamination des formes et des motifs ornementaux pour les deux genres de poterie. L'émail de Dobroudja se revoit le long du Danube et dans la plaine roumaine. Des débris de cruches émail-

[8] Gr. Florescu, R. Florescu, P. Diaconu, *Capidava*, Bucarest, 1958, chap. V, la Céramique, p. 154 sq.

[9] Journaux de fouilles de Garvăn-Dinogetia: Stud. şi cercetări de Ist. Veche (1950—1956) et Materiale şi cercetări Arheol. (1957, 1959); I. Barnea, *Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa Garvăn şi Bizanţ în sec. X—XIII*. Stud. şi cercetări de Ist. Veche IV (1953) № 3—4, 652—655.

[10] La céramique émaillée vert-olive a été découverte dans d'autres sites de la Dobroudja: Prislava, Isaccea, Niculiţel, Igliţa, Carsium, Axiopolis, Păcuiul lui Soare, etc.

[11] On a trouvé des pièces émaillées vert-olive de l'époque romaine tardive et byzantine (III—VI) à Silistra (Durostorum, R. P. Bulgarie), *Ceramica feudală românească*, p. 58, n. 1—2, Garvăn-Dinogetia, à Constanţa (Toruis) (en Petite Valachie) et à Cristeşti sur la rivière Mureş et à Hunedoara en Transylvanie. Stud. şi cercetări de Ist. Veche IV (1953) 652—655.

[12] *Capidava*, p. 207—209. On y remarque l'existence de deux niveaux, l'un des X^e—XI^e siècles, l'autre plus ancien, antérieur au X^e siècle. Quelques imprécisions et contradictions d'ordre chronologique imposent des réserves (p. 193, p. 207—209). — A Bucov, près de Ploieşti, on a trouvé une cruche amphoroïde à deux anses et des tessons des plats émaillés vert-olive. Le site est daté de IX^e—X^e siècles. M. Chişvasi-Comşa, *Săpăturile de la Bucov*. Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 496, fig. 1, VI (1959), p. 574, fig. 3.

[13] Stud. şi cercetări de Ist. Veche III (1952) 365. I. Barnea, *Relaţiile*, p. 655; Stud. şi cercetări de Ist. Veche VI (1955) № 1—2, 108—109. Ibid., III (1952) 385; R. Florescu, *Note privind ceramica smălţuită în sec. X—XI*. Stud. şi cercetări de Ist. Artei III (1956) № 1—2, 290—292; *Capidava*, p. 206—209.

lées vert-olive, de la même époque, ou plus tardives (XI^e siècle), apparaissent à Păcuiul lui Soare,[14] Turnu Severin (l'ancienne Drubeta). La poterie du X^e siècle découverte à Dridu, village de la plaine valaque, garde des traces d'émail sur les rebords supérieurs des vases. On a retrouvé de la poterie émaillée aussi à Bucov,[15] près de Ploieşti, dans la région de contact de la plaine avec la zone sous-carpathique. La découverte d'objets émaillés au Nord du Danube est d'une grande importance. Elle nous aide à comprendre la culture et l'art du X^e siècle, apparentés à la culture et à l'art de Dobroudja. Cette parenté ne se réduit pas d'ailleurs à l'utilisation de l'émail, car on retrouve les mêmes procédés techniques, les formes et l'ornementation de Dobroudja dans toute la plaine de Roumanie. La poterie de Dridu, justement dénommée « protoroumaine », proclame d'une façon éloquente l'unité de la civilisation développée dans les deux régions, en relation avec Byzance et le monde des Balkans.

L'utilisation de l'émail va de pair avec l'amélioration qualitative des formes et de l'ornementation. Le procès que nous venons de rappeler, réfléchit l'amélioration des conditions sociales. D'un autre côté, il révèle des préoccupations d'art et la recherche de formes élégantes et variées.

La poterie commune (non émaillée) comprend, dans la plaine roumaine, en Moldavie, comme en Transylvanie, jusqu'aux X^e et XI^e siècles, un pauvre répertoire de formes. Il est limité à deux types principaux: le pot dépourvu d'anses, et le plat tronconique. Ils apparaissent dans quelques sites à côté des lampes ou récipients arrondis et pourvus d'un porte-mèche, en compagnie aussi des poêles, plateaux et chaudrons d'argile, imitant les chaudrons métalliques communs aux peuples voyageurs.

L'identité des formes rencontrées sur le territoire de Roumanie, témoigne de conditions similaires de vie, assez primitives. Ces dernières n'exigeaient que deux ou trois espèces de poterie, car on utilisait les mêmes récipients pour la cuisson, la conservation et le transport des liquides. Les récipients de bois étaient très probablement également employés.

Les recherches des dernières années et les fouilles de la Dobroudja révèlent l'apparition de nouvelles formes, fréquemment rencontrées, qui pénètrent dans la même époque au Nord du Danube. Des vases importés, d'origine byzantine, pontique ou balkanique, ou des imitations et des créations fabriquées sur place, affectent des formes nouvelles et se voient à Garvăn-Dinogetia, Capidava, Isaccea, Niculiţel, etc. Une des formes et les procédés techniques sont communs d'ailleurs au monde sud-danubien, de la nouvelle culture des Bulgares, fondée sur celle, plus ancienne, romaine et byzantine.

---

[14] Ancienne forteresse byzantine au bord du Danube, près du castrum romain de Dervent, aux environs de la petite ville d'Ostrov. Materiale şi cercetări arheol. V (1959) 588; VI (1959) 659—666, fig. 7, 2.

[15] Des tessons de cruches émaillés vert-olive se trouvent également parmi la céramique trouvée dans le castrum et le château-fort de Turnu-Severin (Drubeta).

Cette nouvelle poterie est surtout utilisée pour la conservation, la consommation et le transport du miel et des liquides: le vin, l'hydromel, l'huile.

Les amphores d'importation occupent un rang éminent.[16] Chaque maison de Garvăn-Dinogetia en a possédé une, deux, et jusqu'à six ou huit. Il en est de même des établissements de Niculiţel,[17] Isaccea,[18] Păcuiul lui Soare etc.; à Capidava[19] leur nombre est beaucoup plus restreint.

La plupart des amphores, objets d'importation, sont marquées du sceau des ateliers byzantins. On les revoit dans les centres de la Mer Noire, à Sarkel, Chersonèse, etc. Des imitations, peut-être, de fabrication locale, ont été découvertes à Garvăn-Dinogetia.[20]

La cruche, non émaillée ou émaillée, caractérise la poterie des X^e—XII^e siècles. Une espèce un peu différente se voit à Capidava[21] et Garvăn.[22] C'est l'amphoroïde à deux anses, dérivée de l'amphore romaine-byzantine au fond plat des IV^e et VI^e siècles. On ne connaît encore pas d'exemplaires datés du VII^e—XII^e siècles. C'est ce qui nous empêche de conclure en ce qui concerne la continuité et l'adoption de cette cruche dans la région du Bas-Danube. Les cruches et les cruchons[23] d'une capacité variable (à partir de 100 ml jusqu'à 3000—4000 ml), sont piriformes, au col évasé, ou fluet, et à l'embouchure trilobée, circulaire ou évasée en entonnoir. L'amphore à trois anses, dont on a trouvé des exemples à Garvăn,[24] est plus rare. La cruche d'origine byzantine balkanique a pénétré aussi, au Nord du Danube, dans la plaine. On en a retrouvé des débris à Dridu, Bucov, Turnu Severin et Păcuiul lui Soare, mêlés à des tessons de potiches pourvues d'anses.

La poterie de Dobroudja, datée des X^e—XI^e siècles est caractérisée par l'apparition des pots et des potiches ansés. Les fouilles de Garvăn-Dinogetia,[25] Capidava,[26] Isaccea,[27] Păcuiul lui Soare etc. ont révélé de petits récipients

---

[16] I. Barnea, *Amforele feudale de la Dinogetia*. Stud. şi cercetări de Ist. Veche V (1954) № 3—4, 513—530.

[17] *Sondajul de la Niculiţel:* Ibid., V (1954) № 1—2, 184—186; VI (1959) 3—4, p. 742.

[18] *Săpăturile de la Noviodunum (Isaccea):* Ibid., V (1954) 180—181; Materiale şi cercetări arheol. IV (1957) 167—169; I. Barnea, *op. cit.*, p. 521—522.

[19] *Capidava*, p. 209. Materiali şi cercetări VI (1959) 625, pl. V (7—8).

[20] I. Barnea, *Amforele feudale de la Dinogetia*, p. 524.

[21] Gr. Florescu, *Capidava în epoca migraţiilor*. Rev. hist. roumaine XIV (1945) 333; *Capidava*, p. 158, fig. 85—88, p. 170, fig. 99, p. 196.

[22] Stud. şi cercetări Ist. Veche III (1952) 370, fig. 17 (1); p. 376, fig. 22 (13, 15); V (1959) Nos 3—4, p. 523, fig. 4—5.

[23] I. Barnea, *Relaţiile*. Ibid., IV (1953) № 3—4, 653, fig. 3; Ibid., V (1954) № 1—2, 174, fig. 12 (6); Ibid., II (1951) № 1, 25, fig. 7, p. 27, fig. 10 (ibid. III [1952] 371, fig. 18, 1, 2, 3), p. 164, fig. 89, 91; p. 196, p. 198, fig. 105, p. 205—209. A Isaccea (Noviodunum) on a trouvé aussi des tessons de cruches émaillées et non-émaillées: Ibid., V (1954) Nos 1—2, 180. Materiali şi cercetări VI (1959) 640, fig. 14 (i), 642, fig. 15 (i).

[24] Ibid., III (1952) 366, fig. 15; Ibid., IV (1953) № 3—4, 655, fig. 3 (11—12).

[25] Ibid., III (1952) 336, fig. 15 (3); IV (1953) № 3—4, 652—653, fig. 3 (5, 13, 14).

[26] *Capidava*, p. 164, fig. 93, p. 206.

[27] Stud. şi cercetări de Ist. Veche V (1954) № 1—2, 179, fig. 17 (15).

à boire, de différentes capacités. Emaillés, ils ont un pied et de larges bases. De forme sphéroïdale, le col en est peu haut, évasé et pourvu d'une embouchure bilobée. Plusieurs de ces variétés s'apparentent aux formes byzantines; d'autres rappellent des objets beaucoup plus anciens tel le récipient bitronconique élégant, à l'embouchure largement évasée, retrouvé à Capidava et rattaché à l'époque de La Tène. Une autre catégorie, les plats découverts à Capidava, semblent remonter aussi haut dans le passé roumain, la coupe-bol aux parois incurvés, peintes de couleur rouge; le plat tronconique évasé, aux rebords droits, émaillé ou non émaillé; il renvoie à l'époque des Daces et se rencontre dans tout le moyen-âge. Les plats évasés et les hauts plats de Dobroudja nous ramènent à la poterie roumaine des siècles postérieurs. Trois variétés ont été jusqu'à présent découvertes à Dinogetia.[28] Le haut plat aux parois légèrement incurvés, d'une capacité d'un litre ou d'un litre et demi; le haut plat aux parois obliques, et le plat commun. Les trois espèces présentent un pied circulaire, d'une hauteur variable. Emaillées en jaune-ivoire, ou polychromées, elles sont décorées de « sgrafitti ». Datés du XI[e]—XII[e] siècles, les objets semblent avoir été importés. D'autres, imités, fabriqués sur place et datés de la même époque ou du siècle suivant sont simplement émaillés en vert, brun ou orange.

Le plat profond, émaillé en vert-olive, découvert à Niculițel, et d'autres exemples de la même espèce, nous ramènent aux formes locales.[28a]

Toutes ces variétés et leurs particularités, se retrouvent dans la poterie roumaine émaillée des siècles postérieurs autant en Valachie qu'en Moldavie. Elles traversent le moyen-âge. On les revoit de nos jours dans la poterie des campagnes.

Les cruches des XIII[e]—XIV[e] siècles, sont plus élégantes: le pied en est plus haut, et le col plus mince. Les plus anciens exemplaires ont été découverts à Turnu Severin[29] (sec. XIII), Zimnicea[30] (sec. XIV), Giurgiu[31] (sec. XIV), Argeș[32] (sec. XIV—XV) et, plus tard, à Tîrgoviște et Bucarest (sec. XV

Les petits récipients à boire (des tasses) gardent aux siècles suivants certaines particularités des cruches: le haut pied, la base évasée, l'embouchure plus large ou tréflée etc. Les exemplaires du XIV[e] siècle découverts à Severin, Zimnicea, Argeș et aussi celles des XVII[e]—XVIII[e] siècles de Bucarest, reproduisent ces traits. On voit en Valachie une espèce de verre pourvu d'anse, daté des XIV[e], XV[e] ou XVI[e] siècles, piriforme, au pied haut et mince, et à la silhouette d'une rare élégance. L'embouchure en est tréflée.

[28] I. Barnea, *Relațiile*. Ibid., IV (1953) № 3—4, 654—661, fig. 4.

[28a] Ibid., V (1954) № 1—2, 179, fig. 17 (7); *Capidava*, p. 170—171, fig. 96—97.

[29] *Ceramica feudală românească*, p. 51, fig. 36.

[30] Collection du Musée d'Antiquités de Bucarest.

[31] Materiale și cercetări arheol. IV (1957) 234, fig. 14.

[32] *Curtea domnească din Argeș*. Bull. de la Commission des Monuments Hist. (1923) 248, fig. 300.
à XVI).

évasée et aux rebords retroussés. Ils rappellent la coupe, et s'apparentent à des exemples byzantins à deux anses.[33] Ceux qu'on a découverts à Tîrgoviște,[34] Bucarest,[35] Celei[36] (Sucidava), sont datés des XIV^e—XV^e siècles et non émaillés. Le musée Bruckenthal en possède un autre émaillé vert clair.[37]

La Moldavie compte jusqu'à présent peu de cruches et de petits récipients à boire. Le plus ancien exemple est le récipient à l'embouchure tréflée et décoré avec des languettes blanches d'argile.[38] Non émaillé, il a été découvert dans les ruines de Scheia, un château-fort près de la ville de Suceava, et daté du XIV^e siècle. Des récipients à boire pourvus d'anches, aux rebords légèrement retroussés, apparaissent au XV^e siècle, tel l'exemplaire de Suceava, non émaillé et d'une grande capacité.[39] Un autre plus petit, émaillé en vert, a été retrouvé à Hîrlău.[40] Il date aussi du XV^e siècle.

Une petite coupe pourvue de deux anses et d'un pied haut, a été retrouvée à Putna. L'émail en est vert aussi. On a découvert, au même endroit, de nombreux débris de cruchons émaillés du XV^e siècle.[41] La cruche moldave de Suceava, datée du règne d'Alexandre le Bon, se distingue des variétés valaques par une plaquette perforée et rattachée à l'embouchure, d'un côté, à l'anche de l'autre.[42]

Des bols à pied émaillés ont été récemment trouvés à Jassy[43] et Vaslui.[44] De nombreux débris, pieds de coupe et de cruches en pâte noire, inoxidée, caractéristique pour la poterie moldave commune, témoignent d'une contamination byzantine qui a eu lieu au XV^e siècle. Aux XIII^e—XIV^e siècles, les plats communs et les hauts plats émaillés, héritiers des exemplaires du X^e au XI^e siècle, sont répandus un peu partout en Dobroudja et le long du Danube. On en connaît des exemples découverts à Ieni-Sala, Isaccea, Histria, Niculițel, l'ăcuiul lui Soare, Zimnicea, Giurgiu, Turnu Severin et aux environs de ces deux dernières villes. Leur base est pourvue d'un anneau qui les hausse. Au XIV^e siècle, les plats de tradition byzantine se retrouvent un peu partout, en Valachie, à l'exemple des cruches et des récipients à boire. Des espèces identiques aux exemples de Dobroudja et à ceux de la région danubienne

---

[33] J. Ebersolt, *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du Musée de Constantinople*. Constantinople 1910, p. 37, № 142, fig. 40.

[34] *Ceramica feudală*, p. 63, fig. 47.

[35] Cercetări privind Ist. R. P. R. București I (1954) 166, fig. 19.

[36] Dacia XI—XII (1945—1947) 181, fig. 28; Materiale arheol. privind Ist. Veche I (1955) 708, fig. 11, p. 713.

[37] Misch Orend, *Krüge und Teller*. Sibiu, 1943, fig. 2.

[38] Materiale și cercetări arheol. V (1959) 606, fig. 8.

[39] Ibid., IV (1957) 366, fig. 2.

[40] *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*. București, 1958, fig. 29, fig. 3.

[41] Materiale și cercetări arheol. IV (1957) 273, fig. 17.

[42] Stud. și cercetări de Ist. Veche IV (1953) № 1—2, 353, fig. 20.

[43] Ibid., VI (1955) 782, fig. 26.

[44] Materiale și cercetări arheol. VII (sous presse).

apparaissent à Argeș (XIVe—XVe siècles), Tîrgoviște (XIVe—XVIe siècles), Tîrgușor (XIVe—XVe siècles), Bucarest (XVe—XVIe siècles), Potlogi, Obilești, Măgureni, etc. (XVIIe siècle).

A la fin du XVIIe siècle (l'époque du prince Brancovan), le pied s'abaisse. Les plats évasés à pied et les bols cèdent devant le plat profond (écuelle) tronconique émaillé, rappelant les formes de La Tène; il est commun dans les milieux paysans des XVIIIe—XIXe siècles. Les hauts plats aux parois obliques et à l'embouchure non retroussée, du type de Hurezi, Oboga,[45] etc. les remplacent; ils renvoient aux formes traditionnelles. Le pied y disparaît complètement. Les mêmes bols (coupes-bols) et les plats montés sur un pied rond, semblent avoir été connus dans les villes au bord de la Mer Noire, dans le territoire de la future principauté moldave à la même époque qu'en Valachie. Nous possédons, en effet, des exemples découverts à Cetatea Albă (Maurocastron) datés des XIIIe—XIVe siècles.[46] La ville entretenait, on le sait, des relations commerciales suivies avec le monde byzantin et l'Orient. On y a découvert de nombreuses coupes-bols et de hauts plats de différentes capacités; à pied, parois obliques et embouchure non retroussée. D'autres, hémisphériques, ont à leur base un anneau, destiné à remplacer le pied. C'est le bol byzantin d'origine persane, très répandu en Moldavie au XVe siècle. Les hauts plats à pied de cette période s'apparentent aux exemples plus anciens et caractérisent la poterie moldave émaillée du XVe siècle de Suceava, Jassy, Vaslui, Orhei, Putna, Neamțu, Moldovița. Cette dernière se ressent de l'influence prononcée des formes orientales, à l'encontre de la poterie valaque qui nous reporte plutôt à Byzance. C'est, d'ailleurs, un caractère de l'art moldave.

La poterie émaillée, article de luxe aux premiers siècles du moyen-âge, d'usage courant dans les centres monastiques et à la ville, se retrouve en Valachie comme en Moldavie, à côté de la poterie ancienne non émaillée et en compagnie des formes traditionnelles archaïques, le pot à parois droites dépourvu d'anses, et le haut plat tronconique.

Relevons une constatation d'ordre essentiel. La poterie émaillée, en Valachie, comme en Moldavie, en Dobroudja particulièrement, ramène à des origines et à des exemples byzantins ou orientaux. Article de luxe aux premiers siècles de notre histoire, elle est utilisée à côté de l'ancienne poterie commune non émaillée, et évolue en relation avec cette dernière. Elle en utilise les thèmes et les procédés décoratifs. Art d'importation, il se greffe et se développe sur l'héritage ancien et local. La poterie de toutes les régions roumaines s'enrichit en revanche de motifs byzantins et orientaux, après avoir

*
* *

[45] Arta populară în R. P. R. *Ceramica*. București, 1958, p. 16, fig. 11.
[46] Stud. și cercetări de Ist. Veche X (1959) № 2, pp. 441—449.

adopté les formes de ces deux arts supérieurs, ou amélioré les siennes, en s'aidant des exemples et des maîtres venus d'ailleurs.

L'examen des thèmes de la poterie roumaine émaillée et de leur disposition ramènent également à des origines byzantines et orientales de la poterie roumaine émaillée. Une première série d'ordre byzantin comprend des motifs végétaux. La tige, le rinceau et la volute, accompagnés de palmettes ou de demi-palmettes se voient sur les exemples émaillés de Garvăn-Dinogetia[47] aux XI^e—XII^e siècles. Les mêmes motifs, légèrement différents et dérivés du méandre à palmettes, se retrouvent dans la poterie émaillée des régions danubiennes de Turnu Severin,[48] Zimnicea,[49] Giurgiu et Păcuiul lui Soare.[50] Un bandeau circulaire finement gravé sur fond jaune clair et formé d'une tige à palmettes compliquées, décore un plat des mieux conservés et découvert à Garvăn-Dinogetia. Sur un autre, du même endroit, les tiges à palmettes inscrites dans les cercles ornent richement le champ.

Les thèmes et la disposition des motifs de la poterie de Garvăn-Dinogetia et de Turnu Severin rappellent en tous points la céramique byzantine de Constantinople. Les plats de Turnu Severin, Zimnicea et Păcuiul lui Soare, datés des XII^e et XIV^e siècles, en donnent une variante: des palmettes s'y accrochent à la tige. A Turnu Severin, sur les débris d'un cruchon, les palmettes à cinq lobes, encerclées dans une tige en cœur, de type moldave, donnent un type différent et rare, dans la poterie émaillée de la Valachie.

Les plats du XIV^e siècle portent partout en Valachie, les mêmes motifs végétaux encerclés, ou accompagnés de crucifères. Du XI^e siècle à la fin du XIV^e siècle, les motifs sont régulièrement disposés en bandeaux à l'intérieur et à la partie supérieure du plat; parfois, tout en haut ou au fond de celui-ci. Une mince couche d'argile blanche orne seule l'extérieur; elle s'est égouttée et fixée sur la paroi du plat au moment de sa fabrication.

Les motifs végétaux purs, d'origine ou d'ordre constantinopolitains, tendent à disparaître, après le XIV^e siècle, en Valachie. Les plats d'Argeș, datés des XIV^e—XV^e siècles, aussi bien que ceux de Tîrgoviște, Coșustea, Vodița et Bucarest, datés des XV^e et XVI^e siècles, sont ornés pour la plupart de motifs linéraires, incisés sur les rebords. On ne voit plus la palmette. Fréquemment, les crucifères décorent le fond du plat.

Le répertoire moldave du XV^e siècle est beaucoup plus riche, et caractérise les plus beaux exemplaires. La palmette ou la demi-palmette arrondie, « grasse », et accrochée sur les côtés d'une tige sinueuse, la distingue. La

---

[47] Des exemplaires publiés par I. Barnea, *Relațiile*, p. 654, fig. 4 (2); p. 656, fig. 5, p. 658, fig. 6. Des motifs semblables se trouvent sur la poterie byzantine du XI^e—XII^e siècles. Materiale și cercetări arheol. IV (1957) 233, fig. 13 (2).

[48] *Ceramica feudală românească*, p. 21, fig. 11. De nombreux autres exemplaires se trouvent au musée de la ville de Turnu Severin.

[49] Quelques plats exposés au Musée d'Antiquités portent le même motif.

[50] Ibid. VI (1959), p. 662, fig. 10.

palmette est d'origine orientale et rappelle les vases métalliques sassanides, les plats de Géorgie[51] et la céramique byzantine tardive de caractère musulman.

Sur les plats de Suceava, de l'époque d'Alexandre le Bon (1400—1432), le motif en faible relief occupe les rebords. Il est dessiné en clair sur un fond réservé, vert foncé. Sur des débris de Putna,[52] on voit des fougères ou des feuilles d'acanthe; de vraies palmettes trilobées ou quadrilobées ou encore des feuilles de frêne stylisées. Des brassards ou des anneaux rattachent les tiges, l'une à l'autre, sur des bols trouvés à Putna, les plats encastrés du monastère de Neamţu,[53] et sur la céramique pavimentaire et ornementale de Succava.[54] Ils rappellent les origines métalliques de cet art, et se voient un peu partout, en Moldavie sur les produits céramiques émaillés, tout le long du XV^e siècle. Des exemples peints, datés du XVI^e et du XVII^e siècles, les reproduisent sur les parois de plusieurs églises[55] et sur les manuscrits enluminés.[56] Les motifs se rencontrent aussi sur le mobilier de bois sculpté des XV^e—XVI^e siècles,[57] et sur les broderies de la même époque.[58]

D'autres thèmes, souvent rencontrés, sont d'ordre symbolique. Ils ornent la poterie moldave et sont d'origine orientale, persane ou syrienne. La poterie byzantine et arménienne du Pont a servi d'intermédiaire. Tels sont l'étoile, la rose, les rosettes, la rose des vents, le disque solaire. On les retrouve sur les pots et les cruches émaillés, les plats décoratifs des murailles et des parois, aussi bien que sur les plaques des poêles. La frise des plats décoratifs du monastère de Neamţu en est le plus bel exemple[59] (fig.). Les motifs y sont creusés ou incisés, et les plats disposés sur trois rangs. D'un grand intérêt, cette frise nous renseigne sur le répertoire ornemental de Moldavie au XV^e

[51] Maisuradze, *Грузинская художественная керамика XI—XIII вв. (La céramique peinte de Géorgie)*. Tbilisi, 1954, pl. 30, pl. 38 et suivantes.

[52] Les exemplaires exposés au Musée d'Antiquités, de Bucarest, et au Musée du monastère Putna. Stud. şi cercetări de Ist. Veche IV (1953) 1—2, p. 351, fig. 18.

[53] C. Nicolescu, *Decorul mănăstirii Neamţu în legătură cu ceramica monumentală din Moldova în sec. XV*. Stud. şi cercetări de Ist. Artei II (1955) № 1—2, 128, fig. 14. St. Balş, C. Nicolescu, *Mănăstirea Neamţu*. Bucureşti, 1958, p. 57, fig. 34, p. 61, fig. 30—40.

[54] Dans les fouilles du château-fort de la ville de Suceava, ont été découvertes de nombreuses dalles et plaques de lambris intérieurs. R. Gassauer, *Teracote sucevene*. Bull. Com. Mon. Ist. (1935) fasc. 86, pp. 147—148, fig. 6—7. *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*. Bucureşti, 1958, p. 34, fig. 10.

[55] I. D. Ştefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*. Paris, 1928, p. 250.

[56] *Repertoriul monumentelor* ..., le chapitre concernant les enluminures, p. 398, fig. 263—265, p. 413, fig. 275, p. 414, fig. 276, p. 421, fig. 280.

[57] Şt. Balş, C. Nicolescu, *Mănăstirea Moldoviţa*. Bucureşti, 1958, p. 113, fig. 103, p. 117, fig. 106.

[58] G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*. Vol. II. Paris, 1947 (les exemplaires de broderie moldave).

[59] C. Nicolescu, *Decorul* ..., p. 132—133, fig. 20—23. C. Nicolescu, *Ceramica decorativă în arhitectura veche românească*. Arhitectura R. P. R. (1954) № 2, pl. I, p. 23.

siècle, et aide à comprendre tout un côté de l'art paysan. Les mêmes motifs caractérisent aussi le mobilier sculpté des XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Ces motifs sont incisés, avant l'application de l'argile blanche. Les plats, les cruches ou les plaques ornementales sont en général d'une seule couleur à deux nuances, vert clair au fond vert foncé, jaune aux motifs bruns, orange ou terre cuite. Parfois sur les plaques pavimentaires, le champ jaune clair est taché de vert ou de brun.

Les motifs d'ordre végétal et géométrique ont pénétré dans notre pays par la voie byzantine et orientale. Ils ont été incorporés à la thématique de notre céramique. Des motifs zoomorphes apparaissent, au XI^e^ siècle et au XII^e^ siècle, en Dobroudja et dans plusieurs localités le long du Danube à Turnu Severin, Zimnicea, Păcuiul lui Soare et au bord de la Mer Noire. Des lions et des léopards, des aigles et des colombes dessinés avec précision se voient sur de nombreux exemplaires de poterie. Au XV^e^ et au XVI^e^ siècles, en revanche, en Valachie comme en Moldavie, ils sont assez rares. La colombe et le coq se rencontrent de temps en temps, et cela jusqu'à nos jours, sur les objets en céramique de Hurezi (en petite Valachie) et Vama (au nord de la Transylvanie).

Des animaux héraldiques et fantastiques, des figures humaines aussi, décorent les revêtements en céramique des monuments moldaves au XV^e^ siècle. Ils nous renvoient à l'art roman et gothique de Transylvanie, à la Hongrie et à la Pologne. Ils se rattachent ainsi à d'autres origines et à une autre histoire.

Soulignons l'importance d'une catégorie de motifs propres à la poterie émaillée de Valachie et de Moldavie, et communs à l'ancienne poterie non émaillée de ces régions. Trois procédés assez simples et rudimentaires d'ordre décoratif sont utilisés pour l'ornementation de la céramique non émaillée du X^e^ siècle et des siècles postérieurs. Des traits parallèles ou des vagues, incisées à la partie supérieure ou sur toute la surface du pot, caractérisent le premier. Le second comporte des traits brisés et des spirales irréguliers, obtenus à l'aide d'une pierre et du frottis. Le troisième utilise une baguette pointue, au moyen de laquelle on obtient des bandeaux parallèles, des traits recourbés, des groupes verticaux ou des pointes. Souvent, les séries de pointes frappent par leur cadence régulière. Ils sont en ce dernier cas réalisés à l'aide d'une rouelle dentée. Des aiguilles de pin sont à leur tour estampées. A l'exception des ornements réalisés à l'aide de la pierre et du frottis, les deux autres procédés se rencontrent un peu partout au long du moyen-âge. Le premier, par contre, est employé jusqu'à nos jours dans la poterie non émaillée, de couleur noire, en Moldavie du Nord. Les motifs simples incisés à l'aide d'une pointe ou du « peigne » se voient aussi sur la poterie émaillée vert-olive de Garvăn-Dinogetia, Capidava et Turnu Severin.

De nombreux plats sont ornés de motifs rayonnants finement tracés au moyen du « peigne », qui composent des rosettes ou des étoiles, séparées par des points. Dans d'autres cas, le vase est orné de rubans concentriques, placés

sur la panse ou à la partie supérieure. Le procédé est fréquemment utilisé sur la poterie de Turnu Severin, antérieure à ceux du XIV^e siècle de Zimnicea et Păcuiul lui Soare. Les spirales et les vallonnements sont également fréquents sur la poterie émaillée d'Argeș, Bucarest, Tîrgșor, etc. Ils sont réalisés au moyen de la « corne ». Relevons le coloris compliqué de cette catégorie de poterie gardant la tradition de la céramique byzantine. Il accompagne un répertoire décoratif simplifié, sur la poterie de Turnu Severin, en premier lieu. Les plats retrouvés à ce dernier endroit sont décorés de motifs en brun ou en vert sur fond jaune. L'émail y fait des taches. Au cours des siècles, les motifs d'origine byzantine de moins en moins compris, se simplifient, et s'accordent ou cèdent la place aux motifs traditionnels de la région. Le coloris byzantin subsiste toutefois. La poterie du XVII^e et du XVIII^e siècles pénètre dans les milieux paysans et on l'y rencontre jusqu'à nos jours. Elle comprend le répertoire décoratif que nous venons de décrire, réalisé pourtant à l'aide des émaux colorés sur fond jaune. L'incision à l'aide d'une pointe ou du peigne n'y est plus pratiquée. La poterie de Hurezi et d'Oboga nous reporte toutefois, autant par le coloris que par son système décoratif, à ces lointaines origines byzantines. Il en est de même de la Moldavie, où des plats émaillés du XV^e aux XVII^e siècles, révèlent l'emploi du «peigne », de la « rouelle » et des estampes.

Signalons un dernier procédé utilisé dans la poterie émaillée du X^e siècle. Il comporte les torsades et les entailles à côté des « pastilles » collées sur les parois du vase. Il en est ainsi des cruches et des amphores de Garvăn-Dinogetia. Les torsades alvéolées se retrouvent plus tard sur les récipients de la même espèce en petite Valachie, à Argeș et dans le Maramureș. Quelques poteries de Dinogetia montrent, sur les anses, des têtes d'animaux. Un fragment de plat donne, à son tour, un animal estampé en relief. Le décor zoomorphe en relief se voit rarement dans la poterie roumaine. Des serpents ornent une cruche de Zimnicea, datée du XIV^e siècle, et une autre plus ancienne de Turnu Severin. De nos jours au sud de la Valachie on garde le motif du serpent sur les cruches et les grands pots.

Les motifs, nous venons de le montrer, ont subi des modifications dues à l'influence de la poterie indigène. La céramique roumaine émaillée témoigne en revanche au cours du moyen-âge et jusqu'à nos jours, d'une conception décorative caractéristique. Les procédés d'incision, le coloris vert et brun sur fond jaune clair, les thèmes végétaux et figuratifs d'origine byzantine se sont perpétués et nous les retrouvons sur la poterie moldave et transylvaine aussi bien qu'en Maramureș et dans « Țara Oașului ».

*
* *

L'étude des formes, des procédés techniques et des motifs décoratifs éclaire les origines de la céramique roumaine émaillée. On se rend compte

aussi de la pénétration byzantine et balkanique en Dobroudja et au Nord du Danube. Ce procès d'ordre complexe concerne surtout la région du Danube inférieur qui connut depuis le X^e siècle une grande prospérité économique. Les vestiges de la culture matérielle ainsi que les autres sources ne nous permettent pas encore de suivre tous les domaines de la culture et de l'art roumain au Nord du Danube jusqu'au début du XIV^e siècle. En effet, nous sommes aussi mal informés même sur la culture et l'art en Dobroudja et en Valachie. La culture matérielle et l'art byzantin de Dobroudja aux XIII^e et au XIV siècles ne sont pas mieux connus. Les sources attestent toutefois l'existence d'une civilisation byzantine depuis le X^e siècle jusqu'au XIV^e siècle, dans le pays compris entre le Danube et la Mer Noire. A l'époque même où la domination politique byzantine est mal établie, ou inexistante, l'église, qui n'a jamais cessé d'y représenter Byzance, est un facteur permanent de liaison.[60] Les preuves manquent, mais on peut, croyons-nous, en induire les effets de la pénétration byzantine continue s'exerçant au Nord de la Valachie et en Moldavie, au cours du XII^e siècle et du XIII^e siècle, pour aboutir à l'art du XIV^e siècle, dont nous possédons des monuments caractéristiques et des données précises.

La poterie émaillée découverte dans le château-fort de Severin (Drubeta) et dans le cimetière qui recouvre les anciennes thermes romaines, datant du XII^e au XIII^e siècle, est de tradition byzantine et se rattache à la poterie de Dobroudja. Plusieurs fragments émaillés en vert-olive semblent nous reporter à la céramique vert-olive de Dobroudja datée du X^e—XI^e siècles. D'autres, moins fins, attestent le travail des maîtres indigènes. Nous connaissons mal la poterie datée de la seconde moitié du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle, époque de troubles et de ravages.

En Moldavie, à l'époque d'Alexandre le Bon (1400—1432), la poterie émaillée se rencontre un peu partout. On a trouvé dans un four de Suceava des objets émaillés et non émaillés ornés des mêmes motifs incisés que la première.[61] Des trépieds annulaires y étaient utilisés pour la cuisson des vases, dans le but de les isoler. Dans cet endroit, les fragments de poterie commune non émaillée, avoisinent la poterie émaillée. Il est clair que les deux produits sont l'œuvre des mêmes maîtres.

L'extension et la richesse de la poterie roumaine émaillée de tradition byzantine, au nord du Danube du XIV^e et du XV^e siècles, doivent être mises en relation avec les milieux de la Dobroudja, où nous retrouvons cette dernière dès les X^e et XI^e siècles. Les maîtres ont passé le Danube et apporté avec eux, dans les villes de Valachie et de Moldavie leurs procédés techniques et leur répertoire décoratif. D'un précieux acte de donation concernant le

---

[60] V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*. Rev. Hist. du sud-est européen XXII (1945) 184—198.

[61] Stud. şi cercetări de Ist. Veche VI (1955) N^os 3—4, pp. 780—781.

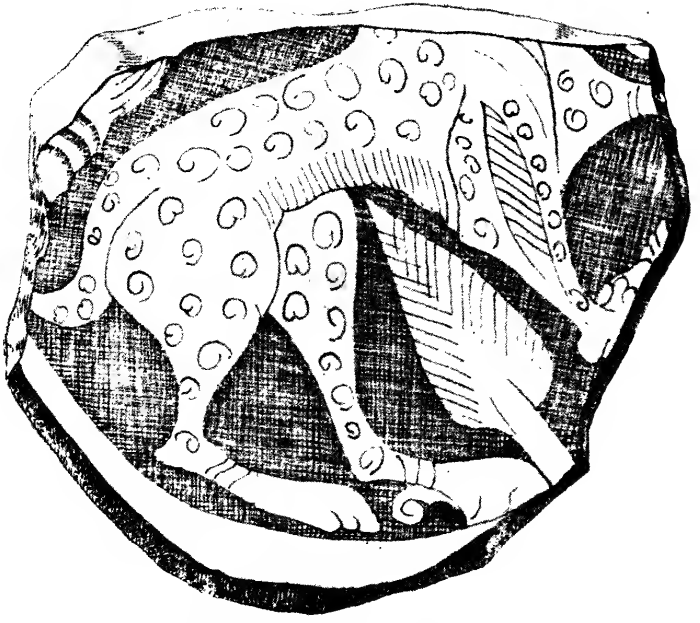

Fig. 19. Céramique émaillée au décor en champlevé, monochrome, couleur rouge-terre-cuite. Cetatea-Albă (Bielograd — U. R. S S.). XIIIe—XIVe siècles

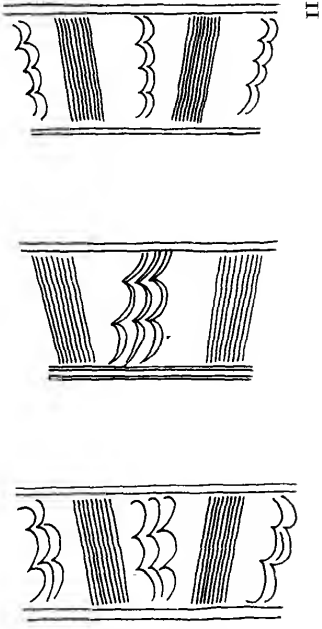

Fig. 20. Motifs incisés au moyen du « peigne » de la céramique émaillée de Turnu-Severin, Zimnicea et Curtea de Argeș. XIIIe—XIVe siècles

monastère de Iaţcu, daté de 1453,[62] il résulte que les pots occupaient un rôle éminent parmi les marchandises des paysans du village. Y sont mentionnés des maîtres « grecs » et « russes ». Ce sont très probablement des potiers de Dobroudja immigrés en Moldavie à la suite de l'occupation de la Dobroudja par les Turcs. L'invasion des Tartares en a chassé d'ailleurs de nombreux maîtres potiers et autres dès le XIV^e^ siècle. Lorsque la résidence du métropolite de Vicina fut transférée à Argeş (1359), l'afflux des maîtres s'était probablement précipité. A la fin du XIV^e^ siècle, sous le prince Mircea l'Ancien, le territoire de Dobroudja est intégré à la Valachie; le phénomène s'amplifie. En 1414, l'envahissement de la Dobroudja par les Turcs amène la décadence de la civilisation byzantine qui florissait auparavant dans la région comprise entre le Danube et la Mer Noire. Il arrête complètement l'épanouissement des villes danubiennes. Les maîtres, les marchands et les dirigeants de la vie culturelle de tout ce monde ont dû chercher refuge dans les pays roumains, qui ont su utiliser toutes leurs forces.

A l'Ouest et au Nord de la Mer Noire, dans la région des Carpathes aussi, la céramique émaillée semble avoir parcouru trois étapes:

1° La production locale de l'émail sur le Bas-Danube et sa pénétration dans l'espace compris entre le Danube et les Carpathes aux X^e^ siècle et au XI^e^ siècle.

2° L'extension de la céramique émaillée sur la rive gauche du Danube (X^e^—XII^e^ siècles) et au Nord jusqu'à Argeş, Tîrgovişte, etc., aux XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ siècles.

3° Généralisation de l'émail en Valachie et en Moldavie au cours des XIV^e^ et XV^e^ siècles.

L'évolution de la céramique émaillée nous renseigne ainsi sur l'évolution de la civilisation des régions roumaines en fonction et au contact de la civilisation byzantine. Aux X^e^ et XI^e^ siècles, les villes du thème de Paristrion connaissaient une vie plus riche. Elles utilisaient la poterie émaillée byzantine, qui a été vite imitée et fabriquée par les maîtres indigènes. L'émail comporte des effets de couleur et un répertoire ornemental des plus fins. C'est ce qui a conduit à la céramique d'art. Le sentiment esthétique se trouvait ainsi satisfait dans ce domaine de la culture matérielle grâce à la technique byzantine et orientale.

C'est le premier et le plus complet témoignage sur les débuts de l'art, sur le territoire de notre pays. Ce n'est pas l'unique, car les monuments d'architecture récemment découverts, en Dobroudja, sont aussi d'une grande importance. Ils nous permettent en effet de remonter aux X^e^ et XI^e^ siècles et d'y rechercher les origines de l'art roumain.

---

[62] *Documente privind istoria Romîniei*, A. *Moldova*, sec. XIV—XV, vol. I, p. 260, № 312.

V. VELKOV / SOFIA

AU SUJET DU CODEX THEODOSIANUS XV 1,42

La constitutio sur laquelle nous nous arrêtons dans cet article, fut publiée par l'empereur Arcadius le 14 juillet 404. C'est avec elle que l'empereur met les ergasteria de la ville Eudoxiopolis à la disposition du conseil municipal local. Voici le texte dont il s'agit:[1] *Idem AA (scil. Arcadius et Honorius) Eutychiano P(ræfecto) P(rætorio). Eudoxiopolitanæ civitatis cives pro oblata no ... suam patriam ergasteria condonamus. Ne quis igitur ergasteria memorata a nostra serenitate deinceps petere moliatur eaque ratione civium, quorum censum cupimus ampliari, iura perturbet. Dat. prid. id. Iul. Const(antino)p(oli), Honor(io) A. VI. et Aristæneto conss.*

Dans les éditions précédentes, le complexe pro oblata no, qui, dans notre cas, nous intéresse, est donné d'une manière différente. Ainsi, dans les éditions de Gothofredus[2] et de Haenel,[3] ce texte est compris comme pro oblatano. Des notes critiques, on voit que cette constitutio n'est attestée que par un manuscrit, précisément par le manuscrit principal V (= Vaticanus reginæ liber 886). Dans les éditions de Gothofredus et de Haenel nous constatons que, dans ce passage, il n'y a pas de lacune, ainsi que l'affirme Mommsen.

Les éditions précédentes du Codex Theodosianus ont souligné avec raison que, dans le complexe pro oblatano, se cachent quelques corruptèles, mais ils n'ont pas réussi à interpréter le texte. Ce document ne pouvait donc servir de source historique pour la Thrace à l'époque du Bas-Empire.

Gothofredus a été le premier qui, examinant les possibilités d'interprétation, s'est arrêté aux deux variantes: dans une de ces variantes, il propose de changer le texte dans le sens suivant: Eudoxiopolitanæ civitatis civibus pro oblatis nobis; pro oblaticio (scil. auro) suæ patriæ ergasteria condonamus. Il pense qu'ici nous avons affaire à la présentation d'aurum oblaticium. C'est un don d'honneur, offert à l'empereur au nom de quelque ville.[4] Dans la deuxième variante, la plus vraisemblable, d'après nous, et sur la-

---

[1] Le texte est donné suivant l'édition de Th. Mommsen et P. M. Meyer, *Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis. Vol. I, pars posterior. Textus cum apparatu.* Berolini, 1905, p. 811.

[2] *Codex Theodosianus cum perpetuis commentariis Jacobi Gothofredi ... opus posthumum ... opera et studio Antonii Marvilli antecessoris primiceris in universitate Valentiana*, ed. I. D. Ritter, 1736—1745, ad 1.

[3] *Codex Theodosianus ad LIV librorum manuscriptorum et priorum editionum fidem, rec. et adnotatione critica instruxit G. Haenel*, vol. III. Lipsiae, 1842, ad 1.

[4] Cf. Heumann-Seckel, *Handlexicon zu den Quellen des römischen Rechts*, 9. Aufl. Jena, 1926, s. v. *oblaticium;* A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian.* Oxford, 1940, p. 196. Un tel don d'honneur fut offert à l'empereur Arcadius de la part

quelle nous arrêtons notre attention plus bas, il suppose aussi des changements essentiels du texte. Même il admet qu'il y a des mots disparus du texte primitif: pro oblata nobis sua patria; propter oblatam nobis suam patriam.

Les commentateurs suivants n'acceptent que la première. Ainsi, par exemple, Haenel propose: pro oblata nobis (scil. auro), pensant aussi qu'il ne s'agit que de aurum oblaticium.[5]

Th. Mommsen propose, dans son édition de 1905, une autre variante d'interprétation du texte qui, cependant, n'est pas persuasive d'après nous. Il sépare oblatano en oblata et no et remarque: videntur talia excidisse: *pro oblata no*[*bis (sic Haenel) devotione conlaudamus iisque quae aiunt esse per*] *suam patriam.* Pour corroborer la véracité de son interprétation, il admet la disparition de 7 mots, chose peu vraisemblable.

Dans la dernière traduction du Codex Theodosianus, faite d'après l'édition de Mommsen, la phrase en question est interprétée comme suit:[6] *We praise the citizens of the municipality of Eudoxiopolis for their offering ... their municipality, and We give them the workshops ...*

En résumant l'histoire de l'interprétation de ce texte, nous arrivons aux conclusions suivantes: de prime abord, tous les éditeurs et commentateurs supposent des mots disparus. Pour la plupart des éditeurs, ce don de la ville reste obscur.

D'après nous, il faut chercher l'interprétation de la phrase en question dans un autre sens, sur lequel Gothofredus avait déjà attiré l'attention.

Au point de vue philologique, la première phrase de la constitutio présente en réalité certaines difficultés. A notre avis, il ne s'agit cependant pas de mots disparus, comme on l'avait supposé.

Le verbe *condono*, duquel dépend la construction totale de la phrase, exige deux compléments, l'un en datif et l'autre en accusatif (condono consuli totam Achaiam — Civ; suum dolorem alicuis precibus — Caes.; pecunias debitoribus — Ci.). Bien souvent cependant et même en latin vulgaire qui domine dans le Bas-Empire, le verbe condono exige un accusatif duplex et notamment l'accusatif rei et personæ,[7] au sens de « donner, schenken »: quid vis tibi? argentum, quod habes condonamus te — Ter. Phormio 947; si quam (malam rem) debes, te condono; tibi habe, numquam aps te petam — Pl. Bacch. 1143; id. argentum me condonat litteris — Afran. com. 173.

Dans notre cas, condono est construit avec ergasteria et cives — condonamus cives ergasteria. Par conséquent, suam patriam, qui est le troisième

---

des citoyens de la ville de Cyrène (Afrique) Synes. *De regno*, p. 3, c. 2. Cf. O. Seek, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, V. Berlin, 1913, p. 266.

[5] Cf. *Codex Theodosianus*, ed. Haenel, ad 1.

[6] *The Theodosian Code and Novels and the Sirmondian Constitutions*, transl. by Clyde Pharr. Princeton, 1952, ad 1.

[7] Cf. K. E. Georges, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch* I, s. v.; L. Quicherat, *Dictionnaire latin-français*, s. v.

accusatif, ne pouvait dépendre que de la forme verbale o b l a t a n o. Cette forme pourtant ne peut venir que du verbe o b l a t a r e.[8] Cependant la forme, telle quelle est donnée dans le texte, ne peut exister au point de vue grammatical. C'est ce qui a obligé Mommsen à séparer le complexe oblatano en o b l a t a et n o. Il nous semble que l'interprétation la plus plausible consiste à lire o b l a t a n d o au lieu de o b l a t a n o.

L'objection que la forme oblatando suppose nécessairement l'existence d'un gerundivum, n'est pas convaincante. Très souvent, le latin du Bas-Empire évite le gerundivum et préfère la forme plus analytique: gerundium, avec un objet dans le cas respectif.[9]

Il est vrai que, dans notre passage le verbe oblatare, semble-t-il, revêtait le sens inexact d'*offrir*. C'est pourquoi les éditeurs ne comprenaient guère comment une ville eût pu s'offrir elle-même. Nous proposons au verbe oblatare le sens: *dédier*, qui est très courant de la signification du verbe au Moyen Age. La traduction de la première phrase serait par conséquent: *Nous récompensons les citoyens de la ville d'Eudoxiopol avec des ergasteria parce qu'ils nous dédient leur patrie*. Dans notre cas, il s'agit d'un fait bien connu dans l'histoire: le changement du nom de la ville de Selymbria, qui prit le nom de la femme de l'empereur Arcadius — Eudoxia pour devenir Eudoxiopolis.

Eudoxie est l'une des impératrices les plus célèbres dans l'Empire romain d'Orient. Elle a joué un rôle important dans la vie publique de l'Empire à la fin du IV^{e} et au commencement du V^{e} siècles. Entre le 9 janvier 400, moment où elle fut proclamée Augusta, et sa mort au début du mois d'octobre 404, Eudoxie fut le vrai chef de l'Etat.[10] C'est à Eudoxie qu'on avait élevé à Constantinople une statue d'argent, ce qui provoqua des émeutes.[11] Pour glorifier son nom à Gaza, une grande église fut construite, à laquelle on donna son nom — Εὐδοξιανή.[12] C'est en hommage à Eudoxie que la ville de Selymbria en Thrace changea son nom. Nous croyons que la dénomination de la ville eut lieu entre 400 et 404, le plus vraisemblablement en 404. Ce fait est d'ailleurs mentionné rapidement chez Socrate[13] — εἰς Εὐδοξίου πόλιν τὴν τὸ παλαιὸν Σαλαμβρίαν καλουμένην.

---

[8] Cf. Du Cange, *Glossarium* VI (1886), s. v. oblatare. Le verbe est d'origine des verba intensiva, cf. *offero* (cf. *canto: cano*); il n'est pas attesté dans la langue latine de l'époque classique. Nous ne connaissons que des dérivés (oblaticium) et ils sont de l'époque impériale. Oblatare se rencontre à peine dans le latin du Moyen-Age.

[9] Cf. Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 5. Aufl. (Iv. Müller, *Handbuch der klassischen Altertumswissen.*, II. Abt., 2. Teil). München, 1928, p. 596, § 117 b, p. 600, § 178 b; R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache, II Satzlehre*, 2. Aufl., 1. Teil. Hannover, 1912, p. 735, § 131, 3 d, p. 753, § 135 b.

[10] Pour Eudoxie cf. Seek, *Eudoxia*, RE VI, col. 917—928; E. Démougeot, *De l'unité à la division de l'Empire Romain*. Paris, 1951, pp. 125, 193, 229, 246, 333, etc.

[11] Theoph., *Chronogr.* A. M. 5898 (de Boor 79, 4).

[12] Marc. Diac, *Vita S. Porphyrii*, ed. Teubner, 1895, 92, pp. 73, 22.

[13] Socrates, *Hist. Eccl.* VII, 36. (PG. LXVII, 821).

On connaît aussi une note de H. Valesius, sans savoir quelle en est la vraie source. Selon cette note, Eudoxie aurait pris des mesures pour fortifier la ville et elle ordonna que la ville portât son nom.[14]

Après la mort d'Eudoxie, qui n'était aimée de personne, le nom nouveau de la ville fut vite oublié. Eudoxiopolis est attestée dans les subscriptions de quelques constitutiones, éditées pendant la première moitié du V^e siècle.[15] Dans la Notitia episcopatuum, ce nom est rencontré jusqu'au milieu du V^e siècle,[16] et depuis, seulement chez Hiérocle.[17] Chez Procope et plus tard, la ville reprend son ancien nom de Selymbria,[18] gardé jusqu'à nos jours, et légèrement altéré en Silivrie.

Qu'il nous soit permis d'attirer dès maintenant l'attention des lecteurs sur quelques traits caractéristiques du développement économique des villes en Thrace romaine.

On connaît, dans les régions balkaniques, plusieurs villes portant des noms dynastiques (soit des empereurs, soit des membres de leurs familles). En tout cas, l'on peut constater que la dénomination des villes est liée soit à des travaux publics, soit à l'activité de fortification. Nous passons les exemples bien connus de l'activité exercée par les empereurs Traïan et Hadrien dans les pays balkaniques. On sait que pendant leurs règnes, se développèrent des villes portant les noms de Marcianopolis, Plotinopolis, Traïanopolis, Hadrianopolis. La ville Beroïa reçut le nom de Augusta Traïana et se développa vite en une des principales villes en Thrace romaine.[19]

Un fait intéressant, que Malalas nous rapporte, est la fondation par l'empereur Tibère I^er (14—31) d'une ville en Thrace nommé Τιβερία en l'an 26. Le nom de cette ville n'est rencontré dans aucun autre texte historique. D'après W. Weber Tiberia pouvait être l'ancien nom de Philippopolis qui aurait été dénommée Tiberia à l'occasion de l'érection des murs nouveaux, ou bien une ville fondée dans un autre endroit en Thrace.[20]

Au début du IV^e siècle, des villes avec des noms dynastiques apparaissent

---

[14] Hadr. Valesius, lib. 2, *de gestis veter. Franc.*, p. 65: Eudoxiam Selymbriam oppidum Thraciae restitui, atque Eudoxiopolim appellari iussisse (cité d'après Gothofr. *ad Th.* XV, 1, 42).

[15] *Cod. Theod.* XII, 1, 182 (de 416), IX, 40, 23 (de 416), I, 46, 2 (de 416), XII, 3, 2 (de 423), XVI, 5, 61 (de 423).

[16] *Not. episcopatuum*, ed. Parthey, s. Σελυμβρία. Cf. aussi M. Σταμούλης, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν ἐκκλησίων τῆς Θράκης. Θρᾳκικά XIV (1940) 166 sq

[17] Hierocles 632, 1.

[18] Pour l'histoire de la ville cf. Oberhummer, *Selymbria*, RE II A, col. 1327. Cf. aussi Proc., *de aedif.* IV, 9, 12.

[19] Cf. D. P. Dimitrov, *Към историята на Августа Траяна*. Изв. Истор. д-во XI/XII (1931—1932) c. 55 sq. Oberhummer, *Beroia*, RE III, col. 306.

[20] Malalas, p. 236, 1 (ed. Bonn). W. Weber, *Studien zur Chronik des Malalas*, Festgabe für Ad. Deissmann. Tübingen, 1927, p. 42—45; G. I. Kacarov, *Към историята на древна Тракия*. Изв. на Бълг. Арх. и-т VII (1932—1933) 397—399.

en Thrace comme Diocletianopolis, non localisée, Diospolis (peut-être nom nouveau de Cabyle), Maximianopolis (nom nouveau de Porsule, aujourd'hui Melisurgion en Thrace d'Egée).[21] On ignore les mesures pratiques prises à la suite de la dénomination de ces villes. A la même époque cependant, l'ancienne Périnthe fut dénommé Heracleïa d'après Maximien Hercule — l'autre Auguste. Cette ville connut alors un grand développement des travaux publics et devient, pour un certain temps, résidence de Dioclétien.

Pour Bergule, aujourd'hui Lulé Bourgas, Cedrenus nous apprend[22] que l'empereur Théodose Ier, l'appela Ἀρκαδιούπολις au nom de son fils Arcadius et la fortifia. Théophane remarque que la fortification avait été faite par Arcadius lui-même.[23] Le même renseignement se trouve aussi chez Zonaras.[24] Cet argument, joint à la constitutio examinée plus haut, nous autorise à dater le renforcement des travaux publics en Thrace du commencement du Ve siècle, fait que d'autres sources, surtout épigraphiques[25] semblent également attester.

Les travaux publics entrepris par Justinien Ier dans les régions balkaniques nous donnent de nombreux exemples dans ce sens. Le cas de Justiniana Prima, ville de Dardanie, est bien connu. A Dacia Ripensis, apparaît une ville Θεοδωρούπολις,[26] dans la province de Rhodope — Ἀναστασιούπολις, Θεοδωρούπολις. A. Hemimont — Θεοδωρούπολις, en Moésie et en Scythie — Ἰουστινιανούπολις, Νοβειουστινιάνα.[27] Du temps des empereurs Valens, Valentinien, Gratien, les deux castels en Scythie — Valentiniana et Gratiana ont reçu leurs noms. On voit dans une inscription que, d'après l'empereur Tibère II Constantin (578—582), une ville dite Tiberia fut fondée en Numidie et que, simultanément, les murs de la forteresse furent fortifiés.[28]

En l'an 785, l'impératrice Irène, lors de sa visite à Beroïa, aujourd'hui Stara Zagora, prit des mesures pour fortifier la ville et pour la dénommer Εἰρηνόπολις. La ville garda ce nom, pour peu de temps d'ailleurs. A son retour, Irène fortifia aussi Anchialo.[29]

---

[21] L'avis de A. H. M. Jones, *The Greek City*, p. 92, selon lequel il s'agit là de villes plus récentes, n'est pas exact. En réalité nous avons affaire à une dénomination nouvelle de villes anciennes.

[22] Cedr. I, 568.

[23] Theoph., *Chronogr.* A. M. 5895 (de Boor 77, 25).

[24] Zonaras XIII, 20, 6. Cf. Oberhummer, *Bergule*, RE III, col. 293.

[25] Cf. Dumont-Homolle, p. 414, n. 86x; K. Jireček, AEM X (1896) 182; M. Mirčev, Изв. на Варн. Археол. Дружество IX (1953) 70. Cf. aussi A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*. Oxford, 1937, p. 25.

[26] Procop, *de aedif.* IV, 6.

[27] Procop, *de aedif.* IV, 11.

[28] *Corpus inscr. lat.* VIII, 2245 = Diehl, *Inscr. lat. chr. vet.* I, 795: Haec quoque praefectus construxit moenia Thomas... Tiberiam dixit de nomine Caesaris urbem.

[29] Theoph. *Chronogr.* A. M. 6276 (de Boor 457, 7—11).

Se basant sur la note de Valésius, citée plus haut, et le contenu de la constitutio, on peut démêler dans le changement de Selymbria en Eudoxiopolis, deux points essentiels: d'un côté, fortification de la ville, fait déjà connu dans le cas d'autres villes; de l'autre, concession des ergasteria à la ville — fait nouveau dans les relations entre le gouvernement et les villes dénommées. De tels actes avaient sans doute lieu à d'autres occasions aussi. Tous ces faits nous fournissent une base chronologique, qui nous servira dans l'étude des fortifications des villes portant des noms dynastiques.

Quelques mots encore pour les ergasteria de l'époque du Bas-Empire.[30] Même les auteurs contemporains qui travaillent dans le domaine de la signification des noms, comme Isidore, notent, que ergasterium, nom grec, signifie en général lieu où l'on produit quelque chose. Il a la même signification que le nom latin officina.[31] De l'analyse des sources juridiques on voit que les ergasteria ne sont pas seulement des ateliers, mais ils sont en même temps des lieux où se vendent des marchandises fabriquées.[32] Dans une constitutio, par exemple, de 357, les ergasteria sont indiqués sous le nom de tabernæ, c'est-à-dire de boutiques où se vendent des marchandises.[33] Ces ergasteria étaient séparés de la *maison* (*domus*) du propriétaire.[34] Il était défendu aux fonctionnaires du gouvernement et aux officiers de s'y loger. Aux cas extrêmes, on pouvait se servir de leurs étables.[35] Comme lieux de commerce et de fabrication de marchandises diverses, les ergasteria possédaient des étables.[36] Les négociants venus de loin y trouvaient un abri pour leur bétail.

Les ergasteria étaient situés *in plateis vel angiportis*, c'est-à-dire sur de petites ruelles étroites.[37] Nous connaissons plusieurs sortes d'ergasteria: les ergasteria d'Etat, dont on parle dans la constitutio en question;[38] les ergasteria municipales, c'est-à-dire, soumis au conseil municipal. Les ergasteria de Selymbria seraient organisés de la même manière.[39] Enfin, nous connaissons aussi un grand nombre d'ergasteria privés. Les propriétaires de ces derniers (domini) étaient souvent aussi des sénateurs. Quelquefois d'autres

---

[30] Certains passages dans les textes, pour des ergasteria romains, sont indiqués chez Gothofr. ad Cod. Theod. VII, 8, 5; *Thesaurus linguae latinae*, s. v. *ergasterium*.

[31] Isid., *Orig.* 15, 6, 1.

[32] *Cod. Theod.* VII, 8, 5 = *Cod. Iust*, XII, 40, 2 (de 398) — ergasteria vero, quae mercimoniis deputantur.

[33] *Cod. Theod.* XVI, 2, 14 = *Cod. Iust.* I, 3, 2 — ergasteriis vel tabernis *Cod. Theod.* XI, 20, 3 (de 400).

[34] Cf. par exemple *Cod. Iust.* XI, 70, 5.

[35] *Cod. Theod.* VII, 8, 5 = *Cod. Iust.* XII, 40, 2, 1; *Cod. Iust.* XII, 40, 10, 6; IV, 32, 26, 2 (de 528); XII, 57, 12, 3 (de 436); XII, 34, 1 (de 528—529).

[36] Gothofr. ad Cod. Theod. VII, 8, 5 arrête son attention à cela.

[37] *Cod. Iust.* XII, 40, 10, 6.

[38] *Cod. Theod.* XV, 1, 42.

[39] *Cod. Theod.* XV, 1, 9 (de 362) — ergasteria publica, quae ad ius partinent civitatis; *Cod. Theod.* XI, 70, 5 — ergasteria iuris civilis.

personnes (conductores) louaient les ergasteria de ces propriétaires et disposaient de leur production. Comme *prædia urbana*, pour les ergasteria privés, il fallait payer un impôt (pensitatio), qui était donné soit par les propriétaires (a dominis), soit par les locataires (ab his, qui hæc loca sub locatione detentant).[40] En tête des ergasteria étaient placés les hommes qui dirigeaient la production. Dans les sources, ils sont connus comme *illos, qui ergasteriis præsunt*,[41] ou comme *institores*.[42] Les négociants, qui étaient propriétaires de tels ergasteria étaient exonorés du service militaire, pour que ne fût pas désorganisée la production dans les ateliers. Il n'était pas permis à de tels négociants de prendre part au gouvernement des villes et des provinces, parce qu'ils appartenaient par leur origine sociale à la *plebs urbana*.[43] La crise qui atteignit les villes au Bas-Empire rendit cet état de choses impossible.

Le clergé avait le droit de posséder, et il en possédait en réalité, des ergasteria. Avec une constitutio de Constance II (337—361), les évêques de toutes les provinces, possédant des *ergasteria vel tabernæ*, étaient exemptés de nombreuses redevances des négociants. D'après la loi,[44] il aurait fallu que les revenus de leurs ergasteria et de leurs boutiques (ex eorundem ergasteriis vel tabernis) allassent au profit de l'Eglise.

Nous ne connaissons pas jusqu'aujourd'hui, non plus la vue extérieure de ces ergasteria. En tout cas, d'après nous, ils n'étaient pas de haute construction, puisque dans une constitutio de l'empereur Julien (de 362), on voit qu'à Alexandrie (en Egypte), beaucoup d'hommes osèrent construire des logis sur (super) des ergasteria municipaux.[45]

La grandeur des ergasteria ou officinæ et leurs possibilités de production étaient différentes. On produisait des étoffes, des verreries, de l'argenterie, des gemmes, etc.[46] Ce fut là que se pratiquaient aussi les travaux de métal.[47] Les ergasteria syriens qui fournissaient à tout l'Empire des étoffes de toute sorte, des tissus de pourpre et de soie, de la verrerie, etc., sont bien connus au IV^e^ siècle.[48]

On sait que les ergasteria ou officinæ, en Thrace et en Mésie, étaient pauvres. De la constitutio déjà citée, on ne peut pas conclure que les ergas-

---

[40] *Cod. Theod.* XI, 20, 3 (de 400); *Cod. Theod.* VII, 8, 5.
[41] *Cod. Iust.* IV, 32, 26, 2 (de 528); XII, 34, 1.
[42] *Cod. Iust.* XII, 57, 12, 3 (de 436).
[43] *Cod. Iust.* XII, 34, 1; XII, 57, 12, 3.
[44] *Cod. Theod.* XVI, 2, 10; *Cod. Theod.* XVI, 2, 14 = *Cod. Iust.* I, 3, 2 (de 357).
[45] *Cod. Theod.* XV, 1, 9.
[46] *Cod. Theod.* XII, 12, 3 (de 436).
[47] Vitruv. VII, 8, 2. Cf. H. Blümmer, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, IV, I. Abt. Leipzig, 1886, p. 107.
[48] Cf. M. V. Levčenko, *Материалы для внутренней истории Восточной Римской империи*. Виз. сборник (Москва, 1945), p. 11. — N. V. Pigulevskaja, *Византия на путях в Индию*, Москва, 1953, p. 86. — Cf. Dio Prus, 46. *Orat.* — M. Rostovtzeff, *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreich* I, p. 270, Anm. 10.

teria en Selymbria-Eudoxiopolis furent des ateliers plus grands, car ils étaient des ergasteria municipaux.[48a]

On apprend l'existence d'une officina de ce genre aussi d'une inscription du temps de l'empereur Caracalla (de 200), trouvée à Mihaïlovgrad (c'est la ville romaine Montana).[49] Le fait qu'en tête de cette officina était un primiscrinius, nous donne le droit de conclure que cet atelier était un atelier municipal.

Récemment L. Ognenova a publié quelques plats en argent, provenant de Červenbreg et battus à l'occasion du décennaire de l'empereur Licinius.[50] Sur l'un de ces plats d'argent, elle a déchiffré l'inscription suivante: o*(fficina) Flav(ii) Nicani*. La même inscription est connue déjà par d'autres plats d'argent, trouvés dans les environs de Sirmium. Ce fait témoigne, comme l'auteur l'a bien remarqué, pour l'existence d'ateliers de divers métiers et plus spécialement pour des plats en argent dans les pays balkaniques.

Il est certain que les trouvailles futures dans les villes romaines et byzantines de Thrace et de Mésie nous découvriront de nouveaux détails sur l'activité des ergasteria. Cela nous complètera mieux encore le tableau assez obscur de l'artisanat local dans ces régions du monde antique et byzantin.

[48a] Pour l'existence d'une grande officina dans la ville voisine Heraclée-Périnthe cf. H. Seyrig—L. Robert, Cahiers archéol. 8 (1956) 27—36.

[49] L'inscription est publiée chez E. Kalinka, *Antike Denkmäler aus Bulgarien*. Wien. 1906, № 169.

[50] Cf. L. Ognenova, *Сребърни съдове от деценалните на имп. Лициний*. Сб. Г. И. Кацаров II (Изв. на Археол. Инст. XIX) (1955) p. 241 sq.

KL. BENDA / PRAGUE

LE TRESOR DES VASES D'OR DE NAGYSZENTMIKLOS SOUS UNE LUMIERE NOUVELLE

Dans la communication présente, je voudrais commenter l'étude de Gy. László, *Contribution à l'archéologie de l'époque des migrations.* Acta archeol. Acad. Scient. Hung. VII (1957) 165—198, particulièrement une partie de ce travail, *Notes sur le trésor de Nagyszentmiklós* et le traité de D. Csallány, *Ungarische Zierscheiben aus dem X. Jahrhundert* (ibid., X [1959] 281—325). La partie citée de la première étude est une traduction de l'article *Jegyzetek a nagyszentmiklósi kincsről* que Laszló publia dans Folia Archæol. IX (1957) avec un résumé français. Dans ce travail l'auteur donne ses opinions avec une plus grande fermeté que dans l'article français.

En étudiant le trésor découvert en 1799 dans le petit village de Nagyszentmiklós (aujourd'hui Săn Nicolaul Mare en Roumanie, jadis dans le comitat Torontál de l'ancienne Hongrie) situé au sud de la rivière Maros, non loin de son embouchure dans la Tisza, László se réfère à la technique du travail des vases. Pour établir la chronologie relative du trésor, László jugea que c'étaient les inscriptions runiques qui jouaient l'importance décisive. Elles sont d'une part au repoussé (sur les vases Nos 8, 9, 10, 22, 23, numérotage de Hampl), d'autre part gravées (sur les Nos 3, 4, 5, 6, 11, 15, 16, resp. 17). Il trouve, surtout d'après la fruitière № 8, où l'on avait su réserver une place pour l'inscription entre l'ornement de la frise extérieure, que les inscriptions au repoussé sont du moment où le bassin fut exécuté, tandis que celles qui sont gravées ne respectent pas la tectonique de l'objet et sont peu profondes, mal exécutées, rendent témoignage d'un propriétaire ultérieur. Les vases munis des deux sortes d'inscriptions « runiques » constituent le premier groupe du trésor. L'auteur l'attribue à un milieu bas avare et vieux hongrois d'après les rinceaux au repoussé et le fond de « grain de sable ». L'autre groupe, constitué par les vases Nos 1, 2, 7, 13, 14, 18, 19, 20 et 21 du numérotage de Hampel, doit être oriental, produit quelque part dans les régions byzantino-iraniennes, au Caucase avec la plus grande probabilité. Chaque groupe représente un service de table différent. László induit ensuite que le groupe sans inscription est plus ancien et qu'il avait servi de modèle aux exécuteurs des vases aux « runes ».

C'est déjà dans cette partie de son travail que László contredit la plupart de la littérature très riche, publiée jusqu'à ces jours, au sujet du trésor. Tout d'abord pour la raison qu'il avait omis la composante la plus importante de caractéristique et de datation, à savoir la décoration ornementale des vases. D'ailleurs sa manière de distinguer les inscriptions « runiques » n'est pas absolument convaincante non plus. L'inscription au repoussé fut, à coup sûr, exécutée simultanément avec le vase, seulement dans le cas de la fruitière № 8, avec les autres (Nos 9, 10, 22, 23) l'emplacement des inscriptions n'exclut pas qu'on les ait ajoutées ultérieurement, surtout si les quatre bassins portent encore des inscriptions en lettres grecques qui, d'après leur emplacement, auraient dû être contemporaines de la décoration. Toutefois l'auteur n'en parle pas dans cette connexion.

La chronologie relative à l'intérieur de l'ensemble prenait jusqu'à présent comme point de départ l'analyse des formes des vases et avant tout leur ornementation florale. Les groupes issus de cette analyse constituaient ensuite des groupes de style qui respectaient l'*évolution* de l'ornement du rinceau de palmette naturaliste (l'aiguière) aux acanthoïdes abstraits et quelque fois même incompréhensibles (j'emploi les termes de M. J. Květ) aux vases Nos 19, 20, 21. Entre les deux extrêmes, il y a des transitions sensibles (la fruitière № 8, les bassins Nos 9, 10, les coupes à tête d'animal Nos 13 et 14). La meilleure analyse des styles du trésor que nous possédons jusqu'à présent est due à E. H. Zimmermann (1923). Si nous prenons comme point de départ l'ornement constituant un critérium de datation et de localisation quantitativement le plus frappant, on pourrait hésiter sur le point de savoir si tel ou tel vase doit être compté au style relativement plus reculé ou plus avancé. Nous éviterions cependant l'erreur que László a commis, à notre avis, celle d'avoir confondu les traits secondaires des pièces avec les traits principaux. C'est ainsi que des vases de style plus précoce figurent dans le groupe avec des vases plus tardifs; et enfin la phase finale de l'ornementation du trésor subissant évidemment l'influence de l'ornementation précoce musulmane (Nos 19, 20, 21), figure dans l'autre groupe plus ancien. — Par une telle méthode, les problèmes déjà si compliqués du trésor deviennent encore plus confus; l'auteur ne prend aucune attitude quant aux résultats des recherches faites jusqu'à nos jours. La localisation de l'origine du trésor dans la région du Pont provient de Zimmermann qui la fit en 1923. Mavrodinov (1943) songeait à la région du Caucase.

László date le groupe plus ancien, oriental, de la moitié du Xe siècle environ; il aurait été apporté dans le bassin danubien de la région caucasienne par des envoyés d'une certaine tribu hongroise, qui d'après Constantine Porphyrogénète était déjà chrétienne. Le groupe plus jeune est situé par László dans la première moitié du XIe siècle; il y voit une certaine relation avec le monnayage hongrois de cette époque. Il cherche un rapport entre les croix grecques se trouvant aux inscriptions « runiques » des vases du trésor et celle des mon-

naies des Arpadiens, où, à son opinion, se manifestent des réminiscences orientales.

Toute individuelle est cependant sa manière de traiter les inscriptions grecques sur les bassins N^os^ 9 et 10 (p. 196). L'auteur ne cite aucune autre littérature que la littérature hongroise, bien que l'inscription, identique sur les bassins, ait été lue, à quelques détails près, de la même manière par J. Hampel (1886), B. Keil (1888) et E. H. Minns (1938). D'après ces derniers, il s'agit d'une inscription dont le contenu est religieux et qui parle de l'importance de l'eau bénite pour le salut de l'homme. L'inscription fut probablement en relation étroite avec la fonction liturgique des bassins. Sauf le premier mot (Christos), ils ne lisent aucun autre nom personnel. Dans la littérature bulgare, nous rencontrons des solutions pareilles (Gošev, 1940). László s'en tient à la lecture de G. Fehér (A É 77 [1950]) et trouve encore d'autres noms personnels dans l'inscription: « Stéfanos » et « Paulos » (au génitif). Comme le caractère de l'écriture fait songer aux IX^e^ et X^e^ siècles, Féhér pense en s'appuyant sur une source du XII^e^ siècle qu'il s'agit du prince hongrois Gyula, qui en 955, fut baptisé au nom d'Etienne à Constantinople. C'est là aussi que les bassins auraient dû être exécutés. Contre Féhér, László pense à Saint Etienne. Ainsi en conclut-il que l'ensemble des 23 vases d'or ne forma un tout qu'au début du XI^e^ siècle. Il suppose que Saint Etienne en ait fait don au magnat Ajtony, encore avant qu'ils ne soient entrés en lutte, c.-à-d. avant 1028. C'est vers cette date que le trésor serait parvenu dans le pays. C'est une solution peu probable qui ne sera guère acceptée. Même si nous laissons à part la question des inscriptions, l'auteur fait appuyer sa délibération sur la conformité possible dans une chose si secondaire qu'une croix grecque frappée sur une monnaie puisse être.

L'étude de D. Csallány fut suscitée par deux phalères au repoussé en tôle d'argent (longueur de 83 mm) avec une décoration à figures animales compliquées. Ces phalères furent découvertes par hasard à Rakamaz (comitat Szabolcs-Szátmár) en 1956. D'après les autres trouvailles on peut dire qu'il s'agit de l'époque vieille hongroise. Les phalères (expression forgée par Fettich) d'habitude en paire, contenaient un bijou caractéristique de la femme vieille hongroise. On peut les comparer aux pochettes d'homme frappés. Csallány divisa les phalères en deux groupes qui ne sont l'un avec l'autre en aucune relation, ni par leur technique ni par leur style. Csallány s'intéresse particulièrement aux circonstances extérieures et s'efforce d'élucider la manière dont elles furent portées.

Les phalères de paire de Rakamaz forment le centre de l'intérêt du travail. Le thème animal est isolé, les autres phalères sont décorées d'ornements floraux parfois géométrisés. Sur un fond de « grain de sable » est représenté un vautour, plutôt un aigle-vautour, avec les ailes étendues et la tête tournée à gauche. Dans le bec, il tient un rameau représenté dans le style vieux hongrois luxuriant (épithète de Zimmermann). Il enfonce ses serres dans les corps de deux oiseaux d'eau représentés de profil. Même si le sujet

est le même sur les deux plaquettes, elles diffèrent l'une de l'autre par l'exécution, avant tout en ce qui concerne la qualité. La phalère représentée à la figure № 3 du travail de Csallány est exécutée à la manière d'un dessin, elle reste trop plate et a une conception plus ornementale que la première phalère (fig. № 2). Les différences sont surtout apparentes dans la façon dont la tête (l'œil) et les serres sont représentées. La phalère de qualité inférieure serait d'après l'auteur une copie ultérieure, qui devait compléter la paire. L'intervalle entre les deux phalères serait de vingt à trente ans.

D'après les autres objets trouvés à la même place, Csallány voit un rapport entre ceux-ci et les objets trouvés à Tarczal et Geszteréd ainsi que ceux du lieu de sépulture de Bashalom (situé entre les années 940 et 970) décrit récemment (1956) par I. Dienes.

En analysant les deux plaquettes l'auteur procéda de sorte qu'il décomposa les motifs décoratifs jusqu'à leurs éléments techniques — traits, poinçons et arcs — et constate les mêmes procédés d'exécution à différents objets de l'époque vieille hongroise. Mais c'est l'ensemble stylistique de l'objet qui échappe ainsi à l'auteur, car il détruit sa constitution de forme. L'analyse est devenue pour lui une affaire purement technologique. Le sujet même lui suggère une comparaison avec les aiguières N^os^ 2 et 7 du trésor de Nagyszentmiklós. Csallány constate des conformités même du côté du procédé d'exécution. En partant de cette comparaison, il fait des réflexions concernant tout l'ensemble.

Nous ajouterons quelques remarques concernant l'analyse de l'auteur. Si nous laissons à part les objets trouvés avec les phalères, le rameau que le vautour tient dans son bec est le plus significatif pour nous autoriser à classer les deux phalères à l'époque vieille hongroise. Le rameau est une grosse tige terminée par un anneau duquel deux feuilles grasses, disposées de l'un et de l'autre côté, avec les bouts des limbes enroulés. Des analogies proches peuvent être trouvées sur les pochettes de Hlohovec, de Tarcal et de Fehéregyháza. Les formations végétales dans les médaillons des aiguières N^os^ 2 et 7, que Csallány emploie à titre de comparaison, sont toutes différentes. Pour ce qui est des médaillons de l'aiguière № 7, la différence est évidente à première vue. Une décoration à figure est encadrée par des arbres se terminant chaque fois par trois ou cinq feuilles ovales. Aux médaillons correspondant de l'aiguière № 2, il s'agit d'une décoration semblable, mais à cause de l'ordonnance et non en ce qui concerne la forme: les feuilles y sont encore pliées dans les petites couronnes de la palmette antique, un certain rapport entre les différents chaînons de la décoration y est encore conservé, le relief est plus plastique. Le rameau aux phalères de Rakamaz est déjà si luxuriant que la connexion avec les modèles classiques est déjà indéterminable.

Nous pouvons admettre que les phalères datent de la première moitié du X^e^ siècle; on ne discerne pas bien, cependant, pourquoi Csallány voit un si grand intervalle entre la date de l'exécution du meilleur et du pire spécimen. Si l'auteur voit une connexion entre les phalères et le trésor de Nagyszent-

miklós, il y aurait lieu de dire que là aussi, nous trouvons, avec les vases qui sont en paires, une exécution plus fine et plus grossière (cf. Nos 9 et 10, 13 et 14, 15 et 16).

Pour ce qui est du classement de style du trésor, l'auteur s'accorde avec la majorité de la littérature existante. Toutefois les conformités iconographiques et technologiques avec les phalères de Rakamaz l'ont incité à dater le trésor d'après les phalères. Le premier style plus ancien aurait pris origine dans le deuxième tiers du Xe siècle, le deuxième style caractéristique des acanthoïdes à bâtonnet serait de vingt à trente ans plus jeune: il y adjoint, en effet, la pire phalère de Rakamaz et c'est suivant ce fait qu'il arrive à cette datation. Si l'auteur était conséquent, il devrait tirer pareilles conclusions même dans le cadre du trésor pour les vases qui sont en paires et dont la qualité est disparate; en établissant son classement il n'a déterminé cependant aucune différence de temps entre le « modèle » et la « copie ». On ne peut guère considérer comme juste le procédé méthodologique utilisé par l'auteur qui, d'après un seul objet, cherche à définir un ensemble si nombreux et si exceptionnel, surtout s'il le fait sur la base des conformités en somme générale et non spécifiques telles que le sujet (et ici encore la connexion est très lâche) et la technique.

Il est dommage que le dernier travail de A. Alföldi (*Etudes sur le trésor de Nagyszentmiklós*, Cahiers archéol. 54 [1951]) apparemment largement conçu, soit à la plupart de nos chercheurs et aux chercheurs hongrois inaccessible. Déjà en 1926, Alföldi dans le tome II de son œuvre sur la fin de la puissance romaine en Pannonie (*Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien II.* Berlin-Leipzig, 1926, p. 28), est parvenu au cœur du problème, c.-à-d. savoir si le style avare des bronzes fondus se prolonge et dure jusqu'à la fin de l'époque vieille hongroise. On juge qu'une telle continuité de la production des arts et métiers avares n'existait pas. Il constate que le rinceau à bâtonnets qui constitue la partie essentielle de la décoration florale du deuxième groupe du trésor de style plus jeune, ne peut être dépisté ni aux objets avares, ni aux objets vieux hongrois. Peu importe si ce style fut apporté dans le bassin danubien par les Bulgares turcs, comme Alföldi, Filov, Mavrodinov et d'autres le supposent. Mais ce qui importe c'est qu'entre la production avare et celle de la vieille Hongrie, il faut insérer le groupe de trouvailles (celles de Brestovac, Matnica, Matészalka, Hohenberg, une partie des trouvailles de Blatnica et peut-être d'autres de provenance directe du centre de la région avare), dont le plus important, même s'il n'est pas des plus précoces, est le trésor de Nagyszentmiklós. Tout le groupe se distingue par un style indépendant et partiellement aussi par une technique différente.

Si nous acceptons ce classement relatif, nous pouvons tenter de lier l'enfouissement du trésor avec tel ou tel événement historique, de chercher les sources de ce style « protobulgare » et de parvenir ainsi à une datation absolue même de tels groupes d'objets qui manifestent une technique et un style communs. Il est sûr qu'entre les objets avares vieux hongrois et l'ensemble

du trésor de Nagyszentmiklós, il existe des rapports et parfois même des rapports très étroits. Les deux mémoires l'ont rappelé et c'est là qu'il faut voir, à mon avis, leur plus grand mérite. Toutefois la raison en est que l'objet commun de ces deux styles est dans la région au nord et au sud du Pont, dans des pays où les éléments byzantino-antiques, iraniens, musulmans précoces, s'étaient mêlés de manière disparate, et où la tradition locale du style de décoration à figures animales se perpétuait encore.

Il n'est pas encore tranché définitivement s'ils pénétrèrent dans le bassin danubien toujours avec une nouvelle invasion d'habitants ou bien par l'intermédiaire de relations commerciales animées. — L'importance du trésor de Nagyszentmiklós ne cesse de s'accroître; B. Szöke, tout récemment, a fait remarquer qu'il existait un rapport entre les décorations de quelques vases du trésor et les boutons bombés décoratifs frappés de la Grande Moravie et il faut s'accorder sur ce point avec lui (*Spuren des Heidentums in den frühmittelalterlichen Gräberfeldern Ungarns*. Studia slavica Acad. Scient. Hung. II [1956] 139). Cette connexion peut être élargie à d'autres bijoux de la période de la Grande Moravie. Il importe donc de ne point perdre de vue ces questions.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Gertrud Böhlig, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos.* Berlin, Akad.-Verlag, 1956, pp. 278.

L'auteur fut invité à l'élaboration d'un sujet si ardu par son maître le professeur Fr. Dölger qui a écrit une préface de grande valeur.

Dans l'introduction, Mme Böhlig indique que cette œuvre doit aider à combler la lacune existant entre la grande œuvre de Schmid, *Der Attizismus*, et l'index de langue et de style de Dölger se rapportant à la langue du XIIe siècle — langue dans laquelle écrivit Megas Drungarios Gregorios Antiochos... C'est pourquoi l'auteur caractérise d'une part les discours de Psellos à l'empereur, ses encomia et ses lettres (en 200 pages) et cela des points de vue grammatical et stylistique; d'autre part, et c'est en ceci que réside son plus grand mérite, elle a su replacer la langue de Psellos dans un vaste ensemble. En étudiant minutieusement les grammairiens byzantins, les lexicographes et les scholies de même que les analyses modernes de la langue des auteurs byzantins, Mme Böhlig a constitué un cadre sûr pour l'analyse de la langue de Psellos.

Dans l'introduction, l'auteur montre explicitement que la théorie ainsi que la pratique, des auteurs byzantins changent au cours d'un millénaire: ainsi sous la dénomination inaltérable d'« atticisme », nous pouvons suivre un abandon progressif de la forme rigoureuse des premiers siècles de n. è. aboutissant à un compromis, où d'une part le répertoire grammatical et stylistique s'élargit des particularités de vieux écrits non-attiques, surtout poétiques, d'autre part même les déviations tardives sont reconnues, pourvu qu'elles soient différentes de la langue populaire. Les particularités individuelles de différents auteurs attiques sont recherchées et imitées. L'idéal disparate des rhéteurs mène ensuite à une pratique disparate, mais surtout à une alliance inorganique de phénomènes disparates. Ces désaccords des Byzantins eux-mêmes sont concrètement énumérés par l'auteur pour toutes les parties de la grammaire.

La partie principale du livre (pp. 18—250) donne une caractéristique minutieuse et documenté de la langue de Psellos, particulièrement pour la syntaxe et la stylistique. Mme Böhlig ne traite pas de l'œuvre de Psellos globalement, mais cite soigneusement toutes les différences d'ailleurs peu considérables — en nombre absolus et en pourcentages — entre les discours les plus littéraires, adressés à l'empereur et les lettres et les encomia plus simples. Les résultats sont récapitulés aux pages 248—250. Il faut signaler l'explication de certains vulgarismes de Psellos. A l'aide des documents de la littérature rhétorique byzantine et de la juxtaposition avec les formes et les constructions correctes chez Psellos, l'auteur arrive à la conclusion que l'emploi des vulgarismes, des solécismes, etc., était intentionné chez les meilleurs auteurs: ils y avaient recours en vertu de leur principe rhétorique de variation et ensuite ils voulaient différencier leur langue de la langue parlée populaire. C'est par ce point qu'ils se distinguent de tels auteurs qui commettaient peut-être les mêmes fautes par ignorance et par suite systématiquement.

Les conclusions générales de Mme Böhlig sont fort utiles parce que procédant d'une

recherche rigoureuse: elles nous font connaître non seulement les traits caractéristiques des œuvres rhétoriques de Psellos, mais aussi la norme maniérée des grammairiens byzantins.

Le livre paru en 1956, contient l'introduction de l'auteur (de 1951); une riche bibliographie est conduite jusqu'en 1945.

K. Janáček/Olomouc

Porfirio, Lettera ad Anebo, a cura di A. R. Sodano. Napoli, l'arte tipografica, 1958, pp. LIII + 77.

Dans la première partie de l'Introduction à son édition de la *Lettre* de Porphyre, l'auteur demande quand la *Lettre* à Anebo fut composée et quelle place elle eut dans l'évolution philosophique de Porphyre. En désaccord avec J. Bernays et Th. Hopfner, M. Sodano considère Anebo comme un personnage réel. Par une comparaison minutieuse avec l'œuvre de Plotin, il prouve que la *Lettre* prit naissance pendant le premier séjour de Porphyre à Rome (263—268) quand il écoutait Plotin et s'entretenait avec lui. Dans sa *Lettre*, il adresse à Anebo les questions provoquées par l'ouvrage de sa jeunesse, la *Philosophie des oracles*. La route de la *Philosophie* à la *Lettre* était celle de la πίστις à la ἐπιστήμη et à la χρῆσις (p. XX). Dans l'écrit *De regressu animae*, composé en Sicile, Porphyre poursuivait ses considérations sur les questions posées dans la *Lettre*, et, dans l'ouvrage postérieur, *De abstinentia*, il a systématisé ses idées sur la religion: elles représentaient un compromis entre le rigorisme de Plotin et les croyances traditionnelles, et devaient éveiller une réforme religieuse dirigée contre le christianisme.

Dans la seconde partie de l'Introduction, l'auteur traite des sources d'après lesquelles on restitue la *Lettre*. C'est avant tout l'ouvrage *De mysteriis*, attribué à Jamblique, qui répond à la *Lettre*, ensuite la *Préparation evangélique* d'Eusèbe, la *Cité de Dieu* d'Augustin, le traité de Kyrillos dirigé contre l'empereur Julien, la *Graecarum affectionum curatio* de Théodorète — celui-ci, comme le prouve M. Sodano, s'est servi de la *Lettre* indirectement, par l'intermédiaire d'Eusèbe, — et enfin le *Mémorialis libellus* de Joseph.

L'édition de la *Lettre* préparée par M. Sodano est la première édition critique de cet ouvrage, parce que son premier éditeur Th. Gale (1678) mania le texte tout à fait librement et que G. Parthey (1857) s'y attacha. La nouvelle édition contient un riche appareil critique, des parallèles fréquents de la pensée de Porphyre et plusieurs émendations de M. Sodano, surtout omissions ou additions de mots. D'après la tradition arabe la *Lettre* est divisée en deux livres. Elle est accompagnée d'une traduction italienne fidèle et claire, ce qui est nécessaire pour comprendre le texte est ajouté entre parenthèses.

Dans deux appendices à son édition, l'auteur démontre tantôt que Porphyre, avec les néo-platoniciens romains, s'intéressait à la théurgie, tantôt qu'il était influencé par la littérature hermétique. La première chose est démontrée par la comparaison de la *Lettre* avec les papyrus magiques; la seconde, par l'analyse des questions de la *Lettre* (II, 11), concernant la première cause. L'une et l'autre annexe facilitent la compréhension de la Lettre.

Le livre de M. Sodano témoigne d'une excellente érudition philologique de l'auteur, de son talent considérable de combinaison et de sa connaissance solide de la philosophie néo-platonicienne ainsi que des religions anciennes.

K. Svoboda/Prague

Fritz Pringsheim, *Zum Plan einer neuen Ausgabe der Basiliken. Begründung ihrer Notwendigkeit und Gesichtspunkte für ihre Herstellung* (Berliner byzantinistische Arbeiten 7). Akad. Verlag, Berlin, 1956, pp. 51.

L'essai de M. Pringsheim fut déjà écrit en 1937 et fut présenté à l'Académie de Prusse. L'auteur y démontrait le besoin d'une nouvelle édition des *Basiliques* — il la préparait lui-même à ce moment-là — et expliquait les principes qu'on devrait appliquer à cette édition. Mais, avant qu'il pût l'aborder, il devait, en 1939, abandonner l'Allemagne et partit pour Oxford. La guerre qui interrompit les relations mutuelles des érudits de différents pays, arrêta sa préparation de l'édition. Il ne la continua pas non plus, même lorsqu'il rentra dans sa patrie, parce qu'en entre temps H. J. Scheltema de Groningen avait commencé de préparer une nouvelle édition de cet ouvrage. Malgré cela, M. Pringsheim vient de publier ses Prolégomènes, car, dit-il, ils peuvent être utiles et aux critiques de l'édition de Scheltema et à tous ceux qui s'occupent des Basiliques.

M. Pringsheim traite d'abord de l'origine des *Basiliques* et de leurs éléments. Ensuite il prouve qu'elles méritent une nouvelle édition puisque, dans celle de K. W. E. Heimbach (1843—1851; le tome VI, posthume, 1870), les manuscrits sont transcrits souvent incorrectement (ils ont été copiés hâtivement par le frère de l'éditeur) et que les anciennes et les nouvelles scolies ne sont pas discernées comme il faut. Selon M. Pringsheim, le nouvel éditeur devra utiliser les travaux de Zachariae von Lingenthal et d'autres érudits qui corrigeaient Heimbach ou trouvaient des manuscrits jusqu'alors inconnus, d'autre part des analyses des scolies accomplies par H. Peters et F. H. Lawson. D'autre part, la nouvelle édition devra reposer sur une nouvelle collation et classification des manuscrits. En s'appuyant sur Lingenthal, l'auteur les classifie comme suit. I. Les plus anciens manuscrits, des X^{e}—XI^{e} siècles, avec les index mais sans scolies. II. Les manuscrits avec les scolies. A. Les manuscrits de c. 1100—1200, avec les anciennes scolies des *Digestes*, écrites vers 600 (Anonymi Catena); les scolies renvoient aux textes par des chiffres. B. Les manuscrits des XII^{e}—XIV^{e} siècles, avec d'anciennes et de nouvelles scolies; les nouvelles scolies se divisent en celles qui prirent naissance bientôt après la publication des *Basiliques* (vers 890) et la *Glossa ordinaria* (vers 1200). Les scolies renvoient aux textes par des chiffres et d'autres signes. C. Les manuscrits des XIII^{e}—XVI^{e} siècles, copiés d'après le groupe B. Chacun de ces groupes semble descendre d'une source unique. En somme, quinze manuscrits complets et cinq manuscrits contenant des fragments des X^{e}—XV^{e} siècles nous sont parvenus. Pour quinze livres les manuscrits et pour vingt-quatre livres les scolies manquent, et on doit reconstruire leur contenu d'après les extraits et les interprétations postérieures. Le but de la nouvelle édition serait de s'approcher le plus possible du texte primaire des *Basiliques*, pourtant, les livres, un à un, étant conservés dans les manuscrits de diverses époques, le texte ne pourra pas être uniforme. Dans les scolies, il faudra discerner la couche ancienne et la couche postérieure (les nouveaux éditeurs H. J. Scheltema, N. Van der Wal et D. Holwerda — 1953 et suiv. — ne le font pas non plus).

On voit que M. Pringsheim s'était fort bien préparé pour son édition: il est à regretter qu'il y ait renoncé et que les éditeurs hollandais ne profitent pas de ses matériaux.

K. Svoboda/Prague

D. A. Zakythinos, Βυζαντιναὶ Σπουδαί; Βυζαντινῆς ἱστορίας Πηγαί; εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν; ἐπισκόπησις τῆς βυζαντινῆς ἱστορίας. Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, Supplément, Tome II. Athènes, 1959, pp. 176—267 + de nombreuses illustrations dans le texte.

Voici, en fait, une nouvelle Histoire de l'Empire byzantin, due au byzantiniste bien connu, D. A. Zakythinos. Imprimée sur trois colonnes en caractères fins, elle offre un exposé très détaillé, formant un gros ouvrage. Un exposé détaillé sur les études byzantines sert d'Introduction à l'exposé historique (pp. 176—187): I. 1. Centres de recherches et de renseignements, 2. organisation internationale et Congrès internationaux, 3. recueils de bibliographie byzantine, 4. dictionnaires, encyclopédies, manuels de recherches, 5. revues, 6. manuels de chronologie, 7. ouvrages généraux relatifs à l'histoire de Byzance. — II. Sources de l'histoire byzantine (pp. 182—187): sources théologiques, sources philologiques en général, sources hagiographiques, papyrus, sources juridiques, sources diplomatiques, géographiques, sources de caractère pratique, sources épigraphiques, numismatique, sigillographie, archéologie, arts mineurs.

L'Introduction à l'histoire de Byzance (pp. 187—195) comprend quatre parties: 1. Les noms, 2. l'origine de l'Empire byzantin, 3. formation du territoire de l'Empire, 4. composition ethnique. L'exposé historique est réparti en dix chapitres (pp. 195—267): I. L'Empire romain chrétien (330—395): la fondation et la dédicace de Constantinople; les fondements du nouvel Empire et de la nouvelle société; la recherche de l'unité religieuse et la prédominance de la nouvelle religion. — II. L'Empire romain d'Orient (395—518): la séparation du monde romain, la crise de l'autorité impériale, la renaissance de l'hellénisme; la crise des invasions barbares; les relations avec les Perses; la crise de la nouvelle religion. — III. La monarchie chrétienne universelle (518—610): progrès et recul; la politique intérieure de Justinien et la monarchie absolue; la politique religieuse; l'œuvre de Justinien; les successeurs de Justinien; Byzance et la Perse; les guerres contre les Avars; la tyrannie de Phokas. — IV. L'écroulement du système politique et social gréco-romain (610—717): les guerres contre les Perses et contre les Avars; apparition et conquête de l'islamisme; l'importance mondiale de l'expansion arabe; les Slaves et leur installation dans les Balkans; la fondation du royaume bulgare danubien; l'écroulement du système de l'Etat gréco-romain; la vie dans les villes et la société paysanne; la crise de la tradition grecque; la politique religieuse. — V. L'époque des guerres arabes et de la Querelle des Images (717—867): la lutte contre les Arabes; Bulgares et Slaves dans les Balkans; la Querelle des Images; l'écroulement de la puissance byzantine en Italie et la séparation de l'Eglise romaine; Charlemagne et le problème des deux Empires universels; l'œuvre législative; le développement des institutions administratives; les « vexations » de Nicéphore Ier; la renaissance spirituelle et son rayonnement, la conversion au christianisme des Slaves et des Bulgares. — VI. L'apogée de l'Empire (867—1071): la crise et l'établissement de la monarchie; l'organisation de l'Empire; les relations de Byzance avec les Arabes et le rétablissement de la frontière orientale; les relations avec les Arméniens et les peuples du Caucase; les problèmes de l'Italie et de l'Adriatique; Byzance et la Vénétie; les guerres contre les Bulgares; Slaves et puissances slaves dans les Balkans — la politique byzantine sur le Danube et dans la Russie méridionale; l'œuvre législative; l'Eglise et le gouvernement impérial; le schisme de Photius; symptômes de faiblesse à l'extérieur; les Turcs Seldjoukides et le déclin de l'hellénisme en Asie Mineure; les Normands et la perte de l'Italie byzantine;

le schisme des Eglises; la réhabilitation de Platon. — VII. Byzance entre l'Orient et l'Occident (1071—1204): l'écroulement de l'Asie Mineure et la fondation du sultanat de Roum; l'attaque normande; les croisades — la première Croisade et Byzance; l'Orient latin; Byzance et la question d'Antioche; la souveraineté byzantine en Asie Mineure et les luttes contre les Turcs; les évènements dans les Balkans et les rapports avec les Hongrois; la deuxième Croisade; l'attaque normande contre la Grèce; l'alliance allemande et la politique européenne des Comnènes; les campagnes hongroises de Manuel Comnène et les soulèvements serbes; la coalition antigermanique et le couronnement d'un empereur d'Occident; Byzance et les villes maritimes d'Italie; la suzeraineté latine en Orient; le désastre de Myrioképhalon; quelques aspects de la politique intérieure des Comnènes; la marche à l'écroulement; le règne d'Andronic Ier et la lutte contre l'infiltration du « deuxième Empire bulgare » et l'émancipation des Serbes; la troisième Croisade et l'alliance musulmane; l'infiltration latine et la décadence économique de Byzance. — La quatrième Croisade et la disparition de l'Empire byzantin. — VIII. L'Empire latin et la dispersion de l'hellénisme (1204—1261): la domination latine; l'hellénisme en exil et les centres de résistance grecque; l'Empire de Nicée et la consolidation de l'hellénisme en Asie Mineure; schismes et antagonismes; l'Empire bulgare et l'alliance gréco-bulgare; les rapports avec l'Occident; l'invasion mongole et les rapports avec les Turcs; la reconquête des provinces européennes; Théodore II Lascaris; la crise dynastique, Jean IV et Michel Paléologue; la reconquête de Constantinople et la restauration de l'Empire byzantin (25 juillet 1261). — IX. La restauration de l'Empire. Les troubles intérieurs et la chute de l'hellénisme en Asie Mineure (1261—1354): la dynastie des Paléologues — la restauration de l'Empire; la politique occidentale de Byzance; Michel Paléologue et Charles d'Anjou; la politique orientale; la destruction des éléments de résistance et la décadence des provinces d'Asie Mineure; le démenbrement de l'Empire seldjoukide; l'apparition des Turcs Ottomans et la fondation de l'Empire ottoman; la conquête par les Turcs de l'Asie Mineure et l'épisode Catalan; la chute de l'hellénisme en Asie Mineure; les guerres civiles; crises dynastiques et troubles sociaux; le soulèvement des Zélotes de Thessalonique; luttes dans les Balkans; la décadence de l'Empire bulgare et l'expansion des Serbes; les migrations des Albanais. — X. La chute de Byzance (1354—1453): l'occupation de Gallipoli et le débarquement des Turcs en Europe (2 mars 1354); l'« Entente balkanique » et l'écrasement de la résistance des peuples des Balkans; l'éclatement de l'unité de l'Empire byzantin, les querelles dynastiques, et la politique turque des empereurs byzantins; la conquête des territoires grecs jusqu'en 1402; la prépondérance économique de l'Europe en Orient et la politique économique de Byzance; les appels à l'Europe occidentale et la politique de la Croisade; la crise de l'Empire ottoman et l'œuvre de restauration de Manuel II; l'offensive turque et l'échec de la croisade; le concile de Florence et la défaite de Varna; Constantin Paléologue et Mahomet le Conquérant; siège et prise de Constantinople; la destruction de l'Empire byzantin.

Chaque partie de l'exposé est accompagnée d'une bibliographie sommaire, mais signalant les ouvrages et les études les plus importantes et les plus récentes. Des indications bibliographiques sont données aussi au cours de l'exposé. Des illustrations nombreuses et des cartes facilitent la lecture de cette Histoire de l'Empire byzantin, présentée avec la clarté et la précision auxquelles l'auteur nous a habitués depuis longtemps.

R. Guilland/Paris

Феофилакт Симокатта, *История*. Вступительная статья Н. В. Пигулевской, перевод С. П. Кондратьева, примечания К. А. Осиповой. Москва, 1957, pp. 221 (3). Памятники средневековой истории народов Центральной и Восточной Европы.

La période des invasions slaves dans les territoires de la Péninsule Balkanique au cours du VIe siècle coïncide avec la floraison de l'historiographie byzantine: c'est le temps de Procope de Césarée, d'Agathias, de Ménandre et du dernier grand représentant de l'historiographie byzantine, avant la décadence des VIIe—VIIIe siècles, Théophylacte Simocatta. Les invasions des Slaves constituaient un fait mémorable et ces historiens byzantins les ont enregistrées avec des détails plus ou moins abondants. Si, aujourd'hui, nous sommes assez bien informés sur l'histoire des Slaves pendant cette époque, c'est, avant tout, grâce aux écrivains byzantins. Pendant les dernières dizaines du VIe et au commencement du VIIe siècle, les Slaves s'installèrent, en masse toujours plus nombreuses, dans les régions balkaniques. L'offensive, entreprise par l'Empire pendant la seconde moitié du règne de Maurice (582—602), devait décider l'issue de la lutte entre les Slaves et Byzance. Les deux sources historiques presque contemporaines — Théophylacte Simocatta et le Stratégikon de Pseudo-Maurice, qui se complètent réciproquement, nous offrent des données uniques sur les invasions et sur les coutumes des Slaves à cette époque. Les byzantinistes soviétiques en publiant une version complète de l'œuvre historique de Théophylacte, ont contribué tant aux études byzantines qu'à l'étude des antiquités slaves. Les Ἱστορίαι de Simocatta constituent, en effet, une source principale pour l'étude du passé lointain des Slaves.

L'orientaliste soviétique bien connu, N. V. Pigulevskaja, a esquissé d'une manière claire et succincte la biographie et l'œuvre littéraire de Théophylacte Simocatta. Il faudrait souligner particulièrement le problème de la chronologie, touché par Pigulevskaja (pp. 13, 19). Les explications relatives à la chronologie chez Théophylacte, formulées dernièrement par G. Labuda (Byzantinoslavica XI [1950] 167—173) et par B. Grafenauer (Zgodovinski časopis IV [1950] 23—123) ont aidé énormément la solution des problèmes, mais en même temps, ces études, surtout celle de Labuda, ont été l'objet d'observations critiques de la part de Fr. Dölger (Byz. Zeitschr. XLV [1952] 176) et de Fr. Barišić (ibid., 176—177), qu'il faut prendre en considération. D'autre part, il me semble quelque peu exagéré d'accuser Théophylacte, comme l'ont fait certains savant, de négliger complètement la chronologie. Malgré tout, cet auteur byzantin suivait un système chronologique, et il faut chercher à découvrir les détails de ce système, comme l'a fait très bien Grafenauer. A propos d'une observation de N. V. Pigulevskaja (18—19) relative aux données géographiques dans l'œuvre de Théophylacte, il faut avouer qu'il ne donne pas toujours, au moins en ce qui regarde la Péninsule Balkanique, des indications claires et, autant qu'on peut juger, précises. Comme K. Krumbacher (*Geschichte d. byz Litt.*², 249) l'a relevé déjà, il manquait « an politischer, militärischer und geographischer Sachkenntnis ». Plusieurs données de Théphylacte relatives à la Péninsule Balkanique, p. ex. sur Zaldapa, Libidourgon, Pannasa, Sabulente Kanalion, Skopis, etc., pour ne pas citer ici des exemples des autres régions, sont encore aujourd'hui sujet de discussions. Il serait nécessaire, en outre, de mentionner que la plupart des renseignements sur les actions des Slaves pendant les dernières années du VIe et le commencement du VIIe siècles que l'on trouve chez les auteurs byzantins des temps postérieurs, remontent toujours à Théophylacte. Ainsi, tout ce que, plus tard, Théophane nous donne sur les rapports byzantino-

slaves et avaro-byzantins, a été emprunté — avec peu de renseignements originaux et avec des erreurs évidentes — à Théophylacte, dont l'exposé des évènements a été quelquefois maladroitement abrégé.

Bon connaisseur de la langue de Byzance, S. P. Kondrat'jev a cherché à nous donner une version russe du texte de Théophylacte fidèle à l'original et, en même temps, agréable à lire. En appendice de la version, K. A. Osipova a ajouté son commentaire sur les données du texte, avec la bibliographie strictement indispensable. Bien entendu, on peut y ajouter çà et là encore quelque indication nouvelle. Ainsi, l'identification de Aquis avec Vidrovgrad (p. 198), proposée déjà par les byzantinistes yougoslaves, me semble peu probable, étant donné l'ordre territorial des renseignements de Théophylacte dans le passage en question de son œuvre. Malgré toutes les hypothèses formulées dernièrement (cf. p. 201), je pense que la question de l'identification des noms de Kalvomuntis, Sabulente Kanalion et Libidourgon reste à préciser dans le sens que j'ai proposé, il y a une quinzaine d'années. Sur la légende de Širin (p. 208) voir maintenant les détails chez G. J. Aliev, *Ранние христианские источники легенды о Хозрове и Ширин.* Совет. востоковедение (1957) № 6, 87—96. Est à relever l'affirmation d'Osipova (p. 209) sur une certaine « idéalisation » des Slaves chez Théophylacte, à propos des Slaves qui portaient des instruments de musique. On peut se demander si au lieu de Pistos (p. 210) il ne faut pas lire Pristos, c'est-à-dire une indication erronée de Sexanta Prista, aujourd'hui Ruse. Le texte de Théophylacte est riche d'indications qu'il serait nécessaire d'interpréter. A titre d'exemple je veux mentionner le passage (*Historiae IV*, 13, p. 175, 23 sq., éd. De Boor; cf. la version, p. 111), où l'auteur byzantin pose la question, mise dans la bouche d'un Perse, quel avantage auraient eu les Byzantins, s'ils n'avaient détruit le règne des Perses que pour voir un autre peuple s'emparer du pouvoir. En composant son œuvre avant 638, Théophylacte Simocatta connaissait déjà un des plus tristes résultats de la victoire byzantine sur la Perse — la conquête arabe, commencée en 634 (cf. pour les détails chez G. Ostrogorsky, *Geschichte d. byz. Staates*[2], p. 89 sq.). Ne faisait-il pas allusion, par ces mots, à cette conquête? Le passage cité des « Histoires » nous permet de dater la composition de cette œuvre avec une grande probabilité: les années 634—638. D'autre part, ce passage n'est rien d'autre qu'une critique sévère, bien que dissimulée de la politique militaire de l'empereur Héraclius qui avait détruit la puissance perse, pour faciliter la voie des nouveaux conquérants, les Arabes. Avec une perspicacité exceptionnelle, le grand historien de Byzance se rendait déjà compte des conséquences funestes de la conquête byzantine en Perse et de l'avancement des Arabes.

La publication d'une version slave des *Histoires* de Théophylacte Simocatta contribuera, sans doute, à une étude encore plus approfondie de cette source historique si importante pour la pénétration dans les secrets d'une époque décisive de l'histoire de Byzance et des peuples slaves.

Iv. Dujčev/Sofia

J. Meyendorf, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas.* (Patristica Sorbonensia). Paris, 1959, pp. 431 + 1 pl. h. t.

Le plus grand des théologiens byzantins n'était connu jusqu'ici que par une partie de son œuvre, encore en presque totalité inédite. J. M., bien connu par ses études sur

la théologie hésychaste, en particulier, présente, pour la première fois, dans cette importante étude, l'exposé de la vie et de la doctrine de Palamas.

L'ouvrage est fait de deux parties principales. La première est consacrée à *La personnalité de Grégoire Palamas* (p. 25—170). M. étudie successivement les maîtres de Palamas, les jeunes années de Palamas, Barlaam et les conciles de 1341, la période de la guerre civile (1341—1347), Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique et les dernières années de Palamas. — La deuxième partie présente *La pensée de Palamas* (p. 171—327). Elle est exposée en six chapitres. 1. Opposition à l'hellénisme profane: l'homme privé de la grâce; 2. intégration théologique de l'hésychasme: la Vie en Christ; 3. Le Christ et l'humanité déifiée: rédemption, déification et ecclésiologie; 4. une théologie de l'Histoire: symboles et réalités; 5. une théologie existentielle: essence et énergie; 6. deux problèmes particuliers: procession du Saint-Esprit et mariologie. Deux importants Appendices complètent l'exposé. *L'œuvre de Grégoire Palamas* (p. 331—399), premier inventaire complet de l'œuvre du grand théologien. M. indique successivement les manuscrits, les éditions et la répartition de l'œuvre de Palamas en trois groupes: écrits de théologie et d'apologétique personnelle; œuvres de spiritualité et homélies. Un dernier paragraphe donne le titre complet, l'incip. et le desin., la liste des éditions, si le texte est publié, la liste des manuscrits, si l'ouvrage est inédit, la date et une brève analyse.

Le second Appendice donne les sources contemporaines (p. 401—415), réparties en deux grandes catégories: sources publiées et sources inédites, accompagnées chacune des indications bibliographiques nécessaires. (La bibliographie des ouvrages consultés a été donnée p. 15—22.) Quatre Index terminent l'ouvrage: Index des noms propres, Index des mots grecs, Index des incipit et Index des auteurs modernes.

Pour la première fois, nous possédons désormais un exposé aussi complet que possible de la vie et de l'œuvre de Palamas. C'est aussi un exposé qui apporte beaucoup de renseignements nouveaux. En ce qui concerne les maîtres de Palamas (ch. I de la Première partie), M. montre que Palamas appartient à la même école que le patriarche de Constantinople Grégoire de Chypre et qu'il partage les idées sociales sur la pauvreté monastique du grand réformateur, le patriarche de Constantinople, Athanase Ier. On ne saurait donc voir, semble-t-il, dans les hésychastes des défenseurs de la propriété monastique, que les empereurs voulaient séculariser et utiliser pour la défense de l'Empire. Au point de vue spirituel, Palamas eut pour maître Théolepte, métropolite de Philadelphie, promoteur d'une discipline monastique plus stricte et d'un renouveau sacramentel. S'appuyant sur des textes inédits, M. donne, dans le chapitre II des renseignements nouveaux sur la jeunesse de Palamas, le milieu où il fut formé, sur ses relations personnelles antérieures à la controverse hésychaste, avec Grégoire Akindynos. Plusieurs textes cités, grecs ou slaves, semblent être très importants pour l'histoire sociale et religieuse du monde byzantin au XIVe siècle. La manière dont M. aborde l'histoire de la controverse hésychaste est originale dans son exposé. Sur le plan doctrinal, l'auteur montre qu'à l'arrière-plan des attaques du « philosophe » calabrais Barlaam contre la méthode hésychaste de prière, existait une divergence philosophique fondamentale sur la connaissance de Dieu. Sur le plan historique, M. établit les circonstances exactes, dans lesquelles se déroulèrent les conciles de 1341. La victoire de Palamas fut complète; Barlaam ne fut soutenu par personne, bien que, cependant, il eût des partisans, qui le montrèrent plus tard (chap. III). Ce fut la situation politique de l'Empire, après la mort d'Andronic III Paléologue (1341), qui lui créa des ennemis.

On admettait généralement que les sympathies propalamites de Jean Cantacuzène avaient attiré à lui Palamas qui n'avait triomphé que grâce à la victoire de celui-ci.

S'appuyant sur des textes inédits nombreux et provenant de tous les partis en présence M. établit que ni Anne de Savoie ni même, à l'origine, le patriarche de Constantinople Calécas ne soutenaient Akindynos, le principal adversaire de Palamas. En 1341—1342, tout le monde admettait que Palamas était un parfait orthodoxe et qu'Akindynos avait été condamné justement. Ce sont seulement des motifs politiques qui ont fait arrêter Palamas; ce n'est, en effet, qu'après son arrestation que des accusations doctrinales, se sont ajoutées à la politique, grâce auxquelles, le patriarche Calécas pensait mieux compromettre le plus efficace soutien moral qu'avait Palamas dans la capitale en la personne de Jean VI Cantacuzène. En fait, ces accusations doctrinales, qui ne furent jamais entièrement acceptées par Anne de Savoie, desservirent la cause de Jean Calécas, qui abandonné de tous, chercha à sauver sa position, en se débarrassant d'Akindynos. Mais il fut finalement déposé avant l'entrée de Jean VI Cantacuzène à Constantinople (chap. IV). En essayant de débrouiller ces imbroglios politico-religieux, M. résout certaines questions présentant un intérêt général. Par exemple, il signale un document inédit (p. 79, n. 55) relatif à une princesse byzantine, mariée à Michel Asen, fils du tsar bulgare Jean Alexandre et signalant une invasion prochaine des Bulgares. La crainte de cette invasion, annoncée par Marie, fille d'Andronic III Paléologue, était utilisée par Akindynos pour faire venir David Dishypatos. D'autres sources utilisées renseignent sur l'attitude dans la controverse de personnalités importantes, comme le juriste Constantin Harmenopoulos, l'humaniste Thomas Magistros, le prédicateur Macaire Chrysocéphale de Philadelphie et d'autres encore (p. 120—128). Les deux derniers chapitres (V et VI) ont trait à l'activité de Palamas comme archevêque de Thessalonique et apportent également bien des détails nouveaux. Par exemple, les relations de Palamas avec les Zélotes de Thessalonique, auxquels Palamas s'oppose au nom du traditionalisme monarchique, représenté par Jean VI Cantacuzène, tout en se ralliant à leurs protestations contre les injustices sociales de l'époque (p. 135—139 et 155—156). A propos du séjour de Palamas en Asie Mineure, comme prisonnier des Turcs (p. 157—163), M. montre avec évidence que le parti le plus orthodoxe de la société byzantine, était, dès le XIVe siècle, prêt à subir la domination musulmane plutôt que d'acheter l'indépendance politique par le compromis religieux avec l'Occident. Là encore, M. a l'occasion, chemin faisant, de donner des solutions sensées et nouvelles à certains problèmes: les « Chiones » chrétiens convertis au judaïsme, le tome synodal de 1351 ou la personnalité importante d'Arsène de Tyr, délégué à Constantinople du patriarche d'Antioche, à qui il donne la place qu'il doit occuper dans l'histoire du concile de 1351.

On voit la richesse de l'ouvrage de M. et tout ce qu'il apporte de nouveau, le tout reposant sur une documentation très vaste, solide, au courant des plus récentes études relatives à la question et exposé avec clarté et précision (la présence de sous-titres dans les chapitres facilite grandement la lecture de cette étude, souvent compliquée et austère).

La seconde partie de l'ouvrage, *La pensée de Palamas*, échappe à ma compétence. On peut dire, cependant, que, pour M., Palamas est le continuateur direct de la tradition spirituelle et doctrinale des Pères de l'Eglise grecque. Pour M., « le palamisme représente un pas nouveau et décisif dans la tradition chrétienne orientale vers sa libération par rapport aux catégories néoplatoniciennes, qui constituaient toujours la grande tentation du mysticisme grec » (p. 326). Palamas a-t-il donné une vraie « théologie existentielle »? Etablit-il les principes d'un véritable « matérialisme chrétien »? Ce sont là des problèmes auxquels M. essaye de répondre, en s'appuyant toujours sur de nombreux textes. En tout cas, M. souligne à plusieurs reprises que Palamas n'a jamais montré un antilatinisme systématique; plus d'une fois, lui et ses disciples ont tenté d'entrer en relations avec les

Latins et certains aspects de sa pensée apparaissent comme ouverts aux préoccupations de la théologie latine, alors que certains de ses adversaires témoignent d'un esprit plus fermé.

Sans doute, l'ouvrage de classe de M. ne manquera pas, surtout à propos de la seconde partie, de provoquer des discussions. Ce sera la meilleure preuve de sa valeur. Il n'en reste pas moins vrai que nous avons aujourd'hui, grâce à lui, le premier exposé détaillé de la vie et de l'œuvre du grand théologien grec et on ne saurait trop l'en remercier.

R. Guilland/Paris

Hans Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich.* (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch, II. Teil, 1. Band). München, C. H. Beck, 1959, pp. XVI + 835.

Il y aura bientôt soixante quatre ans, paraissait la *Geschichte der byzantinischen Literatur* de Karl Krumbacher, bientôt suivie, six ans plus tard en 1897, d'une seconde édition, considérablement enrichie aussi bien en ce qui concernait la littérature profane que la littérature religieuse, dont la rédaction avait été confiée à Mgr Ehrhard. Les très nombreuses études parues depuis 1897, ont enrichi dans une proportion énorme les deux aspects de cette littérature et faisaient désirer, depuis bien des années, une nouvelle édition de cet admirable et unique manuel. Aujourd'hui, après un long et minutieux travail de mise au point et de recherches patientes, menées avec une méthode de rigoureuse précision, H. G. Beck, successeur de Fr. Dölger dans la chaire d'Histoire de la littérature byzantine de l'Université de Munich, et bien connu par ses savantes études dans le domaine de la littérature religieuse et théologique de Byzance, publie ce qui forme le premier volume de la seconde partie du nouveau Manuel Byzantin, destiné à remplacer, et à compléter l'Histoire de la littérature byzantine de Krumbacher, toujours irremplaçable, malgré ses soixante-trois ans, jusqu'à ce jour.

L'imposant volume *Eglise et littérature théologique dans l'Empire byzantin* ne permet pas de reconnaître l'exposé, fait sous le titre général *Théologie*, par Mgr Ehrhard, dans le Manuel de Krumbacher (pp. 37—218). Ce dernier s'était essentiellement limité à l'étude des œuvres. H. G. Beck a jugé bon de faire précéder celle ci d'une importante partie, consacrée à l'Eglise byzantine (pp. 27—368). Cette première partie est répartie en trois livres: Livre I. *L'Eglise de l'Empire et son organisation* (pp. 27—229). L'auteur après l'avoir fait précéder d'un exposé sur le développement des études de théologie byzantine (pp. 7—23) étudie successivement: l'origine du régime du patriarcat et primat, Etat et Eglise, les synodes (synodes œcuméniques et synodes locaux), les divers patriarcats (Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem), avec une étude particulièrement développée du patriarcat de Constantinople: choix, investiture et consécration du patriarche; titre et droits du patriarche; fortune et revenus du patriarcat; l'épiscopat; les tribunaux ecclésiastiques; le clergé en général; les prêtres et les laïcs dans l'Eglise; les évêques, les moines, les sources du droit canon et la géographie ecclésiastique: notitiae Episcopatuum, Notitia Constantinopolitana, Notitia Alexandrina, Notitia Antiochena, Notitia Hierosolymitana, Chypre autocéphale et Notitia monasteriorum.

Le Livre II, intitulé *Liturgie et Hagiographie* (pp. 233—275) est surtout un exposé consacré à la première. L'auteur étudie successivement les liturgies syriennes, les

liturgies égyptiennes, les liturgies constantinopolitaines, les livres liturgiques du rite byzantin, l'année religieuse byzantine, l'hymnographie liturgique.

Le Livre III, *La théologie des Byzantins* (pp. 279—368) est formé de deux parties. La première, de beaucoup la plus développée, présente *Les principales périodes de l'histoire des dogmes à Byzance:* la querelle christologique au VI^e^ siècle; le monénergétisme et le monothélisme; la querelle des Images; la controverse sur le Filioque et les autres problèmes controversés entre Latins et Grecs; la querelle autour de la théologie palamite; la polémique contre les diverses hérésies. La seconde partie, assez brève, étudie la Théologie de l'ascèse et la mystique.

Le Livre IV est consacré à l'*Histoire de la littérature théologique des Byzantins* (pp. 371—798), répartie en sept paragraphes: 1. la théologie militante pour et contre le monophysisme; 2. la Théologie à l'époque du monénergétisme et du monothélisme; 3. l'époque de la Querelle des Images; 4. de Photios à Cerulaire; 5. la Théologie à l'époque des Comnènes et des Anges; 6. de l'écroulement de l'Empire (1204) au début du palamisme; 7. l'époque du palamisme et les dernières tentatives d'Union. L'ouvrage se termine par quelques Additions et corrections (pp. 799—801), une Liste des empereurs de Byzance (p. 802), une Liste des patriarches de Constantinople (pp. 803—804) et par un Index (pp. 805—835), précis, complet, donnant, outre les noms propres, les mots techniques grecs.

Il importe avant tout de rendre un très sincère et très vif hommage à H. G. Beck pour cet admirable Manuel, fruit de très longues et très minutieuses recherches. Aucune comparaison, on le voit, entre l'exposé de Mgr Ehrhard et l'exposé de H. G. Beck. Non pas au point de vue de la sûreté des informations et des jugements, car on reste surpris, aujourd'hui encore, de la richesse de documentation, de la solidité des hypothèses et du sens des recherches à entreprendre, témoignés par Mgr Ehrhard. H. G. Beck reconnaît lui-même qu'il doit beaucoup aux Notes laisées par Mgr Ehrhard, ces Collectanea, riches, entre autres, pour l'homilétique et l'hagiographie ainsi que pour l'histoire de l'Eglise. La différence, et elle est fatalement très grande, est dans l'enrichissement du point de vue des auteurs et des œuvres, découvertes ou étudiées depuis 1897.

Le présent Manuel est, en réalité, formé de deux ouvrages différents. Une étude sur l'organisation de l'Eglise byzantine et une Histoire de la littérature théologique de Byzance. Sans doute, la connaissance de celle-là n'est pas inutile pour comprendre certaines œuvres des théologiens byzantins, mais il eût suffi, comme l'avait fait Mgr Ehrhard, de faire précéder l'histoire des œuvres d'une Introduction un peu plus développée que celle de l'édition de 1897. Le présent ouvrage y aurait incontestablement gagné en unité. Cette réserve faite, on ne saurait trop admirer l'érudition précise, et vaste autant que variée de l'auteur, qui a cherché à ne rien omettre qui soit utile à son dessein. L'abondance et la richesse des Notes en est un éloquent témoignage.

Le plan des Notices est net: après les renseignements biographiques, l'auteur passe à l'étude des œuvres, pour lesquelles il donne tous les renseignements indispensables et qui le montrent au courant des plus récentes études. Peut-être, peut on regretter de voir ces Notices interrompues plus ou moins fréquemment par l'indication des éditions. Je crois que les renseignements bibliographiques devraient être rejetés à la fin de l'étude consacrée à un auteur, comme dans l'édition de 1897: édition, traductions, études. L'avantage d'avoir avec chaque œuvre étudiée l'indication des éditions et, en notes, les études qui lui ont été consacrées, ne semble pas compenser l'inconvénient signalé.

L'auteur, comme il a été dit, est au courant des études les plus récentes, parues jusqu'en 1957. Sans doute, il n'était pas question de donner une bibliographie exhaustive de chaque œuvre signalée ou d'un auteur mentionné. Cependant, étant donné l'abondance

des Notes, il est certains ouvrages ou certaines études, qui méritaient d'être signalées. Voici quelques exemples. P. 427, l'*Acathiste*. Ajouter: E. Wellesz, *Das Proemium des Akathistos*. Die Musikforschung VI (1953) 193—206; E. Wellesz, *The Acathist hymn*. Orient. Christ. Period. 23 (1957) 446—451. — P. 591: *Aréthas de Césarée*. Ed. des Places. *Deux témoins du texte des Lois* de Platon. Wiener Studien LXX (1957) 254—259. — P. 717: *Barlaam*. Kenneth M. Setton, *The Byzantine Background to the Italian Renaissance*. Proceedings of the Amer. Philos. Society 100 (1956) 40—47. — P. 451: *Jean Climax*. J. R. Martin, *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus*. Studies in Manuscript Illumination N. 51. Princeton, 1954, pp. 7 + 193 + CXII pl.; M. Heppel, *Some Slavonic Manuscripts of the "Scala Paradisi"* (*"Lestvica"*). Byzantinoslavica XVIII (1957) 233—274. — P. 476: *Jean Damascène*. K. Kekelidze, *La version géorgienne de la Vie arabe de St. Jean Damascène*. Христ. Восток III (1914) 119—174; I. M. Canal, *San Juan Damasceno, doctor de la muerte y de la Asuncion de Maria*. Est. Mar. XII (1952) 269—300; Ch. M. Kanotidès, Ὁ πρὸς τὸν Χριστὸν Ἔρως τοῦ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ. Ἅγιος Παῦλος ὁ Ξηροποταμίτης VI (1954) 15—21, 150—162; J. Meany, *The Image of God in man according to the Doctrine of saint Damascene*. Manila, 1954, pp. 97; E. M. Buytaert, *St. John Damascene "De fide orthodoxia", versions of Burgundio and Cerbanus*. Louvain, 1955; U. Riedinger, *Die Heilige Schrift im Kampf der griechischen Kirche gegen die Astrologie von Origenes bis Johannes von Damaskos*. München (Maschienenschr.), 1955; K. Alexos, *Les lignes de force de la spiritualité byzantine*. Bull. de l'Assoc. G. Budé, N. 3, 1957, p. 3—20; B. *Anagnostopoulos* Ἰωάννης Δαμασκηνός. Orthodoxia 31 (1956) 331—342; 32 (1957) 67—78; A. B. Tsumarès, Νέον Ἑορτολόγιον I. Athènes, 1957. — P. 733: *Démétrios Cydonès*. R. J. Loenertz, *Démétrius Cydonès, Correspondance*. Città del Vaticano, I, 1956. — P. 436: *Maxime le Confesseur*. R. Devreesse, *La lettre d'Anastase l'apocrisiaire sur la mort de St. Maxime le confesseur*. Anal. Boll. LXXIII (1955) 5—16; F. Halkin, *Un nouveau ménologe de Janvier dans un manuscrit de Glasgow*. Anal. Boll. LXXV (1957) 66—71. — P. 412: *Jean Moschos. Den hellige Antonius "Live, og andre Scriften om munke og helgene i Aegypten, Palaestina og Syrien." Oversat al Frixiis Johansen*. Copenhague, 1955; E. Mihevc, *Contribution sémasiologique aux études de la langue de Jean Moschos*. Živa Antika 7 (1957) 241—244.

Il n'est nul besoin de multiplier les exemples. Il n'est personne, qui puisse se targuer de présenter une bibliographie exhaustive, et l'on peut affirmer que, jusqu'en 1957, la bibliographie de cet admirable ouvrage est à jour. Ces quelques remarques ne diminuent en rien la très grande valeur de l'ouvrage de H. G. Beck. Ses renseignements bibliographiques rendront les plus grands services à l'auteur d'une future Bibliographie de la littérature byzantine et l'on ne saurait trop insister sur l'enrichissement insoupçonné qu'apporte cet ouvrage pour l'histoire de la littérature théologique de Byzance. Il suffit de comparer, par ex., les auteurs cités à la lettre *G* de l'Index. H. G. Beck l'a enrichie de 25 auteurs qui ne figurent pas dans l'exposé de Mgr. Ehrhard: Gabriel de Thessalonique, Galaktias, Gennadios, hymnographe, Georges Anatolikos, de Bulgarie, Choniates, Eleusios, l'hymnographe, de Chypre, de Milet, moine et prêtre (VIIIe s.), de Pélagonie, le rhéteur, Sikéliotes, de Syracuse; Gérasime hymnographe, Gérasime de Chypre, Germanos ou Georges de Césarée, Grégoire archidiacre et référendaire, d'Assos, de Césarée, moine et hagiographe (Xe s.), Grégoire de Thessalonique (XIVe s.).

Que H. G. Beck soit bien vivement remercié d'avoir donné aux byzantinistes un instrument de travail d'une si haute qualité. Puisse l'histoire de la littérature profane

byzantine, dont Fr. Dölger a bien voulu se charger et pour laquelle il était tout indiqué, bientôt paraître elle aussi.

R. Guilland/Paris

E. Stein, *Histoire du Bas-Empire.* Tome premier. *De l'Etat Romain à l'Etat byzantin (284—476).* Bruges, Desclée de Brouwer. 2 vol.: I. Texte, pp. XVI + 406; II. Notes et cartes, pp. 407—672 + 4 cartes h. t.

E. Stein avait commencé, en 1928, la publication d'une *Histoire du Bas Empire* qu'il voulait consacrer à ce qu'il appelait la période proto-byzantine, allant du IIIe au VIIe siècle. Le premier volume, qui s'arrête à la disparition de l'Empire d'Occident, avait paru en allemand. Le décès prématuré d'E. Stein, en 1945 et diverses circonstances n'ont pas permis à l'auteur d'achever son œuvre, car il ne put même terminer la rédaction du tome II. Ce dernier parut, en 1949, en français, grâce à la fidèle, dévouée et savante amitié de Jean-Remy Palanque, doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence. C'est à cette même amitié fidèle, aidée de la « collaboration discrète et incessante » de Mme Ernest Stein que nous devons aujourd'hui cette édition française du tome Ier de cette Histoire magistrale.

Le premier volume est consacré à l'exposé des faits et comprend une importante Introduction, suivie de onze chapitres. L'Introduction (p. 1—64) est répartie en quatre paragraphes: prodromes politiques, sociaux et économiques de l'Histoire du Bas-Empire; du droit romain à la fin du Principat; constitution et administration à la fin du Principat; l'armée à la fin du Principat. Le chapitre Ier étudie l'époque de Dioclétien et des troubles après son abdication (284—313); le chapitre II, Licinius et Constantin, la christianisation de l'Etat et la mise au point de son organisation (313—337); le chapitre III, l'époque des fils de Constantin (337—361); le chapitre IV, du commencement du règne de Julien, seul empereur jusqu'à la bataille d'Andrinople (361—378); le chapitre V, de la bataille d'Andrinople à la mort de Théodose Ier (378—395); le chapitre VI, l'évolution de la constitution et de l'administration à partir du IVe siècle, les deux *partes imperii* au temps de Stilicon (395—408); le chapitre VII, de la chute de Stilicon à l'avènement de Valentinien III (408—425), le Code Théodosien (438); le chapitre VIII, l'Orient au temps de l'empire des Huns et de la querelle christologique jusqu'au concile de Chalcédoine (425—451); le chapitre IX, l'Occident au temps de Valentinien III (425—455); le chapitre X, l'Orient après le concile de Chalcédoine jusqu'au second avènement de Zénon (451—476); le chapitre XI, la chute de l'Empire d'Occident et les débuts du système d'Etats romano-germaniques (455—476). Cet exposé s'étend de la page 65 à 399. Une excellente Table des Matières (p. 401—406) termine ce tome I.

Les très abondantes Notes qui accompagnent le texte, forment le Tome II. Elles sont suivies de la liste des ouvrages et collections utilisées et des sources latines, grecques, orientales (p. 607—620) et surtout d'un Index très développé des noms de personnes, des noms de lieux et des matières (p. 621—665), la première édition, l'édition allemande n'en comportant pas, car il devait être joint au tome II, qui ne fut jamais publié. Une Table des matières générales et quatre cartes hors-texte (l'Empire romain en 280, en 309, en 390 et en 454) termine le volume.

Le texte primitif de Stein a été respecté par Palanque, sauf en ce qui concerne

les passages pour lesquels Stein avait personnellement indiqué la nécessité de les remanier. On ne saurait donc imputer au traducteur dont la traduction est aussi précise que fidèle, une certaine indifférence pour les sources archéologiques et des renseignements trop sommaires sur la vie économique et sociale et les mouvements intellectuels et artistiques de cette période. La remarque ne peut s'adresser à Stein, qui estimait devoir surtout s'appuyer sur les sources littéraires. Par contre, on ne saurait trop attirer l'attention sur la richesse des Notes complémentaires ajoutées par Palanque et qui sont une mine de renseignements de toute nature. Tout ce qui, de 1928 à 1959, a paru sur les évènements comme sur les institutions est connu de P. et utilisé au mieux pour mettre au point le texte de Stein, sans pour autant trahir sa pensée. Mais ce sur quoi il importe d'insister, ce sont les Notes complémentaires dues à P. Les Notes originales de Stein ont été reproduites telles quelles, sauf de très rares exceptions; les références aux ouvrages cités ont été modifiées, si l'ouvrage a eu une réédition; les corrections, dues à Stein lui-même et portées par lui sur son exemplaire, ont été utilisées. Enfin, certains passages ont été remaniés, « d'après les résultats des recherches de Stein lui-même ou de Palanque, en accord avec l'auteur ». Au-dessous de ces Notes anciennes, et présentées en caractères différents, se trouvent les Notes complémentaires. Elles donnent l'essentiel de tout ce qui a été publié depuis 1927, mais, en général, sans références à des publications antérieures à cette date. Le but de P. n'a pas été de donner une bibliographie exhaustive de la période présentée, mais de signaler tout ouvrage ou toute étude d'importance, relative aux faits et aux problèmes, ainsi que de donner l'état des questions encore controversées. Les pages de l'édition allemande ont été indiquées par un chiffre gras entre crochets, pour permettre d'utiliser les références à ce volume contenu dans le tome II.

On ne saurait trop remercier Jean-Rémy Palanque de son dévouement et de sa science: de ce qu'il a mis à la disposition des historiens en une rédaction claire et élégante — car le style de Stein, concis et très personnel, n'est pas facile d'accès — cet ouvrage classique, d'une rare qualité et présenté, au point de vue typographique, d'une manière impeccable.

R. Guilland/Paris

J. Gill, *The Council of Florence*. Cambridge, 1959, Univ. Press, pp. XVIII + 452.

Une histoire du Concile de Florence restait à écrire: Mr. Gill l'entreprit. Il était bien qualifié pour le faire, car il est ici sur un terrain qui lui est familier. Il a déjà publié plusieurs travaux du même domaine. Celui qu'il nous présente maintenant est, en même temps, une synthèse des précédents et leur complément.

Son étude se compose de dix chapitres, d'une introduction et d'un épilogue.

Dans l'Introduction (pp. VII—XVI) l'auteur caractérise d'abord les sources dont les principales sont: 1) *Acta Graeca*, autrement dit Practica. L'auteur a le grand mérite d'avoir établi que cette source se compose de trois éléments: protocoles officiels des séances, dûs aux notaires grecs, d'un journal provenant d'un membre de la délégation grecque, peut-être Dorothée de Mitylène. Ce journal bien que fragmentaire, contient force détails importants, étant donné qu'il provient d'un témoin oculaire. Il nous fournit p. ex. des informations sur l'atmosphère qui régnait parmi les Grecs, les altercations qui eurent lieu entre eux, l'activité de l'empereur. Ce journal fut inséré dans les actes officiels par un

copiste, Jean Plousiadenus. Le troisième élément est une brève introduction aux travaux du Concile, provenant d'un autre copiste, à laquelle sont joints quelques documents d'une authenticité indiscutable. 2) *Acta Latina* — qui forment comme un contreparti et un supplément aux Practica, étant aussi un protocole des discours et séances à partir d'Octobre 1438 jusqu'à Mars 1439, tenu par un participant du côté Latin. 3) *Vera Historia Unionis non verae*, de S. Syropoulos.

C'est grâce aux nouvelles éditions des documents du Concile, parues justement à la veille de la guerre par les soins du R. P. G. Hoffmann, qu'une étude approfondie et complète de ce Concile devint possible. Les documents ici mentionnés étaient, en partie au moins, encore inconnus.

L'auteur signale l'importance du Concile Florentin. Importance assez méconnue par les historiens. Cette assemblée avait changé le cours de l'histoire, car son décret de la supériorité du Pontife sur le concile étouffa le mouvement réformateur et prépara la voie à la Réformation. Le Concile de Florence fut aussi la dernière tentative d'une union de la chrétienté orientale à l'occidentale et, si les évènements postérieurs eussent été plus favorables aux chrétiens. Constantinople n'aurait peut-être jamais été prise et l'Union aurait pu se maintenir. Il ne faut pas non plus oublier que c'est sur le modèle de Florence que furent conclus les accords de 1596 entre les Ruthènes et Rome et de 1700 entre les Roumains et Rome (pp. VII—VIII).

Arrêtons-nous ici un instant car, immédiatement, cette question se pose: pourquoi les évènements ont-ils tourné d'une telle manière et pas d'une autre? Et si les croisades de 1396 et 1444 ont successivement échoué, n'était-ce pas dû d'un côté à la supériorité militaire des Turcs, de l'autre, à la désunion des princes occidentaux? Quant aux unions de 1596 et de 1700, modelées sur celle de Florence, elles eurent à peu près le même sort. Et comment parler de l'importance d'un accord resté lettre morte ou d'un traité qui ne fut point réalisé?

Le chapitre I intitulé *The Background* (pp. 1—15) donne un aperçu très serré des rapports entre les patriarcats orientaux et le St. Siège, à partir de Constantin le Grand jusqu'au XVe s. Court comme il est, ce chapitre présente d'une manière claire les différences qui ont divisé le monde chrétien. L'auteur rappelle les évènements politiques qui ont contribué à approfondir cet abîme. Il est cependant difficile de partager son opinion qu'avec la IVe Croisade, une occasion se présenta pour l'union religieuse (p. 9). Norden a déjà justement remarqué, dans son *Papsttum und Byzanz* qu'une occupation n'est pas une union. Ajoutons qu'une unité religieuse offerte par le conquérant au lendemain d'une invasion et du démembrement d'un état, ne saurait compter sur un bon accueil chez le conquis.

Certaines remarques de l'auteur, notamment celle que c'étaient les moines, qui formaient le noyau de l'opposition aux tentatives unionistes en entrainant les masses du peuple, tandis que le haut clergé et les membres du Gouvernement se rendaient bien compte des avantages, purement politiques, d'une entente avec le St. Siège et que, pour réaliser une union religieuse, il aurait fallu gagner la sympathie et l'appui de tout un peuple (pp. 13 sq.), furent déjà émises par moi dans mon étude *Une page des relations byzantino-latines*, Byzantinoslavica X (1949) 28—41; XIII (1952) 68—92; XVI (1955) 297—316; XVII (1956) 1—18, travail qui apparemment est resté inconnu de l'auteur.

Le chapitre II, *Martin V and the Greeks* (pp. 15—45), traite surtout du Concile de Constance. Nous apprenons à connaître le rôle joué par les humanistes grecs — Manuel Chrysoloras, les frères Chrysoberges — et les latins — Guarino, Aurispa, Filelfo — dans la préparation de l'Union. L'auteur trace l'histoire des pourparlers entre le St. Siège et

les empereurs byzantins pendant la période qui suivit le Concile de Constance. Ensuite il consacre quelques lignes à la légation de Grégoire Camblak envoyée par les souverains de Pologne et de Lithuanie, Jagello et Vitold (pp. 25—26).

Le chapitre III, *The Council of Basel and the Greeks 1431—1437* (pp. 46—84) retrace l'histoire du Concil de Bâle du point de vue de ses rapports avec le St. Siège et de son attitude envers le schisme grec. Les membres de l'assemblée de Bâle professaient dans leur écrasante majorité la doctrine de la supériorité du concile sur le pape (passim). Ceci fut la cause de nombreux conflits entre eux et Eugène IV et finalement d'une rupture (p. 72 sq.). La question de l'union religieuse préoccupait également et Rome et Bâle, car le pontife autant que l'assemblée discernaient bien à quel point la réalisation d'un pareil accord augmenterait leur autorité aux yeux des contemporains. Aussi l'un et l'autre parti entamèrent séparément des négociations avec Jean VIII et le patriarche, qui se sentirent fort embarassés du choix. C'est avec le contractant le plus puissant qu'ils eussent voulu traiter, car l'union était pour eux — surtout et avant tout — une question d'aide financière et militaire pour Byzance. Mais, habitués à considérer le pape comme chef de toute la chrétienté de l'Occident et organisateur des croisades, c'est avec lui qu'ils se décidèrent à négocier. Il est intéressant de suivre pas à pas toutes les difficultés qu'il avait fallu surmonter pendant la période précédant le Concile: d'abord le choix de la cité où il se tiendrait. Les Grecs proposaient Constantinople, comptant que sur leur propre terrain, ils seraient en majorité et pourraient plus facilement diriger les délibérations. Le pape désirait que ce fût une ville en Italie, pour des raisons de sécurité. Ensuite se posait la question des frais; la délégation grecque devait compter 700 personnes et le gouvernement n'avait pas les moyens de couvrir les dépenses du voyage et de séjour, ni même d'y participer (pp. 55 sq.). C'était donc au pape, au futur concile ou à la cité, choisie pour son siège, de pourvoir à cette énorme dépense. Les patriarches de Jérusalem, d'Antioche, et d'Alexandrie, ne pouvant assister en personne aux débats, il fallait arrêter comment et par qui ils se feraient représenter (p. 76). Finalement tout fut réglé et le 27 Novembre 1437 la délégation grecque avec le patriarche Joseph II et l'empereur Jean VIII s'embarqua à Constantinople sur les navires de la flotte papale (p. 83).

Le IV chapitre, *The Greeks arrive and discourse on Purgatory* (pp. 85—130), nous décrit le voyage — fort long et pénible — des Grecs et leur arrivée à Ferrare (pp. 85—103). On pénètre dans les coulisses du Concile pour y frôler toutes les difficultés auxquelles dès le début devaient se heurter les débats et qui auguraient mal du succès de toute l'entreprise. L'auteur se borne à exposer les faits, laissant au lecteur le soin de les commenter. Tâchons donc de la faire. Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'attitude des Grecs: ils arrivent en somme en quémandeurs, ils n'ont que très peu à offrir, ils ne sont pas même capables de pouvoir à leur entretien, mais cela ne les empêche pas de poser leurs conditions, d'être obstinés et même exigeants. Jean VIII se sent toujours le représentant d'un grand passé, d'une brillante tradition, il a un sens de sa dignité qui ressemble parfois à de la morgue. Cela irrite et attriste en même temps, lorsqu'on pense que l'empire qu'il évoquait n'était qu'un lambeau de terre, et que dans moins d'une vingtaine d'années, son frère allait traîner dans la suite du Sultan et sa nièce dans son harem. Quant au patriarche, son arrivée fut marquée d'un conflit sérieux entre lui et le pape. Celui-ci supposait qu'à la première entrevue, le chef de l'Eglise grecque ainsi que son clergé procèderaient au baise-pied habituel. Le patriarche refusa net, tant pour lui que pour son entourage, et les pourparlers durèrent plusieurs jours. Ce fut le pape qui céda (p. 105—106). L'auteur n'attache peut-être pas assez d'importance à cette querelle qui est plus qu'une question d'étiquette. Joseph II était un partisan sincère de l'Union et

sous ce rapport, il serait intéressant de le rapprocher d'un de ses prédécesseurs — le patriarche Veccos qui, comme lui, avait travaillé pour l'union des Eglises deux siècles plus tôt, mais comme lui envisageait cette union comme un accord entre deux partenaires égaux. On comprend donc que Joseph ne pouvait se plier aux exigeances du cérémoniel romain et se présenter comme un subordonné devant celui qu'il appelait « son frère », et cela d'autant plus que ce baise-pied paraissait révoltant au clergé grec. L'empereur de son côté n'était guère malléable; il s'obstina à retarder l'ouverture des débats pour attendre l'arrivée des souverains occidentaux (p. 107).

Ainsi l'assemblée de Ferrare resta inactive depuis l'arrivée des Grecs, le 4 mars 1438 jusqu'au 14 septembre de la même année, sauf quelques réunions où les deux partis discutèrent, sans aucun résultat positif, sur la question du purgatoire. Il y eut encore quelques démêlés au sujet de l'organisation des débats (les Grecs craignant de se trouver en minorité) au sujet du protocole: l'empereur refusa de se placer à côté du pape et insista pour que les Latins avec le souverain Pontife à leur tête occupassent le côté nord de la cathédrale assignée aux séances, et les Grecs avec l'empereur au milieu se plaçassent au côté sud (p. 107). Enfin le travail du concile commença.

C'est à ses débuts qu'est consacré le chapitre V, *The Addition to the Creed* (pp. 131—179). La question du *Filioque* fut du tout le temps le point névralgique des discussions unionistes. Celles de Ferrare furent très pénibles. Le lecteur assiste aux débats théologiques et voit se dérouler devant lui toute la dialectique si chère au Moyen-Age et représentée par les esprits les plus fins de l'époque. La question contenait au fond deux problèmes: 1° une addiction au *Credo*, quelle qu'elle soit, était-elle permise par les canons des conciles œcuméniques? 2° si elle l'était, pouvait-on la considérer comme justifiée? (p. 145). Et pendant deux mois les débats continuent sur ce différend déjà plusieurs fois séculaire, les Grecs soutenant qu'on ne pouvait, sans friser l'hérésie, rien changer ni ajouter au Credo, les Latins s'efforçant de prouver que le Filioque n'était pas une *addition* mais un *développement* du Credo (p. 151). En parcourant ces pages, on a l'impression que la docte assemblée discutait en pure perte, les Latins ne voulant céder en rien, les Grecs décidés à ne pas se laisser convaincre. Quant à l'Empereur, son grand souci était l'attitude des souverains occidentaux: reconnaîtraient-ils Eugène IV ou le concile de Bâle, viendraient-ils à Ferrare, ou, au moins, s'y feraient-ils représenter? Ces princes laïques qui n'entendaient pas grand chose aux questions du dogme auraient pu contribuer beaucoup à aplatir tous les obstacles, y compris le Filioque, s'ils eussent consenti à délier leur bourse en faveur de Constantinople et à déclarer la guerre au Turc.

L'auteur a très bien fait de s'arrêter en détail sur les embarras pécuniaires du pape (p. 174). Le Concile n'était pas uniquement une entreprise spirituelle, il coûtait aussi énormément et la trésorerie papale était à cette époque épuisée. C'est à cause de cela qu'Eugène IV décida de transférer les séances de Ferrare à Florence, cette cité ayant offert de supporter certains frais et d'avance une somme d'argent. On en avait un urgent besoin vu que les subsides promis aux participants grecs étaient en retard de 5 mois. On se demande comment ces gens, démunis d'argent, faisaient-ils pour vivre dans un pays étranger. L'auteur souligne leur mécontentement, leur découragement; beaucoup d'entre eux, s'ils avaient eu la permission du basileus et l'argent nécessaire, auraient abandonné toute l'entreprise pour revenir chez eux (p. 172 sq.).

Avec le chapitre VI, *Florence and the Dogmatic Discussions* (pp. 180—226) ce sont les interminables discussions sur l'addition au Symbole qui recommencent, cette fois à Florence (p. 194 sq.). L'organisation des débats semble avoir été soigneusement préparée avec un interprète excellent, des discutants désignés d'avance de chaque côté et

le sujet de la discussion strictement défini. L'auteur n'omet aucune des subtilités théologiques, ce qui rend la lecture assez épineuse pour tous ceux qui ne sont pas familiers avec le sujet. Il est intéressant de noter que les méthodes employées par les deux partis étaient diamétralement différentes. Les Grecs appuyaient leurs arguments sur les écrits des Pères de l'Eglise et déclaraient qu'on devait prendre ces écrits à la lettre et que chaque modification était déjà un grave péché. Les Latins par contre inclinaient à analyser ces textes, à en tirer des conclusions, à les développer. Les débats se compliquaient par le fait que les manuscrits dont disposaient les partis n'étaient pas conformes ce qui induisait les Grecs à déclarer chaque fois qu'ils se trouvaient embarassés par une citation, qu'il s'agissait d'une interpolation ou d'un faux. La terminologie des textes grecs et latins n'était pas la même, ce qui créait des malentendus. En face de ces débats interminables, l'Empereur lui-même perdit patience. Après avoir rassemblé ses prélats, il leur rappela l'objet véritable de leur présence au Concile et leur demanda si c'étaient ces disputes stériles qui contribueraient à établir une entente avec les Latins, entente qui représentait pour les Grecs l'unique espoir du salut (pp. 212 sq.). Ici une réflexion s'impose: il est indubitable que parmi les prélats grecs il y avait des partisans fervents d'un rapprochement avec l'Occident, comme Bessarion ou Isidore. Ils croyaient sincèrement que ce rapprochement ne lèserait en rien les croyances de l'Eglise grecque et apporterait de grands avantages à l'Etat. Il y en avait d'autres, qui, tout en professant la stricte orthodoxie, s'étaient résignés à accepter l'union comme une mesure inévitable. Mais il y en avait encore d'autres, tel un Marc Eugenicos, qui étaient franchement convaincus que hors de l'orthodoxie il n'y avait pas de salut et qui étaient prêts à consacrer à la religion les intérêts les plus vitaux de leur patrie. On aimerait savoir quels étaient les rapports de ces groupes entre eux? Comment se présentaient-ils au point de vue du nombre, du milieu social? Et encore: pendant les débats préliminaires c'est Marc Eugenicos, l'intransigeant représentant du parti orthodoxe qui est le porte-parole des Grecs et mène la discussion. Le choix de cet anti-latin s'explique jusqu'à un certain point par ses connaissances en théologie et son talent oratoire. Mais il y eut peut-être encore un autre motif: en s'appliquant à réaliser l'union, Jean VIII avait voulu éviter les erreurs commises par son aïeul, Michel VIII; il eût été relativement facile d'envoyer à Ferrare-Florence quelques dignitaires, qui eussent conclu avec le pape un traité. Mais si au concile de Lyon l'Union fut acceptée par les ambassadeurs de l'empereur, à celui de Florence on fit assister 700 représentants du clergé et de la laïcité grecques. Ce n'étaient plus des négociations entre deux gouvernements, cette fois-ci c'était une tentative d'éclaircir et d'écarter les différends qui divisaient le monde chrétien. Pour atteindre ce but il ne s'agissait pas de prêcher ceux qui étaient déjà gagnés à la cause, mais de convaincre les opposants. Aussi, bien que cela puisse paraître un peu paradoxal, il me semble que Jean VIII avait amené en Italie ces inconciliables dans l'espoir assez candide qu'ils réussiraient à convaincre les Latins ou se laisseraient convaincre par eux.

Dans les chapitres VII, *Union. The Procession of the Holy Spirit* (pp. 227—269) et VIII, *Union: The Addition, Purgatory, the Eucharist, the Primacy* (pp. 270—304), ce sont encore les débats dogmatiques. La grande majorité du clergé grec rassemblé à Florence était incapable de comprendre les arguments des Latins et d'autant plus de suivre leur raisonnement ou de prendre part à la discussion. A quelques exceptions près, ces prélats grecs étaient ignorants, sans aucune formation philosophique et théologique qui leur eût permis de tenir tête à leurs adversaires (p. 228—229). Les prélats latins surpassaient de beaucoup leurs collègues grecs par leur érudition, leur instruction théologique, leur talent oratoire. Selon l'auteur, cette infériorité intellectuelle des Grecs compliquait encore

les négociations en faisant naître chez eux ce sentiment de méfiance qu'éprouvent souvent les gens simples d'esprit envers ceux qui les dépassent en instruction (p. 230). Cependant dans le passé il y eut parmi les Grecs des gens vraiment supérieurs par leur érudition et leur formation théologique, pour ne nommer que Photios et Veccos, qui eux aussi refusaient d'accepter le Filioque. La méfiance du clergé grec envers les arguments des Latins était doublée d'un sentiment de fierté nationale, d'un attachement aux rites et aux croyances dans lesquels eux et leurs pères étaient nés et avaient été élevés. L'empereur s'en rendait bien compte lorsqu'il déclara tout net qu'il fallait chercher d'autres moyens que les disputes pour réaliser l'Union (p. 244). Ces moyens n'étaient rien d'autre qu'un compromis qu'il fit accepter aux Grecs et qu'il pensait être acceptable au parti latin: l'Eglise grecque, tout en reconnaissant l'orthodoxie du Filioque, conserverait le droit de réciter le Credo sans cette addition (p. 245—246); de même elle reconnaîtrait la primauté du St. Siège, mais elle garderait les usages qui lui étaient propres (p. 273 sq.).

Si l'on analyse d'un peu près ces propositions, on voit que le parti grec ne voulait accorder au pape qu'une primauté honorifique, sans droit de juridiction ni de nomination. Quant au rôle de l'empereur — bien que cette question ne fût point abordée — il paraît évident que les Grecs espéraient lui voir garder toutes les attributions dont il jouissait en sa qualité de défenseur et protecteur de la foi. Les propositions du parti grec n'étaient en somme autre chose que le programme du patriarche Veccos, élaboré près de deux siècles plus tôt, programme qui souleva alors un orage d'indignation et valut à son auteur d'être emprisonné, jugé, exilé. Ainsi ce qui avait paru révoltant au XIII^{e} s. était devenu désirable au XV^{e} s. Evolution lente d'idées vers un esprit de tolérance, ou plutôt conscience du danger mortel dont Constantinople était menacée, et auquel il fallait parer à tout prix? Quoi qu'il en soit, c'est une étape à marquer dans les relations de deux Eglises.

Eugène IV rejeta les propositions grecques (p. 250). Ainsi que ses prédécesseurs, il envisageait l'Union comme une soumission de l'Eglise grecque à celle de Rome, et le triomphe de l'enseignement catholique (ibid.). Les Grecs finirent par céder presque sur tous les points. Conjurés par l'Empereur, soutenus par lui dans l'espoir qu'une fois l'Union accomplie, le pape allait organiser une croisade contre le Turc, enfin de guerre lasse, ils acceptèrent l'enseignement de l'Eglise Romaine sur le purgatoire, et le Filioque mais quant à l'autorité du Siège Romain, ils ne désarmèrent pas entièrement. Il fut reconnu que le Pontife Romain était le premier entre les patriarches, le chef de l'église chrétienne, qu'il avait le droit de diriger et de gouverner cette Eglise, pourvu que les droits et privilèges des autres patriarches fussent sauvegardés (p. 284 sq.).

L'ambiguïté de cette dernière phrase donna presque immédiatement lieu à des malentendus: le décret de l'Union était à peine signé le 6 juillet 1439, que le pape voulut procéder au jugement de Marc Eugenicos (qui, seul parmi les prélats grecs, avait refusé d'apposer sa signature sous cet acte), et à la nomination du nouveau patriarche Joseph II étant mort entre temps (p. 297). L'Empereur rejeta avec beaucoup de dignité la première demande et quant à la seconde il déclara que le successeur de Joseph ne saurait être élu que conformément aux usages de l'Eglise grecque, donc par un Synode à Constantinople. Il ne se laissa fléchir par aucun argument (ibid.).

Les négociations n'étaient pas encore terminées que les Grecs voulurent escompter le prix de leur condescendance. L'Empereur pressa le pape de déclarer quelle aide pourraient offrir les Latins. Eugène IV lui promit un contigent permanent de 300 soldats, deux vaisseaux armés et stationnant dans les eaux de Constantinople, et, en cas de nécessité, 20 bataux pour une duré de 6 mois ou 10 pour une année. En outre, en cas d'un

danger grave le pape s'engageait à faire fournir par les princes occidentaux une armée de terre. Mais il y eut parmi ces promesses une qui attire particulièrement l'attention, à savoir que désormais tous les pèlerinages destinés aux Lieux Saints seraient dirigés vers Constantinople (p. 263—264). Le mouvement des pèlerins était encore bien vif au XVe siècle, mais on tenait surtout à visiter les places renommées pour leurs reliques. Il est vrai que Buondelmonti en mentionne encore plusieurs très précieuses à Constantinople en 1420, que Manuel II se disait être en possession de la tunique du Sauveur et que même après le sac de 1453, Mahomet réussit à en sauver une considérable quantité,[1] néanmoins le pillage de 1204 et ensuite la domination latine avait privé la ville des dépouilles les plus vénérées dont elle s'enorgueillissait pendant le Moyen Age. Ainsi il me semble que cette tentative de faire affluer à Constantinople les pèlerins était dictée par des considérations de nature démographique et matérielle.

Le chapitre IX, *The Council goes on and ends in Rome* (pp. 305—348) et le chap. X, *The Reception of the Union in the East* (p. 349—388) traitent des activités du Concile après le départ des Grecs et du sort de l'Union dans les pays orthodoxes. Le Concile de Ferrare-Florence-Rome s'occupa avant tout de la question de l'Union. On reprocha à Eugène IV de n'avoir rien fait pour une réforme de l'Eglise. L'auteur l'en disculpe, car, selon lui, à ce moment, toute réforme était impossible (pp. 344—348). Admettons que jusqu'à un certain point il a raison, mais il ne faut pas oublier qu'Eugène n'avait même fait aucune tentative de ce genre. Au contraire il semble avoir été loin de favoriser un pareil projet. L'idée maîtresse de sa politique était de maintenir intacts tous les privilèges et droits du Siège Romain. Son activité unioniste visait aussi, dans une certaine mesure, à rehausser le prestige de ce Siège. Aussi s'était-il efforcé de ramener dans le giron de l'Eglise catholique les Arméniens (p. 305—307), les Coptes, les Géorgiens, les Ruthènes, les Russes, et même les Abyssins (pp. 322 sq.), En même temps, il s'occupa énergiquement de la future croisade.

Une opération de cette envergure était toujours très difficile, elle l'était particulièrement à ce moment. Tout d'abord le pape était aux prises avec le Concile de Bâle qui l'avait déposé. Lui de son côté déclara ses participants hérétiques et schismatiques (pp. 310—317). Mais l'Europe était divisée: la France, l'Allemagne et la Pologne hésitaient entre Bâle et Eugène, Milan et Aragon lui étaient franchement hostiles. Les républiques de Florence et de Venise, la Bourgogne, l'Angleterre et la Castille tenaient pour lui (p. 319). Si l'on ajoute à cette situation très précaire l'inimitié de la France et de l'Angleterre, le conflit entre la Hongrie et la Pologne, la grande plaie d'argent dont souffrait le St. Siège après les dépenses occasionnées par le Concile de Florence on mesurera à quels obstacles se heurtait l'organisation de la croisade. Et c'est tout à l'honneur d'Eugène d'avoir su les surmonter. Les forces levées étaient considérables: la flotte comptait 28 unités, dont 10 fournies par le pape (p. 329). L'auteur ne trace que brièvement l'histoire de cette expédition, ses éclatants succès du début et sa malheureuse issue. Avec les premières victoires des chrétiens et la diversion si courageusement arrangée en Albanie par Scanderbegh et en Morée par Jean VIII et son frère Constantin, on crut que la puissance turque serait brisée. L'anéantissement complet de l'armée chrétienne à Varna marque non seulement la fin de la croisade, mais aussi celle de l'Union (p. 333).

Rien de plus juste que cette dernière remarque. Le succès de l'Union était essen-

[1] Cf. Fr. Babinger, *Reliquienschacher am Osmanenhof im XV. Jahrh.* Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wissen. (1956) Heft 2, pp. 3—47.

tiellement lié à celui d'une campagne contre les infidèles. La défaite de Varna avait plongé les Grecs dans le désespoir car, d'un côté, il était clair qu'il serait absolument impossible pour le pape d'organiser une autre expédition, et de l'autre, on savait que la vengeance du Sultan allait s'abattre en premier lieu sur Constantinople et le Péloponnèse.

L'auteur nous dépeint la situation extrêmement difficile de l'Empereur: conscient de l'impuissance du pape, il s'adressa aux princes séculiers; Alphonse de Naples promit beaucoup et ne tint rien (p. 370) et quelques années plus tard, il retira de la mer Egée sa flotte composée de 10 navires (p. 382). Frédéric dAllemagne ne promit rien et ne fit rien (ibid.), Philippe de Bourgogne avait d'autres soucis (p. 383) et lorsqu'en 1451 Hunyadi conclut avec le Sultan un armistice pour 3 ans, les plus optimistes parmi les Grecs surent que Constantinople était perdue. Mais comme le besoin d'espérer est inné tant aux particuliers qu'aux peuples, dans cette ville livrée comme une proie à la rage du Sultan, on s'était mis à espérer que Dieu ferait un miracle ou bien, que le pape saurait faire l'impossible en fournissant une flotte et une armée. Et ce n'est qu'alors, le 12 Décembre 1452 que l'Union fut officiellement proclamée à Ste Sophie (p. 387).

Sur les pages précédentes, l'auteur conte les débuts de l'Union depuis le retour des Grecs à Constantinople jusqu'au moment de sa proclamation. Dès qu'ils eurent mis les pieds sur le sol natal, les prélats grecs se divisèrent en deux camps: les uns restèrent fidèles à l'Union, les autres — incomparablement plus nombreux — renièrent leurs engagements (p. 349). Les trois patriarches orientaux, désavouant leurs représentants, rejetèrent le décret de Florence (p. 353). Marc Eugenicos devint le chef du parti antilatin. Il combattit l'Union par tous les moyens possibles: par des écrits contre les dogmes et usages catholiques, des discussions entre les membres du clergé, des harangues publiques. L'austérité de sa vie, la pureté de ses mœurs, son courage, son instruction théologique nous expliquent et l'estime dont il jouissait parmi ses concitoyens et l'influence qu'il exerçait sur eux. Son activité fut continuée après son décès par son élève Scholarios.

L'auteur quitte les luttes religieuses à Constantinople pour accompagner Isidore dans son voyage à travers l'Europe Orientale. Ce voyage avait pour but d'introduire l'Union dans ces vastes régions soumises à la métropole de Kijev dont il était titulaire (p. 358 sq.). L'auteur est d'avis qu'il réussit dans cette tâche et que la situation ne prit un tour défavorable que quelques années plus tard (p. 362). Il est nécessaire cependant de faire la remarque suivante: le clergé polonais et les autorités laïques penchaient vers le principe conciliaire. Aussi Isidore, délégué par le pape, s'il ne rencontra pas d'hostilité, ne pouvait en aucun cas compter sur une réception enthousiaste. Par contre à Moscou, l'Union fut rejetée d'emblée, Isidore fut destitué par le Grand Duc Basile et le Synode, et emprisonné. Une entente avec Rome n'était pas dans l'intérêt de Moscou; Basile aspirait déjà à faire de ses possessions le centre de toutes les terres russes. Il guettait la succession de Byzance, ambitionnant pour son gouvernement et son clergé la qualité de chef spirituel du monde orthodoxe. Ces projets s'accordaient mal avec une paix religieuse dont les clauses soumettaient l'Eglise orientale à l'autorité du St. Siège. Basile profita de cette occasion pour rompre avec le patriarcat constantinopolitain et déclarer l'indépendance de l'Eglise russe (p. 360—361).

L'auteur ajoute que l'Union était odieuse à Basile aussi parce qu'elle était acceptée par ses ennemis: la Pologne et la Lithuanie (p. 360). Mais le problème ici est un peu plus compliqué: une grande partie du territoire russe avec ses habitants orthodoxes se trouvaient alors dans les limites de l'état polono-lithuanien. Cet état était catholique et ses souverains ne pouvaient remplir les fonctions de protecteurs de l'Eglise et défenseurs de la religion que leur imposaient la tradition et les usages de l'Eglise orthodoxe.

Etablir une unité religieuse dans leurs états était pour eux une question d'une importance vitale. On pouvait la résoudre par les moyens d'une union ou bien par une conversion des Ruthènes au catholicisme. La politique religieuse de la Pologne oscilla entre ces deux moyens, en se penchant tantôt vers l'un et tantôt vers l'autre. Tandis que les souverains moscovites se rendaient bien compte que sous couleur de religion ils pouvaient assumer le rôle de défenseurs de leurs correligionnaires en Pologne et s'immiscer dans les affaires de cet état.

Dans l'épilogue (pp. 389—415), l'auteur s'efforce de répondre aux questions qui se posent inévitablement à quiconque s'occupe de l'histoire des relations gréco-latines: 1° Pourquoi l'Union de Florence a-t-elle échoué? 2° A quel point l'accusation que les Grecs furent forcés de l'accepter est-elle justifiée?

L'auteur estime qu'à cette époque, l'état des esprits en Grèce était en général favorable à un rapprochement avec l'Orient et qu'une union avait toutes les chances de réussir. Ses partisans, tant dans la capitale que dans les parties détachées de l'Empire étaient assez nombreux (pp. 389—392). Mais il s'appuie ici sur les relations d'Isidore qui sont aussi sujettes à caution que les affirmations des anti-unionistes. En outre elles se rapportent presque exclusivement aux lieux qui se trouvaient sous la domination latine: Chypre, Rhodes, les îles de la mer Egée, Méthone, Coron. La situation dans ces pays ne saurait être considérée comme typique pour le reste de la population orthodoxe et cela d'autant plus que — s'il faut en croire Scholarios — les autorités vénitiennes se servaient de méthodes assez expéditives pour établir l'Union. L'Auteur lui-même cite un cas où les opposants furent emprisonnés et ne recouvrèrent la liberté qu'après avoir adhéré à l'Union (p. 392). Il est permis de supposer que ces cas n'étaient pas isolés.

Selon l'auteur, l'Union avait échoué surtout par la faute de l'Empereur qui avait toléré les menées anti-unionnistes et n'avait pas su ou voulu sévir énergiquement contre les chefs de l'opposition (p. 395 sq.). Mais Mr. Gill ne se fait-il pas — d'ailleurs comme les pontifes du XIIIe et XVe ss. — une idée exagérée du rôle et du pouvoir des souverains byzantins? Jean VIII disait lui-même à Florence qu'il n'était pas le maître de l'Eglise grecque. S'il voulait une Union et non pas fictive, il lui fallait agir par persuasion et non par violence, patienter plutôt que créer des martyrs. Dans le passé, les moyens violents avaient échoué. Jean VIII avait de la connaissance des hommes et beaucoup du doigté dans ses relations avec eux. Il en donna la preuve pendant le Concile. Il désirait l'Union, il contribua immensément à sa conclusion, il resta loyal à ses engagements, mais il est plus que probable qu'après la défaite de Varna, il avait perdu tout espoir dans le succès de l'œuvre, car il voyait bien que si une victoire des croisés eût popularisé l'Union mieux que dix conciles, leur débâcle la rendait inutile.

L'auteur note aussi des fautes graves de la part de l'Occident: l'égoïsme des républiques italiennes, l'inertie de l'empereur Frédéric, l'indifférence de la France et de l'Angleterre (p. 398). Quant au St Siège, il aurait dû envoyer en Grèce des prédicateurs pour familiariser la population avec l'enseignement catholique et la convaincre qu'il était le seul juste (p. 399). A mon avis, pour une pareille activité le temps manquait déjà. Ensuite la religion n'est pas uniquement une question de foi, c'est aussi une tradition, une somme d'usages connus, enracinés et par cela même chers, elle est une partie de la civilisation d'un peuple. Dans le cas des Grecs, c'était aussi une organisation de l'Eglise complètement différente de l'Eglise Romaine. Il n'aurait pas été facile de changer cet état de choses par des sermons. D'autant plus que, comme l'auteur en convient lui-même, Eugène IV voulait exercer sur l'Eglise grecque la même autorité que sur la Romaine, qu'il avait maintenu une double juridiction aussi là où l'élément orthodoxe prédominait,

que le patriarcat latin de Constantinople ne fut pas abrogé (p. 401), qu'il fut indigné lorsque le patriarche de Constantinople lui écrivit sur un ton d'égalité, se qualifiant du patriarche « œcuménique » et l'appelant son « frère » (p. 352) et que son successeur, le pape Nicolas V, adressa aux Grecs « presque un ultimatum » au sujet du Credo et des usages particuliers de l'Eglise grecque (p. 378).

On a parfois imputé au pape d'avoir forcé la délégation grecque à signer le décret de l'Union. L'auteur trouve avec raison cette accusation absurde: Eugène IV eût-il voulu le faire qu'il ne l'aurait pu. Il est vrai que les sommes dues aux Grecs étaient versées très irrégulièrement, mais à la fin du compte aucun d'eux n'est mort de faim et ils reçurent tout ce qui leur fut promis. Ils devaient d'ailleurs savoir que ces retards n'étaient point causés par mauvaise volonté, mais par les énormes difficultés pécuniaires au milieu desquelles se débattait Eugène IV.

Le travail de Mr. Gill, résultat de longues recherches, mérite d'être lu et étudié. Ecrit d'une manière claire et vive, il contient parfois des tableaux saisissants. L'auteur connaît son sujet à fond et il le traite avec beaucoup d'objectivité. Grâce à son érudition, à ses connaissances profondes et à son vaste horizon, il a su faire de son livre une contribution sérieuse à l'histoire de l'Europe Orientale au XV^{e} siècle. Sa bibliographie qui occupe 16 pages (416—432) est presque exhaustive. Il est donc bien surprenant que des historiens polonais, on n'y trouve que O. Halecki, Z. Obertyński et J. Dąbrowski. Les travaux de A. Lewicki, K. Chodynicki, W. Abraham, B. Stachoń, A. Prohaska, lui sont restés évidemment inconnus. La même remarque se rapporte aux auteurs de langue russe, pour ne citer que E. E. Golubinskij, A. A. Priesniakov, Z. V. Udal'cova. Si grandes que soient les difficultés que crée la langue, il me semble quand même que dans une étude, qui traite de l'Europe Orientale, l'omission des travaux des savants de ces pays constitue une sérieuse lacune.

Qu'il me soit permis de faire à ce propos encore une remarque: vers la fin du XIV^{e} s. un grave changement s'était produit à l'Est de l'Europe. Un grand état — l'état polono-lithuanien-ruthène — venait de s'y constituer. Et à son côté commence à s'organiser autour de la principauté moscovite l'état russe, dont les habitants sont apparentés aux Ruthènes par la langue et la religion. Désormais tous les problèmes — économiques, politiques ou religieux — ayant rapport à l'Est de l'Europe, entreront dans la zone d'intérêts d'un de ces états ou de tous les deux et ne sauront être traités en dehors d'eux. La question religieuse est un facteur grave de leur système politique respectif et la question d'union cesse d'être une affaire uniquement entre Rome et Constantinople, car, si le patriarche constantinopolitain reste encore le chef spirituel de la chrétienté du Proche Orient et des pays Balkaniques, il l'est de moins en moins de celle de l'Europe Orientale. Revenons p. ex. à la légation de Camblak. C'est un moment très intéressant dans l'histoire du concile de Constance. C'est pour la première fois que l'Eglise Ruthène apparaît sur un forum international comme institution indépendante. Son chef parle et agit au nom de ses souverains et de son Synode, apparemment sans avoir cherché au préalable l'approbation du patriarcat constantinopolitain. Il n'est peut-être pas superflu de remarquer que c'est justement vers cette époque que Manuel II cherchait à nouer des relations avec le roi de Pologne (Długosz, *Historia Polonicae*, t. IV, passim). Le grand rôle qui incombait à la Pologne et à Moscou dans ce qu'on pourrait déjà appeler « la question d'Orient au Moyen Age », est un fait historique auquel, à mon avis, l'auteur n'a pas attaché l'importance qu'il méritait.

H. Evert-Kappesowa/Łódź

Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica I: Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker.* Zweite durchgearbeitete Auflage. *II: Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen.* Zweite durchgearbeitete Auflage. Berlin, Akad.-Verlag, 1958, pp. XXVIII + 629 et XXV + 376. (Deutsche Akad. d. Wissen. zu Berlin. Institut für griechisch-römische Altertumskunde. Berliner byzantinistische Arbeiten. Band 10 et 11.)

Il y a quinze ans, en 1943, paraissait la première édition des *Byzantinoturcica*, dont chacun signala les éminents services, rendus par le savant byzantiniste Gyula Moravcsik aux spécialistes de l'histoire, de la philologie et de la civilisation byzantines. L'édition fut vite épuisée. Le Prof. Irmscher, qui dirige avec autorité la Collection des *Berliner byzantinistische Arbeiten*, a offert à l'auteur de publier ses *Byzantinoturcica* en une nouvelle édition; on ne saurait trop l'en remercier.

Cette seconde édition est infiniment plus riche que la première. L'auteur, comme il l'explique dans sa seconde Préface (pp. XXI—XXVI), a tenu compte des textes publiés depuis 1942 et des études relatives aux auteurs consultés. Des missions dans les bibliothèques étrangères, en particulier dans celles de Berlin, de Vienne et de Prague, lui ont permis d'enrichir substantiellement ses Notices; enfin Moravcsik a tenu compte des remarques particulières, parues lors de la première édition de son ouvrage. Les *Byzantinoturcica* sont un instrument de travail de qualité, et l'on ne saurait trop admirer une fois de plus, la science, la méthode et la patience qui ont présidé à sa rédaction. Il suffira, pour se rendre compte de l'enrichissement de cette seconde édition, d'en comparer l'Introduction (pp. 1—200) avec celle de la première (pp. 1—97) et certaines Notices, comme celles de Constantin VII Porphyrogénète, Critobule, Eustathe de Thessalonique, Georges le Moine, Glykas, Léon diacre, Malalas, Nicétas Choniate, Pléthon, Procope de Césarée, Sphrantzès, Théophane et les Continuateurs de Théophane, Théophylacte de Bulgarie et Théophylacte de Simocatta, Zonaras. L'enrichissement est non moins grand dans le Tome II. Que l'on compare, par exemple, dans les Index, Index des noms de personnes, p. 360 l'article *Bulgaren*, enrichi de onze noms, *Seldjuken* (p. 362) de 10 noms, Index des titres, p. 362, *Bulgaren*, enrichi de 19 titres, p. 363, *Osmanen*, de 26. Les corrections nécessaires ont été apportées, du reste; ainsi, p. 360 de la rubrique *Bulgaren* 5 noms ont été supprimés, p. 362, 14 de la rubrique *Seldjuken*, p. 362, 5 de la rubrique *Bulgaren*.

Le plan de l'ouvrage n'a pas été modifié: I. Introduction, II. Sources, pas plus que le plan des Notices: notice, éditions consultées, tradition manuscrite, éditions, traduction, bibliographie. La première édition comportait deux Index (Sources et noms de peuples, p. 367—378), la présente édition en comporte trois: Index des sources, des manuscrits, des noms de peuples (pp. 581—609), qui facilitent la consultation de ce précieux ouvrage, indispensable à quiconque, byzantiniste ou non, appelé à connaître de l'histoire de l'Empire byzantin.

On ne saurait trop louer, une fois encore, l'éminente valeur des *Byzantinoturcica*. Le dépouillement des textes et la bibliographie n'omettent rien d'essentiel. Mais l'auteur sait, comme moi, qu'il est bien difficile d'être exhaustif. Certaines Notices se trouvent être plus ou moins complètes. Voici quelques exemples: *Georges Acropolite* (pp. 266—268), ajouter: V. Lundstrum, *De codicibus graecis olim Escorialensibus, qui nunc Upsaliae adservantur*. Eranos 2 (1897) 1—7. — M. Jugie, *Acropolite Georges*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. I (1910) col. 377—379. — N. A. Béès, Ἀκροπολίτης, Γεώργιος. Elephte-

roudaki, Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λέξικον I, Athènes, 1927, p. 667. — V. N. Zlatarski, *La Bulgarie du Sud après la mort d'Ivan Asen II.* Mélanges Boris Diakovič. Sofia, 1927, p. 327—341 (en bulgare). — D. S. Balanos, Ἀκροπολίτης Γεώργιος. Μεγάλη Ἑλλ. Ἐγκυκλοπ. 3 (1927) 235—236. — E. Kazarov, *De la signification du mot « Mudros »* (Acropolite, ch. 50). Comptes-rendus de l'Acad. russe des Sc. (1928) 71—73 (en russe). — S. G. M(ercati), *Acropolita, Giorgio.* Enc. Ital. I (1929) p. 445. — F. Drexl, *Akropolites, Georgios.* Lex. f. Theol. u. Kirche I (1930) col. 190. — B. Tatakis, *La Philosophie byzantine.* Paris, 1949, p. 235. — S. Salaville, *Georges Acropolite.* Catholicisme IV (1956) col. 1859—1860. — N. B. Tomadakis, Βυζαντινὴ Γραμματολογία (1204—1453). Athènes, 1957, p. 101—105. — *Nicéphore Bryenne:* ajouter: Traductions: M. Cousin, *Histoire de Constantinople.* Paris, 1685, tome III, p. 653—802. — H. Grégoire, *Nicéphore Bryenne, Les quatre livres des Histoires... Livres III et IV.* Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 881—926. Bibliographie: I. Sokolov, *Bryenne. Nicéphore.* Pravosl. bogosl. encykl. III (1902) 650—657. — N. Iorga, *Médaillons d'histoire littéraire byzantine. I. Les historiens. Nicéphore Bryennios.* Byzantion II (1925) 279—281. — N. A. Bées, Βρυέννιος. Elephteroudaki, Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λέξικον 3 (1928) 585. — K. M. Karamanos, Νικηφόρος Βρυέννιος. Μεγάλη Ἑλλ. Ἐγκυκλοπ. 7 [1929] 809—810. — S. G. Mercati, *Niceforo Briennio.* Ital. 7 (1930) 848. — J. Sarton, *Introduction to the History of Sciences, II.* Baltimore, 1931, p. 250. — F. Schühlein, *Nikephoros Bryennios.* Lex. f. Theol. u. Kirche 2 (1910) col. 600. — L. Bréhier, *Bryenne, Nicéphore.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. 10 (1938) col. 996—998. — Ph. Grierson, *A follis of Nicephorus Bryennius.* Num. Chron. VI (1950) 305—311 et 1 fig. — D. Solomos, Νικήφορος ὁ Βρυέννιος. Σχεδίασμα. Ἑλλην. Δημιουργία 4 (1951) 147—148.

La Notice bibliographique de Jean VI Cantacuzène a besoin d'être complétée, du même seul point de vue *Byzantinoturcica.* Ajouter: Traductions: M. Cousin, *Histoire de Constantinople depuis Justin jusqu'à la fin de l'Empire.* Paris, 1685, tome VII, 1—1036 et tome VIII, 1—298. — Etudes: N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342—1362).* Byz. Zeitschr. 15 (1906) 179—222. — R. Guilland, *Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre.* Paris, 1926, pp. 308. — R. Guilland, *Nicéphore Grégoras. Correspondance.* Paris, 1927, 307—313. — N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine III.* Bucarest, 1934, pp. 214—216. — R. Guilland, *L'Europe orientale de 1081 à 1453. Histoire Générale* fondée par G. Glotz, *Histoire du Moyen-Age,* IX, I (1945) 310—326 et 401—402. — L. Bréhier, *Cantacuzène.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. II (1949) col. 778—779. — V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion.* Byzantinoslavica XV (1954) 209—213. — G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin.* Paris, 1956, pp. 536—553.

La Notice générale de *Nicéphore Grégoras,* exception faite de l'œuvre scientifique, peut, elle aussi, être complétée: Traductions: L. Dolce—M. Agostino Ferentilli, *Histoire di Constantinopoli da Niceforo Gregora.* Venetia, 1569, pp. 304. — Etudes: E. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die hl. Theophano, die Gemahlin Kaisers Leo VI.* Mem. de l'Acad. Imp. des Sc. Изв. Акад. Наук, St. Peterbourg, VIII-ая серия, отд. ист.-фил. III, кн. 2 (1898) 25—45. — N. Terzaghi, *Sul commento di Niceforo Gregora al Péri Enuption di Sinesio.* St. Ital. di Filol. cl. XII (1904) 181—217. — N. Terzaghi, *Nota sul Cod. Monac. gr. 29.* St. ital. di Filol. cl. XIII (1905) 437—442. — Th. X. Stavros, Αἱ περὶ τῶν ἡσυχαστικῶν τῆς ιδ' ἑκατονταετηρίδος καὶ τῆς διδασκαλίας αὐτῶν ἔριδες. Leipzig, 1905. — H. Mertel, *Die biographische Form der griechischen Heiligenleben.* München, 1909, pp. 100. — O. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle.* Paris, 1912, pp. 312. — Iv. K. Dimitrov, *L'immigration des Turcs Seldjoukides dans la*

Dobroudja, au milieu du XII^e siècle. Списание на Бълг. Акад. на науките (1915) 24—40. — M. Lascaris, *Princesses byzantines dans la Serbie du Moyen-Age.* Belgrade, 1926, 132—138. — V. Laurent, *Catalogue de manuscrits grecs et de textes byzantins.* Echos d'Orient 31 (1928) 445. — A. M. Diamantopoulos, Γρηγορᾶς Νικηφόρος. Eleftheroudaki. Λεξικὸν Ἐγκυκλοπαιδικόν IV (1928) 148. — S. Plakides—Th. Papakonstantinou, Γρηγορᾶς Νικηφόρος. Μεγάλη Ἑλλ. Ἐγκυκλοπ. 8 (1929) 718. — V. Laurent, *Nicéphore Grégoras.* Dict. de Théol. Cathol. XI (1931) col. 455—467. — K. Miller, *Die ältesten Separatkarten der drei Erdteile wahrscheinlich von Nikephoros Gregoras, von 1350 in Konstantinopel entworfen.* Stuttgart, 1931, pp. 7 f°., 6 pl. — F. Dölger, *Gregoras Nikephoros.* Lex. f. Theol. u. Kirche IV (1932) 687—688. — V. Laurent, *La Vie de Jean d'Héraclée de Pont.* Ἀρχεῖον Πόντου 8 (1934) pp. 67. — S. G. Mercati, *Niceforo Gregora.* Encicl. Ital. 24 (1934) 771. — J. Sarton, *Introduction to the History of the Sciences III, 1.* Washington, 1947, 949—953 et III, 2, 1948, 1852. — M. V. Anastos, Ὑπόγυιος *on byzantine Term for Perigrec and some byzantine Views of the Date of Perigrec and apogee.* Orient. Christ. Period. 13 (1957) 385—403. — B. Tatakis, *La philosophie byzantine.* Paris, 1949, 256—261. — M. Candal, *Fuentes palamiticas. Dialogo de Jorge Facrasi sobre el cobtradictorio de Palamas con Niceforo Gregoras.* Orient. Christ. Period. 16 (1950) 303—357. — D. Obolensky, *Le patriarcat byzantin et les métropolites de Kiev.* Studi Biz. e Neoell. VII (1953) 437—438. — V. Grecu, *La valeur littéraire des œuvres byzantines historiques.* Byzantinoslavica XIII (1953) 253—256, 267—269. — V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion.* Byzantinoslavica XV (1954) 209—213. — D. D. Kotsakis, Τέσσαρες ἐπιστημονικαὶ μορφαὶ τῆς ἐποχῆς τῶν Παλαιολόγων. Athènes, 1956, 17—21.

Les remarques, qui précèdent, ne sauraient en rien diminuer l'exceptionnelle valeur des *Byzantinoturcica.* Les Notices de mon très savant ami Gy. Moravcsik ont largement enrichi les propres Notices, que je prépare pour la *Bibliographie des sources écrites de la civilisation byzantine,* qui paraîtra dans les *Traités d'Etudes Byzantines,* publiés sous la direction de P. Lemerle. Mais il est à peu près certain que, même en unissant nos Notices, nous ne sommes ni l'un ni l'autre sans oublier quelque étude. Que Gy. Moravcsik ne voie dans ces remarques que l'intérêt très grand que j'ai à consulter sa Bibliographie et le désir très vif de contribuer à établir une Bibliographie byzantine, dont le besoin se fait sentir de plus en plus urgent. L'aide amicale et éclairée de Gy. Moravcsik me sera particulièrement précieuse, pour tenter de mener à bien mon entreprise.

Je ne veux pas terminer ces quelques lignes sans signaler la présentation impeccable des deux magnifiques volumes des *Byzantinoturcica,* présentation à laquelle nous a habitués, il est vrai, depuis longtemps déjà, l'Akademie-Verlag de Berlin.

R. Guilland/Paris

S. V. Troickij, *Из истории спора Старого Рима с Новым.* Извлечение из № 29 Вестника Русского Западного европейского Патриаршего экзархата, за январь—март 1959 г. Paris, pp. 23.

Der Autor unterwirft einer Revision die ganze Frage der von A. S. Pavlov entdeckten und in Виз. Врем. IV (1897) 143—159 herausgegebenen sg. slavischen Scholien zum 28. Kanon der Synode von Chalzedon, in denen die katholische Lehre über das Primat des römischen Papstes gegen einen früheren Traktat verteidigt wird, welcher vom byzan-

tinischen Standpunkt dieses Privileg bestreitet (vergl. Byzantinoslavica V [1933—1934] 449). Im Gegensatz zu der Meinung, daß diese antibyzantinische Polemik, die sich in einigen Handschriften des slavischen Nomokanons erhalten hat, vom hlg. Methodius geschrieben oder wenigstens übersetzt wurde, sucht Troickij nachzuweisen, daß der Autor dieser Scholien wahrscheinlich ein bekannter Zeitgenosse der slavischen Apostel, der römische Bibliothekar Anastasius, war, der in denselben eine gewisse Korrektur des im griechischen Nomokanon enthaltenen Traktates gegeben hat, welcher den Bulgaren aus Byzanz in den Jahren 866—869, also in der Zeit ihrer zeitweisen Anlehnung an Rom, übersendet wurde. Diese Studie Troickij's ist ein abgekürzter Auszug aus seinem Buch: Spor Starog Rima sa Novim na stranama slovenske Krmčije (Glasnik Srpske Akad. Nauka, B. X, Bd. 1, Jänner-März, t. 5, Beograd, 1958, S. 39) und enthält weder litterarische Hinweise noch einen Abdruck der betreffenden Texte. Das Buch ist im Druck und ist bisher nicht erschienen. Wie aus dem Pariser Auszug hervorgeht, enthält es eine ausführliche dogmatische und kanonische Analyse der slavischen Scholien vom griechisch-orthodoxen Standpunkt aus. Der frühere nur in griechischer Sprache erhaltene Traktat und die slavischen Scholien sind nach Troickij in gewissem Sinne ein Denkmal des Kampfes der Bulgaren um kirchliche Selbständigkeit. Die slavische Übersetzung des Traktates und der Scholien schreibt Troickij (l. c. 9) denselben Personen zu, die zur Zeit des Zaren Symeon (892—927) auch den Nomokanon mit 14 Titeln übersetzt haben. Troickij beruft sich auf M. Weingart (Byzantinoslavica V, 448—449), er habe vom sprachwissenschaftlichen Standpunkt ein für allemal die Hypothese über den Ursprung der slavischen Scholien von Methodius begraben. Tatsächlich hat Weingart nur allgemein betont, daß es sich um eine Übersetzung aus dem Griechischen handelt, die sich sprachlich von den kyrillisch-methodischen biblischen Texten unterscheidet, ohne dabei eine Analyse aller sprachlichen Sonderheiten dieser Scholien durchgeführt zu haben. Troickij verweist mit allem Recht auf *„čistitelь"*, *„čistitelьskij"* in der Bedeutung *„Priester"*, *„priesterlich"* als auf ein bulgarisches Merkmal (vergl. Sobolevskij, *Материалы и исследования*, Сборник ORJaSl AN, t. 88 [1910] 121—124), aber unbeachtet blieben bisher einige Erscheinungen, die sich diesem Rahmen entziehen. Neben dem bekannten Moravopannonismus „papežь" ist dies z. B. die Sentenz *přičetь sьi neprijatenъ budetь ot blaženago papeža Lva* ... in der Bedeutung „dieser Kanon wurde vom seligen Papst Leo nicht angenommen" (V. N. Beneševič setzt in der griechischen Übersetzung dieser slavischen Scholien, Byz. Zeitschr. 36 [1936] 104, an dieser Stelle richtig οὐκ ἐδέχθη ein, korrigiert aber zu Unrecht *bystь* auf *budetь*). Die Bindung *neprijaten budetь* (im Griechischen kann besser οὐ δέδεκται vorausgesetzt werden: ist nicht angenommen) erinnert an Moravopannonismen oder eher an Germanismen der Frisinschen Denkmäler *biti ispovědenъ* (I. 8), *ispovvedni bodete* (II. 113), *izpouueden bodo* (III. 42) und der Beichtordnung des Sinaischen Euchologiums (72a 5—6) *bǫdǫ azъ ispovědenъ* (vergl. A. V. Isačenko, *Jazyk a pôvod Frizinských pamiatok*. Bratislava, 1943, 11, 23; V. Vondrák, *Studie z oboru církevněslovanského písemnictví*. Praha, 1903, 43, 45, 47), die unter dem Einfluß des Althochdeutschen entstanden sind. Neben diesen angeführten Beispielen kenne ich noch einen Beleg dieser Art, und zwar in den Kanonischen Antworten des Patriarchen von Alexandria Timotheus aus den Jahren 381—385 (Pitra, Iuris eccl. Græcorum historia et monumenta, I, 630 sp.; V. N. Beneševič, *Древне-славянская кормчая*, op. cit., 545),[1]

[1] In der gedruckten Kormčaja ist dies das Kapitel 34 (vergl. S. Troickij, *Kako trьba izdati svetosavsku krmčiju*, Spomenik CII, SAN. Beograd, 1952, S. 82). Der Rumjancevsche Text dieser Antworten des Timotheus hat eine Reihe von Archaismen erhalten,

wo in der 12. Antwort das griechische Εἰ μὲν ὑπόκειται ἐπιθυμία γυναικός in der Ustjužskaja Kormčaja (in der Rumjancevschen Handschrift 230, F. 119a 14) so übersetzt wird: *Ašte budetъ mysljju prileženъ pochoti ženstei* ... Die bulgarische Jefremovsche Kormčaja (Beneševič, op. cit., 545) hat hier schon wörtlich: *Ašte vъležitъ želanije ženy.* Daraus ist ersichtlich, daß es keineswegs so einfach ist, den Charakter dieser slavischen Scholien auf den bulgarischen Nenner zu bringen. Der uns erhaltene Text scheint eher eine spätere bulgarische Fassung zu sein.

J. Vašica/Prag

A. V. Soloviev, *Le nom byzantin de la Russie.* Mouton & Co. 'S-Gravenhage 1957, pp. 54 (Musagetes. Contributions to the History of Slavic Literature and Culture. Edited by Dm. Čiževskij, III).

Cette étude intéressante du savant russe bien connu a été publiée presque simultanément en français et en russe, sous le titre *Византийское имя России,* Виз. Врем. XII (1957) 134—155 où, par rapport à la version française, on trouve quelques renseignements supplémentaires. L'auteur affirme à bon droit que les problèmes relatifs à l'origine étymologique du nom ethnique russe ont été traités, jusqu'à présent, à plusieurs reprises, tandis qu'on s'est occupé très peu de l'histoire du nom lui-même et de son développement. Après les travaux d'A. S., il faut mentionner maintenant les études de M. Ja. Sjuzjumov (1940) et de M. H. Tichomirov (1953), de même qu'une étude spéciale par N. V. Pigulevskaja (1952). Il y a plus de 30 ans que le slavisant français A. Martel (Un point d'histoire du vocabulaire russe: Rossija, russkij. Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer. Paris, 1925, pp. 270—279) avait noté que dans la langue russe, il existe la forme *Rossia,* et à côté de cette forme, un substantif et adjectif *russkij* qui ne lui correspond pas. En s'occupant plutôt de l'époque depuis le XV^e siècle, A. Martel a dit quelque chose aussi sur l'histoire plus ancienne du nom. Bien qu'il pensait que *depuis le XI^e siècle ... jusqu'à la fin du XV^e s., les faits étaient très simples,* il a touché aussi le problème de l'origine byzantine du nom national russe (v. par exemple p. 273, 274, 275). Le problème était cependant resté ouvert, et c'est le mérite d'A. S. de l'avoir repris et étudié à fond. Pour un byzantiniste et médiéviste, il y a lieu de noter surtout les quatre premiers chapitres de son étude: I° Les aspects divers du nom « russe » chez les auteurs byzantins; II° Le nom « Rosie » en Occident au Moyen Age; III° Le nom de Rhosie en Europe orientale au XIV^e et au XV^e siècle; IV° L'apparition du nom « Rosia » en Russie du XV^e siècle. — La première mention du nom ethnique russe est découverte par A. S. dans les Annales Bertiniani, s. a. 838 (MGH, SS, I, p. 434), sous la forme *Rhos* qui n'est rien d'autre que la translittération de la forme byzantine Ῥῶς. D'après S., *cette forme latine est due à l'intermédiaire grec.* En même temps, chez les auteurs arabes de cette époque, on trouve les formes *Rūs* et *Rūsiya* (à mentionner, en dehors de V. Minorsky: EI, III, p. 1181, cité par A. S., p. 9, n. 3, aussi les indications qui se trouvent dans le beau livre de l'arabisant polonais T. Lewicki, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny.* I, Wrocław-Kraków, 1956, pp. 126—127: ar-Rūs; p. 128: ḫāqān Rūs; p. 270, etc.; G. Hazai, *Les manu-*

---

die ihn mit den ältesten altkirchenslavischen Texten in Berührung bringen, wie *toli* (= *et*), *lěpo jestь, vlasvimisati, napastьstvo, neprijaznь, laskъrdije, malъžena* (du.), *popъ* u. a. Zu diesen Archaismen gehört auch die angeführte Sentenz *budetъ ... prileženъ.*

scrits, conservés à Sofia, des remaniements médiévaux de Marvazī et Aufī. Acta Orient. Acad. Scient. Hung. VII (1957) 161: Rūs, 164 sqq., 166, etc.). Le second témoignage est d'origine byzantine: ce sont les homélies du patriarche Photius, tenues en 860 à l'occasion de l'attaque des Russes contre la capitale byzantine. Quant à la forme avec *-u-*, elle apparaît, d'après Soloviev, seulement vers la moitié du Xe siècle: chez Constantin Porphyrogénète (De cerim., 673, 664) on trouve les formes τῶν Ῥωσικῶν καραβίων et τῶν Ῥουσίων. Selon l'auteur (ibid., p. 12), *il est clair que dans la prononciation populaire on disait à Byzance aussi* Ῥουσίοι *et qu'on rapprochait ce nom de l'adjectif* ῥούσιος (roux, rouge) ... Il faut noter cependant que les témoignages de Photius ne sont pas tout à fait sûrs. Dans le texte des deux homélies, Photius ne mentionne jamais les assaillants par leur nom. Au contraire il les appelle trop généralement *peuple scythe* (τὸ δὲ Σκυθικὸν τοῦτο .... ἔθνος) (v. Aug. Nauck, *Lexicon Vindobonense ... Accedit Appendix: Duas Photii homilias et alia opuscula complectens.* Petropoli, 1867, p. 209, 3—4). La mention Ῥώς (et non Ῥῶς, comme l'affirme Soloviev, op. cit., 10) a été donnée dans le titre des deux homélies (v. Nauck, ibid., p. 201, note: *in codice Athoo ...*; p. 216, note. Cf. aussi *S. P. N. Photii Patriarchae Con/poleos Orationes et homiliae LXXXIII.* Edidit St. Aristarchi, II. Con/poli 1900, pp. 1, 5, seulement un manuscrit donnant la forme Ῥῶς). La lecture Ῥῶς est attestée cependant dans la lettre encyclique de Photius de 867 (v. Photius, Ἐπιστολαί, ed. I. N. Balettas. Londres, 1864, p. 178). Ailleurs (v. Byz. Zeitschr. LI [1958] 181—182) j'ai déjà donné quelques indications bibliographiques supplémentaires, mais il me semble qu'il est possible d'ajouter encore quelque chose aux témoignages, ramassés par A. Soloviev. Ainsi, dans la liste des peuples qui auraient été subjugués par Alexandre le Grand, ajoutée à la fin de la *Vita Alexandri Magni*, composée par le Pseudo-Callisthène, on lit le nom des Russes: Ῥουσίους, à côté des Avares, Slaves, Chazares et Bulgares (v. H. Meusel, *Pseudo-Callisthenes nach der Leidener Handschrift herausgegeben.* Jahrbücher f. Klass. Philol., V. Supplement-Band [1864—1872], p. 792). Dans le texte de la Vita (ibid., p. 707), on trouve le nom énigmatique des SPOROI (cf. ma note dans Byz. Zeitschr. LII [1959] 91; J. Otrębski, *Słowiane. Rozwiązanie odwiecznej zagadki ich nazw.* Poznań, 1947, p. 105). Tout dernièrement C. Giannelli, *Codices Vaticani graeci. Codices 1485—1683*, in Bibliotheca Vaticana 1950, p. 145, a noté, dans le cod. Vatican. gr. 1556, ff. 131—132' (saec. XV) *Alexandri Magni testamentum, viri Byzantini procul dubio foetum*, où entre autres on mentionne, à côté des Slaves et des Bulgares, aussi Ῥουσίους. Or, d'après Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, Berlin, 1958, p. 466, ce *Völkerverzeichnis* a été composé *wahrscheinlich im VIII./IX. Jahrhundert.* La présence, dans cette liste, du nom ethnique des Avares à côté des Slaves, des Onogures et des Tétragures, nous permet de dater le texte au plus tard de la fin du VIIIe ou du commencement du IXe siècle. Nous avons donc dans ce document fort probablement une des premières, je n'ose pas dire la première indication de la forme populaire du nom national des Russes dans la langue des Byzantins. Un peu plus loin, Soloviev (p. 24 sq.) a mentionné les formes slaves du nom russe, mais ses indications sont prises dans des textes qui datent d'une époque assez tardive (XIIIe et XIVe siècles). Nous possédons cependant une indication du nom dès le IXe siècle: dans le passage bien connu de la Vita Constantini-Cyrilli, chap. VIII, où il est dit que l'Apôtre des Slaves, au cours de son voyage à Cherson en 861, aurait trouvé l'évangile et le psautier écrits en lettres « russes » et un homme parlant cette langue (v. A. Teodorov-Balan, *Кирил и Методи I.* София, 1920, p. 42: обрѣтъ же тогда евагтелие и фалтирь роускы писмены писано, и человѣка обрѣтъ глаголюща тою бесѣдою). Malheureusement, le texte en question n'est pas bien établi sur la base des manuscrits. Dans l'édition de P. A. Lavrov, la citation revêt une forme différente, à savoir: обрѣте же тогда евагтелие и фалтирь роускыми писмены (роуш-

скымъ письменемъ, роскыы письмены) писано ... P. A. Lavrov, *Кирило та Методій в давньословʼянському письменстві*. Київ, 1928, p. 260. Il est impossible de vérifier quelle est la lecture la pluse répandue, avec *-o-* ou avec *-ou-* dans les 59 manuscrits du texte la Vita Constantini (v. les indications des manuscrits chez B. Angelov, *Славянски извори за Кирил и Методий*. Известия на Държавната библиотека В. Коларов за 1956 г. София, 1958, pp. 181—185). Il me semble cependant qu'il faut supposer ici la forme avec *-o-*, c'est-à-dire la forme littéraire byzantine. D'après une telle copie, Fr. Grivec (*Vitae Constantini et Methodii*, Acta Acad. Velehradensis XVII, 1—2 [1941] 66) a fait sa version latine: « invenit vero ibi evangelium et psalterium Rossicis litteris scriptum »). Or, comme l'auteur même de la Vita Constantini (chap. X) l'a reconnu, cette partie de la Vie de l'Apôtre slave, justement chap. VIII—XII, a été composée sur la base d'une diégesis que Constantin avait écrite lui-même en langue grecque (v. pour les détails mes notes dans la Byz. Zeitschr. XLIV [1951] 108 sqq.; cf. aussi maintenant J. Vašica, Byzantinoslavica XX [1959] 95 sqq.). Autant qu'il est possible de reconstituer le texte de Constantin Philosophe, il faut dire qu'il écrivait comme tous les grands écrivains byzantins de son époque en imitant la langue de l'époque classique. Disciple et ami du patriarche Photius, il employait fort probablement la forme littéraire du nom national russe. Le passage en question de la Vita Constantini, chap. VIII, prête, à vrai dire, à une discussion acharnée dans la littérature scientifique. En laissant de côté l'article d'A. Vaillant (*Les « lettres russes » de la Vie de Constantin*, Rev. des Et. Slaves XV [1935] 75—77), qui supposait ici une métathèse соурьскыми au lieu de роуськыми, ce qui me paraît peu probable (mais cf. à ce sujet aussi K. Horálek, Byzantinoslavica XIX [1958] 391), il faut dire que la majorité des autres savants qui s'occupent du texte (à citer au moins N. K. Nikolskij, *К вопросу о русских письменах, упоминаемых в Житии Константина Философа*. Изв. по рус. яз. и словесн. I, 1 [1928] 1—37; P. A. Lavrov, *Евангелие и псальтырь, «роуськыми» (роушкими) писмены писанные, в Житии Константина Философа* (ibid., 38—48); d'autres indications v. chez G. A. Iljinskij, *Опыт систематической Кирилло-Мефодиевской библиографии*. София, 1934, pp. 66—67; M. Popruženko—St. Romanski, *Кирило-Методиевска библиография за 1934—1940 год.* София, 1942, p. 56), ont discuté non de la forme même, mais plutôt de l'interprétation du nom. La discussion relative à la date de la composition de la Vita Constantini devrait être considérée, surtout après la découverte des P. P. Meyvaert et Devos (*Trois énigmes cyrillo-méthodiennes de la « Légende Italique » résolues grâce à un document inédit*. Annal. Boll. LXXIII [1955] 375—461; cf. ma note dans Byzantion XXIV [1954] 304 sqq.) comme définitivement tranchée: la Vie doit avoir été composée au plus tard vers la moitié de décembre 882. Il faut donc conclure que dans la Vita Constantini, chap. VIII, nous avons une des plus anciennes indications du nom national russe à la fois de la littérature byzantine et vieux-slave. L'étude du prof. A. V. Soloviev constitue, sans doute, une contribution importante au problème du nom national russe. Il a ramassé un nombre considérable de témoignages. Il me semble nécessaire pourtant de rechercher et de systématiser en général tous les témoignages, en premier lieu ceux d'origine byzantine. Dans les deux études de Soloviev, on trouve en effet, la plus grande partie de ces témoignages, mais l'auteur n'a pas cherché, semble-t-il, à tout rassembler. On peut toujours y ajouter encore quelque chose. Ainsi, on a découvert à Sutiejsk, sur la frontière polono-ruthène, cinq sceaux en plomb, ayant appartenu au prince Vladimir de la fin du XIe et du commencement du XIIe siècle David Igorevič, avec le titre archon ⁽POCIAC: v. Z. Wartołowska, *Gród czerwieński Sutiejsk na pograniczu polsko-ruskim*. Warszawa, 1958, pp. 29—31. fig. 14 (sans transcription). Dans un texte astrologique, publié par A. M. Šangin, *Codices*

rossicos, XII. Bruxellis, 1936, p. 139, 24, on lit le nom de MIKRÀ ᶜPΩ̃CIA avec var. lect. ᶜPOVCIA. Chez l'écrivain de la première moitié du XVe siècle ou même du XIVe siècle Jean Kanabutzes, on lit la forme POṼCOI (v. *Io. Canabutzae magistri ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnasensem commentarius*. Lipsiae, 1890, p. 35, 21). Dans la *Visio Danielis* apocryphe, on lit le nom personnel ᶜPOṼCOC (ou ᶜPΩ̃COC) (v. V. Istrin, *Откровение Мефодия Патарского и апокрифические видения Даниила в византийской и славяно-русской литературах*. Москва, 1897, p. 155, 26; p. 317). Une indication du nom ᶜPῶς, se trouve chez H. Delehaye, *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*. Bruxellis, 1902, col. 445, 44—45. Le nom de Pῶς a été mentionné dans un diplôme bulgare du XIVe siècle (v. Iv. Dujčev, *Из старата българска книжнина II*, София, 1944, p. 142). Sans multiplier les exemples de ce genre, il faut dire que l'étude du nom national russe, entreprise si heureusement par A. V. Soloviev, doit être continuée et approfondie, par la recherche de tous les témoignages de nos sources.

Iv. Dujčev/Sofia

Clozianus codex palaeoslovenicus glagoliticus Tridentinus et Oenipontanus — Clozianus, staroslověnský hlaholský sborník tridentský a innsbrucký. Edidit — k vydání připravil Antonín D o s t á l. Praha, 1959, 400 стр.

Клоцов кодекс (Glagolita Clozianus) представляет собой один из самых важных старославянских памятников.[1] Он относится к числу так наз. канонических текстов, т. е. тех, в которых сохраняется сравнительно древнее состояние фонетики: он написан в XI веке глаголицей, в которой проявляются первые черты развития в направлении к угловатому хорватскому типу. Также язык содержит следы сербохорватской среды, в которой находился переписчик, но, так как подлинник — по крайней мере частью — был великоморавского происхождения, попадаются в нем часто архаизмы.

Издание Достала полностью удовлетворяет требованиям предъявляемым лингвистическим изучением текста: опубликованы достаточно четкие фототипические снимки всей рукописи; они делают возможным палеографическое изучение памятника и, в случае неуверенности в правильности чтения, дают возможность проверить текст издателя. Весь текст приводится в следующем разделе книги в кирилловском (славянском) шрифте; он переписан очень тщательно: пробная сверка со снимкамн не обнаружила ни одной ошибки. Текст приводится совершенно верно, он полностью воспроизводит подлинник. Под ним помещаются примечания о чтении предшествующих изданий, если они не совпадают со чтением Достала; это важно в неясных и неразборчивых местах, но в большинстве случаев это не имеет большого значения (ср. чтение Копитара **вьнькъ** вместо **въ нькъ**). Достал вводит новую пагинацию целого памятника, не учитывая пропусков и не заполняя их, как это частично сделал Вондрак, и не различая двух частей рукописи (I и II Вондрака), т. е. триентской части и инсбрукской. Вводит нор-

[1] Издания: B. Kopitar, *Glagolita Clozianus...* Vindobonae, 1836 (триентская часть); — F. Miklošič, *Zum Glagolita Clozianus*. Denkschriften d. k. Akad. d. Wissenschaften, phil.-hist. Klasse X (1860) 195—214 (инсбрукская часть); — И. И. Срезневский, *Древние глаголические памятники сравнительно с памятниками кириллицы*. С-Пб., 1866. 163—206 (по изданиям Копитара и Миклошича); — V. Vondrák, *Glagolita Clozův*. Praha, 1893. — Ср. в новом издании стр. 7—8 — Некоторые исправления к изданию Вондрака сделал M. Hora, Časopis Matice moravské 50 (1926).

мальное обозначение листов (1a, 1b, 2a 2b...) и строки нумерирует лишь в рамках одной страницы. Обозначение страниц и строк проведенное Досталом повышает ясность и предоставляет возможность цитировать памятник как принято в наше время. (Кроме того в скобках помещена старая нумерация Вондрака, так что в книге возможно ориентироваться также по данным существующей до сих пор литературы, опирающейся на издание Вондрака.)

В некоторых неразборчивых местах Досталу не удалось прочитать то, что удавалось Вондраку. Трудно решить, обветшала ли рукопись, или Вондрак несколько увлекался воображением, или, имея в руках подлинник (не только снимки), смог на самом деле больше прочитать чем Достал. Было бы очень полезно, если бы кто-нибудь из специалистов, которому обе части подлинника доступны, проверил эти места и результаты такой сверки опубликовал в Славии или в подобном международном славистическом журнале.

Для синтаксических и лексикологических наблюдений и для изучения техники перевода и критики текста полезны греческий подлинник и латинский параллельный текст в третьей части книги (первая часть — снимки, вторая — текст кириллицей). Греческий текст приводится по списку, который ближе всех к славянскому переводу, варианты, имеющие значение для славянского текста, помещены в примечаниях: издатель, значит, греческого текста не меняет, читателю не предлагается какой-то «идеальный», сводный или «исправленный» текст. Параллельный латинский текст напечатан по изданию Мине (**Migne**), *Patrologia Graeca,* без вариантов. Для так наз. Анонимного слова греческий и латинский текст неизвестны; это вероятно оригинальное славянское произведение великоморавской эпохи (ср. И. Вашица, *Anonymní homilie v rukopise Clozově,* Časopis pro mod. filol. 33 [1949] 6—9 и тот же, *Origine cyrillo-méthodienne du plus ancien code slave dit « Zakon sudnyj ljudem »,* Byzantinoslavica XII [1951] 154—178). — Кроме того в той части издания снова перепечатан старославянский текст латинскими буквами с дополнением (восстановлением) утраченных и неразборчивых мест, с раскрытием титл (и то и другое приводится в скобках), с современной пунктуацией. В примечаниях помещены исправления испорченных мест и варианты из параллельных церковнославянских текстов Супрасльской рукописи XI века и Михановичева Сборника проповедей, сербско-церковнославянской рукописи XIII века, как и ссылки на литературу предмета. Латинская транскрипция окажется, может быть, полезной неславистам, которым издание будет служить и для целей других отраслей науки. Этим дополнением научная и практическая ценность издания несомненно возрасла; одновременно, однако, видно — особенно по сравнению с кирилловским воспроизведением текста —, что латинская транскрипция для старославянских и церковнославянских текстов не годится. Издатель придерживается другого мнения (см. стр. 15), с которым я позволяю себе не согласиться; ссылаюсь на мои соображения, высказанные в журнале Slavia 26 (1957) 408—409.

Параллельно с латинской транскрипцией текста печатается также чешский перевод издателя. В изданиях памятников небольших по объему перевод является очень полезным дополнением, так как он представляет собой в то же время интерпретацию, которая иногда говорит о понимании древнего славянского переводчика больше, чем может сказать греческий подлинник или его верная латинская параллель. Разумеется, что не всегда мы можем согласиться с этим новым чешским переводом — это уже судьба почти всех переводов. Приведу несколько примеров с первого листа: слово разоумъ 1a 14 (и в других местах) я бы перевел *rozum,* не *vnuknutí;* сръдьцемь 1a 17—18 пропущено в переводе; слова къ животолюбьцу 1a 24—25 не дают смысла, как утверждается

в сноске 7 на стр. 118, так как именительный падеж этого типа слов звучит всегда -любьць, не -любьца (дат. падеж: къ животолюбьцю); къторѣщеѫ на облацѣхъ къ нѣсѣ 1b 4 — по-моему ошибкой вместо съ нѣсѣ (речь идет про пришествие во время страшного суда) и надо перевести, соблюдая чтение къ, по крайней мере *v nebi*, не *do nebe*; о г҃и посѣкши 1b 16—17 (псалм 117, 25) ὦ Κύριε, εὐόδωσον δή о Domine, bene prosperare (новый латинский перевод псалтыри: ... da prosperitatem), *ó Pane, dej prospěch (... spospešestvuj)*, не: *pospěš*; не искоушаѭштимъ его ѣвлѣтъ сѧ 1b 19—20 (Премудр. Солом. 1, 2) τοῖς μὴ πειράζουσιν αὐτόν qui non tentant illum — то есть *těm, kdož ho nepokoušejí*, не: ... *nehledají*; понимание союза і 1a 37 как междометия (*hle*) очень сомнительно; wсана сѣѡ дѣ҃ 1a 38 (и в других местах) переписчик (не думаю, что уже переводчик) понимал, по-моему, как звательный падеж: *Synu Davidův*. — И в заключительной латинской заметке (стр. 105 и 307): ecclesie dei doctoris acutissimi должно перевести *nejbystřejšího učitele*, вместо *nejpřísnějšího*; Et sunt biblie pars — *A jsou části bible*, вместо *A byly* ...; presbyter Veglensis dieceseos — *kněz diecése krčské*, вместо *biskup diecése (ostrova) Krku*; Etiam de hoc libro Aurum et argentum amotum fuit — *také z této knihy bylo odstraněno zlato a stříbro*, вместо *a také (části) z této knihy, (která) byla zbavena zlata a stříbra*; Et pars libri prefato D Luce in manus venit — *A část knihy dostala se do rukou uvedenému p. Lukáši*, вместо *A část uvedené knihy dostala se do rukou p. Lukáše*.

Во всех видах текста, кроме латинского и чешского переводов, сохраняется разделение на страницы и строки (в латинском и чешском переводах лишь на страницы), что облегчает ориентировку.

Список библейских цитат находится на стр. 308—309. — В конце издания имеется подробный index verborum et formarum, где помещены не только все слова памятника, а также все формы и все места, где они встречаются.

Новое издание Клоцова кодекса представляет собой труд, который не только полностью заменяет старые, давно уже недоступные издания памятника, но и на много их превосходит использованием современной издательской техники.

В. Ф. Мареш/Прага

Rudolf Aitzetmüller, *Das Hexaemeron des Exarchen Ioannes, I.* Graz, 1958, pp. 370.

Der neue Band der in Graz erscheinenden Reihe Editiones monumentorum slavicorum veteris dialecti ist dem Šestodnev des Exarchen Ioannes gewidmet, einem Monumentalwerk der Symeonischen Epoche, welches sowohl für die linguistische, als auch für die litterarwissenschaftliche, historische und philosophische Forschung von Bedeutung ist. Dieses Werk hat beinahe achtzig Jahre auf eine neue Edition gewartet. Seine erste und bisher einzige vollkommene Edition, die von O. M. Bodjanskij vorbereitet wurde und nach seinem Tod mit Korrekturen A. Popov's im Jahr 1879 erschienen ist, eignet sich für wissenschaftliche Forschungen so gut wie überhaupt nicht, einerseits ihrer Editionsmethode wegen (Einhaltung der Interpunktion des Originals, Eintragung von Korrekturen des Editors in den Text ohne jedwede Anmerkung, oft schlechte Wortteilung des in der Handschrift in continuo geschriebenen Textes u. ä.), andererseits deshalb, weil sie sich nur auf eine Handschrift, wenn auch die älteste (serbischaltkirchenslavische aus dem Jahr 1263) stützt. Der Mangel einer guten Edition war sicherlich auch einer der Gründe,

vielleicht der hauptsächliche Grund, warum sich Philologen bisher verhältnismäßig wenig mit dem Exarchen Ioannes befaßt haben. Bisher wurde nur eine zusammenfassende Arbeit über seine Sprache, die übrigens auch noch unvollständig ist, erlassen, nämlich Vondrák's Studie *O mluvě Jana exarcha bulharského*, 1896 (Über die Sprache des bulgarischen Exarchen Ioannes).

Die neue Edition R. Aitzetmüllers ist in sieben Teile gegliedert: die ersten sechs Teile werden den Text enthalten (jeder Teil eine Homilie für jeden Tag der Weltschöpfung), der siebente Teil den Wortindex (aus der Einführung ist nicht klar ersichtlich, ob auch ein griechisch-altkirchenslavischer Index vorgesehen ist; dieser Index wäre gerade im Falle des Šestodnev nützlich, weil er die Schwankungen des Ioannes in der philosophischen, naturwissenschaftlichen u. a. Terminologie aufzeigen würde). In dem bisher erschienenen ersten Teil werden in der Einführung die Editionsprinzipien erläutert und es folgt das Vorwort des Ioannes und das „slovo" für den 1. Tag mit beigeschlossenen Photographien von Varianten der Handschrift desselben Textes.

Grundlage der Edition ist die photomechanische Reproduktion der Ausgabe Bodjanskij's. Jede Kolonne des aus zwei Kolonnen bestehenden Textes ist auf einer besonderen Seite gedruckt (die Blätter werden neu nummeriert, sodaß Bodjanskij's unübersichtliche Nummerierung mit kyrillischen Lettern aufgehoben wird), beigeschlossen ist eine Textrekonstruktion und auf der Nebenseite die deutsche Übersetzung, der paralelle griechische Text und Textanmerkungen. Die graphische Ausstattung der Edition ist sehr übersichtlich und ermöglicht eine rasche Orientierung im Text. Bodjanskij's Edition wurde deshalb verwendet, weil die Beschaffung eines neuen Mikrofilms der Handschrift infolge des schlechten Zustandes der Handschrift nicht möglich war. Popov's Korrekturen und Ergänzungen werden in den Textanmerkungen angeführt.

Jeder Kolonne wird paralell der rekonstruierte Text beigefügt. Die Frage der Rekonstruktion des ursprünglichen Textes ist bei jedem alten Denkmal stets strittig. Im Falle des Šestodnev ist der Versuch einer Rekonstruktion entschieden angebracht, umsomehr, als es sich um die Reproduktion einer älteren unübersichtlichen Edition handelt. Die Rekonstruktion ist dem Leser bei der Orientierung im Text wesentlich behilflich, weil sie moderne Interpunktion verwendet, richtig Worte teilt (z. B. auf Fol. 16c bei Bodjanskij: коньць мнѣ тѣи = коньцѣмни мѣтѣи, auf Fol. 20c bei Bodjanskij: сѣкъ сиѣи = сѧ вѣсѣиѣи u. a.) und ethymologisch Nasenlaute rekonstruiert. (Die serbische Abschrift basiert auf einer mittelbulgarischen Vorlage, wo die Nasenlaute ѧ und ѫ vertauscht und vom serbischen Abschreiber mechanisch durch die Lettern ѣ und оу ersetzt wurden, was an bestimmten Stellen die Interpretation der Formen erschwert).

Die Rekonstruktion in der neuen Edition bezieht sich nicht nur auf die Sprache, sondern auch auf den Text. Der Editor korrigiert den Text A (so wird die älteste Handschrift bezeichnet) an Hand von fünf weiteren Handschriften und wählt aus denselben die Fassung, welche den Anschein der ursprünglichen Fassung hat. Wie er in der Einführung anführt, ist er sich dessen bewußt, daß seine Auswahl der Variante für die Rekonstruktion nicht immer eindeutig angenommen werden muß, und führt deshalb alle Varianten der Lesart in den Anmerkungen an. Von fünf Varianten des Textes aus dem 15.—17. Jahrhundert entstammen drei aus der ehemaligen Moskauer Synodalbibliothek, eine aus der Sammlung des Grafen Tolstoj (alle russischaltkirchenslavischer Redaktion) und die letzte serbischaltkirchenslavische aus dem Vrho-Breznički Manastir sv. Troice bei Plevlje. Das gegenseitige Verhältniß der Handschriften wird in der Einführung in sehr groben Zügen erläutert. Der Editor erwähnt nicht, warum er in seine Varianten nicht auch die Handschriften Nr. 57 und 59 der ehemaligen Moskauer

Synodalbibliothek einbezogen hat, die im Opisanie des Gorskij und Nevostrujev erwähnt werden; vielleicht deshalb, weil sie, wenigstens Angaben von Gorskij-Nevostrujev nach, der Handschrift 55 nahestehen. Die Handschriftvarianten ermöglichen vor allem die Verbesserung ausgesprochener Schreibkorruptelen des Abschreibers des Textes A; so auf Fol. 21a3 hat A вѣрою anstatt мѣрою, auf derselben Seite 16—17 вѣмь anstatt свѣтъ, auf 28 b 7 почто и рѣчи anstatt по тои рѣчи; manchmal dürfte es sich um einen Druckfehler Bodjanskij's handeln, der von Popov nicht korrigiert wurde, so z. B. auf Fol. 23a7 повѣдаютъ anstatt повѣдаютъ. Soweit auch die Textvarianten eine eindeutige Rekonstruierung des verstümmelten Textes nicht ermöglichen, stützt sich der Editor oft, allerdings kritisch, auf die von A. Leskien in seiner Abhandlung Zum Šestodnev des Exarchen Johannes, ASlPh 26 (1904) 1—70 beantragte Lösung (so auf Fol. 2c, 2d, 4b, 4c, 13a, 15b, 18a u. a.). Bei der Textrekonstruktion geht Aitzetmüller annähernd von drei Prinzipien aus: 1. die Variante, welche in der größten Zahl der Handschriften enthalten ist, kann als die älteste Variante angesehen werden; 2. die Handschrift aus dem Jahr 1263 als älteste kann theoretisch als am erhaltensten angesehen werden; 3. die älteste Fassung steht der griechischen Vorlage am nächsten. Diese drei Prinzipien werden vom Editor geeignet kombiniert, jeder Fall wird von verschiedenen Standpunkten analysiert, wie zahlreiche Anmerkungen zeigen, und die Endrekonstruktion ist eine beispielgebende Probe einer Textkritik. Trotzdem hat es aber den Anschein, daß es an einigen Stellen besser wäre, bei der Rekonstruktion dem Wortlaut der Handschrift A den Vorzug zu geben, auch wenn er nur vereinzelt erscheint. So dürfte auf Fol. 25c28 der Instr. посрѣдѣ свѣтомь wahrscheinlich ursprünglich sein, da das Vorwort посрѣдѣ mit Instr. auch auf Fol. 12a7—8: посрѣдѣ землѧ (sic!) и вышьнихъ небесемь erscheint. Ähnlich auf 20c9—11: видимо и досежно и домъıсльно in der Handschrift A kann als Merkmal eines Aufsuchens slavischer Paralellen für Adjektiva des lateinischen Typus -bilis angesehen werden und die Formen досѧжемо und домъıсльмо in den übrigen Handschriften konnten nur als Ausgleich zum ersten видимо entstehen. Auch die Rekonstruktion biblischer Zitate beruht in der Mehrzahl der Fälle auf Lesarten, die im überwiegenden Teil der Handschriften vertreten sind; möglich ist, daß der vereinzelte Wortlaut der Handschrift A eine freie Übersetzung der biblischen Stelle durch Ioannes darstellt, während sich die jüngeren Handschriften auf den offiziellen Wortlaut der Bibel stützen (so 10a2—3: минѣшꙗ für das griechische παρελεύσονται, nach der Mehrzahl der Texte auf минѹдета rekonstruiert, 23b4—5 връхоу кодъ rekonstruiert auf връхоу водъı). Die Handschrift A hat in vielen Fällen bei hypotaktischen Bindeworten das betonende и, welches größtenteils in die Rekonstruktion auch nicht einbezogen wird; die Frage seiner Ursprünglichkeit ist allerdings strittig, es ist aber nicht ausgeschlossen, daß es schon im Grundtext enthalten war (die Anhäufung einiger Bindewörter hintereinander ist auch in anderen Texten häufig). So wird и z. B. nicht belassen bei der Rekonstruktion der Stelle 1a16: и егда видитъ рабъ, 9 a 28 и да се ѥвитъ, 10 b 22 таче і ꙗко соꙋгласаго проповѣда, 12 a 5 ꙗко и єдинъ храмъ сткори, 12 b 10 ꙗкоже во и егда рече; in einem ähnlichen Fall wird и auch in der Rekonstruktion belassen z. B. auf Fol. 16a3: иже и сами своего състава не вѣдаютъ. Strittig ist auch die Verwendung der Kopula бъıти bei prädikativen Adjektiven und passiven Partizipien, mit Rücksicht auf das gesamte Bestreben des Ioannes um Verbalisierung des Satzes können aber bindende Zeitwörter im Original eher in größerem als in geringerem Ausmaß vorausgesetzt werden; so war auf 11a12—15: ѥдьма ова заѣта отъ єдиного отъца положена ursprünglich wahrscheinlich eine Bindung, umsomehr, als sie in allen Varianten einschließlich A erhalten ist; ähnlich bestand auf 13a3 огнь горкыни безъ вещи keine Veranlassung zur Auslassung der Bindung die in A enthalten ist, wenn auch der griechische

Wortlaut keine Bindung enthält: τὸ πῦρ τὸ ἄνω ἄνευ ὕλης (Varianten werden nicht angeführt).

Die Frage der ursprünglichen lexikalen Variante ist manchmal wirklich unlösbar, insbesondere dann, wenn in einzelnen Varianten der Handschriften keine Einheit besteht. So enthält A auf Fol. 9d3—6 отькоудѣ ли истъ начетъкъ, где ли и конькчалъ, Aitzetmüller rekonstruiert auf начатъкъ - конькчашь, auf Fol. 9b17 wird anstatt des griechischen τὸ εἶναι in der Rekonstruktion сѫщиѥ angeführt, in A und weiteren drei Handschriften befindet sich сѫщиѥ (was vielleicht ursprünglicher sein dürfte). Mit Rücksicht auf das Lexikon anderer altkirchenslavischer Texte wäre es vielleicht zweckmäßiger auf Fol. 1b6—7 прилѣпилъ сѧ ихъ nach A zu rekonstruieren als прилѣпи сѧ (im Material des *Slovník jazyka staroslověnského* der Tschechoslovakischen Akademie der Wissenschaften ist ein reflexives прилѣпити сѧ überhaupt nicht belegt); ähnlich hat A auf 17d5 одрѣжимомъ für περιέρχεσθαι, die Rekonstruktion nach den übrigen Handschriften и дрѣжимомъ (im Material des Slovník jazyka staroslověnského ist одрѣжати für περιέρχειν unter anderem auch aus Supr. belegt, дрѣжати für περιέρχειν kommt überhaupt nicht vor). Auf Fol. 20a7 wäre es wahrscheinlich besser кнноу (in A) als къ нимь zu rekonstruieren: и къ нимь и кладъкѫ прозѣваѥши „und ständig erachtest du ihn als Herrscher". Hinsichtlich des strittigen сѥ auf Fol. 17b28 besteht die Möglichkeit, daß es sich um einen postpositiven Artikel handelt (vgl. 17d12 прѣмоудрꙑи съ приложе слово рече - ὁ σοφῶς ἡμᾶς τοῦ κόσμου τὴν γένεσιν ἐκδιδάσκων, εἰπών; der Übersetzer hat anstatt σοφῶς - σοφός gelesen); Vondrák erwähnt zwar bei dem Exarchen Ioannes nur den postpositiven Artikel тъ (*O mluvě* ..., S. 16), aber das postpositive сь neben тъ erscheint auch im Supr. (vergl. Marguliés, *Der altkirchenslavische Codex Suprasliensis*, Heidelberg, 1927, S. 123).

Die größten Schwierigkeiten bei der Rekonstruktion bereiten allerdings die Stellen ohne griechische Vorlage, insbesondere Fol. 19a—27c, welche in sprachlicher Hinsicht in keiner Beziehung einfacher sind als die übersetzten Stellen. Das größte Problem besteht hier in der richtigen Gliederung des Textes in Sätze, in der richtigen Interpretation der Bindewörter; was in den übrigen Fällen für gewöhnlich die griechische Vorlage eindeutig löst. Aitzetmüller legt in seiner Rekonstruktion die bisher beste Interpretation dieser komplizierten Stellen vor (z. B. 23d1—12, 25a3—12 u. a.). Nur in einigen Fällen könnte auch eine andere Lösung beantragt werden: das Satzgefüge auf 19a6—26 könnte in zwei Sätze zerlegt werden: то почьто тъı пармениде ... и тъı дноугыѥ дъжѣ бесѣдоуѥши къздоухъ и водѫ и огнь, и не прѣзьрѣкъ зълъчꙑхъ и весъкъıхъ тѣлесъ съчетанию и съкладу и исплетъı? творитьıимъ книгъ видимоумоу късемоу сѫщьствикъ сами себѣ повѣдаѥше, мънози рѣчи о томь творите (auf zwei Sätze verweisen singulare Formen des Zeitwortes im ersten Teil und plurale im zweiten Teil); auf Fol. 19b10 ist иднного eher ein Attribut zu бога als zum nachfolgenden кладѫща: сдѣлꙑи бога иднного, кладѫща бꙑтиемь късѣмь; auf Fol. 23d23f hat das erste ꙗкоже deklarative Bedeutung und leitet einen Subjektivsatz ein, das zweite ꙗкоже (auf Z. 27) leitet einen Objektivsatz ein, demnach: „Daß er also dieses Licht einfach und körperlos schuf, ist daraus ersichtlich, daß Gott am vierten Tag die beiden Lichtkörper als zwei besondere Gefäße schuf ...". (Aitzetmüller interpretiert das erste ꙗкоже als kausal); auf Fol. 27b22 könnte сѫщоу als absoluter Dativ mit dem logischen Subjekt зракъ oder человѣкъ angesehen werden (der Umstand, daß hier das Bindewort и vorkommt, wäre kein Hinderniß, derartige Fälle erscheinen in altkirchenslavischen Texten häufiger), dann würde im Text nichts fehlen: ихъ не погꙑбенетъ никакоже къ нѣкꙑ свѣтьлꙑи зракъ, нъ тъгда тъчиѫ сѫщоу но истъствоу = „das Augenlicht geht ihm aber keiner Weise verloren, denn es (oder er) derzeit nur natürlich schläft".

Hinsichtlich der phonetischen und morphologischen Rekonstruktion besteht kein

Zweifel, daß eine derartige Rekonstruktion niemals absolut sein kann und es sich nur darum handelt, daß bei ihr bedeutende Anachronismen vermieden werden. Die lautlehrliche und morphologische Gestaltung des Textes unterliegt immer an erster Stelle dialektischen Einflüssen und ist in ihren Einzelheiten niemals normalisiert. In dieser Hinsicht den Šestodnev des Ioannes zu normalisieren hieße das Symeonische Altkirchenslavische zu rekonstruieren, was bei dem heutigen Stand der Forschung nicht möglich ist. Viele Erscheinungen, die in der Handschrift A des Šestodnev erscheinen, sind auch schon, wenigstens in vereinzelten Fällen, in den sg. kanonischen Denkmälern, schwer zu sagen ist aber, in welcher Zeit sie in den Text gelangt sind. Aitzetmüller rekonstruiert teilweise ethymologisch (vor allem Nasalvokale, Halbvokale, Halbvokale in gespannter Lage wie ы) allerdings unsystematisch (Halbvokale bei Liquiden), teilweise lehnt er sich an die Rechtschreibung der Handschrift A an, nämlich in der Präjotation (vergl. дрꙋгꙋа 7 c, ѥнемь 11 in der Schreibweise ѣ anstatt и (vergl. оутъ ... оутк 13b, 13d) und vor allem in der Assimilation und Kontraktion von adjektivischen Formen (vergl. сыроемꙋ 9 c, по сквернꙋюмꙋ 4 b, безначалномꙋ 19 c; сватꙑ 12c). Bei der Rekonstruktion der Formen werden manchmal die Formen der Handschrift A übergangen, welche genug altertümlich sein können: so werden die Instrumentale der -ijo-Stämme auf -ьнимь rekonstruiert als -ьнемь (vergl. прѣставлѣнемь 2 d, самовꙑтиемь 8 d, бездꙋшиемь 13d), demgegenüber werden in der Rekonstruktion zwei -a- stämmige Instrumentale земльмь 12a und сльмь 15a belassen. Die Formen konsonantischer Stämme erhalten bei der Rekonstruktion oft eine jüngere Gestaltung auch dort, wo wenigstens irgend eine Variante eine ältere Form beibehält: so къ тѣлесн 12b22 (55 hat -е, Gen. pl. дньнии 11c23 (A hat дѣ). Von den für die Handschrift A charakteristischen grammatikalischen Formen erachtet Vondrák den Untergang des End -тъ im 3. Sg. und Pl. praes. als eine schon für das Original des Ioannes eigene Erscheinung. Er sagt zwar (*O mluvě* ..., S. 35): „Wir haben hier also insgesamt nicht viele Fälle", aber schon aus dem Vorwort und dem 1. Slovo können weitere 34 Fälle aufgezeigt werden, die Vondrák nicht anführt (am häufigsten im Zeitwort и und ик = ѥсть und ѥкоуть). Es handelt sich also um eine in A häufig auftretende Erscheinung, die Frage ist nur, inwieweit sie Ioannes und inwieweit sie der mittelbulgarischen Vorlage der Handschrift A zugerechnet werden kann. Ähnlich verhält es sich bei den Partizipien praes. act. des Typus рекꙋ, грѧдꙋ, die in A ungefähr ein Fünftel der Gesamtzahl der Partizipien praes. act. I. Klasse in der Form Nom. sg. m. bilden, gegenüber nicht ganz 4/5 in der Form рекꙑ, грѧдꙑ. Dualformen der Zeitwörter werden nach A auf -та für die 3. Pers. des Duals rekonstruiert, ausgenommen сѣдѣдѣтелѣстꙋѥтѣ 31d (auch schon in A enthalten) und раслꙑшета 20d (wo A -тѣ, die übrigen Handschriften -та haben). Zur einsilbigen 3. Sg. des Aorists wird in der Rekonstruktion regelmäßig -тъ beigefügt, also оѣꙗтъ u. ä. Nach A beläßt Aitzetmüller in der Rekonstruktion die Postposition цѣѣ, obwohl alle Varianten рѧди oder дѣлꙗ haben; der Umstand, daß im Bogoslovie nur рѧди erscheint, muß wahrscheinlich dem Abschreiber zugerechnet werden und nicht dem Unterschied zwischen dem Original des Bogoslovie und des Šestodnev, wie Vondrák meint (*O mluvě* ..., S. 37).

Die deutsche Übersetzung geht von der rekonstruierten Fassung, also vom altkirchenslavischen Wortlaut aus (vergl. z. B. 18d7 ff.), nur in Fällen unlösbarer Korruptelen behilft sich der Editor mit dem griechischen Original (so 18a25—28). Sie ist demnach zugleich eine gewisse Textinterpretation und ist oft behilflich, die Beziehungen einzelner Sätze des Satzgefüges zu begreifen (vergl. die oben angeführten 23d23 ff.). Dem Übersetzer ist es ausgezeichnet gelungen, komplizierte hypotaktische Konstruktionen in eine moderne Sprache zu übertragen und philosophischen und anderen Terminen eine

feste Bedeutung zu verleihen. Vor allem gilt dies wiederum für den Text ohne griechische Vorlage.

Der griechische Text ist eine photomechanische Kopie aus Migne's griechischer Patrologie (einigermaßen störend wirken Zahlen, welche Anmerkungen in der Patrologie bezeichnen, aber keine Beziehung zu den eigentlichen Anmerkungen in der Edition haben).

In den Textanmerkungen werden lexikale und syntaktische Varianten angeführt, morphologische Varianten nur insofern, als sie in die Rekonstruktion einbezogen werden oder eine ältere Form darstellen. Daneben werden hier alle Korrekturen Popov's, Leskien's Textanmerkungen zu verstümmelten Stellen (Leskien wird dann nicht zitiert, wenn die Varianten der Handschrift eine eindeutige Lösung ergeben) und Bezeichnungen biblischer Zitate angeführt (Vondrák's Verzeichnis biblischer Zitate in der Studie *O mluvě* ... ergänzt der Editor durch ein Zitat aus Is 40,31 auf Fol. 1b und führt auf Fol. 24d ein Zitat aus dem Gregorius Theologus an).

Im Ganzen wurde die Edition mit großer Sorgfalt vorbereitet. Wertvoll sind vor allem Anmerkungen aus den Variantenhandschriften und die Rekonstruktion, welche zum Teil eine Neuausgabe der Handschrift A ersetzen. Falls für den Editor die Möglichkeit bestanden hätte, die Handschrift A direkt aus Photographien herauszugeben, hätte die ganze Edition wahrscheinlich ein anderes Gepräge gehabt. Die gegenseitige Beziehung einzelner Variantenhandschriften des Šestodnev würde eine tiefere Bearbeitung in einer besonderen Studie verdienen; eine solche Studie würde gewiß viel Interessantes gerade für die Frage des ursprünglichen Textes Ioannes' bringen.

Em. Dvořáková/Prag

M. Rădulescu, *Originalul slav al « Evangheliei cu învățătură » a Diaconului Coresi. Versiuni și redacții ale colecției de omilii a patriarhului Ioan Caleca.* Acad. R. P. R., Inst. de lingvistică din București, 1959, pp. 92 + photos.

La question de l'influence slave sur le roumain est très actuelle dans les études linguistiques présentes sur le roumain.[1] En examinant cette question il faut également tenir compte de la langue des œuvres traduites du russe au stade plus ancien et comparer ces traductions roumaines aux textes slaves autant qu'il a été possible de les établir. Cette stipulation nécessite une bonne érudition philologique et des éditions critiques. Dans ce domaine, les recherches sont intenses dans la Roumanie actuelle, comme le livre de M. Rădulescu en porte témoignage. L'auteur a réussi à trouver le texte slave de l'« Explication de l'Evangile » par le diacon Coresi de 1581, qui est connu dans la littérature spécialisée sous le titre de « Evanghelie cu învățătură » ou bien « Carte cu învățătură » ou bien « Kazanija II ».[2] Le texte slave s'est préservé, d'après les recherches de l'auteur, dans une copie tardive du XVII^e siècle, dans le manuscrit № 304 de la Bibliothèque

[1] Cf. Limba romînă 4 (1959) 11, où la littérature plus récente est donnée.

[2] Cf. un signalement plus détaillé de ce texte dans le livre d'A. Rosetti, *Limba romîna în sec. al XIII^lea—al XVI^lea* (Materiale și cercetări lingvistice I), p. 62. Texte publié par S. Pușcariu et A. Procopovici, *Diaconul Coresi, Carte cu învățătură (1581), I, Textul. Comisia istor. a Rominiei. București,* 1914.

Nationale V. Kolarov de Sofia.[3] L'original grec fut dépisté par V. Grecu; c'est, en effet, la collection des homélies du patriarche Jean Caleca (1334—1347) conservée en quatre versions.[4] Un des manuscrits conservé à la Bibliothèque de l'Académie R. P. R. dans le Codex Graec. 500, est d'après les études de l'auteur très proche de l'original grec, dont le traducteur slave a fait usage. Par une minutieuse analyse philologique, l'auteur prouve que la traduction roumaine est plus proche de la version slave dans le manuscrit 304 que de la version grecque du Codex Graec. 500. Pour le documenter, l'auteur cite quelques passages des deux textes. Il est dommage qu'elle n'ait pas donné le texte parallèle grec pour qu'on puisse faire la comparaison.

L'auteur s'est proposée d'autres tâches encore: celle d'étudier les rédactions postérieures du recueil des homélies du patriarche Caleca, préservé dans la littérature bulgare; et, ensuite, celle de fixer la filiation des manuscrits déterminés. D'après les recherches de Mme Rădulescu, les manuscrits Nos 760 et 349 de la Bibliothèque Nationale de Sofia constituent la rédaction suivante du recueil des homélies. Les traces d'une rédaction encore postérieure de ce recueil d'homélies furent découvertes par l'auteur dans la « Kiriakodromione » écrite par l'évêque Sophronie Vračanski en 1806. L'origine de cette œuvre et son rapport à d'autres textes apparentés ne sont cependant pas encore absolument clairs; l'auteur admet deux solutions.

En général, on peut dire du livre de Mme Rădulescu qu'il constitue un apport précieux au travail philologique préparatoire, sans lequel ni l'étude de la question de la langue roumaine, ni celle de l'histoire de la traduction slave de l'évangile et de son rapport aux textes grecs ne sauraient se développer. La comparaison de la traduction roumaine à la traduction en langue slave et aussi au texte grec fournira certainement des matériaux utiles à la connaissance du roumain et d'autres langues balkaniques.

J. Sedláček/Prague

---

[3] Ce manuscrit n'a pas été édité jusqu'à présent; il a été décrit par V. Conev, *Опис на ръкописите и старопечатните книги на народната библиотека в София*. София, 1910, pp. 241—244.

[4] Cf. V. Grecu, *Izvorul principal bizantin pentru Carte cu învățătură a Diaconului Coresi din 1581 — Omiliile patriarhului Ioan Caleca (1334—1347)*. Bucureşti, 1939. Une partie du texte grec fut éditée par V. Grecu dans le travail cité; deux homélies ont été aussi publiées par Migne, *P. G.*, 150, col. 263—280 et 253—262.

НЕКРОЛОГИ
OBITUARIES
NÉCROLOGIES

CIRO GIANNELLI
(1905—1959)

Le 3 décembre 1959 s'éteignait à La Spezia, dans l'Italie du Nord, le prof. Ciro Giannelli — un des plus grands byzantinistes et slavisants italiens. Ainsi nous quitta un érudit qui, avec persistance, avait accumulé pendant toute sa vie des connaissances en byzantinologie et études slavistiques. Il a disparu sans avoir pu dispenser aux autres, par sa plume de savant, toute la richesse de son rare savoir. Pour les personnes, qui le connaissaient de près et lui étaient liées par une collaboration scientifique et par une amitié sincère, c'est une énorme perte. Non moins grave et irréparable est la perte pour les études, dont la personnification est la Revue même de « Byzantinoslavica », les recherches portant sur les rapports entre le monde slave et Byzance dans tous les domaines de la vie historique. Car Ciro Gianelli réunissait des connaissances profondes et précises en byzantinologie et en slavistique, chose déjà assez rare en notre époque de spécialisation stricte.

Ciro Giannelli était né à Rome le 29 Mai 1905, le jour même de l'année où — comme il aimait le dire autrefois — la ville de Constantinople fut occupée par les Turcs en 1453. En 1922—1927 il étudia à l'Université de Rome, alla Sapienza, et acheva ses études par une thèse de doctorat en philologie classique. Alors il eut parmi ses maîtres le prof. Nicola Festa, qui n'était pas seulement un philologue classique, mais savait aussi traiter de la byzantinologie, comme le prouvent l'édition des lettres de Théodore II Lascaris (1898) et l'édition de la *Terapia dei morbi pagani* de Théodoret de Cyr (1931). Il semble que c'est précisement à lui que Giannelli devait ses premières notions sur Byzance.

Un séjour bref à Zara en 1928, lui fit connaître de près le monde slave, ce qui éveilla en lui des intérêts nouveaux. Revenant bientôt à Rome, il se mit à étudier le serbo-croate, qui l'avait impressionné par sa sonorité, aussi que les autres langues slaves, le russe, le vieux-slave et le bulgare. Au commencement du janvier 1929, il entrait à la Bibliothèque du Vatican, où il resta comme « scriptor » pour les manuscrits grecs plus d'une vingtaine d'années. En 1949 Giannelli fut appelé à l'Université de Rome, pour suppléer l'éminent byzantiniste S. G. Mercati, et en 1957 était nommé déjà « professore ordinario » à la chaire de byzantinologie.

Doué d'un sens critique, arrivant souvent jusqu'au supercriticisme, Ciro Giannelli commença relativement tard à publier et publia, en tout, environ une trentaine d'études. La cause en était qu'il élaborait toujours très soigneusement ses publications; que tout ce qu'il présentait aux autres, devait porter — selon ses conceptions — toutes les qualités d'une maîtrise absolue en la matière. Chronologiquement, son attention allait vers l'époque médiévale proprement dite et embrassait la période allant jusqu'au XVIIe siècle. Les problèmes qu'il traitait touchaient à la philologie, la littérature et l'histoire de Byzance, mais en maintes reprises il passait à l'histoire et à la littérature des Slaves méridionaux et orientaux. Dans ces recherches, il fut stimulé et aidé par l'inoubliable Milan Rešetar, qui vers la fin de ses jours s'était retiré à Florence. Giannelli

établit une correspondance active avec ce disciple, collaborateur et parent de V. Jagić. C'était justement avec M. Rešetar qu'il se mit à préparer quelques textes vieux-croates, — cette langue que Giannelli avait appris avec amour et en perfection.

De cette collaboration avec le prof. Rešctar sont nées les premières publications de Giannelli dans le domaine des études slaves (*Najstariji štampani hrvatski molitvenik.* Djela Jugoslav. Akad. XXXI [1934] pp. XXX—XXXIV, 251—288; *Dvije dubrovačke službe od g. 1552.* Posebna izdanja SAN = Filos. i filol. spisi XXXII [1938] 143—206). Il restait toujours dans l'époque plus moderne, c.-à-d. au XVII^e siècle, en publiant un document en slave, dans son étude *Petar Zlojutrić, primo vescovo dei Bulgari cattolici* (1601—1623), en appendice de mon livre: Il cattolicesimo in Bulgaria nel sec. XVII. Roma, 1937, pp. 177—191, et un peu plus tard, son article *Alcune aggiunte agli „Acta Bulgariae ecclesiastica"* (Сборник в памет на проф. П. Ников. София, 1939, pp. 156—168). Comme introduction bibliographique à ses études slavistiques, il faut rappeler aussi une contribution, en collaboration avec V. Capocci, sous le titre: *Bibliografia di diritto bizantino e slavo e di storia giuridica ad essi connessa* (= Studia et documenta historiae et iuris I, 1 [1935] 234—236).

Bientôt cependant C. Giannelli débuta en byzantinologie et slavistique du moyen âge, et ce fut un début admirable. Au V^e Congrès international des études byzantines (Rome 20—26 Septembre 1936) il présenta une communication qui fut publiée sous le titre *Di alcune versioni e rielaborazioni serbe delle „Solutiones breves quaestionum naturalium" attribuite a Michele Psello* (Atti del V Congresso intern. degli studi biz. I = Studi biz. e neoell. V [1939] 445—468). Déjà au siècle passé, le savant serbe St. Novaković avait publié dans Starine XVI (1884) 41—56, un certain nombre de fragments qui ont trait à la cosmographie et à la géographie (*Odlomci srednjevjekovne kosmografije i geografije).* Pendant longtemps on considéra ces textes comme des œuvres originales et même on était porté à exagérer leur importance. A la suite de recherches assidues, Giannelli réussit à découvrir les sources byzantines des fragments en question. En utilisant des textes publiés ou inédits, il démontra que le traducteur slave a eu comme source principale un texte byzantin, connu sous le titre *Solutiones breves quaestionum naturalium* et attribué à Michel Psellos (1018—1078). A côté des 22 fragments qui proviennent du texte byzantin cité, il établit que 4 fragments sont pris à une autre œuvre de Michel Psellos, notamment à son traité *Omnifaria doctrina,* 4 autres fragments correspondent aux interprétations de St Basile le Grand, dans son Hexaéméron, tandis que pour les derniers 15 fragments, le savant italien indiquait des textes byzantins différents, en bonne partie inédits. Toute l'argumentation est donnée avec une grande richesse d'indications de textes et de notes bibliographiques. Il faut ajouter que lorsqu'on démontrait la dépendance des fragments, publiés par St. Novaković, des sources byzantines, cela ne voulait en aucun cas dire que ces fragments perdaient leur importance comme œuvres de la littérature des Slaves du Sud. Interprétés de cette manière, ces textes prenaient place parmi les œuvres qui témoignent des rapports très étroits entre la littérature byzantine et la littérature des Slaves méridionaux pendant le Moyen Age. Au cours des dernières années on a découvert des copies nouvelles des fragments, et Ciro Gianelli se proposait de faire une édition critique du texte slave et des originaux byzantins. Il faut regretter que la mort l'ait empêché de terminer ce travail, qui avait reçu l'approbation même des critiques les plus exigeants. On se souvient que le rédacteur de la Byzantinische Zeitschrift, le prof. Fr. Dölger, en annotant l'étude de Giannelli (Byz. Zeitschr. XXXIX [1939] 591), avait avoué que l'auteur avait prouvé sa conception « mit erstaunlicher Gelehrsamkeit », et concluait: « die Untersuchung ist ein äußerst wichtiger Beitrag zur Textgeschichte der mittelalter-

lichen naturwissenschaftlichen Literatur und verdient stärkste Beachtung ». En réalité, on doit reconnaître la même « erstaunliche Gelehrsamkeit » pour toute l'œuvre de Ciro Giannelli.

La grande guerre mit un obstacle à la science et empêcha aussi Giannelli de publier. Pourtant les études byzantines avaient déjà pris une importance considérable dans ses recherches. Dans les Atti del V Congresso intern. di studi biz. I (p. 577), il publia, en collaboration avec le byzantiniste grec bien connu G. Zoras, une communication sur une œuvre de Georges de Trébizonde, dédiée au sultan Mahomet II immédiatement après la conquête de Constantinople et contenant une apologie du christianisme. Il devait se passer quelques années, avant qu'il pût publier son étude *Un documento sconosciuto della polemica tra Greci e Latini intorno alla formula battesimale* (Orient. Christ. Period. X [1944] 150—167). Deux années plus tard il publia son intéressante étude *Un progetto di Barlaam Calabro per l'unione delle chiese* (Miscellanea Gio. Mercati III. Letteratura e storia biz. 1946, pp. 157—208). Sur la base du cod. Vatic. gr. 1110 (XIV^e^ s.), qui contient des œuvres de Barlaam. Giannelli publia deux textes grecs, le premier (daté vers 1339) représentant une proposition d'établir l'union entre l'Eglise de Constantinople et l'Eglise de Rome, adressée au pape Benoît XII (1334—1342), et l'autre, plus bref et daté vers la même époque, une admonition envers le synode de Constantinople à venir à une réconciliation avec l'Eglise catholique. Les textes sont accompagnés d'une vaste introduction et sont édités d'une manière impeccable. En connaisseur des langues slaves, Giannelli avait souligné que le cod. Vatic. gr. 1110 porte des notes en slave (« alcune lettere slave »), donc que « il ms. è stato in mano di uno Slavo o di persona che aveva qualche conoscenza dello slavo liturgico o del bulgaro o forse qualche vago interesse per essi ». Sans analyser ici en détail ces textes importants, il faut relever que Barlaam, en insistant pour l'union des deux Eglises, avait en vue la lutte commune contre « les ennemis », c.-à-d. contre les Turcs, ou comme il écrit ailleurs, « la guerre contre les Perses ». En même temps, en parlant des Grecs, il pensait aussi aux autres peuples orthodoxes, et nommait d'une façon explicite les Russes, les Bulgares (« Mésiens »), les Serbes (« Illyriens »).

Au cours des années suivantes, Giannelli publia encore trois autres études, notamment: *Le récit d'une mission diplomatique de Georges le Métochite (1275—1276) et le Vat. gr. 1716* (Studi e Testi 129 [1947] 419—443); *Probabili frammenti di un menologio premetafrastico di marzo e il corrispondente testo paleoslavo del Codex Suprasliensis* (Mémorial L. Petit, Paris-Bucarest, 1948, pp. 95—112) et en collaboration avec P. Pecchiai *Il metropolita Cirillo di Trebisonda ed una sua protesta contro Innocenzo X* (Orient. Christ. Period. XV [1949] 167—184). Il faut mentionner surtout la seconde étude qui a une importance singulière pour les slavisants, à cause de l'intérêt que l'on porte au célèbre Codex Suprasliensis. Or, dans le cod. Vatic. gr. 1629 (XI^e^ s.) il avait découvert des fragments de la Vie grecque de St Conon d'Isaurie et du martyrium de St Codrate. Si, pour les byzantinistes, il apportait des fragments inconnus du ménologe prémétaphrastique pour le mois de mars, pour les slavisants, la découverte était non moins importante. Les nouveaux fragments dénotent certaines divergeances par rapport aux textes grecs, mais, en même temps, correspondent beaucoup mieux aux versions slaves contenues dans le Codex Suprasliensis. L'auteur italien contribuait, de cette manière, à l'étude d'un recueil slave d'une importance exceptionnelle pour la linguistique et l'histoire de l'ancienne littérature slave.

En 1950 parut la publication sur laquelle Giannelli travaillait déjà depuis long temps — son catalogue: *Codices Vaticani graeci 1485—1683* (In Bibliotheca Vaticana,

1950). Cette œuvre à laquelle il consacra une bonne partie de sa vie, devrait être appréciée comme un vrai chef-d'œuvre du genre. C. Giannelli avait su perfectionner et préciser les méthodes appliquées par ses prédécesseurs. Ce catalogue unique serait suffisant à lui assurer un nom dignement méritoire dans le champ des études de byzantinologie et avant tout dans la codicologie byzantine.

Au cours des dernières années, Giannelli publia encore une quinzaine d'études, parmi lesquelles il faut mentionner: *Reliquie dell' attività « letteraria » di uno scrittore italo-greco del sec. XI med. (Nicola arcivescovo di Reggio Calabria?)* (Atti del' VIII Congresso intern. di stud. biz. = Studi biz. e neoell. VII [1953] 93—119); *Il cognome e la carriera ecclesiastica di un arcivescovo di Bulgaria (Costantino I?)* (Kaniskion Ph. I. Koukoules, 1953, pp. 224—232); *E' Francesco Petrarca o un altro Francesco, e quale, il destinatario del « De primatu Papae » di Barlaam Calabro?* (Studi in onore di Gino Funaioli. Roma, 1955, pp. 83—97). Deux études ont trait à la littérature byzantine: *Un altro « calendario metrico » di Teodoro Prodromo.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXV (1955) 158—169); *Tetrastici di Teodoro Prodromo sulle feste fisse e sui santi del Calendario bizantino* (Anal. Boll. LXXV [1957] 299—336), en publiant des textes inédits, conservés dans le cod. Vatic. gr. 1702 (olim 1692 B) (s. XIII—XVI). Il faut noter également son étude *Un nuovo codice di provenienza studita (Vatic. gr. 2564)* (Miscellanea alla memoria di F. Bartoloni. Roma, 1957, pp. 347—359). Dans Silloge Bizantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati, Roma, 1957, pp. 136—151, Giannelli publia l'article *Filologia bizantina e discipline affini*, que n'était rien d'autre que sa « prolusione », tenue à l'Université de Rome le 25 février comme « professore straordinario », où il touchait aussi en partie l'histoire des Slaves. En parlant de son activité comme professeur, Giannelli la qualifia: « un insegnamento che non so se sarà lungo e fecondo, ma s'ispirerà, comunque, al culto della scienza e all' amore della scuola ». Avait-il quelque présentiment de sa fin prochaine? Le destin a voulu que sa vie et son activité de savant se terminent par quelques contributions qui ont un intérêt tout particulier pour l'histoire des rapports byzantino-slaves. Ainsi, il y a à peu près deux années qu'il publia son livre *Un lexique macédonien du XVI^e siècle* (Paris, 1958), où il édita, avec une introduction érudite et des notes abondantes, le texte du lexique découvert dans le cod. C 152 de la Bibliothèque capitulaire de Saint-Pierre. Ce livre qui mériterait une note spéciale, représente une précieuse contribution dans le champ des études slaves: il donne une idée parfaite des connaissances profondes et riches que l'auteur possédait sur les Slaves et la langue de Byzance. Il semble pourtant que Giannelli, pendant les dernières années, se dirigeait vers l'étude de certains problèmes byzantino-slaves d'une manière plus spéciale. Déjà dans son étude *L'ultimo ellenismo nell' Italia meridionale* (Atti del 3° Congresso intern. di stud. sull' alto medioevo. Spoleto, 1958, pp. 23—24) il parlait de quelques formules relatives à « manumissio in ecclesia », qui ont rapport avec la littérature slave ancienne. Une année plus tard, il publia son étude — et ce fut sa dernière publication qu'il eut la chance de voir éditée — *Alcuni formulari relativi alla « manumissio in ecclesia » tratti da eucologi italo-slavi* (Riv. di cult. class. e medioevale I, 2 [1959] 127—147). Il avait eu la possibilité de découvrir, entre autres, les originaux des textes traduits en vieux-slave, et donna une excellente édition parallèle. Les textes édités par lui ont, à mon avis, un intérêt plus vaste, parce que, comme je l'ai dit ici même (Byzantinoslavica XXI [1960] 105—106), on trouve dans deux formules l'indication d'esclaves d'origine slave. Il avait laissé ces passages sans interprétation, surtout dans le sens que je lui proposais. Dans une lettre datée du 7 août 1959 il répondait: « Vorrei scriver... più a lungo, se ne avessi ora il tempo, ma sarà per un'altra volta... Io sono convinto che le formule siano più antiche del sec. X.

perchè l'identità di una corruttela testuale tra il codice italo-greco e la versione slava (che certo non dipende da quello) fa pensare ad un processo abbastanza lungo di deterioramento del testo, ormai uscito d'uso e che nessuno capiva più bene. Del resto σκλάβος nel significato di δοῦλος non è così recente (Vasmer in un articolo[1] che non ho sotto mano dà esempi molto più antichi). Non è facile spiegarsi in poche parole, ma ritorneremo sull' argomento e del resto può darsi che scriva di nuovo in proposito... ». Ceci était seulement quelques mois avant sa grave maladie. Celle-ci ne devait pas pardonner. Ainsi le prof. Giannelli est-il mort sans avoir pu réaliser ses projets de recherches scientifiques, sans avoir donné à la byzantinologie et à la slavistique les fruits de son exceptionnelle érudition.

Iv. Dujčev/Sofia

[1] Il avait en vue, sans doute, ce que le prof. M. Vasmer a écrit dans Zeitschr. d. Wortforschung IX (1907) 22, 315. Une explication différente a été proposée par prof. F. Dölger, *Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jh.* Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl., Jhg. 1952, Hf. 1; cf. Byzantinoslavica XIX (1958) 301—304.

ХРОНИКА
NEWS AND BRIEF MENTION
NOTES INFORMATIVES

Conférence des byzantinistes soviétiques

C'est à Léningrad que se tint entre le 25 et le 28 novembre 1958 la Conférence des byzantinistes de toute l'Union Soviétique. Elle fut convoquée par le Département des sciences historiques de l'Académie des Sciences de l'URSS. Les historiens de Moscou, de Léningrad, de Tbilisi, d'Erivan, d'Alma-Ata, de Sverdlovsk, d'Odessa, de Velikije Luki, de Petrozavodsk, de Vologda, de Krasnojarsk, de Sévastopol, de Zagorsk, de Taganrog — en tout une centaine de représentants, y prirent part. Les 43 communications lues en séances plénières ou bien dans l'une des trois sections — 1° section historique, 2° section de l'art et de l'archéologie, 3° section de la philologie, de l'histoire littéraire et des sciences auxiliaires — traitaient de ces trois thèmes principaux: l'histoire des relations byzantino-russes et byzantino-slaves, les particularités de l'origine et du développement de la féodalité byzantine et enfin la culture byzantine (littérature, art, architecture, archéologie).

A l'ouverture de la Conférence, M. N. Tichomirov (Moscou) prononça une allocution brève immédiatement suivie de la communication *Routes commerciales allant de Russie en Byzance dans les XIII^e, XIV^e, XV^e siècles.* L'auteur sut richement profiter de sources peu connues, surtout du Rapport du diacre Ignace sur le voyage du métropolite Pimène à Constantinople en 1389.

Il est très important de faire des études minutieuses sur les routes commerciales du Moyen Age, car à l'époque donnée c'est grâce à ces routes que les relations culturelles entre les nations et les Etats s'établissaient. Il y avait trois routes principales menant en Byzance de l'Europe orientale: 1° La route fluviale allant de Moscou jusqu'à Azov le long du Don. La route maritime commençait à Azov et touchait Kafa et Sudak pour aller jusqu'à Sinope et ensuite à Constantinople. 2° L'autre route fluviale allant de Russie à Azov suivant d'abord le courant de la Volga et ensuite celui du Don (les bateaux étaient transportés par terre sèche d'un fleuve à l'autre). 3° La route fluviale suivait le Dniester. Selon l'avis de M. N. Tichomirov, cette dernière route fut moins importante que les routes par terre sèche allant à Belgorod (Akkerman) sur le Dniester. Pour arriver d'Akkerman à Byzance, les bateaux suivaient la côte de la mer Noire.

Par Constantinople, qu'une colonie puissante russe habitait, passaient aussi les routes menant dans la région méditerranéenne, car on maintenait des relations avec celle-ci. Les Grecs jouaient un rôle important dans la vie de la population des villes russes. Les Italiens (Frjagi, Frjazini) s'étaient installés à Moscou et dans d'autres villes russes longtemps avant Aristote Fioraventi — ils étaient artisans et commerçants.

M. I. Artamonov (Léningrad) étudia dans sa communication les *relations politiques entre l'Empire byzantin et les Khazares:* depuis le moment où les armées de l'empereur Héraclius avec l'aide des Khazares causèrent la défaite de la Perse Sasanide jusqu'à la destruction de l'Empire des Khazares par le prince Svjatoslav en 965. Byzance entra en relation plus proche avec les Khazares dans la période des révolutions de palais dans l'empire vers la fin du VII^e et au début du VIII^e siècle, où l'ex-empereur Justinien II devint l'hôte du khagan khazare après s'être évadé de son exil en Chersonèse et épousa la sœur du khagan. La base de cette alliance entre Byzance et la Khazarie, qui s'était

raffermie pour longtemps après ces évènements, fut établie dans la lutte commune contre les Arabes. Artamonov fit remarquer que Byzance ne put résister dans ses luttes contre les Arabes que grâce aux Khazares. Il porta son attention sur les relations byzantino-khazares dans la première moitié du Xe siècle. Il souligna que toute cette période fut marquée par des guerres entre la Byzance et les Khazares à cause des colonies en Crimée. Ce n'est qu'après la destruction de l'empire des Khazares par Svjatoslav (965) que Byzance parvint à maitriser une partie du domaine des Khazares en Crimée.

La communication de H. Č. Skržinskaja (Léningrad) traita de la *politique byzantine dans les régions situées sur la côte septentrionale de la mer Noire*. Elle soumit à une analyse très minutieuse un des documents les plus intéressants de la diplomatie byzantine — le Chrysobulle de Manuel Ier Comnène de 1169, octroyant à Gênes le droit de commercer sur la mer Noire. Manuel fut obligé de gagner Gênes, car il lui fallait nécessairement se faire aider par la flotte de cette ville dans les luttes contre Frédéric Ier Barberousse en Italie. En récompense Manuel promit aux Génois des conditions plus avantageuses pour leur colonie à Constantinople, et le droit de faire du commerce dans la mer Noire. Ce droit fut cependant un peu limité par le fait qu'il était défendu aux navires génois d'accoster en deux lieux: Rosia et Matracha (Tmutorokan des annales russes). Skržinskaja suppose que Manuel Ier Comnène aurait fait cette réserve concernant Rosia et Matracha pour la seule raison qui était celle de protéger les intérêts commerciaux de la Russie de Kiev, son allié économique sur la mer Noire.

La deuxième session plénière fut totalement réservée aux problèmes les plus importants du développement de *la féodalité byzantine*. Cette question est d'autant plus importante du fait que dans l'historiographie occidentale contemporaine, la féodalité byzantine est d'habitude niée, ou bien limitée aux derniers siècles de l'existence de l'Empire byzantin. La question de la féodalité byzantine (en tant qu'un certain ensemble des phénomènes sociaux et économiques et non seulement en tant que forme particulière de la superstructure politique) fut élaborée par les byzantinistes soviétiques dans les dernières années; cette nouvelle conception de la question donnée fut acceptée dernièrement par les byzantinistes des démocraties populaires et par quelques savants progressistes de l'Ouest.

Z. V. Udal'cova (Moscou) expliqua les données fondamentales de la communication préparée en collaboration avec A. P. Každan, laquelle avait été préalablement publiée dans Voprosy istorii.[1] Elle souligna qu'à son avis quatre questions étaient capitales. Celles-ci, bien que de nos jours toujours litigieuses, sont les suivantes: 1° la question du passage de l'esclavage à la féodalité en Byzance, 2° celle de la commune rurale byzantine, 3° celle de la ville byzantine et 4° celle de la naissance de certains éléments des rapports précocement capitalistes en Byzance.

En connexion avec le premier problème Z. V. Udal'cova démontra qu'il ne s'agissait d'une formalité si la querelle portait sur la période du passage à la féodalité en Byzance; en réalité la divergence entre les historiens était plus profonde: il faut résoudre la question de savoir si les latifundia esclavagistes se transformèrent en domaines féodaux par voie de changement progressif des formes précédentes de l'appropriation du surtravail des producteurs directs, ou bien si la destruction des latifundia esclavagistes fut le résultat de la crise économique, des mouvements populaires et des invasions des barbares. Dans ce dernier cas, à leur place, pour une certaine période, la commune rurale se serait répandue; après le délabrement de celle-ci le domaine féodal se serait développé. L'auteur se pencha vers la deuxième opinion et démontra particulièrement qu'elle ne supposait pas que les colons Est-romains fussent les porteurs d'un nouveau mode de production (féodale), mais qu'ils

fussent les descendants des λαοὶ βασιλικοί hellénistiques, qui déjà dans les temps reculés étaient attachés au sol. Les mouvements populaires et les invasions barbares, à la limite des VIe et VIIe siècles, créèrent des conditions favorables à la suppression de l'esclavage par voie révolutionnaire, même si les éléments de l'esclavage se présentèrent postérieurement à cette époque.

Pour ce qui est de la commune rurale byzantine, on s'était borné jusqu'à présent, comme Z. V. Udal'cova le souligna, à constater le fait même que les rapports de la commune rurale existaient. A présent, il est nécessaire de se poser cette question: quels furent les traits concrets de cette commune rurale byzantine aux VIIIe, IXe et Xe siècles et en quoi différait-elle de la commune rurale basse-romaine? Ce fait est très important: les historiens bourgeois en nient, en effet, l'existence, les byzantinistes soviétiques se proposèrent la tâche de le résoudre. La question fondamentale qu'il faut élucider est constituée par le sort de la ville byzantine dans la période des VIIe, VIIIe et IXe siècles et se résume ainsi: sommes-nous en droit de parler dans l'histoire de la ville byzantine d'une tradition ininterrompue, ou bien les villes byzantines connurent-elles une longue période de décadence au haut Moyen Age — comme on le constata pour l'Ouest ou l'Arménie? Les auteurs de la communication partagent le deuxième avis et attirent l'attention sur les vastes matériaux numismatiques et archéologiques témoignant de la baisse de la production des marchandises à partir de la fin du VIIe siècle, de la décadence progressive de la production artisanale, de l'agrarisation d'une partie des villes de cette époque. Ce n'est que vers la fin du IXe et surtout au cours des XIe et XIIe siècles que l'on peut remarquer un nouvel essor des villes byzantines.

Enfin la communication fit remarquer que dans les derniers siècles de l'existence de l'Empire byzantin, on pouvait voir à côté des traits de décadence, même certains nouveaux traits caractéristiques des rapports capitalistes de la toute première période. Ils se manifestèrent le plus sensiblement dans le village. Le village byzantin fut lié de plus en plus étroitement au marché italien, ce qui engendra la reconstruction du système économique de celui-là.

Les objections de plus grande conséquence furent levées par H. E. Lipšic (Léningrad) qui présenta sa communication sur le sujet *Questions litigieuses de l'histoire de la féodalité bas-byzantine*. H. E. Lipšic affirma que la crise séparant la société esclavagiste de la société féodale ne datait pas des VIe et VIIe siècles, mais déjà des IIIe et IVe siècles. A son opinion, le processus du développement de la formation féodale en Byzance fut le résultat du concours de toutes les tendances progressistes vers la féodalité qui s'étaient manifestées déjà dans les provinces orientales hellénisées de l'Empire romain, avec les restes de la constitution de clans des communes rurales, dont le nombre se complétait au cours de la barbarisation de l'Empire. A partir de la fin du IIIe siècle et du début du IVe siècle, ces phénomènes qui n'avaient existé que sporadiquement, se répandirent considérablement et commencèrent à jouer un rôle capital. C'est pour cette raison — souligne H. E. Lipšic — que la limite historique doit être cherchée précisément aux IIIe et IVe siècles.

Le trait caractéristique de la première étape de la formation de la féodalité byzantine au cours des IVe et Ve siècles est constitué par l'exploitation des colons par les grands propriétaires. Les communes rurales indépendantes jouent un rôle beaucoup plus inférieur que celui des périodes ultérieures.

Entrée en polémique avec Z. V. Udal'cova et A. P. Každan, H. E. Lipšic a soutenu l'opinion que les expéditions slaves contre Byzance connurent déjà un grand essor au

VIe siècle (et non pas au VIIe siècle) et que c'est également au cours de ce siècle que les thèmes se formèrent.

En connexion avec le début de la colonisation massive slave aux Balkans et en Asie Mineure, nous remarquons une extension générale des communes rurales qui furent exploitées par l'Etat byzantin en telle mesure que fut leur subordination à l'Empire. En même temps, on peut constater dans cette même période une retraite temporaire de la grande propriété foncière qui était aux mains de propriétaires individuels. Selon l'auteur cette période se prolongea approximativement jusqu'à la moitié du IXe siècle, où l'attaque conduite par la nouvelle aristocratie des thèmes contre les communes rurales de même que le processus continuant de la différenciation et de la décomposition à l'intérieur des communes rurales eurent comme suite la saisie de certaines communes rurales par les « puissants » et une décomposition progressive des coutumes et des ordres anciens relatifs aux communes rurales.

H. E. Lipšic essaya également de réfuter les opinions des auteurs de la communication sur le sort de la ville byzantine aux VIIe, VIIIe et IXe siècles. A son avis, ni l'état actuel des travaux cherchant à résoudre cette question, ni le matériel jusqu'à présent recueilli n'autorisent à formuler une conclusion aussi catégorique que celle proposée par Z. V. Udal'cova et A. P. Každan, compte tenu de l'histoire de la ville byzantine.

H. E. Lipšic exprima également ses doutes quant à l'utilité de la limite indiquée par Z. V. Udal'cova et A. P. Každan entre les communes rurales basses-romaines et moyennes-byzantines. Lipšic juge qu'il n'y a pas eu de changements qualitatifs dans le caractère de la commune rurale entre les IVe et VIIIe siècles — on ne peut remarquer qu'un accroissement quantitatif du nombre des communes rurales.

M. Ja. Sjuzjumov (Sverdlovsk) mit au centre de sa communication intitulée *A propos de la question des particularités de l'origine et du développement de la féodalité en Byzance*, ces deux problèmes: 1° Traits particuliers et propres de l'origine de la féodalité byzantine, 2° polyformité des voies du développement vers la féodalité en Byzance. Les particularités des conditions sous lesquelles la féodalité prit naissance en Byzance consistent dans le fait que les traditions basses-romaines y restèrent sans altération (ou presque sans altération), selon M. Ja. Sjuzjumov: en Byzance se sont maintenus la propriété privée, la production des marchandises, les villes, l'appareil étatique développé, etc.

Compte tenu des conditions historiques telles qu'elles se créèrent en Byzance, il existait différentes possibilités pour voir instaurer l'ordre féodal: 1° le morcellement féodal, pareil au développement de l'Empire des Francs; 2° l'organisation des républiques urbaines indépendantes (la voie vénitienne du développement) et 3° l'organisation de l'Etat despotique selon le modèle de l'Asie orientale. La lutte aiguë pour le choix de la voie devint la base de l'histoire politique de Byzance du VIIe au XIe siècle et créa ainsi les conditions pour un rythme lent de passage d'une étape historique à l'autre. C'est ainsi que le développement des forces productives fut retardé, Byzance resta successivement en arrière en comparaison avec l'ouest et perdit la capacité de faire front aux ennemis extérieurs.

Dans la discussion relative aux communications précédentes intervinrent N. V. Pigulevskaja, V. V. Struve, M. A. Gukovskij, I. K. Kusikjan, M. M. Frejdenberg, N. J. Lomouri.

En conclusion et au nom des auteurs du travail publié dans Voprosy istorii, A. P. Každan prit parole. Il souligna à nouveau le caractère hypothétique de la solution proposée dans cette communication. Il défendit néanmoins la justesse de la manière dont

les problèmes avaient été posés dans le travail cité ci-dessus, de même que dans la communication. Avant tout il fit remarquer les particularités les plus importantes du développement de la féodalité en Byzance qui sont les suivantes: a) la stabilité relative de la commune rurale slavo-byzantine et en connexion avec ceci une cristallisation relativement lente de la propriété allodiale; b) le processus relativement lent de la formation des domaines féodaux. C'est ainsi que les féodaux furent obligés de se serrer autour du pouvoir de l'Etat et d'exploiter la paysannerie par une rente centralisée, c.-à-d. l'impôt; c) Lors de la décadence générale de la production des marchandises, quelques villes se maintinrent (avant tout Constantinople), dont le bien-être se fondait sur le fait que ces villes furent les centres de la consommation de cette rente-là, de cet-impôt-là (que l'empereur et ceux qui l'entouraient s'appropriaient); d) L'état byzantin, loin de se défendre contre les processus de la féodalisation, contribua même à l'asservissement de la paysannerie, et de la sorte à l'accroissement de la propriété féodale.

Section historique

Dans les sessions de la section historique, on continua discuter les questions de l'histoire de la féodalité byzantine.

S. G. Kauchčišvili (Tbilisi) s'arrêta sur la question de l'origine du système de thèmes dans l'Empire byzantin. Le chercheur géorgien conçoit l'origine des thèmes en connexion avec le développement de la féodalité et suppose que les débuts de ces processus peuvent être situés déjà au VI^e siècle. Pour prouver sa thèse S. G. Kauchčišvili cita l'histoire de Lazika sous l'empereur Justinien: il mentionna que les gouverneurs de cette région (στρατηγοί, στρατηλάται) furent assez souvent nommés des rangs des représentants de la féodalité locale en ce temps-là, et qu'ils assemblaient dans leurs mains — pareillement aux stratèges des thèmes de la période suivante — les attributions militaire et civile.

La communication de M. L. Abramson (Moscou) fut consacrée aux traits caractéristiques marquant *la naissance de la féodalité dans l'Italie byzantine*. Dans cette communication l'auteur s'occupa surtout des rapports de bail dans l'Italie méridionale aux IX^e—XI^e siècles. M. L. Abramson démontra qu'au début de cette période, existaient des formes uniques des rapports de bail indépendemment de la position sociale du tenancier. Ce n'est qu'avec le temps que les tenanciers des rangs des paysans se trouvèrent dans une position pire que les tenanciers-fermiers. C'est déjà au XI^e siècle qu'on formule le droit du propriétaire de chasser les paysans-tenanciers du sol qu'il avait loué.

K. A. Osipova (Moscou) réserva sa communication à une certaine institution financière et juridique de Byzance, c.-à-d. à *l'allèlengyon*.

Elle analysa l'allèlengyon du X^e siècle en connexion avec l'extension de la pratique du détachement des terrains (κλάσματα) et démontra quel fut le rôle de cette institution dans l'avènement au pouvoir de la classe des féodaux qui s'attaquèrent à la paysannerie.

M. M. Frejdenberg (Velikije Luki) soumit à son étude *les particularités des domaines féodaux* en Byzance aux XI^e—XII^e siècles. A son avis, ces deux siècles furent l'époque de l'épanouissement des domaines de grandeur moyenne. Les intérêts de cette catégorie des bien-tenants furent défendus par les empereurs de la dynastie des Comnènes. Sur leurs proasteia les bien-tenants installaient les parèques-immigrants, c.-à-d. les paysans qui ayant été ruinés furent obligés de quitter leur village et s'installèrent dans de nouveaux lieux. M. M. Frejdenberg considère la formation de la couche des serfs des rangs des paysans-immigrés ruinés comme un des traits spécifiques du processus de la féodalisation de l'Empire byzantin.

G. G. Litavrin (Moscou) étudia dans sa communication *les problèmes sociaux et économiques* du développement de la Bulgarie aux XIe—XIIe siècles. En caractérisant la rente féodale sur le territoire bulgare à l'époque de la suprématie byzantine, l'auteur démontra que la rente fiscale avait existé seulement comme une certaine partie de l'impôt dû à l'Etat, mais déléguée au féodal. Au XIe siècle, en Bulgarie, fut coutumière avant tout la rente du travail et au XIIe siècle s'accroissaient assez vite, de toute évidence, les redevances en nature. En opposition aux affirmations de certains historiens, G. G. Litavrin souligna qu'au Xe siècle en Bulgarie les préalables conditions objectives pour un morcellement féodal, n'existaient pas encore, car en cette période, le processus de la formation du domaine féodal n'avait pas encore atteint le niveau spécifique.

La communication de K. N. Juzbašjan (Léningrad) traita de *l'exkousseia byzantine*. L'auteur montra que l'exkousseia — l'allègement de l'impôt — conduit directement aux changements dans les relations de taxation et de jurisprudence entre les paysans et les féodaux. Les féodaux reçoivent le droit de percevoir des producteurs directs en tant que rente féodale ces impôts qui précédemment allaient dans la caisse de l'Etat. Avec cela le féodal se vit pourvu des droits d'user de contrainte extra-économique, donc envers la personne même du paysan. Tout ceci nous fournit une raison suffisante pour voir dans l'exkousseia byzantine une institution en principe analogue à l'immunité de l'Europe occidentale des temps mérovingiens et carolingiens.

Dans la discussion, M. M. Frejdenberg fut de l'avis de K. N. Jubašjan: toute libération du féodal des impôts présupposait également l'octroi de certains droits juridico-administratifs sans lesquels il n'aurait pu percevoir la rente des paysans. Par contre A. P. Každan fit remarquer qu'une telle conception de la question donnée conduisait à une substitution des deux notions: celle de la rente féodale et celle de l'asservissement extraéconomique. Or, sous les conditions byzantines une telle situation est très bien concevable: le grand propriétaire peut percevoir une rente féodale, mais il n'use pas directement de contrainte extra-économique (droits de justice et d'administration); c'est l'Etat qui use de celle-ci par l'intermédiaire de ses agents (représentants) protégeant les intérêts de la classe féodale.

La communication de L. A. Šaferova (Krasnojarsk) fut consacrée à la question de *l'origine de la pronoïa serbe*. Les premières mentions de la pronoïa sont cherchées d'habitude en Serbie, au XIVe siècle, mais l'auteur juge que déjà la Régle de Syméon et de Sava (XIIe s.), qui ne se préserve pas, connaissait la pronoïa en tant que forme de propriété conditionnelle.

Certaines questions concernant *l'histoire de la ville byzantine* furent abordées dans les communications de R. A. Nasledova (Moscou) et G. L. Kurbatov (Léningrad).

R. A. Nasledova tâcha de caractériser dans son travail *l'administration municipale* de Salonique aux IXe et Xe siècles. Elle soumit à une critique l'opinion de certains auteurs (A. P. Rudakov, A. P. Každan) qui affirmaient qu'aux IXe et Xe siècles se seraient maintenus les restes de l'autonomie municipale. L'auteur sut démontrer qu'une telle assertion était en contradiction avec les faits contenus dans l'œuvre de Jean Kameniate, vivant à Salonique à la fin du IXe et au début du Xe siècles.

Dans sa communication, G. L. Kurbatov s'appuyant sur le matériel relatif à l'Antioche du IVe siècle, analysa quelques questions de la lutte sociale dans la ville pour élucider de cette manière les conditions qui rendirent possible la formation des factions bleue et verte au Ve siècle.

P. O. Karyškovskij (Odesa) et N. J. Polovoj (Taganrog) étudièrent, dans leurs communications, *l'histoire des relations russo-byzantines*.

La communication de P. O. Karyškovskij intitulée *Léon le Diacre parle de la Russie de Tmutorokan*, démontra d'une manière persuasive que l'idée de l'existence de la domination russe à Tmutorokan au Xe siècle (idée qui d'ailleurs ne trouve aucun appui, pas même dans le matériel archéologique) repose sur une traduction fausse de trois endroits de l'Histoire de Léon le Diacre.[2] En réalité Léon le Diacre ne parle nulle part du fait que les soldats d'Igor, après l'expédition contre Byzance, seraient retournés au Bosphore Kimmérique; nous ne sommes donc nullement fondés à conclure qu'Igor aurait eu ses colonies sur les côtes du Canal de Kerč.

N. J. Polovoj se posa le problème de savoir quel fut le rapport des légendes populaires russes à la traduction des sources byzantines, lors de la formation des écrits littéraires russes traitant de la première expédition du prince Igor contre les Grecs.

Dans la communication suivante, G. M. Bartikjan (Erivan) traita de *l'histoire des rapports entre Byzance et l'Etat arménien* en Cilicie à la fin du XIIe siècle.

I. F. Fichman (Léningrad) s'appuyant sur le matériel des papyrus XII 1265 (Ve siècle) et 6266 (VIe siècle) donna, dans sa communication une caractéristique des corps de métiers dans l'Egypte byzantin.

Section de l'histoire des beaux arts et de l'archéologie

Les thèmes des communications de la section de l'histoire des beaux-arts se rapportaient à l'analyse des contacts créateurs dans l'art de la vieille Russie et de Byzance.

C'est de ce problème que traita M. A. Il'jin (Moscou), dans sa communication *De la relation artistique mutuelle entre Théophane Grek et André Rublev*. Parlant du *palatnoje pis'mo*, c.-à-d. des motifs architecturaux en peinture vieille-russe au tournant du XIVe et du XVe siècles, l'auteur analysa l'icône *L'entrée à Jérusalem* de la série de fête de l'iconostase de Blagoveščenskij du Kremlin de Moscou (œuvre d'André Rublev). Sa conclusion fut que l'édifice et les objets d'église figurant sur l'icône correspondent à l'apparence réelle de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. M. A. Il'jin exprima l'hypothèse que le motif de cet édifice apparut dans l'œuvre d'André Rublev du fait de sa collaboration avec Théophane Grek, maître byzantin, qui apporta en Russie de Moscou beaucoup d'illustrations jusqu'à cette période inconnues, qui étaient propres à l' art byzantin.

V. I. Antonova (Moscou) présenta sa communication sur le sujet *De la composition primitive de l'icône de la Mère de Dieu Vladimirskaja*. Elle montra la voie complexe que le changement de l'icône byzantine avait suivie: du type Mère de Dieu Miséricorde (Eleusa) à l'icône vieille-russe très vénérée du type bogomater' Umilenije.

O. A. Belobrova (Zagorsk) présenta sa communication *La statue de l'Empereur byzantin Justinien figurant dans les documents vieux-russes et l'iconographie*. O. A. Belobrova montra par quelle voie l'image de la statue équestre de Justinien et celle de l'église de Constantinople pénétrèrent en Russie de Moscou. Il est évident que leur auteur est Théophane Grek. Dans la communication fut formulée la supposition au sujet de la motivation politique de la vénération de Justinien qui, dans la Russie des XVe—XVIIe siècles, fut vénéré comme *Tzar orthodoxe*.

En discussion, L. A. Maculevič (décédé récemment) mentionna surtout les

---

[1] Z. V. Udal'cova—A. P. Každan, *Некоторые нерешенные проблемы социально-экономической истории Византии*. Вопросы истории 40 (1958) 79—96.

[2] *Leonis Diaconis Caloensis Historiae libri decem*. Bonnae, 1828, VI, 8, VI, 10; VIII, 1.

raisons politiques qui causèrent *l'expansion des tableaux de Justinien* et celle de sa statue équestre dans l'art médiéval russe. Il souligne que ce fut conditionné avant tout par les nouvelles tâches politiques que le gouvernement de Moscou devait entreprendre dans le domaine idéologique de l'impression sur les masses.

K. N. Afanasjev (Moscou) essaya de réunir quelques églises géorgiennes présentant un dôme à voûte d'arête dans une église spéciale dont les principes s'étaient formés vers la moitié du Xe siècle et qui, à son avis, aurait exercé une grande influence sur l'architecture de la Russie de Kiev. Cette communication intitulée *Ecole architecturale de l'Empire abchaze* suscita des objections critiques dans les interventions de L. M. Melikset-Bek, N. I. Lomouri, L. A. Maculevič, N. V. Lazarev et P. A. Rappoport.

Dans sa communication *Vestiges de la glyptique byzantine de l'Ermitage* A. V. Bank (Léningrad) analysa les camées de valeur exceptionnelle — avec l'image du Christ (surtout le type iconographique rare « Christ Miséricorde »), de la Mère de Dieu, de Basile le Grand et d'autres.

Les communications de D. L. Talis, V. V. Kropotkin, A. L. Jakobson et I. V. Sokolova concernèrent les recherches archéologiques.

D. L. Talis (Moscou) traita de *la périodisation de l'histoire du haut Moyen Age en Chersonèse*. D'après l'auteur, la production artisane de Chersonèse se développa fort bien jusqu'au début même du VIe siècle. Au milieu du VIe siècle, on nota une baisse brusque qui dura jusqu'au milieu du IXe siècle. A partir de la deuxième moitié du IXe siècle, un nouvel essor économique de la Chersonèse commence. Il atteint son sommet au Xe siècle. Vers la fin du Xe siècle, la Chersonèse se trouvant dans la sphère de la lutte entre la Byzance et la Russie, fut dévastée considérablement lors de la conquête de la ville par le Prince Vladimir (989). Cet évènement et le changement brusque qui advint ultérieurement au cours du XIe siècle dans la conjoncture politique des côtes septentrionales de la mer Noire, causèrent une nouvelle décadence de la ville.

La périodisation proposée par l'auteur se heurta, néanmoins, à une série d'objections foncières de la part de A. V. Bank, S. F. Strželeckij, V. V. Kropotkin et I. V. Sokolova.

V. V. Kropotkin (Moscou) dans sa communication dédiée à *la topographie des trouvailles des pièces de monnaie byzantine* sur le territoire de l'URSS, cita les données importantes pour l'étude des relations économiques entre la Byzance et l'Europe orientale pendant les mille premières années de n. è. La communication de V. V. Kropotkin informa du travail que l'auteur avait effectué en dressant *un catalogue complet des trouvailles des monnaies byzantines*. (C'est la première fois qu'en littérature russe un tel catalogue fut élaboré.)

Pour élucider une telle question de principe de l'histoire économique qu'est le rapport mutuel entre la ville byzantine et la banlieue agricole, sont de grande importance les *fouilles* de A. L. Jakobson (Léningrad). Elles ont été exécutées dans la vallée de Bajdar. Les résultats furent donnés dans la communication dont le titre est *Colonies paysannes médiévales dans le Sud-Ouest de la Crimée (IXe et Xe siècles)*.

La numismatique byzantine fut étudiée dans la communication de I. V. Sokolova (Léningrad). Elle fit la caractéristique des monnaies d'argent de Constantin VII des fonds du Musée National de l'Ermitage.

La communication de V. B. Vilinbachov (Léningrad) fut consacrée aux questions de *l'invention de la poudre à canon* en Byzance et en Chine et son utilisation pour des buts militaires.

Section de la philologie, des sciences littéraires et des sciences auxiliaires

Les principales communications de cette section furent celles traitant *des relations littéraires* de Byzance avec la Russie et avec les pays slaves.

Tel fut le sujet de la communication de N. A. Meščerskij (Petrozavodsk). L'auteur tâcha de dépister avant tout *en quelle mesure les auteurs vieux-russes firent connaître directement (sans subir les influences indirectes) à la société russe les œuvres des littératures historique, artistique et ecclésiastique byzantines* de même que le mode de la vie en Byzance. De ce point de vue, l'orateur releva l'importance des annales embrassant l'histoire générale (annaliste Ellinskij) qui sont caractéristiques et dans lesquelles l'indépendance des auteurs slaves s'exprima surtout clairement.

A. I. Klibanov (Moscou) traita dans sa communication partiellement *des querelles barlaamo-palamites* et comment celles-ci se réfléchirent dans la pensée de la société russe au milieu du XIVe siècle. L'auteur fit remarquer qu'il existait une connexion entre le libéralisme religieux russe du XIVe siècle et les courants idéologiques de la société byzantine. Nous en possédons le témoignage dans la polémique entre l'évêque de Tver Fédor le Bon, auteur de la doctrine sur la « ruine du paradis terrestre » et l'archevêque de Novgorod Vasilij Kalika, partisan des dogmes orthodoxes. « L'hérésie » de Fédor rappelant en plusieurs points les opinions des Hussites et des Anabaptistes fut en certaine mesure influencée par les œuvres du théologien byzantin Barlaam. Les idées de Barlaam agirent sur la pensée de la société russe même plus tard aux XVe—XVIe siècles.

La communication de M. M. Kopylenko (Alma-Ata) intitulée *Le manuscrit de la grammaire grecque des frères Lichude* se rapportant à la recherche du fait par quelques voies l'érudition grecque se répandant en Russie à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle et quels étaient les traits particuliers de cette expansion de la culture grecque. C'est déjà au début du XVIIe siècle qu'on prit conscience du manque toujours croissant des gens lettrés. Les représentants du pouvoir séculaire et ecclésiastique furent incités par ce fait d'attirer les maîtres du grec et du latin à Moscou. Entre eux furent les frères Lichude qui commencèrent leur activité à Moscou en 1685. Ils rédigèrent d'abord une grammaire succincte du grec qui fut suivie d'une grammaire complète. M. M. Kopylenko démontra que leur grammaire succinte n'était point une simple abbréviation de la grammaire grecque de Constantin Lascaris (publiée à Milan en 1476), mais une refonte indépendante mise en accord avec les besoins de l'enseignement du grec en Russie.

La communication *La légende byzantine de Digénis Akritas et les Dejanije drevnich vremen (Exploits des temps anciens) russes* fut présentée par V. D. Kuz'mina (Moscou). L'auteur étudia le problème de la genèse de l'épopée byzantine de Digénis Akritas qui s'était développée des chants populaires. Elle souligna la valeur de la traduction vieille-russe qui, à son avis, préserva, le plus précisément, les traits de l'archétype de l'épopée grecque.

Les questions *des relations culturelles de la Byzance avec la Géorgie et avec l'Arménie* furent partiellement traitées par les communications de V. P. Dondua et L. M. Melikset-Bek. Ces exposés furent particulièrement intéressants par le fait que leurs auteurs surent tirer profit des documents de valeur contenus dans les collections des manuscrits géorgiens et arméniens.

V. P. Dondua (Tbilisi) parla d'une vieille œuvre rare de la littérature géorgienne. Cette œuvre dont le lieu d'origine est la montagne Athos, des XIIIe et XIVe siècles, est un manuscrit sur parchemin d'origine canonique (règle de vie du clergé blanc). L'auteur de cet écrit fut Euthymios d'Athos (Xe siècle).

L. M. Melikset-Bek (Erevan) caractérisa l'homélie apocryphe attribuée à Jean Chrysostome et préservée en deux versions vieilles-arméniennes et en traduction latine, russe et géorgienne.

La description de nombreux palimpsestes grecs, gardés dans la Bibliothèque Publique Nationale M. J. Saltykov-Ščedrin de Léningrad, fut donnée dans la communication de J. E. Granstrem (Léningrad).

Dans la communication, intitulée *La tradition manuscrite du Poulologue* V. S. Šandrovskaja (Léningrad) souligna la grande importance de cette œuvre satirique pour l'étude de l'histoire de la culture du bas-empire byzantin; ensuite elle examina les copies existantes du Poulologue — et avant tout des manuscrits de Léningrad.

Sessions plénières de clôture

A la troisième session plénière, trois communications furent présentées.

L. A. Maculevič présenta sa communication *Les Mosaïques de Biral'kut et de Picunda* consacrée à l'analyse des mosaïques découvertes dans les fouilles des dernières années. Il s'agit des mosaïques des planchers du vieux monastère géorgien de Biral'kut et de la basilique de Picunda.

V. N. Lazarev (Moscou) présenta sa communication sur le sujet *Constantinople et les écoles picturales nationales à la lumière des nouvelles recherches.* Il constata que les découvertes des dernières années dans le domaine de la peinture médiévale avaient indiqué distinctement les traits typiques d'écoles nationales telles que les écoles russe, serbe, bulgare, géorgienne, arménienne et italienne. Ces découvertes montrèrent de cette façon que tels chercheurs qui réduisaient arbitrairement ces écoles à la seule notion générale de l'art byzantin, n'y avaient aucun droit. Or justement, les recherches scientifiques les plus récentes ont découvert aussi l'autre part du processus artistique et historique. Elles ont montré clairement quel grand rôle jouait Constantinople qui unissait les différentes tendances créatrices rassemblées dans ce centre des beaux-arts. Sur les exemples de Ravenne des Ve et VIe siècles, ceux de la Géorgie et de l'Arménie des IXe et Xe siècles, ceux de la Bulgarie et de la Serbie du XIIIe siècle, ceux de l'Italie de la fin du XIIe siècle et du XIIIe siècle, l'auteur montra quel fut le processus de la cristallisation des traits nationaux dans les écoles locales. L'étude de ce processus fournit un témoignage persuasif sur la réalité: les traditions locales se manifestent plus fortement que les traditions importées de l'extérieur et celles-là finissent par vaincre.

La même question fut traitée par M. K. Karger (Léningrad) dans sa communication *Sur les relations russo-byzantines en architecture.* Si auparavant dans bien des travaux, constata-t-il, on avait agrandi le rôle de l'influence culturelle de Byzance sur la culture russe, dans quelques articles récents, la faute inverse apparaissait: on ignorait quelle importance avaient pour la Russie, les relations avec la culture byzantine si développée. Ces relations de la Russie de Kiev avec Byzance ne doivent pas cependant être dépeintes, comme certains chercheurs le proposent en tant qu'« expansion byzantine », souligna M. M. Karger, mais comme processus bilatéral d'influences mutuelles.

La session de clôture fut consacrée aux *relations internationales des byzantinistes soviétiques.*

N. V. Pigulevskaja (Léningrad) présenta un compte-rendu du travail du XIe Congrès International des Etudes Byzantines à Munich. — A. V. Bank rendit compte de l'exposition de l'art byzantin à Edinbourg, où des pièces des musées soviétiques

furent exposées. — V. N. Lazarev parla du travail dans l'expédition mixte albano-soviétique effectuant des recherches des monuments médiévaux d'Albanie.

En conclusion des travaux de la conférence, la résolution stipulant la poursuite du développement de la byzantinologie en URSS fut unanimement adoptée. Il fut reconnu qu'il était indispensable de convoquer les conférences byzantinologiques de toute l'Union RSS, de continuer dans la publication du recueil *Vizantijskij vremennik* et de la série *Monuments de l'histoire médiévale des nations de l'Europe centrale et orientale.*

Dans les résolutions de la conférence une attention spéciale fut attachée à la nécessité de poursuivre, de raffermir et d'élargir les relations avec les savants et chercheurs des républiques fédérales et des pays de démocratie populaire, de même qu'avec les savants et chercheurs progressistes d'autres pays étrangers.

K. A. Osipova/Moscou

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A. D.). — Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Bank (A. Bk.), M. Berta (M. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H. Boge (H. B.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. D.), J. Dummer, (J. D.), E. Dvořáková (Dv.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), G. Hansen (G. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), E. A. Jurčenko (E. A. J.), K. N. Juzbašjan (Juz.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), M. Rajković (M. R.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), J. Sedláček (J. S.), M. Şesan (M. Ş.), A. R. Sodano (A. R. S.), E. Stănescu (E. St.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

A. S. ANASSJAN, *Армянская библиология V—XVIII вв.* Ереван, издательство Акад. Наук Арм. ССР, 1959, pp. XCV + col. 1228, илл. (en arm.). — C'est un dictionnaire encyclopédique de la littérature arménienne médiévale avec bibliographie très riche en arménien, russe, géorgien et langues de l'Europe Occidentale. Le t. I embrasse (pas entièrement) la lettre A. Pour la byzantinologie sont intéressantes les traductions du grec, principalement les matériaux hagiographiques, et les monuments nationaux concernant Byzance. Juz.

L'Année Philologique XXIX. Bibliographie de l'année 1958 et complément des années antérieures. Paris, 1959, pp. 625. — *L'Année Philologique* est une « Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine ». Chaque volume est divisé en deux parties: I. Auteurs et textes; II. en dix rubriques: Histoire littéraire, Linguistique et philologie, Histoire des textes, Antiquités, Histoire, Droit, Philosophie, Sciences, techniques et métiers, Etudes classiques, Mélanges et Recueils. Quatre Index facilitent la consultation de l'ouvrage: Index des rubriques collectives, Index nominum antiquorum, Index d'humanistes, Index des auteurs. Les byzantinistes y trouveront matière à une riche moisson de renseignements variés et précieux. Les auteurs byzantins figurent parmi les Auteurs et textes (Ière Partie) et aux rubriques suivantes: littérature byzantine, archéologie chrétienne et byzantine, épigraphie grecque, histoire byzantine, civilisation byzantine, droit romain et byzantin. Mais les études relatives à Byzance figurent aussi, le cas échéant, dans toutes autres rubriques. R. G.

Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik I... (V. Byzantinoslavica XVIII, 314; XIX, 329.) — Comptes-rendus: M. Ja. SJUZJUMOV, Виз. Врем. XVI (1959) 256—262; N. A. MEŠČERSKIJ, Виз. Врем. XVI (1959) 262—270; F. DÖLGER, Hist. Jhb. 78 (1958) 167—168; R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 458—459. A. K.

S. A. ASINOVSKAJA, *Архив Т. Н. Грановского.* Зап. Отдела рукописей Библиотеки им. В. И. Ленина 21 (1959) 3—32. — Répertoire de la succession manuscrite du célèbre médiévaliste russe T. N. Granovskij (1813—1855). Certains des manuscrits se rattachent même à l'histoire de Byzance (p. 18 sq.). A. K.

V. I. ASTACHOV, *Курс лекций по русской историографии,* ч. 1. Харьков, 1959, pp. 285. — La première partie du cours embrasse l'historiographie russe des débuts de l'annalistique jusqu'à la moitié du XIXe siècle. A. K.

Ch. ASTRUC, *Les Archives médiévales de l'Académie d'Athènes et leur « Annuaire ».* Bull. de l'Association Guillaume Budé 4 (1959) 302—305. — Das 1930 bei der Athener

Akademie gegründete Μεσαιωνικὸν Ἀρχεῖον beschäftigt sich vorzüglich mit der Periode der Τουρκοκρατία. Seine Aufgaben liegen auf philologischem wie literarischem Gebiete. Leiter waren D. Oikonomidis (1931—1937), Emmanuel Kriaras (1938—1950) und M. Manoussakas (seit 1951). Das Ἀρχεῖον gibt eine höchst solide Ἐπετηρίς heraus, von der bisher sieben Bände vorliegen. Irm.

Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß. München, Verl. C. H. Beck, 1958, pp. IV, 525 + 65 fig. h.-t. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 304—306. R. G.

S. B. BERNŠTEJN, *Академик А. Теодоров-Балан.* Изв. АН СССР. Отдел лит. и яз. XVIII (1959) вып. 4, 391—392. — Nécrologie. A. K.

Bibliographie de Rodolphe Guilland. Byzantion XXVIII (1958) VII—XIII. R. G.

Bulletin analytique de Bibliographie Hellénique. Tome XVIII (Année bibliographique 1957). Athènes, 1959, pp. 542. — Remarquable répertoire bibliographique de tous les ouvrages et articles publiés par des Grecs pendant l'année 1957. L'ouvrage est partagé en deux grandes parties: I. Livres et brochures (Littérature, Sciences, Sciences Humaines, Livres scolaires, Traductions), comprenant 1388 rubriques; II. Revues et Périodiques (Art et Littérature, Mélanges, Sciences et Sciences Humaines), analysant 324 Revues grecques, publiées soit en Grèce soit à l'étranger. Les tomes 6 (fasc. I), au tome 18, soit les années bibliographiques 1945 à 1957, ont paru. Sont en préparation les Tomes 1 à 6, fasc. 2—3, ou années bibliographiques 1940 à 1945. On ne saurait trop insister sur les services exceptionnels que rend cette Bibliographie. Les ouvrages et brochures, signalés dans la première partie (Livres et Brochures), sont accompagnés d'une brève analyse. Les byzantinistes y trouveront d'intéressants renseignements aux différentes rubriques. R. G.

Byzantion. Revue Internationale des Etudes Byzantines XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957). — (V. Byzantinoslavica XXI, 136.) — Compte-rendu: J. IRMSCHER, Theol. Litztg. 84 (1959) 759—763. Irm.

Byzantion. Tome XXVIII (1958). Mélanges Rodolphe GIULLAND. Bruxelles, 1959, pp. XIII + 562. R. G.

Det danske Institut i Rom. Beretning for tiden fra 1. Sept. 1956 til 31. Aug. 1958 udsendt af bestyrelsen for det danske Institut i Rom. København, J.-H. Schultz Universitets-Bogtrykkeri, o. J., pp. 22. — Dank der spätantiken Aktivität des Direktors E. Dyggve ist der Arbeitsbericht des Dänischen Instituts in Rom, Via Zanardelli, auch von byzantinistischem Interesse. Irm.

H.-J. DIESNER, *Oxford als Tagungsort der Patristiker.* Der Neue Weg vom 10. 10. 1959. — Kritischer Bericht über die Oxforder Patristikerkonferenz im September 1959 unter besonderer Berücksichtigung der Beiträge der Teilnehmer aus der Deutschen Demokratischen Republik. Irm.

G. DIMITRIOU (KOURTIS), Τὸ διεθνὲς συνέδριον γιὰ τὴν ἀναγέννηση καὶ τὸν ἀνθρωπισμό. Δημοκράτης 9 (1959) 6. August, 4. — Bericht über die Renaissance-Tagung der Berliner Akademie in Wittenberg Juli 1959 unter besonderer Berücksichtigung des griechischen und des polnischen Aspektes. Irm.

Dumbarton Oaks Papers, № 11 ... (V. Byzantinoslavica XX, 111.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 415—418. J. M. H.

Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, hrsg. v. G. Th. ZORAS. — Compte-rendu: E. STÜRZL, Anzeiger f. Altertumswissen. 12 (1959) col. 29—33. D.-Je.

B. FAENSEN, *Dr. Rolf Ibscher.* Kulturspiegel Kleinmachnow 5 (1959) 327—332. — Über die Tätigkeit des einzigen Papyruskonservators in Deutschland, Rolf Ibscher, Mitarbeiter der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Irm.

E. FRANCES, *Византиноведение в Румынской Народной Республике (1948—1958).* Виз. Врем. XVI (1959) 308—316. — Compte-rendu sur la byzantinologie en Roumanie (1948—1958). A. K.

A. FYTRAKIS, Δημήτριος Σ. Μπαλᾶνος. Νέα Ἑστία 66 (1959) 1162—1165. — Der 1959 verstorbene Gelehrte war 1924 bis 1948 Professor der Patristik an der Universität Athen und seit 1931 Mitglied der Akademie. Der biographische Abriß würdigt auch die wichtigsten seiner zahlreichen Werke. Irm.

Gedächtnisschrift Otto-Theodor Schulz. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Gesellsch. u. Sprachwissenschaftl. Reihe, Leipzig o. J. — Die in verschiedenen

Nummern der Wissenschaftlichen Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig erschienenen Beiträge zum Gedächtnis von O.-Th. Schulz sind in der angezeigten Schrift zusammengefaßt. Vorangestellt sind ein Nekrolog von H. Berve sowie eine Bibliographie von G. Schrot. Von den in der Gedenkschrift enthaltenen Arbeiten sind hier zu nennen: F. ALTHEIM und R. STIEHL, *Aramäisches aus Iran.* — J. CARCOPINO, *La législation sociale d'Hadrien interprétée à la lumière des tablettes latines de l'époque vandale dites Tablettes Albertini* — W. ENSSLIN, *Niger und Alba in Scriptores Historiae Augustae vita Probi 13,7* — J. MOREAU, *Zur spätrömischen Heeresform* — F. ZIMMERMANN, *Eine alte Crux im Codex Florentinus des Chariton-Romans.* Irm.

E. HAMMERSCHMIDT, *XIV. Deutscher Orientalistentag in Halle (Saale).* Oriens Christianus 43 (1959) 153—155. — Die Tagung fand in der Zeit vom 29. 7. bis 2. 8. 1958 in Halle statt. Der Bericht stellt die Arbeiten der von Alexander Böhlig und Johannes Irmscher geleiteten Sektion Christlicher Orient und Byzanz in den Mittelpunkt. Irm.

J. IRMSCHER, *Johannes Franz, der erste Professor des Neugriechischen in Berlin.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 174—183. — Johannes Franz (1804—1851) gehörte, nachdem er sich 1830 in München habilitiert hatte, 1832/33 der bayrischen Regentschaft in Griechenland als Dolmetscher an, und ging dann nach Italien, wo er sich mit wissenschaftlichen Arbeiten beschäftigte. 1838 bestellte ihn die Berliner Akademie zum Mitarbeiter des griechischen Inschriftenwerks, während seine Bemühungen, auch als Professor an die Universität zu kommen, erst 1840 Erfolg hatten. Hier lehrte er bis zu seinem Tode klassische Philologie und neugriechische Sprache, ein Gebiet, das zu jener Zeit noch kaum als Hochschulfach gepflegt wurde. Der Aufsatz macht mit Aktenmaterial aus dem Deutschen Zentralarchiv — Abteilung Merseburg — sowie aus den Archiven der Deutschen Akademie der Wissenschaften sowie der Berliner Humboldt-Universität bekannt. Hinzuzufügen ist noch eine Mitteilung der genannten Abteilung des Deutschen Zentralarchivs vom 10. Januar 1959: „Auf Ihre Anfrage wurden folgende Bestände durchgesehen: Rep. 76 I, 30 (Kultusministerium, Personalia), Rep. 76 V f (dgl.), Rep. 89 B—E und H (Zivilkabinett), Rep. 77 Tit. 6 (Innenministerium, 1848er), Br. Pr. H. A. Rep. 50: Friedrich Wilhelm IV., Rep. 81 Gesandtschaft Rom. Material über Prof. Franz konnte in keiner der genannten Reposituren ermittelt werden. Nach Ausweis des Repertoriums befand sich unter Rep. 81 Rom. Pers. Priv. F. Nr. 190 eine Akte: Anstellungsgesuch Prof. Franz 1837. Diese ist jedoch nach den Kriegsauslagerungen nicht an das hiesige Archiv gelangt". Irm.

J. IRMSCHER et A. SALAČ, *Aus der byzantinistischen Arbeit der Tschechoslowakischen Republik* ... (V. Byzantinoslavica XX, 346.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 282. R. G.

Изследвания в чест на акад Димитър Дечев ... (V. Byzantinoslavica XXI, 137.) — Compte-rendu: L. VIDMAN, Listy filol. 7 (82) (1959) 307. D.-Je.

A. JERMOLAJEVA, *Радянсько-румынський семінар з питань слов'яно-румуномолдавської археології та етнографії в Алчедарі.* Матер по археол. Сев. Причерноморья, вып. II (Одесса, 1959) 193—194. — Séminaire soviétique-roumain, tenu à Alcedar en 1957 et consacré aux problèmes de l'archéologie slave-roumano-moldave. A. K.

O. JUREWICZ, *Kazimierz Feliks Kumanieccki.* Eos 49 (1957—1958) 25—44. — Die byzantinistische Aktivität Kumanieckis wird S. 32 f. behandelt; hingewiesen sei auf die (wohl vollständge) Bibliographie S. 37 ff. Der gleiche Verfasser schrieb über das gleiche Thema in deutscher Sprache in der Zeitschrift Das Altertum 5 (1959) 248 ff. Irm.

I. KAMARINEA, Ἡ ἑλληνικὴ ἑβδομάδα τοῦ Marburg καὶ ἡ ἐναρκτήρια ὁμιλία τοῦ κ. Παν. Καναλλόπουλου. Νέα Ἑστία 33 (65) (1959) 274—275. — In den Vorträgen der im Januar 1959 durchgeführten Woche kamen auch Probleme der Kontinuität des Griechentums, der byzantinischen Kunst und Geistesgeschichte zu Wort. Irm.

H. EVERT-KAPPESOWA, *Casimir Zakrzewski. Le Premier Byzantinologue Polonais.* Palaeologia 7 (1959) 333—340. — Zakrzewski wurde am 4. 11. 1900 in Kraków geboren und lehrte seit 1927 in Lwów. Als Widerstandskämpfer wurde er am 11. 3. 1941 von der Gestapo ermordet. S. 339 f. findet sich eine Bibliographie seiner Arbeiten. Irm.

Komitet Nauk o Kulturze Antycznej, Międzynarodowa Konferencja Cycerońska. Sprawozdania z prac Naukowych Wydziału Nauk Społecznych 4 (1958) 63—65. — Auf der im Dezember 1957 in Warschau durchgeführten Tagung referierte J. Irmscher über „Cicero und Byzanz". Irm.

D. KOSEV, *Обзор работ болгарских историков за 1958 год* Вопросы ист. (1959) № 9, 208—220. — Sont examinés, entre autres, les travaux de D. Angelov, *Аграрные*

отношения... (V. Byzantinoslavica XX, 139) et de St. Lišev, *За проникването и ролята на парите във феодална България*, София, 1958. A. K.

Евгений Алексеевич Косминский. Некрологи: Вопросы ист. (1959) № 9, 221; Новая и новейшая история (1959) № 5, 198; Вестник АН СССР (1959) № 9, 99. A. K.

K. Krumbacher, Erinnerungen von J. B. Aufhauser. Χάλικες, hrsg. von Hans-Georg Beck, München, 1958, 163—187. — Persönliche Erinnerungen eines der wenigen noch lebenden Krumbacher-Schüler. Irm.

H. KUCH, *„Das Altertum" — eine neue altertumswissenschaftliche Zeitschrift.* Mitteilungsblatt für die Mitarbeiter der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 5 (1959) 218—219. — Die seit 1955 erscheinende populäre Zeitschrift schenkt auch dem byzantinistischen Bereich Beachtung (zu den Mitarbeitern gehören F. Dölger, Sp. Marinatos, K. Kumaniecki, E. Hohl †, R. Cantarella u. a.). Irm.

V. LAURENT, *Le XIe Congrès des Etudes byzantines (Munich, 15—20 septembre 1958).* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 251—253. R. G.

15 lat Lubelskiego Ośrodka Uniwersyteckiego. Referat wygłoszony na akademii w dniu 23. X. 1959 r. przygotowany przez Konstantego Strawińskiego, Gabriela Brzęka, Stanisława Grzyskiego i Józefa Mazurkiewicza. Lublin, 1959, pp. 16. — Die 1954 gegründete Universität Lublin berührt unsere Disziplin auf dem Gebiete der Rechtsgeschichte und der Geschichte der Staatstheorie. Der vorliegende Bericht informiert mit statistischem Material über die ersten 15 Jahre ihres Bestehens. Irm.

Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati... (V. Byzantinoslavica XIX, 333.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 460—461. R. G.

K. I. MERENDITIS, Ὁ φιλέλλην καθηγητὴς τῆς κλασσικῆς φιλολογίας Walter F. Otto, ὁ βίος καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ. Φθιώτις 22 (1959) 179—192. — Der Philhellene Walter F. OTTO wird gewürdigt in dem größeren Zusammenhang der griechisch-deutschen Begegnung. Irm.

St. MYRIVILIS, Ἕνας ὄρθιος ἄντρας. Νέα Ἑστία 66 (1959) 1161. — Kurze Würdigung der Persönlichkeit des 1959 verstorbenen Dem. BALANOS. Irm.

V. T. PAŠUTO, *Труды польского академика Г. Ловмяньского по истории Литвы, Руси и славянства.* Вопросы ист. (1959) № 10, 107—120. — Compte-rendu sur les travaux de G. Łowmiański, membre de l'Académie, concernant l'histoire de Lithuanie, Russie et l'histoire des Slaves. A. K.

D. A. PETROPOULOS, Τὸ διεθνὲς συνέδριον ἐρευνητῶν λαϊκῶν διηγήσεων τοῦ Κιέλου-Κοτεγχάγης. Πορνασσός 2. Reihe 1 (1959) 369—372. — Griechenland war auf dem Internationalen Kongreß der Volkserzählungsforscher, der im August 1959 in Kiel stattfand, durch den Berichterstatter und G. A. Megas repräsentiert. Irm.

L. POLITIS, Νίκος Α. Βέης. Ἑλληνικά 16 (1958) 445—446. — Gehaltvoller Nachruf. Irm.

M. A. SALMINA, N. S. SARAFANOVA, *IV Всесоюзное совещание по древнерусской литературе* Вопросы ист. (1959) № 12, 181—185. — Compte-rendu sur la IVe session générale en URSS concernant la littérature vieille-russe. A. K.

M. A. SALMINA—N. S. SARAFANOVA, *Вопросы археографии на IV Всесоюзном совещании по древнерусской литературе.* Ист. архив (1959) № 6, 190—191. — Les questions archégraphiques de la IVe session générale en URSS touchant la littérature vieille-russe. A. K.

G. SCHROT, *Forschung und Lehre zur Alten Geschichte an der Universität Leipzig.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig 8 (1958—1959) 323—337 (Gesellsch.- u. sprachwissenschaftl. Reihe). — Ein selbständiges althistorisches Seminar gibt es in Leipzig seit dem Jahre 1880. Heute ist die Karl-Marx-Universität Schwerpunkt für die althistorische Ausbildung in der Deutschen Demokratischen Republik. Der instruktive Bericht gibt eine Einschätzung der Entwicklung vor und nach dem Zweiten Weltkrieg. Irm.

Sprawozdania z czynności wydawniczej i posiedzeń naukowych. Oraz Kronika Towarzystwa Naukowego Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego Nr 9 od 1 stycznia 1958 r. do 31 grudnia 1958 r. Lublin, Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, 1959, pp. 125. — Verwiesen sei besonders auf die patristischen, klassisch-philologischen und kanonistischen Arbeiten. Irm.

D. C. SWANSON, *The Content of Modern Greek Studies.* Bull. of the New York

Public Library 63 (1959) 455—465. — Der Verfasser ist mit der Erarbeitung einer Bibliographie zum Thema „Modern Greek Studies in the West" befaßt, welche über 1000 Titel umfassen wird. Er gibt eine Übersicht über Gliederung und Inhalt der Bibliographie. Irm.

N. B. TOMADAKIS, Κωνσταντῖνος Ἰ. Ἄμαντος (1874—1960). Ἀθηνᾶ 63 (1959) 14. R. G.

Z. V. UDALCOVA, *XI Международный конгресс византинистов в Мюнхене.* Виз. Врем. XVI (1959) 395—401. — Compte-rendu sur le XIe Congrès International des Etudes Byzantines tenu à Munich en 1958. A. K.

V. V. VESELITSKIJ—L. N. SMIRNOV, *Вопросы истории славянских литературных языков на IV Международном съезде славистов.* Вопросы языкознания (1959) № 4, 130—133. — Compte-rendu sur les questions concernant l'histoire des langues littéraires slaves au IVe Congrès International des Slavistes. A. K.

Zentralblatt der bulgarischen wissenschaftlichen Literatur. Geschichte und Archäologie. Jhg. 1 (1958), Bulg. Akad. d. Wissen. Sofia, 1959. — Bibliographie raisonnée des deux sciences mentionnées ci-dessus, publiée dans le cadre des bibliographies de la section pour l'information scientifique et technique et la documentation de la Bibliothèque centrale de l'Académie bulgare des sciences. A. P.

V. K. ŽURAVLEV, *К итогам IV Международного съезда славистов (славянское языкознание).* Научные доклады высш. школы, Филол. науки (1959) № 1, 156—160. — Résultats du IVe Congrès International des Slavistes. A. K.

II. LANGUES

A. Grec

K. AMANTOS, *Lese-Früchte.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 184—189. — Remarques philologiques à propos du Codex Sinaïticus 534 et des Ἰατροσόφια. R. G.

A. DEBRUNNER, *Geschichte der griechischen Sprache* 2... (V. Byzantinoslavica XX, 116.) — Comptes-rendus: D. M. JONES, The Journ. of Hell. Stud. 76 (1956) 147—148; J. KNOBLOCH, Anzeiger f. die Altertumswissen. 12 (1959) 51—52. Irm.

Fr. DÖLGER, *ΠΕΤΙΤΟΝ. Ein Beitrag zur byzantinischen Lexikographie. Vorgetragen am 6. November 1959.* Bayer. Akad. d. Wissen., phil.-hist. Kl., Sitzungsber. (1959) 9, pp. 10. — Für πετῖτον gibt es 9 urkundliche Belege. Ausgangspunkt ist lat. *petitum,* das als Terminus freilich nicht belegt ist. In der Grundbedeutung scheint es einen Landkomplex zu bezeichnen, der loyalen Anhängern oder revolutionären Mitkämpfern durch kaiserliche Gunst zuteil wurde. Irm.

Gl. DOWNEY, *Ekphrasis.* Reallexikon f. Antike u. Christentum. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1959, 921—944. — Übersichtlicher, bis in die Justinianische Zeit geführter lexikographischer Beitrag. Irm.

J. IRMSCHER, *Der Streit um das Bibelgriechisch.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 7 (1959) 1—3, 127—134. — Der Beitrag vermittelt einen Überblick über die Querele nach dem Charakter der Sprache des Neuen Testaments, welche in der ausgehenden Humanistenzeit einsetzte, in Joachim Jungius (1587—1657) gipfelte, mit dem Ende des 18. Jahrhunderts ausklang und zu einer wissenschaftlichen Sprachbehandlung überleitete. Er gründet sich auf Materialien aus dem Referat des Verfassers vor dem Münchener Byzantinistenkongreß, deren Veröffentlichung im Druck bevorsteht. Irm.

H.-R. KAHANE, *Wolframs Gral und Wolframs Kyot.* Zeitschr. f. deutsches Altertum u. deutsche Lit. 89 (1959) 191—214. — Die Arbeit verfolgt S. 192 die Wortentwicklung von κρατήρ im Mittel- und Neugriechischen. Irm.

S. G. KAPSOMENOS, *Die griechische Sprache zwischen Koine und Neugriechisch.* Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß, II, 1. München, 1958, pp. 39. — L'auteur s'occupe de la question de la naissance et du développement de la koiné grecque et de ce point de vue, il analyse aussi la question des dialectes néo-grecs. La koiné grecque ne fut jamais tout à fait unie, comme le montre la variabilité dans toutes les parties du système de cette langue. Cette variabilité résulte de la convergence des anciens dialectes qui formaient la base dont la koiné parlée au sens propre du mot a pris naissance. L'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte etc. furent le berceau de cette koiné, car c'était là que l'élément grec de différentes régions de la Grèce pénétrait et convergeait avec des

éléments indigènes. Un rôle important est dû à la langue littéraire dans la formation de la koiné qui avait, en principe, comme base le grec attique avec des éléments des autres dialectes qui sont clairement visibles dans la forme parlée. Lorsque cette influence unioniste de la langue littéraire fut affaiblie, à la suite des évènements politiques, les dialectes les plus caractéristiques furent cristalisés à la périférie du domaine grec: en Tzakonie, en Asie Mineure, en Sicile et au Sud d'Italie. L'évolution de cette langue ne parvint pas, même dans le domaine central, à former réellement une langue unie (un interdialecte) sur les débris de l'ancienne différenciation dialectologique. Les dialectes néo-grecs d'aujourd'hui ont leurs racines justement dans cette époque où la koiné grecque se formait mais où elle n'était pas encore consolidée. L'auteur réfute la théorie selon laquelle les dialectes néo-grecs auraient pris leur origine au Moyen Age par une différenciation ultérieure du grec uni de l'époque hellénistique. L'auteur présente aussi une revue de l'histoire de cette question et indique une bibliographie, relativement riche.
J. S.

St. C. KARATZAS, *L'origine des dialectes néo-grecs de l'Italie Méridionale...* (V. Byzantinoslavica XX, 115—116; XXI, 141.) — Compte-rendu: G. ROHLFS, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 99—104. L.

V. A. KUPRIJANOVA, *Местоимения в понтийском диалекте новогреческого языка.* Учен. зап. Ленингр. пединститута им. А. И. Герцена 211 (1959) 211—223. — Pronoms possessifs prépositifs et postopositifs dans le dialecte du Pont de la langue néo-grecque et les différences qui les distinguent des formes grecques anciennes. A. K.

A. MILEV, *Един гръцки автор за гръцките елементи в българския език* (Un auteur grec sur les éléments grecs en bulgare.) Бълг. език 8 (1958) кн. 2, 187—196. — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 4 (1959) 198—201. D.-Je.

R. MILLIEX, *Le grec moderne langue « barbare »*. Athènes, 1959, pp. 31. Tirage à part: Mélanges Triandaphyllidis. — Bringt eine bemerkenswerte Zusammenstellung der Zeugnisse über das Neugriechische als „barbarische" Sprache vom Beginn der Türkenherrschaft bis zum ausgehenden 19. Jahrhundert. Irm.

E. G. PERUZZI—D. J. GEORGAKAS, *A Byzantinism in Central Italian Dialects.* Vox Romanica 18 (1959) 107—123. — Die in mittelitalienischen Dialekten begegnende Bezeichnung carachè für das Spiel „heads and / or tails" wird auf ein byzantinisches κάρα - καὶ - γράμματα zurückgeführt. Der Aufsatz führt S. 117 ff. die neugriechischen Entsprechungen des Spiels auf. Irm.

D. B. VAYAKAKOS, Ἡ ἐκκλησιαστικὴ γλῶσσα καὶ ἡ μεσαιωνικὴ καὶ ἡ νεοελληνικὴ ὀνοματολογία. Ἀθηνᾶ 63 (1959) 195—245. — Important lexique des mots techniques de la langue ecclésiastique médiévale et néohellénique. L'auteur étudie successivement: I. Les titres dont le nom du titre ou de la fonction est immuable: titres et dignités ecclésiastiques, titres et dignités monastiques; titres dérivés du titre original. II. Titres dérivés de termes ou d'expressions religieuses: mots religieux immuables employés comme titres; mots dérivés. R. G.

D. B. VAYAKAKOS, Βυζαντινὰ ὀνόματα καὶ ἐπώνυμα ἐκ Μάνης. Πελοποννησιακά III (1959) 185—221 — Etude d'un certain nombre de noms propres de famille, à Mani: Babaléas, Gerakakais, Georgilléas, Goudélès, Gritsès, Kabakos, Kabasilas, Kalè, Klapéas, Komnènos, Kompéas, Koutèpharès, Laskarès, Maleurès, Mallôtaras, Pothos-Kalopothos, Ragkabas, Rouséas, Romanos, Tribolès, Phokas, Chamarétos, Chamodrakas, Cheilas, Chrysopathès, noms de famille pour la plupart d'origine byzantine. R. G.

B. Latin

M. PLEZIA, *La structure du Latin Médiéval d'après les données fournies par le Ier volume du Dictionnaire Polonais.* Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin du Cange) 28 (1958) 271—284. — Hier angezeigt wegen der Parallelität zum Mittelgriechischen. Irm.

J. SCHNEIDER, *Grundlagen und Methoden der mittellateinischen Lexikographie in Deutschland.* Studia Źródłoznawcze 4 (1959) 149—152. — Knapper Überblick, der eben durch diese Prägnanz für den Byzantinisten höchst anregend ist. Irm.

C. Langues slaves

H. BIRNBAUM, *Untersuchungen zu den Zukunftsumschreibungen...* (V. Byzantinoslavica XX, 119.) — Compte-rendu: A. B. PRAVDIN, Вопросы языкознания (1959) № 4, 126—127. A. K.

V. K. ČIČAGOV, *Вопросы русской исторической ономастики.* Вопросы языкознания (1957) № 6, 64—80. — L'auteur étudie les rapports entre les noms russes et grecs dans la langue russe des XV^e—XVII^e siècles. Les noms grecs de cette époque servaient de noms personnels, les noms russes par contre n'étaient que des surnoms. A. K.

S. V. FROLOVA, *Притяжательные прилагательные в ранних переводах с греческого языка.* Научные доклады высш. школы филол. науки (1959) № 4, 95—106. — Les traductions slaves anciennes du grec emploient les adjectifs possessifs dépourvus de suffixe, ce qui, loin d'être un phénomène fortuit, est plutôt conséquence d'une notion nette que les traducteurs avaient des rapports existant entre la langue des sources et celle de la traduction. A. K.

D. NAUMOV, *К лексике «Слова о полку Игореве».* Рус. лит. (1959) № 3, 181—183. — L'auteur analyse la signification du verbe *притрепать* dans la « Geste d'Igor ». A. K.

R. P. SYSUJEVA, *Из истории склонения имен существительных с древней основой на И (и краткое).* Учен. зап. Курганского пединститута II (1959) 105—134. — L'auteur étudie les formes du génitif du singulier des substantifs, masc. et fém., comportant l'ancien radical en *-i-*. Elle utilise, à cette fin, les documents littéraires des XI^e—XV^e s. dont plusieurs traductions du grec. A. K.

G. K. VENEDIKTOV, *О «следах» старого сигматического аориста в современном болгарском языке.* Вопросы языкознания (1959) № 5, 69—80. — Les traces de l'aoriste sigmatique en bulgare contemporain. A. K.

D. Autres langues

V. BEŠEVLIEV, *Nachträge zu den thrakischen Sprachresten.* Балканско Езикознание 1 (1959) 65—68. — Ergänzungen zu D. DEČEV, *Die thrakischen Sprachreste.* Wien, 1957. Irm.

I. K. KUSIK'JAN, *Очерки исторического синтаксиса литературного армянского языка.* Москва, 1959, pp. 164. — Des études sommaires reflètent l'évolution de la syntaxe de la langue littéraire arménienne à partir de l'époque hellénistique jusqu'au XIX^e siècle. A. K.

K. TSCHENKÉLI, *Einführung in die georgische Sprache.* Bd. I: Theoretischer Teil. Bd. II: Praktischer Teil. Zürich, Amirani Verl., 1958, pp. LXIV + 628; X + 614. — Compte-rendu: J. ASSFALG, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 369—371. L.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

Anthologia Graeca I—IV. Griechisch-deutsch ed. H. BECKBY. Buch I—XVI mit Namen- und Sachverzeichnis und anderen vollständigen Registern. [Tusculum-Bücherei.] München, Heimeran, 1957—1958. — Compte-rendu: R. KEYDELL, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 359—364. L.

T. ATTISANI BONANNO, *Pallada.* Orpheus 5 (1958) 119—150. — Ausführliche Analyse (mit vielen Übersetzungen) des Werkes des alexandrinischen Epigrammdichters. Johannes IRMSCHERS Arbeit zum gleichen Thema (Виз. Врем. XI [1956] 247 ff.) ist nicht berücksichtigt. Irm.

L. G. BENAKES, Ἡ „Σύνοψις εἰς τὴν Ἀριστοτέλους Λογικὴν" καὶ ὁ Μιχαὴλ Ψ Ἑλληνικά 16 (1958) 222—226. — Cette œuvre est faussement attribuée à Michel Psellos; c'est une traduction d'une grande partie des *Summulae logicales* de Pierre d'Espagne par Gennadios Scholarios. R. G.

R. BROWNING, *An anonymous* Βασιλικὸς Λόγος *addressed to Alexios I Comnenus.* Byzantion XXVIII (1958) 31—50. — Edition d'après le cod. Oxon. Bodl. Barocc. gr. 25, rédigé entre 1094 et 1096, accompagné d'un riche commentaire. R. G.

M. E. COLONNA, *Enea di Gaza. Teofrasto.* Napoli, 1958, pp. XL, 161. — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 470. R. G.

Corpus Fabularum Aesopicarum. Vol. 1. ... (V. Byzantinoslavica XXI, 146.) — Compte-rendu: M. H. ROCHIA PEREIRA, Humanitas 4 (7)—5 (8) (1956) V. Irm.

Cyril of Jerusalem and Nemesius of Emesa. Ed. by W. TELFER, Library of Christian Classics, IV. London: S. C. M. Press, 1955, pp. 466. — Compte-rendu: F. L. CROSS, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 164—166. J. M. H.

A. DILLER, *The Manuscripts of Pausanius.* Trans. and Proc. Am. Philol. Ass. 88 (1957) 169—188. J. M. H.

A. DILLER, *Pausanias in the Middle Ages.* Trans. and Proc. Am. Philol. Ass. 87 (1956) 84—97. J. M. H.

H. DILLER, *Der innere Zusammenhang der hippokratischen Schrift de victu.* Hermes 87 (1959) 39—56. — Wichtig auch für die Behandlung des Traumbuches des Artemidor und anderer Traumliteratur. Irm.

G. DOWNEY, *Libanius' Oration in Praise of Antioch (Oration XI). Translated with Introduction and Commentary.* Proceedings of the Amer. Philos. Society 103 (1959) 652—686. — Englische Übersetzung der Oratio XI mit einer konzisen, alles Wesentliche (auch die Grabungsergebnisse) berücksichtigenden Einleitung und einem auf gleichem Niveau stehenden Kommentar. Irm.

Sophr. EUSTRATIADIS, *Poètes et hymnographes de l'Eglise orthodoxe.* Νέα Σιών 49 (1957) 319—344. R. G.

D. HEMMERDINGER-ILIADOU, *Ephrem (Les versions). I. Ephrem grec.* Dict. de Spiritualité XXVI—XXVII (1959) col. 800—819. — I. Ephrem grec: textes ayant un original syriaque; — textes présentant des leçons du Diatesseron; — textes citant des apocrypha et des agrapha; — pièces métriques; — sermons eschatologiques; — prières; — dubia; — écrits d'autres Pères mis sous le nom d'Ephrem; — compositions ou remaniements de basse époque mis sous le nom d'Ephrem; — doublets. — II. Ephrem latin: les traductions latines; — l'influence. R. G.

J. IRIGOIN, *Les scholies métriques de Pindare.* Paris, 1958, pp. 153. — Compte-rendu: J. DARROUZES, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 274—275. R. G.

P. KARLIN-HAYTER, *Texts for the Historical Study of the "Vita Euthymii".* Byzantion XXVIII (1958) 363—389. — Texte et traduction, avec notes, des quatre lettres d'Aréthas à Etienne l'eunuque et à Nicétas le scholastique. R. G.

W. J. W. KOSTER, *Autour d'un manuscrit d'Aristophane écrit par Démétrius Triclinius* ... (V. Byzantinoslavica XX, 124.) — Compte-rendu: P. PUCCI, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 93—97. L.

D. M. LANG, *The Wisdom of Balavar* ... (V. Byzantinoslavica XX, 124.) — Compte-rendu: R. C. ZAEHNER, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 218—219. J. M. H.

V. LAOURDAS, *L'enkomion de Demetrius Chrysoloras sur saint Démétrius.* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 40 (1957) 342—354. R. G.

F. LEFHERZ, *Studien zu Gregor von Nazianz: Mythologie, Überlieferung, Scholiasten.* Bonn, 1958, pp. 311 + 3 tab. — Compte-rendu: Gl. DOWNEY, Amer. Journ. Philol. 80 (1959) 221—222. D.-Je.

P. LEVINE, *Two early Latin versions of St Gregory of Nyssa's* περὶ κατασκευῆς ἀνθρώπου. Harv. Stud. in Class. Philol. 53 (1958) 473—492. J. M. H.

N. A. LIVADARAS, Τὸ πρόβλημα τῆς γνησιότητος τῶν ἁγιολογικῶν ὕμνων τοῦ Ῥωμανοῦ. Ἀθῆναι, 1959, pp. 168 (Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι. Ἔκδοσις κριτική, 4). — Ausgehend von Paul Maas, der die Echtheit der unter Romanos' Namen gehenden Hymnen weithin bestritt, werden in der unter Tomadakis' Anleitung angefertigten Dissertation 32 dieser Hymnen einer erneuten Prüfung unterworfen, in deren Ergebnis der Verfasser 16 als eindeutig echt und 10 als eindeutig unecht erweisen zu können glaubt, während ihm für die übrigen 6 eine Entscheidung als nicht möglich erscheint. Irm.

G. G. MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos im Abendland,* I. *Akathistos-Akoluthie und Grusshymnen.* [Spicilegium Friburgense. Texte zur Geschichte des Christlichen Lebens, 2.] Fribourg: Universitätsverl., pp. XII, 228. — Compte-rendu: E. J. WELLESZ, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 179—182. J. M. H.

H.-J. METTE, *Die Fragmente der Tragödien des Aischylos.* Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. 307 (Deutsche Akad. d. Wissen. zu Berlin. Schriften d. Sektion f. Altertumswissen., 15). — Darf hier angezeigt werden angesichts des Umstandes, daß ein beträcht-

licher Teil der Fragmente aus byzantinischen Autoren geschöpft ist (vgl. das Register „Fundorte der Fragmente", S. 271 ff.). Irm.

Th. D. MOSCHONAS, Περὶ γυναικὸς κακῆς *de Jean Pediasimos*. Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 71. R. G.

Th. D. MOSCHONAS, *Jean Tzetzès*. Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 67. R. G.

Th. D. MOSCHONAS, *Kosmas, Indocopleustès, voyageur alexandrin du VIe siècle après J.-C.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 66. R. G.

E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom 6. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*. 5. unveränderte Aufl. Bd. 1, 2. Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1958, pp. XX, 1—450 + 22 pp. Nachträge; 451—968 + 20 pp. Nachträge. — Unveränderter photomechanischer Nachdruck des Textes der 2. Auflage unter Hinzufügung der „Nachträge" zur 3. Auflage (der Text hat seit der 2. Auflage, die Nachträge haben seit der 3. Auflage keine Änderung mehr erfahren). J. D.

Š. I. NUCUBIDZE, *К происхождению греческого романа Варлаам и Иоасаф*... (V. Byzantinoslavica XX, 125.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 4 (1959) 242—248. D.-Je.

P. PAPACHRISTODOULOU, *Les châteaux-forts de Thrace. Légendes byzantines en vers*. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 241—254. R. G.

A. PERTUSI, *Scholia vetera in Hesiodi Opera et Dies*... (V. Byzantinoslavica XIX, 343; XX, 357; XXI, 148). — Compte-rendu: St. P. KYRIAKIDIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 395—399. R. G.

M. PICHARD, *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoè*.. . (V. Byzantinoslavica XX, 354.) — Compte-rendu: E. KRIARAS, Ἑλληνικά 16 (1958) 253—264. R. G.

Probleme der neugriechischen Literatur. In Zusammenarbeit mit H. DITTEN und M. MINEEMI hrsg. v. J. IRMSCHER, Bd. 1, Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. 245+5 tab. (Berliner byzantinistische Arbeiten, 14). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 357—358. Irm.

Procli Hymni, éd. E. VOGT... (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) — Compte rendu: H. DÖRRIE, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 85—88. L.

J. RAASTED, *Some observations on the structure of the stichera in byzantine rite*. Byzantion XXVIII (1958) 529—541. R. G.

A. SALAČ, *Die Pseudoklementinen und ein griechischer Liebesroman*. Listy filol. 7 (82) (1959), Eunom. III, 2, pp. 45—49. — L'auteur compare l'anagnorisis dans Pseudocl. Homil. XII, 13 sq., avec une scène similaire à celle du roman de Chariton VII, 6. Il est malaisé de trancher la question de savoir si Chariton connaissait les Homélies ou si les deux auteurs avaient un original commun. D.-Je.

W. SCHMID, *Menanders Dyskolos und die Timonlegende*. Rheinisches Museum f. Philol. N. F. 102 (1959) 157—182. — Geht S. 163 f. auf das Timonbild der 26. *Declamatio* des Libanios ein. Irm.

Serta Eusebiana, Miscellanea philologica. Univ. di Genova, Facoltà di Lettere, Ist. di Filol. Class., 1958, pp. 124. — Compte-rendu: Fr. SCIUTO, Orpheus. Riv. di Umanità Class. e Christ. 6 (1959) 101—102. Irm.

G. SOYTER, *Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute. Kulturgeschichtlich interessante Texte aus drei Jahrtausenden, griechisch und deutsch*. Berlin, Akad.-Verl., 1959, pp. VII, 157 (Schriften u. Quellen d. Alten Welt, hrsg. v. d. Sektion f. Altertumswissen. bei d. Dt. Akad. d. Wissen. zu Berlin, 3). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 357. Irm.

G. TENEKIDIS, *Dixit Isocrates et post eum Julianus imperator civitates esse immortales*. Mélanges en l'honneur de C. Triantaphyllopoulos. Athènes, 1958, 339—356. — Compte-rendu: G. ROCHEFORT, Bull. de l'Association Giullaume Budé 4 (1959) 312—313. Irm.

Theodori Studitae epigrammata recensuit A. GARZYA... (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) — Compte-rendu: P. SPECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 114—117. L.

N. B. TOMADAKIS, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν. I: Ἔκδοσις δευτέρα. .. (V. Byzantinoslavica XVIII, 126; XX, 126; XXI, 148.) — Compte-rendu: P. JOANNOU, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 82—83. L.

N. B. TOMADAKIS, Μελετήματα περὶ Ἰωσὴφ Βρυεννίου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 1—33 — Deux études, la première sur les frères et sœurs « spirituels », συνείσακτοι en Crète et à Chypre, vers 1400 (réédition en même temps d'une Exhortation au clergé de l'île de Crète), datant des environs de 1400); la seconde sur certaines dates de la vie et des œuvres de Joseph Bryenne, avec l'édition de deux lettres, adressées l'une à Démétrius Cydonès, l'autre à Nicolas Cabasilas et une lettre d'un anonyme à Bryenne. R. G.

D. TSAKONAS, *Die Wurzeln des neugriech. Denkens und der Kritiker Emil Chourmouzios.* Griech. Bull. 3. Quartal (1958) 1, 1—4. — Der auf einen Vortrag zurückgehende Artikel behandelt ziemlich unvermittelt zwei Dinge. Zuerst ist die Rede davon, daß sich das „geistige Selbstbewußtsein des Neugriechentums" (S. 1) vornehmlich im 14. Jahrhundert ausbildete, repräsentiert in erster Linie durch Gemistos Plethon und Genadios Scholarios, während im zweiten Teil die Gegenwartstendenzen des neugriechischen Geisteslebens charakterisiert werden, innerhalb deren Choumouzios als Vertreter des „westlichen Humanismus" (S. 4) figuriert. In beiden Teilen reizt der Artikel zur Auseinandersetzung. Irm.

G. TSARAS, Ἰωάννου Ἀναγνώστου Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης ... (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) — Compte-rendu: J. IRMSCHER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 364—366; L.

E. Th. TSOLAKIS, Μιχαὴλ Γλυκᾶ Στίχοι οὓς ἔγραψε καθ' ὃν κατεσχέθη καιρόν . . (V. Byzantinoslavica XXI, 147.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 297—298. R. G.

A. TURYN, *On the Sophoclean Scholia in the Manuscript Paris 2712.* Harv. Stud. in Class. Philol. 53 (1958) 161—170. J. M. H.

I. P. TSIKNOPOULOS, Συγγραφικὴ τέχνη καὶ γραφικὸς πλοῦτος τοῦ ἁγίου Νεοφύτου Κυπριακαὶ Σπουδαί XXIII (1959) 57—184. — Etudo détaillée sur la langue et le style de Néophyte le Reclus. R. G.

Th. XYDIS, Ὁ „Ἀκάθιστος Ὕμνος" μεταφρασμένος. Νέα Ἑστία 33 (65) (1959) 821—822. — Über den ungewöhnlichen, im ganzen gelungenen Versuch von Jannis Anagnostopoulos, den Akathistos-Hymnos in die neugriechische Volkssprache zu übertragen (Leider fehlen — wie so oft in der Νέα Ἑστία — exakte bibliographische Angaben). Irm.

Th. XYDIS, *La comparaison dans l'hymnographie byzantine.* Νέα Ἑστία 61 (1957) 324—329. R. G.

G. ZORAS, Ὁ Πωρικολόγος κατὰ ἀγνώστους παραλλαγάς ... (V. Byzantinoslavica XXI, 149.) — Compte-rendu: R. J(ANIN), Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 268. R. G.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

J. RÉVAY, *Égi jel* (Signe céleste) I—II. Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1959, pp. 445, 461. — Roman historique tendencieux sur la vie de Constantin le Grand. Gy. M.

C. Littérature populaire

K. DANGUITZIS, Παρατηρήσεις σὲ μία νέα ἔκδοση ἑνὸς ἀκριτικοῦ κειμένου. Ἑλληνικά 16 (1958) 226—230. — Critique sévère de l'édition de Digénis Akritas par Mavrogordato. R. G.

E. FOLLIERI, *Il Teseida Neogreco.* Bd. 1, Roma-Atene, 1959, pp. VIII, 48 (Testi e Studi Biz.-Neoell.). — Compte-rendu: F. K. BOUBOULIDIS, Παρνασσός 1 (1959) 389—390. Irm.

El. D. KAKOULIDI, Ἕνα ξόρκι γιὰ τοὺς ποντικοὺς ἀπὸ τὸν 15ον αἰώνα. Ἑλληνικά 16 (1959) 119—123 + 1 tab. — Im Kodex 10 der Bibliothek des Cambridger King's College findet sich, in lateinischen Lettern geschrieben, eine Beschwörungsformel gegen die Mäuseplage. Der dem 15. Jahrhundert zugehörige Text hat fast den gleichen Wortlaut wie Formeln, welche heute noch auf Kreta, wo wohl auch sein Ursprung zu suchen ist, in Gebrauch sind. Irm.

B. KNÖS, *Grekiskt och västerländskt i de medeltida grekiska versromanerna. Från Småland och Hellas. Studier tillägnade Bror Olsson, den 6 Augusti 1959.* Stockholm, Allhelms Förlag, 1959, 243—249. — Behandelt in knapper Überschau das Zusammen-

treffen abendländischer und griechischer Elemente in den mittelgriechischen Versromanen. Irm.

St. KYRIAKIDIS, *Forschungsbericht zum Akritas-Epos*. Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß. München, 1958, pp. 33. — L'auteur, spécialisé dans la question complexe de l'épopée sur Digénis-Akritas, fait une récapitulation critique des résultats des recherches effectuées jusqu'à nos jours du point de vue philologique et énumère en même temps les questions qu'il faudra encore résoudre. Cette communication servit de point d'appui à d'autres communications et interventions présentées au XIe Congrès international de Byzantinologie à Munich en 1958. Les recherches philologiques peuvent être ramenées à quatre problèmes fondamentaux: 1o problème du texte, 2o chronologie, 3o style, 4o valeur esthétique. La première question concerne: a) la manière dont le texte a été conservé, b) les sources de l'épopée, c) la langue, d) l'auteur. Jusqu'à présent, on ignore les rapports entre les trois versions grecques préservées. La tâche pressante se pose de préparer une édition systématique des textes de cette épopée. Ce travail est resté urgent même après l'édition des textes par P. Kolonaros de 1941. L'auteur présente un résumé succint de ses opinions concernant les points suivants: les versions les plus anciennes sont celles de Grottaferrata et d'Escorial, le texte de Trébizonde s'est appuyé sur ces versions, mais n'est pas une simple compilation de celles-ci. La recherche se complique du fait que le manuscrit d'Escorial est très mal préservé; en général, la manière dont les manuscrits nous ont été conservés, nous fait songer aux textes hagiographiques. — La datation est donnée par des références historiques dans le texte de l'épopée: les versions grecques ne sont pas antérieures au XIIIe siècle, celles de Trébizonde et de Grottaferrata au XIVe siècle. — Les textes des chants épiques n'ont pas encore été édités systématiquement non plus; on ne peut donc pas trancher finalement la question du rapport de ces compositions épiques courtes à l'épopée et au cycle épique byzantin. — La manière dont cette épopée s'est préservée n'est pas celle que nous sommes habitués à rencontrer chez les textes antiques, à savoir qu'à part du texte de base il existe encore d'autres copies, mais ici, nous avons chaque fois une nouvelle élaboration. Cela signifie qu'en une certaine mesure nous affrontons des textes d'un caractère continuel comme chez les textes hagiographiques. La version d'Escorial présente non seulement des fautes de copie, mais aussi des erreurs de récitation. — On ne peut dire encore exactement quel en fut l'archétype. — Le rapport aux matières plus anciennes est assez complexe (on essayait de constater la relation à Homère, à d'autres matières antiques, aux chroniques byzantines, particulièrement à Génésios, aux épopées arabes etc.). — Les traductions du texte grec et ses échos dans les autres littératures sont importants pour les recherches sur l'épopée. K. ne partage pas l'opinion de H. Grégoire supposant que dans la version russe il s'agirait d'un texte originellement paulicien. K. ne cite pas encore la découverte du manuscrit d'une autre élaboration du texte en vieux russe, celle du recueil de Titov. — Les échos de l'épopée de Digénis sont nombreux dans les littératures médiévales. K. ne s'accorde pas avec Adontz qui présume que le milieu arménien devrait être pris en considération lors de la naissance du texte. — On ne peut encore trancher nettement la question de savoir si l'épopée avait été écrite dans une langue érudite ou dans une langue populaire. K. accepte l'opinion de Grégoire que les langues érudite et populaire alternaient, c.-à-d. que la langue avait été mixte. La diction de l'épopée n'est pas toujours nette ni correcte du point de vue de la langue. Il ne partage pas l'avis qu'il s'agirait d'un dialecte crétois, mais pense plutôt que dans la langue il y a un certain reflet des dialectes pontain et capadocien. Cette opinion fut aussi corroborée par le dialectologue grec Andriotis. Certes, il nous manque encore une recherche détaillée sur la langue de cette période à Byzance, recherche qui tiendrait compte autant que possible de la différenciation dialectologique de cette période en Byzance. Pour cette raison nous ne pouvons dire rien de concret sur la langue de l'épopée. — Il est probable que l'auteur de l'épopée ait été un clerc instruit. C'est la version de Grottaferrata qui soutient cette supposition; il aurait pu être originaire de Cappadoce. K. réfute l'opinion de Chatz que ce fut Makrembolites. La datation de la matière de l'épopée dépasse la période de Michel III et de Basil Ier, mais K. montre que l'on pourrait faire reculer cette matière même de 30 ans. L'épopée fut écrite avant 944, la date post quem est située par Grégoire dans les années 928—934. D'après les allusions au père de Digénis, K. recule encore cette date dans les années 905—916. La question du style constitue tout d'abord un problème philologique. — Quant à la métrique, il s'agit d'un vers iambique de 15 syllabes, mais il y a

des écarts à cette métrique. La question se pose de savoir si ces écarts sont réguliers, s'ils sont propres à l'épopée en général. Certains phénomènes sont communs aussi aux chants populaires. En ce qui concerne le problème de la composition, K. n'accepte pas complètement ni la supposition de Politis (l'auteur aurait eu pour modèle la chronique de Constantin Manassès), ni celle de Mavrogordato (il s'agirait d'un roman virtuel exempt de tout fanatisme et de toute fougue puisqu'il repose sur des éléments fantastiques): Manassès présente un style tout différent de celui de notre épopée. K. soupçonne que la combinaison des suppositions de Politis et de Mavrogordato saisirait la réalité. — Dans l'exposition de l'action, l'épopée commence «ab ovo» et procède jusqu'à la fin. Il y a une manière particulière de l'alternance de la première et de la troisième personne, quand l'auteur fait le récit: cette alternance n'est pas motivée organiquement. Un détriment du texte est aussi la répétition, l'auteur s'adresse souvent à l'auditeur ce qui révèle en lui un clerc. — Le contenu a une grande valeur esthétique, mais sur la valeur esthétique des moyens d'expression, il y aurait certains doutes à formuler. — Il admet l'opinion qu'une suite de chants aurait existé tout d'abord; ces chants seraient des compositions épiques populaires. On n'a pas cependant encore tranché la question de la composition ultérieure du texte de l'épopée. — K. rappelle les mérites des différents chercheurs dans les questions citées auparavant, particulièrement celui de H. Grégoire qui traita de cette œuvre de différents points de vue dans de nombreux travaux. — L'aperçu succinct des problèmes de Digénis est un instrument de travail important qui servira d'orientation dans les recherches futures sur ce sujet. A. D.

D. A. NOTOPOULOS, Ὁ θάνατος τοῦ Ἡρακλέους καὶ τοῦ Διγενῆ Ἀκρίτα. Λαογραφία 17 (1958) 451—453. — Verweist auf gemeinsame Züge der Heraklesgestalt in den „Trachinierinnen" des Sophokles (V. 1089—1106) und des Digenis Akritas. Irm.

Fr. PFISTER, *Studien zur Sagengeographie*. Symbolae Osloenses 35 (1959) 5—39. — Der Verfasser gibt S. 6 f. eine Übersicht über Bauelemente des antiken Romans, von denen er eines, das der Wanderung, herausgreift. Diesem geht er in der Alexanderüberlieferung nach und interpretiert es an einigen Stücken, nämlich 1. den Denkmälern Alexanders, 2. den θύραι Κάσπιαι, 3. der Insel des Helios, 4. dem Sonnenfluß. Irm.

L. POLITIS, Παρατηρήσεις σὲ κρητικὰ κείμενα. Κρητικὰ Χρονικὰ 12 (1958) 300—320. — 1. Kritisch-kommentierte Vereinsgabe der erstmals bei Krumbacher² 814 erwähnten Liebesklage eines Mädchens. 2. Kritische Betrachtungen zu der von S. Alexiou, Κρητικὰ Χρονικὰ 9 (1955) 81 ff. besorgten Neuausgabe der Φυλλάδα τοῦ γαϊδούρου. 3. Textkritische Bemerkungen zu den Ἐρωφίλη — Interpretationen von S. Alexiou, ebd. 8 (1954) 133 ff. Irm.

St. SKOPETEAS, *Chansons populaires et la Morée sur Constantinople et sur Sainte-Sophie*. Τὰ Μορεάτικα Ι (1957) 2—3. R. G.

ΙΑΚΩΒΟΣ ΤΡΙΒΩΛΗΣ. Ποιήματα, hrsg., übers. u. erkl. v. J. IRMSCHER... (V. Byzantinoslavica XVIII, 125—127, 326; XIX, 161; XX, 128, 353.) — Compte-rendu: T. REEKMANS, Erasmus 12 (1959) 84—87. Irm.

O. VORIOS, Ἡ Θεσσαλονίκη καὶ ὁ Κόσμος. Μακεδονία 48 (1959) 17. Oktober, 2. — Die Spalte bringt eine ausführliche Würdigung der Ausgabe: Ἰάκωβος Τριβώλης, Ποιήματα, besorgt von Johannes Irmscher, Berlin, 1956. Irm.

D. WOOD, *The Koukoulithariotai in "Digenis Akritas"*. Byzantion XXVIII (1958) 91—93. — Ce sont les habitants du district de Khones. R. G.

E. Questions de métrique

N. K. KONSTANTOPOULOS, Ἡ ἀρχαία ἑλληνικὴ μετρικὴ ἐν τῇ βυζαντινῇ λειτουργικῇ ὑμνογραφίᾳ .. (V. Byzantinoslavica XVII, 155.) — Compte-rendu: R. SCHLÖTTERER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 372—374. L.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

G. ABGARJAN, *Recherches philologiques*. Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР IV (1958) 61—76 (en arm.). — Dans la première pièce de son travail (p. 61—72) l'auteur démontre que les indications des sources arméniennes sur l'Histoire d'Héraclius de Sébéos ne correspondent nullement à l'œuvre connue maintenant

sous ce nom. La vraie Histoire d'Héraclius n'est pas encore découverte, l'auteur de l'œuvre attribuée à Sébéos est probablement un certain Khosrov qui vécut au VIIe siècle. Juz.

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *Michael der Syrer über das erste Auftreten der Bulgaren und Chazaren.* Byzantion XXVIII (1958) 105—118. — Texte et commentaire du texte syrien, 379 r. Z. 17 sq. — 382 l. Z. 1 sq. R. G.

A. ANASSJAN, *Une traduction inédite de la chronique de Georgios Sphrantzès.* Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР III (1956) 121—129 (en arm.). — A la Bibliothèque Nationale de Paris se trouvent deux exemplaires défectueux de cette traduction (Ms. Arm. N 234 = Suppl. Arm. N 46 et Ms. Arm. N 235 = Suppl. Arm. N 53). A Maténadaran, l'auteur a découvert la version complète de cette chronique, qui ressemble bien à la recension publiée par Im. BEKKER (Bonn, 1838). La chronique fut traduite en arménien à Constantinople, en 1768—1772. Juz.

F. BARIŠIĆ, *Génésios et le Continuateur de Théophane.* Byzantion XXVIII (1958) 119—133. — Le Continuateur s'est servi de Génésios, qu'il abrège ou complète, en puisant parfois aux même sources. Les faits plus ou moins légendaires proviennent non de la tradition orale mais du genre et du caractère des textes originaux consultés. Génésios et le Continuateur restent fidèles à Théophane, ne sortant pas « du cadre de la chronique ». R. G.

F. BARIŠIĆ—M. RAJKOVIĆ—B. KREKIĆ—L. TOMIĆ, *Vizantiski izvori za istoriju naroda Jugoslavije* (Fontes byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes) ... (V. Byzantinoslavica XX, 130, 354.) — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 88—93. L.

BESSARION NICAENUS, *Oratio dogmatica de unione,* éd. E. CANDAL ... (V. Byzantinoslavica XXI, 150—151.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 377—378. L.

Byzantinische Geschichtsschreiber. Hrsg. von E. v. IVÁNKA, V—VIII. (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: Gy. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 6 (1959) 157. Gy. M.

V. CHRAKOVSKIJ, *Шараф ал-Заман Тахир Марвази. Глава о тюрках.* Труды сектора востоковед. АН Казах. ССР 1 (1959) 208—218. — Traduction du 9e chap. d'un traité écrit par un savant arabe au XIIe siècle, MARVAZI, *Les propriétés naturelles des animaux.* Le chapitre a trait aux Turcs, Pétchénègues, Chazars, Hongrois, Slaves et d'autres peuples. La traduction est accompagnée d'une introduction et d'annotations. A. K.

M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini* ... I ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 327; XIX, 341; XX, 129.) — Compte-rendu: V. VAVŘÍNEK, Listy filol. 7 (82) (1959 310. D.-Je.

Gl. DOWNEY, *Nicolaos Mesarites: Description of the Church of the Holy Apostels at Constantinople* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 153.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 304. R. G.

H. W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bībī.* Køpenhagen, Munksgaard, 1959, pp. XVII + 366. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 391—392. L.

Eusèbe de Césarée, Histoire Ecclésiastique [III]: Livres VIII—X et Les Martyrs de Palestine. Texte grec, traduction et notes par G. BARDY. [Sources Chrétiennes, 55.] Paris, Editions du Cerf, 1958. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 382; XVIII, 129.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 106. L.

Eusèbe d'Emèse. Discours conservés en latin. Textes en partie inédits, I. La collection de Trozes. Discours I à XVII, par E. M. BUYTAERT (Spicilegium Sacrum Lovaniense Fasc. 26). Louvain: Adm. Spic., 1953, pp. IV, 380. — Compte-rendu: S. L. GREENSLADE, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 159—162. J. M. H.

Феофилакт Симокатта, История ... (V. Byzantinoslavica XX, 129.) — Compte-rendu: Ja. LJUBARSKIJ, Виз. Врем. XVI (1959) 244—250. A. K.

Fragmente aus „Byzantinischer Geschichte" von MALCHOS, übersetzt von Horst STOYE. Palaeologia 7 (1959) 155—195. — Deutsche Übersetzung der Fragmente (auf der Grundlage der Ausgabe von C. Müller) mit knappen Anmerkungen und einem Index der Eigennamen; daneben gestellt ist die japanische Übersetzung von Haruhide Matsumura. Irm.

Fr. GRABLER, *Die Krone der Komnenen. Die Regierungszeit der Kaiser Joannes und Manuel Komnenos (1118—1180) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates.* Graz, Wien, Köln, Verl. Styria, 1958, pp. 314 (Byzantinische Geschichtsschreiber VII). — Gibt in anerkennenswert guter Übersetzung deutsch die Seiten 1—290 der Bonner Ausgabe des Geschichtswerkes des Niketas Choniates. Die Einleitung ist, soweit sie die philologischen Fragen berührt, vortrefflich, unzulänglich dagegen bezüglich der historischen Phänomene. Irm.

Fr. GRABLER, *Abenteurer auf dem Kaiserthron. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios II., Andronikos und Isaak Angelos (1180—1195) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates.* Graz, Wien, Köln, Verl. Styria, 1958, pp. 291 (Byzantinische Geschichtsschreiber VIII). — Gute Übersetzung mit knappen Anmerkungen der S. 291—596 der Bonner Ausgabe des Geschichtswerks des Niketas Choniates. Die Einleitung baut auf der des 7. Bandes der Reihe, der den vorangehenden Teil des Werkes enthält, auf. Irm.

V. GRECU, *Scriptores byzantini I. Ducas*... (V. Byzantinoslavica XX, 129; XXI, 152.) — Comptes-rendus: D. OIKONOMIDIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 497—503; V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 277—279. R. G.

V. GRECU, *Scriptores Byzantini II. Laonic Chalcocondil*... (V. Byzantinoslavica XX, 356.) — Comptes-rendus: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 279—280; D. B. OIKONOMIDIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 503—507. R. G.

H. GREGOIRE, *Michel Attaliatès. Histoire. Traduction française par H. G.* Byzantion XXVIII (1958) 325—362. — Traduction des 34 premiers chapitres de la première partie, accompagnée de quelques notes. R. G.

H. HUNGER, *Byzantinische Geisteswelt von Konstantin dem Großen bis zum Fall Konstantinopels.* Baden-Baden, Holle Verl., 1958, pp. 335. — Comptes-rendus: Gy. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok - Studia Antiquia 6 (1959) 155—157; P. KARLIN-HAYTER, Byzantion XXVIII (1958) 550—553. Gy. M.

IOANNES ITALOS, *Quaestiones Quodlibetales*, ed. by P. JOANNOU... (V. Byzantinoslavica XIX, 342.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 182—184. J. M. H.

M. IZEDDIN, *Un texte arabe inédit sur Constantinople byzantine.* Journ. Asiatique (1958) 453—457. — Texte, traduction et commentaire. Abd Allah b. Mohammad séjourna assez longtemps à CP sous Andronic II Paléologue (1282—1328). Son récit est rapporté par al-Gazari. Il renferme quelques détails nouveaux sur les mosaïques de Ste Sophie, sur sa bibliothèque, sur les colonnes de Justinien et de Marcien, sur les quartiers réservés aux Juifs et aux Musulmans. R. G.

Al. KANDONIS, *Le livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 64. R. G.

J. KURANZ, *De Prisco Panita rerum scriptore quaestiones selectae*... (V. Byzantinoslavica XX, 356.) — Compte-rendu: R. BENEDICTY, Antik Tanulmányok - Studia Antiqua 6 (1959) 158—159. Gy. M.

Od. LAMPSIDIS, Ἱστορία τῆς κριτικῆς τοῦ κειμένου καὶ τῶν ἐκδόσεων τῆς Χρονικῆς Συνόψεως τοῦ Κ. Μανασσῆ. Ὁ Βιβλιοφιλος XIII (1959) № 1—2, 3—8. Histoire des différentes éditions de la Chronique de C. Manassès. R. G.

U. LAMPSIDIS, Μιχαὴλ τοῦ Πανσορέτου Περὶ τῶν Μεγάλων Κομνηνῶν (= Ποντικαὶ Ἔρευναι 2. Athènes, 1958, pp. 128. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 284—285. — La Chronique sur les Grands Comnènes de Michel Panaretos, qui vécut de 1320 à 1390 environ, est l'unique source que nous possédions pour l'histoire de l'Empire de Trébizonde. Aussi, depuis sa découverte par Fallmereyer (1844), a-t-elle été souvent éditée, traduite et commentée. Il était cependant urgent de soumettre le texte à un examen critique sévère. L'auteur s'en est chargé et donne une édition qui met à la disposition de l'historien un texte sûr, accompagné d'un très abondant commentaire et d'un quadruple Index, qui permet d'utiliser au mieux ce texte si riche: index des noms propres et des noms de lieux, index des toponymes de Trébizonde même, index institutionnel et index des mots, des phrases et des idiotismes de la Chronique. R. G.

G. N. MOISEJEVA, *Валаамская беседа — памятник русской публицистики середины XIV века.* Москва-Ленинград, 1958, pp. 199, илл. — L'auteur examine un document remarquable de la littérature russe du XIVe siècle — *Valaamskaja beseda.* Elle analyse les conditions sociales qui ont donné naissance à l'ouvrage, les idées exprimées par l'auteur

et les particularités littéraires du document. L'annexe comprend les textes de deux rédactions de la Valaamskaja beseda et de certains traités qui s'y rattachent. A. K.

Gy. MORAVCSIK—R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus: De administrando imperio* ... (V. Byzantinoslavica XI, 121, 281; XII, 288; XIII, 146; XV, 81; XVI, 382.) — Compte-rendu: St. P. KYRIAKIDIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 380—386. R. G.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica I—II.* Zweite Auflage. (V. Byzantinoslavica XXI, 153, 167.) — Comptes-rendus: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 51 (1958) 379—381; 52 (1959) 98; Iv. DUJČEV, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 291—296; A. P. KAŽDAN, Виз. Врем. XVI (1959) 271—286. (Dans le compte-rendu de A. P. KAŽDAN, il est publié un fragment d'un traité géographique anonyme selon le manuscrit du XV^e^ siècle, 415/509, ff. 76—77). Gy. M.

N. A. OIKONOMIDIS, *Les dates de la Chronique de Michel Panaretos* Νέον Ἀθηναῖον II (1957) 71—86. R. G.

N. A. OIKONOMIDIS, *Variétés sur Marc Eugenikos.* Νέον Ἀθηναῖον I (1955) 268—282. R. G.

N. A. OIKONOMIDIS, *Sur un manuscrit de Marc Eugenikos.* Νέον Ἀθηναῖον I (1955) 41—48. R. G.

J. B. PAPADOPOULOS, Αἱ περὶ τοῦ Γεωργίου Φραντζῆ διατριβαί. Athènes, 1957, pp. 125. — Comptes-rendus: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 283—284; R. J. LOENERTZ, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 97—98. R. G.

A. PERTUSI, *Costantino Porfirogenito. De thematibus* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 146; XV, 81; XVII, 156.) — Compte-rendu: St. P. KYRIAKIDIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 375—380. R. G.

Plutarchi vitae parallelae. Recognoverunt Cl. LINDSKOG et K. ZIEGLER. Vol. I, fasc. 2, iterum recensuit K. Ziegler. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1959, pp. VII, 374 (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — „Per Crassi capita 15, 7—33 ad codices Plutarcheos egregius testis accedit historia Parthica (Παρθική), quam Appiani libri mss. exhibent historiae Syriacae subiunctam quamque in Photii codice Appiani eodem loco exstitisse patriarcha doctus bibl. cod. 57 testatur ... hanc certe Parthicam ... minime ab Appiano conscriptam, sed a falsario quodam e Plutarchi vitis Crassi et Antonii consutam ... esse iam W. Xylander et J. Perizonius intellexerunt" (pg. VI sq.). Irm.

I. L. ŠERMAN, *Русские исторические источники X—XVIII вв* Харьков, 1959, pp. 253. — En plus d'autres documents, sont ici analysés les accords entre la Russie et Byzance (pp. 39—40), selon les plus anciens annales russes, dans la Geste d'Igor et dans le Kievo-pečerskij Paterik. A. K.

Théodoret de Cyr: Thérapeutique des maladies helléniques. Ed. and trans. by P. CANIVET, 2 vols. (Sources chrétiennes № 57). Paris: Les Editions du Cerf, 1958. — C. has based this on H. Reader's edition (1904), with a personal collation of Paris. Coislin. 250. Reader's ed. is supplemented by taking into account the form in which the citations appear in Eusebius and Clement and also in the texts of their original authors. J. M. H.

K. TREU, *Synesios von Kyrene* ... (V. Byzantinoslavica XX, 132—133.) — Compte-rendu: W. THEILER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 83—85. — Der „Dion" des Synesios erscheint zum erstenmal in einer deutschen Übersetzung. Der Ausgabe ist als Anhang der 154. Brief beigegeben, das „Widmungsschreiben an die Philosophin Hypatia über Anlaß, Inhalt und Zweck der Schrift". Irm.

Иосиф Волоцкий. Послания Подготовка текста Л. А. ЗИМИНА и Я. С. ЛУРЬЕ. Москва-Ленинград, 1959, pp. 390, илл. — Joseph Volockij est un publiciste russe des XV^e^—XVI^e^ siècles. Les articles, en guise d'introduction, de I. P. Jeremin, J. S. Lur'je et A. A. Zimin, donnent une caractéristique de l'activité littéraire et publique de Volockij. Le volume contient également une description du recueil manuscrit des *Poslanija.* A. K.

D. A. ZAKYTHINOS, Βυζαντινὰ κείμενα (Βασικὴ Βιβλιοθήκη, № 3). Athènes, 1957, pp. ιστ' + 358. — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 469. R. G.

G. Th. ZORAS, Αἱ τελευταῖαι πρὸ τῆς ἁλώσεως δημηγορίαι Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου καὶ Μωάμεθ τοῦ Πορθητοῦ. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς

τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 2. Reihe, 9 (1958—1959) 510—538. — Die Rede des Konstantin findet sich zuerst bei Leonardus Chiensis; auf der Grundlage seines Referats gaben Georgios Sphrantzes und das Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων eigenwillige Stilisierungen. Die Mohammedrede findet sich bei den türkischen Historiographen überhaupt nicht, bei Dukas, Sphrantzes, Chalkokondyles und dem Χρονικόν nur in Andeutungen, während Kritobulos sie in seinem Sinne ausgestaltet. Offenbar sind beide Reden überhaupt nicht gehalten worden, oder wenn, dann nur in engstem Kreise. Irm.

B. Manuscrits et documents, papyrologie

V. CAPOCCI, *Codices Barberini graeci. Tomus I: codices 1—163.* Bibliotheca Vaticana, 1958, pp. XXXIX + 329. — Compte-rendu: J. DARROUZES, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 273—274. R. G.

H. CHADWICK, *Rufinus and the Tura Papyrus of Origen's Commentary on Romans.* Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 10—42. J. M. H.

H. CHIRCĂ, *Comentariu istorico-filologic asupra hrisovului din 20 septembrie 1459* (Commentaire historique et philologique concernant le document du 20 septembre 1459). Studii XII, 5 (1959) 5—7 + 1 photo. — Publication commentée du premier document, daté du 20 septembre 1459, provenant de la chancellerie de la Valachie. E. St.

A. DAIN, *Rapport sur la codicologie byzantine.* Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß. München, 1958, pp. 22. — Compte-rendu des travaux consacrés jusqu'à présent aux manuscrits grecs. Il contient d'une part une récapitulation des travaux jusqu'à présent effectués qui concernent les études des manuscrits grecs au sens le plus large du mot, y compris même les manuscrits d'origine byzantine ou bien qui ont trait à la byzantinologie, d'autre part des remarques précieuses provenant de l'expérience de l'auteur dans ce domaine de la byzantinologie. Tout d'abord il s'occupe de la question de la manière dont les manuscrits grecs sont conservés. Il en existe environ 45.000. Mais ils ne sont pas tous bien catalogués et en outre après les guerres mondiales, on ignore également le lieu exact du dépôt de telle ou telle collection des manuscrits. Les collections les plus importantes de manuscrits grecs sont à la Bibliothèque du Vatican, à la Bibliothèque nationale de Paris et à la Bibliothèque de Florence. Nombre de collections sont restées aux mêmes lieux, mais il est arrivé que même les grandes collections aient été transférées. Quant aux collections moins importantes, les difficultés sont encore plus grandes. Pendant la guerre un certain nombre de manuscrits ont disparu. — A part des grandes collections, il y a des collections moins considérables et même des manuscrits isolés, qui sont dispersés dans le monde entier. — De nos jours, les manuscrits grecs provenant des collections privées sont vendus encore. On les trouve dans les librairies de Londres et leurs prix étant élevés, ils sont achetés surtout par des Américains. C'est ainsi que certains manuscrits grecs faisant partie des collections européennes figurent à présent dans l'ensemble des collections américaines. — Certaines collections n'ont pas encore été cataloguées; nous ne possédons pas même les listes de celles-ci. — Les collections des manuscrits grecs conservées en Grèce n'ont pas fait non plus l'objet d'une élaboration parfaite. — Pour ce qui est du catalogue ment, tous les manuscrits n'ont pas été enregistrés même dans les grandes collections (par ex. à Paris une cinquantaine de manuscrits restent sans être catalogués et pareillement ailleurs). Il existe deux sortes de catalogues: minutieux, scientifiques, et sommaires. Les deux sortes de catalogues sont nécessaires, mais pour le début, il nous faudrait disposer du moins de catalogues sommaires complets. Le catalogue ment des manuscrits est très souvent ralenti par le fait que bien des fois des tâches très vastes s'adjoignent aux travaux de catalogue ment. — Les institutions codicologiques. — Les institutions codicologiques devraient être des centres, où l'on établirait des listes de manuscrits grecs, c'est dans ce sens que ces centres avaient été proposés par les byzantinologues autrichiens lors du IXe congrès à Palerme. Un pas en avant a été fait dans ce respect par le Centre National de la Recherche Scientifique de Paris, mais il est sûr qu'ailleurs aussi, on continue dans ce travail. La question se pose de savoir s'il faut en créer d'autres. — Les missions codicologiques, bien que peu nombreuses, ont réussi à enregistrer des informations assez utiles. On évoque la mission de M. Richard en Grèce et en Turquie, ensuite la mission américaine qui a procuré les films de la presque totalité des manuscrits de la Bibliothèque du Patriarcat à Jérusalem et la collection du monastère de Ste Cathérine à Sinaïa. Les matériaux rassemblés par la mission

codicologique américaine ont été déposés à la Bibliothèque du « Congress » à Washington. — L'échange des manuscrits, c.-à-d. leur emprunt hors du lieu de leur conservation a produit jusqu'à présent quelques pertes irréparables. A. Dain recommande de le restreindre autant que possible et de ne prêter jamais les manuscrits au domicile. L'emprunt de photographies ne donne pas lieu à de grandes difficultés. — La reproduction des manuscrits écrits sur des feuilles isolées est en général facile, par contre celle de l'ensemble du codex est très coûteuse. — Il importerait d'établir une liste de manuscrits uniques. — L'ornement des manuscrits n'a pas été jusqu'à présent bien étudié. On s'est davantage occupé des reliures des manuscrits (dans la plupart des eas c'étaient les historiens d'art). Dans le dernier temps les miniatures ont attiré l'intérêt des chercheurs philologiques. — On n'a point élaboré encore l'histoire des copistes byzantins, non plus que l'histoire des collections des manuscrits. — Pour ce qui est des questions les plus importantes de la paléographie, il faudra mettre au point la question de la production des livres et ensuite surtout celle de la datation des manuscris. — En eonclusion l'auteur récapitule les tâches principales que la codicologie byzantine doit accomplir. A. D.

A. DAIN, *D'un Répertoire des Papyrus Littéraires*. Bull. de l'Assoc. G. Budé 4 (1959) 395—400. — Verbesserungsvorschläge für die vorgesehene Neuausgabe von Roger A. Pack, The Greek and Latin literary texts from Greco-Roman Egypt, Ann Arbor, 1952. Irm.

L. V. DMITRIJEVA, *Тюркские рукописи Института востоковедения АН СССР*. Проблемы востоковедения (1959) № 4, 136—146 A. K.

A. DOLD, *Das Geheimnis einer byzantinischen Staatsurkunde aus dem Jahre 1351*. Bâle, 1958, pp. 16 + 6 fig. + 1 pl. en couleur. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Ét. Byz. XVII (1959) 286. R. G.

A. GARZYA, *La tradizione manoscritta degli epigrammi di S. Teodoro Studita* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 345.) — Compte-rendu: P. SPECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 114—117. L.

C. GIANNELLI, *Korreferat zu A. Dain, Rapport sur la codicologie byzantine*. Berichte zum XI. Intern. Byzantinisten-Kongreß München 1958, VII. Korreferate. München, 1958, pp. 52—55. — L'auteur complète les informations de A. Dain: sur une collection peu nombreuse de manuscrits au Vatican, dont une liste, jusqu'à présent inédite, fut élaborée par C. Stornaiolo. Elle contient 14 manuscrits (provenant de la propriété des chanoines de Saint-Pierre). Il faudrait réimprimer quelques catalogues de date plus ancienne. — Puis, il indique quelques notes complémentaires que les nouveaux catalogues devraient respecter pour éviter des informations erronées sur les manuscrits. — Quant à la méthode d'élaboration des catalogues, il recommande surtout de suivre les principes du type du catalogue suivant: *Catalogo dei codici Ambrosiani de Martini e Bassi;* ce type moyen se place entre le type des catalogues du Vatican et le type du catalogue sommaire d'Omont. — Il souligne ensuite l'importance de la collection des incipit, tout en fournissant des remarques complémentaires précieuses à un tel travail. Il évoque le travail d'E. Follieri qui est en train de préparer un incipit liturgique. — Conformément à Dain, lui aussi, il fait remarquer la nécessité de l'élaboration d'une liste minutieuse des manuscrits en Grèce; il serait cependant nécessaire que des paléographes fussent formés à ces buts, par exemple à l'université d'Athènes. — Il rappelle l'obligeance avec laquelle les bibliothèques italiennes fournissent les informations sur les manuscrits. — Des spécialistes de la décoration des manuscrits devraient coopérer également à l'élaboration des catalogues (listes), particulièrement dans les grandes bibliothèques. — On devrait aussi enregistrer les feuilles isolées constiuant très souvent des restes très précieux de manuscrits, celles-là pouvant en outre aider bien des fois à la reconstitution de l'ensemble d'une collection plus ancienne. A. D.

J. E. GRANSTREM, *О подготовке сводного каталога славянских рукописей*. Ленинград, 1958, pp. 30. — L'auteur souligne la nécessité d'un catalogue intégral imprimé des manuscrits slaves. Dans l'annexe, elle donne la bibliographie de certains recueils de manuscrits slaves et la liste des manuscrits slaves du XI^e et du début du XII^e siècle. A. K.

B. HEMMERDINGER, *Deux notes papyrologiques*. Rev. des Et. Grecques 72 (1959) 106—109. — Zur Interpretation des P. Oxy. 2192 wird in der zweiten Notiz die Suda mit den Artikeln Πωλίων und Ἀρποκρατίων herangezogen. Danach ist der Lexikograph Harpokration Freigelassener oder Verwandter der Valerii. Valerius Diodorus, auf den

sich der P. Merton 19 aus Oxyrhynchos vom 31. März 173 bezieht, begegnet im P. Oxy. 2192 in Verbindung mit einem Harpokration. Das kann nach dem Vorstehenden nur der Lexikograph sein. Irm.

H. HUNGER, *2. Korreferat zu A. Dain, Rapport sur la codicologie byzantine.* Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß München 1958, VII. Korreferate. München, 1958, pp. 58—59. — Le terme de « codicologie », créé par A. Dain en 1949, n'a pas encore pénétré dans la terminologie allemande. On y emploie toujours « Handschriftenkunde ». La tâche du codicologue consiste d'une part en travaux d'organisation préparatoire, d'autre part en élaboration spéciale. H. formule tout d'abord les travaux d'organisation préparatoire: a) lieu de dépôt — constatation, b) mission qui avisera les manuscrits et procurera les photographies, c) cataloguement, d) empruntement des manuscrits, e) reproduction. L'activité spéciale du codicologue comprend déjà son travail privé de recherche. Il suit: a) la situation au marché des livres, les conservateurs, les réclamants, b) le format, le nombre des pages, les schémas des lignes, les marques d'eau, la reliure, les feuilles de filigranes, l'écriture du copiste, les points d'appui pour la datation, l'histoire du manuscrit etc. — A part des remarques précieuses, H. présente encore un aperçu des travaux codicologiques, qui montrent qu'il s'agit d'un travail scientifique très sérieux et non point d'un service auxiliaire à la philologie. Pour l'élaboration des catalogues, il souligne l'importance de la voie moyenne (entre le type des catalogues du Vatican et celui d'Omont). Il rappelle ses travaux à la collection viennoise des manuscrits grecs (Supplementum Graecum) et donne un exemple pratique du travail de cataloguement. A. D.

P. V. JERNŠTEDT, *Коптские тексты Государственного музея изобразительных искусств имени А. С. Пушкина.* Москва-Ленинград, Издательство Акад. Наук СССР, 1959, pp. 215. — Die vorliegende Edition bildet die Parallele zu der vom selben Autor im gleichen Jahre vorgelegten Sammlung *Коптские тексты Государственного Эрмитажа.* Sie enthält 103 Texte, welche in zwei Gruppen eingeteilt sind: Nr. 1—39 Texte auf Papyrus, Pergament und Papier und Nr. 40—103 Texte auf Scherben und Steinen. Jeder Text ist in der erforderlichen Weise beschrieben, erscheint im koptischen Original und in russischer Übersetzung und wird, soweit erforderlich und möglich, kommentiert. Zu der Sammlung gehören Briefe, Dokumente und auch literarische Texte. Abgeschlossen wird diese durch ausführliche Register paläographischer, sprachlicher und sachlicher Natur. Irm.

El. D. KAKOULIDI, Τὸ βιβλιογραφικὸ σημείωμα τοῦ Palat. Theol. Gr. 162 τῆς Βιέννης καὶ ἡ χρονολογία του. Ἑλληνικά 16 (1958) 232—236. — Die Schreibernotiz im Wiener Cod. theol. Gr. 162 ist auf Manuel I. von Trapezunt zu beziehen; sein Abschluß erfolgte danach am 17. Januar 1253. Irm.

I. M. KUDRJAVCEV, *Новые поступления.* Зап. Отдела рукописей Библиотеки им. В. И. Ленина 21 (1959) 102—172, илл. — Description des manuscrits dont la Bibliothèque Lénine de l'URSS s'est augmentée en 1958. S'y trouvent entre autres plusieurs documents de la littérature vieille-russe (Nos 105—125, pp. 139—164), à partir de la 2e moitié du XVe siècle. A. K.

V. I. MALYŠEV, *Обзор древнерусских рукописей, поступивших в Рукописный отдел Института русской литературы (Пушкинский дом) Академии наук СССР в 1957 г.* Бюлл. рукописного отд. Пушкинского дома VIII (1959) 137—142, илл. — Il s'agit de manuscrits datant des XVIe—XIXe siècles. A la sphère des relations russo-byzantines se rattachent une copie postérieure du récit sur Barlaam et Joasaph, les traités de Maxime le Grec, le Slovo de Méthode Patarskij, *Videnie de Grégoire* (qui est également l'auteur de la Vie de Basile le Nouveau) et autres. A. K.

W. OHNSORGE, *Der griechische Papstpapyrus aus Erfurt.* CHALIKES, Festgabe für die Teilnehmer am XI. Internationalen Byzantinistenkongreß München, 15.—20. September 1958. München, 1958, pp. 8—37 + photo h. t. — Il s'agit d'un papyrus qui fut offert à l'attention de l'auteur par le directeur des archives de Coblenz Dr. Schmidt. Le papyrus fut photographié par le Dr. Schmidt en 1914. Plus tard l'original disparut, probablement à Erfurt. L'auteur donne, dans l'opuscule présent, l'édition critique du texte du papyrus qu'il analyse du point de vue de l'écriture ainsi que du point de vue du contenu. D'après l'écriture, il s'agit d'un papyrus datant de 800 de n. è. environ. Selon le contenu, on peut identifier d'abord deux parties du texte telle que la citation de l'épître de St Paul aux Juifs (1,4 et 1,2) et, d'après la connexion avec Constitutum Constantini, il est possible de déduire qu'il s'agit d'un manuscrit du pape Léon III, le Grec.

Le papyrus lui-même fournit un témoignage de la pénétration de la culture grecque en Occident et constitue un apport important aux études médiévales et byzantines. A. D.

P. P. PANAITESCU, *Manuscrisele slave din biblioteca Academiei R.P.R.* (Les manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie R. P. R.), vol. I. Bucureşti, 1959, pp. XX + 406. — La catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie R. P. R. représente un instrument de travail très important. Cet ouvrage donne la possibilité de mieux connaître les sources de l'histoire roumaine, ainsi que la culture des pays slaves. Ce premier volume comprend la description de 300 manuscrits, dont les plus anciens sont des XIII^e et XIV^e siècles. On peut distinguer dans cette riche collection deux catégories de textes slaves, une grande majorité écrite dans notre pays, appartenant aussi à notre littérature médiévale et d'autres exemplaires, moins nombreux, écrits en Russie, Bulgarie, Serbie, Ukraine, Pologne. Dans leur plus grande majorité ces manuscrits ont appartenu, depuis une époque plus reculée aux grandes bibliothèques des monastères. Ils sont rédigés dans la langue médio-bulgare, la langue officielle de l'église slave orthodoxe et de l'église roumaine, langue serbe, ou langue russe et ukrainienne. Les manuscrits de langue médio-bulgare ont circulé sur l'ensemble du territoire roumain, alors que l'influence de la langue ukrainienne est fréquente seulement dans les manuscrits qui ont circulé au nord de la Transylvanie, en Maramureş et en Moldavie. La grande majorité de tous ces manuscrits représentent des œuvres de littérature religieuse byzantine, traduites en langue slave. Un groupe plus restreint contient des textes hisoriques, par exemple la plus ancienne chronique interne, rédigée au commencement du XV^e siècle, dont une copie ecrite au XVI^e siècle, contient aussi la chronique byzantine de Manassès et quelques extraits concernant l'histoire de la Bulgarie, traduite en médio-bulgare vers 1350. Il dépouilla aussi d'autres œuvres importantes pour la littérature historique roumaine; parmi ces manuscrits il y a des chroniques byzantines, comme celle de Georges le Moine, en trois versions des XV^e—XVII^e siècles, des chroniques et des vies de rois serbes, ainsi que des histoires bulgares et polonaises. Quelques manuscrits ont un contenu juridique, aussi d'origine byzantine, les autres sont des œuvres de caractère littéraire, comme le roman Barlaam et Joasaph, la vie légendaire d'Alexandre le Grand, la légende d'Afrodition, des légendes bogomiliques, etc. (ces manuscrits contiennent aussi de nombreux renseignements historiques très intéressants pour le passé des régions roumaines). — La description de chaque manuscrit contient les éléments suivants: 1° la date ou l'époque du manuscrit, 2° le matériel sur lequel il est écrit, les dimensions, etc., 3° le contenu du manuscrit, en donnant le texte intégral du titre et les notes faisant partie du manuscrit, 4° la description d'autres éléments: lettres, initiales, frontispices, sigles, etc., 5° la langue du manuscrit, la région où il a été écrit, 6° notes bibliographiques. C. N.

Papyri geben ihr Geheimnis preis. Eine ägyptische Zeitung über die Arbeit von Gelehrten aus der DDR. Neue Zeit (1959) Nr. 171, 4. — Im Journal d'Egypte veröffentlichte M. Rachad einen ausführlichen Bericht über den Besuch einer Koptologen-Delegation der DDR in Ägypten; aus diesem Bericht erscheinen hier Teile in deutscher Übersetzung. Irm.

L. POLITIS, Νέαι προσκτήσεις τῆς συλλογῆς χειρογράφων τοῦ πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης. Ἑλληνικά 16 (1958) 236—238. — Durch Kauf erwarb die Universität Thessaloniki 1958 die folgenden fünf Handschriften: Nr. 41, ein Στιχολόγιον, von 1792; Nr. 42, drei Liturgien, aus dem 15. Jahrhundert; Nr. 43, ein Evangeliar, aus dem 15. Jahrhundert; Nr. 44, ein Κυριακοδρόμιον, aus dem 17. Jahrhundert; Nr. 45, eine musikalische Handschrift von 1740. Irm.

Nr. 45, eine musikalische Handschrift von 1740. Irm.

L. POLITIS, Ἁγιορειτικὰ ἀνάλεκτα. Ἑλληνικά 16 (1959) 126—136 + 4 tab. — 1. Von Lampros blieben Schreibervermerke in den Kodizes 20 und 36 des Karakallu-Klosters unbeachtet. Der des Kodex 20 läßt dessen Datierung auf das Jahr 1290 zu, der des Kodex 36 nennt als Schreiber einen Mönch Germanos, der mit keinem bei Gardthausen-Vogel erwähnten Träger dieses Namens zu identifizieren ist. — 2. Bei den von Lampros unter den Nummern 246 und 274 für Karakallu notierten Buchrollen mit der Chrysostomos-Liturgie (griechisch εἱλητάρια) handelt es sich in Wirklichkeit nur um ein einziges Buch (Nr. 274 ist also zu streichen). — 3. Lampros übersah, daß der Kodex 250 des Karakallu-Klosters nicht nur die Chrysostomos-, sondern auch die Basileios-Liturgie sowie eine Subskription enthält, aus der hervorgeht, daß der Kodex 1636 von dem bekannten Kopten Iakobos geschrieben wurde. — 4. Der Kodex 644 der Lavra nennt

als Kopist einen Ioannikios und als Auftraggeber einen Abt Ignatios. Mit diesen Angaben läßt sich ermitteln, daß der Kodex der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts zugehört und die Kodizes 646, 647, 439, 440 und 648 des genannten Klosters auf den gleichen Schreiber zurückgehen. Irm.

L. POLITIS, Μιὰ ἐνθύμηση γιὰ τὴν Ἅλωση. Ἑλληνικά 16 (1958) 231—232. — In der Notiz, welche eine spätere Hand dem Münchener Kodex 194 am Anfang und am Ende hinzufügte, handelt es sich um eine Anspielung auf den Fall Konstantinopels, welche I. Hardt, Catalogus codd. ms. graec. Bibl. Reg. Bav., 2, München, 1806, 264 nicht erkannte. Irm.

M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues des manuscrits grecs*, 2e édit. ... (V. Byzantinoslavica XX, 359; XXI, 158.) — Compte-rendu: J. DARROUZES, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 272—273. R. G.

M. RICHARD, *Rapport sur la quatrième mission d'Etudes en Grèce (9 mai—9 août 1957)*. Bull. d'Information de l'Inst. de recherche et d'hist. des textes 7 (1958) 33—45. — Abschluß des am gleichen Ort 6, 1957 (1958) 45 ff. begonnenen Berichtes; S. 43 ff. nennt die aufgenommenen Handschriften: aus Andros, vom Athos, aus Lesbos, vom Barlaam-Kloster (Meterora), aus Patmos, aus Skiathos. Irm.

E. SEIDL, *Parylologie und Interpolationskritik an den Digesten*. Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie, Lettres 7 (1959) 21—29. — An instructiven Beispielen wird dargetan, „daß die Papyri auch dem einseitig auf Interpolationenforschung ausgerichteten Rechtshistoriker neues sicheres Material zu geben vermögen" (S. 28). Irm.

C. Bibliothèques et archives

F. BUTZ, *Restaurierungstechnische Nachlese zur Jubiläumsausstellung der Bayer. Staatsbibliothek im Sommer 1958. Allgemeiner Anzeiger für Buchbindereien*. Mitteilungsblatt d. Buchbinder-Fachorganisationen 72 (1959) 557—560. — Berichtet u. a. über die Restaurierung des dem 10. Jahrhundert zugehörigen Codex Ravennatensis, eines der wenigen mittelalterlichen Papyruskodizes, durch Rolf Ibscher. (Der Kodex enthält Kopien von Urkunden über Grundstücksschenkungen an die Kirche von Ravenna und andere Fragen kirchlichen Grudbesitzes.) Irm.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

F. ALTHEIM—Ruth STIEHL, *Finanzgeschichte der Spätantike* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 159.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 118—120. L.

M. APOSTOLIDIS, *La ville de Stenimachos à l'époque byzantine et sous l'occupation franque*. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 257—263. R. G.

Ph. P. ARGENTI, *The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island 1346—1566*, described in Contemporary Documents and Official Dispatches. With a Preface by S. RUNCIMAN. Vol. I: *Text*. — II: *Codex* and *Documents*. — III: *Notarial Deeds*. Cambridge Univ. Press, 1958, pp. XXIII, 713 + 1 Facs.-Taf.; pp. XVII, 475 + 1 Bildtaf. + 1 Karte + 1 Facs.-Taf.; pp. 477—981 + 1 Facs.-Taf. L.

Fr. BABINGER, *Maometto il Conquistatore* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 348—349; XX, 139; XXI, 160.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 259. R. G.

N. BANESCU, Ὄγλος *-Oglu: le premier habitat de la horde d'Asparuch dans la région du Danube*. Byzantion XXVIII (1958) 433—440. R. G.

R. M. BARTIKJAN, *Относится ли прозвище* Παραδούναβις *к магистру Василию в памятной записи монаха Феодула*. Изв. АН Арм. ССР, Обществ. науки (1959) № 8, 80—86, илл. — Le surnom de Παραδούναβις figurant dans l'aide-mémoire du moine Théodule (Coal. 263, f. 158 b) ne se rattache pas au maître Basile, ainsi que l'admettaient N. Bănescu, V. N. Zlatarski, S. Vryonis, mais au duc de Mésopotamie, le proèdre Aaron descendant de la famille impériale bulgare des Šišmanides. A. K.

J. BERAUD VILLARS, *Les Normands en Méditerranée*. Paris, 1958, pp. 358 + 16 pl. — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 264—266. R. G.

I. M. BOBOVIČ, *Лекции по истории народного хозяйства СССР (эпоха феодализма)* Ленинград, 1959, pp. 186. — La première partie du livre (pp. 3—43) analyse l'évolution économique de la Russie jusqu'au XVe siècle. L'auteur examine également le commerce russo-byzantin (p. 25 sq.). A. K.

M. Ju. BRAJČEVS'KIJ, *Радяньска наука про похождення слов'ян.* Київ, 1959, pp. 31. — Aperçu de vulgarisation. A. K.

B. CÂMPINA, *Ideile călăuzitoare ale politicii lui, Ştefan cel Mare. (Les idées directrices de la politique d'Etienne le Grand).* Studii — revistă de istorie X, 4 (juillet—août 1957). — Dans cette petite étude, l'auteur dégage les traits principaux de la politique du grand prince, très lié avec les états byzantins qui pendant la seconde moitié du XVe siècle, avaient survécu à la chute de Constantinople. Les transformations économiques des ce long règne — les débuts de l'exportation des céréales, l'augmentation de la production artisanale et du commerce, l'essor des villes moldaves — imposaient la centralisation du pouvoir d'Etat. Ce prince réduisit considérablement les privilèges de l'immunité féodale et prit l'initiative d'importantes réformes administratives. A cet effet, il édifia une force militaire indépendante de grands boyars en stricte dépendance du pouvoir princier (ressemblant beaucoup — selon nous —, du point de vue du régime de la propriété, à la propriété « stratiotique » de Byzance) — dont l'organisation est étudiée en détail par l'auteur. E. St.

B. CÂMPINA, *Le problème de l'apparition des états féodaux roumains.* Nouvelles études d'histoire présentées au Xe congrès des sciences historiques de 1955. Bucureşti, 1955, pp. 181—207. — C'est un essai de synthèse du problème — basé sur une documentation à peu près complète — dont celle des sources byzantines occupe une première place. Le point de vue nouveau tout à fait, c'est l'étroit lien que l'auteur établit entre l'apparition des états féodaux roumains et le développement d'une société féodale roumaine *arrivée déjà à un certain dégré de son évolution historique.* L'auteur expose les principaux traits du processus socio-économique qui se déroule sur le territoire roumain pendant ces siècles. Depuis la seconde moitié du IXe siècle le territoire roumain, assujetti par l'empire bulgare et puis par l'empire byzantin — commence à être dominé par des puissants seigneurs de souche locale. Ce sont les débuts d'une « aristocratie » roumaine qui selon l'opinion de l'auteur a un caractère tout à fait féodal. Soutenue par Byzance, ou par la Bulgarie, ou par la Russie de Kièv — en lutte les unes contre les autres — cette aristocratie avait pour but *une complète autonomie politique.* Ce programme politique joue un rôle d'importance historique dans le déroulement des événements de la région danubienne à la fin du Xe et au commencement du XIe siècle. En analysant les commencements du féodalisme roumain l'auteur établit des analogies de grand intérêt avec la situation dans les pays slaves. C'est le processus historique qui aboutit à la transformation de l'organisation tribale en communautés territoriales dont l'organisation structurale ressemble fort à la Markgenossenschaft germanique. C'est la décomposition de cette structure qui amène la constitution du féodalisme. L'analyse de l'auteur démontre encore une fois les similitudes de processus historique dans cette partie de l'Europe. E. St.

A. CARUSO, *Il sito della terza battaglia fra Melo e i Bizantini del 1017 e il diploma del catapano Boiannés per Troia del 1019.* Byzantion XXVIII (1958) 421—431. R. G.

Métropol. CONSTANTIN, *Beioglu pendant et après l'époque byzantine.* Ὀρθοδοξία 32 (1957) 146—149. R. G.

Chr. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique.* Paris-Alger, 1955, pp. 455. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 287—288. R. G.

H. DANNENBAUER, *Grundlagen der mittelalterlichen Welt. Skizzen und Studien.* Stuttgart, W. Kohlhammer, 1958, pp. 453. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 110—112. L.

J. DARROUZES, *Notes pour servir à l'histoire de Chypre (quatrième article).* Κυπριακαὶ Σπουδαί XXIII (1959) 27—56. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 382; XIX, 162; XXI, 161.) — Textes accompagnés de remarques, d'une liste des événements datés, d'un Index des noms propres et de quelques termes notables. R. G.

A. DELATTE, *Les portulans grecs II. Compléments.* Bruxelles, 1958, pp. 83. — Comptes-rendus: J. DARROUZES, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 275; A. G. TSOPANAKIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 333—334. R. G.

Ch. DIEHL, *I grandi problemi della storia bizantina* ... (V. Byzantinoslavica XX,

142.) — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 574—575. Irm.

Gr. EFTHYMIOU, *Didymoteichon à l'époque byzantine.* Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 165—168. R. G.

W. ENSSLIN, *Germanen als Helfer der Römer in den Zeiten des Niedergangs ihres Reiches.* Palaeologia 7 (1959) 237—243. — Gegenüber der anerkannten Tatsache, daß Germanen den schließlichen Zusammenbruch des weströmischen Reiches herbeiführten führt der Verfasser Gegenbeispiele an, wie auf der anderen Seite während der letzten 200 Jahre des Imperiums germanische Kräfte auch zu seiner Stützung beitrugen. Irm.

W. ENSSLIN, *Theoderich des Große.* Zweite Aufl. München, F. Bruckmann, 1959, pp. 406. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 386—387. L.

M. M. FREJDENBERG, *Монастырская вотчина в Византии XI—XII вв.* Учен зап. Великолукского пединститута 4, вып. 2 (1959) 56—75. — Le trait spécifique de la grande propiété foncière des monastères byzantins consiste en ce qu'une grande partie des terres avaient été achetées par les monastères avec les dons en monnaies que ceux-ci recevaient. L'auteur examine aussi certains procédés particuliers de féodalisation tels que la subordination des εὐκτήρια paysans aux grands monastères. Il consacré son attention à l'institution, peu connue d'ailleurs, de χρῆσις qu'il trouve différente de l'usufructus romain. Selon lui, la pratique byzantine n'avait guère comme une limite aussi nette entre l'usufruit et la propriété que la théorie juridique. A. K.

Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, *La politique agraire des empereurs de Nicée.* Byzantion XXVIII (1958) 51—66. — Etude du régime de la terre dans l'empire de Nicée, d'après le cartulaire du couvent de Lembos, fort de plus de 200 actes, datant du XIIIe siècle et relatifs à la région située entre Smyrne, Nymphée, Magnésie et Phocée, dans la partie nord du thème des Thracésiens. On y voit trois catégories de propriétaires se partager l'exploitation du sol: la couronne, les propriétaires locaux (métropole de Smyrne, couvents smyrniotes, grands propriétaires laïques et paysans) et les propriétaires constantinopolitains (patriarcat et couvents de la capitale). Pas trace de *pronoïa* avant 1204. Sous Michel VIII Paléologue (1261—1282), on trouve des *pronoïai*, de grands domaines, sortes d'apanages, des communes paysannes, des propriétés libres smyrniotes ou patrimoines. L'auteur termine sa solide étude en indiquant les résultats de la politique agraire de Jean III Vatatzès, empereur de Nicée (1222—1254) qui, « provoquée par les besoins de l'Etat, ne pouvait que créer ensuite des conditions qui iraient à l'encontre de la sécurité et de la prospérité du pays ». R. G.

Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, *Note additionnelle sur la politique agraire des empereurs de Nicée.* Byzantion XXVIII (1958) 135—136. R. G.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam I...* (V. Byzantinoslavica XIII, 174; XV, 97; XVI, 387; XVII, 384.) — Compte-rendu: St. P. KYRIAKIDIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 386—389. R. G.

P. GRIERSON, *Commerce in the Dark Ages: a Critique of the Evidence.* Trans. Roy. Hist. Soc. Fifth series 9 (1959) 123—140. J. M. H.

Historia Mundi, hrsg. v. F. VALJAVEC, VI. Bd.: *Hohes und Spätes Mittelalter.* Bern, Francke, 1958, pp. 644. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 336; XX, 361; XXI, 163.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 384—386. L.

J. M. HUSSEY, *The Byzantine World...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 336; XIX, 351; XX, 145; XXI, 164.) — Compte-rendu: M. M. FREJDENBERG, Виз. Врем. XVI (1959) 287—293. A. K.

J. M. HUSSEY, *Le monde de Byzance...* (V. Byzantinoslavica XX, 145.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 462. R. G.

S. ISLAMI—K. FRASHËRI, *Historia e Shqipërisë, vëllim e parë. Përyatitur nga një kolektiv punonjësish shkencorë të sektorëve të historisë së kohës së lashtë dhe të kohës së mesme.* Tiranë, 1959, pp. 544 (Universiteti Shtetëror i Tiranës, Instituti i historisë dhe i gjuhësise). — Nachdem vor einiger Zeit der maschinenschriftlich vervielfältigte Vorentwurf angezeigt werden konnte (vgl. Byzantinoslavica XXI, 163—164), liegt nunmehr der erste Band der von einem Autorenkollektiv albanischer Wissenschaftler erarbeiteten Geschichte Albaniens vor, der von der prähistorischen Zeit bis 1831 reicht und die byzantinische Epoche S. 153—238 behandelt. Eine Übersetzung des beachtlichen Werkes wäre dringend zu wünschen. Irm.

A. L. JAKOBSON, *К изучению позднесредневекового Херсонеса.* Херсонесский

сборник V (1959) 229—244, илл. — Compléments et émendations au livre intitulé *Средневековый Херсонес* (v. Byzantinoslavica XV, 280), et polémique contre le compte-rendu que J. Č. Skržinskaja a publié du livre en question. Jakobson souligne que les relations culturelles et commerciales de la Russie kiévienne aux XIe—XIIIe siècles se dirigeaient vers Constantinople, évitant Cherson. A. K.

S. JOANNIDIS, *Vizyi byzantine et ses monuments*. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 281—282. R. G.

E. JOHN, *A Note on the preliminaries of the fourth Crusade*. Byzantion XXVIII (1958) 95—103. — L'accord conclu entre Venise et les Croisés date de 1201. Les *Gesta Innocentii* sont une source de qualité. R. G.

A. P. KAŽDAN, *Деревня и город в Византии IX—X вв. Очерки по истории византийского феодализма*. Москва, 1960, pp 430. — Le livre comprend une introduction et 7 chapitres. Le 1er chap. (pp. 21—56) donne une caractéristique des traits spécifiques particuliers à la commune rurale de Byzance et esquisse les voies de son évolution à travers les VIIIe—Xe siècles. — Au 2e chap., l'auteur essaie de démontrer que la réduction considérable de la grande propriété rurale au VIIIe et vers la moitié du IXe siècle fit place, dès la fin du IXe siècle, à un accroissement rapide de cette dernière. L'explcitation des domaines appartenant aux grands propriétaires accuse un caractère féodal malgré certains éléments du régime esclavagiste qui s'y maintiennent encore. — Au 3e chap. (pp. 123—189), l'auteur examine la part active que l'Etat byzantin prenait au processus de féodalisation: l'Etat lui-même était un puissant féodal et l'étendue des domaines impériaux, loin de diminuer, ne fit que s'accroître au courant des XIe—XIIe siècles. A part ceci, l'Etat figurait en tant que propriétaire foncier jouissant d'une souveraineté absolue et autorisé par conséquent, à percevoir la rente féodale centralisée dont les soi-disants paysans libres étaient chargés. — Le chap. 4 (pp. 190—249) développe une théorie selon laquelle le nouvel épanouissement de l'artisanat (succédant à une période de décadence) remonte, à Constantinople aux IXe—Xe siècles (au XIe siècle au plus tard), et, dans les villes de province, aux Xe—XIIe siècles. — Le chap. 5 (pp. 250—300) analyse des données relatives au commerce byzantin et à la circulation des marchandises: la période de décadence du commerce est remplacée, dès la fin du IXe siècle, par un nouvel épanouissement qui s'affirme tout particulièrement aux XIe—XIIe siècles. A partir de la fin du XIIe siècle, Byzance commence à exporter, au lieu des produits d'artisanat, ceux de l'agriculture. Le chap. 6 (pp. 301—345) étudie les particularités des corporations à Byzance. Le développement rapide et la décadence ultérieure des métiers à Byzance sont expliqués par leur liaison étroite avec les besoins de la cour impériale et de l'état féodal. — Le chap. 7 est consacré à la lutte des classes et aux contradictions sévissant à l'intérieur de la classe régnante à Byzance aux IXe—Xe siècles. Le livre est pourvu d'un index rerum. A. K.

G. KOLIAS, Κεφάλαια Ἱστορίας Μέσων Χρόνων ... (V. Byzantinoslavica XXI, 165.) — Compte-rendu: N. B. T(OMADAKIS), Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 575—576. R. G.

G. KOLIAS, *Les mesures de Justinien contre l'urbanisme à Byzance*. Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 69. R. G.

S. LAKIDIS, *La province de Vizyi à l'époque byzantine (364—1204 après J.-C.)*. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 270—280. R. G.

R.-J. LOENERTZ, *Notes d'histoire et de chronologie byzantines*. Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 158—167. — I. Démonstration navale vénitienne devant Constantinople en 1302. La démonstration navale de Belletto Giustinian dans la Corne d'Or, commencée le samedi 21 juillet 1302 à midi, prit fin le dimanche 22 juillet. — II. Dernière ambassade grecque à la Horde d'Or (1341). Andronic III Paléologue envoya en mission auprès du grand khan Özbeg le père de l'écrivain Démétrius Cydonès, qui mourut, au retour de son ambassade, en mai-juin 1341. — III. Occupation de Ténédos par les Vénitiens: octobre 1376. R. G.

A. T. LUTTRELL, *Venice and the Knights Hospitallers of Rhodes in the fourteenth century*. Papers of the British School at Rome 26 (= N. S. 13) (1958) 195—212. J. M. H.

C. MACHAIRAS, Τὸ ἐν Λευκάδι φρούριον τῆς Ἁγίας Μαύρας. Athènes, 1956, pp. 116 + 4 pl. + 3 plans h.-t. — Compte-rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XVII (1958) 237—238. R. G.

M. I. MANOUSSAKAS, Ἡ ἐν Κρήτῃ συνωμοσία τοῦ Σήφη Βλαστοῦ (1453 — 1454) καὶ ἡ νέα συνωμοτικὴ κίνησις τοῦ 1460—1462. Athènes, 1960, pp. 166. — Etude détaillée du soulèvement crétois, en 1453—1454 contre la domination vénitienne et qui échoua, par suite de trahison. Après une Introduction, sur la situation de la Crète, au moment de la prise de Constantinople, en 1453, l'exposé comprend deux parties: la complote de Séphè Vlastos (1453—1454) et le nouveau mouvement révolutionnaire (1460—1462). En Appendice, 51 documents justificatifs, 4 pl. h.-t., reproduisant les passages de certains documents. Un bon Index facilite la consultation de cette solide étude. A la fin de l'ouvrage, bibliographie de l'auteur. R. G.

Kr. MIJATEV, *Два поетически фрагмента у Йоан Екзарх като исторически извори* Археология I (1959) кн. 1—2, 9—16. — Description de l'édification de la ville de Preslav. Les données archéologiques ne peuvent pas apporter jusqu'aujourd'hui d'appuis plus précis. Jean l'Exarque offre dans ses écrits des témoignages très importants. A. P.

D. M. NICOL, *The Despotate of Epiros*... (V. Byzantinoslavica XX, 151, 363; XXI, 167.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 467—468. R. G.

W. OHNSORGE, *Abendland und Byzanz. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte der byzantinisch-abendländischen Beziehungen und des Kaisertums.* Weimar: Böhlaus Nachfolger, 1958, pp. VIII, 573. — Comptes-rendus: S. RUNCIMAN, Eng. Hist. Rev. 74 (1959) 337—338; H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 387—391. J. M. H.

N. A. OIKONOMIDIS, *Un prostagma d'Alexis IV le Grand Comnène.* Νέον Ἀθηναῖον I (1955) 15—25. R. G.

G. OSTROGORSKIJ, *Pour l'histoire de l'immunité à Byzance.* Byzantion XXVIII (1958) 165—254. — Traduction par H. GREGOIRE de ce mémoire publié en russe (V. Byzantinoslavica XX, 151 sq.). R. G.

P. P. PANAITESCU, *Legăturile moldo-polone în secolul al XV-lea şi problema Chiliei.* [Les liaisons moldo-polonaises pendant le XVe siècle et le problème de Kilia (Lykostomo)]. Romano-Slavica III (Bucureşti, 1958) 95—116. — Le problème de Lykostomo a de l'intérêt pour l'histoire de tout le sud-est européen parce que la domination de cette cité engagea toutes les puissances du sud-est européen dans une lutte. L'auteur a le mérite d'établir pour la première fois de façon rigoureuse la chronologie des luttes et successions des dominations. De 1381 à 1402—1404, les maîtres de Lykostomo furent les Génois (ayant remplacé les bulgaro-byzantins). De 1402—1404 à 1426, elle fut occupée par la Moldavie. Depuis cette année jusqu'à 1465 par la Valaquie (entre 1448—1462 par un condominium ungaro-valaque). Entre 1484 la Moldavie est de nouveau maîtresse de cette cité d'une grande importance commerciale et stratégique. En 1484, a lieu la conquête ottomane. Pendant tout ce temps la lutte pour Lykostomo fut profondément influencée par la politique polonaise dont l'attention se porta vers le Danube à cause de la grande route commerciale Dantzick-Lykostomo. E. St.

B. PAPADAKIS, *Mahomet le Conquérant était-il vraiment Turc?* Ἱστορία καὶ Ζωή (1957) 13. R. G.

M. P. PAVLUŠKOVA, *Русско-венгерские отношения до начала XIII века.* История СССР (1959) № 6, 149—155. — L'auteur étudie attentivement les rapports russo-hongrois aux IXe—Xe siècles. Parmi les auteurs byzantins, elle utilise surtout les données de Constantin Porphyrogénète. Elle critique la théorie de G. Vernadskij essayant de démontrer que les régions Sud de l'Etat russe se trouvaient, jusqu'à la fin du IXe siècle sous la domination hongroise (cf. également G. Vernadsky—M. de Fernandy, *Studien zur ungarischen Frühgeschichte,* München, 1957). Selon l'auteur, de bonnes relations amicales auraient existé entre les deux pays. — L'auteur ne touche guère la question des rapports hongro-russo-byzantins au XIIe siècle. A. K.

G. PEPE, *The moral Downfall of the West.* Palaeologia 7 (1959) 262—266. — Reflexionen über den inneren, ideologischen Zerfall des weströmischen Reiches, der mit dem ökonomischen und politischen einherging. Irm.

A. G. PERICHANJAN, *Храмовые объединения Малой Азии и Армении (IV в. до н. э.—III в. н. э.).* Москва 1959, pp. 186. — L'époque analysée précède l'histoire de Byzance, le livre garde une importance particulière pour l'étude de l'évolution des relations agraires à l'époque primitive de l'Empire byzantin. A. K.

S. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers*... (V. Byzantinoslavica XX, 152; XXI, 169.)

— Comptes-rendus: M. V. BALDWIN, Cathol. Hist. Rev. 45 (1959) 61—62; T. S. R. BOASE, Eng. Hist. Rev. 74 (1959) 288—289. J. M. H.

K. SCHWARZENBERG, *Adler und Drache. Der Weltherrschaftsgedanke.* Wien-München, Herold, 1958, pp. 392 + 49 tab. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 381—384. L.

E. SICHARULIDZE, *Из истории арабо-грузинских отношений. Арабские «охранные грамоты»* Труды Тбилисского унив. 73. Сер. востоковед. 1 (1959) 167—180 [en géorgien avec un résumé russe, pp. 180—181]. — Analyse de chartes arabes de la 4e décade du VIIe siècle et de la 2e décade du VIIIe siècle, destinées aux habitants de Tbilisi et fixant les impôts à payer aux Arabes. A. K.

V. T. SIROTENKO, *Взаимоотношения гуннов и Римской империи.* Учен. зап. Пермского унив. XII, вып. 4 (1959) 70—97. — L'auteur a tenté une périodisation de l'histoire des invasions hunes. Jusqu'à la moitié du Ve siècle, les Huns étaient les mercenaires de l'empire romain d'Occident; vers la moitié du Ve siècle ils essayèrent de fonder leur propre Etat dans l'Europe occidentale. Selon l'auteur, les Huns, en tant que pasteurs nomades, ne faisaient que détruire les forces productrices de l'empire romain. Devenus mercenaires au service de l'empire, ils supprimaient les mouvements de peuples. Le manque de l'appui que leur prêtaient les citoyens de l'empire romain et la population agricole des pays voisins devint la cause de l'échec final des invasions hunes. A. K.

N. P. SOKOLOV, *Народно-освободительное движение на Крите в первые полтораста лет венецианского владычества.* Учен. Зап. Горьковского унив. XLVI (1958) 31—51. — L'ouvrage comprend deux parties principales: la première caractérise la situation des paysans crétois aux XIIIe—XVe siècles; l'autre examine la lutte des classes et le mouvement de libération nationale entre 1211—1365. L'existence des paysans libres n'est guère attestée dans les sources. Les habitants des villages prenant part à la production immédiate se divisaient en villani communae (manifestement descendants des démosiaires byzantins), en villani de l'Eglise, en paysans de la grande propriété privée (divisi vel proprii) et en esclaves (l'auteur confond, par erreur, les esclaves avec les δουλοπάροικοι byzantins, p. 38). La rente féodale avait un caractère surtout naturel. Il serait très utile d'éclaircir dans quelle mesure le système agraire de la Crète byzantine dérive de celui de Byzance. Il est certain que, dans les documents officiels, le gouvernement vénitien maintenait le même niveau des obligations paysannes que celui qui était en vigueur sous Manuel Ier (1143—1180). L'auteur traite des relations entre les insurgés crétois de 1222 et l'empire de Nicée et examine l'activité des émissaires de Michel VIII Paléologue en Crète. A. K.

N. P. SOKOLOV, *Борьба Венеции за преобладание на Востоке с западными итальянскими республиками в XII и XIII вв.* Учен. зап. Горьковского унив. XLVI (1958) 53—81. — L'auteur suit en détail les étapes de l'infiltration des Vénitiens, des Génois et des Pisans à Constantinople et en Syrie et les conflits militaires entre eux jusqu'à la paix conclue en 1271. Selon l'auteur, les Vénitiens et les Génois n'auraient pas eu, au XIIe siècle encore, d'intérêts sérieux dans la région de la Mer Noire, l'accès à ces territoires étant barré par Constantinople. A. K.

S. M. SOLOV'JEV, *История России с древнейших времен, кн. I* Москва, 1959, pp. 811. — Nouvelle édition d'une œuvre classique écrite par un des plus grands historiens russes d'avant la révolution, S. M. Solovjev (1820—1879). Le premier livre va jusqu'en 1228. Il est accompagné d'un traité de L. V. Čerepnin, *S. M. Solov'jev en tant qu'historien.* A. K.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire. Tome I. De l'Etat romain à l'Etat byzantin (284—476).* Edition française par Jean-Rémy PALANQUE. Paris, Desclée-De Brouwer, 1959, 1 vol. de texte (pp. XVI, 406); 1 vol. de notes et cartes (pp. 407—672; 4 cartes h.-t.) — Compte-rendu: J. MOREAU, Byzantion XXVIII (1958) 554—558. R. G.

L. STIERNON, *Les origines du despotat d'Epire. A propos d'un livre récent.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 90—126. — Etude critique de l'ouvrage de D. M. NICOL, The Despotate of Epiros, paru en 1957. L'auteur montre très justement que le despotat d'Epire est postérieur à 1230 et que l'existence de despotes « n'implique nullement l'existence d'un despotat, c.-à-d. d'un pouvoir souverain s'exerçant sur un territoire déterminé ». Il donne d'abord un complément à la bibliographie des sources de Nicol, examine son opinion et celle de Wittek L'auteur étudie ensuite le problème de l'origine du despotat par rapport à Michel Ier, dans le but « de détruire toute incertitude quant à l'existence

d'un seul Michel et d'un seul Jean sébastocrator, son père ». L'auteur donne d'abord un précieux et très complet Index et Examen des sources, et étudie successivement l'Identification de Jean et de Michel (Jean fait partie d'un groupe de trois Jean DOUKAS; Michel, fils naturel du sébastocrator Jean Doukas est un Doukas Comnène et non un Doukas Ange) et La titulature de Michel et l'origine du despotat. La conclusion de l'auteur est la suivante: il n'y a qu'un seul Michel et non deux, que son père, Jean le sébastocrator est officiellement un Doukas, que Michel, comme ses frères et son fils sont également officiellement des Comnènes Doukas, qu'il fut duc et anagrapheus dans le thème de Mylasa et Mélanoudion, avant 1204, qu'il ne fut jamais despote en Epire ni par suite fondateur du despotat et que les termes despote et despotat, appliqués à Michel, n'apparaissent que tardivement dans quelques sources occidentales. R. G.

K. Fr. STROHEKER, *Der Zerfall des weströmischen Reiches (455—476)*. Palaeologia 7 (1959) 244—251. — Der Aufsatz schildert die beiden letzten Dezennien des weströmischen Reiches. Dessen Ende förderte zwar das Sonderbewußtsein der bisher vereinigten Länder und beschleunigte die germanischen Staatengründungen, half also, das Mittelalter vorbereiten; trotzdem bedeutet es keinen epochalen Einschnitt und wurde auch von den Zeitgenossen nicht als ein solcher empfunden. Irm.

G. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles: le cadastre de Thèbes*. Bull. Corr. Hell. 83 (1959) 1—145, pl. I—VIII. — L'auteur décrit, publie et interprète un texte du XIe siècle, composé de 4 feuilles, jointes au manuscrit Vat. Gr. 215, qui constitue un fragment d'une copie du registre cadastral et permet de se faire une idée de tout le groupe des communes rurales dans le domaine de Thèbes vers la moitié du XIe siècle. D.-Je.

G. I. THEOCHARIDIS, Τοπογραφία καὶ πολιτικὴ ἱστορία τῆς Θεσσαλονίκης κατὰ τὸν ΙΔ' αἰῶνα. Thessalonique, 1959, pp. 52 et un plan h.-t. — Textes de deux conférences, prononcées par l'auteur en 1959; chacune est accompagnée d'une courte bibliographie. Claire, précise mise au point. R. G.

G. I. THEOCHARIDIS, Οἱ Τζαμπλάκωνες. Μακεδονικά V (1959) 125—183. — Importante étude sur la famille des Tzamplakons. Après une courte Introduction, l'auteur donne les différents actes, officiels ou non, rédigés par des membres de cette famille (ils sont décrits et accompagnés de Notes; ils s'échelonnent de 1355 à 1376); il étudie ensuite les Tzamplakons du XIIIe s. et surtout ceux du XIVe siècle: le moine Arsène Tz.; le grand papias Alexis-Arsène Tz.; le grand papias Arsène Tz.; les frères de ce dernier: le mégaduc Tz., le grand stratopédarque Démétrios Tz., la sœur des Tz. Tornikina; les fils d'Arsène Tz.: Michel Kabbarios Tz., Alexis Kabbalarios Tz.; les descendants d'Arsène Tz.: Jean Kaballarios Tz., Alexis Kaballarios Tz.; les Tz. inconnus, les Tz., dont on connaît la date d'existence, les Tz., que l'on ne peut dater; un résumé et un tableau généalogique terminent cette contribution de valeur à la prosopographie de la Macédoine byzantine, au XIVe siècle. R. G.

F. THIRIET, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie I...* (V. Byzantinoslavica XX, 137.) — Comptes-rendus: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 276—277; F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 112—114. R. G.

O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*, 2. Aufl.... (V. Byzantinoslavica XX, 168—169.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 289—290. R. G.

BUN-EI TSUNODA, *Prolegomena to the Medieval Roman Empire*. Palaeologia 7 (1959) 306—317. — Der Verfasser setzt sich mit dem Terminus „Later Roman Empire" und anderen Bezeichnungen der byzantinischen Epoche auseinander. Da ihm „apart from various prejudices in which West-Europeanism most deeply rooted" die Kontinuität vom römischen Imperium hin zu Byzanz als gegeben erscheint, schlägt er Verwendung der Termini „the Classical Roman Empire" und „the Medieval Roman Empire" vor mit der erheblichen Einschränkung, daß diese Konzeptionen „are not accompanied by strict definition of contents" (S. 317). Irm.

Z. V. UDALCOVA, *Византия и Италия в VI веке*. Москва 1959, pp. 542, карты. — Dans la 1ère partie (pp. 7—235), l'auteur analyse successivement la conquête de l'Italie par les Ostrogoths, les conditions agraires en Italie à la fin du Ve et dans la 1ère moitié du VIe siècle, les métiers, le commerce et les ordres municipaux, les institutions politiques en Italie et la lutte des classes à la veille des guerres gotho-byzantines. L'auteur découvre un trait caractéristique de l'expansion ostrogothe, dans le fait que les Ostrogoths n'avaient

guère introduit en Italie des ordres communaux précis, se bornant à certains éléments de la communauté rurale et maintenant, de l'autre côté, les fondements non changés des ordres esclavagistes, de l'institution municipale et de l'organisation politique de Rome. L'aristocratie gothe en voie de se féodaliser partageait tous les intérêts d'une partie de l'aristocratie romaine s'acheminant, elle aussi, vers le féodalisme. Sous la domination gothe, les esclaves, de même que ceux d'entre eux qui avaient été mis en liberté, les colons et les « rustiques » commençaient à former une seule catégorie sociale dont se recrutera la paysannerie féodale. Néanmoins, le régime esclavagiste n'était guère encore ébranlé et l'ordre féodal s'établissait lentement et non sans difficultés. La conquête byzantine (analysée dans la 2e partie du livre, pp. 236—522) eut pour suite une complication de tous les antagonismes sociaux en Italie, le règne de Justinien tâchant, dès le début de restaurer le régime esclavagiste. C'est pourquoi, après une série d'échecs subis par les Ostrogoths dans leur lutte contre Byzance, un mouvement national prit naissance en Italie, soutenu non seulement par les Goths, mais aussi par les esclaves, les colons et les menus paysans du pays. A la tête de ce mouvement se trouvait Totila. L'auteur examine en détail les actions militaires et la tactique des deux côtés et essaie de dégager les causes de la défaite de Totila. Le dernier chap. du travail caractérise la position de l'Italie sous la domination byzantine et démontre le rôle réactionnaire de la Sanction pragmatique de Justinien. Selon l'auteur, la conquête byzantine devint un obstacle considérable à l'évolution sociale de l'Italie pour y avoir empêché l'établissement, en temps voulu, des relations féodales. Le livre est pourvu d'un index de noms. A. K.

Z. N. VANEJEV, *Средневековая Алания*. Сталинир, 1959, pp. 184. — L'auteur caractérise la structure économique et sociale et le régime politique de l'Alanie médiévale et étudie la pénétration du christianisme dans le pays. Le livre analyse même les relations des Alains avec Byzance et les colonies italiennes sur la côte septentrionale de la Mer Noire. A. K.

J. VERPEAUX, *Notes chronologiques sur les livres II et III du DE ANDRONICO PALAEOLOGO de Georges PACHYMÈRE*. Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 168—173. — I. La date de la mort de Jean Bekkos et celle de la mort de Théodore Mouzalon, pour Bekkos en fin mars 1297 et pour Mouzalon en 1294. — II. La date du couronnement de Michel IX Paléologue: mai 1294. R. G.

S. XENOPOULOS, *Essai sur l'histoire de la ville d'Arta* (Introduction et commentaires de J. TSOUTSINOS. — Ἠπειρωτικὴ Ἑστία (1957) 57—68. R. G.

B. Histoire de la culture matérielle (Archéologie, technique, etc.)

Iv. AKRABOVA-ŽANDOVA, *Принос към проучването на керамичното производство в Преслав* Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 223—238, 12 обр. — Deux sortes de poterie, de types différents, ont été découverts. Ils proviennent des IXe et Xe siècles et servaient à la fabrication de briques. A. P.

V. D. BLAVATSKIJ—S. ISLAMI, *Раскопки Аполлонии и Орика в 1958 г.* Совет. археол. (1959) № 4, 166—201, илл — Les fouilles opérées dans la ville illyrienne d'Apollonion ont mis à jour plusieurs couches s'échelonnant du VIe siècle av. n. è. jusqu'au IVe siècle de n. è. A. K.

D. CONČEV, *Römische Produktionsinstrumente aus Südbulgarien*. Ethnogr.-Archäol. Forschungen 6 (1958) 157—159. — Der Aufsatz beschreibt Produktionsinstrumente der späteren Römerzeit, welche bei Grabungen auf dem Territorium der früheren Provinz Thracia während der letzten Jahre zutagetraten. Irm.

J. ČANGOVA, *Средновековни амфори в България*. Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 243—262, 12 обр. — Essai de chronologie. Les amphores au fond pointu apparaissent jusqu'aux VIe et VIIe siècles, alors que celles à fond arrondi se maintiennent jusqu'au XIVe siècle. Aux XIIe et XIIIe siècles elles acquièrent des dimensions très considérables. Plusieurs d'entre elles portent des marques soit au fond soit aux côtés. Certaines ont été, à en juger d'après les marques, importées de Byzance. En somme, les amphores offrent un témoignage curieux des traditions culturelles communes au littoral de la Mer Noire. A. P.

A Fejér Megyei múzeumok évi jelentése 1957. évre. Székesfehérvár 1959, pp. 93 + 9 tab. (István Király múzeum közleményei). — Neben den Jahresberichten der Museen

in Székesfehérvár und Sztálinváros enthält der Band mehrere Abhandlungen; darunter I. Bóna, *Langobardische Grabstätten in Kápolnásnyék und Rácalmás* (S. 79 ff.). Irm.

J. GĄSSOWSKI, *Archeologia w Bułgarii* (L'archéologie en Bulgarie). Z Otchłani Wieków XXV, 1 (1959) 28—34. — Informations concises sur les institutions et publications scientifiques ainsi que sur les recherches archéologiques menées à Razgrad, Pliska, Preslav. Ces recherches sont de grande importance pour la période antique et byzantine et pourront contribuer à notre connaissance de la civilisation des Slaves. Travail de vulgarisation. Kap.

Th. IVANOV, *Eine archäologische Expedition der DDR in Bulgarien.* Bulgarien von heute 1 (1959) № 10, 32—33, 42. — Erster Bericht über die 1958 von Archäologen Bulgariens und der DDR gemeinsam durchgeführte Grabung an dem römisch-byzantinischen Kastell Iatrus am mösischen Limes, als deren Ergebnis u. a. eine dreischiffige Basilika des 6. Jahrhunderts aufgedeckt wurde. Irm.

A. L. JAKOBSON, *Раскопки на городище Орен-Кала в 1953—1955 гг.* Матер. и исслед. по археол. СССР 67 (1959) 4—147 + илл. Un court résumé français. — Rapport sur les fouilles effectuées sur l'emplacement du bourg d'Oren-Kala (l'ancien Baïlaqân). Ici se trouvait, aux XI^{e}—XIII^{e} siècles, un grand centre d'artisanat dévasté sous l'invasion tartare. A. K.

A. L. JAKOBSON, *Художественная керамика Байлакана (Орен-Кала).* Матер. и исслед. по археол. СССР 67 (1959) 219—302, илл. Avec un résumé français. — Essai d'une classification de la céramique émaillée datant des IX^{e}—XIII^{e} siècles et provenant des fouilles exécutées sur l'emplacement de l'ancien bourg d'Oren-Kala. La classification invoque des analogies avec la céramique de Byzance et de Kherson (v. p. 254, n. 66, p. 266 sq., p. 278, n. 101, p. 282). Dans la conclusion, l'auteur caractérise la production locale de céramique émaillée (en comparaison avec les analogies byzantines, pp. 287 sq.) et les marques des potiers. A. K.

A. L. JAKOBSON, *Средневековые поселения в Байдарской долине.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 76 (1959) 90—102, илл. — Les fouilles exécutées, en 1956, dans les villages de Rodnikovoje et Novo-Bobrovka (dans la vallée de Bajdar), ont dégagé des restes de céramique provenant de la basse antiquité et du début du Moyen Age (III^{e}—VI^{e} siècles) ainsi que des restes de maisons paysannes des IX^{e}—X^{e} siècles. On trouva des fragments de céramique émaillée du XIV^{e} siècle. Le cimetière du X^{e} siècle, dégagé près du village de Rodnikovoje était destiné à recevoir les tombes de gens pauvres. La céramique des habitations paysannes situées dans la vallée de Bajdar et datant des IX^{e}—X^{e} siècles, diffère essentiellement de celle de Kherson: la céramique émaillée qui était objet d'importation y fait défaut. Par contre des produits en céramique collée y abondent. A. K.

V. KARAGEORGHIS, *Chronique des fouilles et découvertes archéologiques à Chypre en 1958.* Bull. de Corr. Hell. LXXXIII (1959) 336—361. A. F.

G. A. LOMTATIDZE, *Результаты и перспективы археологического изучения города Тбилиси* Совет археол. (1959) № 4, 61—73. — Résultats et perspectives des fouilles archéologiques dans la ville de Tbilisi. A. K.

M. MŁYNARSKA, *Z badań miast średniowiecznych w Serbii.* (Quelques recherches sur les villes du Moyen Age en Serbie.) Kwart. Hist. Kultury Mater. VII (1959) 187—192. — Résumé de l'état des recherches dans la Serbie méridionale. Elles ont pour l'objet les églises, les places fortes et les couvents du Moyen Age à Studenica, Dečani, Gračanica. M. s'occupe encore de Novo Brdo, ville qui fut un centre important commercial et minier et où l'on procède actuellement à des fouilles systématiques. Plusieurs illustrations ainsi qu'un plan de N. Brdo se trouvent dans le texte. Kap.

I. NESTOR, *Contributions archéologiques au problème des Proto-Roumains. La civilisation de Dridu.* Dacia II (1959) 371—382. — Le présent article, d'une importance exceptionnelle pour les futures études archéologiques, concernant le problème de l'origine du peuple roumain, se propose d'établir l'existence d'une culture matérielle proto-roumaine, au X^{e} siècle, tout à fait différente de celle des Slaves. Analysant les matériaux archéologiques récemment découverts à Dridu, village près de Bucarest, l'auteur constate la présence d'une céramique qui diffère de la céramique slave du point de vue de la technique, de la forme et de l'ornementation. Présentant la céramique slave par rapport à celle-là, il constate que les héritages romano-byzantins sont évidents; on définit cette dernière comme „proto-roumaine". L'expansion de cette céramique, au cours du Danube, en

Dobroudja, en Transylvanie, ainsi que sa pénétration à l'Est des Carpathes, constitue une confirmation de plus, de cette hypothèse, parce que cette civilisation se superpose à l'aire historique de l'habitat des Roumains. C. N.

Очерки по истории русской деревни X—XIII вв. Труды Гос. Ист. Музея 33 (1959) pp. 235, илл. — Série d'études par M. N. LEVINSON-NEČAJEVA, V. P. LEVAŠOVA, A. V. USPENSKAJA, V. A. MAL'M, M. V. FECHNER et M. A. BEZBORODOV sous la rédaction de B. A. RYBAKOV. Les auteurs caractérisent l'artisanat (tissage, traitement du cuir et du bois, métallurgie, poterie, verrerie) et les relations économiques du village vieux-russe aux X^e—XIII^e siècles, surtout en ce qui concerne l'importation des « perles » en verre du Proche-Orient. A. K.

N. A. ONAJKO, *Раскопки Раевского городища в 1955—1956 годах* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 77 (1959) 51—61, илл. — A part des monuments antiques, les fouilles exécutées sur l'emplacement d'un ancien bourg aux alentours du village de Rajevskaja (près de Novorosijsk) ont dégagé une couche médiévale (p. 56). Cf. également V. D. BLAVATSKIJ, *Исследования Раевского городища в 1954 году.* Ibid., 1954, p. 49. A. K.

D. POPESCU, *Les fouilles archéologiques dans la République populaire roumaine en 1957.* Dacia II (1958) 479—489. — Compte rendu des recherches archéologiques, en ordre chronologique. Une carte accompagne la présentation. C. N.

St. STANČEV, *Керамиката от нещите по пъта за Патлейна.* Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 239—242, 4 обр. — L'auteur divise les objets de céramique découverts en 4 groupes: céramique faite à la main d'une façon primitive, céramique fabriquée au four. Toutes les deux portent des signes thraces typiques pour le I^er et II^e siècle de n. è. Le troisième groupe est attribué par l'auteur à la civilisation barbare de la Basse Mésie du IV^e siècle de n. è. et le quatrième aux Slaves du X^e siècle. A. P.

E. A. SYMONOVIČ, *Раскопки городища Колочин I в Южной Белоруссии* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 77 (1959) 70—76, илл. — Le bourg provient des V^e à VI^e siècles et tient, selon l'auteur, une place particulière parmi les monuments du Moyen Age primitif qu'on a retrouvés dans la partie Sud de la Russie Blanche. L'auteur mentionne la trouvaille d'un sceau byzantin de plomb en forme de pendant datant du VIII^e siècle et découvert dans le cimetière de N. Bychov. A. K.

D. B. ŠELOV, *Раскопки Танаиса в 1956 году.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 77 (1959) 62—69, илл — A part plusieurs monuments d'une date plus ancienne, les fouilles ont découvert les restes de murailles datant du IV^e siècle de n. è. (p. 69). A. K.

T. TZOVARI-YANNOPOULOS, Monuments byzantins de Stenimachos. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 109—203. R. G.

Ž. VĂŽAROVA, *Славянският некропол в село Букьовци, Врачанско.* Археология I (1959) кн. I, 20—23. — Sépulture slave birituelle, découverte fortuitement en 1940. Recherche de contrôle en 1958. A. P.

N. A. VINBERG—T. N. ZADNEPROVSKAJA, *Советская археологическая литература за 1957 г* Совет. археол. (1959) № 4, 282—327, continuation. (Cf. Byzantinoslavica XX, 163; XXI, 176.) A. K.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

K. A. ALEXANDRIS, Ἡ θαλασσία δύναμις ... (V. Byzantinoslavica XIX, 348; XX, 138; XXI, 176.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 464—465. R. G.

Ch. ASTRUC, *Un document inédit de 1163 sur l'évêché thessalien de Stagi.* Bull. de Corr. Hell. 83 (1959) 206—246, une carte dans le texte et 2 pl. h.-t. — Edition et commentaire détaillé d'une charte d'avril 1163 en faveur de l'évêché de Stagoi (Kalabaka), mais dont la première partie manque. Le document énumère les possessions secondaires de l'évêché ainsi qu'un groupe de 46 parèques non soumis à l'impôt. Il s'agit d'une διάγνωσις destinée à reconnaître les possessions de l'évêché, pour les défendre vraisemblablement contre les exigences du fisc. Le texte est riche en problèmes de toute nature, institutionnels aussi bien qu'historiques et topographiques, que l'auteur examine avec une méthode très sûre. R. G.

E. BARKER, *Social and Political Thought in Byzantium*... (V. Byzantinoslavica XIX, 349; XX, 163, 366.) — Comptes-rendus: J. M. HUSSEY, Eng. Hist. Rev. 74 (1959) 284—285; R. J. H. JENKINS, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 418—421. J. M. H.

E. F. BRUCK, *Kirchenväter und soziales Erbrecht*... (V. Byzantinoslavica XIX, 376; XX, 375.) — Comptes-rendus: G. H. WILLIAMS, Church Hist. 28 (1959) 206—207; Fr. DOBBERT, Romanitas 2 (1959) № 2, 255—256. J. M. H.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, Θέματα βυζαντινοῦ ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου ... (V. Byzantinoslavica XX, 164—165.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 260—261. R. G.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, Τὸ ἑλληνικὸν ὀρθόδοξον ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον κατὰ τὸ ἔτος 1957. Θεολογία 30 (1959) 1—21. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 176—177.) — Bibliographie des publications relatives au droit canon orthodoxe pour l'année 1957. Suite aux bibliographies pour les années 1954—1956 publiées dans Θεολογία 28 (1957) et 29 (1958). Bibliographie répartie en cinq parties: généralités; organisation de l'Eglise; administration de l'Eglise; droit pénal ecclésiastique; tribunaux et justice ecclésiastiques R. G.

J. FERLUGA, *L'administration byzantine en Dalmatie*... (V. Byzantinoslavica XX, 367.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 467. R. G.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le despote.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 52—89. — Histoire du titre. Il apparaît en 1163 et fut en usage jusqu'en 1453. Il fut pendant longtemps donné seulement aux membres de la famille impériale ou à de très hauts personnages. Au XIVe siècle, le titre de despote était en général donné aux fils cadets des empereurs et, à cette époque, est le titre le plus élevé de la hiérarchie. Avec le XIIIe siècle apparaissent les despotes de Morée, de Thessalonique et d'Epire. Le titre de despote était également donné à des princes étrangers. Liste des sceaux de despotes. Index des noms de personnes, des titres et fonctions, et géographique. R. G.

R. GUILLAND, *La transmission héréditaire des titres nobiliaires à Byzance.* Palaeologia 7 (Osaka, Japon, 1959) 137—143. — Le principe de la transmission héréditaire des titres nobiliaires n'a pas été admis à Byzance. Le titre nobiliaire était strictement personnel et viager. La législation byzantine relative aux titres nobiliaires est incertaine et flottante. Toutefois, les titres nobiliaires se communiquaient à la femme et à la veuve, sous certaines conditions, mais pas aux enfants, qui n'avaient pas droit au titre. R. G.

R. GUILLAND, *Etudes byzantines.* Paris, 1959. — Compte-rendu: A. DAIN, Bull. de l'Assoc. G. Budé, Quatrième série, № 1 (Mars, 1960) 153—154. R. G.

Mme R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Les titres auliques des eunuques. Le protospathaire. Index.* Byzantion XXVIII (1958) 137—164. L'étude a paru dans Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 649—695. R. G.

I. HAHN, *Sassanidische und spätrömische Besteuerung.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 7 (1959) 149—160. — Im Sassanidenreich waren auch vor der Reform des Chusrô Anôšarvân die grundlegenden Züge seines Systems der Kopf- und Bodensteuer vorhanden. Die Neuerung bestand nicht in der einfachen Übernahme der römischen Jugatio - capitatio, sondern darin, daß der König im Kampf gegen die Aristokratie ein System der pachtartigen Besteuerung einführte, das dem charakteristisch altorientalischen Prinzip des primär herrscherlichen Grundeigentums entsprach. Irm.

J. HERRMANN, *Studien zum Bodenpacht im Recht der graeco-ägyptischen Papyri.* (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung u. antiken Rechtsgesch., 41.) München, C. H. Beck, 1958, pp. XII + 300. — Compte-rendu: Th. MAYER-MALY, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 139—140. L.

J. KARAYANNOPOULOS, *Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung.* (= Byzantinisches Archiv, H. 10.) München, 1959, pp. XX, 105. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 290—291. R. G.

M. KASER, *La mission du droit romain pour le monde occidental.* Romanitas 2 (1959) № 2, 55—70. — Die Behandlung des römischen Rechts in Byzanz führt zu folgendem Schluß: „Dans l'est, le droit romain a pu conserver un niveau supérieur à celui de l'ouest grâce au travail des écoles juridiques et à la législation de Justinien. Mais entre l'empire byzantin et le développement juridique occidental, il n'existait en ces temps

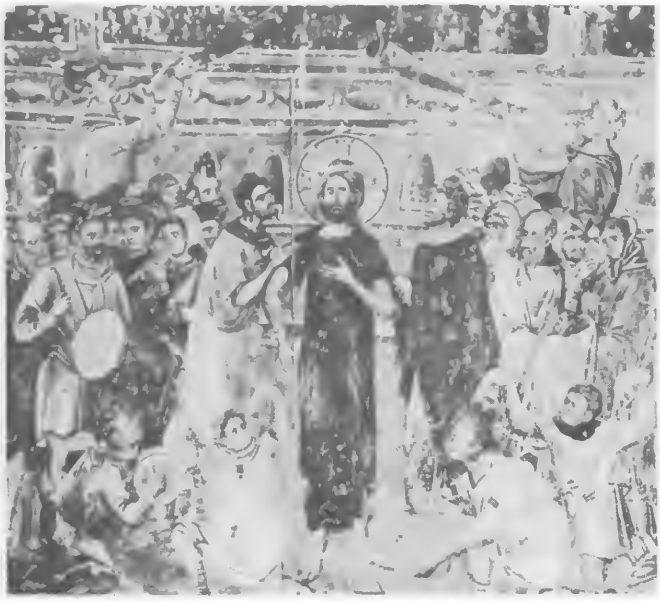

Fig. 1: Fresques de Staro Nagoričino (1318).

Fig. 2: Fresques de Resava (1418).

Fig. 3: Fresques de Studenica (1314).

Fig. 4: Fresques de Kalenić (1413).

Fig. 1. Cruche de Garvăn-Dinogeția, XIe—XIIe siècles

Fig. 2. Cruche émaillée vert-olive. Turnu-Severin, XIIIe—XIVe s.

Fig. 3. Récipient à boire, émaillé vert-olive. Turnu-Severin, XIIIe—XIVe siècles

Fig. 4. Cruche émaillée vert, décor à l'angobe blanche. Bucarest, XVIIe—XVIIIe siècles

Fig. 5. Potiche émaillée vert; le décor en champlevé. Ville princière de Hîrlău, XV^e siècle

Fig. 6. Cruche au décor incisé. Ville princière de Suceava, XV^e siècle

Fig. 10. Céramique émaillée, dessin «sgrafitto», fond jaune. Turnu-Severin, XIIe—XIIIe s.

Fig. 11. Céramique émaillée au décor incisé; fond jaune, taché de vert clair en brun. Résidence princière d'Argeș, XIVe—XVe siècles

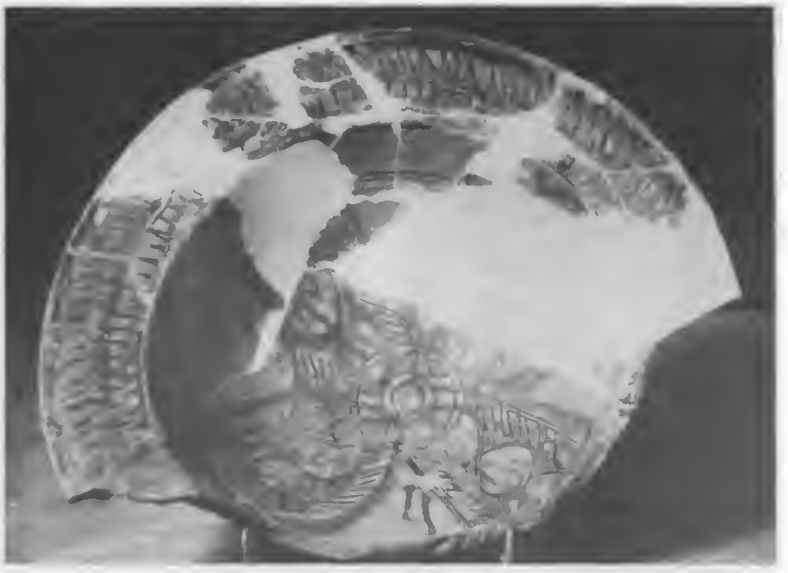

Fig. 12. Céramique émaillée à décor incisé; fond jaune, taché de vert clair et brun. Ville de Suceava, XV^e siècle

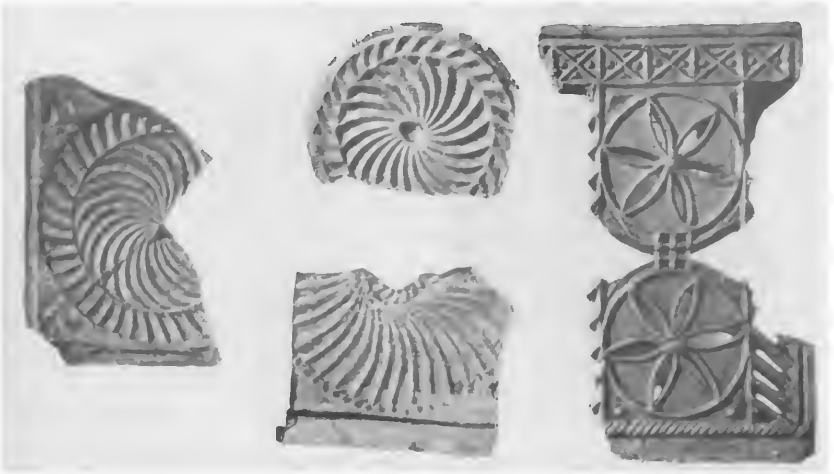

Fig. 13. Plaques décoratives ornées avec la rose des vents. La ville princière de Hîrlău. XV^e siècle

Fig. 14. Plaque de poêle ajourée, décorée au disque solaire. Cotnari, XV^e siècle

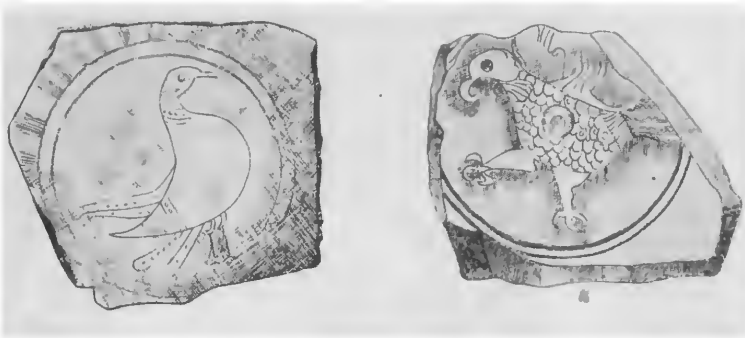

Fig. 15. Céramique émaillée, décor « sgrafitto », fond jaune, taché de brun et vert. Turnu-Severin, XIII^{e}—XIV^{e} siècles

Fig. 16. Céramique émaillée, décor « sgrafitto ». Turnu-Severin, XIII^{e}—XIV^{e} siècles

Fig. 17. Céramique émaillée, décor incisé, fond jaune foncé, taché de brun et vert. Zimnicea, XIVe siècle

Fig. 18. Céramique émaillée, décor incisé, fond jaune taché de brun et vert foncé. Zimnicea, XIVe siècle

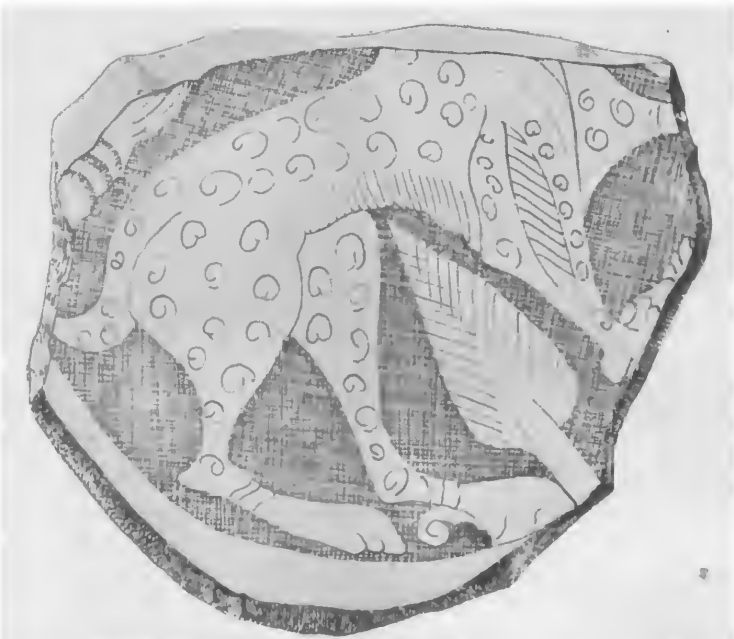

Fig. 19. Céramique émaillée au décor en champlevé, monochrome, couleur rouge-terre-cuite. Cetatea-Albă (Bielograd — U. R. S S.). XIIIe—XIVe siècles

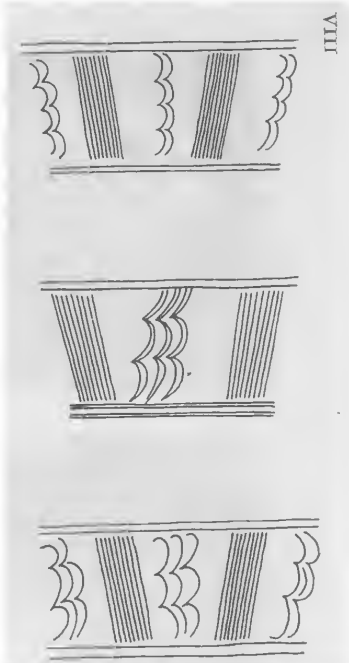

Fig. 20. Motifs incisés au moyen du « peigne » de la céramique émaillée de Turnu-Severin, Zimnicea et Curtea de Argeş. XIIIe—XIVe siècles

aucun contact assez fort pour transmettre à l'ouest la supériorité culturelle de l'est." (S. 59). Irm.

A. N. KIRPIČNIKOV, *Метательная артиллерия древней Руси.* Матер. и исслед. по археол. СССР 77 (1958) 7—51. — L'auteur analyse l'évolution de la technique des machines à lancer chez les Slaves et en Russie aux VIe—XVe siècles. Une attention toute particulière est consacrée aux témoignages relatifs aux guerres des Slaves et des Russes contre Byzance. Selon l'auteur les troupes russes auraient adopté les machines byzantines à lancer des pierres et des flèches (p. 11). A. K.

H. KUPISZEWSKI, *Locatio-conductio rei suae.* Czasop. Prawnohistoryczne X, 1 (1958) 67—77. — Remarques sur le document publié par le prof. J. Schwartz dans le Bull. de la Fac. des Lettres de Strasbourg 7 (1957) 362—363. Le document provient d'Egypte et date de 560. Il contient un contrat en vertu duquel le prêteur agit en qualité de « locator » fixant un terrain à son emprunteur qui est le propriétaire dudit terrain, grevé par l'hypothèque. K. remarque que « conductio rei suae » était inadmissible tant dans le droit classique que dans le Code de Justinien. Ainsi le texte cité présente un cas presque unique et devient très intéressant comme exemple d'un usage probablement local. Kap.

J. de MALAFOSSE, Das zweite Korreferat zu P. J. ZEPOS, *Die byzantinische Jurisprudenz* ... (s. h. unten) (Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß VII, Korreferate. München, 1958. p. 42—45). Er charakterisiert die Ekloge als Sammlung kaiserlicher Bestimmungen, in welchen überwiegend Praktiken konkretisiert werden, die in gewissen Beziehungen vom justinianischen Recht abweichen. Es handelt sich dabei nicht um eine systematische Opposition gegen dieses Recht, der größte Teil der Modifikationen kann im Gegenteil durch eine natürliche Entwicklung römischer Institutionen erklärt werden. Nach Ansicht des Korreferenten existierten die „Tendenzen von Volks- oder vulgärem Charakter, praktischen oder lokalen Ursprungs", welche in den Texten der Ekloge aufgedeckt werden können, lange vor ihr und überdauerten lange nach dem Entstand von Rechtshandbüchern der makedonischen Dynastie aus dem IX. Jahrhundert. Es kann demnach das gesetzgeberische Werk der Kaiser der ikonoklastischen Epoche, die Ekloge, nicht isoliert als Audruck einer juristischen „Häresie" (im Sinne der Auffasung Zachariae von Lingenthals) aufgefaßt werden, nach der das „Procheiron" wiederum eine Rückkehr zur „Orthodoxie" bedeutet.

Die Forschung, welche sich mit byzantinischen Rechtskompilationen befaßt, steht heute nach Ansicht des Korreferenten vor drei bedeutenden Problemen: 1. Erforschung der ursprünglichen Version. 2. Richtige Edition der Anhänge. 3. Methodische Analyse der Handschriften. L.

N. MATSIS, *Remarques sur la clause pénale dans le droit byzantin.* Νέον Ἀθηναῖον I (1955) 203—204. R. G.

P. MELONI, *L'amministrazione della Sardegna da Augusto all' invazione Vandalica.* Rome, 1958, pp. 314. — Comptes-rendus: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 267—268; H. G. PFLAUM, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 395—396. R. G.

K. H. MENGES, *A Note on the compound titles in the proto-bulgarian inscriptions.* Byzantion XXVIII (1958) 441—453. R. G.

P. J. PANAGIOTAKIS, Σύστημα τοῦ Ἐκκλησιαστικοῦ Δικαίου ... (V. Byzantinoslavica XIX, 366.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 140—141. L.

Μ. κριτοῦ τοῦ Πατζῆ Τιπούκειτος. *Librorum LX Basilicorum Summarium.* Libros XLIX—LX ediderunt Stephania HOERMANN, nata de STEPSKI-DOLIWA et E. SEIDL. [Studi e Testi, 193.] Città del Vaticano, Bibl. Apost. Vatic., 1957, pp. XII + 351. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 347.) — Compte-rendu: B. SINOGOWITZ, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 135—138. L.

H. J. SCHELTEMA, Korreferat zu P. J. ZEPOS, *Die byzantinische Jurisprudenz* ... (siehe hier unten) (Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß VII, Korreferate. München, 1958, p. 35—41), welches seine Thematik nur auf die Jurisprudenz beschränkt (und demnach die Gesetzgebung unbeachtet läßt), ergänzt Zepos' Referat vor allem durch systematische Ausführungen über Kommentare zu einzelnen Teilen des justinianischen gesetzgeberischen Werkes und über die Überlieferungsgeschichte der Kommentarschriften bis auf Basilius I. Ferner schließt er einige Anmerkungen über den Charakter der sg. „Manualia" (Ekloge, Procheiron, Epanogoge) bei. Er schließt sich der Auffassung an, nach welcher diese Texte keine gesetzgeberische

Autorität hatten, sondern nur offizielle Zusammenfassungen der schon geltenden Bestimmungen darstellten. (Diese Schriften gehören demnach zu dem Gebiet der Jurisprudenz.) Besonders deutlich ist dies aus der Praefatio der Ekloge ersichtlich. Der Zweck dieser Rechtssammlung bestand darin, aus dem Komplex der justinianischen Gesetze die noch geltenden Gesetze auszuwählen. Die Abweichungen der Ekloge vom justinianischen Recht (die nach Scheltema keineswegs so groß sind, wie größtenteils angenommen wird) beruhen demnach auf Konstitutionen der nachjustinianischen Zeit, die heute zum größten Teil verloren sind. Der Autor nimmt wissentlich keine Stellungnahme zu Zepos' Theorie über den Einfluß der griechischen Rechtes ein, bringt aber im Abschluß seines Beitrages eine bedeutsame Modifikation der Konzeption des Referenten über den ständigen Kampf zwischen dem offiziellen und dem Volksrecht und über das unaufhaltsame Durchdringen dieses Volksrechtes. Nach Ansicht Scheltemas handelt es sich hier nur um den üblichen Gegensatz zwischen dem lebendigen Recht, das sich ständig entwickelt, und dem Lehrstoff, der immer zu dieser Entwicklung im Rückstand ist. L.

B. SINOGOWITZ, *Studien zum Strafrecht der Ekloge.* [Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, τ. 21.] Athen, Veröffentlichungsbureau der Akademie, 1956, pp. XIII + 127. — Compte-rendu: G. VISMARA, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 132—135. L.

W. C. TILL, *Die koptischen Rechtsurkunden der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek.* Wien, 1958, pp. XV, 214. — Compte-rendu: A. STEINWENTER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 405—408. L.

P. J. ZEPOS, *Die byzantinische Jurisprudenz zwischen Justinian und den Basiliken.* Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß V, 1. München, 1958, pp. 27. — Nach Erscheinen des Corpus Justinian's I. trat kein Verfall der byzantinischen Jurisprudenz ein. Im Gegenteil bemühten sich die gelehrten Juristen das hohe wissenschaftliche Niveau, welches vor der justinianischen Rechtskodifikation erreicht wurde, auch weiterhin zu erhalten. Noch in der Zeit der Gültigkeit von Kommentarverboten der Digesten erscheinen Kommentare zu allen Teilen des gesetzgeberischen Werkes Justinian's. Der Autor hält für erwiesen, daß die in drei justinianischen Konstitutionen verschiedenartig formulierten Ausnahmen von diesen Verboten breite Gültigkeit haben: gestattet waren nicht nur wörtliche Übersetzungen „kata poda", aber auch „indices". Im VI. und VII. Jahrhundert entstehen Kommentare verschiedenster Art, von denen die meisten in den Scholien, welche den Text der Basiliken begleiten, für uns erhalten geblieben sind. Der Autor legt die komplizierte Problematik, die sich um die unbekannte Persönlichkeit des als Anonymos bezeichneten Kommentators häuft, im Lichte der neueren Untersuchungen dar. Mit der Reichhaltigkeit wissenschaftlicher Kommentare im VI. und VII. Jahrhundert kontrastiert die verhältnismäßige Dürftigkeit der legislativen Tätigkeit in dieser Zeitperiode. Dafür brachten die folgenden zwei Jahrhunderte bedeutende Rechtssammlungen. Die „Ekloge" der Kaiser der Syrischen Dynastie eint harmonisch das römische Recht mit dem griechischen Recht und den östlichen Rechten, ebenso wie mit der christlichen Lehre. Der Autor widmet hier seine Aufmerksamkeit insbesondere dem griechischen Faktor und bekennt sich in dieser Angelegenheit vollends zur Konzeption der Schule von Mitteis (ebenso wie zu der Lehre von D. Papulias) über die Kontinuität des griechischen Rechtes, welches im byzantinischen Reich als Volksrecht fortlebte. Zepos berührt auch die Rechtssammlungen, welche mit der Ekloge die handschriftliche Tradition verbindet. In der Frage über den Ursprung des Bauerngesetzes (Nomos Georgikos) identifiziert er sich mit der Ansicht F. Dölgers, welcher dieses Rechtsdenkmal als private Kompilation der justinianischen Legislation mit Zusätzen aus dem Gewohnheitsrecht betrachtet. Das Problem des Ursprunges des gewohnheitsrechtlichen Materials im Nomos Georgikos bleibt dem Autor nach weiterhin ungelöst und es muß auch hier die Frage der Beziehungen dieses Materials zu älteren Rechtsinstituten des Ostens und insbesondere zum griechischen Recht geprüft werden. Im „Procheiron" der makedonischen Dynastie siegt wiederum Doktrin über Praxis und Reichsrecht über Volksrecht. Trotzdem sind „Procheiros Nomos" und die etwas spätere „Epanagoge" nicht unbeeinflußt von der Ekloge und damit auch vom Volksrecht geblieben. Den Konflikt zwischen den erwähnten zwei Tendenzen entdeckt der Autor auch auf dem Gebiet des Rechtsunterrichts. Der Rechtsunterricht in Byzanz wurde auch in den stürmischen Jahren der ikonoklastischen Krise unter der Regierung der syrischen Kaiser nicht unterbrochen, hat sich aber damals nach Ansicht des Autors der grundlegenden Zeittendenz angepaßt, nach welcher vorübergehend die Praxis über theoretische Gelehrsamkeit Über-

gewicht erlangt hat. Im vorangehenden Abteil hat der Autor nur kurz die Problematik des Kirchenrechtes in der Zeitperiode vom VI. bis zum IX. Jahrhundert berührt.

Am Schluß seines Referats bringt Zepos seine Periodisierung der Geschichte des byzantinischen Rechtes: 1. Periode von Justinian I. bis zum Antritt der makedonischen Dynastie (867); 2. Periode vom Jahr 867 bis zur Begründung der Rechtsschule unter Konstantin IX, Monomachos (1045); 3. Periode 1045—1453. L.

D. Histoire de l'Eglise

P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus* ... (V. Byzantinoslaviea XIX, 367; XX, 368.) — Comptes-rendus: S. RUNCIMAN, Eng. Hist. Rev. 74 (1959) 336—337; J. M. HUSSEY, History 44 (1959) 143—144; G. EVERY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 413—415; M. H. SHEPHERD, Jr, Journ. of Relig. 39 (1959) 72; G. FLOROVSKY, Eng. Hist. Rev. 74 (1959) 336—337; R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 466—467; J. M. HUSSEY, Byzantinoslavica XX (1959) 325—327. J. M. H.

E.-M. BACHMANN, *Der Athos.* Glaube u. Gewissen 11 (1959) 206—207. — Populäre Darstellung von Geschichte und Gegenwart der Mönchsrepublik. Irm.

R. M. BARTIKJAN, *A propos de l'appréciation de quelques sources du mouvement des pauliciens.* Изв. Акад Наук Арм. ССР, обществ. науки (1957) № 6, 85—96 (en arm.). — Les « pavlikenats » du « Serment de l'Union de l'Arménie » (554) sont les adeptes de Paul de Samosate, évêque d'Antioche (IIIe s.) et non pauliciens comme le croyaient Karapet Ter-Mkrttschean et d'autres. Juz.

R. M. BARTIKJAN, *A propos de l'organisation de la communauté paulicienne.* Ист.-филол. журнал Акад. Наук Арм. ССР (1958) № 3, 183—187 (en arm. avec un résumé russe). — Photios donne quelques indications sur l'organisation de la communauté des pauliciens, qui avait deux chefs — un hérésiarche et un commandant militaire, élu par tout le peuple. Juz.

R. M. BARTIKJAN, *L'origine légendaire des pauliciens dans un vieux manuscrit bulgare.* Изв. Акад. Наук Арм. ССР, обществ. науки (1957) № 1, 83—92 (en arm.). — Analysant une légende bulgare sur l'origine des pauliciens (V. Списание на Бълг. Акад. на наукитс, ист.-фил. XXIV [1922] 20—31), l'auteur croit que cette version est née parmi les Arméniens de Thrace. Ce sont les *thondrakites* que Jean Tzimiscès avait déportés en 970, et non les pauliciens au vrai sens du mot. Juz.

P. CANIVET, *Histoire d'une entreprise apologétique au Ve siècle* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 182.) — Comptes-rendus: J. N. D. KELLY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 408—409; É. des PLACES, Theol. Litztg. 84 (1959) 916—917. J. M. H.

Métropol. CONSTANTIN, *Le grand monastère féminin de l'île des Princes.* Ὀρθοδοξία 32 (1957) 285—287. R. G.

J. DARROUZES, *Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 7—27. — Lettre de 1371 et au plus tôt de 1369, tirée du cod. Vatopedi 434. Elle est accompagnée d'une excellente traduction. La lettre apprend que 36 évêques figurèrent au synode de juin 1341, mais ne dit pas si le tome de 1341 fut promulgué après le synode d'août, omission vraisemblablement volontaire. La lettre n'apporte pas grand chose, en ce qui concerne le point de vue dogmatique. Cantacuzène, « plus diplomate que théologien », veut surtout accabler son adversaire, un évêque de Carpasia de Chypre, dont le nom ne figure dans aucune des listes des évêques de cette ville. R. G.

J. DARROUZES, *Deux sigillia du patriarche Antoine pour le prote de l'Athos, en 1391 et 1392.* Ἑλληνικά 16 (1958) 137—148. — Textes et remarques suivies d'une étude sur le prétendu typikon de 1394. R. G.

Gl. DOWNEY, *The Name of the Church of St. Sophia in Constantinople.* The Harv. Theol. Rev. 52 (1959) 37—41. — Die unterschiedlichen Quellenzeugnisse machen deutlich, daß der Name der Hagia Sophia lange Zeit schwankend war. "Most of the writers who give the name of the church in detail believed that it was dedicated to the Σοφία of God as the second person of the Trinity!" Irm.

Fr. DVORNÍK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 183.) — Comptes-rendus: J. GOUILLARD, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 397—399; R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 255—256. R. G.

W. H. C. FREND, *The Failure of the Persecutions in the Roman Empire.* Past and

Present 16 (1959) 10—30. — "The purpose of the present article is to ask contemporary writers what kind of men, in what parts of the Roman Empire, championed the new religion, or looked kindly upon it, and why the government attacked it, both then and in the previous half-century" (p. 10). Irm.

T. A. GRITZOPOULOS, Ὁ Ἱεροσολύμων Γερμανός (1534—1579). Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 406—413. — Lebensgeschichte und kirchliche Wirksamkeit des 1534 bis 1579 im Amte befindlichen Patriarchen von Jerusalem. Irm.

V. GRUMEL, *Les « douze chapitres contre les Iconomaques » de saint Nicéphore de Constantinople.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 127—135. — Cet opuscule n'est pas « un écrit de controverse »; il expose seulement les crimes et forfaits justifiant le rejet de l'Eglise catholique des chefs iconoclastes. L'opuscule date de la fin de l'hiver ou du début du printemps 821. Il témoigne de l'opposition irréductible de Nicéphore à l'iconoclasme, tout au moins à ses chefs. R. G.

Gy. GYÖRFFY, *Das Güterverzeichnis des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) aus dem 12. Jahrhundert.* Stud. Slav. Acad. Scient. Hung. 5 (1959) 9—74. — Traduction allemande de l'étude parue antérieurement en langue hongroise (V. Byzantinoslavica XV, 284) quelque peu modifiée et en partie raccourcie. Gy. M.

G. HAENDLER, *Epochen karolingischer Theologie. Eine Untersuchung über die karolingischen Gutachten zum byzantinischen Bilderstreit* (= Theol. Arbeiten, Bd. 10). Berlin: Evang. Verlagsanst., 1958, pp. 168. — Die Stärke dieser Untersuchung, die aus einer Habilitationsschrift (Humboldt-Universität Berlin) hervorgegangen ist, liegt in der theologischen Analyse der libri Carolini (791) und der Konzilsakten von Paris (825), wobei die Ergebnisse allerdings etwas überspitzt sind. Der Wert der kunstgeschichtlichen Untersuchungen Haendlers ist durch H. Schade, Theol. Litztg. 84 (1959) 439—443, weithin in Frage gestellt. F. W.

O. HALECKI, *From Florence to Brest...* (V. Byzantinoslavica XXI, 183.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 254—255. R. G.

G. S. J. HOFMANN, *Die Freiheit des Metropoliten Antonius von Herakleia in Thrazien auf dem in Florenz (1438—1439) abgehaltenen Konzil.* Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 7—11. R. G.

A. IOANNISSJAN, *Sémbat Zaréhavantsi, son temps, et ses contemporains.* Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР III (1956) 7—30 (en arm.). — Le mouvement populaire des thondrakites débute à l'époque du pontificat du catholicos Joannes Ovaétsi (833—855) et de son contemporain Sémbat Bagratouni, dit aussi le Confesseur, quand Sémbat Zaréhavantsi fait son entrée dans l'histoire. Les persécutions actives des hérétiques commencent dans les 70e et 80e années du IXe siècle. L'auteur analyse les relations qui existaient entre le mouvement des thondrakites et celui de Thomas le Slave, des pauliciens, des Khurramīs. V. aussi Вопросы ист. (1954) № 10, 100—108. Juz.

R. JANIN, *La hiérarchie ecclésiastique dans le diocèse de Thrace.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 136—149. — Après avoir délimité ce qu'on entend par la Thrace et donné des renseignements sur le christianisme et l'organisation ecclésiastique de cette province, l'auteur étudie l'organisation de chacune des six provinces de Thrace: Scythie, Mésie inférieure, Hémimont, Thrace, Rhodope, Europe. La source principale est le Synekdèmos de Hiéroclès (vers 535) et les Notices épiscopales depuis celle du pseudo-Epiphane (vers le milieu du VIIe siècle), jusqu'à nos jours. R. G.

J. JEREMIAS, *Die Kindertaufe in den ersten vier Jahrhunderten.* Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1958, pp. 127. — Nach seiner Schrift *„Hat die älteste Christenheit die Kindertaufe geübt?* Göttingen, 1938, 2. Aufl. 1949, bietet Jeremias in dieser Studie eine gründliche Sammlung und Auswertung der betreffenden Zeugnisse. Vgl. M. BARTH, Theol. Litztg. 85 (1960) 42—44. F. W.

P. JOANNOU, *Le sort des évêques hérétiques réconciliés. Un discours inédit de Nicétas de Serres contre Eustrate de Nicée.* Byzantion XXVIII (1958) 1—30. — Edition accompagnée de Notes et précédée d'une Introduction. R. G.

A. H. M. JONES, *Were ancient heresies national or social movements in disguise?* Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 280—298. — J. challenges the widely held view that (except in the case of the Armenians and the Germans) there was any national or social element in the heresies of the late Roman Empire (4th c.—7th c.). J. M. H.

Th. KLAUSER, *Die römische Petrustradition im Lichte der neuen Ausgrabungen unter der Peterskirche.* [Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Geisteswissenschaften, 24.] Köln, Westdeutscher Verl., 1956, pp. 122, 1 + 19 tab. — Compte-rendu: E. DINKLER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 126—128. L.

M. KOMJÁTHY, *A tihanyi apátság alapítólevelének problémái* (Les problèmes de la charte de fondation de l'abbaye de Tihany), Levéltári Közlemények 26 (1955) 27—47 (avec résumés français et russe). — Rappelé de la cour du prince Jaroslav de Kiev, son beau-père, le roi András I fonda en Hongrie deux monastères. Dans l'un des deux — celui de Tihany — il rassemblait des moines bénédictins et basiliens, dont les derniers habitaient déjà antérieurement les grottes d'ermite sur la péninsule de Tihany. L'auteur identifie le « locus qui vocatur petra » dans la charte de fondation datant de 1055 avec « Oroszkő » (pierre russe) figurant dans des sources postérieures. Dans l'exemplaire falsifié de la charte de fondation qui se trouve dans les archives de Pannonhalma (Tihany, fasc. 1, № 2.) l'écriture précédente fut grattée. Après des examens minutieux l'auteur est parvenu à discerner les contours des lettres grecques. Gy. M.

S. I. KOVALEV, *Из истории критики христианства.* Ежегодник музея истории религии и атеизма 3 (Москва-Ленинград, 1959) 46—61. — Der Aufsatz gibt eine Übersicht und wertende Einschätzung der der mythologischen Schule zuzurechnenden Kritiker des Christentums: Volney, Dupuis, Bruno Bauer, Hoekstra, Pierson, Loman, Naber, van Manen, Bolland, Van den Bergh, van Eysinga, Frazer, Robertson, W. B. Smith, Th. Whittaker, Rylands, Kalthoff, Drews, Couchoud, Dujardin, Niemjewsky, Morozov, Brandes. Irm.

V. LAURENT, *Mélanges.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 190—200. — I. Un agent efficace de l'Unité de l'Eglise à Florence, Georges Philanthropène. Nous ne savons pas grand chose sur lui et nous ignorons s'il avait une opinion en matière théologique, mais il se montra farouchement unioniste. Il eut vraisemblablement une très grande influence sur son parent, le patriarche Joseph II, qu'il gagna à l'unionisme. — II. La métropole de Serrès contre le concile de Florence. Exemple de refus donné par une lettre de Macaire de Serrès (texte et traduction), de 1447. R. G.

V. LAURENT, *Isidore de Kiev et la métropole de Monembasie.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 150—157. — Isidore de Kiev, « épistolier, rhéteur et canoniste, puis métropolite de Kiev et cardinal » n'a jamais été métropolite de Monembasie. R. G.

H. LIETZMANN, *Kleine Schriften 1., 2.,* hrsg. v. K. ALAND... (V. Byzantinoslavica XXI, 184, 193.) — Comptes-rendus: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 396—397; S. L. GREENSLADE, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 162—163. J. M. H.

M. MANOUSSAKAS, *Recherches sur la vie de Jean Plousiadénos (Joseph de Méthone) (1429?—1500).* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 28—51. — Né vers 1429; on ne sait rien de sa jeunesse, mais ses ouvrages témoignent de fortes études. Fidèle à l'Eglise romaine jusqu'à la fin de sa vie; il la défendit dans de nombreux ouvrages, se rapportant pour la plupart au concile de Florence. Il soutint les prêtres unionistes de Candie, vice-protopapas, il essaya de mettre fin à la querelle entre unionistes et antiunionistes. Il dut finalement abandonner son île natale et se rendre en Italie, peu avant juillet 1472. Après de vains efforts pour se faire nommer de nouveau vice-protopapas de Candie, il fut nommé peu avant 1492 évêque de Mathone, où il mourut, tué par les Turcs, lors de la prise de la ville par eux, le 9 août 1500. R. G.

J. MORRIS, *Early Christian Orthodoxy.* Past and Present 3 (1954) 1—14. — Der Verfasser gibt vom marxistischen Standpunkt eine Antwort auf die Frage, warum und wie das Christentum das römische Imperium eroberte. „In 500 A.D. the new world was Christian; it was a very different Christianity. The church triumphant was not millenarist. It belonged to the world of the rulers, not of the ruled. But it was never allowed to forget its humble origins. The "humiliores" of the Middle Ages knew that the founders of Christianity were persecuted... and yet had triumphed." Irm.

G. MOURIKIS, *Les textes de Photius sur la position de l'Eglise orthodoxe.* Νέα Σιών 49 (1957) 345—363. R. G.

B. PAPADAKIS, *Le patriarcat d'Antioche.* Ἱστορία καὶ Ζωή (1957) 9. R. G.

A. B. RANOVIČ, *О раннем христианстве.* Москва, 1959, pp. 524. — Nouvelle édition des travaux du défunt historien soviétique A. B. Ranovič (1885—1948), dont son livre intitulé *Очерки истории раннехристианской церкви* (pp. 196—454) qui se termine

par les évènements du IVe siècle. L'introduction est due à J. A. LENCMAN. Le livre est suivi d'une liste des travaux de A. B. Ranovič et de plusieurs index. A. K.

M. RICHARD, *Malchion et Paul de Samosate. Le témoignage d'Eusèbe de Césarée.* Ephemerides Theologicae Lovanienses 35 (1959) 325—338. — Entgegen der communis opinio muß Eusebs Bericht (H. E. 7, 29, 2) über die Rolle des Priesters Malchion im Prozeß des Paul von Samosata als durchaus unzulänglich gelten. Vor allem aber stützt er in keiner Weise die Annahme der Authentizität eines Dialogs des Malchion und Paul von Samosata, von dem einige Fragmente erhalten sind. Irm.

A. SALAČ, *Constantinople et Prague en 1452* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 169.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 280—281. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Οἱ ὀρθόδοξοι παπάδες ἐπὶ Ἐνετοκρατίας καὶ ἡ χειροτονία αὐτῶν. Κρητικὰ Χρονικά XIII (1959) 39—72. — Etude des différents problèmes posés par ce sujet. R. G.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

A. G. ABRAHAMJAN, *Histoire des caractères et de l'écriture arménienne.* Jerevan, éd. Haypethrat, 1959, pp. 415, ill. (en arm.). — Un manuel de paléographie arménienne comprenant l'origine de l'écriture, systèmes des caractères, des idéogrammes, des cryptogrammes, la chronologie, les objets d'écrire, les illustrations, les colophons etc. L'alphabet arménien emprunte 24 lettres (y compris coppa et sampi) du grec. Juz.

Fr. ALTHEIM—R. STIEHL, *Zwei neue Inschriften. Die aramäische Fassung der Ašoka-Bilinguis von Kandahar.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 7 (1959) 107—126. — Der Aufsatz behandelt die aramäische Fassung der Ašoka-Bilinguis in Auseinandersetzung mit G. Levi della Vida und zweitens den Stein von Apscheronskaja (südlich Maikop), nach den Verfassern ein Amulett, das christianisierten Hunnen des 4./5. Jahrhunderts zugehört. Irm.

V. BEŠEVLIEV, *Les inscriptions protobulgares* (suite). Byzantion XXVIII (1958) 255—323. Suite de la première partie publiée dans Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 853—880, édition française par H. GREGOIRE. R. G.

D. P. BOGDAN, *Добруджанская надпись 943 года: палеографический и лингвистический очерк.* Romano-Slavica I (Bucureşti, 1958) 88—104. — L'auteur donne ici une nouvelle édition de la fameuse inscription de Mircea-Voda découverte en février 1950 par le jeune archéologue roumain Eugène Comşa. L'inscription — d'ailleurs fort courte — évoque probablement la date (943) à laquelle les forces locales de la Dobroudja soutinrent les campagnes d'Igor contre Byzance. L'auteur démontre encore une fois que c'est la plus vieille inscription slave — précisément datable. E. St.

H. CHIRCĂ—C. BĂLAN, *O inscripţie din 1397—1398 privitoare la stăpînirea turcească de la Turnu* (Une inscription de 1397—1398 relative à l'occupation turque de la cité de Turnu). Studii şi materiale de Ist. Medie III (1959) 359—363. — Une nouvelle datation d'une inscription en langue slave, découverte à l'occasion des fouilles archéologiques faites en 1944, dans la cité danubienne de Turnu (la ville actuelle de Turnu-Măgurele). E. St.

T. S. KAUCHČIŠVILI, *Греческая надпись найденной в Цилкани геммы.* Матер. по археол Грузии и Кавказа, т. I. Тбилиси, 1955, 211—218, илл. (en géorgien avec un résumé russe). — L'inscription sur le talisman de Cilkani (κύριε, ἐτ' ἀγαθῷ καὶ εὐτυθῶς κτωρίῳ [Στωρίῳ?] τῷ φορροῦντι ὑλέου), d'après le contenu, il s'agit d'une inscription chrétienne; celle-ci est datée par l'auteur, se basant sur des particularités paléographiques, des IIIe—Ve siècles. A. K.

D. KRANDŽALOV, *Revize otázky původu tak zvaného Madarského jezdce (reliéfu na skále u vesnice Madary v severovýchodním Bulharsku)* (Revision de la question du chevalier de Madara). Pocta Zd. Nejedlému. Sborník Palackého university v Olomouci, 153—208, 22 tab. — Wendet sich gegen das Sammelwerk «Мадарският конник» (Sofia 1956) sowie die neueren Arbeiten Beševlievs und seines Kreises mit der Behauptung, diese unterschätzten die sozialökonomischen und kulturellen Bedingungen der bulgarischen Frühgeschichte, ignorierten die ältere Entwicklung der Balkanvölker und reduzierten „die gesamte Problematik auf bloßen Streit um die fehlenden Buchstaben der umstrittenen Aufschrift, die man eigenwillig zu ergänzen versucht" habe (S. 208). Irm.

St. MICHAJLOV, *Един мним надпис от крепостта «Баба Вида» във Видин.* Археология I (1959) кн. 1, 17—19. — Il s'agit ici d'un motif d'ornementation rappelant le méandre, courant en Bulgarie au XIVe siècle. Il n'a rien de commun avec l'inscription. A. P.

H. W. PLEKET, *The Greek inscriptions in the „Rijksmuseum van Oudheiden" at Leyden.* Diss. Leiden 1958. Leiden, Brill, 1958, pp. XIV, 104. — Compte-rendu: G. DUNST, Gnomon 43 (1959) 674—678. Irm.

J. ROBERT—L. ROBERT, *Bulletin épigraphique.* Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 149—283. — Voir: Inscriptions chrétiennes et byzantines, p. 156, chronologie et calendriers, p. 173, Mont Athos, p. 205. R. G.

S. A. VYSOCKIJ, *Датированные граффити в Софии Киевской.* Совет. археол. (1959) № 4, 243—244, илл. A. K.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

T. Ja. ABRAMIŠVILI, *Западно-грузинские монеты XIII—XIV вв. (кирманеули).* Тбилиси. 1959, pp. 160 (en géorgien avec un résumé russe, 139—151). — Kirmaneuli — ce sont des monnaies provenant de la Géorgie Ouest des XIIIe—XIVe ss., frappées selon le type de l'empereur de Trébizonde, Manuel Ier (1238—1263). A. K.

P. BALOG—J. YVON, *Monnaies à légendes arabes de l'Orient latin.* Rev. Numismatique, N. S. I (1958) 133—168. A. F.

I. BARNEA, *A propos de la découverte de deux sceaux byzantins de Dinogeția.* Dacia II (1959) 473—478. — L'auteur ajoute quelques précisions supplémentaires, concernant l'attribution de deux sceaux byzantins découverts dans les dernières fouilles de Dinogeția. On précise de nouveau, que le premier sceau appartient à Siméon, gouverneur (katepanos) du thème Paristrion (Paradounavon), tandis que l'autre, datant du XIIe siècle porte le nom de « Michel, archipasteur de Russie ». C. N.

M. Ju. BRAJČEVS'KIJ, *Римська монета на території України.* Київ, 1959, pp. 245, карты, илл. (en ukrainien avec un résumé anglais, pp. 239—244). — L'auteur étudie les monnaies jusqu'au Ve siècle de n. è. y compris et utilise les nombreuses données numismatiques pour caractériser l'évolution économique des Slaves entre le IIe et le Ve siècle. Le livre contient également un répertoire des monnaies romaines découvertes sur le territoire de l'Ukraine et de la République Moldave de l'URSS (avec cartes géographiques détaillées). A. K.

R. A. G. CARSON—J. P. C. KENT, *Bronze Roman Imperial Coinage of the Late Empire.* Numismatic Circular 66 (1958) 180—182, 203—206, 225—228, vol. 67 (1959) 24—25, 47—49, 70—73. — Continuation of the article noted in Byzantinoslavica XX, 373. J. M. H.

G. P. GALVARIS, *The Symbolism of the Imperial Costume as displayed on Byzantine Coins.* Am. Num. Soc. Museum Notes 8 (1958) 99—117, with 6 pl. J. M. H.

K. V. GOLENKO, *О характере выпуска некоторых монет Фоморса.* Материалы по археол. Сев. Причерноморья, вып. II (Одесса, 1959) 187—190, илл. — Monnaies des années 286—308. A. K.

H. GOODACRE, *A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire.* Londres, 1957, pp. XXXI, 361, nombreuses illustrations. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 285—286 („un instrument d'un maniement agréable qu'il restera à enrichir, corriger et réordonner »). A. F.

D. G. KAPANADZE, *Нумизматические находки Мцхетской археологической экспедиции за 1937—1948 и 1951 гг* Матер. по археол. Грузии и Кавказа, т. I. Тбилиси, 1955, 79—88 (en géorgien avec un résumé en russe). — Les monnaies d'argent du temps de Léon Ier qui entre autres ont été découvertes. Selon J. A. Pachomov (*Монетные клады Азербайджана...*, VIII, p. 111) toutes les monnaies avaient été percées, ce qui prouve que dans les tombes elles avaient la fonction de purs ornements. A. K.

K. KONSTANTOPOULOS, *Corrections apportées à la publication et à la datation de quelques bulles byzantines.* Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 264—269. R. G.

A. KYRIAKIDIS-NESTOROS, Μολυβδόβουλλον ἁγίου Θεοδώρου τοῦ Βαθυρρυα Ἑλληνικά 16 (1958) 179—188. — Sceau de la seconde moitié du XIIe siècle de l'église de

St Théodore Bathyrriakite, située en dehors des murs de Bathyrryak, l'ancienne Rhésios, et non la ville du centre de l'Asie Mineure. R. G.

B. MITREA, *Découvertes récentes de monnaies antiques et byzantines sur le territoire de la République populaire roumaine.* Dacia II (1958) 493—498. — Présentation des découvertes monétaires de R. P. R., en 1956—1957, y compris les trésors, qui sont restés encore inconnus aux chercheurs. Le compte-rendu est présenté en ordre chronologique, et accompagné d'une carte. Parmi ces récentes découvertes, il y a quelques trésors romains du IVe siècle de notre ère, ainsi que quelques trésors byzantins du XIIe siècle. C. N.

J. A. PACHOMOV, *Монеты Азербайджана*, вып. I. Баку, 1959, pp. 79. — Répertoire de monnaies frappées sur le territoire de la république soviétique de l'Azerbidjan. A. K.

J. A. PACHOMOV, *Монетные клады Азербайджана и других республик, краев и областей Кавказа*, вып VIII. Баку, 1959, pp. 129. — Continuation d'une publication dont le premier tome date de 1926. L'ouvrage signale plusieurs trouvailles de monnaies byzantines: une monnaie de cuivre du temps de Justinien Ier (№ 1946), 16 monnaies d'argent du VIIe s. (№ 1947), une monnaie d'argent de Constant II (№ 1948), une monnaie d'or de Constantin IV (№ 1949), une monnaie de cuivre du VIIe siècle (№ 1950), deux monnaies d'or de la première moitié du VIIIe siècle (№ 1951), une monnaie de cuivre de Nicéphore Phocas (№ 1952), une monnaie d'argent de Jean Tzimiscès (№ 1953), monnaies de cuivres anonymes (№ 1954—1957), 11 monnaies concaves du XIe siècle (№ 1958—1960), une monnaie de cuivre des XIIe—XIIIe siècles (№ 1961). L'annexe contient des compléments et une liste des errata ayant trait aux tomes publiés précédemment. Le livre est pourvu d'un index de noms. A. K.

J. WALKER, *A Catalogue of the Arab-Byzantine and Post-Reform Umayyad Coins...* (V. Byzantinoslavica XXI, 190.) — Compte-rendu: P. BALOG, Rev. Numismatique N. S. I (1958) 229—231. A. F.

D. Chronologie

V. GRUMEL, *La chronologie...* (V. Byzantinoslavica XXI, 190.) — Compte-rendu: Gy. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok - Studia Antiqua 6 (1959). Gy. M.

B. A. RYBAKOV, *Запись о смерти Ярослава Мудрого*. Совет. археол. (1959) № 4, 245—249, табл. — L'Inscription: В (лето) 6562 месяца февраля 20-го успение царя нашего... se rapporte, selon l'auteur, au prince Jaroslav le Sage (mort le 20 février 1054) et nullement à Constantin IX Monomaque (mort le 11 janvier 1055). A. K.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

S. AREVŠATJAN, *Трактат Зенона Стоика «О природе» и его древнеармянский перевод*. Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР III (1956) 315—342. — Traduction russe du texte publié par L. CHAČIKJAN, dans *Recueil des matériaux scientifiques de Matenadaran d'Etat* II (1950) 65—98. L'auteur attribue le traité à Zénon de Citium et signale quelques interpolations. Juz.

Les définitions de Hermès Trismégiste à Asclépios, préface et publication du texte arménien de l'académicien A. MANANDJAN, *traduction russe du texte de* S. AREVŠATJAN. Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР III (1956) 287—314 (Préface en arm., avec un résumé russe). — Oeuvre posthume de A. Manandjan. L'auteur croit que «les définitions» appartiennent à la littérature nommée hermétique; la pièce publiée est conservée, seulement en arménien. Le traducteur signale quelques interpolations. Juz.

P. JOANNOU, *Christl. Metaphysik in Byzanz I...* (V. Byzantinoslavica XX, 180.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 182—184. J. M. H.

A. L. KAC, *Из истории идеологических противоречий в Римской империи конца III—нач. IV в. н. э.* Учен. зап. Киргизского заочн. пединститута Ист.-географ. IV (1959) 99—108. — L'auteur analyse le reflet de l'antagonisme social sur les doctrines religieuses —

du christianisme et du paganisme — du IIIe et du début du IVe siècle de n. è. Porphyrios, polémisant avec Math. 19,24 (Marc 10,25; Luc. 18,25) défend la nécessité de l'inégalité sociale. Lactantius se déclare partisan du régime esclavagiste. Si, pour les néo-platoniciens la divinité suprême était symbolisée par l'empereur s'appuyant sur le « collège divin », la proximité par rapport à la divinité étant déterminée par des capacités innées, les écrivains chrétiens orthodoxes concevaient les anges en tant que simples exécuteurs de la volonté divine. Il serait fort important d'analyser l'apport nouveau du IIIe siècle à la vie spirituelle de la société. Cependant, l'auteur ne trace pas une ligne distincte entre les mouvements du IIIe siècle et l'idéologie des siècles précédents: surtout l'idée de l'instabilité de l'universel et le rejet pessimiste de tout ce qui est terrestre apparaissent chez plusieurs idéologues du régime esclavagiste à l'époque hellénistique. A. K.

H. LEISEGANG, *Die Gnosis*, 4. Aufl. Stuttgart, Kröner, 1955, pp. VII, 404. (Kröners Taschenausgaben 32.) — Diese 4. Auflage ist ein unveränderter Nachdruck der 2., bzw. 3. Auflage (der Verfasser starb am 5. April 1951). Leisegang versucht mit Hilfe ausgewählter Quellenstücke, die er in deutscher Übersetzung vorführt, eine Geschichte des gnostischen Denkens zu geben. In 12 anschaulich geschriebenen Kapiteln führt er dessen wesentliche Entwicklungstufen vor: I. Begriff und Ursprung der Gnosis; II. Das gnostische Denken; III. Simon Magus; IV. Die Ophiten; V. Die Barbelo-Gnostiker; VI. Basileides und die auf ihn zurückgeführten Sekten; VII. Die Karpokratianer; VIII. Markion; IX. Valentinus; X. Ptolemaios; XI. Markos; XII. Pistis Sophia. Am Schluß finden sich ein Verzeichnis der gnostischen Fachausdrücke, Register und Stellenverzeichnis. J. D.

Éd. des PLACES, *Philosophie religieuse des Grecs*. Recherches de Science Religieuse 47 (1959) 242—278. — Der Literaturbericht behandelt S. 270 ff. die „Époque hellénistique et romaine" (dabei Anthologia Graeca, ed. Beckby, München 1957—1958; Sicherl, Die Handschriften, Ausgaben und Übersetzungen von Iamblichos De Mysteriis, Berlin, 1957; Procli Hymni, ed. Vogt, Wiesbaden, 1957). Irm.

G. SCHIRO, Ὁ Βαρλαὰμ καὶ ἡ φιλοσοφία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην κατὰ τὸν δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Thessalonique, 1959, pp. 19. — Le spécialiste averti qu'est l'auteur pour tout ce qui touche Barlaam apporte d'intéressants détails sur l'enseignement de la philosophie par Barlaam à Thessalonique. Il commença par enseigner les doctrines du pseudo-Denys l'Aréopagite et conquit son auditoire par sa facilité d'élocution et par sa dialectique. Il souleva l'opposition de Nicéphore Grégoras et de Jean VI Cantacuzène, en particulier à propos de l'emploi du syllogisme, qui souleva aussi la violente critique de Grégoire Palamas. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Barlaam provoqua un intérêt réel aussi bien de la part de ses contemporains, comme Nicolas Cabasilas que de celle des théologiens postérieurs, comme Bessarion et Gennadios Scholarios. R. G.

K. SVOBODA, *Ideas sobre la felicidad en las primeras obras de San Agustín*. Augustinus 4 (1959) 195—201. — Beatus und felix, μακάριος und εὐδαίμων/εὐτυχής sind für Augustin nicht unterschieden. Den diesen Sachverhalt erklärenden Strömungen antiken philosophischen Denkens geht der Verfasser nach. Irm.

Ch. THEODORIDIS, Ἐπίκουρος, ἡ ἀληθινὴ ὄψη τοῦ ἀρχαίου κόσμου. Ἀθήνα, Ἔκδοσις τοῦ κήπου, 1954, pp. 416. — Das vom marxistischen Standpunkt geschriebene Buch des allzu früh verstorbenen griechischen Gelehrten enthält S. 176 ff. ein Kapitel über den Epikureismus in der römischen Kaiserzeit. Irm.

B. Questions théologiques en général

B. ANAGNOSTOPOULOS, *Jean Damascène*. Orthodoxia 32 (1957) 67—76 et 485—494. R. G.

The Oxford Dictionary of the Christian Church, ed. F. L. CROSS... (V. Byzantinoslavica XX, 182.) — Compte-rendu: P. JOANNOU, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 376—377. L.

EUSTATHIUS, *Ancienne version latine des neuf homélies sur l'Exaéméron de Basile de Césarée*. Ed. E. AMAND de MENDIETA et St. Y. RUDBERG [Texte u. Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Lit. 66 = V, 11.] Berlin, Akad. Verl., 1958, pp. LXIV, 132. — Compte-rendu: H.-G. Beck, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 375—376. L.

J. F. CALLAHAN, *Basil of Caesarea: a New Source for St. Augustine's Theory of Time*. Harv. Stud. in Class. Philol. 53 (1958) 437—454. J. M. H.

Jean CHRYSOSTOME, *Huit catéchèses baptismales inédites* ... par A. WENGER ... (V. Byzantinoslavica XX, 181.) — Compte-rendu: H. de RIEDMATTEN, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 168—170. J. M. H.

E.-K. DELLY, *La Théologie d'Elie bar-Sénaya.* Etude et traduction de ses Entretiens. Rome, 1957, pp. 95 (Studia Urbaniana 1). — Compte-rendu: E. HAMMERSCHMIDT, Oriens Christianus 43 (1959) 143—144. Irm.

Denys l'ARÉOPAGITE, *La Hiérarchie Céleste.* Introd. by R. ROGERS. Text ed. by G. HEIL. Trans. and notes by M. de GANDILLAC. Paris: Editions du Cerf (Sources Chrétiennes, № 58), pp. XCV, 225. — Compte-rendu: A. H. ARMSTRONG, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 412—413. J. M. H.

J. N. D. KELLY, *Early Christian Doctrine.* London: Black, 1958, pp. XII, 502. — Compte-rendu: W. TELFER, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1958) 380—382. J. M. H.

G. LANCZKOWSKI, *Der Manichäismus. Die Religionen der Menschheit in Vergangenheit und Gegenwart.* Stuttgart, Philipp Reclam jun., o. J. 439—447. — Allgemeinverständliche, knappe Darstellung. Irm.

G. LANCZKOWSKI, *Die Religion der Mandäer. Die Religionen der Menschheit in Vergangenheit und Gegenwart.* Stuttgart, Philipp Reclam jun., o. J. 448—451. — Allzu knappe Würdigung der Geschichte und Lehren der früher als Johanneschristen bezeichneten Religionsgemeinschaft. Irm.

P. LEHMANN, *Tertullian im Mittelalter.* Hermes 87 (1959) 231—246. — Tertullian, von dem Hieronymus schrieb: „Adversum ecclesiam texuit volumina" (De vir. illustr. 53), war im Mittelalter nicht allzu bekannt; trotzdem läßt sich auch in der Zeit von 800 bis 1500 sein Nachwirken erweisen. In unserem Zusammenhang interessieren die Belege bei Cassiodor und Isidor S. 234. Irm.

J. LEIPOLDT, *Eleusis.* Reallexikon für Antike und Christentum. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1959, 1100—1105. — Behandelt Sp. 1104 f. die (ablehnende) Stellungnahme der frühen Kirchenschriftsteller zu den in Kultus, Mythos und Logos lebendigen Wirkungen der Mysterien in Eleusis. Irm.

Fr. PFISTER, *Ekstase.* Reallexikon f. Antike u. Christentum. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1959, 944—987. — Byzantinistisch wichtig der geschichtliche Überblick Sp. 938 ff. Irm.

H. F. D. SPARKS, *The Symbolical Interpretation of LEBANON in the Fathers.* Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 264—279. — S. discusses the various patristic symbolical interpretations of LEBANON, compares them with the Jewish tradition and concludes that these two traditions were not merely parallel, but had points of contact. J. M. H.

D. STIERNON, *Bulletin de théologie mariale byzantine.* Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 201—250. — Important Bulletin, accompagné d'un Index des noms de personnes: I. Recueils bibliographiques. Répertoires. — II. Editions de textes. Traductions. — III. Etudes d'ensemble. — IV. Monographies d'auteurs. — V. Immaculée Conception. — VI. Assomption (et mort). — VII. La Nouvelle Eve. — VIII. Sainteté. Virginité. — IX. Marie et l'Eglise. — X. Apparition du Christ à sa Mère. — XI. Culte. Dévotion. — XII. Liturgie. — XIII. Sub tuum, Acathiste, Paraclisis, Acolouthies, Pokrov. — XIV. Iconographie. — XV. Marie et l'unité chrétienne. R. G.

SYMÉON le NOUVEAU THÉOLOGIEN, *Chapitres théologiques.* Ed. by J. DARROUZÈS. (V. Byzantinoslavica XX, 181.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 184—185. J. M. H.

W. VÖLKER, *Kontemplation und Ekstase bei Pseudo-Dionysius Areopagita.* Wiesbaden: Steiner, 1958, pp. XV, 263. — Compte-rendu: A. H. ARMSTRONG, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 175—177. J. M. H.

H. A. WOLFSON, *The Philosophy of the Churchfathers* I ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 359; XIX, 378; XX, 376; XXI, 196.) — Compte-rendu: P. JOANNOU, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 104—106. L.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

A. BAUMSTARK, *Comparative Liturgy.* Revised by B. BOTTE. English ed. by F. L. CROSS. London: Mowbray, 1958, pp. XIX, 249. J. M. H.

St. John CLIMACUS, *The Ladder of Divine Ascent.* Transl. by Archimandrite

Lazarus MOORE, with an introd. by M. HEPPEL. London: Faber and Faber, 1959, pp. 270. J. M. H.

Fr. DAPOLAS, *Le culte de la Sainte-Vierge à Byzance.* Pursos (1957) 19—25. R. G.

R. A. FLETCHER, *Three Early Byzantine Hymns and their place in the Liturgy of the Church of Constantinople.* Byz. Zeitschr. 51 (1958) 53—64. — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 578. Irm.

J. GOUILLARD, *Kleine Philokalie zum Gebet des Herzens* ... (V. Byzantinoslavica XX, 377.) — Compte-rendu: H. BACHT, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 108—109. L.

Ch. KONSTANTINIDIS, Ἡ ἑορτὴ τῆς Ὑπαπαντῆς τοῦ Κυρίου. Ἰσταμπούλ, 1945, pp. 49. — Compte-rendu: N. B. TOMADAKIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 577. Irm.

C. MANGO, *The Homilies of Photius* ... (V. Byzantinoslavica XX, 185—186.) — Comptes-rendus: R. J. H. JENKINS, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 106—108; V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 258—259. R. G.

J. MEYENDORFF, *St Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe.* Paris, 1959, pp. 189. — J. M., spécialiste de l'histoire de l'hésychasme et familiarisé avec l'œuvre de Grégoire Palamas, donne aux Editions du Seuil, dans la collection « Maîtres spirituels » cet excellent exposé, qu'illustrent de très nombreuses reproductions de fresques, de mosaïques, de monuments, de manuscrits. L'exposé, sobre, précis et clair, est divisé en trois parties. I. La tradition spirituelle des moines d'Orient. L'auteur, après avoir indiqué les caractères du monachisme primitif, étudie son évolution avec Evagre le Pontique et la prière pure, Macaire et la mystique du cœur, la prière de Jésus, la doctrine de la Déification avec Grégoire de Nysse et Maxime le Confesseur, Syméon le Nouveau Théologien, et caractérise l'hésychasme byzantin aux XIIIe et XIVe siècles. La deuxième partie (p. 75—135) est consacrée à Grégoire Palamas, théologien de l'hésychasme. Après avoir exposé les jeunes années de Palamas, étudié sa controverse avec Barlaam et Akindynos, il étudie la théologie de l'hésychasme, d'après l'œuvre de Palamas — un existentialisme chrétien. La troisième partie étudie l'hésychasme après Palamas (p. 135—173): l'hésychasme dans l'Orient chrétien du XIVe siècle à nos jours, et la tradition hésychaste en Russie. Une chronologie, un Index, une Bibliographie, des Notes sur les illustrations et des indications sur les sources iconographiques terminent cet excellent petit ouvrage, d'une présentation typographique impeccable. R. G.

N. A. OIKONOMIDIS, *Office de saint Théodore le Jeune.* Νέον Ἀθηναῖον I (1955) 205—221. R. G.

Stig. Y. RUDBERG, *L'homélie Pseudo-Basilienne « Consolatoria ad Aegrotum ».* Le Muséon 72 (1959) 301—322. — Die Ὁμιλία παραμυθητικὴ ἀσθενοῦντι (Migne, *P. G.* XXXI, 1713 ff.) gehört nicht Basileios, sondern dem Patriarchen Proklos von Konstantinopel (390—446). Sie ist in 18 Handschriften, also besser als die echten Basileios-Homilien, überliefert. S. 310 ff. steht die kritische Ausgabe mit französischer Übersetzung. Irm.

St. SMRŽÍK, *The Glagolitic or Roman-Slavonic Liturgy (Series Cyrillomethodiana, vol. II).* Cleveland, Ohio, USA—Rome, Italy, 1959, pp. 170 (plates after p. 32, 48, 80, 96). — "... In this study Stephen Smržík examines the problem of the Roman-Slavonic liturgy, called also Glagolitic liturgy. After the evaluation of the different opinions of the eminent Slavists, he reaches the conclusion that the Roman-Slavonic liturgy was already introduced by the holy brothers Saints Cyril and Methodius in Greater Moravia, from where it spread later on into other Slav countries. Because of unfavorable circumstances the Roman-Slavonic liturgy was abandoned in Greater Moravia, present-day Moravia and Slovakia soon after the death of S. Methodius, and was preserved only on the Croatian coast. On the basis of particular studies the author presents in this study the synthesis of the evolution and present status of this liturgy which is western in its ceremonies and eastern in its language ..." jv

D. Hagiographie

Bibliotheca Hagiographica Graeca. Troisième éd. mise au jour et considérablement augmentée par F. HALKIN ... (V. Byzantinoslavica XXI, 197.) — Compte-rendu: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 378—381. L.

N. KLIRIDIS, *Hagiographie chypriote. Introduction, texte de l'office de Saint Leontius le Thaumaturge*, Κυπριακαὶ Σπουδαί (1957) 75—95. R. G.

V. LAURENT, *La Vita retractata et les miracles posthumes de saint Pierre d'Atroa* ... (V. Byzantinoslavica XX, 188; XXI, 198.) — Compte-rendu: R. G(UILLAND), Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 471. R. G.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

E. AMAND de MENDIETA, *Le Mont Athos* ... (V. Byzantinoslavica XX, 188, 379.) — Compte-rendu: R. LOENERTZ, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 124. L.

Z. M. BUNIJATOV, *Новые данные о нахождении крепости Шаки.* Доклады АН Азербайдж. ССР XV (1959) № 9, 869—871, карта (résumé en aserbidjan). — Šaki était une forteresse dominée, au IXe siècle, par Sachl ibn-Sunbat. Elle se trouvait dans les montagnes, à l'emplacement actuel du village de Šaki (district de Sisian, Rép. Sov. arménienne) et nullement dans le district de la ville de Nucha. A. K.

Z. M. BUNIJATOV, *О локализации города-крепости Баззз.* Изв. АН Азербайдж. ССР, Сер. обществ. наук (1959) № 5, 17—22, карта. — Bazz, la capitale des Khurramīya de l'Azerbaidjan était située dans le terrain montagneux à l'Ouest de Varsan. Dans la conclusion, l'auteur traite des événements se rattachant à la fuite de Babek de Bazz et à sa captivité en 837. A. K.

D. CONČEV, *La voie romaine Philippopolis* — Sub Radice. Latomus 18 (1959) 154—170. — Als Abzweig von der Route Singidunum-Constantinopolis begann in Philippopolis die Straße nach Melta—Oescus—Dazien. Die vorliegende Arbeit behandelt nach dem epigraphischen Material die Linienführung des ersten Abschnitts bis Sub Radice (heute Christo Danovo), etwa 75 km. Irm.

D. P. DIMITROV, *Bulgarien — ein Land alter Kulturen.* Sofia, Komitee für Freundschaft und kulturelle Verbindungen mit dem Ausland, 1959, pp. 78 + 5 (Die Archäologie in Bulgarien). — Eine populäre Übersicht über die in Bulgarien gefundenen Zeugnisse der materiellen Kultur von der prähistorischen Epoche bis zur Wiedergeburt nach der Türkenherrschaft, begleitet von einer knappen Bibliographie. Man bedauert, daß keine Abbildungen zur Veranschaulichung beigegeben werden konnten. Irm.

Gl. DOWNEY, *The Size of the Population of Antioch.* Transactions of the American Philological Association 39 (1960) 84—91. — Der Verfasser unterbreitet alle verfügbaren Quellenbelege zur Frage mit eingehenden Interpretationen, wobei — zugleich paradigmatisch-deutlich wird, daß bei der Eigenart der Quellen endgültige Klarheit nicht erreichbar ist. Irm.

Gl. DOWNEY, *The Tombs of the Byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles in Constantinople.* The Journ. of Hell. Stud. 79 (1959) 27—51. — Die byzantinischen Kaiser wurden von 337—1028 bei der Apostelkirche zu Konstantinopel beigesetzt, die darauf Bezug nehmenden Quellen sind jedoch teilweise mißdeutet worden. Downey legt deshalb in Neuedition, Übersetzung und Kommentar vor: 1. Zeremonienbuch II 42; 2. die Aufzählung eines Anonymus in der Pariser Handschrift Fonds grec 1788 f. 69v—71v (Du Cange, Constantinopolis christiana IV 109/110); 3. eine gleiche Liste Fonds grec 1783 f. 71—73 (Banduri, Imperium orientale, I 2, 121—124). Irm.

R. GUILLAND, *Autour du Livre des Cérémonies.* Ἑλληνικά 16 (1959) 77—94. — Bemerkungen zu im Zeremonienbuch erwähnten Örtlichkeiten: 1. Οἱ Μαρκιανοῦ περίδρομοι (« situés le long du flanc est de l'Hippodrome » S. 79). 2. Τὸ Δέκιμον (< δέξιμον „réception", « doit être cherché sur le trajet du Grand Palais à la loge impériale du Kathisma » S. 81). 3. Ἡ μυστικὴ τοῦ Τρικόγχου φιάλη (« une salle hémicirculaire à ciel ouvert » nahe dem Σίγμα S. 90). 4. Τὸ Μίλιον (« était un monument important, ressemblant à un grand arc de triomphe » S. 91; « se trouvait dans l'axe de la Mésè menant au forum Constantin » S. 92). Irm.

R. GUILLAND, *Etudes sur le Grand Palais de Constantinople.* Jhb. d. österreich. Byz. Gesellsch. 7 (1958) 75—85. — Die Θερμάστρα begegnet im Zeremonienbuch als äußerster Ausgang des Daphne-Palastes; sie hat bisher noch wenig Beachtung gefunden. Offenkundig ist θερμάστρα Synonym zu βαλνιαρία, die Θερμάστρα also ein bloßer Nebenausgang. Aus dieser Feststellung werden Folgerungen für die Topographie sowie für die im Zeremonienbuch beschriebenen einschlägigen Dienste gezogen. Irm.

A. KOUTSILIERIS, Παραταινάρια ἀρχαιοπινῆ καὶ βυζαντινὰ τοπωνύμια. Πλάτων 19/20

(1958) 240—249. — Trotz der Forderung von Chatzidakis liegt die Erforschung der Ortsnamen der Mani noch im argen; umso erwünschter ist die hier angezeigte erste Zusammenfassung. Irm.

K. V. KUDRJAŠOV, *Про Игоря Северского, про землю русскую.* Москва, 1959, pp. 94, карты. — Etude historique et géographique sur l'expédition du prince Igor Seversk ij contre les Polovtzès en 1185. L'annexe comprend le texte et la traduction de la Geste d'Igor et des fragments d'annales se rattachant à l'expédition de 1185. A. K.

V. MAVRODIN, *Происхождение названий «Русь», «русский», «Россия»* Ленинград, 1958, pp. 31. — L'auteur critique la théorie normande défendant l'opinion selon laquelle le nom Rus aurait pris naissance dans le milieu slave. A. K.

A. PARAFENTIDOU, *Les églises byzantines de Kastoria.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 73. R. G.

A. PARAFENTIDOU, *Pellu-Edessa.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 68. R. G.

A. PARAFENTIDOU, *Kozani-Kastoria.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 72. R. G.

A. PARAFENTIDOU, *Verria.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 68. R. G.

Vl. SKORDELIS, *La Thrace.* Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 305—320 R. G.

A. J. TOYNBEE—Edw. D. MEYERS, *Historical Atlas and Gazetteer.* (A. J. Toynbee, A Study of History, 11.) London—New York—Toronto, Oxford Univ. Press, 1959, pp. X, 258. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 399—400. L.

V. VELKOV, *Принос към античната география на Мизия (Нигринианис—Цандидиана).* (Apports à la géographie antique de la Mésie [Nigrinianis—Tsandidiana]). — Археология I (1959) кн. 1—2, 24—29. A. P.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

Ars Georgica. Разыскания Инст. ист. Грузинского искусства 5 (Тбилиси, 1959) pp. 262 + 125 илл. — La plupart des articles est consacrée à l'histoire de l'art géorgien médiéval. A. Bk.

L'Art et l'Homme II. Paris, 1958, pp. 464 + 1388 fig. + 20 pl. en couleurs. — Plusieurs chapitres de cette histoire de l'art, œuvre collective publiée sous la direction de R. Huyghe, ont trait à Byzance et au monde byzantin. Ce sont les contributions de H. Stern (*L'art chrétien, des catacombes à Byzance*), de E. Drioton (*L'Egypte et l'art copte*) et de S. Der Nersessian (*L'art de l'Empire byzantin après la crise du VIIIe siècle*). A. F.

M. CHATZIDAKIS, *Athènes byzantines.* Athènes, s. d., 1959, 133 fig., 14 planches non-numérotées. — Photographies pour la plupart inédites. Introduction historique brève, mais précise et bien documentée. A. F.

E. COCHE de la FERTÉ, *L'antiquité chrétienne au Musée du Louvre.* Paris, 1958, pp. 128 + 76 fig. — Compte-rendu: Ch. DELVOYE, Byzantion XXVIII (1958) 483—485. A. F.

Ch. DELVOYE, *Chronique archéologique.* Byzantion XXVIII (1958) 479—518. A. F.

N. DUVAL—A. LÉZINE, *Nécropole chrétienne et baptistère souterrain à Carthage.* Cahiers archéol. X (1959) 71—147. — Compte rendu précis et détaillé des découvertes archéologiques effectuées, depuis la seconde guerre mondiale, dans le quartier de Bord-Djelid et de Sainte-Monique. I. Description du site. — II. Trouvailles isolées. — III. Fouilles dans les environs du baptistère souterrain. — IV.—V. Le baptistère souterrain (ou puits sacré?), état actuel et essai de reconstruction. Les auteurs soutiennent de nouvelles hypothèses en ce qui concerne l'*emblema* au centre du pavement d'une maison du Bas-Empire découverte à proximité des « Bains de Didon ». La date pourrait en être postérieure à la fin du IVe siècle et la question se pose, d'autre part, de savoir si malgré sa coiffure féminine le personnage représenté sur cette mosaïque ne serait pas du sexe masculin (pp. 91—92; cf. G. Picard, dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1954, pp. 105—106, pl. II). En tout état de cause, il s'agit de l'un des chefs-d'œuvres de l'art romain tardif. Notons également une peinture murale du baptistère souterrain

représentant saint Saturus avec un nimbe crucigère (fig. 39). Le détail iconographique, sans être tout à fait exceptionnel, n'en est pas moins rare. C'est, en outre, la seule fresque chrétienne de quelque importance qui ait été découverte en Afrique du Nord. A. F.

A. FROLOW, *Chronique, Archéologie et Histoire de l'Art: Généralités, Russe.* Rev. des Et. Slaves XXXVI (1959) 103—106 et 213—217. A. F.

A. GRABAR, *L'iconoclasme byzantin...* (V. Byzantinoslavica XIX, 383.) — Comptes-rendus: O. DEMUS, Byzantion XXVIII (1958) 547—550; R. GUILLAND, Rev. des Et. Grecques LXXII (1959) 465—466; G. OSTROGORSKY, Byzantinoslavica XXI, 110—114. R. G.

J. HEURGON, *Le trésor de Ténès...* (V. Byzantinoslavica XX, 391.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 302—304. A. F.

Z. KÁDÁR, *Ókeresztény és kora-bizánci művészet* (Art chrétien et byzantin de l'époque ancienne). [Művészettörténet (Histoire de l'art) 14.] Budapest, 1959, pp. 53 + 38 fig. — Conférence de vulgarisation. Gy. M.

Z. KÁDÁR, *Bizánci művészet* (L'art byzantin). [Művészettörténet (Histoire de l'art) 15.] Budapest, 1959, pp. 51 + 34 fig. — Conférence de vulgarisation. Gy. M.

M. KALLIGAS, Τὰ „Βυζαντινὰ Εὐβοίας" καὶ ἡ ἀνάγκη ἀπογραφῆς τοῦ Βυζαντινοῦ μας πλούτου. Τὸ Βῆμα 15 (1959) 4458/22. 11. 1959, 9. — Ausgehend von dem neuerschienenen Werke von A. Ioannou, Βυζαντινὰ τῆς Εὐβοίας, stellt der Verfasser die Forderung nach verstärkter archäologischer Tätigkeit zum Schutze der Kunstdenkmäler der griechischen Nation und schlägt außerdem deren einheitliche, vollständige Inventarisierung vor. Irm.

M. LAURENT, *L'art chrétien des origines à Justinien.* Bruxelles, 1956, pp. 280, pl. 109. — Compte-rendu: Ch. DELVOYE, Byzantion XXVIII (1958) 485—486. A. F.

D. S. LICHAČEV, *Новгород Великий.* Очерк истории культуры Новгорода XI—XVII вв. Москва, 1959, pp. 101, илл. A. K.

Памятники культуры. Исследование и реставрация I (Москва, 1959) pp. 240+илл. — Nouvelle série publiée par le conseil scientifique et méthodique, près l'Académie des Sciences de l'URSS, pour la conservation des monuments culturels. A. Bk.

A. PARAFENTIDOU, *Les églises byzantines du lac de Prespa.* Ὁ Ἑλληνισμὸς τοῦ ἐξωτερικοῦ (1957) 71. R. G.

Nic. Arch. VAFIDIS, *Chapelle byzantine de Sainte-Catherine à Didymotichon.* Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 22 (1957) 165—168. R. G.

B. Architecture

A. ANTALFFY, *Description turque du monastère des Trois Hiérarques de Jassy.* Studia et Acta Orientalia I (Bucarest, 1958) 5—11. — L'auteur présente sans commentaire des passages très peu connus, extraits des souvenirs d'un voyageur turc, Evliyâ Čelebī, qui traversa la Moldavie pendant l'année 1659. La description détaillée est très importante parce qu'elle insiste sur la peinture et l'ensemble architectonique du monument, dont l'église seule a subsisté. C. N.

Ch. BARLA, Μορφὴ καὶ ἐξέλιξις τῶν Βυζαντινῶν κωδωνοστασίων, Ἀθῆναι, Ἐκδ. Βιβλιοθήκης τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας 1959, σ. 52, εἰκ. 12, πιν. 14. — Ἡ συγγραφεὺς ἐξετάζει ἐμπεριστατωμένως τὰ κωδωνοστάσια τῶν Βυζαντινῶν ἐκκλησιῶν ἀπὸ τῆς πρώτης αὐτῶν ἐμφανίσεως κατὰ τὸν 8ον αἰ. μέχρι τοῦ 15ου ὅσον ἀφορᾷ τὴν θέσιν, τὸ σχῆμα, τὴν μορφολογίαν καὶ τὸν διάκοσμον αὐτῶν καὶ δίδει κατάλογον τῶν σωζωμένων κωδωνοστασίων. Ἐν τέλει ἐξετάζει τὰ μεταβυζαντινὰ ἐν εἴδει πύργων κωδωνοστάσια τῶν Μονῶν καὶ τὰ δισδιάστατα, ἐν εἴδει τοίχων διατρήτων μὲ τοξιστὰ ἀνοίγματα, τῶν ἐκκλησιῶν τοῦ 16ου—18ου αἰ. M. G. S.

I. BARNEA, *Roman-byzantine basilicae discovered in Dobrogea between 1948—1958.* Dacia II (1958) 331—349 + 12 fig. — Les récentes découvertes archéologiques en Dobroudja, ont enrichi le domaine de l'art byzantin des IV^e—VI^e siècles sur le territoire roumain. Dans les plus grandes villes gréco-romaines de ce territoire, l'ancienne Scythia Minor, la vie économique et culturelle s'est continuée avec la même splendeur, pendant la période du Bas-Empire, jusqu'à la fin du VI^e siècle et le commencement du VII^e siècle.

L'auteur présente dans cet article les nouvelles basiliques chrétiennes, de cette période qui ont été découvertes à Histria, Garvăn, Dinogeţia, Noviodunum, Tomis, Callatis et

Ibida. Tous ces importants monuments chrétiens gardent aussi des fragments de leur riche ornementation sculptée en marbre de Proconès, surtout des chapiteaux, impostes, etc., décorés du signe de la croix et des motifs végétaux.

Un tout petit nombre des ces fragments (Ibida) travaillés d'une manière plus grossière, atteste la présence de maîtres provinciaux qui ont travaillé peut-être à l'endroit même. C. N.

V. V. BERIDZE, *Магалант Эклесиа.* Ars Georgica 5 (Тбилиси, 1959) 205—220 с илл. (Écrit en géorgien, résumé en russe et en allemand.) — Consécutivement à une analyse du style, l'église est datée de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle. A. Bk.

Bulletin du Musée de Sainte-Sophie I. Istanbul, 1959, pp. 29, 27 ill. h.-t. et 2 plans. — Ce Rapport, établi par le Directeur du Musée de Ste Sophie, Feridun Dirimtekin, expose les fouilles et travaux archéologiques faits à Ste Sophie, en 1957—1958, à Akören, au nord-ouest de Yassiviran, à Hereke et à l'église de Beylerbey. L'exposé en turc (p. 1—13) est traduit en anglais (p. 15—29). R. G.

J. P. CÈBE, *Une fontaine monumentale récemment découverte à Sufetula (Byzacène).* Mélanges de l'Ecole Française de Rome LXIX (1957) 163—206. — Monument fondé sous le règne de Valentinien et de Valens (inscription dédicatoire). A. F.

K. J. CONANT, *The pointed Arch — Orient to Occident.* Palaeologia 7 (1959) 267—270. — Die Byzantiner kannten den Spitzbogen von der Kunst des Ostens her und bedienten sich seiner etwa bei der Hagia Eirene in Konstantinopel; doch „the Byzantine style rejected it aesthetically" (S. 268). — „How curious it is to think that the Byzantines possesed 'the makings' of the Gothic architecture! ... The pointed arch had to wait a long time for recognition, and it was the Moslems of the Orient who first recognized its potentialities" (ebd.). Irm.

G. N. ČUBINAŠVILI, *К вопросу о первоначальных формах Мцхетского кафедрали Свети-Цховели.* Ars Georgica 5 (1959) 123—134 с илл. (Résumé en allemand.) — L'auteur analyse certains aspects de la reconstruction de la cathédrale de Mcchet dans sa forme originale. A. Bk.

E. DYGGVE, *Aula Sacra — Aula Sancta.* København, G. E. C. Gads Forlag, 1959, pp. 32 + 6 tab. (Studier fra Sprogog Oldtidsforskning. Udgivet af det Filologisk-Historiske samfund, 239). — Das aus Gastvorlesungen hervorgegangene Büchlein gibt die Auswertung der Grabungen, welche der Verfasser 1954 an einer guterhaltenen Palastruine bei Luka Polače (Insel Mljet, Jugoslawien) durchführte. Sie zeigt den Typ des profanen Bauwerks, welcher bei der frühchristlichen Basilika Pate stand — daher die frappante Ähnlichkeit des Gebäudes von Mljet etwa zu San Apollinare in Classe. Irm.

S. EYICE, *Contribution à l'histoire de l'art byzantin: Quatre édifices inédits ou mal connus.* Cahiers archéol. X (1959) 245—258. — I. *Les constructions d'un palais (?) à Küçükyali près d'Istanbul* (grande salle rectangulaire recouverte, à l'origine, de 28 calottes sphériques, qui devait être utilisée comme citerne; édifice carré avec en son milieu quatre piliers massifs déterminant un espace circulaire surmonté d'une coupole. J. Pargoire avait proposé d'identifier cet édifice avec le monastère de Saint-Satyre. Suivant S. E., il pourrait s'agir d'une partie du palais de Bryas, élevé par l'empereur Théophile). — II. *Une église byzantine inédite à Sivas* (église en forme de croix inscrite du type simple, suivant la classification de G. Millet, avec une coupole soutenue par quatre colonnes. L'édifice, qui doit dater des X^e—XI^e siècles, a été converti en mosquée et remanié assez rudement). — III. *Un mausolée musulman (?) à décoration céramoplastique à Tokat* (türbe hexagonal dont les façades sont décorées de motifs décoratifs formés de petits vases en terre cuite noyés jusqu'au goulot dans la maçonerie. La décoration céramoplastique de cette espèce a été largement répandue dans les Balkans; S. E. en observe également un exemple sur l'une des façades de Tekfur Saraji à Istanbul. Cependant son emploi paraît insolite dans l'architecture musulmane de l'Asie Mineure). — IV. *L'édifice cruciforme près de Yalova* (édifice en forme de croix, en partie inscrite, qui pouvait servir, à l'origine, de bain ou de baptistère). A. F.

P.-A. FÉVRIER, *Etudes sur les catacombes romaines (Premier article).* Cahiers archéol. X (1959) 1—26. — L'auteur examine le développement chronologique progressif de la catacombe de Priscille sur la via Salaria. L'ensemble est constitué par une multitude de régions et de petites galeries, distinctes à l'origine les unes des autres et différentes par leur date. Le plus ancien témoignage se rapporte à la « chapelle grecque » (dernier

quart du IIe siècle ou premières années du IIIe siècle). A la fin du IIIe siècle ou au début du IVe siècle, la communauté chrétienne possédait déjà la plus grande partie du terrain de la catacombe, soit une surface de deux hectares et demi. La constatation intéressera non seulement les archéologues, mais aussi les historiens de l'Eglise, puisque *nous tenons là un indice peu équivoque de la richesse de la communauté chrétienne de Rome, avant même la paix constantinienne.* A. F.

S. LANCEL—P. POUTHIER, *Première campagne de fouilles à Tigisis.* Mélanges de l'Ecole Française de Rome LXIX (1957) 247—253. — Forteresse byzantine fondée par Justinien dont le nom est conservé sur un fragment de l'inscription dédicatoire. Cf. Procope, *de Aed. 6, 7, 10.* A. F.

E. MAREC, *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin.* Paris, 1958, pp. 260 + 185 fig. — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 269—270. A. F.

St. MICHAJLOV—A. MILČEV, *Разкопки в Плиска през 1955 г.* Изв. на Археол. инст., кн 22 (1959) 263—290, 25 обр. — Continuation de l'examen de la surface № 31. A l'intérieur du secteur L, dans la couche supérieure des XIe—XIIe siècles, on a découvert les fondements d'un riche ensemble architectural se composant de plusieurs pièces à destination inconnue. La couche inférieure cachait plusieurs cabanes rectangulaires avec poêles. Elles datent du VIIIe siècle et appartenaient aux paysans slaves. A. P.

N. K. MOUTSOPOULOU, Ἡ Παναγία τοῦ Μουχλίου. Πελοποννησιακά τ. Γ' (Ἀθῆναι, 1959) 288—309, πιν. 9—13, εἰκ. 10. — Εἰς τὴν καταστραφεῖσαν βυζαντινὴν πόλιν τοῦ Μουχλίου ἡ ὁποία ἱδρύθη περὶ τὸ 1300 ἐπὶ τοῦ Παρθενίου ὄρους, ἐξετάζει ὁ συγγραφεὺς τὸν ἐν ἐρειπίοις διασωθέντα βυζαντινὸν Ναὸν τὸν ὁποῖον χρονολογεῖ εἰς τὸν 13ον—14ον αἰ. Ὁ Ναὸς κατὰ τὴν ἀνατολικὴν πλευρὰν συνέχεται μὲ πύργον τοῦ ἐξωτερικοῦ περιτειχίσματος τῆς πόλεως, εἰς δὲ τὴν δυτικὴν πλευρὰν ἔχει διώροφον τετράγωνον κωδωνοστάσιον. M. G. S.

B. A. OGNEV, *Вариант реконструкции Спасского собора Андроникова монастыря.* Памятники культуры I (1959) 72—82, 8 илл. A. Bk.

A. ORLANDOS, Μοναστηριακὴ Ἀρχιτεκτονική, 2. Aufl. ... (V. Byzantinoslavica XX, 384.) — Compte-rendu: N. V. DRANDAKIS, Ἑτερηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVIII (1958) 528—530. Irm.

Wl. SAS-ZALOZIECKY, *Die byzantinische Baukunst in den Balkanländern* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 385; XX, 192.) — Compte-rendu: F. W. DEICHMANN, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 128—130. L.

N. P. SEVEROV, *Опыт реконструкции Кутаисского храма Баграта* и V. G. CINCADZE, *Краткий отчет по руководству работами консервации храма Баграта в Кутаиси и некоторые вопросы научного его исследования* Ars Georgica 5 (Тбилиси, 1959) 91—110 и 111—122 с илл. (Résumé allemand.) — Se basant sur les travaux de restauration entrepris, en 1951—1955, dans l'église de Bagrat à Kutaisi, V. G. Cincadze apporte quelques corrections à la reconstruction tentée par N. P. Severov. A. Bk.

E. STIKAS, *L'église byzantine de Christianou en Triphylie* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 371; XIX, 385.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 262. A. F.

A. V. STOLETOV, *Конструкции Владимиро-Суздальских белокаменных памятников и их укрепление.* Памятники культуры I (1959) 187—215 + 24 илл. — Rapport sur les travaux entrepris pour la consolidation de toute une série de monuments de la région de Vladimir-Suzdal' (église St. Dimitrij à Vladimir, palais d'André Bogoljubskij à Bogoljubov et église St. Boris et Gleb à Kidekša). On y indique le caractère original des constructions et des matériaux utilisés, ainsi que les causes de leur déformation. Suit une description des méthodes de leur restauration. A. Bk.

D. TALBOT RICE, *The Great Palace of the Byzantine Emperors.* Second Report ... (V. Byzantinoslavica XX, 384.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 120—123. L.

C. Sculpture

V. ALZINGER, *Zwei spätantike Porträtköpfe aus Ephesos.* Jahreshefte d. Österr. Archäol. Inst. 42 (1959) 27—42. — Der von F. Miltner, Jahreshefte d. Österreich. Archäol. Inst. 42 (1955) Beiblatt Sp. 55 f. erwähnte, 1954 südlich des Hafens von Ephesos gefundene Porträtkopf gehört dem 3. Jahrhundert an, stellt wahrscheinlich einen syrischen

Mischling dar und weist auf Lydien, wenngleich er im wesentlichen sich noch dem reichseinheitlichen Bildstil unterwirft. — Ein fast zur selben Zeit vor dem Magnesischen Tor zutage getretenes Porträtbildnis, das einen πνευματικός zeigt, stammt aus dem zweiten Viertel des 5. Jahrhunderts und „kann als Musterbeispiel der Porträtkunst Kleinasiens" (S. 41) zu dieser Zeit gelten. Irm.

F. BENOIT, *Le sarcophage de Lurs en Provence, Situation dans l'art géométrique barbare.* Cahiers archéol. X (1959) 27—70. — Etude d'un sarcophage de provenance locale certaine (vallée de la Durance, dans les Basses-Alpes) et dont au point de vue chronologique le type et l'ornementation doivent être situés entre le VIIe et le VIIIe siècles. Parmi les divers monuments de comparaison qui nous sont proposés, notons en particulier, à l'intention des lecteurs de cette revue, le sarcophage du «chevalier à la main» de Radimlja, ainsi que d'autres sculptures tardives des nécropoles de la Bosnie et de l'Herzégovine (pp. 58—59). A. F.

P. du BOURGUET, *Le relief copte, A propos de deux acquisitions récentes du Musée du Louvre.* Rev. des Arts IX (1959) 9—14. A. F.

D. Peinture et iconographie

L. BUDDE, *Göreme, Höhlenkirchen in Kappadokien.* Aufnahmen von V. SCHAMONI. Düsseldorf, Schwann, 1958, pp. 34 + 96 teils farb. Taf. — Compte-rendu: M. RESTLE, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 400—402. L.

M.-L. DAVID-DANEL, *Iconographie des saints médecins Côme et Damien.* Lille, 1958, pp. 257 + 17 pl. A. F.

F. DIRIMTEKIN, *Découverte d'une fresque de la Vierge à Istanbul.* Cahiers archéol. X (1959) 307—310. — Peinture dans la conque d'une petite chapelle (funéraire?) découverte sur la place Etyemez Tekkesi, près de la porte de Psamathia. L'image représente la Vierge Blachernitissa avec l' Enfant dans un médaillon. Elle a été recouverte, à une époque plus récente, par une autre peinture représentant également la Vierge, mais cette fois entre deux anges. La fresque la plus ancienne est accompagnée d'une légende dont seule une partie a été conservée: [M]P [Θ]V υ (pour ὑ) χατα ... Dans l'état présent de la connaissance, le texte ne saurait être complété étant donné le nombre considérable d'épithètes de la Mère de Dieu qui commencent de la même façon: voir S. Eustratiadès, Ἡ Θεοτόκος ἐν τῇ ὑμνογραφίᾳ, Paris, 1930, pp. 32—33. Un bloc de marbre a été trouvé dans la même chapelle avec une inscription que F. D. se borne à transcrire. On lira:]..]αντων ὧν ἀνταπόδοκας μου. A. F.

P.-A. FÉVRIER—C. POINSSOT, *Les cierges et l'abeille, Note sur l'iconographie du baptistère découvert dans la région de Kélibia (Tunisie).* Cahiers archéol. X (1959) 149—156. — Complément à la publication du regretté Chr. Courtois, dans *Karthago* VI (1955) 98—123. Les cierges et les abeilles représentées sur le pavement du baptistère de Kélibia peuvent évoquer la *laus cerei* de la liturgie du samedi saint. A. F.

W. FELICETTI-LIEBENFELS, *Geschichte der byzantinischen Ikonenmalerei...* (V. Byzantinoslavica XIX, 190; XX, 193, 387.) — Comptes-rendus: A. GRABAR, Cahiers archéol. X (1959) 312—313; H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 403—405. A. F.

T. GERASIMOV, *L'icone bilatérale de Poganovo au Musée Archéologique de Sofia* Cahiers archéol. X (1959) 279—288. — Icone de la fin du XIVe ou du début du XVe siècles. L'une des faces représente une vision apocalyptique copiée sur la mosaïque absidale de l'église du Christ Latome à Salonique. L'identification est confirmée par la légende qui accompagne l'image: IC XC ὁ ἐν Λατόμου θαῦμα. Sur l'autre face, on distingue les représentations en pied de la Vierge (M͞P Θ͞V ἡ Καταφυγή) et de l'évangéliste Jean. Une inscription dédicatoire, habilement reconstituée par T. G., désigne la donatrice. C'était l'impératrice Hélène, femme de Manuel II Paléologue (1391—1425). A. F.

H. P. GERHARD, *Welt der Ikonen.* Mit 4 Karten, einer vergleichenden Zeittabelle und 90 Abbildungen, darunter 23 Farbtafeln. Recklingshausen, Aurel Bongers, 1957, pp. 225, Karten u. Taff. wie im Titel. — Compte-rendu: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 403—405. L.

A. GRABAR, *Etudes critiques I. Livres sur les icones.* Cahiers archéol. X (1959) 311—323. A. F.

A. GRABAR, *Image d'une église chrétienne parmi les peintures musulmanes de la Chapelle Palatine à Palerme.* Aus der Welt der islamischen Kunst, Festschr. f. E. Kühnel, Munich, 1959, pp. 226—233. A. F.

A. GRABAR, *A propos d'une icone byzantine du XIV^e siècle au Musée de Sofia (Notes sur les sources et les procédés des peintres sous les Paléologues).* Cahiers archéol. X (1959) 289—304. — A propos de l'icone de Poganovo publiée, dans la même revue, par T. Gerasimov (v. *supra*). A. F.

Icones anciennes de Russie. Préface de I. GRABAR', textes de V. LAZAREV et O. DEMUS. Paris, 1958, pp. 28 + 22 pl. en couleurs et 5 fig. dans le texte (*Collection UNESCO de l'Art mondial*; ouvrage paru également en édition anglaise). — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. X (1959) 320—321 (jugement sévère sur la mauvaise qualité des reproductions. Cf. Rev. des Et. Slaves XXXVI [1959] 215). A. F.

J. IRIGOIN, *Pour une étude des centres de copie byzantins.* Scriptorium XII (1958) 208—227. — Etude de codicologie qui intéresse aussi l'art de la miniature et de la reliure. A. F.

A. JOANNOU, Βυζαντινές τοιχογραφίες Εὐβοίας XIII καὶ XIV αἰ. Ἀθῆναι, ἐκδ. „Ζωγοῦ", 1959. — Περιέχει 100 πίνακας ἀπὸ λεπτομερείας τοιχογραφιῶν δέκα μικρῶν βυζαντινῶν ἐκκλησιῶν τῆς Εὐβοίας τῶν ὁποίων αἱ περισσότεραι φέρουν ἀκριβεῖς χρονολογίας ἀπὸ τοῦ 1245 μέχρι τοῦ 1393. Κατάλογος τῶν Ναῶν πληροφορεῖ συντόμως περὶ τῆς θέσεως, τῆς ἀρχιτεκτονικῆς καὶ τῆς ζωγραφικῆς αὐτῶν μετὰ ἀγγλικῆς μεταφράσεως. M. G. S.

K. KALOKYRI, Ἰωάννης Παγωμένος, ὁ Βυζαντινὸς ζωγράφος τοῦ 14ου αἰ. Κρητικὰ Χρονικὰ τ. IB' (1959) 347—367, πιν. III—MΓ'. — Ὁ συγγραφεὺς ἀναφέρει τὰς σωζωμένας εὐαγγελικὰς σκηνὰς ἐκ τῆς τοιχογραφήσεως ὀκτὼ μικρῶν ναῶν τῆς Κρήτης αἱ ὁποῖαι φέρουν τὴν ὑπογραφὴν τοῦ ζωγράφου Ἰω. Παγωμένου, πιθανῶς ἐκ τῆς γνωστῆς βυζαντινῆς οἰκογενείας τῶν Παγωμένων ἢ Πεπαγωμένων. Χρονολογοῦνται αὗται ἀπὸ τοῦ 1314 μέχρι τοῦ 1347. Ἡ τεχνοτροπία κατὰ τὸν συγγραφέα συνδυάζει συντηρητικὰ στοιχεῖα μὲ τὸ νέον καλλιτεχνικὸν ρεῦμα τῆς „Μακεδονικῆς" σχολῆς. Ἐκ τῶν παρατιθεμένων ὅμως πινάκων γίνεται φανερὸν ὅτι πρόκειται περὶ ἔργων καθαρῶς συντηρητικῆς Ἀνατολικῆς τέχνης, ὅπως αἱ πλεῖστοι τῶν τοιχογραφιῶν τῆς Κρήτης. M. G. S.

H. KJELLIN, *Ryska Ikoner i Svenskoch Norsk Ago.* Stockholm, 1956, pp. 332 + 52 pl. en couleurs + 200 fig. dans le texte. — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. X (1959) 319—320 (« Il s'agit certainement du meilleur livre sur les icones russes publié en dehors de la Russie »). A. F.

J. LAFONTAINE, *Note sur un voyage en Cappadoce (été 1958).* Byzantion XXVIII (1958) 465—477. — Etat actuel des monuments relevés par Rott et par Jerphanion. Description de monuments inédits. Le texte est accompagné de très intéressants commentaires sur l'iconographie et le style. A. F.

J. LAFONTAINE, *Peintures médiévales dans le temple dit de la Fortune Virile à Rome.* Bruxelles—Rome, 1959, pp. 83, 25 et figures dans le texte, 25 pl. dont plusieurs en couleurs (*Etudes de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire anciennes publiées par l'Institut Historique Belge de Rome, VI*). — I. Introduction: Dénomination et historique de l'église; état des lieux; l'inscription médiévale. — II. Examen de la couche picturale; homogénéité, état de conservation et répartition des peintures; les inscriptions. — III. Etude iconographique. — IV. Etude stylistique. — V. Conclusion: Le milieu artistique; date et importance historique. A. F.

J. MAKSIMOVIĆ, *Contribution à l'étude des fresques de Stobi.* Cahiers archéol. X (1959) 207—216. — Description nouvelle, très détaillée et utile, des fragments de peintures provenant de l'église épiscopale de Stobi, en Macédoine. Date proposée: fin du V^e siècle ou début du VI^e siècle, avant le tremblement de terre de 518 qui marque la fin de la prospérité de la ville de Stobi. A. F.

J. MEYENDORFF, *L'iconographie de la Sagesse Divine dans la tradition byzantine.* Cahiers archéol. X (1959) 259—277. — Intéressante contribution à l'étude du thème iconographique de la « Sophia ». L'auteur examine les formes les plus répandues de cette imagerie, destinée avant tout à traduire l'égalité que les théologiens byzantins établissaient entre le Verbe incarné et la Sagesse Divine. La « Sophia » a été représentée sous l'aspect historique du Christ ou sous les traits d'un ange symbolisant, lui aussi, la personne du Sauveur. Les personnifications allégoriques de la Sagesse sous l'aspect d'une femme n'ont eu que peu de succès dans l'art byzantin (*add.* aux exemples cités par J. M., le célèbre frontispice du Dioscoride de la Bibliothèque de Vienne où le portrait de la princesse

Juliana Anicia se trouve identifié avec la vertu de la sagesse). Les représentations de la Vierge avec l'Enfant sont plus nombreuses et se rattachent d'une façon immédiate à la tradition des théologiens grecs, dans la mesure où il convient d'y reconnaître un symbole de la « maison » ou du « temple » (cf. *Proverbes, IX, 1—5*) que le Christ-Sagesse a choisi pour se manifester ici-bas. Il eût été intéressant de pousser davantage cette recherche dans le sens fourni par les données du culte marial. L'auteur récuse avec raison les témoignages russes tardifs où la Sagesse est identifiée, — probablement sous l'influence d'exégèses latines, — avec la personne de la Vierge elle-même. Cependant, à partir du XIe siècle, on voit apparaître sur les sceaux de Sainte-Sophie de Constantinople, la Vierge seule, sans l'Enfant. Malgré son vocable, l'église était donc placée sous la protection de la Mère de Dieu. Ceci pose le problème du développement parallèle, attesté du reste sous d'autres rapports, du culte marial et du culte christologique, et éventuellement de la substitution de l'un à l'autre. Cf. Rev. de l'Hist. des Relig. CXXVII (1944) 90—93. A. F.

St. MICHAJLOV, *Стенописите на църквата Св. Петка Самарджийска в София.* Изв. на Археол. инст, кн. 22 (1959) 291—327, 23 обр. — Les peintures murales forment plusieurs couches provenant d'époques variées. La plus ancienne couche remonte, selon l'auteur, aux XVe—XVIe siècles, et Michailov en donne une analyse esthétique et historique avec une description des ornements bien conservés. Les peintures forment une partie du système iconographique qui, aux XIIe—XIVe siècles, était très en vogue dans les Balkans et s'inspirait de la peinture hellénistique et orientale. A. P.

G. MILLET, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie (Serbie, Macédoine et Monténégro), Album présenté par* A. FROLOW, fasc. II... (V. Byzantinoslavica XX, 193.) — Comptes-rendus: A. XYNGOPOULOS, Μακεδονικά IV (1959) 550—558; Sv. RADOJČIĆ, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 124—126; C. MANGO, The Art Bull. XLI (1959) 217—218; V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 298—299. A. F.

J. PICHARD, *Images de l'Invisible, Vingt siècles d'art chrétien.* Tournai-Paris, 1958, pp. 228 + 75 pl. (dont 6 en couleurs). A. F.

J. PORCHER, M. L. CONCASTY, C. ASTRUC, *Bibliothèque Nationale, Byzance et la France médiévale...* (V. Byzantinoslavica XX, 389.) — Compte-rendu: Ch. DELVOYE, Byzantion XXVIII (1958) 487—495. A. F.

Sv. RADOJČIĆ, *Majstori starog srpskog slikarstva* (Les maîtres de l'ancienne peinture serbe). Srpska Akad. Nauka. Posebna izdanja, kn. 236. Arheol. Inst., kn. 3. Beograd, 1955, pp. 135 + 6 pl. en couleur + 56 tab. — Compte-rendu: F. W. DEICHMANN, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 131—132. L.

G. et M. SOTIRIOU, Αἱ εἰκόνες τῆς Μονῆς Σινᾶ I, II... (V. Byzantinoslavica XVIII, 367; XX, 389; XXI, 209.) — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. X (1959) 313—317. A. F.

N. P. SYČEV, *К истории росписи Дмитриевского собора во Владимире.* Памятники культуры I (1959) 143—177 + 17 илл. — L'article décrit l'histoire des travaux de restauration qui ont été entrepris pour sauver les peintures de l'église St Dimitrij à Vladimir et analyse la peinture elle-même. L'auteur y distingue la coopération de trois peintres principaux dont chacun était doué d'une originalité considérable. Dans la technique de l'un d'eux, l'auteur croit démêler des liens qui rattachent le peintre non à Constantinople (à l'opposé de V. N. Lazarev) mais à Thessalonique. Le second peintre — qui était également un Grec — se rapproche de l'art sicilien, le troisième de l'art macédonien, surtout des peintures de Nerezi. A. Bk.

N. et M. THIERRY, *Eglise de Kizil-Tchoukour, Chapelle iconoclaste, Chapelle de Joachim et d'Anne.* Monuments et Mémoires... Fondation E. Piot L (1958) 105—146. — Nouvelles et importantes peintures découvertes en Cappadoce. A. F.

J. THIRION, *Un ensemble thermal avec mosaïques à Thina (Tunisie).* Mélanges de l'Ecole Française de Rome LXIX (1957) 207—245. — Pavements du Ve siècle. A. F.

A. XYNGOPOULOS, *Thessalonique et la peinture macédonienne...* (V. Byzantinoslavica XVII, 190.) — Compte-rendu: F. W. DEICHMANN, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 130—131. L.

E. Arts mineurs

A. V. BANK, *Несколько византийских камей из собрания Государственного Эрмитажа.* Виз. Врем. XVI (1959) 206—215, 2 табл. и 3 рис. — L'auteur publie 5 camées

byzantins appartenant aux collections de l'Ermitage. Se basant sur les monnaies et les particularités iconographiques et stylistiques, l'auteur date les camées des Xe—XIe siècles. Signalons l'épithète rare qu'un des camées attribue au Christ ὁ ἐλεήμων. A. Bk.

T. BUDDENSIEG, *Le coffret en ivoire de Pola, Saint-Pierre et le Latran.* Cahiers archéol. X (1959) 156—200. A. F.

Collection Hélène Stathatos. Les objets byzantins et post-byzantins. Athènes, 1957, pp. 119 + 55 pl. + 46 fig. dans le texte. — Comptes-rendus: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 300—302; Ch. DELVOYE, Byzantion XXVIII (1958) 496—500. A. F.

Collection Adolphe Stoclet (Première partie). Choix d'œuvres appartenant à Madame Féron-Stoclet. Préface de G. SALLES. Avant-propos de D. LION-GOLDSCHMIDT. Publié sous la direction de J. P. van GOIDSENHOVEN. Bruxelles, 1956, pp. XIX + 509, 145 pl. en noir, 71 pl. en couleurs. — Compte-rendu: Ch. DELVOYE, Byzantion XXVIII (1958) 501—502. A. F.

Z. KÁDÁR, *Megjegyzések a nagyszentmiklósi kimcs Omphalos-csészéihez* (Remarques sur les coupes « Omphalos » du trésor de Nagyszentmiklós). Folia Archaeol. 11 (1959) 109—113 (avec résumé français). — L'auteur se réclame à l'étude de Gy. László (V. Byzantinoslavica XIX, 361) et émet l'hypothèse qu'on pourrait éventuellement supposer quelque liaison rituelle entre les statues funéraires, support de coupes, dites « kamennye baby » et les coupes Nos 9 et 10 de Nagyszentmiklós. En ce qui concerne la lecture de l'inscription grecque, la tentative d'interprétation suggérée par G. FEHÉR (V. Byzantinoslavica XII, 303) n'est pas tout à fait satisfaisante. Nous sommes probablement en présence d'une inscription bilingue — comme l'a supposé Altheim — dont la partie écrite en minuscules a dû se rapporter à son exécuteur. Gy. M.

L. A. MACULEVIČ, *Войсковой знак V в.* Виз. Врем. XVI (1959) 183—205, 9 рис. — L'auteur examine une statuette en argent figurant un aigle enlacé par un serpent. La statuette, retrouvée en 1930, sur l'emplacement de l'ancien bourg de Neskrebov près de Dnieprostroj appartenait à un groupe d'objets que le feu auteur avait définis en tant que propriété d'une formation militaire, propriété datant du limite du VIIe et du VIIIe siècles. La statuette elle-même, autant que l'on peut en juger d'après sa facture et son style, date de la limite du IVe et du Ve siècles et provient de la région du Danube. Elle servait d'insigne militaire. Au VIIe ou au début du VIII siècle, elle fut de nouveau utilisée et c'est à cette époque que le monogramme de Pierre y fut gravé. A. Bk.

G. MILLET, *Broderies religieuses de style byzantin* (avec la collaboration de Mme H. DES YLOUSES)... (V. Byzantinoslavica X, 381.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVII (1959) 263—264. A. F.

F. MÜTHERICH, *Une pyxide d'ivoire du « Cleveland Museum of Art ».* Cahiers archéol. X (1959) 201—206. — L'auteur signale une notice manuscrite de l'érudit français Peirec d'où il ressort que la pyxide en ivoire récemment acquise par le Musée de Cleveland (cf. W. Volbach, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike...*, № 84) se trouvait au XVIIe siècle dans le trésor de l'église Saint-André-le-Bas à Vienne, dans le Dauphiné. L'objet, qui semble dater du VIe siècle, contenait une relique de saint Maximus, abbé de Saint-André-le-Bas. Suivant F. M., on l'aurait apporté à Vienne au IXe ou au Xe siècle. A. F.

Thea NEUMANN, *Die Elfenbeinpyxis von Xanten und ihr Umkreis.* (Dt. Akad. d. Wissen., Inst. f. griech.-röm. Altertumskunde. Byzantinische Arbeiten, 13.) Berlin, Akad.-Verl., 1958, 3 Bl., pp. 31 + 11 tab. — Compte-rendu: K. WESSEL, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 402—403. L.

N. G. PORFIRIDOV, *Об одной группе древнерусских медных литых изделий.* Сообщ. Гос. Рус. Музея VI (1958) 52—55, 4 рис. — L'auteur examine un groupe d'objets en cuivre fondu. Les particularités du métal, le cercle des saints qui figurent sur l'un des objets ainsi que le style du travail lui ont permis de localiser le groupe entier à Novgorod et de le dater des XIVe—XVe siècles. A. Bk.

M. C. ROSS, *A Coptic Marriage Lampstand in Bronze.* The Nelson Gallery and Atkins Museum Bulletin II, 1 (1959) 1—4. — Bronze du Ve ou du VIe siècle décoré de personnages d'un « thiasos marin ». Un passage de l'épithalame composé par Claudien à l'occasion du mariage d'Honorius et de Marie (398) met en valeur le symbolisme matrimonial de ce sujet dont certains éléments se retrouvent, du reste, sur la célèbre cassette de mariage de Projecta, au British Museum. A. F.

M. THÉOCHARIS, *Un épitrachilion valaque aux Météores.* Rev. des Et. Roumaines

III—IV (1957) 29—35. — Etude iconographique et stylistique substantielle d'une broderie exécutée, entre les années 1600 et 1611, aux frais du joupan Preda de la famille des Buzești et de sa femme Katalina. L'auteur signale une forte pénétration d'influences occidentales transmise à l'art artisanal post-byzantin par les ateliers des pays danubiens, des îles Ioniennes et de la Crète. L'épitrachilion de Preda fournit une illustration appropriée à cette observation. A. F.

F. Musique

The British Academy. Annual Report 1958—1959. London, Oxford University Press, o. J., pp. 13. — Berichtet S. 9 über die Arbeiten an den Monumenta musicae Byzantinae, S. 10 ff. über das Corpus Platonicum (Leiter: Raymond Klibansky). Irm.

C. HOEG, H. J. W. TILLYARD, B. di SALVO, E. WELLESZ, *Les « Monumenta Musicae Byzantinae »*. Byzantion XXVIII (1958) 519—528. R. G.

An. PAPADIMOU, *Le genre harmonique de la musique byzantine et l'influence de la musique européenne.* Ἀγιορειτική Βιβλιοθήκη 22 (1957) 349—351 et 420—421. R. G.

A. SAYEGH, *Melodecte. Recueil de Chants byzantins. Composés et annotés par* A. S. Vol. I. Jérusalem, Séminaire Ste-Anne, 1956, pp. 202. — Compte-rendu: J. ASSFALG, Byz. Zeitschr. 52 (1959) 371—372. L.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations (byzantinoslaves) historiques et questions cyrillo-méthodiennes

K. T., *Byzance, l'éducatrice des Slaves.* Σαμαρειτής 8 (1957) 45. R. G.

S. M. KUCZYŃSKI, *Stosunki polsko ruskie do schyłku wieku XII* (Les relations polono russes jusqu'à la fin du XII[e] siècle). Slavia Orient. VII, 2 (1958) 223—255. — K., spécialiste de l'histoire de l'Europe Orientale au Moyen Age, examine l'expédition d'Oleg contre Byzance en 907 et d'Igor en 944 au point de vue des tribus qui composaient leurs armées. Il tâche d'établir quels étaient les liens de dépendence de ces tribus du prince de Kiev. Kap.

H. KWAPISZEWSKI, *Zagadnienie metropolii słowiańskiej w Sandomierzu* (Le problème d'un siège métropolitain slave à Sandomierz). Małopolskie studia hist. 1 (1958) 73—78. — H. Paszkiewicz dans son étude *The Origins of Russia*, N. York, 1954, avait posé la thèse qu'au X[e] et XI[e] siècles il existait en Pologne à côté du rite romain un rite chrétien slave introduit par Cyrille et Méthode. K. soutient l'opinion de P.: comme lui, il se base sur quelques données de la chronique dite du Gall, sur Nestor et Kadlubek ainsi que sur quelques documents, comme la lettre de la princesse Mathilde à Mesco II, et une monnaie de Boleslas le Vaillant qui porte une inscription en lettres slaves. Cette métropole dut être située au sud de la Pologne avec le centre à Sandomierz. L'existence du rite slave rattachait la Pologne à Byzance, mais ce rite fut combattu par le clergé allemand. Il fut aussi à l'origine du conflit entre Boleslas le Téméraire qui le protégeait, et l'évêque de Cracovie, Stanislas. Kap.

V. T. SIROTENKO, *Освещение славяно-византийских отношений в советской исторической науке.* Учен. Зап. Пермского унив. XII, вып. 4 (1959) 98—111. A. K.

J. UMIŃSKI, *Obrządek Słowiański w Polsce w IX—XI w. i zagadnienie drugiej metropolii w czasach Boleslawa Chrobrego.* (Le rite slave en Pologne et la question d'un second siège métropolitain au temps de Boleslas le Vaillant.) Roczniki Humanistyczne IV, f. 4 (1953) 1—44. — Une intéressante étude où l'auteur, un ecclésiastique, tâche de prouver que le second siège métropolitain au temps de Boleslas le Vaillant, que mentionnent les chroniques, était un siège du rite cyrillo-méthodien. Kap.

V. VAVŘÍNEK, *K otázce počátků christianisace Velké Moravy (Velkomoravský kostel v Modré u Velehradu a začátky křesťanství na Moravě)* Praha, 1958. (Au sujet des débuts de la christianisation de la Grande Moravie. L'église grand-moravienne à Modrá près de Velehrad et les débuts du christianisme en Moravie.) Listy filol. 7 (82) (1959) 217—224. — L'auteur polémise avec la théorie de J. Cibulka selon laquelle il faudrait dater les débuts de la christianisation de la Moravie de l'époque d'avant l'année 800 et les mettre en contact avec la mission irlandaise -écossaise. Il n'est pas possible, dit Vavřínek, de fixer la construction de l'église selon les fondements et d'y constater le caractère

irlandais-écossais. Le diocèse régulier existait et l'ordre bénédictin prévalait en Bavière déjà au VIIIe siècle. L'auteur dit qu'il n'est pas vraisemblable que la mission irlandaise-écossaise ait pu venir en ce temps-là dans la région moravo-slovaque. D.-Je.

C. Relations (byzantinoslaves) littéraires

S. TROICKI, *Чешки научник о Светосавској крмчији.* Весник XI (Beograd, 1959) № 246, p. 2. — C'est le compte-rendu de l'article de J. Vašica, *Collectio 87 (93) capitulorum dans les nomocanons slaves* (Byzantinoslavica XX [1959] 1—8). — S. Troicki accepte en général les résultats de Vašica et les complète par quelques remarques importantes. Il fait remarquer surtout l'« engagement » du modèle grec du nomocanon slave de ce type, tel qu'il est présenté par Jefremovskaja kormčaja. Ce modèle fut livré aux Bulgares de Constantinople et, dans trois endroits, il fut falsifié exprès par les politiciens byzantins, comme on peut en juger d'après la traduction slave dans la Jefremovskaja kormčaja: au 35e canon apostolique qui donne à « chaque nation » le droit à l'indépendance de l'Eglise, les mots ἑκάστου ἔθνους sont omis; le 69e canon de Trulla donnant le droit à l'empereur byzantin d'entrer au chœur pendant le rite, est omis; au 22e chapitre Collectionis 87 capp., les mots relatifs à la primauté du pape de Rome sont omis (cf. V. N. Beneševič, *Древнеславянская кормчая XIV титулов без толкований*, St. Pétersbourg, 1906, 68, 187, 758). Troicki n'accepte pas l'opinion de Vašica mentionnée à la fin de cet article, où Vašica dit que le *Zakon sudnyj ljudem* fut primitivement utilisé pour le diocèse de la Grande Moravie par St. Méthode. Troicki pense que la rédaction primitive de ce codex tribunal fut écrite fort avant cette date, à savoir dans le deuxième tiers du IXe siècle, quand il était encore en services byzantins par le prince slave en Macédoine, pour les soldats lui subordonnés et qu'elle avait été d'abord écrite en caractères grecs. Troicki prépare un travail plus important à ce sujet. jv.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

R. M. BARTIKJAN, *Nouveaux matériaux sur les relations du royaume arménien de Cilicie et de Byzance.* Вестник Матенадарана, издательство Акад. Наук Арм. ССР IV (1958) 285—295 (en arm.). — Contient la traduction et le commentaire (1) de la lettre d'Isaak l'Ange au catholicos de Cilicie (probablement c'est le Grigor IV) publiée par A. Papadopoulos-Kerameus, Ἑλ. Φιλ. Συλ. 1884, p. 59—63 et (2) deux lettres du patriarche Isaïe (1323—1334) au catholicos de Cilicie Constantin IV Lambronatsi, et au roi Léon V (publ. Miklosich-Müller, Acta et dipl. gr. I, p. 158—164). Juz.

Gy. MORAVCSIK, *Die byzantinische Kultur und das mittelalterliche Ungarn...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 144; XX, 203, 395.) — Compte-rendu: P. VÁCZY, Századok 93 (1959) 668. Gy. M.

XI. VARIA

G. A. MEGAS, Ριτολόγιον ἐξ Ἀμοργοῦ. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 2. Reihe, 9 (1958—1959) 207—216. — Veröffentlicht wird ein 1847 auf Amorgos aufgezeichnetes Wurforakel, bei welchem Getreide als Orakelträger verwendet wird; die Ableitung von byzantinischen Mustern ist gewiß. Irm.

K. TZATALOS, *Oracle (écrit en 1053. Bibl. de Kutlumus) et commentaire.* Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 22 (1957) 197—199. R. G.

Byzantinoslavica č. 2, ročník XXI. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd (Praha 1, Valentinská 1) v Nakladatelství ČSAV (Praha 1, Vodičkova 40). — Administrace: Poštovní novinový úřad, Praha 1, Jindřišská 14. Rozšiřuje Poštovní novinová služba, která spolu s poštovními doručovateli přijímá objednávky a vyřizuje reklamace. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1. — Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs; Rbl 21,50; US $ 5,30; £ Stg 1,17,10. — © Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd, 1960.

Toto číslo vyšlo v říjnu 1960.

Cena 25,— Kčs.

OBSAH XXI. ROČNÍKU

ČLÁNKY

R. GUILLAND/PAŘÍŽ: K textu Michala Psella 1
B. LEIB/ŠTRASBURK: Některé stránky byzantské výchovy v XI. stol. 38
M. ŞESAN/SIBIU: Byzantské loďstvo v období Komnenovců a Angelovců . . . 48
IV. DUJČEV/SOFIE: Nové svědectví o bulharském arcibiskupu Jakubovi . . . 54
TH. GERASIMOV/SOFIE: Bulharské zlaté pečeti z XIII. a XIV. stol. 62
A. VAILLANT/PAŘÍŽ: Euchologium Sinajské: jazykové zvláštnosti textu . . . 75
O. KRÁLÍK/OLOMOUC: Privilegium Moraviensis ecclesie 219
R. MARICHAL/PAŘÍŽ: Stavba chrámu Boží moudrosti v Cařihradě podle řeckého Anonyma z X. stol. a podle staroruských versí 238
C. NICOLESCU/BUKUREŠT: Středověká rumunská smaltovaná keramika ve světle posledních výzkumů 260
V. VELKOV/SOFIA: K ustanovení XV 1,42 Theodosiova kodexu 274

KRITICKÉ STUDIE

KL. BENDA: Poklad zlatých nádob z Nagyszentmiklós v novém světle 282
RECENZE 88, 288

NEKROLOGY

Ciro Giannelli (1905—1959) (Iv. Dujčev/Sofie) 327

ZPRÁVY

Konference sovětských byzantologů (K. A. Osipova/Moskva) 332
BIBLIOGRAFIE 135, 343

Imprimeé par Knihtisk, n. p. usine 1 à Prague

TABLES DES MATIÈRES DE LA XXIe ANNÉE

ARTICLES

R. GUILLAND/PARIS: A propos d'un texte de Michel Psellos 1
B. LEIB/STRASBOURG: Quelques aspects de l'éducation à Byzance au XIe siècle 38
M. ŞESAN/SIBIU: La flotte byzantine à l'époque des Comnènes et des Anges (1081—1204) 48
IV. DUJČEV/SOFIA: Un nouveau témoignage de Jacques de Bulgarie 54
TH. GERASIMOV/SOFIA: Sceaux bulgares en or des XIIIe et XIVe siècles . . 62
A. VAILLANT/PARIS: L'Eucologe du Sinaï: Particularités de la langue du texte 75
O. КРАЛИК/ОЛОМОУЦ: Privilegium Moraviensis ecclesie 219
R. MARICHAL/PARIS: La construction de Sainte-Sophie de Constantinople dans l'Anonyme grec (Xe siècle) et les versions vieux-russes 238
C. NICOLESCU/BUCAREST: La céramique roumaine émaillée du moyen-âge, à la lumière des dernières recherches 260
V. VELKOV/SOFIE: Au sujet du Codex Theodosianus XV 1,42 274

ETUDES CRITIQUES

KL. BENDA/PRAGUE: Le trésor des vases d'or de Nagyszentmiklós sons une lumière nouvelle 282

COMPTES-RENDUS

J. MEYENDORF, Grégoire Palamas. Défense des saints hésychastes. Introduction, texte critique, traduction et notes (R. Guilland/Paris) 86
V. GRUMEL, Homélie de Saint Germain sur la délivrance de Constantinople (Iv. Dujčev/Sofia) 89
R. HENRY, Photius. Bibliothèque, t. I. (« Codices 1—84 »). Texte établi et traduit par R. H. (R. Guilland/Paris) 90
IH. ŠEVČENKO, Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse. A Reinterpretation (V. Hrochová/Prague) 91
Denys l'Aréopagite, La hiérarchie Céleste. Introduction par R. Roques, étude et texte critique par G. Heil, traduction et Notes par M. de Gandillac (R. Guilland/Paris) 95
D. A. ZAKYTHINOS, BYZANTINA KEIMENA (R. Guilland/Paris) . . 96
M. BRAUN, Lebensbeschreibung des Despoten Stefan Lazarević von Konstantin dem Philosophen im Auszug herausgegeben und übersetzt (A. Dostál/Prague) 97
L. R. MÉNAGER, Notes critiques sur quelques diplômes normands de l'Archivio Capitolare di Catania (A Guillou/Paris—Rome) 99
A. PRATESI, Carte latine di abbazie Calabresi provenienti dall' archivio Aldobrandini (A. Guillou/Paris—Rome) 104
C. GIANNELLI, Alcuni formolari relativi alla „manumissio in ecclesia" tratti da eucologi italo-greci e slavi (Iv. Dujčev/Sofia) 105
WŁ. KOWALENKO, Znowu o Dagome Iudex (na tle pracy Augusta Steffena: Ślady greckie w regeście Dagome Iudex) (H. Evert-Kappesowa/Łódź) 106
D. J. GEANAKOPLOS, Emperor Michael Palaeologus and the West (R. Guilland/Paris) 107
F. THIRIET, La Romanie Vénitienne au Moyen-Age. Le développement et l'exploration coloniale vénitienne (XIIe—XVe siècles) (R. Guilland/Paris) . . 108
J. VERPEAUX, Nicéphore Choumnos, homme d'Etat et humaniste byzantin (ca. 1250/1255—1327) (R. Guilland/Paris) 109
A. GRABAR, L'iconoclasme byzantin. Dossier archéologique (G. Ostrogorsky/Belgrade) 110
G. WALTER, La ruine de Byzance. 1204—1453 (R. Guilland/Paris) . . . 114
B. PRIMOV, България като център на антицърковна и еретическа дейност в средновековна Европа (E. Werner/Leipzig) 116
MAJA MILETIĆ, I „Krstjani" di Bosnia alla luce dei loro monumenti di pietra (E. Werner/Leipzig) 119

G. HAENDLER, Epochen karolingischer Theologie. Eine Untersuchung über die karolingischen Gutachten zum byzantinischen Bilderstreit (E. Werner/Leipzig) 125
Ier. I. KOTSONIS, Προβλήματα τῆς „ἐκκλησιαστικῆς οἰκονομίας“ (D. Papas/Prague) 128
ST. STANČEV—V. IVANOVA—M. BALAN—P. BOEV, Надписът на чъргубиля Мостич (E. Dvořáková/Prague) 130
H. A. R. GIBB, Arab-Byzantine Relations under the Umayyad Caliphate (A. Frolow/Paris) 132
CH'I SSU-HO, The Relations between China and the Byzantine Empire (T. Pokora/Prague) 133
Gertrud BÖHLIG, Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos (K. Janáček/Olomouc) 288
Porfirio, Lettera ad Anebo, a cura di A. R. Sodano (K. Svoboda/Prague) . . 289
F. PRINGSHEIM, Zum Plan einer neuen Ausgabe der Basiliken, Begründung ihrer Notwendigkeit und Gesichtspunkte für ihre Herstellung 290
D. A. ZAKYTHINOS, Βυζαντιναὶ Σπουδαί; Βυζαντινῆς ἱστορίας Πηγαί; εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν; ἐπισκόπησις τῆς βυζαντινῆς ἱστορίας (R. Guilland/Paris) 291
Феофилакт Симокатта, История. Вступительная статья Н. В. Пигулевской, перевод С. П. Кондратьева, примечания К. А. Осиповой (Iv. Dujčev/Sofia) . . 293
J. MEYENDORF, Introduction à l'étude de Grégoire Palamas (R. Guilland/Paris) 294
H.-G. BECK, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich (R. Guilland/Paris) 297
E. STEIN, Histoire du Bas-Empire. Tome premier. De l'Etat Romain à l'Etat byzantin (284—476) (R. Guilland/Paris) 300
J. GILL, The Council of Florence (H. Evert-Kappesowa/Łódź) 301
Gy. MORAVCSIK, Byzantinoturcica I: Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker. Zweite durchgearbeitete Auflage. II: Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen. Zweite durchgearbeitete Auflage (R. Guilland/Paris) 311
S. V. TROICKIJ, Из истории спора Старог Рима с Новым (J. Vašica/Prag) 313
A. V. SOLOVIEV, Le nom byzantin de la Russie (Iv. Dujčev/Sofia) . . . 315
Clozianus codex palaeoslovenicus glagoliticus Tridentinus et Oenipontanus-Clozianus. Edidit Antonín Dostál (В. Ф. Мареш/Прага) 318
R. AITZETMÜLLER, Das Hexaemeron des Exarchen Ioannes, I (E. Dvořáková/Prag) 320
M. RĂDULESCU, Originalul slav al „Evangheliei cu învățătură“ a Diaconului Coresi. Versiuni și redacții ale colecției de omilii a patriarhului Ioan Caleca (J. Sedláček/Prague) 325

NÉCROLOGIES

Ciro Giannelli (1905—1959) (Iv. Dujčev/Sofia) 327

NOTES INFORMATIVES

Conférence des byzantinistes soviétiques (K. A. Osipova/Moscou) 332
BIBLIOGRAPHIE 135, 343

LISTE DES AUTEURS*

Abajev 143
Åberg 201
Abgarjan 354
Abrahamjan 378
Abramišvili 379
Abramowski 147
Abramson 336
Achmedov 159
Adontz 353
Adrados 146
Adrianova-Peretc 215
Afanasjev 339
Agnajev 198
Aitzetmüller 77, 87, 320 sq.
Akrabova-Žandova 369
Aland 377
Alef 189
Aleksejev 186
d'Alessandro 159
Alexa 197
Alexander 181, 190, 375
Alexandris 176, 371
Alexiou 354
Alexos 299
Alföldi 286
Aliev 294
Alivizatos 129
Almazov 105, 106
Alphandery 181
Ařšic 135
Altendorf 195
Altheim 146, 159, 176, 186, 345, 355, 362, 378, 392
Altmann 155
Alzinger 388
Amand de Mendieta 381, 384
Amantos 159, 198, 347
d'Amico 159
Amiranašvili 201
Ammann 206
Anagnostopoulos 299, 381
Anassjan 150, 343, 355
Anastos 313
Andreae 205
Andreev 176
Andriotis 140, 353
Angelov, B. St. 214, 317
Angelov, D. 123, 135, 159, 162, 176, 181, 212, 345
Antalffy 386
Antoniadi 140
Antonova 206, 338
Antošin 155, 159
Apostolidis 362
Arevšatjan 150, 380
Argenti 362
Armstrong 382
Arnaldi 142
Arndt 140
Arslan 172
Artamonov 332
Asinovskaja 343
Assfalg 173, 349, 393
Astachov 343
Astruc 343, 371, 391
Atajev 173
Attisani Bonanno 349
Aubert 197
Aufhauser 176, 346

Babenčikov 173
Babinger 150, 159, 160, 362
Bach 160
Bachmann 375
Bacht 383
Bagatti 206
Bakardžiev 201
Bălan, C. 378
Balan, M. 130 sq.
Balanos 344, 346
Baldwin 367
Balog 379, 380
Balote 215
Bănescu 362
Bank 135, 210, 339, 341, 391
Bărăcilă 189
Bardy 181, 355
Barišić 90, 293, 355
Barker 372
Barla 386
Barnaveli 201
Barnea 173, 186, 209, 210, 379, 386
Barth 376
Bartikjan 181, 338, 362, 375, 394
Bartoš 222
Baškirov 173
Baumstark 382
Baxter 142
Beare 150
Beck 297 sq., 366, 377, 381, 383, 389
Beckby 349, 381
Bees, voir Veis
Belić 86
Beljajev, J. A. 135, 160
Beljajev, V. I. 164
Belobrova 212, 338
Belov 173, 210
Belova 189
Belu 136
Benakes 349
Benda 282 sq.
Benedicty 356

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

Benoit 389
Beraud Villars 362
Berchem van 132
Berenbejm 199
Beridze 387
Bernštejn 344
Berr 181
Bertolini 160, 181
Berve 345
Berza 184
Beševliev 146, 153, 187, 349, 378
Bétant 136
Bezborodov 371
Bezdechi 136
Biedl 146, 151
Bielfeldt 137
Biernacka-Lubańska 173
Birnbaum 349
Blaschka 146
Blatt 142
Blavatskij 369, 371
Boase 367
Bobovič 363
Bobrova 160
Bodogae 167
Boev 130 sq.
Bogdan 215, 378
Bogorodskij 143
Böhlig, A. 191, 345
Böhlig, G. 288 sq.
Böhme 168
Bokučava 189
Bombaci 146
Bóna 370
Bonfioli 206
Bongas 160
Bonicatti 156
Borsari 160
Borst 117
Boršnik 118
Bošković 202, 207
Botte 382
Botušarova 187
Bouboulidis 136, 138, 172, 176, 352
Boulanger 199
Bourboulis 161
Bourguet 389
Bouvier 136
Bovini 202, 207
Brabič 158
Brajčevs'kij 363, 379
Braniște 197
Bratan 184
Braun, F. M. 191
Braun, M. 97 sq.
Bréhier 168, 312
Brown 182
Browne 149
Browning 150, 152, 162, 167, 349
Bruck 372
Brunetti 170
Brusin 170, 182
Brzęk 346
Buchtal 207
Budde 389
Buddensieg 392
Bukatevič 143
Bulhart 151
Bunijatov 384
Bury 176
Butz 362
Buytaert 151, 299, 355

Caetani 138
Calasso 176
Callahan 190, 381
Câmpina 363
Canal 299
Candal, E. 150, 355
Candal, M. 313
Cândea, Sp. 184, 197
Canivet 182, 216, 357, 375
Cankova-Petkova 152, 161
Capocci 155, 358
Carcopino 345
Carson 379
Carter 191
Caruso 363
Cèbe 387
Cecchelli 161, 201
Cejtlin 143
Cessi 170
Chačikjan 380
Chadwick 358
Chaloupecký 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 232, 233, 234, 237
Charanis 168
Charitonidis 136
Chatz 353
Chatzidakis 207, 385
Chatziioannou 149
Chatzipsaltis 161
Chierici 173, 202
Chircă 358, 378
Ch'i Ssu-ho 133 sq.
Cholostenko 210
Chrakovskij 355
Chrestos 191
Christophilopoulos, A. P. 176, 372
Christophilopoulou, A. A. 177
Chrysanthopoulos 151
Chvostova 212
Cilento 161
Cimochowski 145
Cincadze 388
Cohe de la Ferté 385
Collura 184
Colonna 151, 156, 350, 355
Coman 197
Conant 387

Concasty 391
Ončev 187, 203, 369, 384
Constantin 182, 363, 375
Constantinescu 173
Corneanu 140, 192
Courtois 363, 389
Crăciunaș 182, 192
Cramer 173, 182
Cront 152
Crosara 177
Cross 350, 381, 382
Csallány 282, 284, 285
Cvetler 180
Czeglédy 135, 146, 152

Čangova 369
Čerepnin 367
Čičagov 349
Čiževskij 315
Čubinašvili 202, 203, 205, 211, 387

Dain 146, 358, 359, 360, 372
Dalleggio 146
Danguitzis 352
Danilova 143
Dannenbauer 363
Danov 161
Dapolas 383
Darrouzes 152, 161, 350, 358, 362, 363, 375, 382
David-Danel 389
Debrunner 347
Dečev 137, 187, 345, 349
Déer 205
Dufrémery 150
Deichmann 203, 205, 388, 391
Delatte 363
Delly 382
Delvoye 202, 203, 207, 385, 386, 391, 392
Demidova 143
Demus 386, 390
Dentakis 136, 182
Der Nersessian 385
Dervisopoulos 142
Desnickaja 145
Dévai 211
Devos 213, 225, 317
Devreesse 299
Deyck van 142
Diaconu, Gh. 174
Diaconu, P. 173
Diamantis 139, 172, 200
Diehl, Ch. 161, 363
Diehl, U. 207
Dienes 285
Diesner 344
Diller 350
Dimitriou (Kourtis) 344
Dimitrov 207, 384
Dinkler 377
Dionysios 148

Dirimtekin 203, 387, 389
Ditten 351
Dmitriev 145
Dmitrijeva 359
Dobbert 372
Doblhofer 161
Dojkov 199
Dold 359
Dölger, F. 106, 167, 190, 288, 293, 299, 343, 347, 351, 355, 357, 362, 363, 364, 367, 368, 373, 374, 385
Dölger, F. J. 207
Dolidze 203
Dondaine 117
Dondua 340
Dörrie 351
Doskočil 223, 225, 232, 233, 234
Dostál 97 sq., 158, 214, 215, 318 sq.
Dostálová-Jeništová 146
Dostjan 161
Dowiat 212
Downey 136, 148, 153, 162, 182, 347, 350, 355, 375, 384
Drandakis 187, 388
Drexler 177
Drioton 385
Duda 355
Dujčev 54 sq., 89 sq., 105 sq., 136, 152, 160, 162, 212, 214, 215, 293 sq., 315 sq., 318, 327 sq., 355, 357
Dunăreanu-Vulpe 190
Dunlop 170
Dunst 379
Dupront 181
Durnovo 207, 208
Dušanić 192
Duval 385
Dvoreckaja 162
Dvorník 167, 183, 196, 375
Dvořáková 130 sq., 320 sq.
Dyggve 137, 344, 387
Džambov 189

Efthymiou 364
Eiswirth 192
Elliger 126
Eltester 195
Emmausskij 162
Ensslin 345, 364
Erdmann 211
Eustratiadis 350
Evert-Kappesowa 106 sq., 164, 301 sq., 345
Every 375
Eyice 177, 201, 203, 387
Eyuboglu 204

Faensen 344
Farmakovskij 156
Fasoli 177

Fechner 371
Fedorova 143
Fehér 284, 392
Fekete 135, 136
Felicetti-Liebenfels 389
Ferluga 372
Fernandy de 366
Ferrua 183, 187, 207
Fevrier 175, 187, 387, 389
Fichman 338
Figurovskij 187
Filipaşcu 184
Fiľštinskij 199
Filippidis 183
Flemming 211
Fletcher 383
Florescu 203, 206
Florovskij, A. 153, 212
Florovsky, G. 161, 167, 181, 375
Follieri 352, 359
Forlati 170
Fraenkel 145
Frances 136, 162, 166, 212, 344
Franz 345
Frashëri 364
Fréček 75, 76, 77, 80, 83, 84
Frejdenberg 164, 186, 336, 337, 364
Frend 375
Frezza 177
Frolova 349
Frolow 132 sq., 207, 386, 391
Fuiano 147
Fytrakis 344

Gagen-Torn 199
Gajdukevič 174
Galvaris 379
Gandillac de 95 sq., 382
Ganshof 162
Garana Capodieci 197
Garašanin 174
Garnik 206
Garzya 148, 351, 359
Gaspard 216
Gass 199
Gassowski 370
Gavriilidis 162
Geanakoplos 107 sq., 163
Gengaro 156
Georgakas 348
Georgiev 215
Georgijeva 143
Georgiu 199
Gerasimov 62 sq., 389
Gerhard 389
Gerov 187
Gerstinger 152, 208
Gessi 199
Ghinis 152, 177
Giannelli 104, 105 sq., 163, 316, 327 sq., 359
Gibb 132 sq., 150, 216
Gieysztor 177
Gilevič 189
Gill 301 sq.
Gingrich 140
Giovanelli 183
Glykatzi-Ahrweiler 364
Göbl 159
Goffart 163
Goidsenhoven van 392
Golenko 379
Goodacre 379
Gorbunova 187
Gordlevskij 164
Gorjanov 136, 162, 166, 169
Gorov 137
Gošev 214, 284
Gotsmich 203
Gottschalk 161
Goubert 163, 183, 364
Gouillard 375, 383
Grabar, A. 110 sq., 208, 386, 389, 390, 391
Grabar', I. 390
Grabler 356
Grafenauer 293
Granstrem 156, 341, 359
Grapow 137
Graus 230
Grecu 152, 312, 313, 326, 356
Greenslade 355, 377
Grégoire 141, 147, 187, 312, 353, 354, 356, 366, 378
Grekov 212
Grierson 312, 364
Gritzopoulos 376
Grivec 317
Grondijs 192
Grumel 89 sq., 190, 362, 376, 380, 383
Gründel 192
Grzyski 346
Guarducci 187
Guboglu 188
Gudzij 214
Guerdan 163
Guilland 1 sq., 88 sq., 90 sq., 95 sq., 96 sq., 107 sq., 108 sq., 109 sq., 114 sq., 166, 176, 177, 190, 199, 291 sq., 294 sq., 297 sq., 300 sq., 311 sq., 312, 343, 344, 346, 350, 357, 364, 366, 371, 372, 375, 384, 386, 388
Guilland, Mme 372
Guillou 99 sq., 104 sq., 152, 190
Günther 172
Györffy 163, 376

Haas 146
Habicht 163
Hadzis 199
Haendler 125 sq., 376
Hagendahl 142
Hahn 372

Halecki 183, 212, 376
Halkin 183, 197, 299, 383
Halleux de 183
Hammerschmidt 158, 192, 345, 382
Hampel 169
Harnack 192
Hartmann, G. M. 215
Hartmann, R. 160
Haseloff 172
Hausrath 146
Haussig 159
Hazai 135, 136, 152, 315
Heckscher 202
Heichelheim 159
Heil 95 sq., 382
Hemmerdinger, B. 91, 359
Hemmerdinger-Iliadou, D. 192, 198, 350
Hengsberg 192
Hennecke 198
Henry, P. 195
Henry, R. 90 sq., 154
Heppel 299, 383
Herrmann, J. 372
Herrmann, K. 149
Hertz 152
Herz 178
Hespel 147
Heurgon 386
Hirszberg 152
Hitti 150
Høeg 212, 393
Hoermann, Stepski-Doliwa 373
Hofmann 376
Hohlweg 136
Holwerda 290
Horálek 213, 317
Horedt 164, 174
Hrochová 91 sq.
Hunger 137, 152, 356, 360
Hussey 164, 181, 344, 356, 364, 372, 375, 380, 382
Huyghe 385

Ibscher, H. 191
Ibscher, R. 155, 344, 362
Iliescu 190
Il'jin 338
Imhof 151
Inadze 177
Ioannissjan 376
Ionescu 172
Iordanskij 143
Ipşiroglu 204
Irigoin 157, 350, 390
Irmscher 137, 140, 147, 216, 311, 344, 345, 347, 349, 351, 352, 354
Isačenko 314
Isajev 143
Islami 364, 369
Ivánka v. 190, 355
Ivanov, Th. 370
Ivanov, V. 215
Ivanova 130 sq.
Izeddin 356
Izvoranu 178

Jahn 153
Jakobson, A. L. 164, 175, 206, 210, 339, 364, 370
Jakobson, R. 214
Janáček 140, 288 sq.
Janin 199, 200, 201, 352, 362, 372, 373, 375, 376, 388, 392
Jaques 211
Jefimov 164
Jelisejeva 143
Jenkins 357, 372, 383
Jeremias 376
Jeremin 215, 357
Jermolajeva 345
Jernštedt 156, 360
Joannidis 365
Joannou, A. 386, 390
Joannou, P. 351, 356, 376, 380, 381, 382
Johansen 299
John 365
Jončev 152
Jones, A. H. M. 376
Jones, D. M. 347
Jurewicz 345
Juzbašjan 164, 337

K. T. 393
Kac 380
Kacarov 138
Kacnel'son 204
Kádár 386, 392
Kaen 164
Kahane, H. 140, 141, 145, 347
Kahane, R. 140, 141, 145, 347
Kakoulidi 352, 360
Kakridis 137
Kakuk 136
Kalligas 386
Kalokyri 390
Kamarinea 345
Kandonis 198, 356
Kanotides 299
Kapanadze 189, 379
Kapsomenos 141, 347
Karageorghis 370
Karatzas 141, 348
Karayannopoulos 372
Karger 174, 341
Karimullin 156
Karlin-Hayter 350, 356
Karyškovskij 338
Kaser 372
Kaspar 208
Kauchčišvili, S. G. 336

Kauchčišvili, T. S. 188, 378
Každan 137, 153, 162, 164, 166, 169, 178, 180, 183, 189, 190, 333, 334, 335, 336, 337, 357, 365
Kečakmadze 137
Kelly 375, 382
Kent 379
Keydell 349
Kirpičnikov 174, 373
Kirschbaum 209
Kirsten 139, 189
Kiselkov 121, 185, 186, 214
Kjellin 390
Klauser 377
Klemm 199
Klibanov 340
Klibansky 393
Klíma 165
Kliridis 384
Knobloch 347
Knös 352
Köbert 195
Koch 165
Koerte 147
Kolias 135, 165, 167, 365
Kolobanov 214
Kolonaros 353
Komjáthy 377
Kondrat'jev 293 sq.
Konidaris 184
Konik 213
Konomis 147
Kononov 145
Konstantinidis 383
Konstantopoulos 354, 379
Köpstein 176
Kopylenko 340
Koroljuk 137
Korsunskij 172
Kosev 345
Kosminskij 346
Koster 350
Kotsakis 313
Kotsonis 128 sq.
Koukoules 184
Kournoutos 157
Koutná 215
Koutsilieris 384
Kovalev 163, 377
Kovalevsky 198
Kowalenko 106 sq.
K r á l í k 219 sq.
Krandžalov 174, 204, 378
Krause 182
Krekić 355
Kresal'nyj 204
Kriaras 96, 141, 147, 344, 351
Kristanov 214
Kristeller 158
Krivocheine 193, 198
Kropotkin 174, 200, 339
Kruglikova 175
Kruškol 165
Kubbel' 178
Kubinyi 157
Kuch 346
Kuczyński 393
Kudrjašov 200, 385
Kudrjavcev 360
Kuev 213
Kumaniecki 345
Kunkel 178
Kupiszewski 373
Kuprijanova 348
Kuranz 356
Kurbatov 193, 337
Kusikjan 150, 349
Kuziščin 172
Kuz'mina, I. B. 144
Kuz'mina, V. D. 141, 340
Kuznecov 175
Kwapiszewski 393
Kyriakidis, St. P. 141, 351, 353, 357, 364
Kyriakidis-Nestoros, A. 379
Kyrris 141, 191

Labuda 293
Ladner 193
Lafontaine 208, 390
Lakidis 365
Lambert 137
Lambertz 145
Lamma 165, 171
Lammert 147
Lampsidis, O. 165, 178, 356
Lampsidis, U. 356
Lancel 388
Lanczkowski 382
Lanfranchi 170
Lang 350
Laourdas 152, 157, 193, 197, 213, 350
Lapkovskaja 206
Laskaris 165, 185
László 282, 283, 392
Latyšev 140
Laurent, M. 386
Laurent, V. 59, 152, 184, 189, 190, 198, 344, 345, 346, 352, 355, 356, 357, 359, 363, 368, 372, 377, 378, 379, 384, 386, 391, 392
Lavrov 188
Lăzărescu 190
Lazarev 206, 208, 339, 341, 342, 390, 391
Lechner 166
Ledjajeva 144
Lefherz 350
Lehmann, P. 382
Lehmann, Th. 137
L e i b 38 sq.
Leipoldt 193, 382

Leisegang 381
Lemerle 137, 166, 203
Lencman 378
Lentini 166
Lenz 147
Levašova 371
Levi della Vida 186, 378
Levickaja 208
Levine 350
Levinson-Nečajeva 371
Lewicki 97, 315
Lewis 195
Lézine 385
Lichačev 214, 215, 386
Liddell 199
Lietzmann 184, 193, 377
Ligeti 135, 136
Lilienfeld v. 184
Lindskog 357
Lion-Goldschmidt 392
Lipinsky 211
Lipšic 178, 215, 334
Lišev 166, 346
Litavrin 164, 337
Livadaras 158, 350
Ljubarskij 355
Ljubimov 145
Ljublinskaja 153, 164
Lloyd-Jones 148
Loenertz 153, 299, 357, 365, 384
Loichiţa 197
Lomouri 339
Lomtatidze 370
L'Orange 165, 191
Losev 193
Lot-Borodine 193
Louis 147
Łowmiański 346
Ludvíkovský 222, 237
Lundin 166
Lupşa 184
Lur'je 357
Luttrell 365
Lvov 166
Lvova 175, 211

M. P. 197
Maas 350
Machairas 365
Macomber 194
Maculevič 188, 338, 339, 341, 392
Maetzke 204
Mágr 145
Maksimovič 390
Malafosse de 373
Mal'm 371
Malovickij 144
Malyšev 360
Mamoni 157
Manančikova 166
Manandjan 380
Mandilaras 141
Mango 207, 383, 391
Manitius 137
Manolache 198
Manoussakas 137, 157, 158, 344, 366, 377
Manova 161
Manselli 117, 186
Mantzaridis 191
Marcu 186
Marec 388
Mareš 318 sq.
Marichal 238 sq.
Marinatos 170
Maróti 216
Marshal 169
Martin 299
Masai 191
Massa Positano 153
Mathieu 166
Matsis 178, 373
Matsumura 355
Matton 167
Matvejev 138
Mavrodin 164, 385
Mavrodinov 283, 286
Mavrogordato 354
Mayer-Maly 372
Mazurkiewicz 346
Meany 299
Mednikov 138
Meersseman 350
Megas 394
Melas 200
Melikset-Bek 339, 340, 341
Meloni 373
Ménager 99 sq., 104, 158, 184
Menges 373
Menis 204
Mercati 346
Merenditis 183, 346
Merkur'jev 144
Mertens 178
Meščerskij 144, 214, 215, 340, 343
Mette 350
Meyendorf 88 sq., 294 sq., 383, 390
Meyers 385
Meyvaert 213, 225, 317
Michailov, G. 187, 188
Michajlov, S. 136, 186, 379, 388, 391
Mihail 212
Mihevc 299
Mijatev 366
Miklucha-Maklaj 164
Milčev 388
Miletić 119 sq.
Milev 348
Milewski 145
Millet 137, 387, 391, 392
Milliex 348

Miltner 388
Mineemi 351
Minisci 184
Mirambel 141, 147
Mircea 190
Mitova-Džonova 175
Mitrea 173, 380
Młynarska 370
Mnacakanjan 208
Modrzejewski 138
Moisejeva 356
Moisescu 184, 198
Mommsen 140
Mongajt 200
Monteverdi 147
Mor 157, 178
Moraux 138
Moravcsik 138, 151, 152, 153, 167, 311 sq., 316, 355, 356, 357, 380, 394
More 383
Moreau 194, 345, 367
Morris 377
Moschonas 351
Moskalenko 153, 167
Mošin 157
Mourikis 377
Moutsopoulou 388
Müller 194
Musicescu 184, 190, 211
Musurillos 194
Mütherich 392
Myrivilis 346

Nahtigal 75, 76, 77, 78, 84, 87
Nasledova 337
Nastase 190
Năsturel 184, 185
Naumov 349
Navascués de 188
Nefedova 200, 214
Neiadas 179
Nejštad 150
Németh 135, 136
Nemirovskij 163
Nestor 370
Neumann 392
Nicol 167, 190, 366, 367
Nicolescu 190, 260 sq.
Nikolajeva 209
Nikolopoulos 147
Nikol'skij 214
Norden, E. 140, 351
Norden, W. 185
Nordhagen 209
Nordström 202
Notopoulos 149, 354
Novičev 164
Nucubidze 351

Obolensky 117, 313
Oertwig 202
Ognenova 281
Ognev 388
Ohnsorge 167, 360, 366
Oikonomidis, D. B. 154, 155, 344, 356
Oikonomidis, N. A. 153, 357, 366, 383
Onajko 138, 371
Orbeli 211
Orlandos 175, 388
Ortiz de Urbina 195
Osipova 293 sq., 332 sq., 336
Ostrogorskij 49, 110 sq., 126, 162, 167, 168, 294, 312, 366, 386
O'Sullivan 207
Otis 195
Otrębski 316
Otto 346

Pachomov 379, 380
Pack 157, 359
Palanque 148, 154, 300, 301, 367
Palla 145
Pallas 197
Palmer 142
Panagiotakis 373
Panaitescu 361, 366
Pandeleimon de Lavra 157, 185
Panfilov 213
Papachristodoulou 351
Papadakis 377
Papadimou 393
Papadopoulos 357
Papas 128 sq., 150
Papazoglu 201
Parafentidou 385, 386
Paret 167
Parijskij 212
Parisi 186
Parlangeli 142, 167
Paszkiewicz 393
Pašuto 346
Patrinelis 183
Pavan 167
Pavljuk 138
Pavluškova 366
Pecchiai 329
Pečatal'ščikova 138
Pedio 185
Pelekanidis 209
Pennetta 179
Pepe 366
Peri 167
Perichanjan 366
Perry 149
Pertusi 139, 148, 152, 167, 351, 357
Peruzzi 348
Pethö 168
Petit 148, 153
Petropoulos 346
Petrov, N. 161

Petrov, P. 154, 213
Petrova 215
Petruševskij 164
Pfister 168, 354, 382
Pflaum 373
Pianko 138
Picard 385
Pichard, J. 391
Pichard, M. 351
Pigulevskaja 152, 154, 165, 168, 176, 293 sq., 315, 341
Pircchalava 144
Pîrvan 172
Pistrui 198
Places des 299, 375, 381
Pleket 379
Plezia 348
Poinssot 389
Pokora 133 sq.
Pólay 168
Politis 346, 354, 361, 362
Polovoj 154, 338
Pontieri 168
Popescu 371
Popovič 144
Popruženko 317
Porcher 391
Porfiridov 209, 392
Pošvář 179
Poulík 175
Poulsen 209
Pouthier 388
Prandi 204
Pratesi 104 sq., 184
Pravdin 145, 349
Prell 216
Primov 116 sq., 185
Pringsheim 179, 290
Pritsak 97, 146
Procházka 179
Procházková 215
Protopapa-Bouboulidou 179
Protopsaltis 138
Pucci 350
Pugliese Carratelli 186

Raasted 351
Rachad 139, 361
Radojčić, S. 391
Rădulescu 325 sq.
Rajković 355
Ramm 168, 185
Ramovš 77
Răműreanu 160, 185
Randa 168
Ranovič 377
Rappoport 339
Rásonyi 136
Rauer 194
Razumovskaja 164
Reekmans, L. 209
Reekmans, T. 354
Remennikov 154
Restle 389
Rešetar 87
Révay 352
Révész 139
Richard, G. 168
Richard, M. 152, 158, 358, 362, 378
Riedinger 299
Riedmatten de 196, 382
Rjadčenko 189
Robert, J. 379
Robert, L. 379
Robinson, A. N. 139
Robinson, G. 159
Rochefort 351
Rochia Pereira 350
Rogers 382
Rogošić 213
Rohlfs 144, 348
Romaios 150
Romanski 317
Roques, M. 142
Roques, R. 95 sq.
Rosenfeldt 139
Rosłanowski 168
Ross 211, 392
Rossi 156
Rotili 205
Rowe 185
Rozanova 144
Rubin 169, 177
Rudakov 337
Rudberg 381, 383
Rudolph 185
Ruggieri 179
Runciman 169, 362, 366, 375
Russo 186
Rybakov 169, 213, 371, 380
Rykova 153

Sadnik 77, 87
Sakkos 191
Salač 169, 345, 351, 378
Salaville 146, 186, 312
Salles 392
Salmi 209
Salmina 346
Salvo di 393
Samarin 215
Sanguinetti 150
Sarafanova 346
Sarafov 137
Sarton 313
Sas-Zaloziecky 388
Sauvaget 132
Savčenko 144
Savini 186
Savvidis 139

Sayegh 393
Scalia 158
Scerrato 186
Schade 376
Schäferdiek 195
Schamoni 389
Scheltema 290, 373
Schiro 381
Schlötterer 354
Schmaus 119
Schmid, W. 351
Schmidt, C. 193
Schneemelcher 198
Schneider, A. M. 201
Schneider, J. 142, 348
Schreiner 150
Schrickel 191
Schrot 345, 346
Schulz 344
Schwartz, E. 195
Schwartz, J. 373
Schwarzenberg 367
Schwyzer 195
Sciuto 351
Scranton 153, 203
Sedláček 214, 325 sq.
Sedova 188
Seidl 139, 144, 158, 180, 362, 373
Seliščev 139
Serdobol'skaja 198
Sesan 48 sq., 186
Sestan 169
Setton 167, 299
Severov 388
Seyfarth 179
Shay 158
Shepherd 375
Sicharulidze 367
Sicherl 381
Sidorova 116
Siegmann 158
Sieradzki 155
Simonova 144
Simonyi 169
Simson 139
Sinogowitz 373, 374
Sistis 183, 195
Sirotenko 367, 393
Sjuzjumov 138, 169, 179, 180, 315, 343
Skopeteas 354
Skordelis 385
Skržinskaja 137, 188, 333, 365
Slătineanu 206
Słoński 75
Smirnov 347
Smržík 383
Snell 157
Sobolevskij 237
Sodano 289
Sofokleous 169
Sokolov, I. I. 164
Sokolov, N. P. 367
Sokolova, I. V. 189, 190, 339
Sokolova, K. F. 173, 175
Solomos 312
Solovjev, A. 118, 119, 120, 122, 123, 315 sq.
Solovjev, S. M. 367
Somogyi 211
Sotiriou, G. 207, 209, 391
Sotiriou, M. 205, 207, 209, 391
Soulis 157, 170
Soyter 200, 351
Sparks 382
Speck 351, 359
Spěváček 142
Spyridakis 170, 198
Srejović 214
Stančev 130 sq., 371
Starkova 170
Starokadomskaja 170
Stefanova 209
Steffen 106, 107
Stein 300 sq., 367
Stein, Mme 300
Steinwenter 180, 374
Stephanou 191
Stern 385
Stiehl 159, 176, 186, 345, 355, 362, 378
Stiernon, D. 382
Stiernon, L. 367
Stiernon, M. 161
Stikas 388
Stoletov 388
Stommel 209
Stornaiolo 359
Stoye 355
Strawiński 346
Strecker 142
Strelcyn 158
Stričević 170
Strittmatter 139
Stroheker 368
Struve 168
Strželeckij 339
Stuiber 196
Stürzl 344
Svencickaja 172
Svirin 209, 210
Svoboda, K. 146, 148, 151, 166, 188, 289, 290, 381
Svoronos 368
Swanson 346
Syčev 391
Sykoutris 137
Symonovič 371
Sysujeva 349
Szöke 287

Šaferova 337
Šandrovskaja 341

Šatuch 145
Ščerbak 188
Šejnina 210
Šelkovnikov 206
Šelov 371
Šerman 357
Ševčenko 91 sq., 162
Šidak 119, 120, 122, 123
Škarka 219, 221

Tabachovitz 142
Taeschner 146
Talbot-Rice 207, 388
Tăpkova-Zaimova 152, 170
Tarasova 180
Tarsouli 201
Tatakis 312, 313
Taubenschlag 138, 139, 180
Tauer 97
Tchalenko 175
Telegdi 135
Telfer 350, 382
Tenekidis 351
Teodorov-Balan 344
Thavoris 142
Theiler 357
Theocharidis 368
Theocharis 392
Theodoridis, Ch. 381
Theodoridis, J. 155
Thierfelder 147
Thierry, M. 391
Thierry, N. 391
Thiriet, F. 108 sq., 158, 170, 368
Thirion 391
Thomas 175
Tichanova 175
Tichomirov 215, 315, 332
Tierney 148
Tietze 145
Till 158, 193, 374
Tillyard 393
Tivčev 152
Tjäder 162
Tolkačev 145
Tomadakis 139, 141, 146, 148, 153, 155, 158, 170, 180, 190, 197, 312, 347, 350, 351, 352, 364, 365, 378, 383
Tomić 355
Torp 205, 210
Toynbee 385
Treitinger 368
Treu, K. 357
Treu, U. 148
Troicki 313 sq., 394
Trost 145
Trypanis 216
Tsakonas 180, 352
Tsaras 148, 352
Tschenkéli 349
Tsolakis 147, 352
Tsopanakis 142, 363
Tsoutsinos 369
Tsumarès 299
Tsunoda 368
Tucci 186
Turyn 148, 158, 352
Tveritinova 139
Tzatalos 394
Tziknopoulos 195, 352
Tzovari-Yannopoulos 371

Udal'cova 139, 169, 170, 171, 180, 333, 334, 335, 347, 368
Uhlirz 171
Umiński 393
Underwood 205, 210
Urbánek 221, 223, 228, 229
Uspenskaja 371

Váczy 394
Vafidis 386
Vaillant 75 sq., 215
Vajs 237
Vakalopoulos 155
Valetas 150
Valjavec 364
Vanejev 369
Varcl 155
Vasilevskaja 139, 145
Vasiljev 200, 201
Vassiliadis 205
Vašica 181, 212, 213, 215, 313 sq., 317 319, 394
Vavřínek 139, 335, 393
Vayakakos 142, 145, 348
Vážarova 371
Vego 175
Veis 346
Vejmarn 175
Velkov 146, 161, 171, 176, 274 sq., 385
Vendola 196
Venedikov 187, 188
Venediktov, A. J. 202
Venediktov, G. K. 349
Venturini 201
Vermeule 189
Vernadskij 366
Verpeaux 109 sq., 181, 369
Veselitskij 347
Vidman 345
Vilikovský 222, 223, 225
Vilinbachov 339
Vinberg 140, 176, 371
Vinogradov 140
Vismara 162, 374
Vitti 148, 196
Vlisidis 138
Vogt 158, 351, 381
Voigt 171

Voinescu 190
Volbach 392
Völker 382
Vorios 354
Voronin 202
Vranousis 138, 140, 149, 158
Vries de 196
Vryonis 167, 362
Vygonnaja 145
Vysockij 188, 379

Waas 171
Wacker 210
Wal van der 290
Waley 169
Walker 190, 380
Walter 114 sq.
Ward 215
Wartołowska 317
Weijenborg 196
Wellesz 299, 350, 393
Welskopf 171
Wenger 382
Werhahn 192
Werner, E. 116 sq., 119 sq., 125 sq., 186
Werner, J. 142, 172
Wessel 392
Westermann 172
White 199
Wickert 140
Willemsen 202
Williams 372
Winter 137
Wittek 367
Woestinje van de 142
Wolfson 196, 382
Wollman, F. 215
Wollman, S. 215
Wood 354

Xenopoulos 369
Xydis 150, 352
Xyngopoulos 201, 205, 206, 391

Ylouses des 392
Yvon 379

Zaborov 164, 186
Zachoder 139
Zadneprovskaja 176, 371
Zaehner 350
Zakrzewski 345
Zakythinos 96 sq., 172, 291 sq., 357
Zamfirescu 147, 190
Zástěrová 202
Zecchinelli 190
Zejest 176
Zepos 178, 373, 374
Zerwes 149
Ziegler 357
Zille 170
Zimin 214, 357
Zimmermann 345
Zlatarski 362
Zois 172
Zoras 96, 138, 149, 150, 155, 172, 344, 352, 357
Zovatto 182
Zuntz 140, 196

Žuravlev 347

ERRATA

P. 156, l. 11 (d'en haut): Au lieu de 21, il faut lire A. G. Ce qui suit (l. 11—12) constitue une note indépendante.

Pl. 166, l. 8 (d'en haut): Au lieu de *Esquisse pour une histoire de Byzance,* il faut lire *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance.*